

Librairie
Jean-Claude Vrain



Portraits d'écrivains

Troisième partie : M-Y

De Pierre Mac Orlan à Marguerite Yourcenar

Librairie Jean-Claude Vrain

10, rue Saint-Sulpice 75006 Paris
Téléphone : 01 43 29 36 88. E-mail : jcvrain@wanadoo.fr

SAS au capital de 161 000 euros. Siret: 40896371800015
Banque : La Banque postale. Agence 00001. Compte 5474793E20.

Membre du Syndicat national de la librairie ancienne et moderne,
du Syndicat national des Antiquaires
et du Syndicat Français des Experts professionnels en œuvres d'art
et objets de collection.

Expertises et estimations.
Vente et achat de tous livres rares et précieux.
Achats réglés au comptant.
Conditions de vente conformes aux usages du Syndicat de la Librairie
Ancienne et Moderne
de la Ligue Internationale de la Librairie Ancienne.

Toute commande doit être adressée à l'adresse suivante :
jcvrain@wanadoo.fr



Liste des sujets

Retrouvez facilement les sujets et les artistes en utilisant la fonction « rechercher » (Ctrl/Commande+F) de l'application.

Pierre Mac Orlan	Paul Morand	Lucien Daudet
Vladimir Maïakovski	Alberto Moravia	Bertrand de Fénelon
André Malraux	Jean Moréas	Robert de Flers
Jean-Patrick Manchette	Louisa de Mornand	Armand de Guiche
Nelson Mandela	Jules Mougin	Louisa de Mornand
Thomas Mann	Alfred de Musset	Anna de Noailles
Man Ray		Adrien Proust
Juliet Man Ray	Vladimir Nabokov	Jeanne Proust
Félicien Marceau	Gérard de Nerval	Robert Proust
Karl Marx	Friedrich Nietzsche	Clara Ward
Frédéric Masson	Roger Nimier	André Pieyre de Mandiargues
Camille Mauclair	Anna de Noailles	
Guy de Maupassant	Miloslav Nohgel	Raymond Queneau
Claude Mauriac	Pierre de Nolhac	
François Mauriac	Michel Nostradamus	François Rabelais
André Maurois		Rachilde
Charles Maurras	Marcel Pagnol	Raymond Radiguet
Vladimir Maximov	Jean Paulhan	Henri de Régnier
Henri Meilhac	Octavio Paz	Marie de Régnier
Albert Mérat	Georges Pérec	Erich Maria Remarque
Elisa Mercœur	Benjamin Péret	Pierre Reverdy
Prosper Mérimée	Chantal Petithory	Ernest Renan
Joseph Méry	Francis Picabia	Jehan Rictus
Henri Michaux	Luigi Pirandello	Rainer Maria Rilke
Francis de Miomandre	Francis Ponge	Alain Robbe-Grillet
Adam Mickiewicz	Alexandre Pouchkine	Louis de Robert
Arthur Miller	Auguste Poulet-Malassis	Stéphane Roll
Henry Miller	Ezra Pound	Edmond Rostand
Frédéric Mistral	Jacques Prévert	André Rouveyre
Henry de Monfreid	Marcel Proust	
Michel de Montaigne	Constantin de Brancovan	Edouard Remouchamps
Robert de Montesquiou	Lucienne Bréval	Jean Rostand
Henry de Montherlant	Hélène de Caraman-Chimay	Joseph Roumanille

Louis Roumieux
Blanche Rousseau
Jean-Jacques Rousseau
Salman Rushdie

Robert Sabatier
Maurice Sachs
Donatien Alphonse François
de Sade
Georges Sadoul
Françoise Sagan
Antoine de Saint-Exupéry
Consuelo de Saint-Exupéry
Saint-John Perse
Saint-Pol Roux
Louis Antoine de Saint-Just
André Salmon
George Sand
Victorien Sardou
Albertine Sarrazin
Nathalie Sarraute
Jean-Paul Sartre
Arthur Schopenhauer
Maurice Sendak
Léopold Sédar Senghor
Claude Sernet
Georges Simenon
Claude Simon

Jules Simon
René de Solier
Alexandre Soljenitsyne
Stendhal
Germaine de Staël
Gertrude Stein
John Steinbeck
Jacques Sternberg
August Strindberg
André Suarès
Jules Supervielle
Ranbindranath Tagore
Hippolyte Taine
Dorothea Tanning
Jean Tardieu
Alfred Tennyson
Jacques Auguste de Thou
Jean de Tinan
Roland Topor
Léon Tolstoï
Elsa Triolet
Léon Trotsky
Tristan Tzara

Giuseppe Ungaretti
Pierre Unik

Jacques Vaché

Auguste Vacquerie
Roger Vailland
Jules Vallès
Paul Valéry
Léon Vanier
Marquis de Varennes
Vercors
Emile Verhaeren
Boris Vian
Alfred de Vigny
Auguste de Villiers de L'Isle-Adam
François Villon
Elise Voïard
Louise de Vilmorin
Voltaire

Richard Wagner
Patrick Waldberg
Andy Warhol
Orson Welles
Herbert George Wells
Oscar Wilde
Willy
Walt Whitman
Tennessee Williams
Virginia Woolf

Marguerite Yourcenar

Liste des artistes

Retrouvez facilement les sujets et les artistes en utilisant la fonction « rechercher » (Ctrl/Commande+F) de l'application.

Berenice Abbott
Johann Valentin Albert
Yuri Annenkov
Laure Albin-Guillot
Ulf Andersen
Roji André
Louis Aubert
Raoul Autin

Ferdinand Bac
Pierre-Charles Baquoy
Karl-Heinz Bast
J. Bellini
Berman
Frank Bichon
Gwenn-Aël Bolloré
Boquillon Bridet
Paul Boyer
Brassaï
Adolph Braun
Camille Brion
Michel Brodsky
Friedrich Bruckmann

Julia Margaret Cameron
Robert Capa
Etienne Carjat
Walter Carone
Carolus-Duran
Marcel Carpentier
Charles Cassal
Jacques Chéreau
Cheney

Lucien Clergue
Jean Cocteau
Robert Cohen
Coll-Toc
Larry Colwel
P. A. Constantin

Jacques-Louis David
Marcellin Desboutin
Robert Doisneau
Dornac
Dumonstier
Dubout
Alberto Durazzi
Georges Dudognon

Alfred Ellis
Max Ernst

Paul Facchetti
Gertrude Fehr
Fiquet
Jean-Marc Fontanel
Jean-Charles François
Gisèle Freund

Ferdinand Gaillard
Marc Garanger
Jean Garnier
Garofalo
Sergio Gaudenti
Léonard Gaultier
Gautier d'Agoty

François Gérard
Charles Gerschel
André Gill
Eugène Giraud
François Gonet
Jean-Baptiste Gourdon
J. Grand
Jules Granjouan
Sacha Guitry
Gurney and Son
Jean-Baptiste Guth

Charles Habib
Maurice Henry
Hermann-Paul
Jean-Antoine Houdon
Jean Huber

Izis

Pierre-Georges Jeannot
Etienne Jaurat

Yousuf Karsh
Robin Kaplan
Wlodimir Konarski
Josef Kriehuber
Germaine Krull

Mariette Lachaud
Antonio de La Gandara
Alphonse Lalauze
Quentin de La Tour

André Lefebvre
Eugène Legenisel
Charles Leirens
Neil Libbert
Boris Lipnitski
Pierre Ligey
Pierre Louÿs
Bob Lucas
Maximilien Luce

Dora Maar
Jeanne Mandello
Man Ray
Gaston et Lucien Manuel
Henri Manuel
Robert Mapplethorpe
Jean-Marie Marcel
Gustave Marissiaux
André Masson
M. Marais
Jean-Marie Marcel
Henri Martinie
J. Mascaux
Elisa Mercœur
Henry Miller
Bruno de Monès
Nicolas André Monsiau

Adriano Mordenti
Nadar
Paul Nadar
Célestin Nanteuil
Jean-Denis Nargeot
Andrew Newman
Otto

Roger Parry
Pierre Petit
Eugène Pirou
Georges Ramaekers
Félix Régamey
Emile Reutlinger
Pierre Simon Rochard
Roudon frères
Louis Roumieux
Jules Rozier

Augustin de Saint-Aubin
Raoul Sagnet
George Sand
André Sas
Emile Savitry

Jürgen Schadeberg
Johannes Schäfer
Gustav Schultze
Sem
Abram Shterenberg
Ronald Simoneit
Ralph Soupault
Bill Stewart
Joseph Sudek
Antanas Suktus
Etienne Sved

Sofia Andreevna Tolstoï
Alexandre Trauner

Auguste Vacquerie
Pierre Vauthey
Carl van Vechten
Christian Voujard
Pablo Volta

Elie Weinberg
Mathias-Antoine de Wyl

Zalewski



M
comme Maiakovski

Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
19,7 x 16,4 cm. Cachet du
photographe au verso.

500 €

Pierre Mac Orlan par Marcel Carpentier

Tel qu'en lui-même.

Pierre Mac Orlan est photographié de face, en légère contre-plongée. Il est coiffé de son éternel béret à pompon, un mégot aux lèvres, vêtu d'un gros pull-over sous une veste pied-de-poule aux manches unies. Il est pris devant sa maison de Saint-Cyr-sur-Morin, en Seine-et-Marne. Le fond nocturne accentue le côté un peu hibou de son regard.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
17 x 12 cm.

450 €



Pierre Mac Orlan (anonyme)

On retrouve la même veste, le même pull à grosses cotes, mais le pompon a disparu du béret et la cigarette a été troquée contre une pipe dont on aperçoit le tuyau sur la droite.

1924. Tirage argentique
original légèrement
postérieur. 27 x 23 cm.
Cachet russe et mention
manuscrite au dos.

8 500 €

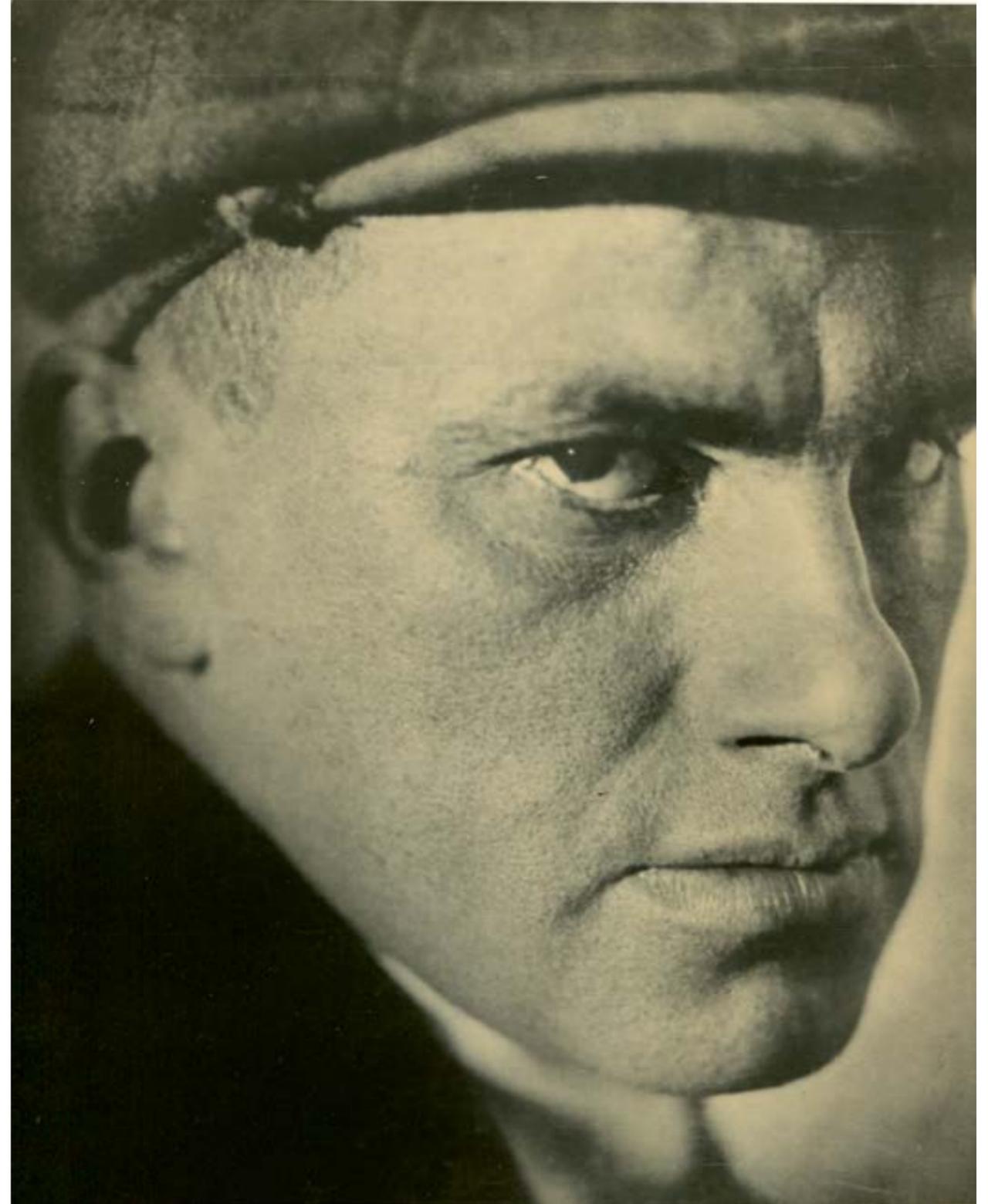
Vladimir Maïakovski par Abram Shterenberg

Bien que mainte et mainte fois reproduite, cette image n'a rien perdu de son incroyable force.

Elle tient d'abord à l'extraordinaire aspect physique du poète, dont Iouri Annenkov a laissé cette description : « *Fier de son physique, il écrivait : Je marche – beau – avec mes vingt ans. Il perfectionnait consciencieusement la brutalité de ses gestes, la lourdeur de sa démarche, les plis méprisants et secs de ses lèvres. A cette expression d'hostilité il aimait ajouter l'éclat perçant de ses yeux* ».

Derrière ce regard noir, c'est toute l'intensité brutale de sa poésie qui transparait, avec, encore derrière, celle de la révolution de 1917 et peut-être, plus profondément encore, le reflet d'une certaine « âme slave ».

Le terme « iconique » n'est en l'occurrence pas galvaudé.



1930. Tirage argentique
d'époque. 22 x 15,2 cm.
Indication de cadrage
(« *La tête seulement* ») et
mention manuscrite « *photo*
G. Krull » au dos.

6 500 €

André Malraux par Germaine Krull

L'un des plus beaux et plus célèbres portraits d'André Malraux.

Amis dès les années trente, André Malraux et Germaine Krull le resteront toute leur vie. En 1967, alors ministre de la Culture, il est à l'origine d'une grande rétrospective de la photographe à la Cinémathèque française.

Ce portrait compte parmi les plus fameux qu'elle ait réalisés. Il mêle douceur et intensité. Malraux plonge un regard profond dans l'objectif, la bouche cachée par la main qui tient sa cigarette. Ce qui contribue également au charme de la photo, c'est ce pull de laine à damiers qui confère un je ne sais quoi d'enfantin à l'écrivain. Superbe tirage aux tons très chauds.



Début des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 17,5 x 11,3 cm.
Tampon des photographes
au dos.

2 500 €

André Malraux par G. L. Manuel frères

Autre portrait magnifique d'André Malraux dans sa jeunesse. La pose est étudiée, tout comme le regard langoureux et profond avec lequel l'écrivain fixe l'objectif. L'esthétique particulière de Manuel Frères, avec un fond clair nimbé d'un halo ajoute à la séduction naturelle du visage.



Milieu des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 29 x 22 cm.
Mention manuscrite au
dos : « *Photo R. Parry, 41
rue des Archives. Archives
13.58. A conserver S.V.P.
pour Parry qui passera la
reprendre au bureau de
Combat* ».

4 500 €

André Malraux par Roger Parry

André Malraux et Roger Parry étaient de grands amis depuis la fin des années vingt. Le photographe assura notamment la mise en page et les photographies des ouvrages d'André Malraux sur l'art.

Ce très beau portrait montre l'écrivain un peu plus âgé que sur la photo de Gisèle Freund. Son front se creuse de quelques rides soucieuses, mais l'attitude, le regard, la mise manifestent une séduction intacte.



1945. Tirage argentique
d'époque. 24 x 18 cm.
Tampon du service
photographique du
ministère de l'Information
au dos.

250 €

André Malraux en 1945

André Malraux vient d'être nommé ministre de l'Information par le général de Gaulle, poste qu'il occupera de novembre 1945 à janvier 1946.

L'intérêt de cette photographie est de montrer le nouvel homme d'Etat alors qu'il commence tout juste à occuper ses fonctions. Il sort de la Résistance, et, auparavant, du monde des lettres. On sent qu'il s'essaye ici à adopter une pose en accord avec son nouveau statut, debout un rapport à la main, mais sans y parvenir encore tout à fait, encore un peu emprunté.

Le regard qu'il jette au photographe semble dire : « ça va comme ça ? ».





1945. Tirage argentique
d'époque. 18 x 24 cm.
Tampon du service photo-
graphique du ministère de
l'Information au dos.

250 €

André Malraux en 1945

Autre photo prise le même jour que la précédente, et nouvel essai de pose ministérielle. Malraux est cette fois assis derrière son bureau, tenant toujours son rapport entre les mains.

Le regard avec lequel il fixe le photographe reste empreint d'un léger doute. Il n'habite pas encore tout à fait le personnage.



1945. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18 cm.
Dépêche de presse et copy-
right du *New York Times* au
dos.

200 €

André Malraux en 1945

Cette photographie fut prise le 25 novembre 1945, lors de la première conférence de presse donnée par André Malraux en tant que ministre de l'Information.

La dépêche de presse au dos nous dit qu'il y exprima « le ferme espoir d'une amélioration prochaine dans la distribution du papier ».

Le photographe l'a saisi dans une attitude plus naturelle que sur les photos précédentes, une lueur dans le regard et une amorce de sourire aux lèvres.



1945. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18 cm.
Dépêche de presse et copy-
right du *New York Times* au
dos.

200 €

André Malraux en 1945

La photographie fut prise à l'issue de la même conférence de presse. On y voit le récent ministre s'entretenir avec les journalistes, l'air bienveillant et souriant, la mèche décoiffée retombant sur son front.



1945. Tirage argentique
d'époque. 18 x 24 cm.

250 €

André Malraux en 1945

Toujours entouré de journalistes, André Malraux est ici saisi alors qu'il est en train d'exercer ses talents oratoires. Ses mains décollent du bureau, sa bouche s'ouvre, son regard devient févreux. Tel qu'en lui-même, en somme.

1946. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18 cm.
Tampon de l'agence Inter-
press et dépêche de presse
collée au bas du dos.

200 €

André Malraux et Gaston Deferre

La photographie fut prise le 28 janvier 1946 au ministère de l'Information. André Malraux, qui occupait le poste de ministre depuis novembre 1945 laissa la place à Gaston Deferre, nommé secrétaire d'État chargé de l'Information du gouvernement Félix Gouin, formé après que le général de Gaulle eut démissionné de sa fonction de chef du gouvernement provisoire.

Gaston Deferre passe un coup de téléphone sous le regard soucieux d'André Malraux, qui semble se demander à quel énergumène il a à faire.



1958. Tirage argentique
d'époque. 24 x 18 cm.
Tampon du *Parisien libéré*
au dos. Petite déchirure
restaurée en bas à droite

2 500 €

André Malraux en 1958

Le 3 juin 1958, deux jours après que le général de Gaulle fut devenu président du Conseil, André Malraux est nommé par lui ministre délégué à la présidence du Conseil, chargé « *de la réalisation de divers projets, et notamment de ceux ayant trait à l'expansion et au rayonnement de la culture française* ».

Cette photographie fut prise lors de sa conférence de presse du 24 juin, dans laquelle il prit la défense du Général que ses adversaires accusaient de coup d'Etat: « *le général de Gaulle n'est pas encore Napoléon III* », dit-il.

Beau portrait de l'écrivain dans sa maturité.



Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
29,5 x 23,7 cm. Tampon
Reportage Almasy. Photo
Vauthey au verso

1 800 €

André Malraux par Pierre Vauthey

Beau portrait de profil, de grand format. En pleine réflexion, André Malraux se pince les lèvres, inclinant légèrement la tête. Son visage commence à être un petit peu torturé mais l'intelligence brille intacte dans son regard.





1940. Papier timbré et visa des commissariats. 12,5 x 17 cm (ouvert).

8 000 €

Carte d'identité d'André Malraux

Exceptionnel document.

Cette carte fut délivrée le 30 août 1940 par la préfecture de l'Yonne. André Malraux y figure sous son premier prénom, Georges. Fait prisonnier le 15 juin par les Allemands, il se porta volontaire pour aider aux moissons et fut affecté à une ferme de Collemiers, dans l'Yonne.

Elle fut validée à nouveau le 3 mai 1943 à Saint-Chamant, en Corrèze, où il s'était installé avec Josette Clotis, ainsi que l'indique une mention manuscrite sur le premier volet de la carte.

Ce précieux document constitue donc « les papiers » qu'André Malraux aura sur lui durant toute la période de la Résistance.



André Malraux (agence L.A.P.I.)

Prise presque quarante ans après celle de Germaine Krull, cette photographie montre l'écrivain dans la peau d'un tout autre personnage.

Elle fut prise le 18 décembre 1968 au cours d'un cocktail. Encore (pour peu de temps) ministre de la Culture, André Malraux, un verre à la main à côté d'une table chargée de petits fours, semble légèrement gagné par l'ennui qui préside souvent à ce genre de manifestations.

Le personnage que l'on voit sur la gauche est Edmond Michelet (1889-1970), ancien résistant déporté à Dachau, qui fut ministre de la Fonction publique dans le gouvernement de Georges Pompidou et succéda à André Malraux au poste de ministre de la Culture.

1968. Tirage argentique d'époque. 13 x 18 cm. Tampon de l'agence et indications manuscrites au dos.

400 €



1967. Tirage argentique
d'époque. 15 x 21 cm. Tam-
pon de l'agence Keystone
et dépêche de presse au
dos.

400 €

André Malraux (agence Keystone)

La photographie fut prise lors de l'inauguration de l'exposition « Les Trésors de Chypre » au musée des Arts décoratifs en 1967. Le ministre de la Culture examine un tableau religieux. Derrière ses fortes lunettes l'attention et la réflexion sont palpables.



André Malraux et Michèle Morgan

La photographie fut prise à l'occasion de la remise de la Légion d'honneur à Michèle Morgan (dont on voit la médaille briller sur sa poitrine) le 27 février 1969.

L'actrice est visiblement émue et radieuse, tandis que l'écrivain, les yeux brillants, esquisse un sourire un peu coquin.

1969. Tirage argentique
d'époque. 17 x 12,5 cm.
Tampon Robert Cohen / Agip
et dépêche de presse au
dos.

650 €

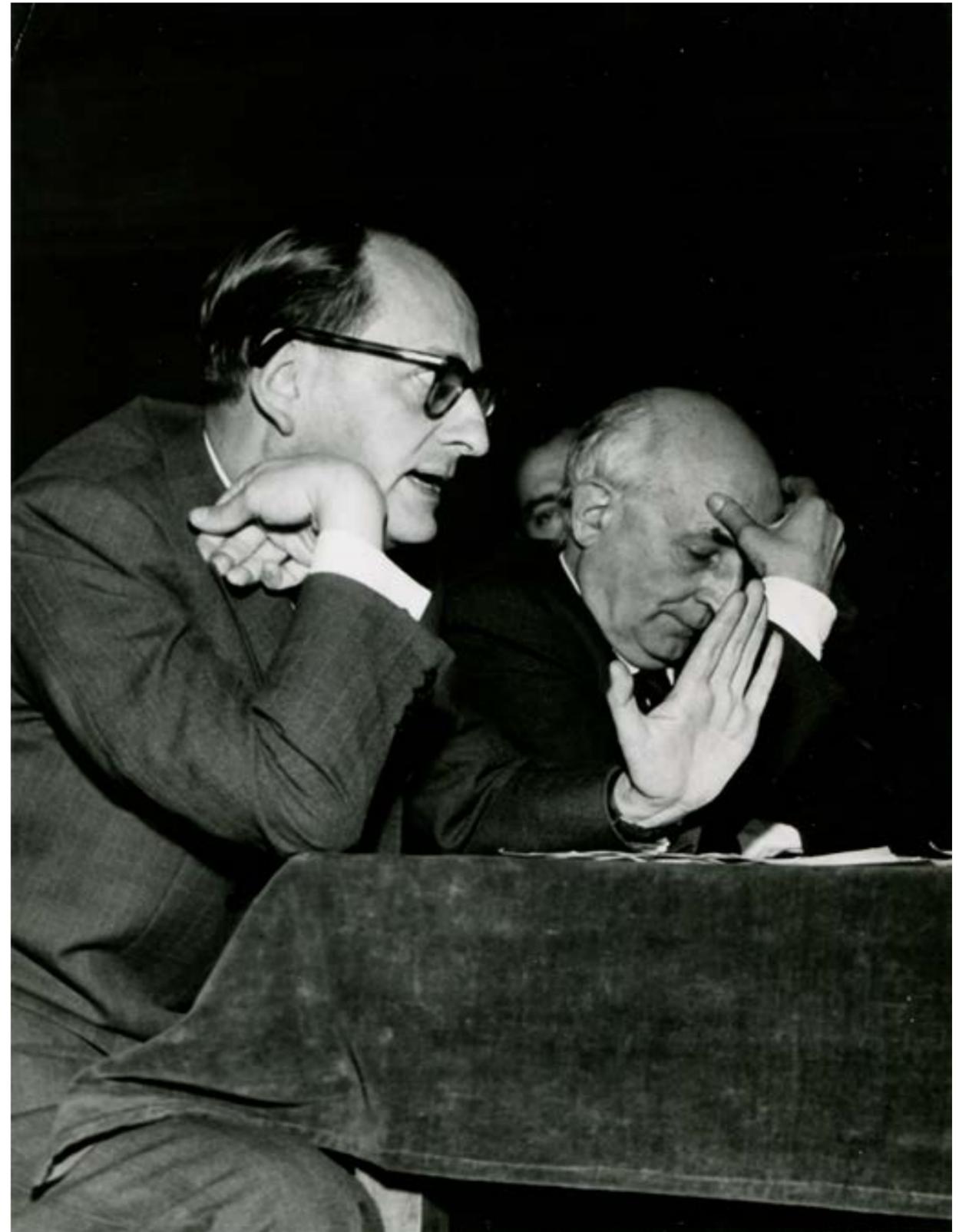
Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
24 x 18 cm. Tampon du
photographe au dos.

1 200 €

André Malraux et Jean Monnet par P. A. Constantin

La photographie montre André Malraux offrant un profil d'aigle, prenant la parole avec véhémence. Son œil brille derrière ses lunettes. On remarquera le jeu gracieux de ses longues mains fines.

A côté de lui, Jean Monnet, se tenant le front dans la main, les yeux clos, l'air quelque peu accablé, sans que l'on puisse établir si cette attitude a quelque chose à voir avec le discours de l'orateur.



Sans date (Paris, 1933).
328 x 250 mm, collage
avec découpages et
imbrications de trois
tirages
photographiques originaux
(13 x 17 cm, chaque
environ), avec
photographie du
titre du livre en noir sur
blanc ; l'ensemble collé
sur carton, avec quelques
retouches à la gouache
blanche.
Au verso, le photographe
a inscrit à la mine de
plomb : « Photo. R.
Parry ».
Passe-partout.
Excellent état ; coins
légèrement émousés,
minimes salissures.

6 000 €

Roger Parry

Photomontage original, signé au dos, pour
l'affiche publicitaire de *La Condition humaine*
d'André Malraux.

Très beau projet d'affiche non retenu et demeuré semble-t-il
inédit pour les éditions Gallimard après l'obtention du prix
Goncourt par André Malraux et *La Condition humaine*.

L'Album Malraux de la Pléiade reproduit deux autres projets non
retenus (p.116) ainsi que le projet beaucoup moins violent, qui fut
finalement accepté, tous de Roger Parry.

Le présent projet montre en haut des jonques entourant un vaisseau
de guerre ; un corps torse nu qu'un homme s'apprête à jeter par une
porte et une famille de porteurs pauvres des rues marchant au milieu
des voitures.

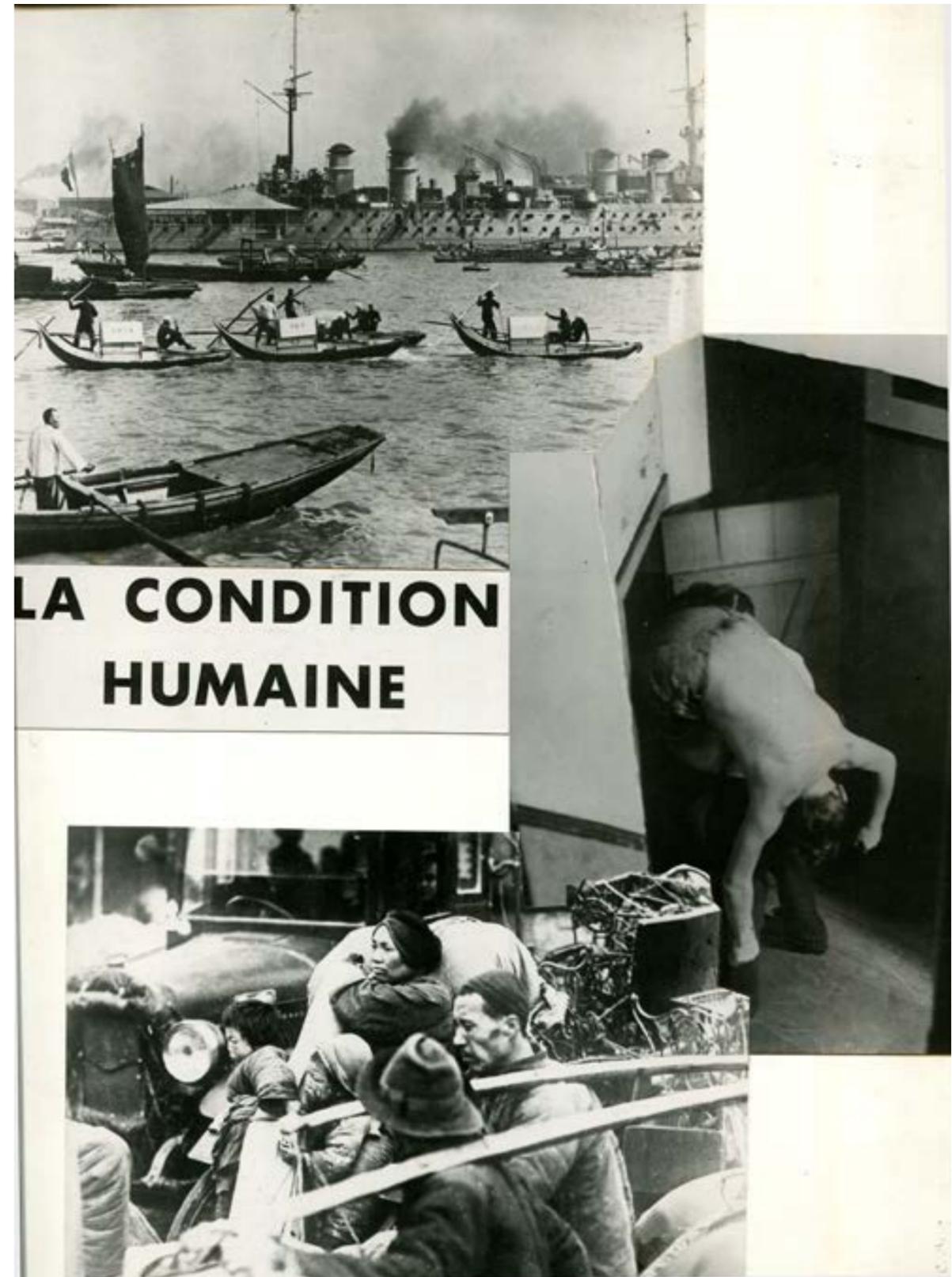
Le photographe et dessinateur Roger Parry (1905-1977) commença à
utiliser la photographie dans ses travaux publicitaires pour la N.R.F.,
dès la fin des années vingt.

Assistant de Maurice Tabard, Parry devint rapidement un des
créateurs photographiques les plus en vue de Paris, notamment après
la publication en 1930, de l'ouvrage de Léon-Paul Fargue, *Banalité*,
dont les illustrations photographiques font de lui un des meilleurs
représentants du surréalisme dans cet art, avec Man Ray ou Lee Miller.

Publiant régulièrement dans les annuaires photographiques d'*Arts et
Métiers graphiques*, exposant à New York, il s'embarque en 1931 pour
Tahiti où il réalise un ouvrage qui paraît en 1934.

A son retour, Roger Parry multiplie ses activités photographiques,
devient photographe de plateau (notamment pour Jean Vigo sur
L'Atalante), illustrateur et portraitiste pour Gallimard, en même
temps qu'il travaille pour de nombreuses revues, puis il devient
correspondant de guerre de l'agence France-Presse.

En 1948, il réalise avec André Malraux, au sein des éditions Gallimard,
la collection *L'Univers des formes* dont il est le directeur technique,
et le restera pratiquement jusqu'à sa mort, survenue un an après celle
d'André Malraux.



1927. Tirage argentique
d'époque. 6,7 x 11 cm.

12 000 €



Man Ray par lui-même

Le photographe pose ici la jambe sur le marche-pied de sa voiture, le modèle C7 dit « Lumineuse » de la marque Avions-Voisin, sorti des usines en 1926. Une autre photographie prise au même moment montre Kiki de Montparnasse au volant.

Rien de moins narcissique que cet autoportrait qui laisse toute la place au véhicule.

Provenance : Germaine Everling.

1944 ou 1945. Tirage
argentique d'époque.
17 x 12 cm. Indication
manuscrite au dos.

4 500 €



Man Ray par lui-même, déguisé en curé

Man Ray, ayant revêtu l'habit ecclésiastique, s'est photographié bénissant sa future épouse Juliet. Le photographe affiche un air patelin, très curé, avec une once d'onctuosité hypocrite, tandis que Juliet, agenouillée à ses pieds, la tête baissée, prend la pose de la pécheresse repentante.

Une mise en scène bien dans le goût des provocations surréalistes.

1924. Tirage argentique
postérieur.
24,4 x 18 cm. Tampon « Man
Ray Paris » et ADAGP au
verso.

1 400 €

Man Ray par lui-même

Les autoportraits de Man Ray sont nombreux, souvent mis en scène de façon humoristique (à moitié rasé, en train de se suicider, costumé, déformé, etc.). Celui-ci échappe au genre. Il montre un homme animé d'une énergie farouche, le regard intense, presque noir, la bouche pincée, tendu.

Très belle image.



1924. Crayon sur papier
signé et daté en bas à
droite.
33,5 x 24 cm.

Certificat de Mme Nadia
Filatoff.

25 000 €

Man Ray par Yuri Annenkov

Formidable portrait de Man Ray mélangeant différents genres dont bien évidemment la caricature.

Les recherches de madame Nadia Filatoff ont permis d'identifier ce portrait comme étant celui de Man Ray, identification à laquelle nous souscrivons.

Après un premier séjour en France 1911, Yuri Annenkov (1889-1974) retourna en Russie à partir de 1913. Il revint à Paris en 1924 où il s'est installé définitivement jusqu'à sa mort en 1974. Il sera plus tard naturalisé et adoptera le prénom de Georges. Il allait continuer de peindre et dessiner tout en se tournant de plus en plus vers les costumes et les décors théâtre et de cinéma (en particulier pour Max Ophuls).

En 1930, Pierre Courthion lui consacra une monographie et lui-même publia ses souvenirs en 1951, sous le titre *En habillant les vedettes*, ainsi qu'un *Journal de mes rencontres*, dans lequel il rend hommage à ses amis poètes et artistes russes victimes du régime soviétique.

Ce portrait de Man Ray est une composition qui mêle à la fois réalisme et cubisme, bien dans la manière d'Annenkov des années vingt (voir son portrait de Meyerhold). La chevelure frisée du photographe est stylisée par accroche-cœur et l'on reconnaît ses yeux à fleur de tête et ses épais sourcils en accents circonflexes, visibles sur la photographie suivante. Le bas du visage est plus géométrique, avec un large menton à angles droit surmonté d'une bouche charnue.

Le fond est entièrement nu, contrairement à d'autres portraits réalisés par l'artiste, ce qui donne au dessin un aspect épuré et cristallin.

Annenkov, qui a côtoyé de nombreux artistes, a également laissé un portrait de Max Ernst, qui témoigne de ses relations avec certains membres du groupe surréaliste.

Ce portrait magnifique est de la même veine que ceux qu'il a réalisés de Trotsky, Kamenev ou encore Lenine.



1965. Tirage argentique
d'époque.
30 x 21 cm. Tampons
Imapress, Parimage et
Camera Press, ainsi
qu'une notice sur Man Ray
contrecollée.

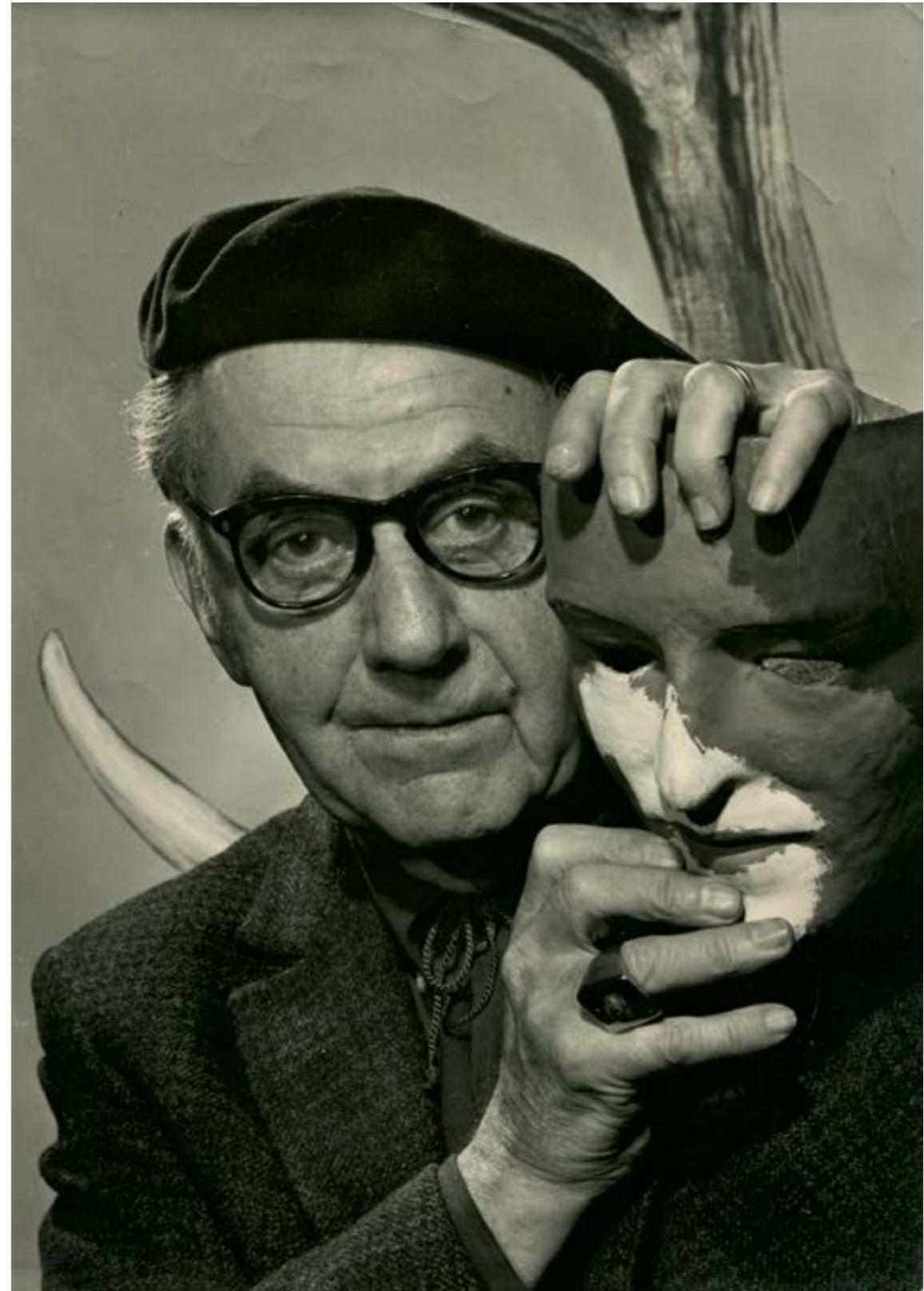
6 500 €

Man Ray par Yousuf Karsh

On ne sait si c'est le photographe ou son modèle qui eut l'idée de cette pose. Man Ray, coiffé de son béret basque, fixe l'objectif de Yousuf Karsh en tenant dans les mains un masque partiellement peint en blanc de la même façon qu'il tiendrait un appareil photo.

L'image renvoie à plusieurs autoportraits de Man Ray à l'appareil photo comme à sa fameuse photographie *Blanche et noire*.

Un portrait que Man Ray aurait pu signer.





Fin des années soixante.
Tirage argentique
d'époque. 10 x 14,6 cm.

2 500 €

Man Ray et Jane Graverol

Man Ray est ici saisi en compagnie de l'artiste surréaliste belge Jane Graverol (1905-1984), qui le regarde en souriant, attendrie et admirative. Il faut dire que le photographe, qui apparemment a eu la fève, a posé sa royale couronne à l'envers. On reconnaît le côté juvénile et facétieux du photographe.

Man Ray dans l'intimité : génial.

Provenance : archives Chantal Petithory.



1967. Tirage argentique
d'époque.
25 x 20 cm. Légendé, signé
et daté à l'encre en bas
à droite : « *Souvenir de
Seillans, Man Ray, 1967* ».

4 500 €

Jean Petithory, Chantal Petithory et Juliet Man Ray par Man Ray

La photographie fut prise à Seillans, village du sud de la France où Max Ernst possédait une maison.

Jean Petithory et son épouse Chantal étaient libraires à l'enseigne Les Mains libres, dans le 14^e arrondissement. Très proche du photographe, il publia notamment l'album *Résurrection des mannequins* en 1966.

A droite se tient Juliet, l'épouse du photographe.

Fin des années soixante.
Tirage argentique
d'époque.
23 x 20 cm.
Tampon « Epreuve originale
/ Atelier Man Ray ».

4 500 €

Juliet Man Ray et Chantal Petithory par Man Ray

Deux modernes Vénus sortant de l'onde et se tenant par la main, coiffées de bonnets de bain. Juliet porte un maillot une pièce et Chantal un deux-pièces, bien dans le goût de l'époque.

Un souvenir de vacances par l'un des plus grands photographes du siècle.



1983. Tirage argentique
d'époque. 44 x 34,5 cm.
Légendée, justifiée 02/30
et signée par le
photographe au crayon au
dos.

2 000 €

Jean-Patrick Manchette par Bruno de Monès

Cette photographie a paru dans le numéro « Spécial polar » du *Magazine Littéraire* en avril 1983. Elle fut prise dans l'appartement de l'écrivain, avenue du Docteur Arnold Netter, dans le XII^e arrondissement.

Bruno de Monès a rapporté les circonstances dans lesquelles elle fut réalisée : « *Nous n'interrompons la discussion que brièvement, lors d'une prise de vue silencieuse qui nous mettra tous les deux bizarrement mal à l'aise.* »

Jean-Patrick Manchette lui-même apportera ce commentaire : « *Entre plusieurs clichés le photographe choisit le moment où je frime et où j'échoue à frimer. La justesse de son choix augmentera mon inquiétude.* »



1958. Tirage argentique postérieur.
53 x 37 cm. Légende autographe et signature du photographe sous l'image :
« *Nelson Mandela in Treason Trial 1958* ».

4 500 €

Nelson Mandela par Jürgen Schadeberg

Cette photographie, où l'on voit Nelson Mandela sous des dehors bien différents que sur celle d'Elie Weinberg, fut pourtant prise à la même occasion, lors du « Treason Trial », la procédure judiciaire qui se déroula en Afrique du Sud entre 1956 et 1961 à l'encontre de 156 personnes, majoritairement membres du Congrès national africain (ANC) ou du parti communiste sud-africain, accusées de haute trahison et de conspiration. Ces accusations étaient passibles de la peine de mort. Les premiers procès commencèrent en 1958. Au bout de trois ans de procédures marquées par la relaxe de plus de soixante-dix prévenus, les derniers accusés, dont Nelson Mandela, furent finalement acquittés le 29 mars 1961.

Mandela est ici élégamment vêtu d'un costume croisé, cravate et pochette. A le voir aussi détendu, les yeux plissés par le rire, respirant la confiance en soi, nul ne se douterait de l'enjeu de la situation.

Tirage effectué par Jürgen Schadeberg lui-même.



1951. Tirage argentique
postérieur.
35 x 35 cm. Légende
autographe et signature du
photographe sous l'image :
« Nelson Mandela and Ruth
First 1951 ».

4 500 €

Nelson Mandela par Jürgen Schadeberg

Nelson Mandela est ici photographié en 1951 aux côtés de Ruth First (1925-1982), chercheuse sud-africaine et militante anti-apartheid. Elle sera l'une des inculpées du « procès de la trahison », comme Mandela lui-même. Arrêtée de nouveau en 1963, elle dut s'exiler et mourut dans l'explosion d'un colis piégé envoyé par un des chargés des opérations clandestines de l'apartheid.

Sur cette photographie, l'attitude un peu nonchalante de Nelson Mandela pourrait aussi bien être, toutes proportions gardées, celle d'une vedette de la scène.

Tirage effectué par Jürgen Schadeberg lui-même.



1952. Tirage argentique postérieur.
35 x 35 cm. Légende autographe et signature du photographe sous l'image :
« Nelson Mandela at the Defiance campaign trial 1952 ». Encadrée.

4 500 €

Nelson Mandela par Jürgen Schadeberg

Cette photographie fut prise durant un autre épisode marquant de la lutte anti-apartheid, la *Defiance Campaign*, une série de manifestations et d'actions de désobéissance passive organisées en 1952, qui conduisit à de très nombreuses arrestations dans les rangs des militants, dont Nelson Mandela.

Cette réunion autour d'un journal déployé rend bien l'atmosphère fiévreuse de la campagne.

Tirage effectué par Jürgen Schadeberg lui-même.



1961. Tirage argentique postérieur (années 1990). 24 x 17,5 cm. Légende manuscrite en bas à droite.

800 €

Nelson Mandela par Eli Weinberg

Elie Weinberg (1908-1981), d'origine lettonienne, est arrivé en Afrique du sud en 1929. Membre du parti communiste, militant de l'ANC, il y fut emprisonné. Il quittera le pays en 1976 pour la Tanzanie, où il avait obtenu l'asile politique.

Cette photographie célèbre fut prise en 1961 lors du « procès des traîtres », dont Nelson Mandela était l'un des accusés. Il avait demandé de pouvoir revêtir la tenue traditionnelle de la tribu Thembu, dont il était originaire.

Une des images emblématiques de celui qui, en 1990, publia une importante autobiographie, *Un long chemin vers la liberté*, commencée en prison en 1974.



1994. Tirage argentique.
30 x 45 cm. 24 x 17,5 cm.
Légué et signé par le
photographe sous l'image :
« *Nelson Mandela in his
cell (revisit) 1994* ».

6 000 €

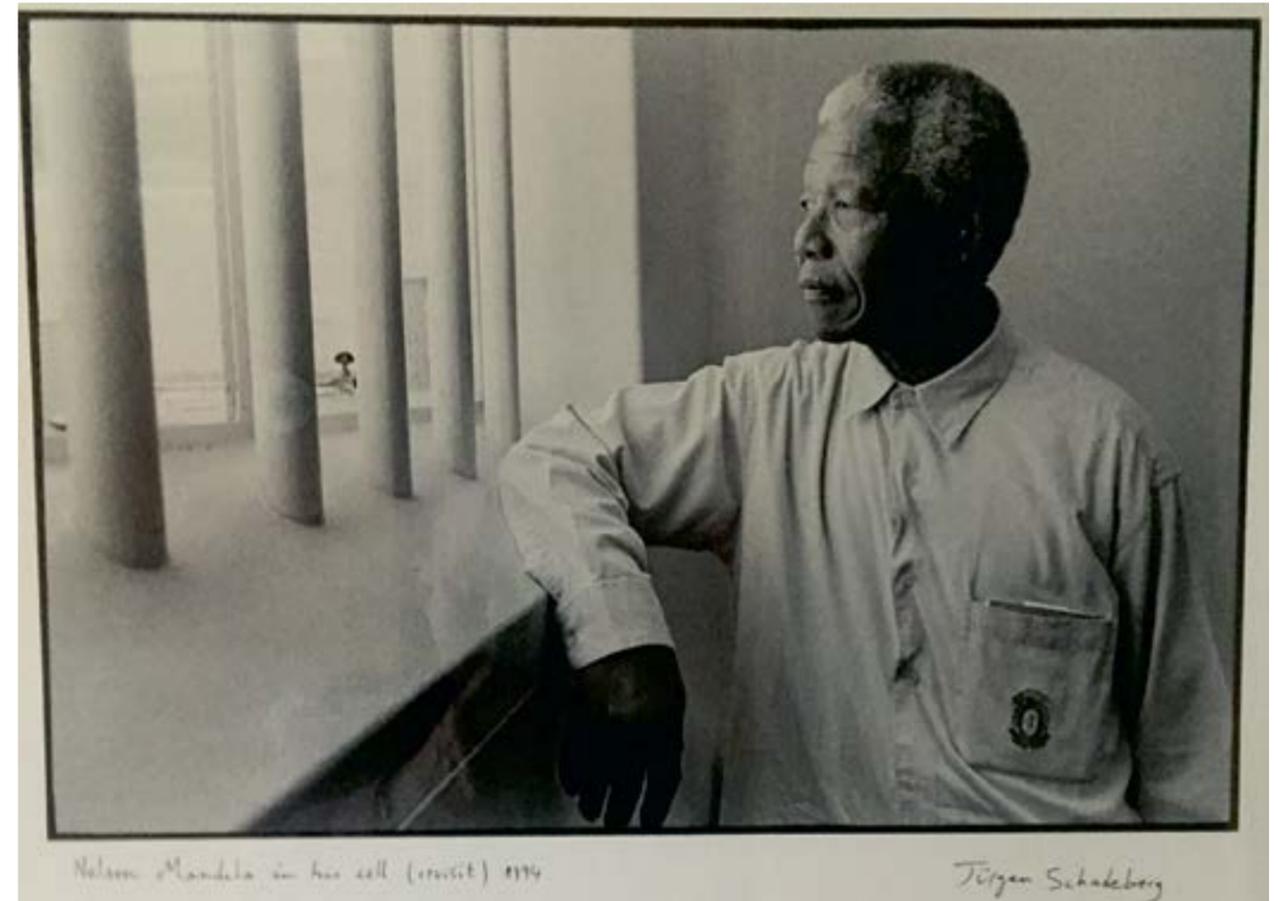
Nelson Mandela par Jürgen Schadeberg

Cette autre photographie très célèbre de Nelson Mandela le montre, revenu dans sa cellule de Robben Island après avoir été élu président de la république sud-africaine.

Il se tient debout, le coude appuyé au rebord de la fenêtre, regardant à travers ces barreaux derrière lesquels il avait passé vingt-sept années. La beauté de cette magnifique image tient dans l'expression indéchiffrable de l'ex-prisonnier. Il n'a devant lui que la cour de la prison, mais son regard semble porter à une distance spatio-temporelle infinie. C'est tout son passé qu'il revoit, d'un air qui est à la fois douloureux et apaisé. Ses yeux disent que personne d'autre que lui ne peut vraiment mesurer ce qu'il a vécu.

Jürgen Schadeberg, né à Berlin en 1931, émigra en Afrique du sud en 1950. Il quitta le pays pour l'Europe en 1964, pour y revenir en 1985.

Engagé dans la lutte contre l'apartheid, il a photographié Nelson Mandela tout au long de sa vie, et ce depuis 1952. Cette photo est incontestablement l'un de ses chefs-d'œuvre. Précisons encore que Jürgen Schadeberg effectuait lui-même ses tirages.



Portrait photographique
signé et daté « Müller-
Hilsdorf 1926 ». Dédicace
autographe de Thomas Mann
à l'encre noire sous la
photo : « *Herrn Heinz
Stroh / mit Dank und Grüss
/ München 14. VI. [19]26 /
Thomas Mann* » [A Monsieur
Heinz Stroh / avec ma
reconnaissance et mes
salutations / Munich 14
juin 1926]. 15,5 x 20 cm.
Tirage argentique
d'époque.

5 000 €

Thomas Mann par Friedrich Müller-Hilsdorf

Très beau portrait de Thomas Mann dédié.

L'écrivain est à sa table de travail, sur laquelle on voit un manuscrit, tourné de trois quarts vers l'objectif, impeccablement vêtu d'une veste boutonnée jusqu'au col, une cigarette dans la main gauche. Cette très belle image est un reflet fidèle de la personnalité de Thomas Mann, avec quelque chose d'un peu raide dans l'attitude et le costume, que vient démentir la profondeur du regard.

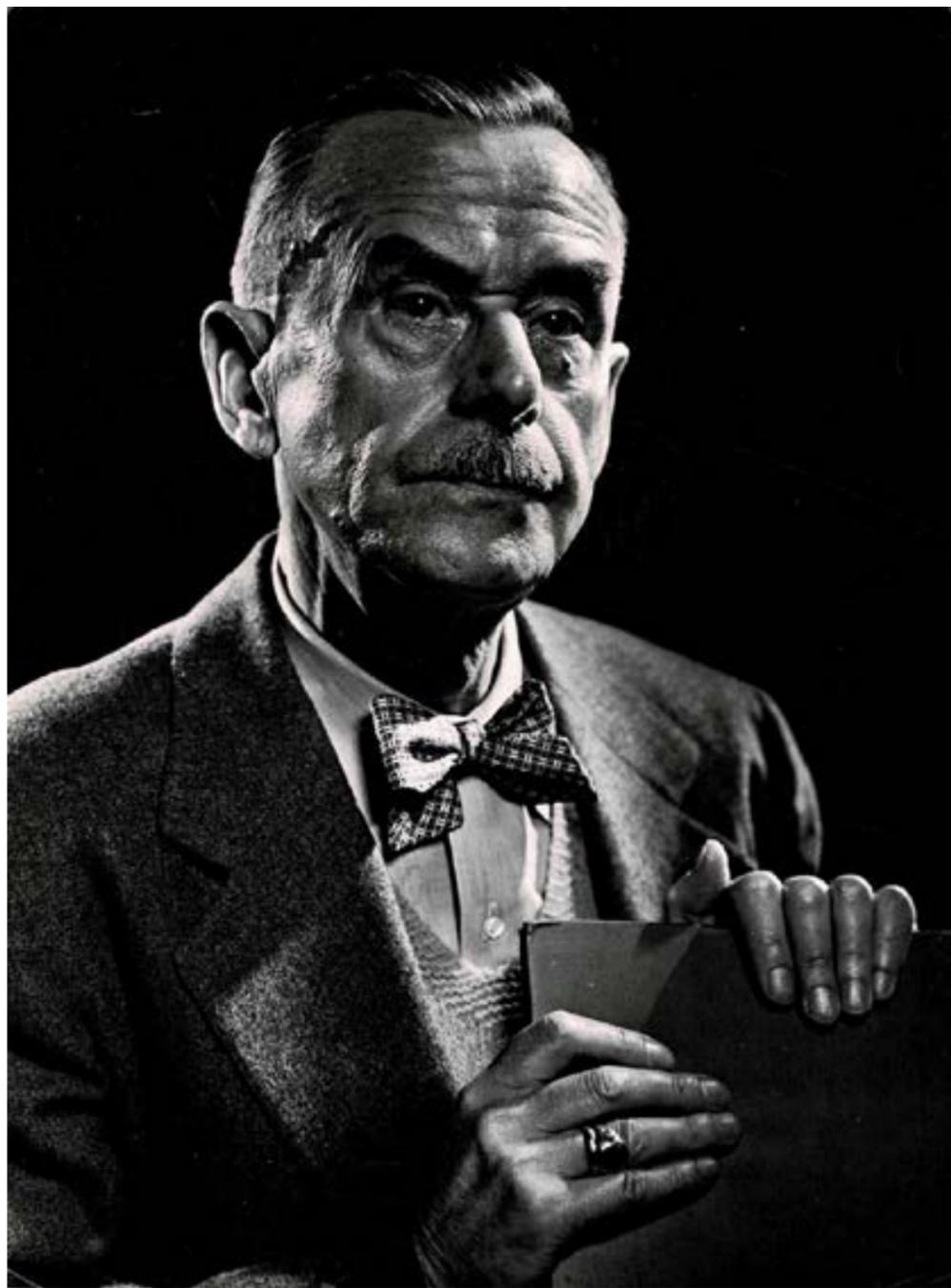
Heinz Stroh (1899-1952), journaliste et écrivain fut de 1924 à 1933 le critique littéraire et théâtral du *Berliner Börsenzeitung*. Il dut fuir l'Allemagne en 1933 pour Prague puis l'Angleterre. En 1926, il écrivit un article enthousiaste sur le romancier, dont celui-ci le remercia par cette photographie. Thomas Mann avait d'ailleurs une admiration sincère pour le talent d'Heinz Stroh qu'il qualifia d'« *écrivain compétent, minutieux et doué de multiples talents* ».

En 1934, lorsque, lui-même exilé, Thomas Mann s'arrêta à Prague, il lui accorda un entretien que les autorités allemandes utilisèrent contre lui pour le déchoir de sa nationalité.

Belle association.

Magnifique tirage aux tons chauds.



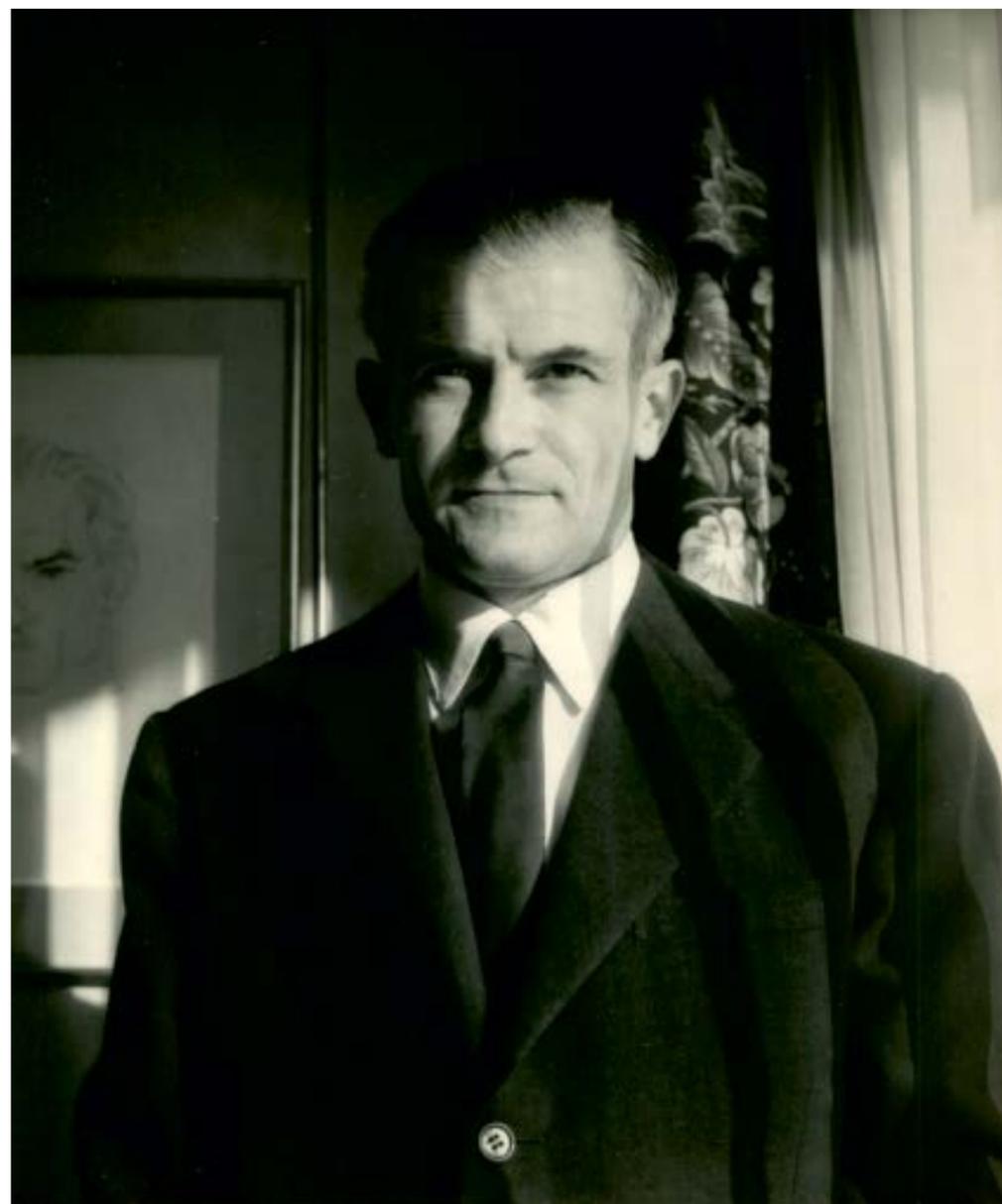


1946. Tirage argentique.
Etiquette légendée avec
le crédit du photographe,
tampons et annoté au dos.
20,5 x 15 cm. Traces de
manipulation.

2 800 €

Thomas Mann par Yousuf Karsh

Ce beau portrait fut pris en Amérique au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Si on le compare à celui de la page précédente, on constate que l'écrivain a perdu de sa raideur et l'humanisme qui fut le sien se lit plus clairement sur son visage.



Félicien Marceau (studio Lipnitski)

Un portrait très strict du romancier de *Creezy* (prix Goncourt 1969), auteur par ailleurs d'un bel essai sur *Casanova ou l'anti-Don Juan* et d'un classique *Balzac et son monde*.

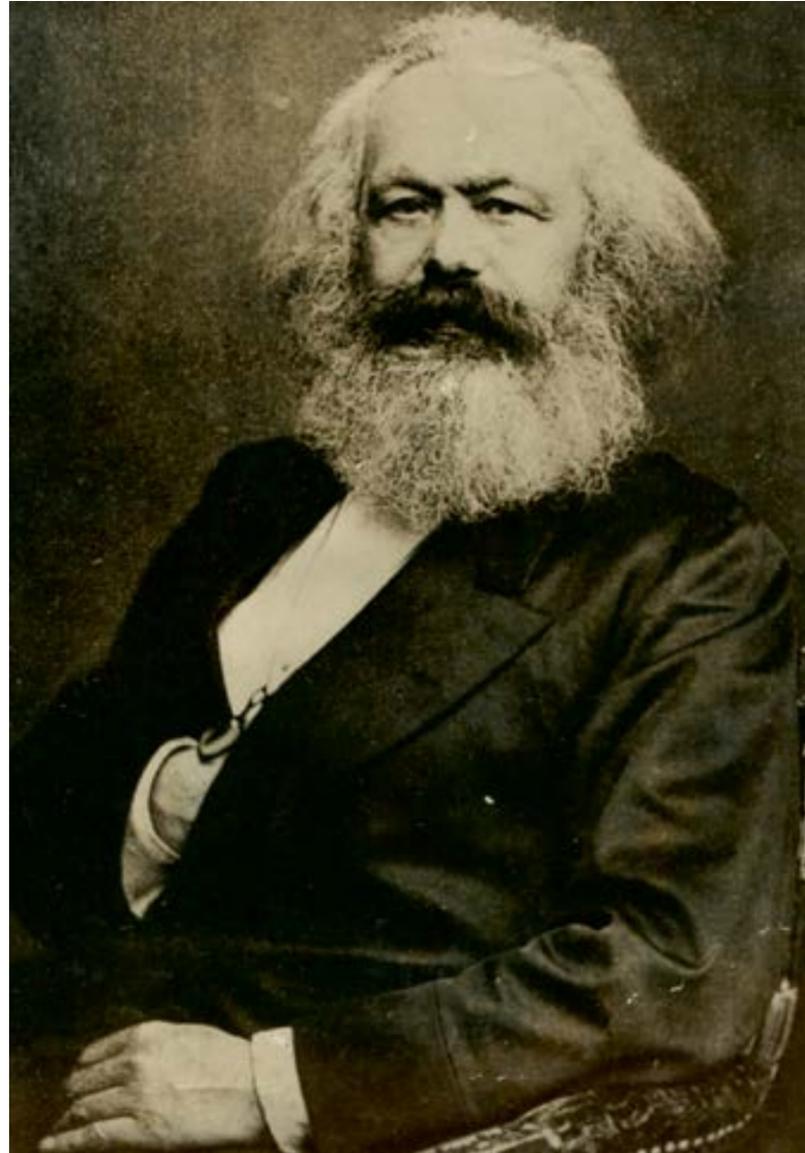
On remarque au mur un portrait de lui dessiné, qui semble la réplique de la photo.

Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
20,7 x 17,5 cm. Tampon du
studio au verso.

500 €

Vers 1875. Tirage argentique moderne. 18 x 12,5 cm. Etiquette légendée et tampons de l'agence Keystone au dos.

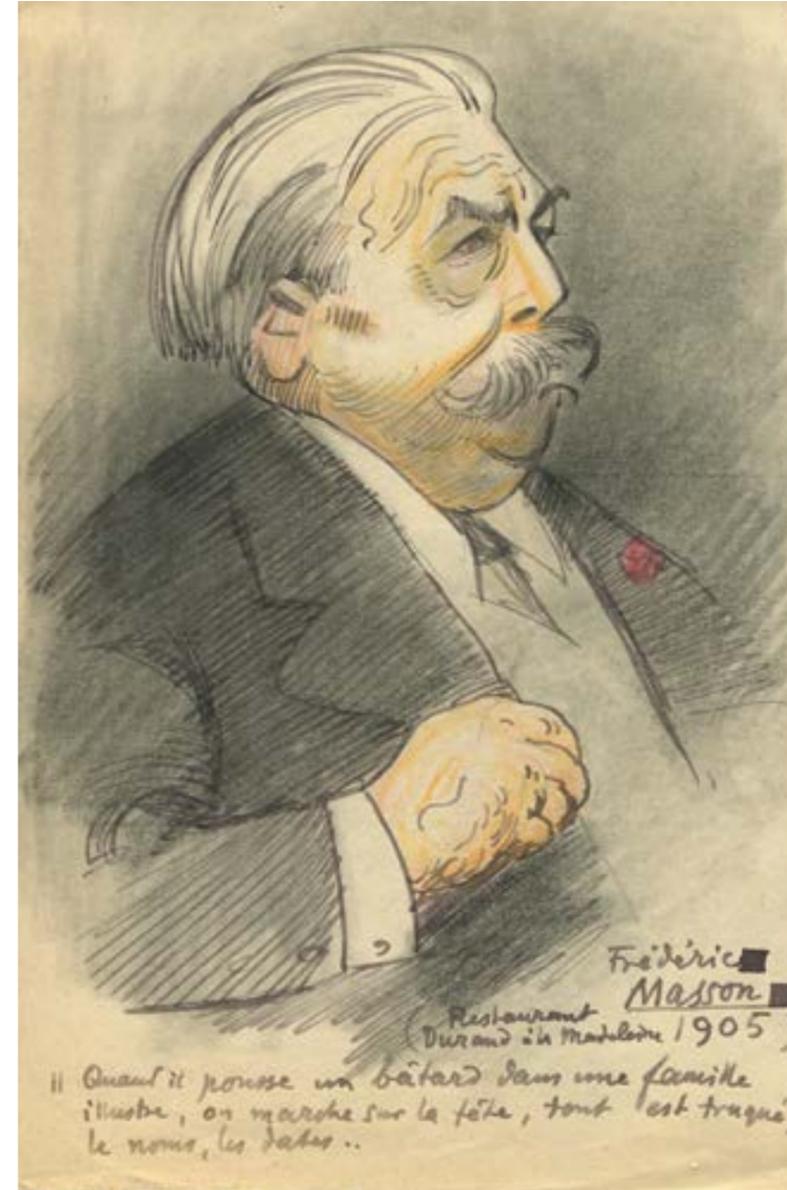
1 400 €



Karl Marx (photographie anonyme)

Il existe peu de photographies de Karl Marx. On n'en connaît que deux autres postérieures à celle-ci, prise vers 1875. Le philosophe pose gravement, fixant le photographe bien dans les yeux, une main passée sous sa veste, son lorgnon accroché autour du cou pendant sur sa poitrine. Sa barbe broussailleuse et sa chevelure ont blanchi mais sa moustache reste noire.

Sous cette pilosité envahissante, le regard demeure empreint d'un éclat saisissant.



Frédéric Masson par Ferdinand Bac

Frédéric Masson (1847-1923) fut en son temps le spécialiste incontesté des études napoléoniennes, auxquelles il consacra plus d'une vingtaine d'ouvrages, dont un spécifiquement consacré aux *Quadrilles à la cour de Napoléon I^{er}*. Il fut élu à l'Académie française en 1903.

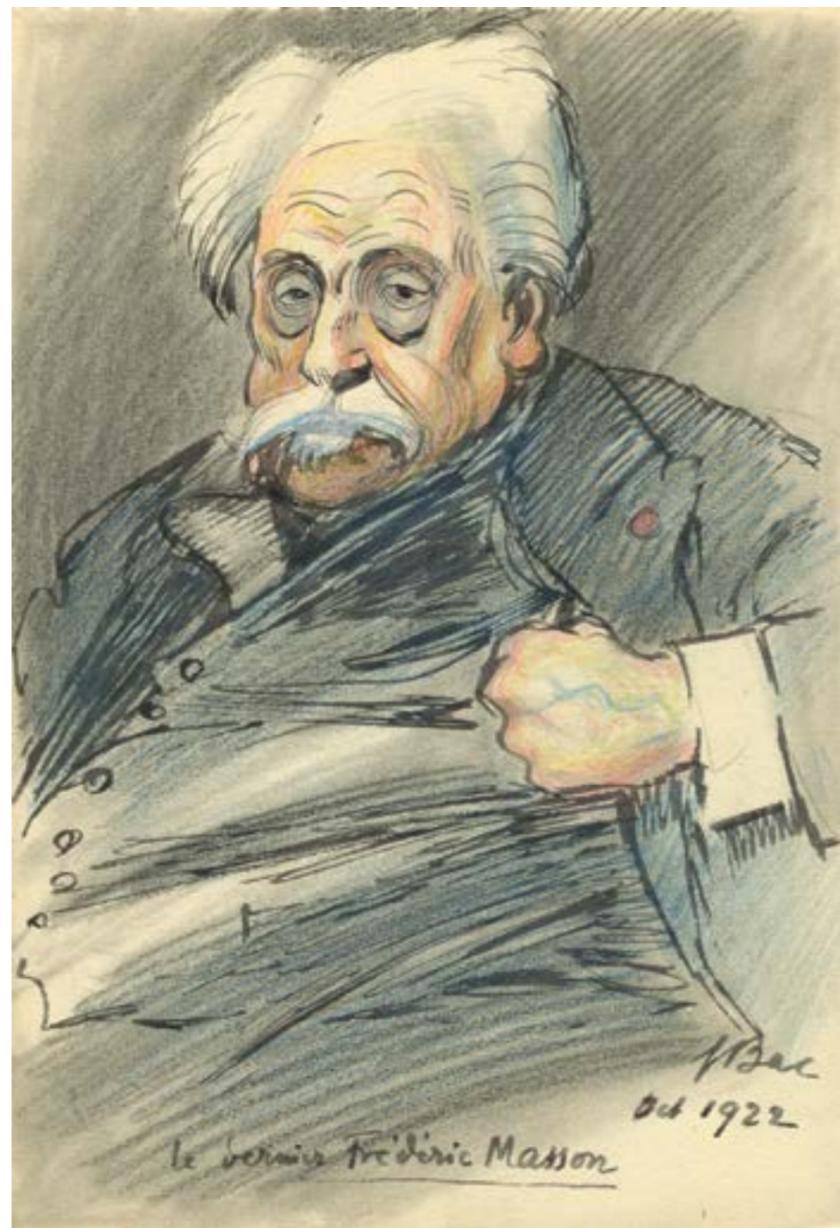
Il apparaît ici corpulent, sûr de lui, très Troisième République avec la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Sans date. Crayon graphite et pastel sur papier. 25 x 16 cm. Légendé en bas à droite ; « Frédéric Masson (Restaurant Durand à la Madeleine, 1905). « Quand il pousse un bâtard dans une famille illustre, on marche sur la tête, tout est truqué, les noms, les dates.. »

500 €

Sans date. Crayon graphite et pastel sur papier. 26,5 x 18 cm. Signé en bas à droite et légendé ; « oct. 1922. Le dernier Frédéric Masson. »

500 €



Frédéric Masson par Ferdinand Bac

Ce second dessin illustre cruellement les ravages du temps. La pose est similaire, avec la main passée dans son gilet sous l'aisselle ; mais le corps et le visage se sont affaîsés, les poches sous les yeux se sont alourdies, le regard s'est éteint. Le menton fièrement redressé sur le dessin précédent s'est avachi. L'approche de la mort est là.



1926. Tirage argentique d'époque. 15,4 x 9,8 cm. Dedicacée en haut à gauche : « Pour Armand Godoy, son ami Camille Mauclair, nov. 1926 ».

400 €

Camille Mauclair (photographie anonyme)

Poète symboliste à ses débuts, Camille Mauclair (1872-1945) s'est ensuite tourné vers la critique et a laissé des études sur Edgar Poe et un intéressant *Mallarmé chez lui*.

Dans le *Deuxième livre des masques*, Remy de Gourmont le décrit ainsi : « *Tempérament fin et à longues fibres, souple à la façon des ployantes cimes des pins, il s'incline sous les vents du large et accepte leur direction avec une fière simplicité. Selon une autre image, on le verrait, berger des idées, surveiller la croissance et la toison des brebis, les mener paître aux pâturages gras, les rassembler par des cris vers la douce étable ; il les aime ; c'est sa vocation.* »

Vers 1890. Tirage albuminé
d'époque. 14,5 x 10,5 cm.

6 000 €



Guy de Maupassant par Paul Nadar

Il existe deux photographies quasiment identiques de Maupassant par Paul Nadar, regardant soit vers la droite, comme ici, soit vers la gauche. L'écrivain est pris en buste, le regard assez noir, les cheveux bien peignés, la moustache fournie.

Elégamment vêtu, il émane de lui une impression de force, de détermination, voire de rusticité, un peu à l'image de son style, loin des afféteries de l'école symbolyste.



1880-1881. Tirage albuminé
d'époque contrecollé sur
le carton du photographe
avec mentions imprimées
au verso. Format carte
de visite dans un ovale.
Signature autographe « R.
Pinchon » au crayon au
dos.

Guy de Maupassant par Etienne Carjat

1 800 €

Al'instar de Gustave Flaubert, Guy de Maupassant avait une grande réticence vis-à-vis de la photographie. « *Je me suis fait une loi absolue de ne laisser jamais publier mon portrait toutes les fois que je peux l'empêcher* », écrivit-il. Il en interdit toute diffusion jusqu'en 1888 et menaça même son éditeur Charpentier d'un procès. Ce n'est qu'à partir de 1891 que sa photographie fut autorisée à la vente. Le présent tirage, qui montre l'écrivain à trente ans, son beau visage de Normand resplendissant de force et de confiance en soi fut donc réservé à une diffusion privée. Il porte au dos la signature de Robert Pinchon (1846-1925), cousin et ami intime de Maupassant, co-auteur de *A la Feuille de rose* et compagnon assidu des parties de canot.

1908. Cuivre gravé à l'eau-forte. Impression sur japon. Signature gravée sous le sujet à gauche. Noms du photographe et du graveur en pied. Dimensions du cuivre : 21,5 x 14,8 cm. A toutes marges : 28 x 21 cm.

1 200 €



Guy de Maupassant par Pierre-Georges Jeannot

Cette gravure a été exécutée par Pierre-Georges Jeannot (1848-1934) d'après une photographie prise par Wilhelm Benque dans les années 1880. Elle a servi de frontispice aux Œuvres complètes de l'écrivain (Paris, Librairie Louis Conard, 1908-1910).



Milieu des années trente. 11,8 x 7,6 cm. Signature du photographe dans l'image.

500 €

François Mauriac par Henri Manuel

Par rapport à la photographie prise dans le studio des frères d'Henri Manuel (voir plus bas), François Mauriac a perdu son air de jeunesse. La moustache est plus fournie, les traits nettement moins angéliques. L'expression un peu douceuse a fait place à une détermination nouvelle.

Vers 1927. 28 x 22 cm.
 Dedicacé en haut à gauche : « *to the University of Washington* ».
 Citation autographe signée en bas à droite :
 « *Ce n'est point du dehors qu'un jeune homme peut espérer quelque secours. Le salut est au-dedans de lui-même*
 (Le Jeune Homme).
 François Mauriac ».

1 500 €

François Mauriac par Manuel Frères

Beau portrait dans le style particulier des frères Manuel, qui se caractérise par un grain très doux, un peu estompé et un flouté des parties non essentielles, sur un fond neutre. Les visages semblent ainsi surgir de nulle part, enveloppés d'un halo mystérieux.

Sur cette photographie, François Mauriac apparaît le visage encore juvénile, avec quelque chose d'un peu timide et de fragile.

La citation est tirée de son ouvrage, *Le Jeune Homme*, suite de réflexions sur ce thème, publié en 1926.

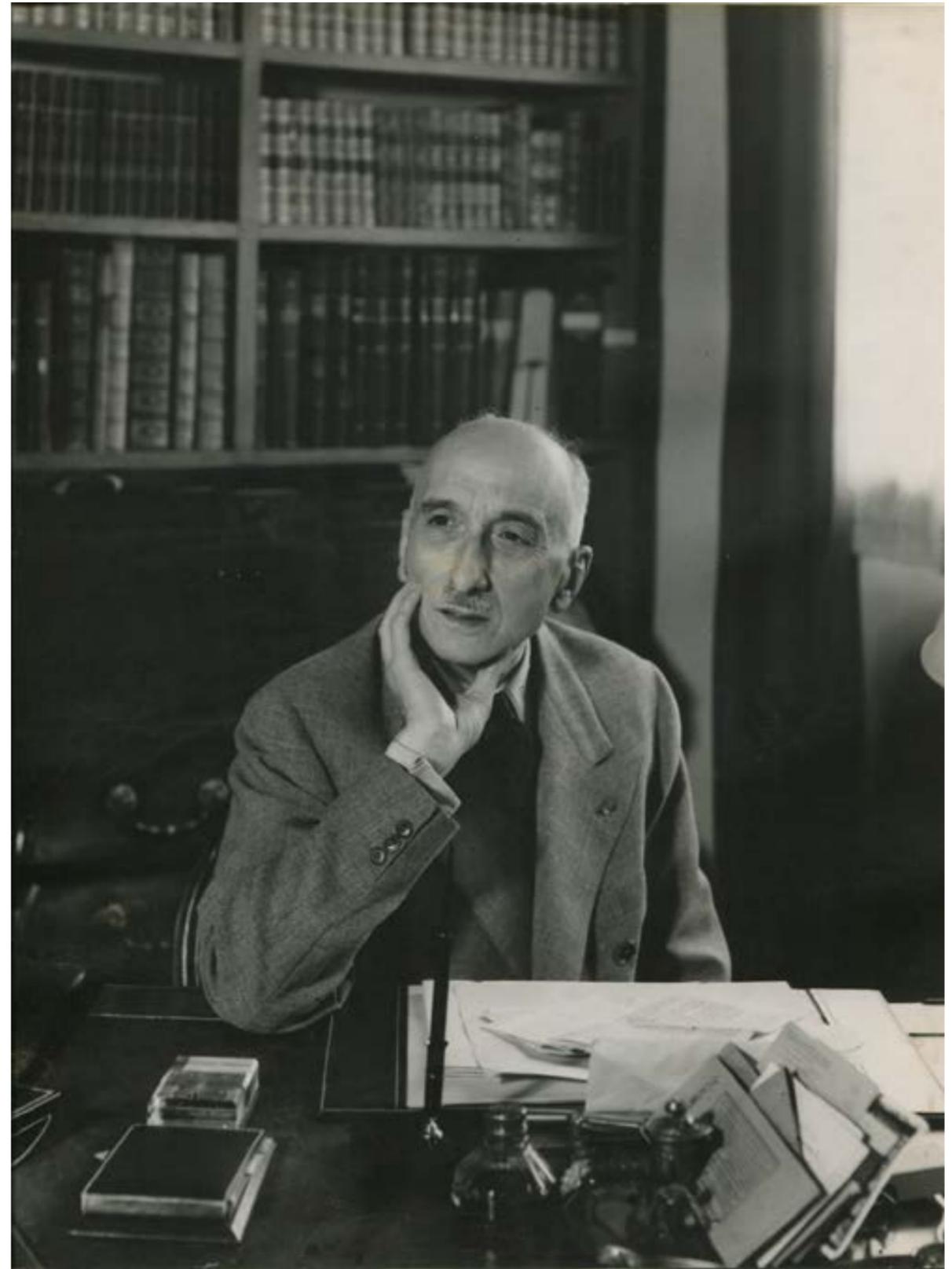


Vers 1950. Tirage
argentique d'époque.
29,5 x 22,8 cm. Tampon du
photographe au dos.

1 000 €

François Mauriac par Pierre Ligey

Belle image de l'écrivain assis dans son bureau. Entre les livres de sa bibliothèque derrière lui et ses papiers posés devant lui, François Mauriac, la tête légèrement posée dans la main en un geste délicat, semble s'interroger. L'œil gauche un peu plissé, le regard levé, il offre au regard l'image même de la réflexion.



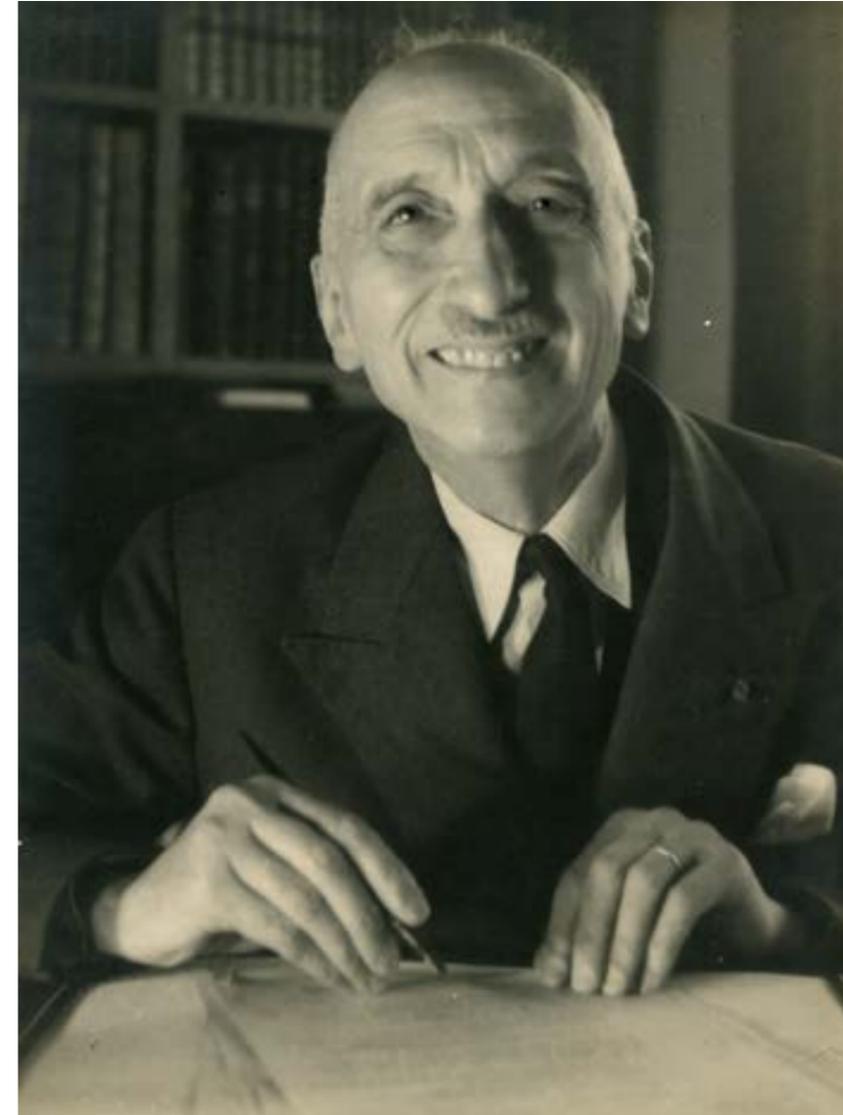


Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
21,5 x 17,5 cm.
Signé en bas à gauche
par la photographe.
Contrecollé sur carton.

1 200 €

François Mauriac par Georgette Chadourne

Beau portrait, classique mais non solennel ni figé, en raison de l'inclinaison du corps de l'écrivain et de la lueur amusée et attendrie que l'on perçoit dans son regard.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
23,6 x 17,6 cm.
Contrecollé sur carton.

1 000 €

François Mauriac par Georgette Chadourne

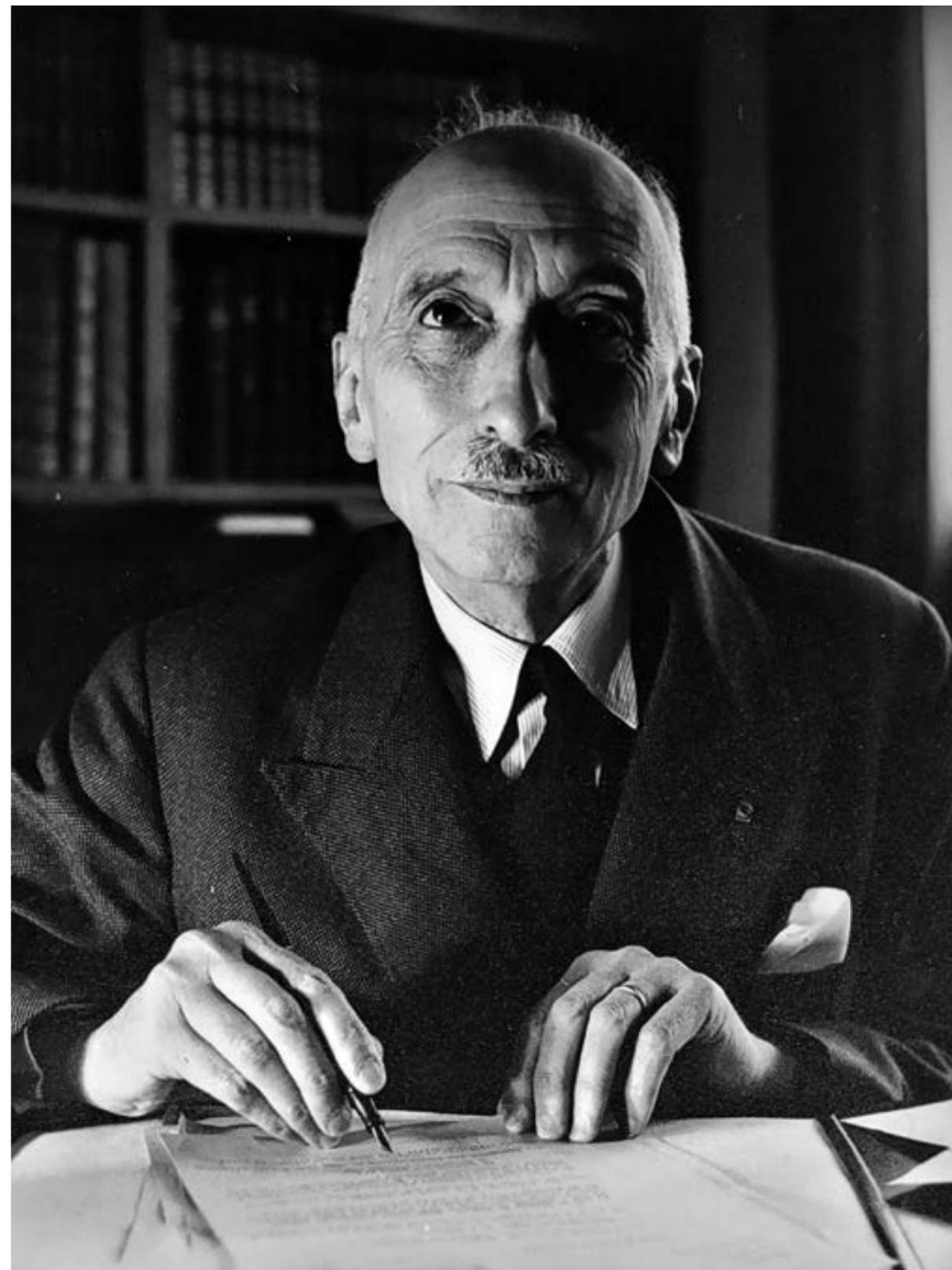
L'écrivain a relevé la tête et regarde la photographe avec un grand sourire qui illumine son visage et semble le ramener en enfance.

Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
39,5 x 30 cm.

1 500 €

François Mauriac par Georgette Chadourne

Moins rieur que sur le précédent portrait, François Mauriac offre ici un visage empreint d'une bonté un peu sulpicienne, à laquelle il serait imprudent de se fier entièrement.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
30 x 39 cm.

1 500 €



François Mauriac par Georgette Chadourne

Un autre cadrage, plus serré, dans un format plus grand, de la photographie reproduite plus haut. Il met davantage en valeur la finesse des mains

1936. Héliogravure.
37 x 28 cm.

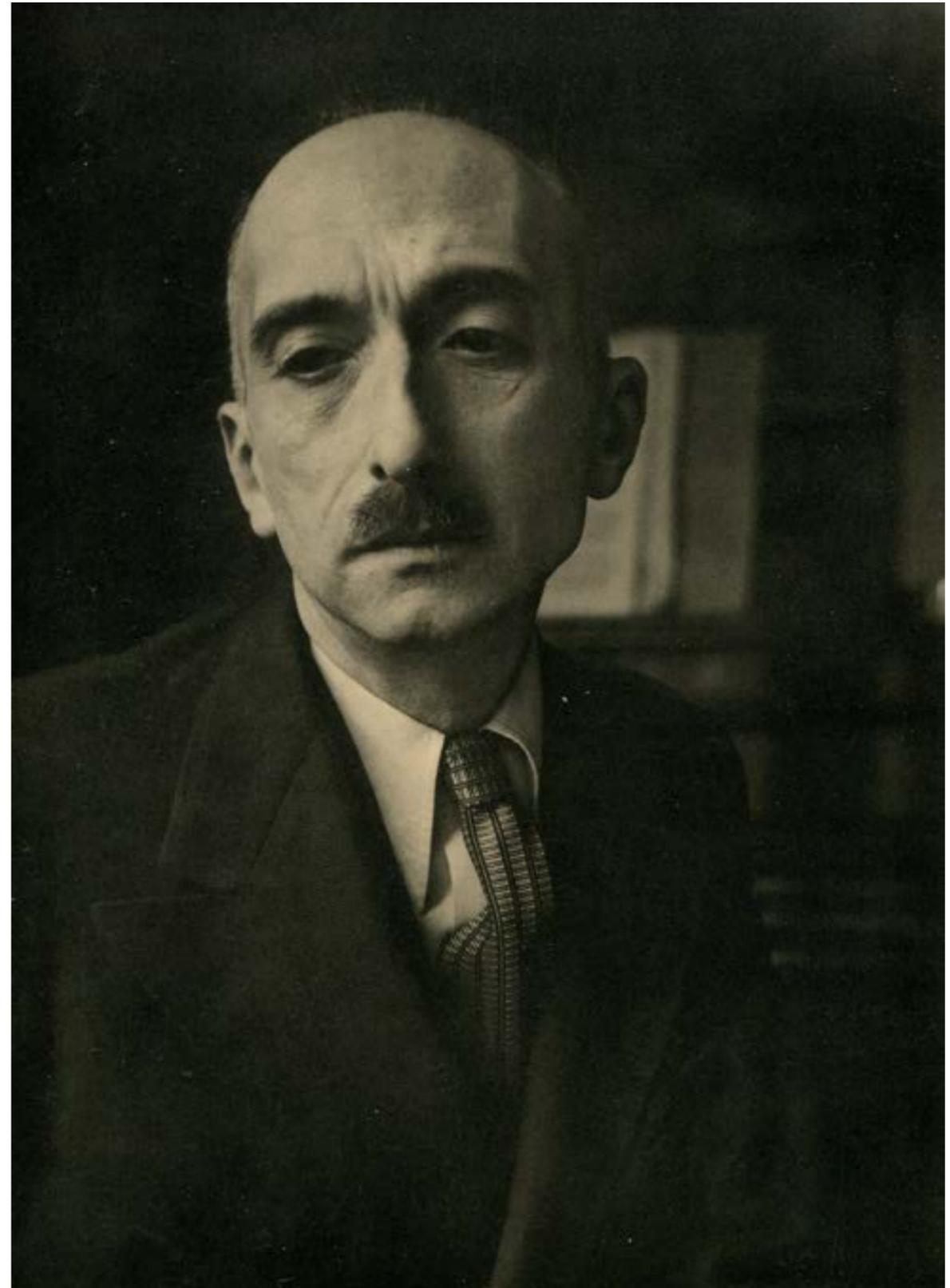
800 €

François Mauriac par Charles Leirens

Cette planche est extraite du portfolio de Charles Leirens (1888-1963) intitulé *20 Portraits d'Artistes*, publié en 1936 à Bruxelles aux éditions de la Connaissance avec une préface de Robert Poulet.

François Mauriac y a cette expression un peu souffrante qu'on lui voit sur de nombreuses photos, la tête penchée, le regard perdu dans ses pensées.

Un très beau portrait de maturité.





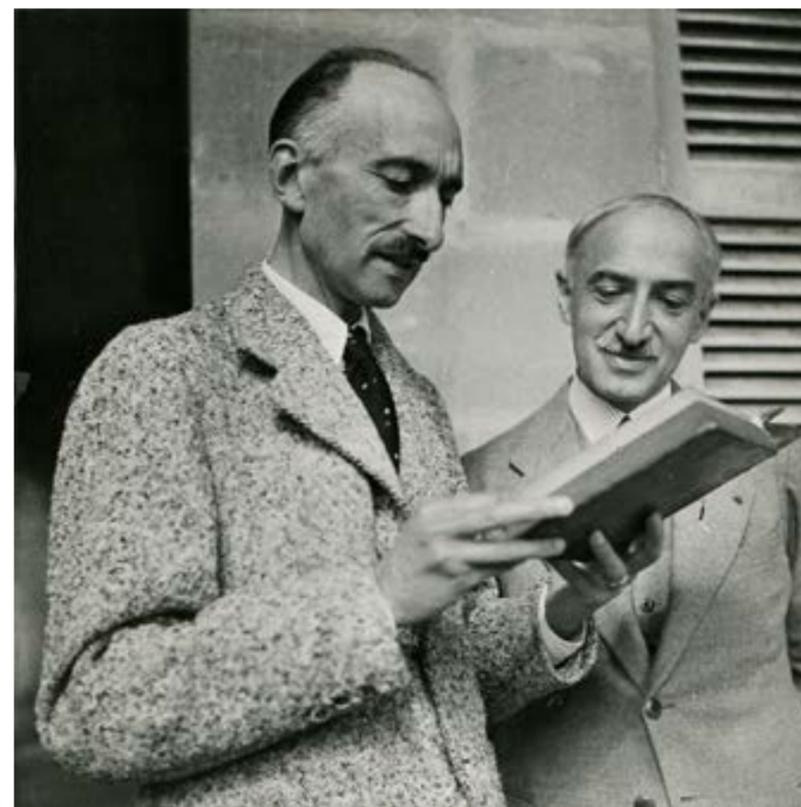
1959. Tirage argentique d'époque.
23 x 17 cm. Tampon du *Parisien libéré* et annotation manuscrite au dos.
Une cassure restaurée.

500 €

Claude Mauriac (photographie de presse)

Cette photographie fut prise alors que Claude Mauriac venait de recevoir le prix Médicis pour son roman *Le Dîner en ville*, qu'on le voit ici en train de signer.

Il est tentant de rechercher les traits du père dans le visage du fils. Force est de constater que, sinon peut-être dans le regard, la ressemblance ne s'impose pas et que Claude Mauriac, sur la photo, ne possède pas la même aura que son père.



Années cinquante. Tirage argentique d'époque.
12 x 12 cm.

450 €

André Maurois et François Mauriac

Deux des « Trois M » sont réunis sur cette photo. C'est ainsi que l'on surnommait dans les années vingt et trente les trois auteurs phares des éditions Grasset : Maurois, Mauriac et Montherlant.



Fin des années vingt.
Tirage argentique
d'époque.
21,7 x 15,8 cm. Signature
au crayon du photographe
sur le carton en bas à
droite (coupée).

600 €

André Maurois par Henri Manuel

Beau portrait sur lequel André Maurois apparaît encore un peu emprunté, pas trop à son aise, quelque chose de traqué dans le regard.



1967. Tirage argentique
d'époque. 17,3 x 22,5 cm.
Tampon de la photographie
au dos, daté et signé sur
le montage.

1 800 €

André Maurois par Gisèle Freund

Cette photographie fut prise l'année de la mort de l'écrivain, qui regretta que Gisèle Freund ne l'ait pas photographié lorsqu'il avait vingt ans. On y retrouve les tons chauds qui caractérisent les tirages couleurs de l'artiste.



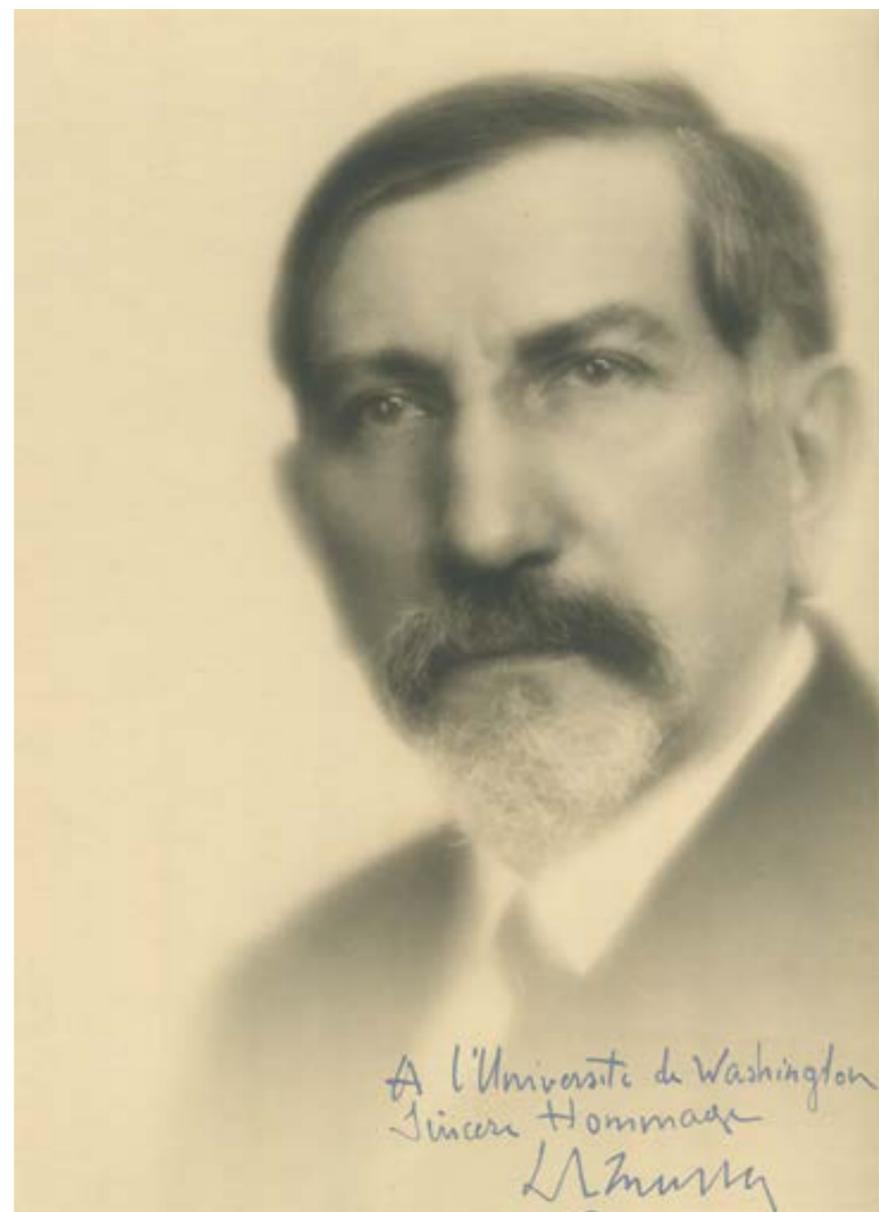
1928. Tirage argentique d'époque. 10,6 x 8,7 cm. Légendé, signé et daté par la photographe au dos, avec son tampon.

2 500 €

André Maurois par Berenice Abbott

Magnifique tirage de ce beau portrait. La silhouette d'André Maurois, assis sur la chaise de la photographe, se découpe sur un fond clair. Son chapeau est posé sur ses genoux. Ce qui frappe, c'est son air de tristesse. Malgré sa tenue élégante et sa distinction, il semble fragile, un peu perdu dans son manteau.

Une image émouvante.



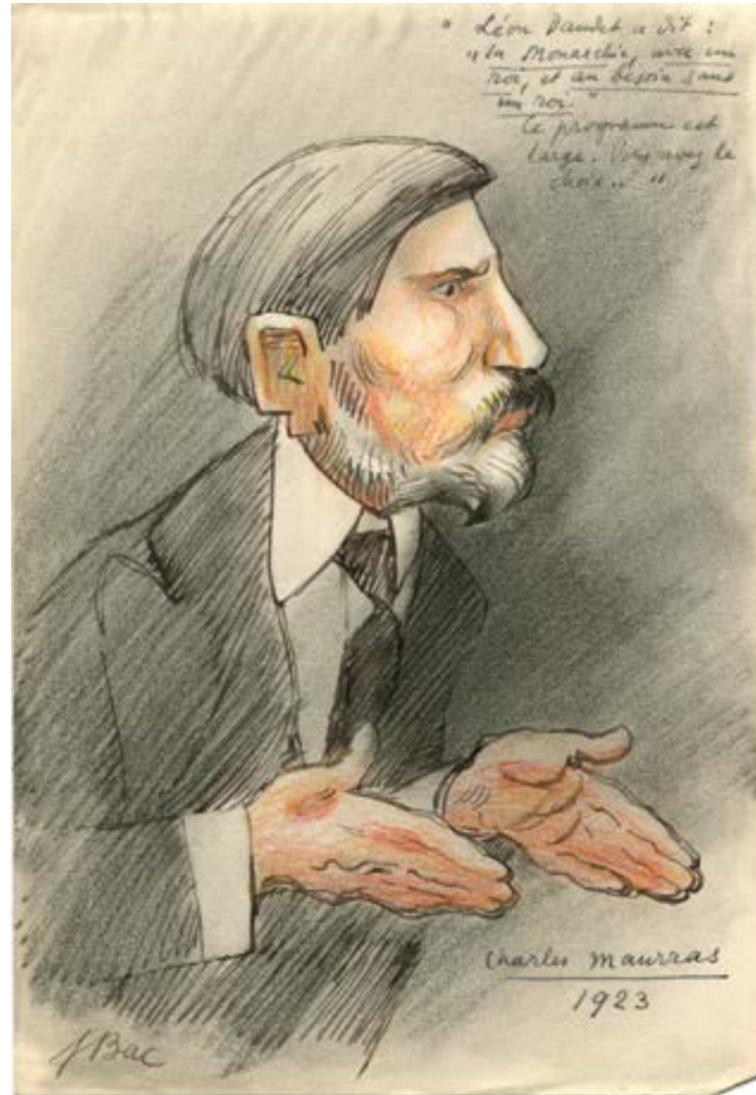
Charles Maurras par Manuel Frères

La moustache noire, la barbe blanchie taillée en pointe, le regard décidé, Charles Maurras apparaît ici plein d'une énergie concentrée.

Fin des années vingt. Tirage argentique d'époque. 27 x 20 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Dédicace autographe signée en bas à droite : « A l'Université de Washington, Sincère hommage. Ch. Maurras. »

1 100 €

1923. 26,5 x 18 cm. Encre de Chine, crayon graphite et pastel sur papier.
Signé en bas à gauche et légendé : « Léon Daudet a dit : La monarchie, avec un roi, et au besoin sans un roi. Ce programme est large. Vous avez le choix. Charles Maurras 1923 ».



750 €

Charles Maurras par Ferdinand Bac

Charles Maurras est ici représenté de profil, fixant un interlocuteur invisible d'un œil perçant, les deux mains tendues vers l'avant, en pleine argumentation, comme s'il était en train de prononcer les paroles inscrites en légende.

L'ensemble donne un aspect un peu comique et irrévérencieux, désacralisant la figure du théoricien de L'Action française.



1977. Tirage argentique d'époque. 22 x 15 cm. Tampon du photographe et indications de cadrage au verso.

350 €

Vladimir Maximov par Sergio Gaudenti

Avec Alexandre Soljenitsyne et Alexandre Zinoviev, Vladimir Maximov compte parmi les plus importants écrivains russes ayant dû fuir leur patrie. Interné en hôpital psychiatrique dans son pays, il gagne Paris au début des années soixante-dix, où il dirige la revue *Continent* (il en tient un exemplaire sur cette photo), organe de la diaspora russe. Il est l'auteur de plusieurs romans publiés aux éditions Gallimard comme *L'Arche des non-appelés* ou *Adieu de nulle part*.

Cette photo au beau noir et blanc capture sur le visage de l'écrivain la trace des combats menés.

Vers 1890. Tirage albuminé
d'époque. 12,5 x 18 cm.
Contrecollé sur le
carton du photographe
avec la mention « *Nos
contemporains chez eux* ».

1 400 €

Henri Meilhac par Dornac

En collaboration avec Ludovic Halévy, Henri Meilhac signa les livrets des plus célèbres opérettes de Jacques Offenbach : *La Belle Hélène* (1864), *La Vie parisienne* (1866), *La Grande-duchesse de Gérolstein* (1867) ou *La Périchole* (1868).

Il pose ici dans sa bibliothèque, assis derrière sa table de travail, jambes écartées. Malgré le cadre convenu, son côté bon vivant apparaît nettement, avec ses joues rebondies et son petit regard malicieux et bonhomme.





Albert Mérat par Félix Régamey

Beau dessin d'un compagnon de Verlaine et Rimbaud.

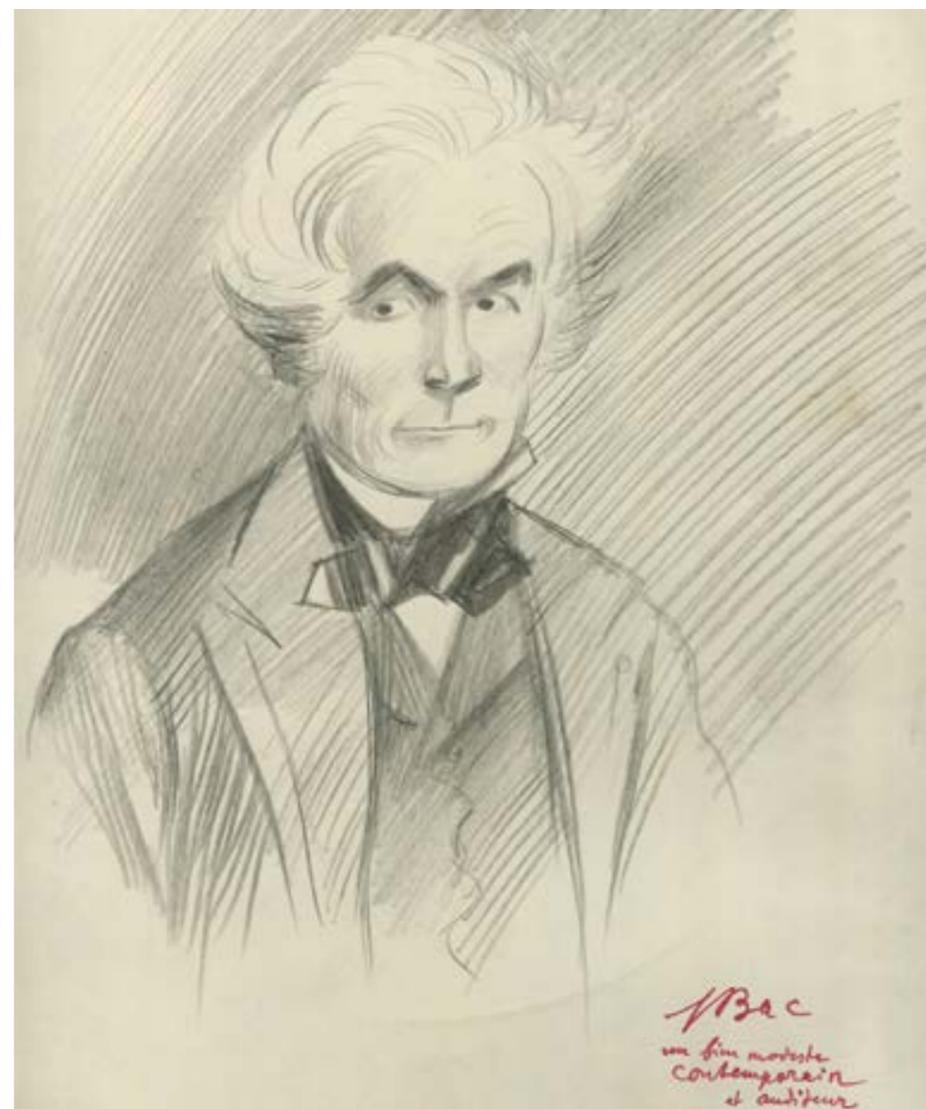
Auteur de plusieurs recueils poétiques d'inspiration parnassienne, Albert Mérat (1840-1909) doit pour l'essentiel sa célébrité au fait d'avoir été cité par Arthur Rimbaud dans la « Lettre du voyant : *« la nouvelle école, dite parnassienne, a deux voyants, Albert Mérat et Paul Verlaine, un vrai poète »*. Il participait aux dîners des Vilains Bonshommes et son nom figure à plusieurs reprises dans l'Album zutique. C'est à lui que Verlaine et Rimbaud attribuèrent leur fameux « Sonnet du trou du cul ».

Pourtant son œuvre est loin de ces outrances, et son visage, tel qu'il apparaît ici exprime bien plutôt une douceur un peu douloureuse, le regard perdu dans ses pensées.

Le dessin est l'œuvre de Félix Régamey (1844-1907) ami de Verlaine et familier lui aussi des dîners des Vilains Bonshommes, dont il dessina l'invitation.

Plume et encre. Format de la feuille : 13 x 21 cm. Légende postérieure : « Albert Mérat par F[é]lix R[égame]y ».

3 500 €



Prosper Mérimée par Ferdinand Bac

Ferdinand Bac a connu Prosper Mérimée, qu'il rencontra à Saint-Cloud à la cour impériale. Il publia même un *Mérimée inconnu* en 1939. L'admiration qu'il avait pour lui se lit dans ce portrait qui restitue l'esprit, le mordant et la froideur extérieure de l'écrivain.

Sans date. Crayon sur papier. 33 x 22 cm. Signé en bas à droite : « F. Bac, un bien modeste contemporain et auditeur ». Légende autographe : « Cette expression si menaçante de Prosper Mérimée révèle au contraire une attention passionnée. Il écoute un imbécile qui raconte, avec une autorité sans réplique, quelque chose de tout à fait ridicule. »

600 €

Non daté (vers 1852-1857 ?). 23,4 x 15,4 mm. Dessin au fusain rehaussé de gouache blanche. Au verso, à l'encre noire : « Mérimée ». Papier brun. Excellent état de conservation. Légères restaurations en bordures. Traces de colle au verso.

15 000 €

Prosper Mérimée par Nadar

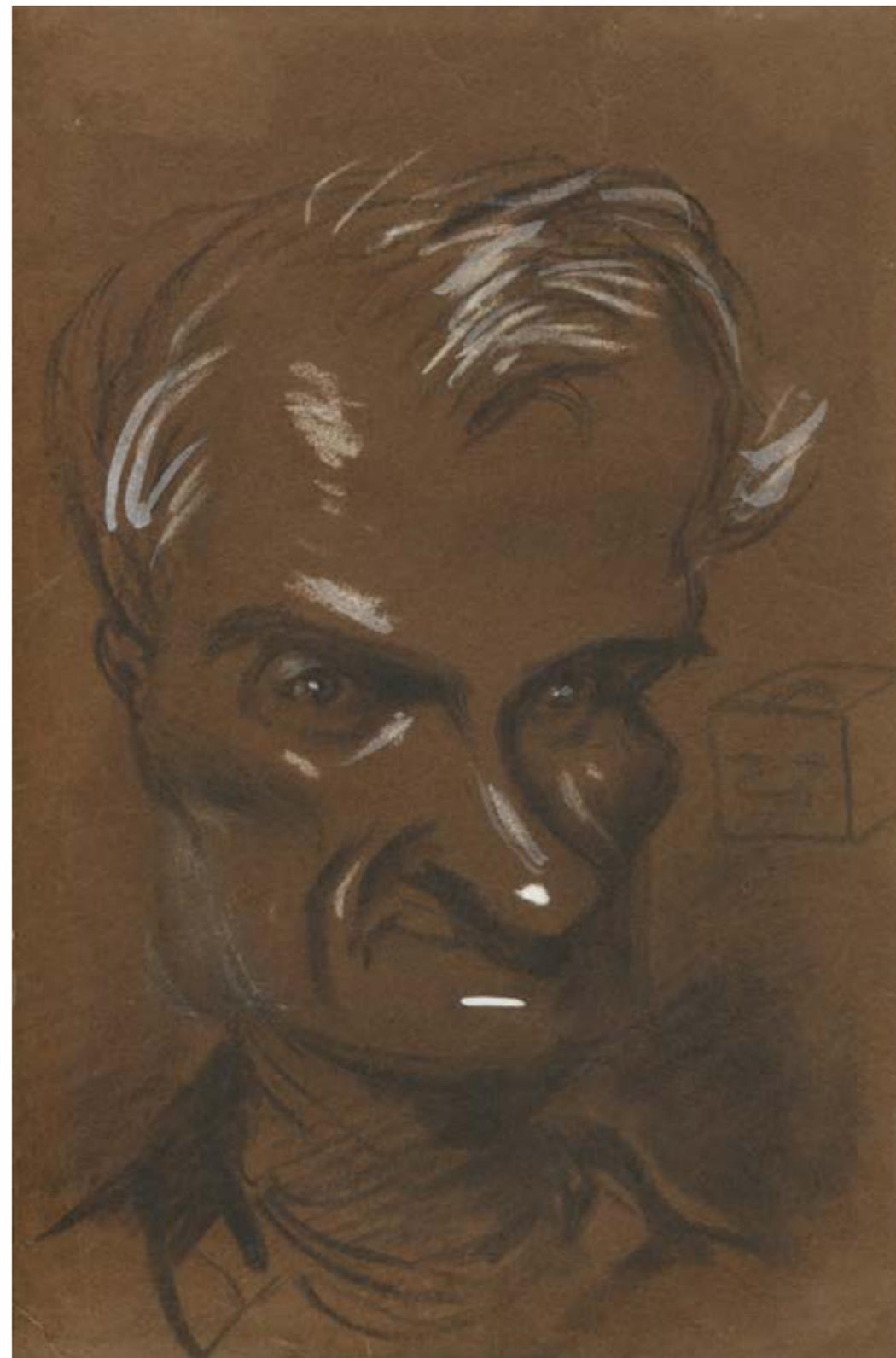
Précieuse caricature originale et, semble-t-il, unique de Prosper Mérimée par Nadar.

Le visage de l'écrivain, dessiné de trois-quarts, présente une physionomie anguleuse avec des yeux enfoncés dans leurs orbites et un nez allongé, évoquant un bec de canard, et légèrement dévié. L'expression est plutôt souriante et assez sûre d'elle-même.

A droite du portrait un petit cube avec une tête comique est surmonté d'une mèche en forme de poignée. Il s'agit peut-être d'une évocation des charges administratives de Mérimée qui était inspecteur des Monuments historiques, c'est-à-dire des vieilles « pierres » et, de ce fait, voyageait beaucoup à travers la France.

L'auteur de *Carmen*, bien que visiblement pressenti pour y prendre place ne figure pas dans l'immense lithographie du *Panthéon Nadar*, où sont représentés en caricatures près de 250 écrivains, poètes et littérateurs de l'époque. Cette éviction de son « Panthéon » témoigne sans doute d'une certaine antipathie de Nadar à l'égard de celui qui décria l'ouvrage de son grand ami, Baudelaire, brocardant ainsi les *Fleurs du Mal* : « *C'est un livre très médiocre* » écrit « *par un pauvre garçon qui ne connaît pas la vie (...) niais et honnête.* » Vraisemblablement, d'autres aspects, peut-être des considérations d'ordre politique ont-elles joué, Mérimée étant très conservateur et Nadar farouche républicain. En tout cas, alors que le « Tout Paris » allait se faire photographier chez Nadar, nous ne connaissons pas de portrait photographique de Mérimée par celui-ci.

Provenance : Ce portrait charge fit partie de la collection du banquier et grand ami de Nadar, Moïse, dit Polydore Millaud, qui fut lui-même caricaturé par Nadar, et qui acquit ces dessins vers 1855. Celui-ci ayant fait faillite en 1865, cette collection fut dispersée et acquise par un particulier dans la famille duquel elle resta jusqu'en 2004, date à laquelle ces dessins furent mis en vente publique : vente Félix Tournachon dit Nadar et son Panthéon (Paris, Hôtel Drouot, vente 3 décembre 2004, n°177).



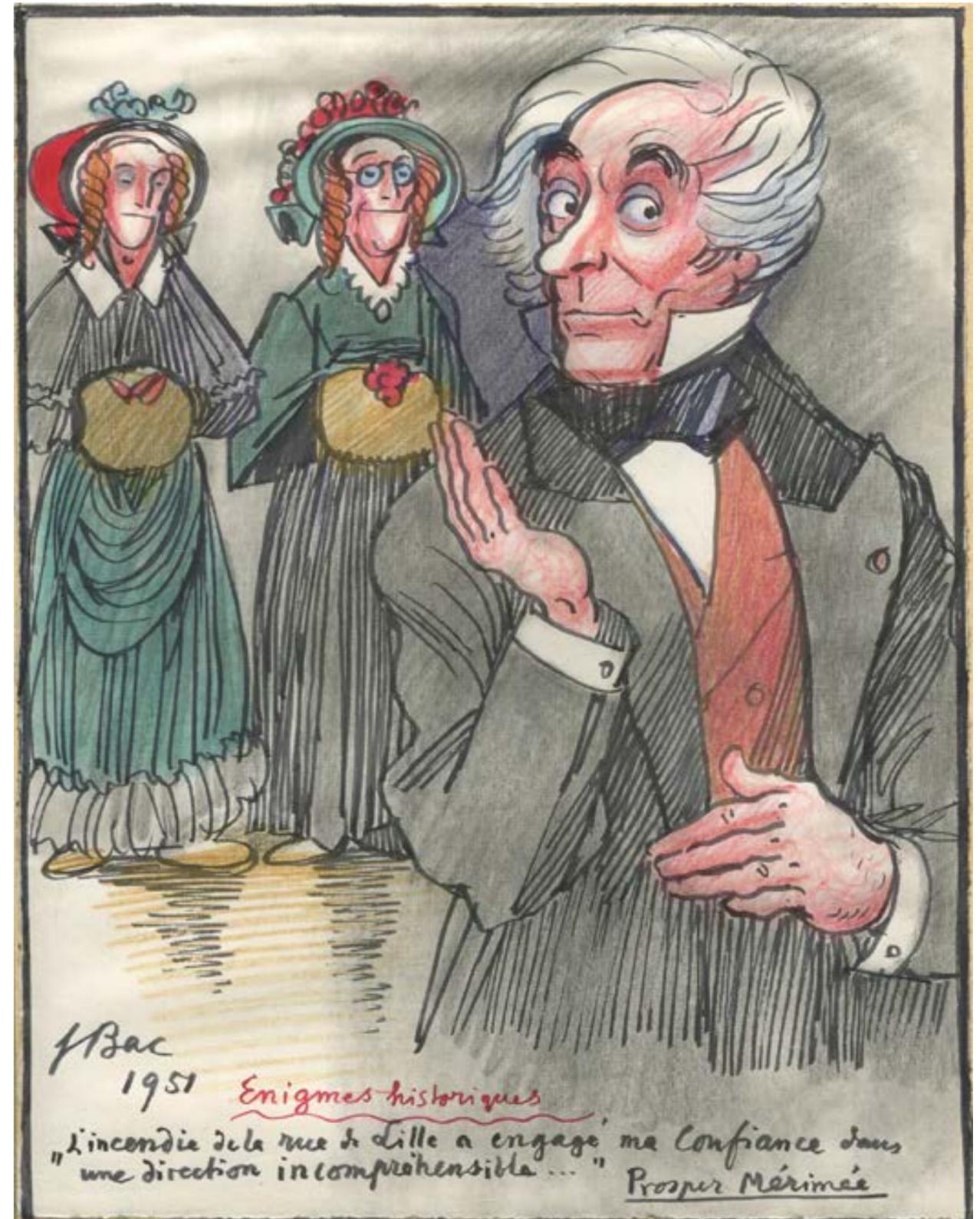
1951. Encre et aquarelle sur papier. 27 x 20,8 cm.
 Signé, titré et légendé au bas : « *Enigmes historiques. "L'incendie de la rue de Lille a engagé ma confiance dans une direction incompréhensible."* Prosper Mérimée. F. Bac 1951 ».

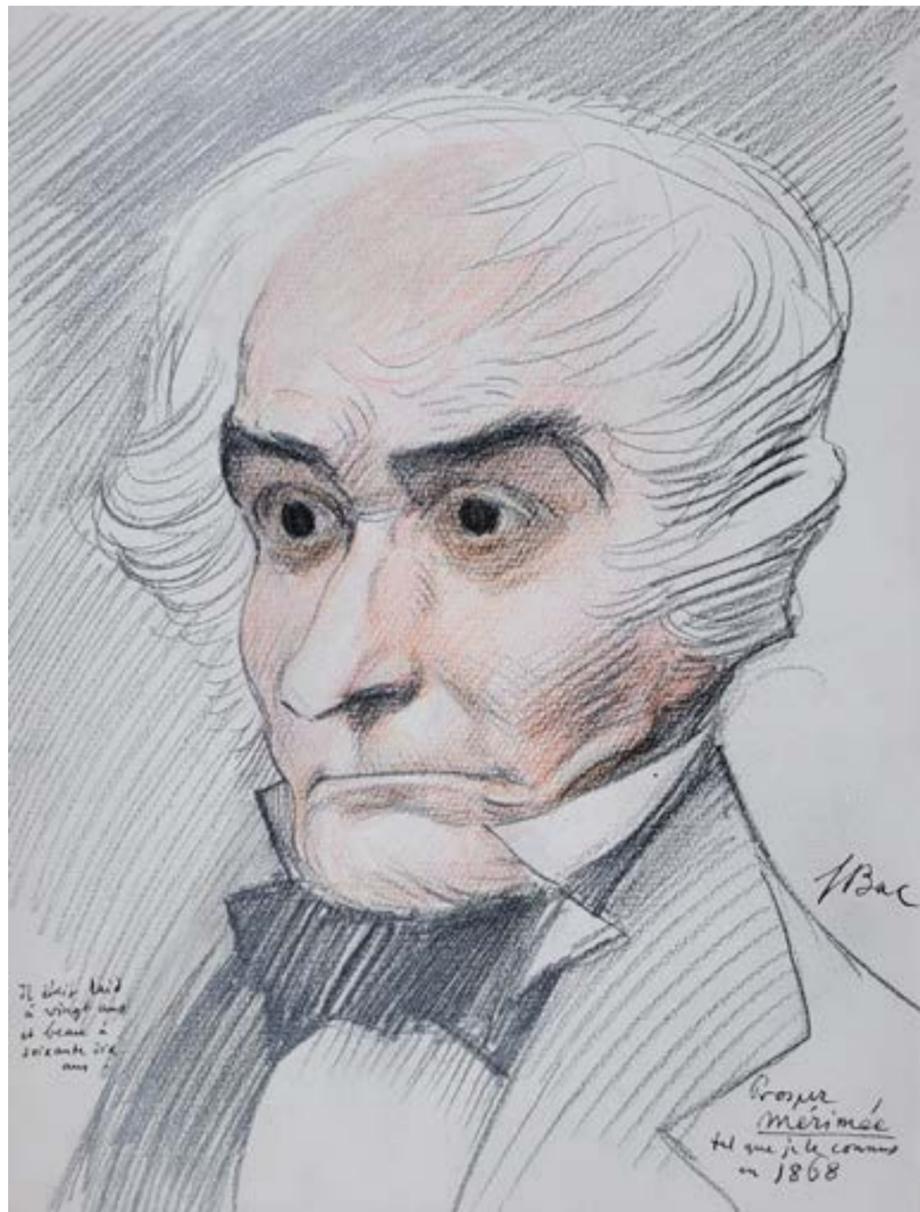
750 €

Prosper Mérimée par Ferdinand Bac

L'écrivain, au visage très expressif, est vu de trois quarts, tournant la tête vers la gauche, vêtu d'une redingote, cravate et gilet. Un air sceptique et amusé se lit sur son visage. Au second plan, deux rombières aux allures de vieilles files anglaises semblent le guetter.

Prosper Mérimée habita le 52, rue de Lille de 1852 à sa mort en 1870. Son appartement fut incendié pendant la Commune, causant la perte de ses papiers et de sa bibliothèque.



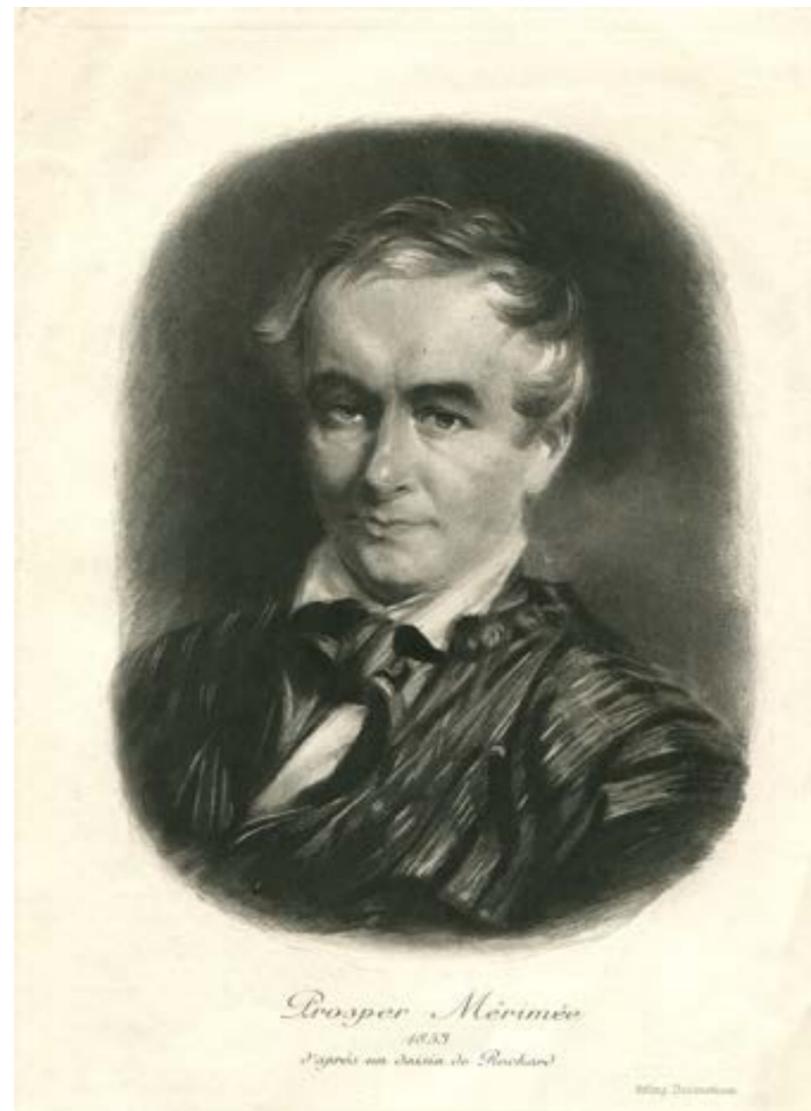


Sans date. Crayon et pastel sur papier. 32 x 24,3 cm. Signé à l'encre à droite et légendé : « Il était laid à vingt ans et beau à soixante-dix ans. »

600 €

Prosper Mérimée par Ferdinand Bac

Contrairement à ce qu'indique la légende, Prosper Mérimée n'atteignit pas les soixante-dix ans, mais mourut à soixante-sept ans. Quoi qu'il en soit, s'il n'est pas exactement « beau » sur ce portrait, il est indéniablement expressif, avec un regard noir et perçant, semblant maîtriser une colère rentrée.



Prosper Mérimée d'après Rochard

Le pastel de Simon-Jacques Rochard (1788-1872) est aujourd'hui conservé au musée Carnavalet. L'artiste, spécialisé dans les miniatures avait déjà réalisé en 1828 un portrait du père de Mérimée, Léonor.

Celui-ci représente l'écrivain âgé de cinquante ans. Même si ses cheveux commencent à blanchir, ses traits ne sont pas encore aussi anguleux et secs qu'ils le deviendront par la suite. Son visage conserve au contraire un beau modelé et la lueur d'ironie qu'on lui voit habituellement dans le regard est ici tempérée par une certaine douceur.

Sans date. Héliogravure. 19x 14 cm (cuvette).
Lettre : « Prosper Mérimée / 1853 / d'après un dessin de Rochard. / Héliog. Ducourtioux ».

280 €

25 000 €

Prosper Mérimée. Recueil de pièces, documents et autographes autour de Mérimée, dont un rarissime portrait photographique d'époque de l'inconnue à laquelle Mérimée adressa ses fameuses lettres.

Ce recueil factice a été constitué au début du XX^e siècle par le collectionneur Gustave Mouravit (1840-1920), il comprend une étude Maurice Tourneux sur Mérimée avec une lettre autographe de l'auteur ; 4 portraits gravés et une photographie originale d'époque de Mérimée à différents âges ; 3 lettres autographes signées, 2 de Mérimée et une de son père) ; un portrait photographique d'époque de « l'Inconnue » ; l'éloge imprimé de Mérimée prononcé par de Loménie à l'Académie française en 1874 ; un extrait du *Journal des Débats* de 1907.

L'ensemble a été monté sur onglets et relié en un volume in-folio par Canape. Demi-marquin La Vallière à coins, filets dorés aux mors, dos à nerfs soulignés d'un filet doré, caissons à doubles filets ornés de fers dorés entourant une marguerite centrale mosaïquée de maroquin rouge, lettres dorées, tête dorée, gardes au peigne. Superbe reliure parfaitement conservée.



Détail des pièces dans leur ordre de reliure :

1) Maurice Tourneux. *L'Age du romantisme. Prosper Mérimée, comédienne espagnole et chanteur illyrien*. Paris, Ed. Monnier & Cie. 1887. Brochure grand in-4 (324x244mm). 12pp., illustrations en noir dans le texte. Couvertures brune reproduisant sur le premier plat une gravure de Petit d'après Grasset.

Edition originale. Un des 50 exemplaires, non justifié, non signé et sans le portrait en hors-texte. Exemplaire enrichi d'une lettre autographe de l'auteur adressée au collectionneur Mouravit, 1 p. 1/2 in-8 à en-tête de la Librairie Hachette ; quelques mots du destinataire dans l'angle supérieur gauche : « Lettre du début de mes relations avec Maurice Tourneux / G. Mouravit ». « (...) *Je n'ai plus de Gautier ; les restant de l'édition a été compris dans la liquidation de Malassis ; (...) En revanche j'aurai le plaisir de vous adresser bientôt un exemplaire de mon Mérimée qui va paraître dans la Collection choisie de Charavay.* (...) »

2) 4 portraits gravés et une photographie originale de Mérimée. Les 4 portraits gravés montrent l'écrivain à différents âges de sa vie : A) « 1853 », héliogravure d'après un dessin de Rochard, tirée par Ducourtioux sur vélin blanc (240x180mm à toutes marges) ;

B) « Mérimée », héliogravure non signée, non datée, sans doute d'après Devéria, tirée sur vélin (324x240mm) ;

C) « Prosper Mérimée à l'âge de 65 ans d'après une photographie donnée par lui à Sainte-Beuve en 1868 », gravure à l'eau-forte tirée par Lemercier (160x250mm) ;

D) Gravure sur acier avant lettre, par Nargeot, tirée par C.B. Chardon sur vélin (325x245mm). Bon état (quelques rousseurs et piqûres surtout au dernier portrait).

Le portrait photographique montre Mérimée en 1867, en buste de trois-quart (65x105mm) ; cliché signé Ch. Reutlinger. Excellent état (cliché sépia). Il s'agit probablement d'un tirage de la photographie donnée par Mérimée à Sainte-Beuve et interprétée à l'eau-forte pour le portrait « C ».

3 lettres autographes signées, dont une du père de l'écrivain : 3 pages in-4 sur différents papiers. La première lettre est un certificat du père Léonor Mérimée, daté de « Paris le 15 août 1825 », sur papier à en-tête de l'École Royale des Beaux-Arts, et reconnaissant à un élève de l'École ses bonnes dispositions. La seconde lettre est de Prosper Mérimée, datée de « Paris, le 6 avril 1836 », sur papier à en-tête du Ministère de l'Intérieur / cabinet du Sous-Secrétaire d'État : « (...) Voici la demande de Mr Schlésinger le réfugié polonais dont je vous ai parlé, Soyez bon de le recommander chaudement à la bienveillance de M. de Gasparin. C'est un pauvre diable très malheureux et plein de courage et de bonne volonté (...) ». La troisième lettre est datée « Mercredi 17 novembre



1847 » : « (...) Voici le Ms [manuscrit] de M. de St-Malo. Je n'ai pu le lire. J'espère que vous serez plus heureux que moi. (...) »

Joint : fac-similé d'une lettre de Mérimée à Auguste Sautelet de novembre 1826.

Précieuse photographie originale d'époque de « l'inconnue ». 90 x 135 mm, montée sur carton (230x306mm). Très bon état (couleur sépia ; petites décharges d'encre). Le négatif devait être rayé car on remarque deux traits noirs qui balafrent le bas de l'image.

« L'Inconnue » est debout, une main appuyée au dossier d'une chaise, dans une large robe sombre à crinolines. Elle paraît avoir entre quarante et cinquante ans.

Les très célèbres *Lettres à une inconnue* de Mérimée (1803-1870) furent publiées après sa mort en 1873. Elles s'échelonnent sur trente ans, de 1840 environ à 1870, la dernière lettre ayant été écrite quelques heures avant la mort de l'écrivain. Cette correspondance révéla à sa parution un homme tout différent du personnage aux apparences frivoles qu'était Mérimée ; au contraire, dans ces lettres, l'auteur de *Carmen* et de *Colomba*, se révèle un être torturé, contradictoire, divisé, emprunt au plus profond scepticisme et au désenchantement noir. Amoureux de cette « inconnue » dont nous ne savons pas le nom, Mérimée se montre en homme sensible (contrairement à ses écrits dans lesquels il se défie des « sentiments »), d'une curiosité insatiable et extrêmement attachant.

Deux brochures sur Mérimée.

1) Loménie (Louis-Léonard de). Institut de France. – Académie française. - Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. de Loménie, le 8 janvier 1874. Paris, Firmin Didot frères, fils et Cie. 1874.

In-4 (280x215mm), 2ff. n.ch. et 64pp. ; le discours de Loménie occupe les pp. 1 à 42 ; la réponse de Jules Sandeau les pp. 43 à 64. Couvertures vertes imprimées en noir avec encadrement fleuri ; premier plat restauré dans la partie supérieure où se trouvait visiblement un ex-dono autographe dont ne subsiste que « à Monsieur... ».

Edition originale rare, non mise dans le commerce. La première édition en librairie fut faite peu après.

2) Journal des Débats Politiques et Littéraires / En l'honneur de Prosper Mérimée.

Paris et Cannes, Journal des Débats. 28 avril 1907. In-4. 48 pp. tout compris. Couvertures oranges imprimée en noir. Parfait état.

Numéro spécial rare.

Provenance : G. Mouravit, avec une liste autographe signée de celui-ci



des pièces incluses, ainsi que son ex-libris dessiné par Blanche d'Est (cachets à son chiffre et annotations de sa main).

Sans date [début des années 1830].
Plume sur papier.
13 x 10 cm. Légendé :
« portrait d'Elisa Mercœur
à la plume fait par elle-
même ».



2 500 €

Elisa Mercœur par elle-même

La poétesse Elisa Mercœur (1809-1835) connut un destin tragique. Abandonnée à sa naissance, elle mourut d'une affection pulmonaire à l'âge de 25 ans. Elle publia son premier volume de vers à 17 ans. Il était dédié à Chateaubriand, qui lui répondit ainsi : « Si la célébrité, mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre à l'auteur de ces vers charmants. »

Cet autoportrait, apparemment inédit, révèle également un beau talent de dessinatrice. On y voit toute la grâce de son visage, légèrement assombrie par une tristesse dans les yeux et une amertume dans le pli de la bouche.



Eau-forte. 12 x 7,5 cm.
A toutes marges : 27,5 x
19 cm. Inscription gra-
vée : « H.E.L. 78 » en bas
à gauche.

280 €

Joseph Méry

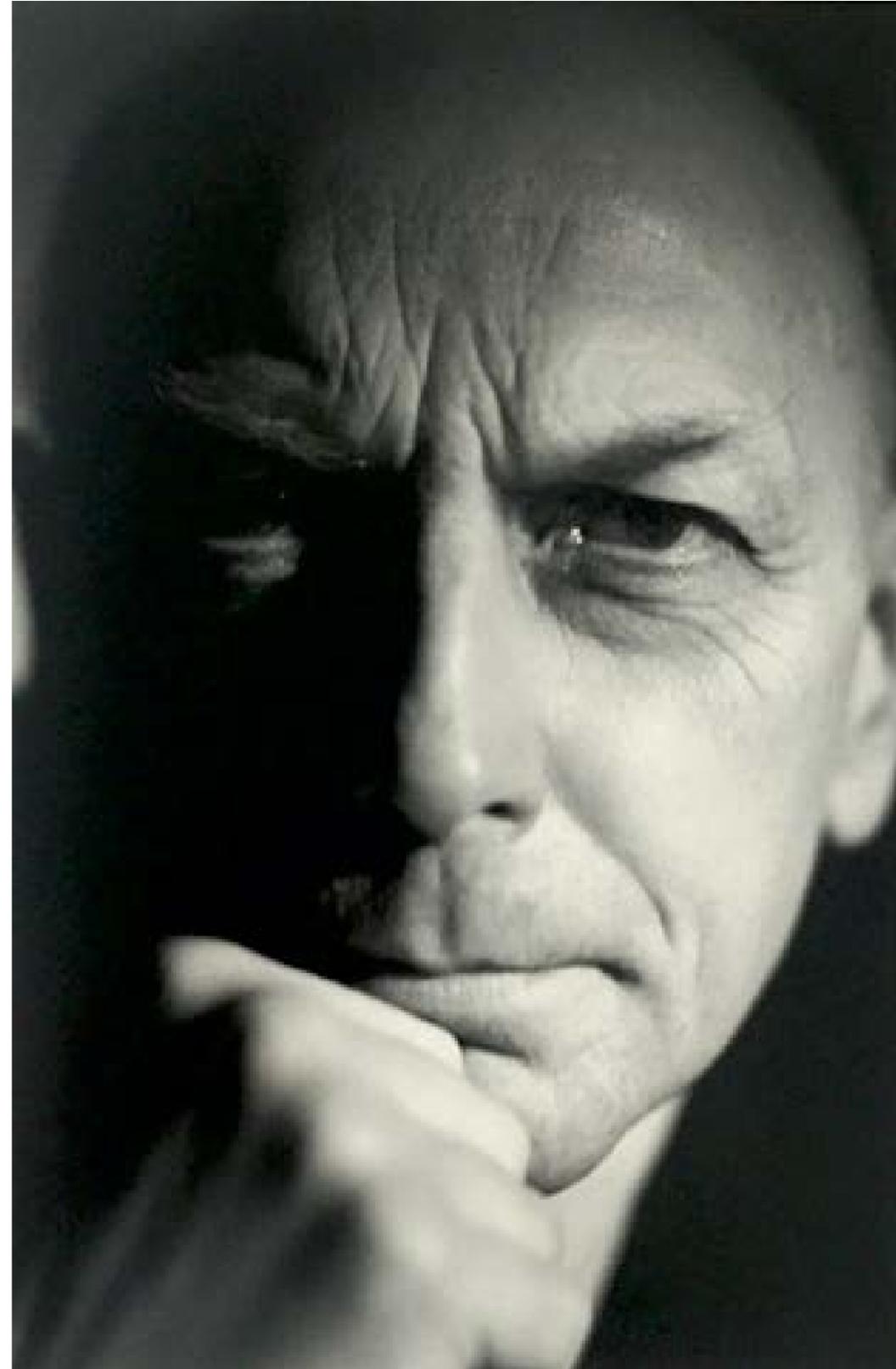
Fort populaire de son vivant, Joseph Méry (1797-1866) laisse une œuvre abondante, en particulier des nouvelles, toujours plaisantes à lire aujourd'hui. Il faisait partie du premier cercle des amis de Victor Hugo, qui lui rendit ainsi hommage dans un poème des *Voix intérieures* : « [...] Méry, le poète charmant / Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville / Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile ». Ce poète, dramaturge, librettiste, romancier et chroniqueur prolifique fut le collaborateur de Gérard de Nerval, avec qui il écrivit *Le Chariot d'enfant* et *L'Imagier de Harlem*. Il était originaire de Marseille où, après avoir brûlé sa jeunesse romantique à Paris, il avait trouvé à la fin des années 1830 un poste de bibliothécaire.

Vers 1960. Tirage argentique sur papier baryte. Contrecollé sur vélin d'Arches. Signé à l'encre par le photographe sur le support.
38 x 28 cm.

1 800 €

Henri Michaux par Paul Facchetti

Paul Facchetti, qui exposa Henri Michaux dans sa galerie en 1959, a réalisé plusieurs portraits de lui, un exercice auquel le poète ne se prêtait pourtant qu'avec réticence. Tous sont en plan serré sur le visage, avec différentes position des mains (jointes sur le côté, soutenant la joue). Ici Henri Michaux serre fermement le poing devant son menton. Son regard extraordinairement perçant a toujours cette lueur un peu sardonique, rendue vaguement inquiétante par la partie gauche du visage plongée dans l'ombre.





Henri Michaux par Gwenn-Aël Bolloré

1948. Tirage argentique d'époque. 17,8 x 23,8 cm.

Provenance : acquis directement auprès de Gwenn-Aël Bolloré.

2 800 €

Très rare photographie.

Tcette photographie fut prise par Gwenn-Aël Bolloré (1925-2020), vice-président des papeteries qui portent son nom de 1952 à 1974 et P.-D. G. des éditions de la Table Ronde, grand admirateur de Michaux. Le poète décida un jour de lui rendre une visite surprise dans son manoir de Godet, en Bretagne. C'est sur le perron que, sans en avertir Michaux, Bolloré prit ce cliché. Il rapporte ainsi l'épisode : « *Dernier acte de son séjour non préparé en Bretagne, je le pris en toute bonne foi en photo sur le perron de ma maison. Il en fut très affecté, son teint blêmit et son nez devint mince comme une lame de couteau. Il dit seulement : « Vous avez volé mon âme ». Et il se passa un long temps avant que nous reprîmes contact.* »

Michaux se réconcilia avec lui, lui dédiant un de ses ouvrages de la sorte : « *Très amicalement à Gwennaël Bolloré qui cette fois a pu observer un Emanglon chez lui* », allusion à l'une des créatures du *Voyage en grande Garabagne*.

Le poète est saisi de face, le visage légèrement tourné vers la droite, la mise impeccable, comme toujours. Il affiche la même expression qu'on lui voit souvent : les yeux levés dans les coins, un sourire énigmatique, mi sardonique mi malicieux, un peu crispé, qui lui donne l'air d'un lutin légèrement inquiétant.



Sans date. Crayon graphite sur papier.

32 x 24 cm. Signé à l'encre à droite et légendé : « *Monsieur Michelet dans sa maison de Vélizy. Quelques années après sa mort, je voulais rendre visite à Madame Michelet. Barrès dit : Pas moi ! Elle prolonge les Œuvres de son mari* ».

550 €

Jules Michelet par Ferdinand Bac

Fièrement campé, bras croisés sur la poitrine, tournant le visage de trois quarts vers la droite, Michelet semble la statue de lui-même.

On notera un trait plus anguleux, voire cubiste, ce qui change de la plupart des dessins de Ferdinand Bac, à la ligne d'ordinaire plus souple, accordé avec la forme du visage de l'écrivain.

1956. Tirage argentique
de 1980. 25 x 20 cm.

1 500 €

Arthur Miller et Marilyn Monroe

Cette photographie fut prise en juin 1956 dans la propriété d'Arthur Miller à Roxbury, dans le Connecticut, au cours de la conférence de presse où Arthur Miller et Marilyn Monroe annoncèrent leur prochain mariage.

En chemisier, Marilyn jette un regard éperdu vers son futur époux en lui enlaçant la taille de son bras. Lui, moins démonstratif, lui adresse un sourire un petit peu paternel.

Cette image en dit beaucoup sur leurs sensibilités respectives.



Fin des années cinquante. Tirage argentique d'époque. 20,8 x 9,5 cm.

Tampons des agences London Express et abc press au dos.

2 500 €



Arthur Miller et Marilyn Monroe

Le mariage d'Arthur Miller et Marilyn Monroe, qui dura de 1956 à 1961 a quelque peu relégué au second plan l'œuvre littéraire de ce dernier, dont les pièces *Les Sorcières de Salem* et *Mort d'un commis voyageur* restent des classiques.

On voit ici le couple en tenue de gala. Marilyn, radieuse, salue la foule. L'écrivain, visiblement moins à l'aise, s'essaie à un sourire un peu crispé.



Arthur Miller et Marilyn Monroe

La photographie fut prise à l'aéroport de Londres en août 1956, alors qu'Arthur Miller repartait pour les Etats-Unis.

Les deux époux sont en partie dissimulés par leurs lunettes (noires pour Marilyn qui porte de surcroît une foulard sur la tête) et c'est le geste du baiser lui-même qui focalise le regard.

1956. Photographie par télex de l'époque. 19,5 x 20 cm. Dépêche de presse photographiée sous l'image, tampon de l'agence Associated Press au dos.

1 600 €

1956. Tirage argentique
d'époque. 23 x 18 cm.
Dépêche de l'agence
Associated Press au dos.

2 500 €

Arthur Miller et Marilyn Monroe

Cette photographie fut prise à New York en juin 1956, peu avant le mariage d'Arthur Miller et Marilyn Monroe. L'écrivain se penche sur le visage de sa fiancée d'un air attendri et amoureux, tandis que celle-ci, dans un simple chemisier blanc rayonne de bonheur. La beauté du portrait tient à l'alliance de cette expression juvénilement amoureuse et sa mise sévère : lunettes, cravate, veste boutonnée

L'œil est attiré par la mouche de Marilyn, qui éclate au milieu de la blancheur de sa peau, sous la blondeur de ses cheveux. Collée sur le pli de son sourire, celle-ci est dite « enjouée ».



1956. Tirage argentique de
1962. 12,7 x 10,8 cm.
Tampon N. E. A. daté
au dos.

900 €



Arthur Miller et Marilyn Monroe

Prise le même jour que la précédente, la photographie montre Marilyn abandonnée, ravie, sur l'épaule de son mari, qui lui baise le front dans un geste paternel.



Arthur Miller par Bill Stewart

La photographie fut prise lors d'une répétition de sa pièce *After the Fall*, qui sera montée au Repertory Theater du Lincoln Center de New York en janvier 1963.

La fumée de sa pipe qui monte vers le ciel symbolise bien évidemment l'inspiration de l'écrivain.

1963. Tirage argentique
d'époque. 21,7 x 16,8 cm.
Dépêche de presse au dos.

1 500 €

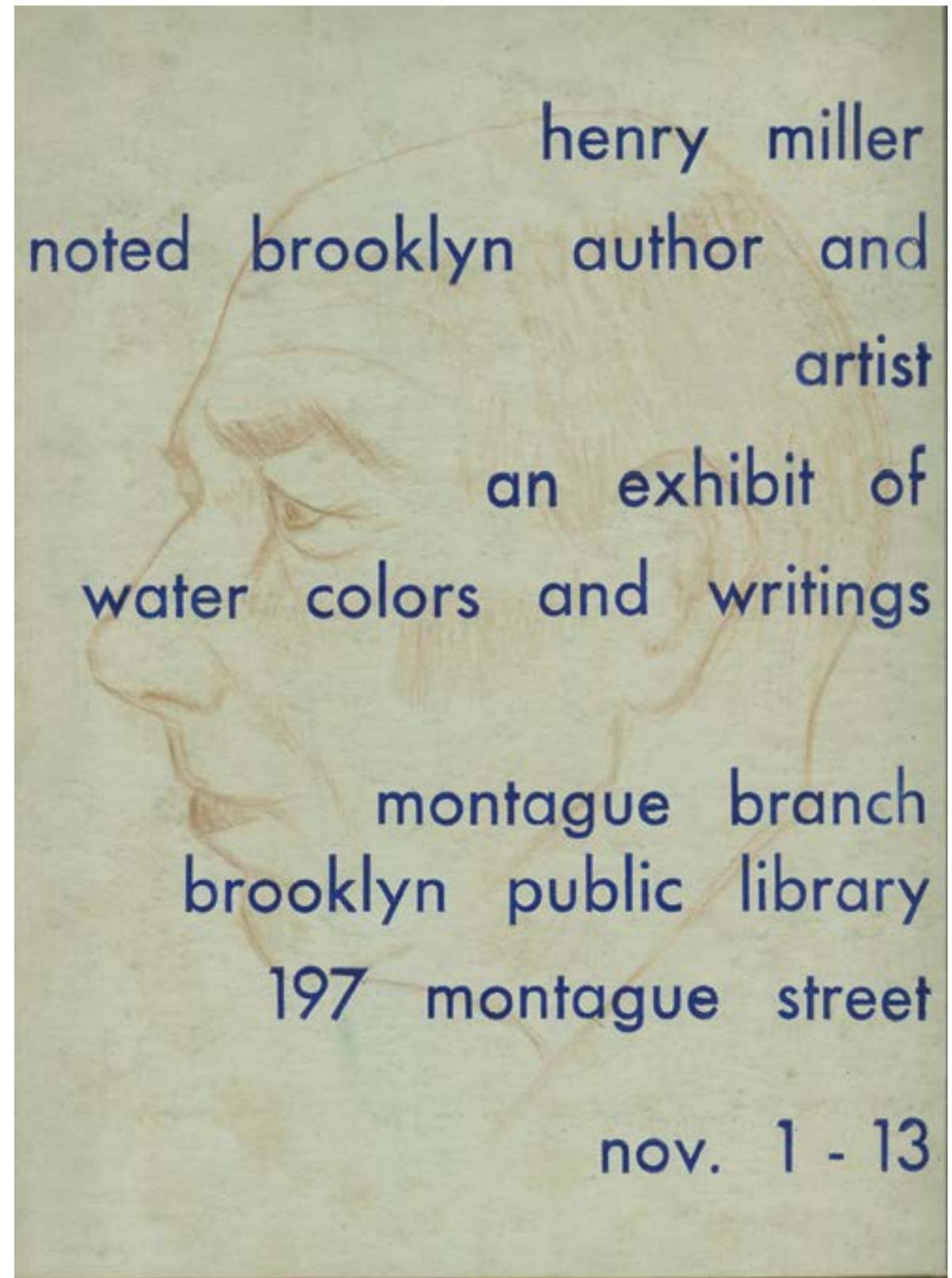
Non signé, non daté [années quarante]. Pastel brun sur affiche cartonnée d'exposition de ses écrits et de ses aquarelles (36 x 28 cm). Carton un peu plié aux angles inférieurs, surface grattée en bord supérieur, salissures éparses.

3 800 €

Henry Miller par lui-même

Henry Miller, dès les années quarante, s'est adonné au dessin et à l'aquarelle. Si certaines de ses aquarelles sont dans un style naïf proche des dessins d'enfants, le présent autoportrait témoigne au contraire d'une grande maîtrise du trait classique. De profil, l'air concentré, un peu soucieux, Henry Miller apparaît ici dans sa gravité, loin de l'image de lui-même véhiculée par ses romans.

Provenance : de la collection de livres, photographies, dessins et documents originaux d'Henry Miller ayant appartenu à son éditeur danois Hans Reitzel.



1951. Tirage argentique d'époque. 24 x 19 cm. Contrecollé sur carton. Signé et daté au crayon sous l'image : *Larry Colwell 1951*. Dédicace autographe signée à l'encre dans la partie gauche : « *For Hans Reitzel from Henry Miller* ». Petit manque au niveau du col de la chemise à droite.

4 500 €

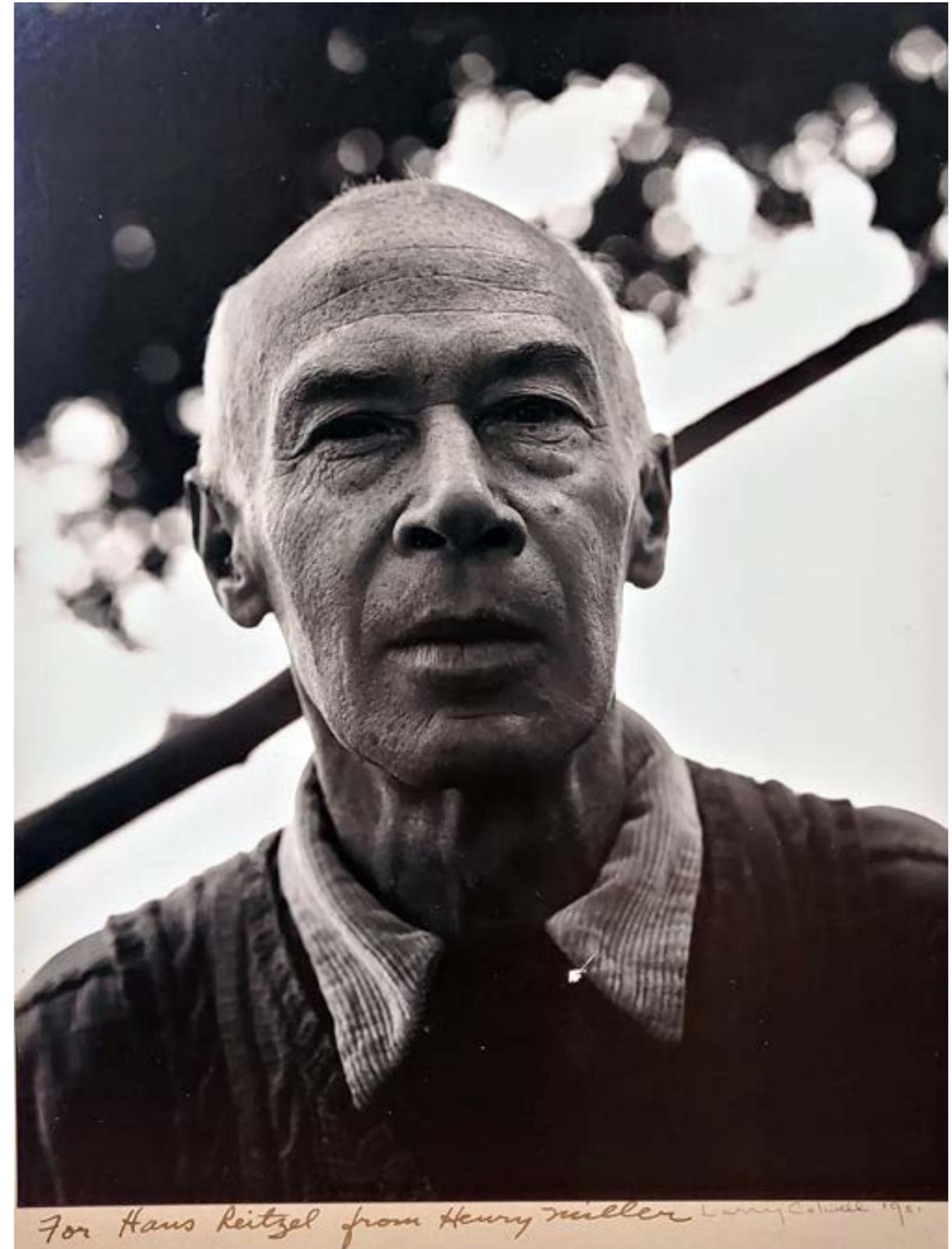
Henry Miller par Larry Colwell

Larry Colwell (1911-1972) fit partie dans les années cinquante du groupe de photographe installé sur la côte ouest des Etats-Unis, qui comprenait notamment Edward Weston ou Ansel Adams.

Superbe portrait quintessencié de l'écrivain. Pris en légère contre-plongée, un peu dans l'ombre, Henry Miller apparaît en buste. Avec son crâne chauve, ses yeux plissés qui sont comme deux fentes noires, il fait plus sage japonais que jamais. Avec, en plus, quelque chose de malicieux.

Un portrait à la fois impressionnant et formidablement humain.

Provenance : de la collection de livres, photographies, dessins et documents originaux d'Henry Miller ayant appartenu à son éditeur danois Hans Reitzel.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
23 x 16,5 cm.

1 500 €

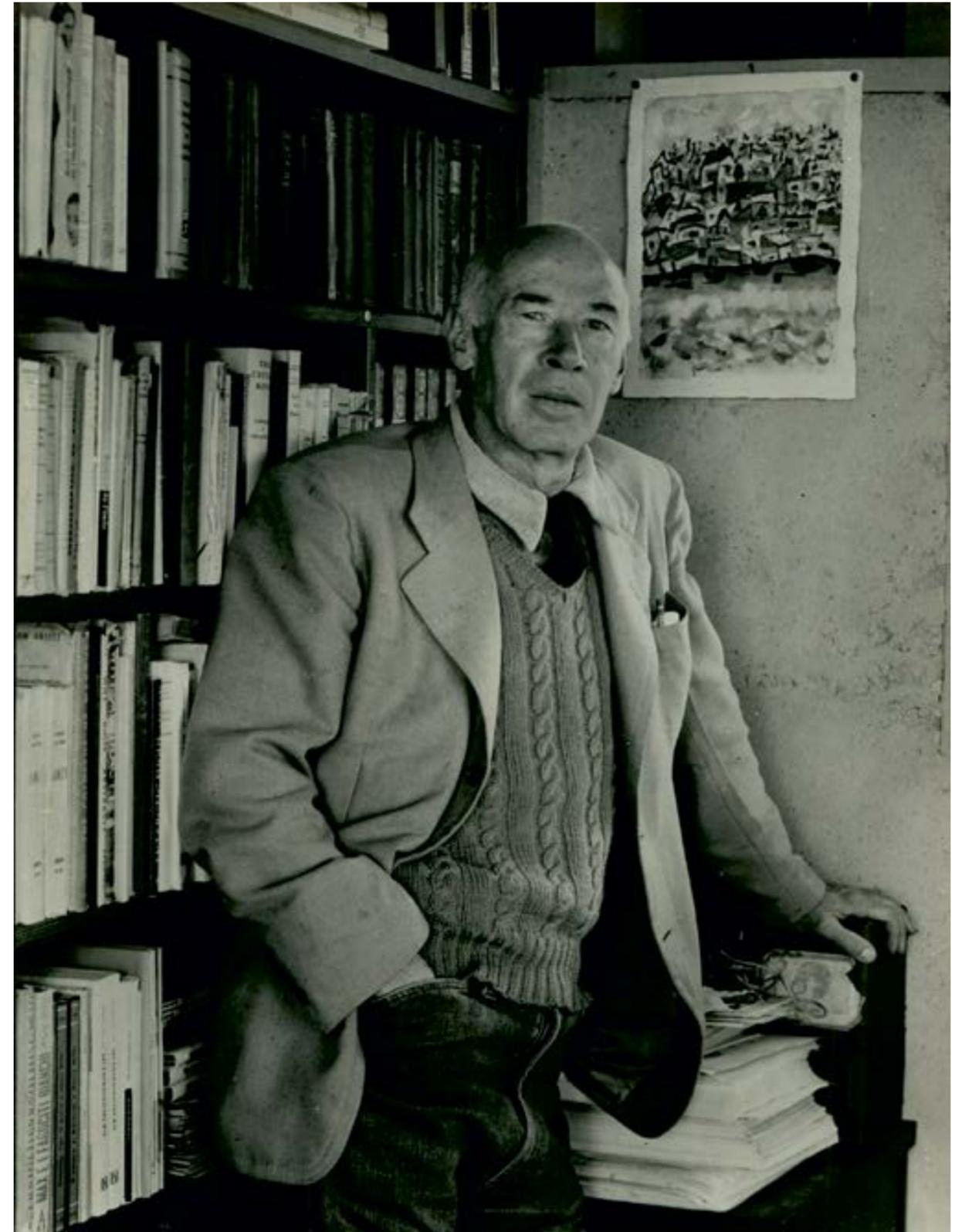
Henry Miller par Larry Colwell

Henry Miller est photographié chez lui (on remarque dans sa bibliothèque des traductions étrangères de ses œuvres) et, punaisée au mur, ce qui semble être une de ses aquarelles.

Une main dans la poche, la veste entrouverte, il porte un jean et un pull de laine à torsades, une chemise de toile et une cravate : mi chic mi décontracté.

C'est surtout son regard qui frappe, extrêmement attentif et scrutateur, avec une expression de sagesse.

Un très beau portrait de maturité.



1965. Tirage argentique
d'époque.
25,2 x 17,3 cm. Cachets
Globe Photos et Combi
Press au dos.

600 €

Henry Miller par Bob Lucas

L'écrivain pose ici devant le portrait que fit de lui le peintre d'origine lituanienne Kalman Aron (1924-2018), rescapé des camps, qui émigra à Los Angeles en 1949.

L'original et son portrait regardent tous deux le photographe. Les deux visages sont si semblables qu'il en résulte une étrange sensation d'irréalité, au point que l'on ne sait plus qui du modèle ou de sa représentation est le plus réel des deux.





1965. Tirage argentique
d'époque.
17 x 25 cm. Cachets Bob
Lucas / Globe Photos et
Combi Press au dos.

700 €

Henry Miller et Jean Renoir par Bob Lucas

Comme la précédente, cette photographie fut prise lors du vernissage de l'exposition d'aquarelles d'Henry Miller à la Westwood Art Association de Los Angeles en 1965.

L'écrivain est ici en conversation avec Jean Renoir, les deux hommes se regardant dans les yeux en souriant, avec un bel effet de miroir, tant leurs physionomies sont proches.

« *Jean Renoir est un homme que j'aime beaucoup* », dira Henry Miller. « *Il est chaleureux, tendre, compréhensif. J'ai aimé la façon dont il est venu me voir après l'exposition et m'a dit ce qu'il pensait de mes peintures. Il a fait un étrange commentaire : Vous m'avez parlé de votre ascendance allemande, mais je ne vois rien d'allemand dans ces peintures.* »



1965. Tirage argentique
d'époque.
25 x 17 cm. Cachets Bob
Lucas / Globe Photos et
Combi Press au dos.

500 €

Henry Miller et Renée Dietrich par Bob Lucas

Toujours au cours de cette même exposition, Henry Miller est saisi ici en conversation avec la sculptrice Renée Dietrich. Elle est l'auteur du buste de l'écrivain que l'on voit posé entre eux.



1965. Tirage argentique
d'époque.
17,5 x 25,5 cm. Cachets
Bob Lucas / Globe Photos
et Combi Press au dos.

500 €

Henry Miller et Joby Baker par Bob Lucas

Ici, Henry Miller, cigarette à la main, discute avec l'acteur canadien Joby Baker, qui s'adonnait également à la peinture.

L'attention est retenue par le faisceau de rides de son cou, qui semble émerger du col de sa chemise comme celui d'une tortue de sa carapace.



1965. Tirage argentique
d'époque.
17,5 x 25,3 cm. Cachets
Bob Lucas / Globe Photos
et Combi Press au dos.

600 €

Henry Miller et sa fille par Bob Lucas

A gauche de la photo se tient Barbara Sanford, la fille qu'eut Henry Miller de son premier mariage avec Beatrice Sylvas en 1917. Entre eux se tient le photographe Bill Ault. Le père et la fille furent séparés après le divorce de ce dernier en 1924 et ne se revirent que trente ans plus tard.

1967. Tirage argentique
d'époque.
17,8 x 17,8 cm.

1 200 €

Henry Miller et Hoki Tokuda

L'écrivain est ici en compagnie de sa cinquième (et dernière) épouse, Hoki Tokuda. Les jeunes mariés venaient d'arriver à Orly pour passer leur lune de miel en France. Le séjour fut d'ailleurs abrégé car le couple dut retourner aux Etats-Unis, Henry Miller ayant omis de divorcer de sa précédente femme.



41 x 32 cm. sur feuille de papier fort à grains (445 x 355 mm.). Trace d'ancien montage sur le bord supérieur.

Au dos de l'aquarelle figure au crayon rouge l'adresse du dernier propriétaire : « 518 E - 84 St. NYC (New York City) », ainsi que le chiffre 3 au crayon noir.

18 000 €

Henry Miller : aquarelle originale

L'aquarelle représente, dans un style naïf proche des dessins d'enfants, deux oiseaux, l'un dressé à tête jaune cerclée de trois anneaux dorés et ramage bleu, l'autre vert et accroché par le bec à une patte du premier. Le fond est composé pour moitié d'un jardinet de fleurs colorées et pour l'autre d'un enclos avec une fenêtre triangulaire à l'éclat blanchâtre de vitrail. Le jeu des couleurs rappelle la luxuriance de Chagall.

Henry Miller commença à peindre dès les années vingt et eut sa première exposition en 1927.

« Je peins par intermittences et je fais de véritables progrès - dans ma manière bizarre. Je voudrais pouvoir arrêter d'écrire et peindre. C'est tellement amusant ! Et puis on a de quoi regarder et se réjouir à la fin de la journée », écrivit-il à Lawrence Durrell en 1964.

Son œuvre picturale se compose notamment de « dreamscapes », des paysages oniriques, le plus souvent éclatants de couleurs et rayonnant de joie de vivre.



Années vingt. Tirage argentique d'époque. 27,4 x 22,4 cm. Adresse et nom du photographe inscrits à la main sous l'image. Dédicace autographe signée à l'encre sur le montage : « *A mon grand ami Armand Godoy, avec toute l'émotion que j'éprouve à me savoir ici, parmi les oiseaux d'Unamuno et les beaux livres du monde entier, Francis de Miomandre* ».

2 500 €

Francis de Miomandre par Henri Martinie

Auteur d'une œuvre abondante (romans, essais, traductions) aujourd'hui ignorée du grand public, Francis de Miomandre (1880-1950) fait l'objet d'un culte discret de la part d'amateurs séduits par sa fantaisie.

Ce très beau portrait empreint de rêverie, de douceur et d'une certaine mélancolie souriante restitue une figure que l'on devine immédiatement attachante.

Il est dédié au poète et bibliophile d'origine cubaine Armand Godoy.



Non daté (vers 1852-1854). 23,5 x 15,4 mm. Dessin au fusain et à l'estompe rehaussé de gouache blanche, signé de l'initiale « N. » dans l'angle inférieur droit à la craie blanche repris à la gouache. Papier brun. Parfait état de conservation. Minimes salissures.

20 000 €

Adam Mickiewicz par Nadar

Précieuse caricature originale signée par Nadar du plus grand poète et écrivain polonais, Adam Mickiewicz (1798-1855), exilé en France.

Dans l'immense lithographie du *Panthéon Nadar*, Adam Mickiewicz occupe le n° 75, où il figure en compagnie de ses deux grands amis Michelet et Quinet, au premier tournant de la file.

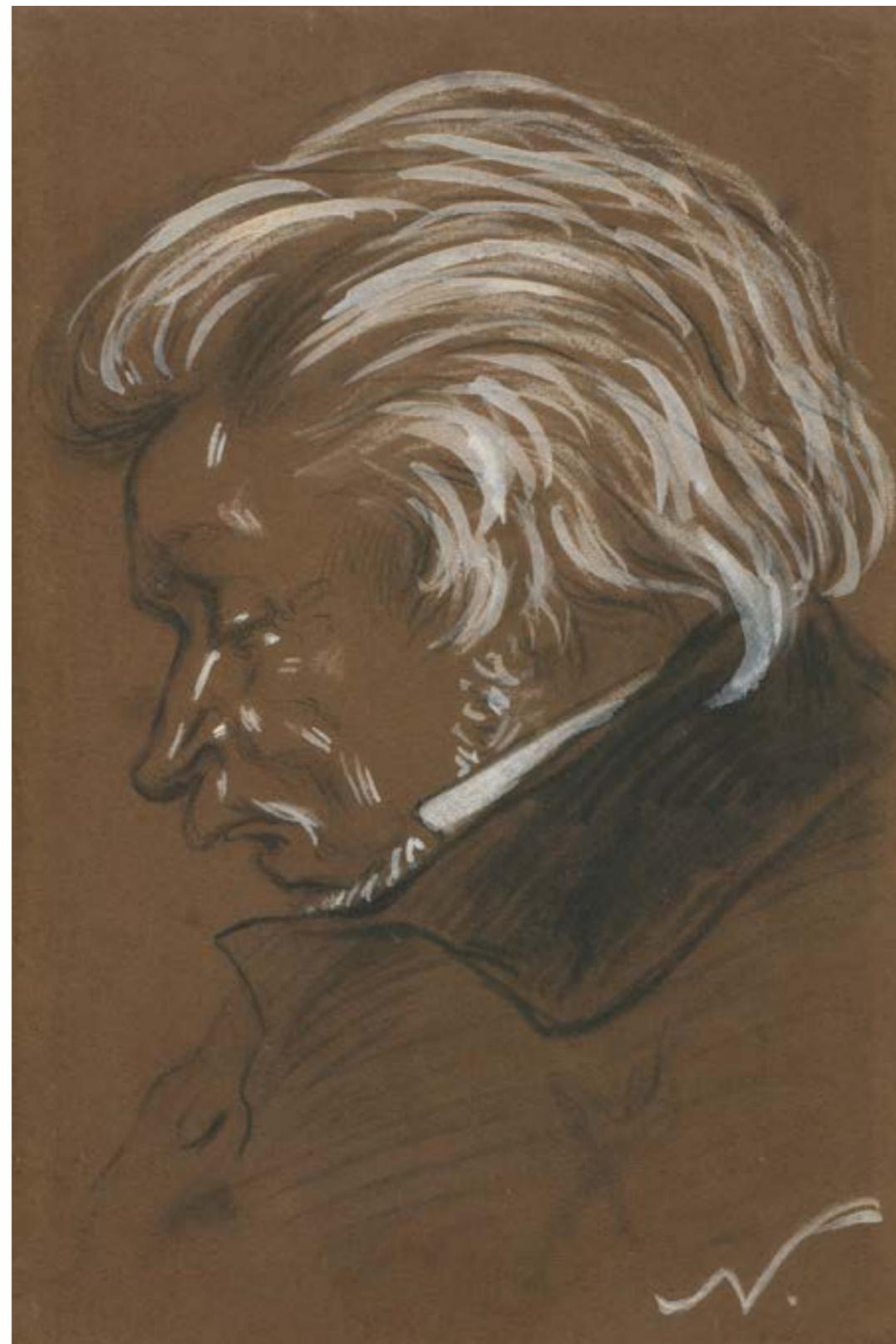
Le présent portrait-charge diffère de celui du *Panthéon*, qui est de trois-quarts et où l'écrivain est plus âgé ; il est montré de profil, la tête abaissée et l'œil mi-clos comme s'il somnolait ; ses amples cheveux blancs peignés en arrière selon la mode « romantique ». Ce dessin témoigne avant tout de l'admiration de Nadar pour son modèle, davantage que d'un souci foncièrement comique.

Bien que son œuvre littéraire n'ait occupé que quinze années de sa vie, cela a suffi pour le consacrer comme l'un des plus grands poètes romantiques et le plus grand poète polonais du dix-neuvième siècle. Son inspiration, puisée dans la tradition polonaise révèle un engagement patriotique qui se poursuit sur le terrain de l'action. Sa participation à des cercles patriotiques lui valut d'être exilé en Russie de 1824 à 1829, année où il vint s'installer en France. Lors de l'insurrection de 1831, il tenta sans succès de se joindre aux rebelles. A partir de 1832, il devint le héros de la résistance du peuple polonais, faisant de la France le pays défenseur des slaves opprimés. Devenu professeur au Collège de France, entre 1840 et 1844, il se fit l'apôtre de la liberté des peuples. « Chef spirituel » de la nation polonaise, il trouva en Nadar un fervent admirateur. Nadar a également laissé un superbe portrait photographique de Mickiewicz.

Un autre portrait charge de Mickiewicz est conservé dans les Archives de la Bibliothèque Nationale, sous le registre « BN Na 88 Boîte 24 ».

Provenance :

Ce portrait charge fit partie de la collection du banquier et grand ami de Nadar, Moïse, dit Polydore Millaud, qui fut lui-même caricaturé par Nadar, et qui acquit ces dessins vers 1855. Celui-ci ayant fait faillite en 1865, cette collection fut dispersée et acquise par un particulier dans la famille duquel elle resta jusqu'en 2004, date à laquelle ces dessins furent mis en vente publique : vente Félix Tournachon dit Nadar et son Panthéon (Paris, Hôtel Drouot, vente 3 décembre 2004, n° 183).



Années 1870. Tirage argentique d'époque. 13,5 x 10 cm. Montée sur carton à l'adresse du photographe. Dédicace au dos : « *F. Mistral à sa gentille nièce Marguerite* ». (Petits manques de papier dans le cadre n'affectant pas l'image.)



1 400 €

Frédéric Mistral par Etienne Carjat

De trois quarts, le visage tourné vers la gauche, le poète lève les yeux d'un air inspiré. Son beau front est dégagé, ses cheveux ondulés coiffés en arrière. Marguerite Mistral, fille de Jean Mistral, frère du poète, et de Rose Deville, deviendra l'héritière universelle de Frédéric Mistral.



Années 1890. Tirage argentique d'époque. Contrecollé sur le carton du photographe. 8,9 x 6 cm.

1 200 €

Frédéric Mistral par Pierre Petit

Frédéric Mistral prend ici la pose qu'il aime à adopter : de trois quarts, tourné vers la gauche, le regard levé, avec une expression de noblesse et de fierté.

Le tirage est magnifique, l'épreuve ayant été parfaitement préservée par sa pochette de papier cristal d'origine.

Tirage argentique
d'époque. 14 x 9,8 cm.
Contrecollé sur le carton
du photographe avec
adresse et mentions au
dos.

700 €



Frédéric Mistral par Jules Rozier

Sous son chapeau de gardian à large bord, accoudé de façon un peu nonchalante, avec sa cravate à carreaux, ses cheveux longs, la poète provençal évoque irrésistiblement quelque héros du far-west.

Sans date (vers 1880).
Tirage albuminé d'époque
contrecollé sur le carton
du photographe.
14 x 9,9 cm

850 €



Frédéric Mistral par Camille Brion

Né en 1842, Camille Brion, fils d'un daguerréotypiste de Marseille, exerça dans cette même ville de 1860 au début du XX^e siècle. On lui doit notamment un beau reportage photographique sur le port réalisée en 1869.

Beau portrait de Mistral inspiré.

Sans date (vers 1885).
Tirage argentique
d'époque. 8 x 5,5 cm.

1 200 €



Frédéric Mistral et Louis Roumieux

Frédéric Mistral pose ici en compagnie d'un autre poète du Félibrige : Louis Roumieux (1829-1894), auteur notamment de *La Rampelado*.

L'intérêt de cette photographie rare est de montrer un Mistral saisi au naturel, en extérieur, une cigarette à la main; assez différent des portraits de studio.



1892. Eau-forte originale
sur chine. 14 x 10 cm.
Epreuve d'artiste en pre-
mier état. Signé dans la
planche.
A toutes marges :
28,5 x 20 cm.

200 €

Frédéric Mistral par Adolphe Lalauze

Ce portrait, dans son état définitif, fut reproduit dans l'Album Mariani, accompagné d'un poème à la gloire de la boisson du fabricant.

Il est ici en tout premier état, avant que les vers ne soient gravés et les hachures renforcées.

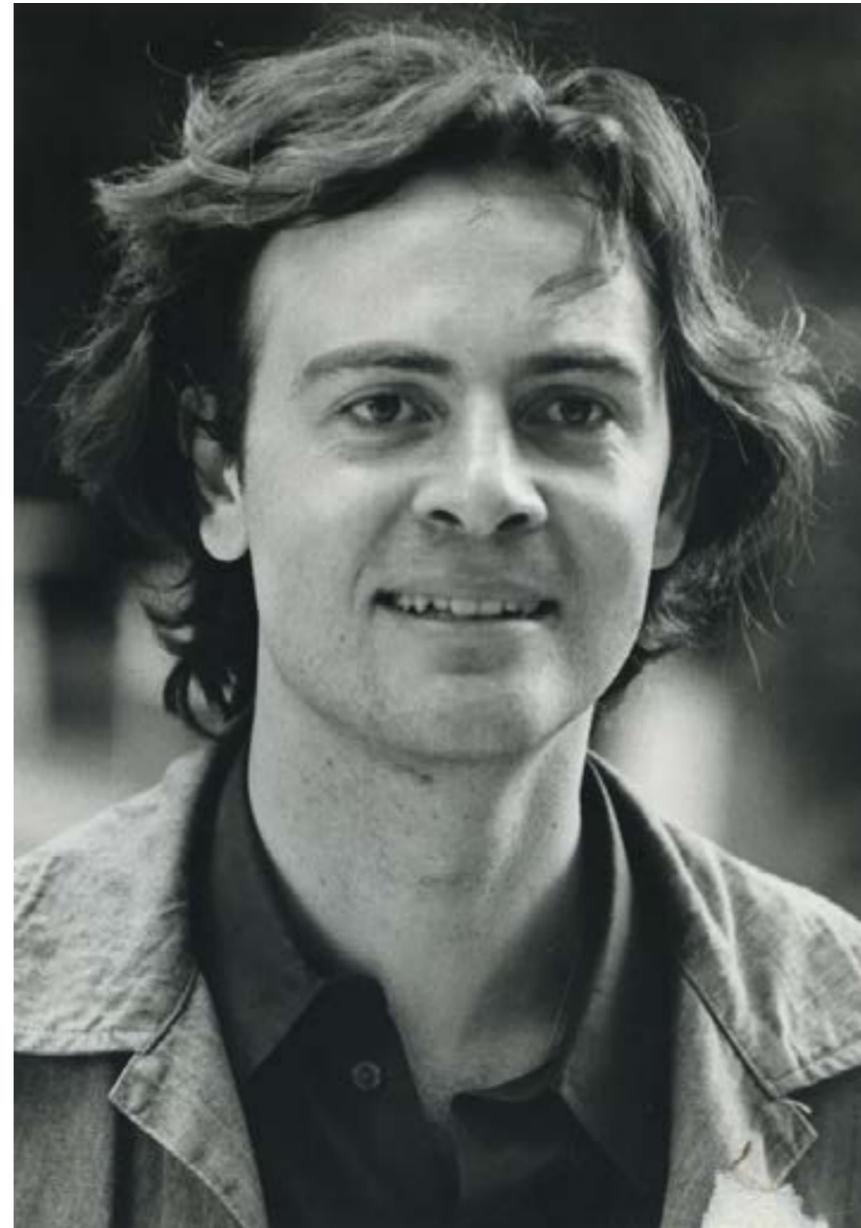
1864. Eau-forte originale sur chine. 10 x 6,5 cm. Signée dans la planche en bas à gauche. A toutes marges : 30 x 22 cm.



290 €

Frédéric Mistral par Ferdinand Gaillard

Ce beau portrait de jeunesse où le poète adopte déjà la pose qui lui sera familière, de trois quarts, yeux levés, est dû à Ferdinand Gaillard (1834-1887), qu'Henri Béraudi qualifia de « *grand et d'incomparable graveur* ». Il illustra en 1867 une édition de *Calendau*.



Patrick Modiano par Jacques Robert

Ce magnifique portrait fut réalisé à l'aube de la carrière littéraire de Patrick Modiano par Jacques Robert, photographe attitré des éditions Gallimard.

Le jeune homme, qui garde quelque chose encore de l'adolescence, y arbore un sourire et un regard un peu candide extrêmement touchants.

Un portrait plein de promesses.

Fin des années soixante. Tirage argentique d'époque. 17,8 x 12,6 cm. Cachet du photographe au dos.

1 800 €

1932. Plume et encre sur papier fin. 27 x 21 cm.
Légendée et signé : « *Le malade imaginaire, portrait de Molière, d'après Nature. Avril 1932. Jean* ».

2 500 €

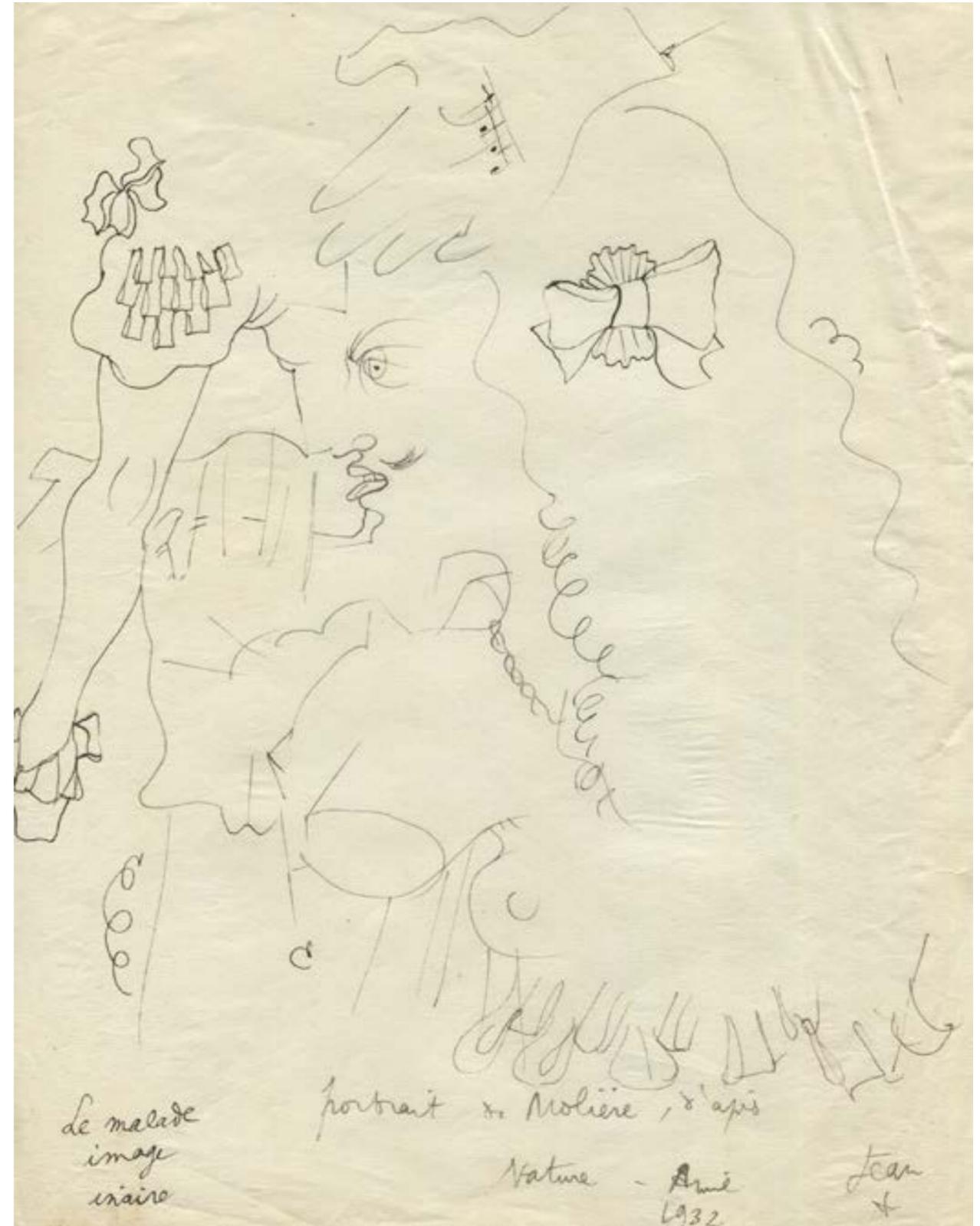
Molière par Jean Cocteau

Ce dessin fut exécuté alors que Jean Cocteau traversait une période tourmentée et il en porte indéniablement la trace. On y chercherait en vain l'image d'un Molière consensuel, souriant, figure tutélaire du théâtre français.

Tout au contraire, il apparaît ici courroucé, l'œil furieux, la bouche ouverte avec des lèvres sensuelles et dédaigneuses un peu efféminées.

Tout ici est chamboulé, la jambe vient prolonger le front, une main se promène en haut à droite. En bas s'esquisse une sorte de moignon caractéristique des dessins d'*Opium*, ainsi qu'un sein féminin qui, ajouté au nœud de la perruque et aux rubans de la culotte, confère à l'ensemble quelque chose d'hermaphrodite et de vénéneux qui, toutes proportions gardées, n'est pas sans évoquer certaines compositions d'Hans Bellmer.

Provenance : Serge Lifar.



Vers 1932. Plume et encre
sur papier fin.
27 x 21 cm.
Légué, dédié et signé : « *Molière maître de ballet. A mes deux Charles, Jean* ».

2 500 €

Molière par Jean Cocteau

La composition précédente se simplifie ici et ses formes accentuées s'affirment plus clairement. Le thème est plus axé sur la musique, avec le titre *Molière maître de ballet* et les notes qui s'échappent de la bouche avec la main en porte-voix.

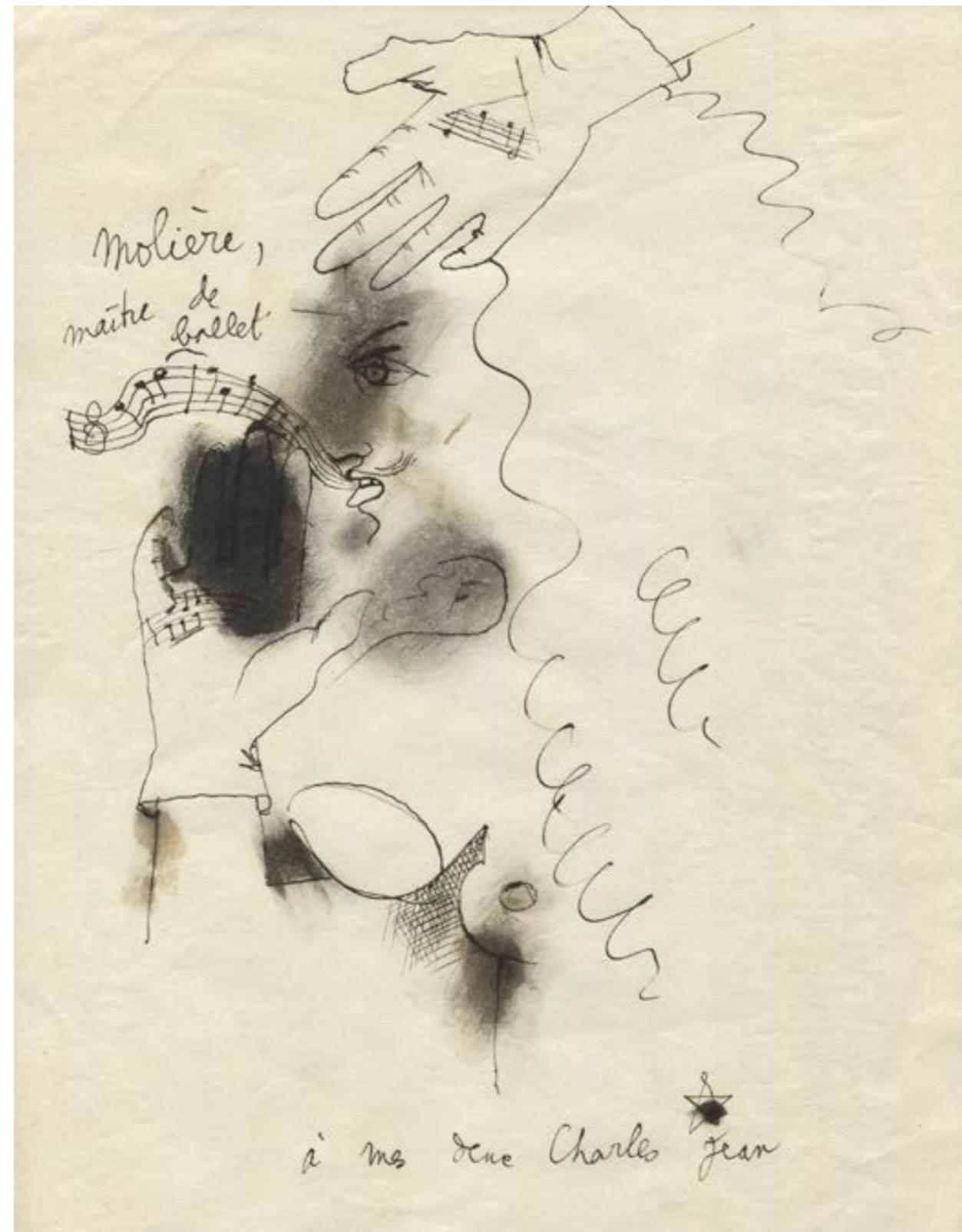
Le cylindre-moignon auparavant ébauché est ici bien distinct, tout comme le sein.

Si l'œil est moins courroucé, le caractère noir du dessin est en revanche maintenu par l'ajout de taches et frottis qui viennent maculer la feuille et plongent le visage dans une semi-pénombre.

Encore une fois nous sommes très loin de l'imagé d'Epinal du dramaturge.

La dédicace « *à mes deux Charles* » s'adresse très probablement à Charles et Anna de Noailles, dont on connaît l'importance, comme amis et comme mécènes, dans la vie de Jean Cocteau. On retrouve la même formule dans l'envoi qu'il adressa à Paul et Hélène Morand sur un exemplaire de *La Machine à écrire* : « *à mes Paul* ».

Provenance : Serge Lifar.



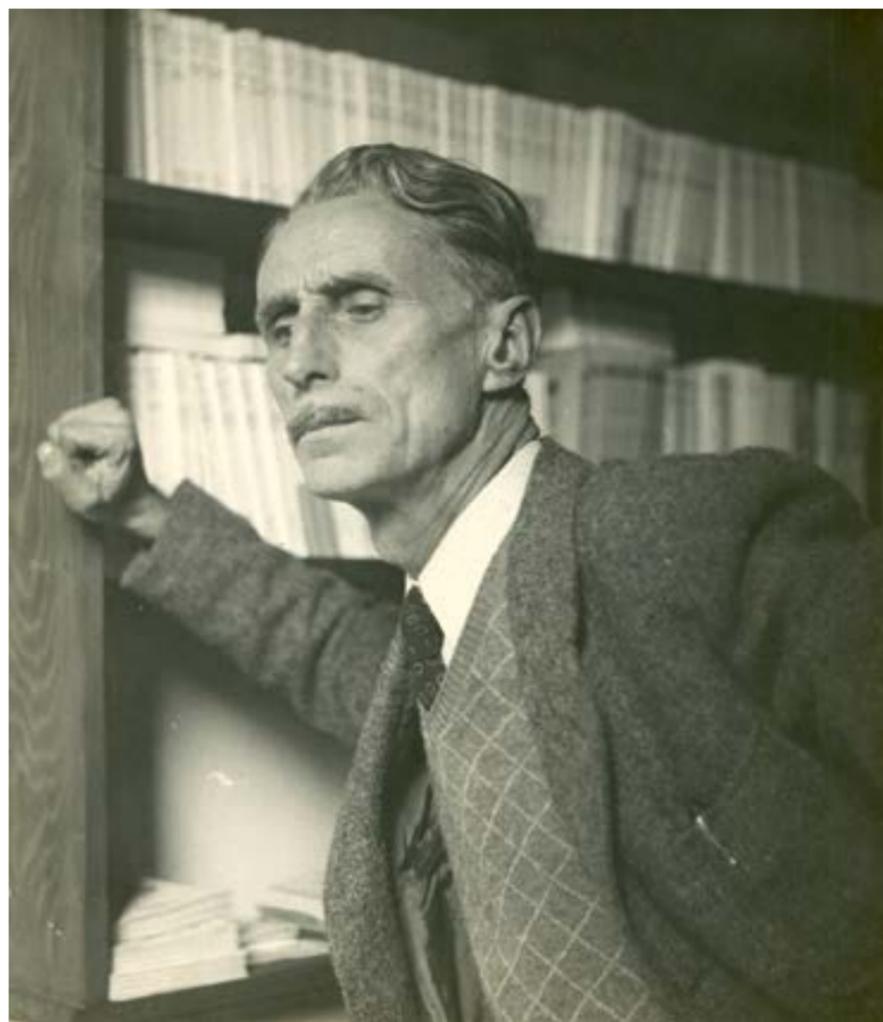
Début des années soixante-
dix. Tirage argentique
d'époque. 18,5 x 24 cm.
Tampon du photographe au
dos.

500 €



Henry de Monfreid par Agnès et Pierre

Prise semble-t-il lors d'une séance de signature dans une librairie, cette photo montre l'auteur des *Secrets de la mer Rouge* à la fin de sa vie. Malgré ses grosses lunettes, il a conservé sous sa crinière blanche l'acuité de ses traits et son visage d'aigle dégage une énergie que rien ne semble pouvoir entamer.

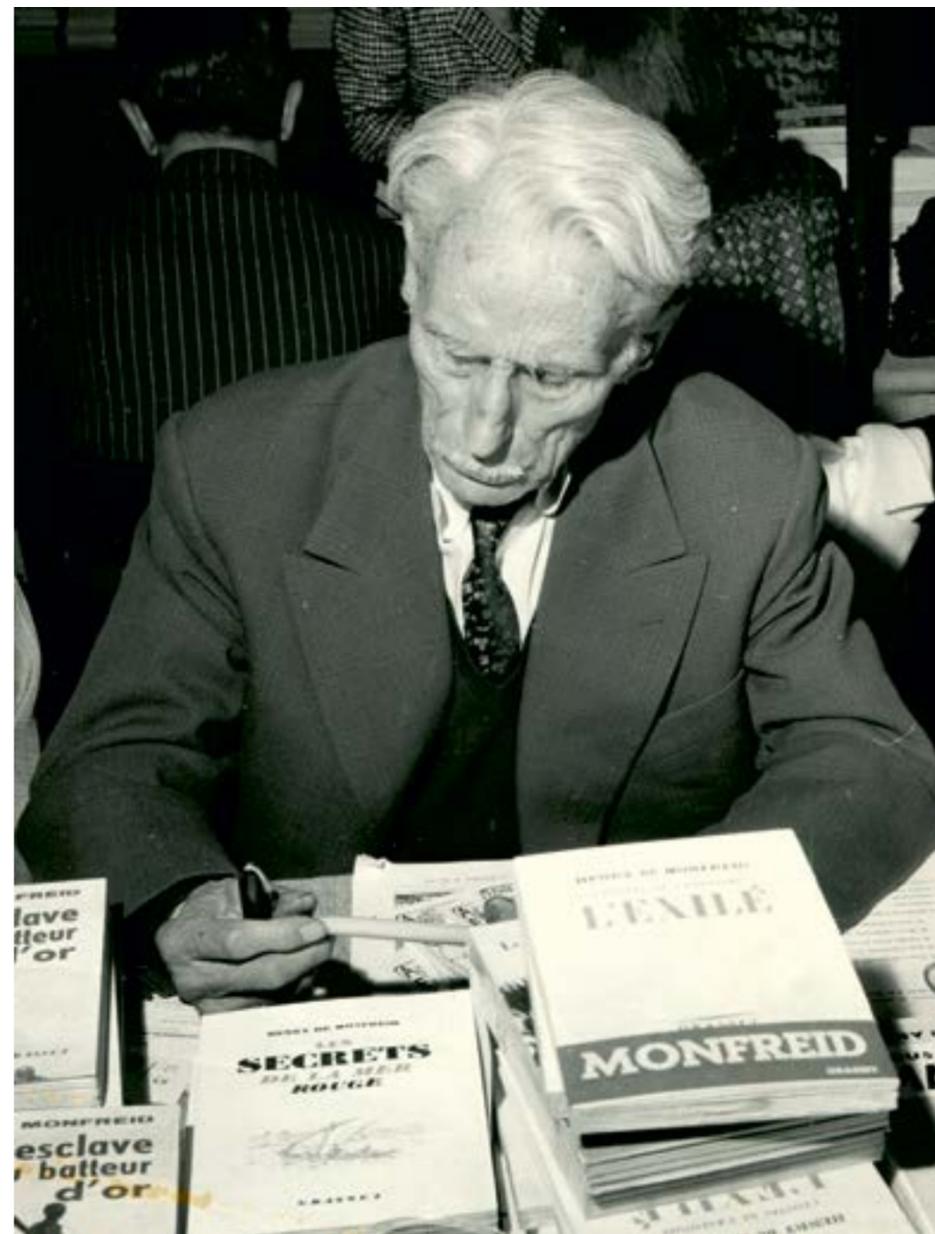


Vers 1938. Tirage argentique d'époque. 19,7 x 17 cm. Tampon de la photographie au dos.

800 €

Henry de Monfreid par Germaine Krull

Bien que posant devant des rangées de livres et fort classiquement vêtu, Henry de Monfreid garde sur cette photographie quelque chose de l'aventurier. Dans sa coiffure ondulée, son regard perçant, sa pose avec le poing serré contre le montant de la bibliothèque, l'on perçoit confusément que l'écrivain appartient aussi à un univers différent que celui des livres.



1961. Tirage argentique d'époque. 23 x 17 cm. Tampon du *Parisien libéré* au dos.

550 €

Henry de Monfreid (photographie anonyme)

Saisi lors d'un salon du livre, l'écrivain est assis derrière une pile de ses ouvrages, dont les célèbres *Secrets de la mer Rouge* et son plus récent ouvrage, *L'Exilé*.

Michel de Montaigne (trois portraits gravés)

1. par Jacques Chéreau

Rare état avant le définitif.

Cette gravure est l'œuvre de Jacques Chéreau, dit le Jeune (1688-1776). Elle a servi de frontispice à la deuxième édition des *Essais* donnée par Pierre Coste en 1725. D'après J. A. C. Buchon, elle aurait été exécutée d'après un portrait appartenant à M. Beroyer, avocat au Parlement.

Le portrait est ici en deuxième état. Le British Museum possède un premier état, avant toute lettre et la gravure des livres devant le philosophe restant inachevée. Dans ce deuxième état, le nom de « Michel Seigneur de Montaigne » ne figure pas encore dans le cadre ovale. On note également que la devise « Que sais-je ? » ne figure pas non plus sur le livre au centre de l'image, le bandeau étant laissé blanc.

Chéreau avait déjà dessiné un frontispice différent pour la première édition de Coste publiée à Londres en 1724.

2. par Fiquet d'après Dumonstier

Cette célèbre représentation a été exécutée d'après un tableau de Daniel Dumonstier – ou Dumoustier (1574-1646), peint en 1578. Elle est due à Etienne Fiquet (1719-1794).

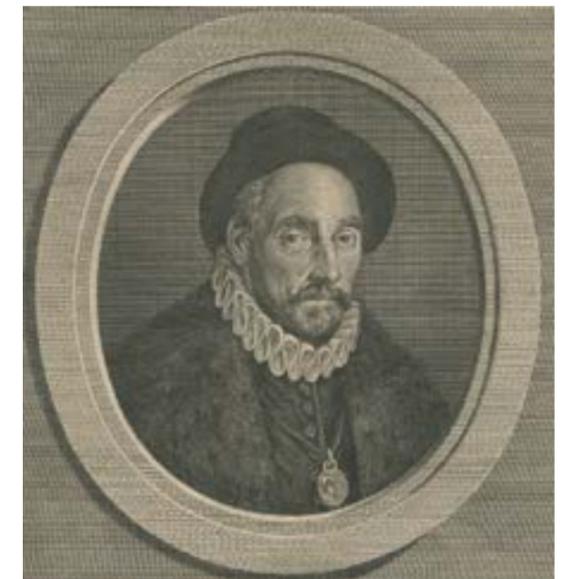
Le philosophe y est montré de trois quarts, tourné vers la droite, chauve, une fraise autour du cou. Il est en habit d'apparat, avec la cape revêtue lors des cérémonies. Il porte le grand collier de l'Ordre de Saint-Michel orné de coquilles d'or entrelacées dans une double chaîne. Les ornements, c'est-à-dire la balance, le compas et le vase enflammé orné de la devise « Que sais-je ? » auraient été gravés par Pierre Choffard,

L'intelligence et le scepticisme se lisent dans son regard. Ce portrait est qualifié de « très remarquable » par J. A. C. Buchon. Il copie celui de Thomas de Leu qui servit de frontispice pour l'édition des *Essais* de 1608.

3. par Augustin de Saint-Aubin

Cette gravure fut exécutée d'après un portrait de Montaigne peint à Rome lors de son voyage en Italie en 1581, généralement attribué à Palma Vecchio et aujourd'hui disparu.

Il figure en frontispice de l'édition du *Voyage en Italie* (1774), ainsi annoncé par l'éditeur Le Jay : « *Le véritable portrait de Montaigne sera gravé par M. de Saint-Aubin d'après l'original peint à Rome pendant le séjour que Montaigne y fit.* » Il montre un Montaigne grave et mélancolique, très humain, plus réaliste que sur de nombreuses autres représentations.



1725. Gravure en taille douce. 12,2 x 8,4 cm.

1772. Eau-forte et burin. 14,5 x 9 cm.

1774. Eau-forte et burin. 18,6 x 12,5 cm

Les 3 eaux-fortes :
1 600 €

1761. Pointillé en manière
de crayon à la sanguine.
24 x 20 cm. A toutes
marges : 40,5 x 29 cm.
Signée en bas à droite
dans la planche.

1 350 €

Michel de Montaigne par Jean-Charles François d'après Etienne Jeurat

Cette gravure fut exécutée d'après le portrait peint par Etienne Jeurat (1699-1789), que Diderot surnommait le « *Vadé de la peinture* » en raison du choix de ses sujets populaires.

Il fut publié dans Alexandre Saverien, *Histoire des philosophes modernes* (1760) et est l'œuvre de Jean-Charles François (1717-1769). Ce dernier est l'inventeur d'un procédé original de gravure appelé « *manière de crayon* », qui combine l'usage d'un vernis mou, d'une roulette et d'un instrument composé de fines aiguilles, et de procédés de gravure préfigurant l'aquatinte. Grâce à cette technique le résultat obtenu ressemble à s'y méprendre à un dessin à la sanguine.

Montaigne est représenté à mi-corps, de trois-quarts, la tête nue et le visage allongé, au naturel, pourrait-on dire, sans autre attribut que sa fraise autour du cou.



Bloc carré en acier de 3,5cm de côté et de 1,9cm d'épaisseur ; la face supérieure porte un disque saillant de 3,2cm de diamètre, pour le tout, de 2,7cm pour le module et de 0,5cm d'épaisseur.

Le disque et le bloc sont taillés dans la même masse de métal, qui pèse 225 grammes. Le disque est gravé en creux. Au centre l'écu armorié de Montaigne: d'azur, semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueule, mise en fasce. L'écu est entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel ; de la légende concentrique, en capitales romaines : « MICHEL-SEIGNEUR-DE-MONTAIGNE » ; et enfin d'un grènetis formant bordure extérieure.

L'ensemble est parfaitement lisible, à l'envers, et ce malgré quelques petits éclats survenus au module. Le bloc est adjoind d'un jeton de 2,9 cm de diamètre et de 0,2cm d'épaisseur, portant sur le revers cuivré l'empreinte de la matrice, et sur l'avant, l'inscription suivante : « Jeton de / Michel de Montaigne / Tirage exécuté (sic) en 1957 / à 10 exemplaires ». Le bloc et le jeton sont placés dans une boîte de maroquin roux, portant sur le couvercle en lettres dorées le nom de Montaigne. Quelques petites éraflures et traces d'usure de la peau.

160 000 €

Matrice de jeton aux armes de Michel de Montaigne.

Exceptionnel objet : le seul aujourd'hui qui nous provient directement du philosophe écrivain.

Décrit pour la première fois en 1856 par le Docteur Payen, qui en a représenté l'empreinte en couverture, dans sa plaquette « Recherches sur Montaigne, Documents inédits Numéro 4 » (Paris, Techener, 1856), sous le nom de sceau ou cachet de Montaigne, le présent talon d'acier surmonté du disque gravé en creux n'est en fait pas un cachet pour cire, notamment pour cette raison que jamais on n'employait un métal aussi dur pour faire des empreintes en cire. En fait il s'agit bien plus d'un coin pour la frappe d'une monnaie ou médaille, au marteau ou au balancier, autrement dit d'une matrice pour jetons, avec légende retournée. Le diamètre du module est de la dimension exacte donnée par les numismates pour les jetons du XVI^e siècle. On s'est longtemps posé la question de savoir s'il existait ou non un jeton de Montaigne. La première mention d'un tel jeton a été faite par Bonnefon, dans *Montaigne et ses amis* (Paris, Colin) en 1898 ; le revers de ce jeton de cuivre, trouvé dans les décombres du château de Montaigne, correspond à la présente matrice, et l'avant est ainsi gravé : « dans un écu, une balance dont les plateaux sont horizontaux et la légende 42.1576 « EPÉCHÔ » (*Je m'abstiens.*) – le chiffre 42 indique l'âge que Montaigne avait alors – en 1576 ». Ce jeton de cuivre est conservé à Saint-Michel de Montaigne ; il mesure 27 millimètres de diamètre et environ un millimètre d'épaisseur.

Il a existé un autre « sceau » de Montaigne, aujourd'hui perdu, en fait le seul qui puisse prétendre à cette appellation de sceau, ou plus exactement de signet, puisqu'il lui servit pour les cachets de cire au bas des lettres ; ce dernier signet est ovale, de 22 mm sur 18, et porte simplement l'écu aux armes entouré du collier de Saint-Michel.

La réalisation de la matrice se place exactement au moment (1576) où Montaigne prend conscience de lui-même, quitte le stoïcisme pour le pyrrhonisme, et écrit l'*Apologie de Raymond Sebond*. On ne peut mettre en doute, ainsi que l'écrivit Alain Brieux en 1958 (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, Genève, Droz), qu'en faisant réaliser une telle matrice, Montaigne n'ait eu en vue de marquer un moment de sa vie particulièrement déterminant pour lui, le moment où il peut témoigner de lui-même et de sa pensée, par une médaille ou un jeton, qui dise sur une face : voilà mon nom et ma terre, voilà mes armes et voilà mon titre ; et, sur l'autre face : voilà l'année et mon âge, voilà ce que je pense (la balance aux plateaux égaux) ainsi que ma devise, « *Je ne bouge* », ainsi que Montaigne donnait sa traduction du « *Epéchô* »



pyrrhonien (qui se traduit plus littéralement par « *je m'abstiens* »), tirée des philosophes sceptiques.

Au moment des investigations du Docteur Payen, en 1856, cette matrice était en la possession du vicomte de Gourgues, puis on perdit sa trace jusqu'à ce jour, et Jean Marchand, en 1956, dans le *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne* se lamentait : « *Souhaitons que, malgré tant de disparitions de pièces précieuses, nos deux curieux souvenirs de Montaigne [le second souvenir étant le contrat de mariage de la cousine de Montaigne] ne soient pas définitivement perdus.* » Il est réconfortant de constater que les plus précieux souvenirs des plus grands hommes de l'histoire de la pensée finissent un jour par réapparaître.

Une matrice particulièrement précieuse.

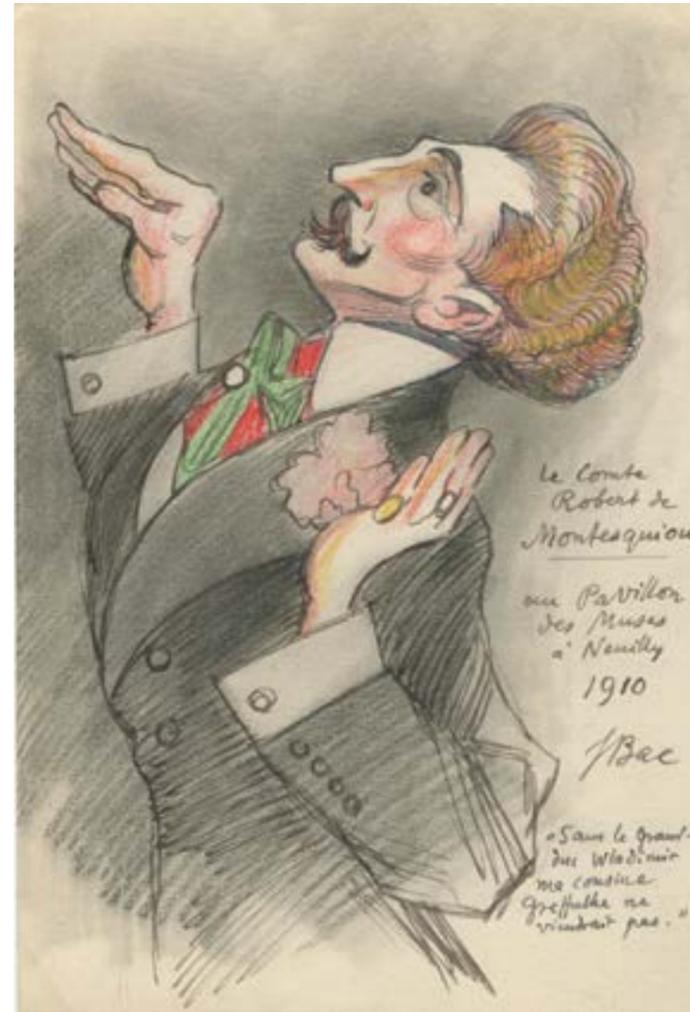


Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 18 x 13 cm. Tampon de l'agence au dos.

1 500 €

Henry de Montherlant (Agence Keystone)

On s'étonne qu'une telle photographie ne soit pas signée, tant elle constitue l'un des plus remarquables portraits que l'on ait d'Henry de Montherlant. Celui-ci a toujours soigné sur les photos son côté « buste romain ». Assurément, cet aspect est bien présent ici, dans le maintien, la raideur et l'expression du visage. Mais il s'y ajoute quelque chose d'indéfinissablement louche, vaguement inquiétant, qui fait toute la beauté de l'image.



Encre de Chine, crayon graphite et pastel sur papier. 26,8 x 18 cm. Signé et légendé à droite :
« Le comte Robert de Montesquiou au Pavillon des Muses à Neuilly 1910. F. Bac. « Sans le grand-duc Wladimir ma cousine Greffulhe ne viendrait pas. » »

650 €

Robert de Montesquiou par Ferdinand Bac

Robert de Montesquiou, par son physique, la recherche de sa mise, ses attitudes, se prête à la caricature. Ferdinand Bac s'en est ici donné à cœur-joie : taille exagérément cambrée, tête rejetée en arrière, du rose sur les pommettes, un grand œillet à la boutonnière, le comte prend une pose efféminée.

La charge, pourtant, n'est pas si féroce et l'on sent poindre une certaine tendresse pour le personnage.

Le Pavillon des Muses était le nom que Montesquiou avait donné à sa demeure de Neuilly.

Encre de Chine.
Signé en bas à gauche.
21 x 18 cm.

Une indication typographie
« deux colonnes » suggère
que ce dessin a été publié
dans la presse, mais nous
n'en avons pas retrouvé la
trace.

Provenance : Timbre de la
vente d'atelier au verso
(Galerie de Chartres, 23
octobre 2000).

1 200 €



Robert de Montesquiou par Hermann Paul

Hermann Paul (1864-1940) débuta ses travaux lithographiques aux côtés de Vuillard, Bonnard et Toulouse-Lautrec, avant de se tourner vers la presse. De convictions anarchistes, il collabora à *La Feuille de Zo d'Axa*, à *L'Escarmouche* de Georges Darien, ou encore aux *Temps Nouveaux* de Jean Grave et à *L'Assiette au beurre*.

Ces dessins humoristiques souvent cruels dénonçant l'injustice sociale l'ont fait surnommer « le Forain de gauche ».

Ce portrait de Robert de Montesquiou n'est pourtant pas une charge (les caricaturistes de l'époque ne l'ont guère épargné). Le comte est croqué de profil. Il n'a plus la silhouette gracile de sa jeunesse et son visage s'est empâté, ce qui permet de dater le dessin des années 1910. Le côté dandy n'est pas exagéré et l'écrivain apparaît plutôt en homme du monde, posé, lancé dans un discours.



1928 Tirage argentique
d'époque. 9,3 x 7 cm.
Légué, signé et daté
par la photographe au
dos.

2 500 €

Paul Morand par Berenice Abbott

Beau portrait de l'écrivain assis jambes croisées, les mains également croisées sur son genoux. De trois quarts, il tourne la tête vers la gauche.

Elegance et sérénité, un air un peu rêveur, le tout magnifié par ce beau tirage mettant en valeur les nuances de gris.



Vers 1927.
28 x 22 cm. Dédicacé
en haut à gauche :
« *to the University of
Washington* ». Citation
autographe signée en bas
à droite : « *She was
beautiful ; beautiful...
as somebody else's wife
(Lewis & Irène) Paul
Morand* ».

2 200 €

Paul Morand par Gaston et Lucien Manuel

Paul Morand apparaît de trois quarts, à mi-corps, les bras croisés tenant son genoux. A la fois déterminé, indifférent, sûr de lui. Il est d'une mise impeccable : chapeau gris, costume sombre, cravate claire, chemise et pochette blanches.

Par un procédé ingénieux, le photographe a créé un halo lumineux autour de la pochette et du poignet de la chemise, qui semblent luire artificiellement.

La citation est tirée de son premier roman, *Lewis et Irène*, publié en 1924 : « *Elle était belle ; belle... comme la femme d'un autre* ». On appréciera la désinvolture de l'auteur dédicacant ainsi sa photographie à la très sérieuse institution qu'est l'université de Washington.



Vers 1925. Tirage argentique d'époque. 21,3 x 15,5 cm. Tampon du photographe au verso.

2 400 €



Paul Morand par Henri Martinie

Le visage de l'écrivain offre les traits asiatiques qui apparaissent de façon plus ou moins marqués selon les photographies. Beau portrait exprimant la confiance en soi et la détermination. Encore une fois, Henri Martinie a su rendre la psychologie de son modèle.



Fin des années quarante. Tirage argentique d'époque. 20,3 x 17,5 cm. Tampon de l'agence Lynx au dos.

1 200 €

Alberto Moravia et Marthe Richard

Alberto Moravia, qui fut aussi journaliste, est saisi ici en train de recueillir les propos de Marthe Richard, dont le nom reste associé à la fermeture des maisons closes en France, après la Libération.

Une rencontre des plus insolites.

Huile sur toile.
31 x 21,5 cm. Signée en
bas à droite. Sous cadre
de bois doré.

15 000 €

Jean Moréas par Antonio de La Gandara

Un étonnant portrait, plein de fraîcheur.

Ce portrait fut réalisé vers 1881, au début de la carrière du peintre, tout juste âgé de vingt ans, alors qu'il n'avait pas encore exposé. Le modèle n'est guère plus vieux (vingt-cinq ans) et tous deux fréquentaient le joyeux cercle des Hydropathes.

Tout dans ce tableau respire une atmosphère de jeunesse et de Bohème, bien éloignée des futurs portraits de personnages mondains, beaucoup plus léchés, que peindra plus tard Antonio de La Gandara.

Moréas n'est pas ce personnage à monocle un peu hautain tel qu'on le voit sur de nombreux portraits, mais un jeune homme à l'œil vif et à la lèvre sensuelle. Il porte une barbe et une moustache de rapin et le grand chapeau incliné renforce encore ce côté artiste ou poète.

La touche est vive, sans rien d'apprêté, avec une grande liberté, notamment dans le traitement du col.

Reproduit in Xavier Mathieu, *Antonio de La Gandara, un témoin de la Belle Epoque*, Paris, 2011, p. 18, fig. 18.



Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
16,5 x 12,8 cm.
Légende autographe sous
l'image, tampon du
photographe au dos.

950 €

Jules Mougin par J. Mascaux

Surnommé le « facteur-poète », Jules Mougin (1912-2010) est une figure singulière et attachante, que l'on pourrait comparer à Gaston Chaissac, avec qui il fut d'ailleurs en correspondance. « *Il a fait avec les mots de la langue française ce que le Facteur Cheval a fait avec des pierres* », a écrit un critique à son sujet.

Entré aux PTT à l'âge de treize ans, il y fit toute sa carrière, facteur, puis employé au tri, à Paris, à Revest-des-Brousses, petit village des Alpes de Haute-Provence et, pour finir, à Ecoflant, dans le Maine-et-Loire. C'est dans ce bureau de poste que fut prise la photographie, qui le montre appliqué à ses écritures, plume à la main, une cigarette dans l'autre, son béret basque vissé sur la tête.

Plusieurs de ses recueils furent publiés par les éditions Robert Morel.

Provenance : Robert Morel.



Jules Mougin dans son bureau d'Ecoflant
(Maine et Loire)

Dessin à la mine de plomb
signé et daté 68.
10,5 x 7,2 cm. Contrecollé
sur carton bleu dans un
encadrement à l'or.

1 500 €



Alfred de Musset par Wlodymir Konarski

Wlodymir Konarski (1852-1906), d'origine polonaise, était conseiller préfectoral de Bar-le-Duc, historien et graveur. Ses brochures consacrées à cette région étaient dit-on, « semées de jolis dessins à la plume ». Il exposa des gravures dans divers salons et a laissé également un portrait de Lamartine.

Ce dessin a été réalisé à partir du pastel de Charles Landelle représentant Musset (1854, musée du Louvre).

Sans fioritures, sans flatterie, ce portrait frappe par l'intensité du regard du poète, un pli amer à la bouche, prématurément vieilli.



1950. Encre de Chine et
rehauts de gouache blanche
sur papier vergé brun.
33,8 x 24 cm. Signé et
légendé à gauche :
« Alfred de Musset
(inspiré d'un croquis de
George Sand) par F. Bac,
1950 ».

650 €

Alfred de Musset par Ferdinand Bac

Dans cette charge, le dessinateur a outré le côté hautain du personnage. Alfred de Musset est montré ici de profil, yeux clos, affichant une moue de dédain. C'est l'académicien qui est représenté, sans la moindre trace du jeune poète plein de fantaisie.

Vers 1850. Dessin au crayon et aquarelle sur feuille contrecollée. Monogrammé *E G* et titré en bas à droite *Monsieur Alfred de Musset au café de la Régence*. 33,5 x 24,5 cm.

8 000 €

Alfred de Musset par Eugène Giraud

Eugène Giraud (1806-1881), célèbre pour le portrait qu'il a laissé de Gustave Flaubert, fut lié à Alexandre Dumas, avec qui il voyagea en Espagne en 1846. Mais il fréquentait tout le cercle des romantiques, et on connaît de lui des portraits de George Sand ou Eugène Delacroix. Il a également laissé nombre d'œuvres orientalistes.

Ce portrait d'Alfred de Musset tient de la charge mais il est davantage.

L'écrivain y est saisi sur le vif au célèbre café de la Régence, place du Palais-Royal. Un chroniqueur de l'époque nous renseigne ainsi :

« Alfred de Musset passe une bonne moitié de sa vie au café de la Régence, occupé le plus sérieusement du monde à pousser des pions, à conduire des fous, à protéger des tours et à défendre une malheureuse reine contre les entreprises d'un cavalier. Six ou huit parties de suite ne le fatiguent pas. Il fume quinze cigarettes à la partie et absorbe un nombre incalculable de verres d'absinthe. »

Aristocratique, suprêmement hautain, Alfred de Musset se présente de profil, élégamment vêtu, tenant une canne de sa main diaphane, très dandy.

Mais, et l'absinthe y est certainement pour quelque chose, sa paupière est bistrée et son œil éteint. Ses joues sont creusées, les os de son visage saillent. On sait que le poète passa les dernières années de sa vie à se suicider lentement par la boisson. Ici, il semble se redresser, relever la tête, afin de conserver un impeccable maintien, une absolue dignité.

Le drame de la vie de Musset, ses tourments intérieurs et sa façade d'impassibilité ont été admirablement rendus par l'artiste.





Trois dessins originaux à la mine de plomb, dont un rehaussé au lavis au recto et verso d'un feuillet de papier à dessin (14,5 x 10,2 cm.)

5 000 €

Alfred de Musset Trois dessins originaux

Amusants croquis de deux figures féminines, peut-être réalisés lors de vacances familiales dans le Vendômois. D'un côté de la page, Musset a dessiné et légendé deux silhouettes féminines : celle, vue de dos, d'une jeune demoiselle chapeauté perchée sur un tabouret de piano et dont les pieds ne touchent pas le sol : « *Avant / Micheline au piano* », et celle d'une autre jeune femme, vue de face, la tête penchée et les mains se tendant vers le sol, vêtue d'une sorte de robe d'intérieur : « *5 heures du matin* ».



De l'autre côté du feuillet, le dessin à la mine de plomb et au lavis représente un fauteuil à haut dossier, vu de dos, laissant entrevoir le haut d'un bonnet et le bras d'une personne assise : « *Portrait de Mde V. J.* ». Une autre main a ajouté : « *Mme V. Jaubert* ».

Il s'agit sans doute de la belle-mère de Caroline Jaubert née d'Alton-Shée, sœur d'un condisciple de Musset au lycée Henri IV. De sept ans l'aînée de Musset, Caroline Jaubert baptisa le poète de plusieurs surnoms, comme celui de « *Prince Phosphore de cœur volant* » ce qui lui valut en retour le qualificatif de « *Marraine* » ; elle fut une amie fidèle de Musset et une maîtresse consolatrice après la rupture avec George Sand en 1835.



(Nerval)

N

comme Nerval

1967. Tirage argentique
d'époque. 16 x 12,8
cm. Tampon dateur et
annotation manuscrite
au dos. Traces de
manipulation.

450 €

Vladimir Nabokov par Gertrude Fehr

Allemande de confession juive, Gertrude Fehr (1895-1996) doit fuir à Paris en 1933, puis en Suisse en 1939, où elle finit ses jours à Montreux, comme Vladimir Nabokov.

Ce beau portrait capture l'écrivain posant rêveusement à sa fenêtre, la tête appuyée sur la main. Son regard s'est absenté, perdu dans une songerie nostalgique.



1867. Encre de chine et
aquarelle sur papier.
28 x 31 cm.

14 000 €

Nadar par André Gill

Nadar, homme de multiples talents, a publié plusieurs ouvrages dans différents genres : *Quand j'étais étudiant* (1861), *La Grande Symphonie héroïque des punaises* (1877), *Quand j'étais photographe* (1899), etc.

Gill, a représenté Nadar suspendu dans le ciel accroché à son ballon, les yeux exorbités, l'air peu rassuré.

Ce dessin fit la couverture du n°65 (3^e année) de *La Lune* du 2 juin 1867.

Bel hommage d'un maître de la caricature à un autre.



Portrait photographique par Félix Tournachon dit Nadar et Adrien Tournachon. 23,5 x 18 cm. Épreuve sur papier salé d'après un négatif sur verre au collodion humide. Trace de pliure diagonale sans gravité. Le bord inférieur comporte une découpe irrégulière. Dans le coin supérieur droit l'inscription ancienne au crayon « Gérard de Nerval / (malade) » a été en partie effacée. Dans le coin supérieur opposé, quelques petits traits de plume. Sinon excellent état de conservation.

vendu

Gérard de Nerval par Nadar

Rarissime tirage d'époque de ce très célèbre portrait montrant le poète de face, à mi-corps, le regard hanté, quelques jours avant sa mort.

Ce cliché fut pris en janvier 1855, selon Nadar lui-même, dans ses souvenirs de 1891.

Le poète est assis sur un fauteuil à clous, faisant partie du mobilier d'Adrien Tournachon, et tient un mégot de cigare dans la main. Si la prise de vue, selon les spécialistes, est bien de Félix Tournachon, il semble que le tirage soit de son frère Adrien, d'après la couleur brune légèrement jaunée de l'épreuve, rappelant la technique que ce dernier avait apprise chez Gustave Legray. Tous les négatifs sur verre pris par Nadar et son frère au moment de leur collaboration ont disparu dans la faillite de ce dernier en 1860. Il existe un autre portrait du poète, découvert en 1936, sans doute effectué le même jour, qui le montre de trois-quarts, assis sur le même fauteuil. Les deux portraits sont de grandes dimensions. Le présent tirage est un peu rogné par rapport à celui du cliché identique conservé à la B.N.F. qui mesure 265 x 190 mm ; en effet, comme on le voit nettement ici, le bord inférieur a été découpé de manière irrégulière, et il manque le retour de l'accoudoir du fauteuil ainsi que l'assise et les cuisses du poète. L'épreuve présente également moins de contraste que le cliché de la B.N.F., qui porte le nom du poète à l'encre de la main du photographe. Sans doute ici l'inscription avec la mention « *malade* », pratiquement effacée, est-elle de la main d'Adrien Tournachon, qui connaissait peu le poète, contrairement à son frère, qui était son ami intime.

Seules quelques très rares épreuves nous sont parvenues de ce portrait si intense qui reflète la douleur inexprimable de l'auteur d'*Aurélia*. Le grand critique Albert Béguin, résumant toutes les impressions suscitées par ce portrait, a pu écrire : « *Que l'on contemple (...) l'émouvant visage que présente l'inoubliable photographie de Nadar, authentique chef-d'œuvre de cet art, où se lit une extraordinaire destinée humaine. L'intelligence singulière d'un regard venu de loin, la souffrance que trahissent les deux moitiés si dissemblables de la face tourmentée, l'humilité digne, résignée, de toute l'attitude effacent vite la première impression, qui était d'un bohème slave, marqué par la misère.* » (Cité par Cl. Pichois et M. Brix, *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p.361.)

Cette photographie a tellement été reproduite que nous nous contenterons de renvoyer à l'excellent catalogue de l'Exposition Gérard de Nerval, rédigé par E. Buffetaud, pour la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (1996), n° 504 et 505, où ces clichés sont longuement décrits.



Médailon : 7 x 4,8 cm,
monté sur carton
du photographe. Cachet
Pierre Petit « 31 place
Cadet, Paris » au dos
avec diverses mentions
imprimées.
Le nom du poète est ins-
crit au dos.

4 000 €



Gérard de Nerval par Pierre Petit d'après Nadar

Il s'agit d'un tirage du très célèbre portrait photographique dû à Nadar et vraisemblablement effectué entre la fin 1854 et le début janvier 1855, soit très peu de temps avant la mort du poète. Tous les négatifs sur verre ayant disparu avec la faillite de l'atelier d'Adrien Tournachon, frère de Nadar, dans les années 1860, il s'agit d'un contretypage de l'époque réalisé sur un des rares tirages connus alors.

Le photographe Pierre Petit eut une certaine notoriété dans les années 1860-1870, et réalisa l'illustration de plusieurs ouvrages.



Gérard de Nerval par Nadar

Ce tirage est précieux car, par rapport au tirage original décrit plus haut, il montre une partie plus grande du fauteuil et le haut de la jambe du poète.

Tirage albuminé.
8,4 x 5,4 cm. Sur carton
du photographe avec son
initiale reproduite deux
fois et la signature Nadar
reproduite en rouge au
verso. Nom du modèle ins-
crit au crayon au dos.

8 000 €

1855. Lithographie sur
chêne collé.
20,5 x 12,5 cm.
Lettre : « L'artiste. C.
Nanteuil. Imp. Bertaut
Paris. 26 janvier
1855. Rue de la Vieille
Lanterne ».

9 000 €

La rue de la Vieille Lanterne par Célestin Nanteuil

Cette lithographie a paru dans *L'Artiste* le 18 février 1855. Elle était accompagnée de ce commentaire : « *N'est-il pas étrange de penser que Gérard de Nerval, qui a marqué l'empreinte de son pied hardi, au haut des cascades de Tivoli, des glaciers du Saint-Gothard et des dangers de Vésuve soit venu se briser à ce sombre écueil.* »

Cette image est l'une des plus saisissantes de l'iconographie nervalienne. Elle a frappé tous les commentateurs.

Théophile Gautier écrivit à son sujet : « *Le pic des démolisseurs a fait justice de cet endroit infâme qui appelait l'assassinat et le suicide. La rue de la Vieille-Lanterne n'existe plus que dans le dessin de Gustave Doré et la lithographie de Célestin Nanteuil, noir chef-d'œuvre qui ferait dire : « L'horrible est beau. »* »

Et Aristide Marie : « *De ce lieu sinistre nous possédons mieux que de froides descriptions (...) Mais la plus impressionnante vision qui nous en ait été léguée est due à Célestin Nanteuil, qui, dans une lithographie simple et nue, par quelques oppositions de blanc et de noir, a résumé l'épouvante de l'impasse de désespoir.* »

Il existe également de cette rue une lithographie « fantastique » par Gustave Doré (1855) ; une aquarelle de Jules de Goncourt datant de la même époque et deux peintures dont une anonyme et l'autre peinte par un certain Desjobert appartenant au musée Carnavalet.



Sans date (fin XIX^e ?).
Huile sur toile,
43 x 23,5 cm. Signée en
bas à droite. Encadrement
de bois à moulure
dorée. Parfait état de
conservation.

14 000 €

La rue de la Vieille Lanterne par J. Ségur

Tableau représentant la fameuse rue de la Vieille-Lanterne, près du Châtelet à Paris, où Gérard de Nerval mit fin à ses jours dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, en se pendant avec un ruban de fil aux barreaux de la boutique du serrurier Boudet.

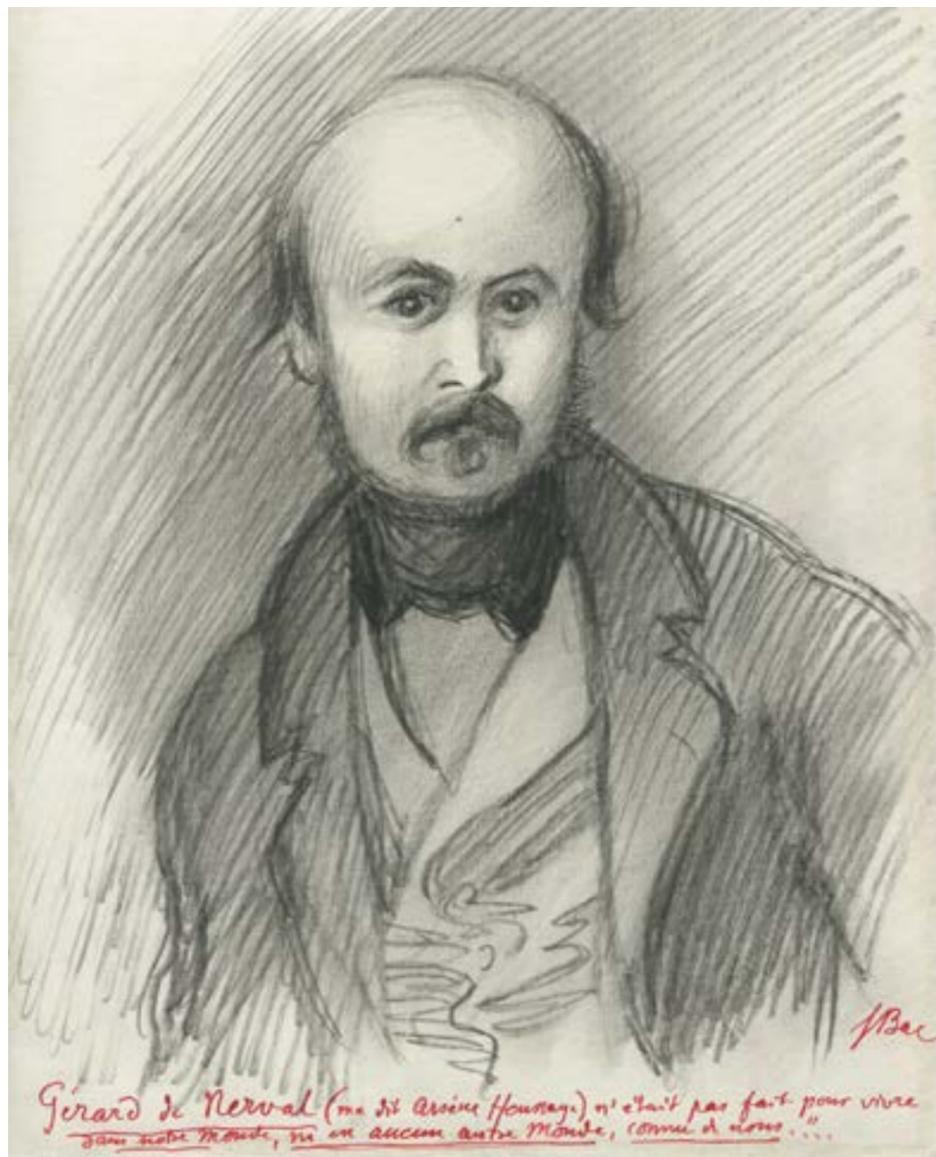
Cette rue, ou plutôt cette ruelle étroite, est montrée dans la perspective habituelle telle que l'a dépeinte Charles Ransonnette, semble-t-il pour la première fois, avant même l'arrivée de la police, ayant été alerté par les premiers appels du quartier. On aperçoit au premier plan le petit pallier desservi par un escalier où se trouve la fenêtre aux barreaux de laquelle Nerval se pendit ; on distingue également une sorte de balcon ou balustrade avancée sur l'escalier avec à l'aplomb une enseigne en forme de clef ; au second plan, on distingue la colonne haute de la place du Châtelet. Le ciel est crépusculaire avec des effets vaporeux et tourmentés (évoquant l'impressionnisme) et de petits touches colorées ponctuent la base de la colonne, contrastant avec l'aspect lugubre de la ruelle.

Il s'agit vraisemblablement d'un tableau peint bien après la démolition de la rue de la Vieille-Lanterne, celle-ci ayant été démolie peu de temps après le suicide de Nerval (ce temps étant du reste assez variable selon les commentateurs : « Elle sera démolie quelques semaines après son suicide », dit le catalogue de l'Exposition Gérard de Nerval, rédigé par E. Buffetaud, pour la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, en 1996, p. 170, n° 510 ; et, selon d'autres : « *La rue de la Vieille-Lanterne devint jusqu'à sa disparition vers 1858 un lieu de pèlerinage, où l'on se rendait souvent poussé moins par une émotion poétique que par une curiosité malade, voire perverse* », disent Cl. Pichois et M. Brix, dans *Gérard de Nerval*, Fayard, 1995, p.3 68).

Ce tableau a manifestement été inspiré par le tableau de Charles Ransonnette que reproduisent Cl. Pichois et M. Brix, lequel, d'après ces derniers, peut prétendre au titre de « première image » de cette ruelle après le suicide du poète, ce peintre s'étant trouvé sur les lieux avant même l'arrivée de la police. Toutefois, le présent tableau comporte certaines différences ou « interprétations » : si l'angle de vue est identique, l'avancée du perron du serrurier a été transformée en balcon ; l'arrière-plan a été raccourci et la colonne du Châtelet rapprochée.

Nous n'avons pu identifier le peintre de ce tableau dont la facture influencée par l'impressionnisme semble le situer vers la fin du XIX^e siècle.





Fusain sur papier.
27,3 x 21,4 cm. Signature
à l'encre rouge en bas
à droite et légende :
« Gérard de Nerval (me dit
Arsène Houssaye) n'était
pas fait pour vivre dans
notre monde, ni aucun
autre monde, comme nous... »

1 400 €

Gérard de Nerval par Ferdinand Bac

Contrairement à la plupart des portraits dessinés par Ferdinand Bac, celui-ci n'a rien d'une charge. Nerval y est représenté de trois quarts, légèrement tourné vers la droite. Le front haut dégarni, une douceur rêveuse dans le regard, son visage offre des traits apaisés et plus fins que sur les représentations que nous avons de lui. Il n'y a pas la trace d'angoisse que l'on trouve dans la photographie de Nadar et le portrait respire une grande tendresse de l'auteur pour son modèle, en accord avec la légende qu'il a inscrite.



1882. Photographie originale.
Tirage albuminé d'époque.
9,2 x 5,5 cm. Nom, adresse et récompenses du photographe à l'or sur fond noir au verso.

12 500 €

Friedrich Nietzsche par Gustav Schultze

Tirage original de la plus célèbre photographie de Friedrich Nietzsche.

Cette image célèbre fait partie d'une série de cinq photographies de Friedrich Nietzsche prises par Gustav Schultze à Naumburg au début septembre 1882.

Le philosophe y est représenté de profil, la tête dans la main, son épaisse moustache lui couvrant la bouche, le regard fixe, légèrement halluciné.

C'est cette photographie qui, mieux que toute autre, a réussi à capter l'intensité de la réflexion du penseur.



1961. Tirage argentique d'époque. 24 x 30,3 cm. Cachet du photographe et du *Nouveau Candide* au dos.

1 000 €

Roger Nimier et Marcel Aymé à l'enterrement de Louis-Ferdinand Céline

Cette photographie a été prise le 4 juillet 1961 lors de l'enterrement de Louis-Ferdinand Céline au cimetière des Longs Réages à Meudon (division C section 0 tombe 571). L'auteur du *Hussard bleu* agite le goupillon au-dessus du cercueil, placé entre Marcel Aymé (impermeable blanc et lunettes noires) et Claude Gallimard.

La photographie, généralement non créditée, est de Claude Lechevalier, qui travailla notamment pour *France-Soir*.

Album de la Pléiade p. 259 n° 436 pour une photographie prise quelques instants avant.



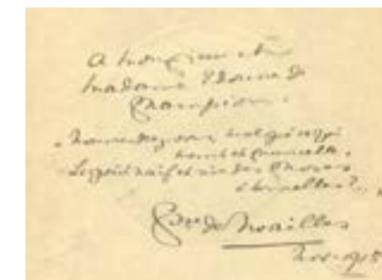
1915. Tirage albuminé d'époque en médaillon. 10 cm de diamètre. Contre-collé sur un feuillet de papier japon au nom et à l'adresse du photographe (« Photographie d'art Femina ». Signée en bas à droite. Dédicace autographe signée à l'encre au dos : « A Monsieur et Madame Edouard Champion. Nous rendrez-vous, malgré ce qui meurt et chancelle, / Le goût naïf et sûr des choses éternelles ?.. Pesse de Noailles. Nov. 1915 »

1 400 €

Anna de Noailles (studio Femina)

Sous son chapeau cloche orné de plumes, sous sa lourde frange, avec ses grands yeux noirs, Anna de Noailles offre un visage de poussin à la fois doux et un peu mutin.

Les vers qu'elle a inscrits au dos pour le librairie-éditeur Edouard Champion et son épouse sont extraits du poème *Tout nous fuit...* écrit en mars 1915 et publié dans *Les Forces éternelles* (1920).



Vers 1924. Tirage argentique d'époque. 11,8 x 8,6 cm. Signée par l'artiste au crayon en bas à droite.



1 400 €

Anna de Noailles par Laure Albin Guillot

Très beau portrait chargé de sensualité.

Dans une robe blanche qui laisse voir ses épaules, un collier de perles pendant sur son dos, la comtesse-poétesse fixe l'objectif de ses grands yeux noirs, les cheveux défaits. D'un geste un peu minaudant, elle pose deux doigts sous son cou.

Les épaules nues, la chevelure flottante, le regard insistant contribuent à donner à cette image un parfum d'érotisme assez troublant.



1902. Tirage albuminé d'époque. 17 x 11,6 cm. Annotations manuscrites au dos.

4 500 €

Anna de Noailles (photographie anonyme)

Cette photographie très « grand monde » fut prise en 1902 dans la villa de la princesse mère de Brancovan, près du lac Léman.

La comtesse Mathieu de Noailles (troisième en partant de la gauche) y figure en compagnie de la princesse Hélène de Caraman-Chimay, sa sœur, de l'écrivain Abel Hermant et du prince Constantin Bassaroba Brancovan Bibesco, son frère.

Une photographie très proustienne.

Fin des années vingt.
Tirage argentique
d'époque.
16,5 x 11,5 cm. Signée par
le photographe au crayon
en bas à droite sur le
carton et par le modèle à
l'encre au centre.

1 500 €

Miloslav Nohejl par Joseph Sudek

Non traduit en français, Miloslav Nohejl (1896-1974) est un écrivain tchèque auteur de nombreux romans et nouvelles tournant autour des relations amoureuses.

Il est ici saisi par son compatriote Joseph Sudek, dont on reconnaît immédiatement l'éclairage et les jeux d'ombres. Malgré le visage carré et massif du modèle, le portrait est très doux et un peu étrange, avec le regard brillant mais totalement ailleurs et une impression d'immobilité qui fait presque ressembler l'écrivain à une effigie de cire.

Très beau tirage.



Sans date. Encre de Chine, crayon graphite et crayons de couleurs sur papier. 27 x 18 cm. Signé et légendé : « Monsieur Pierre de Nolhac se rend à un enterrement de confrère. Versailles 1928. F. Bac ».

450 €



Pierre de Nolhac par Ferdinand Bac

Historien, conservateur du musée du château de Versailles et poète parnassien à ses débuts, Pierre de Nolhac (1859-1936) est ici représenté en habit d'académicien (il fut élu en 1922). Julien Benda l'évoque ainsi dans ses *Souvenirs littéraires* : « *C'est une belle, droite et claire nature, un érudit, un grand humaniste de la Renaissance et qui garde derrière ses lunettes, un visage étonnamment jeune et souriant.* » (Ce dont le présent dessin ne témoigne guère, il faut dire que les circonstances ne s'y prêtent pas.)



Michel Nostradamus par Léonard Gaultier

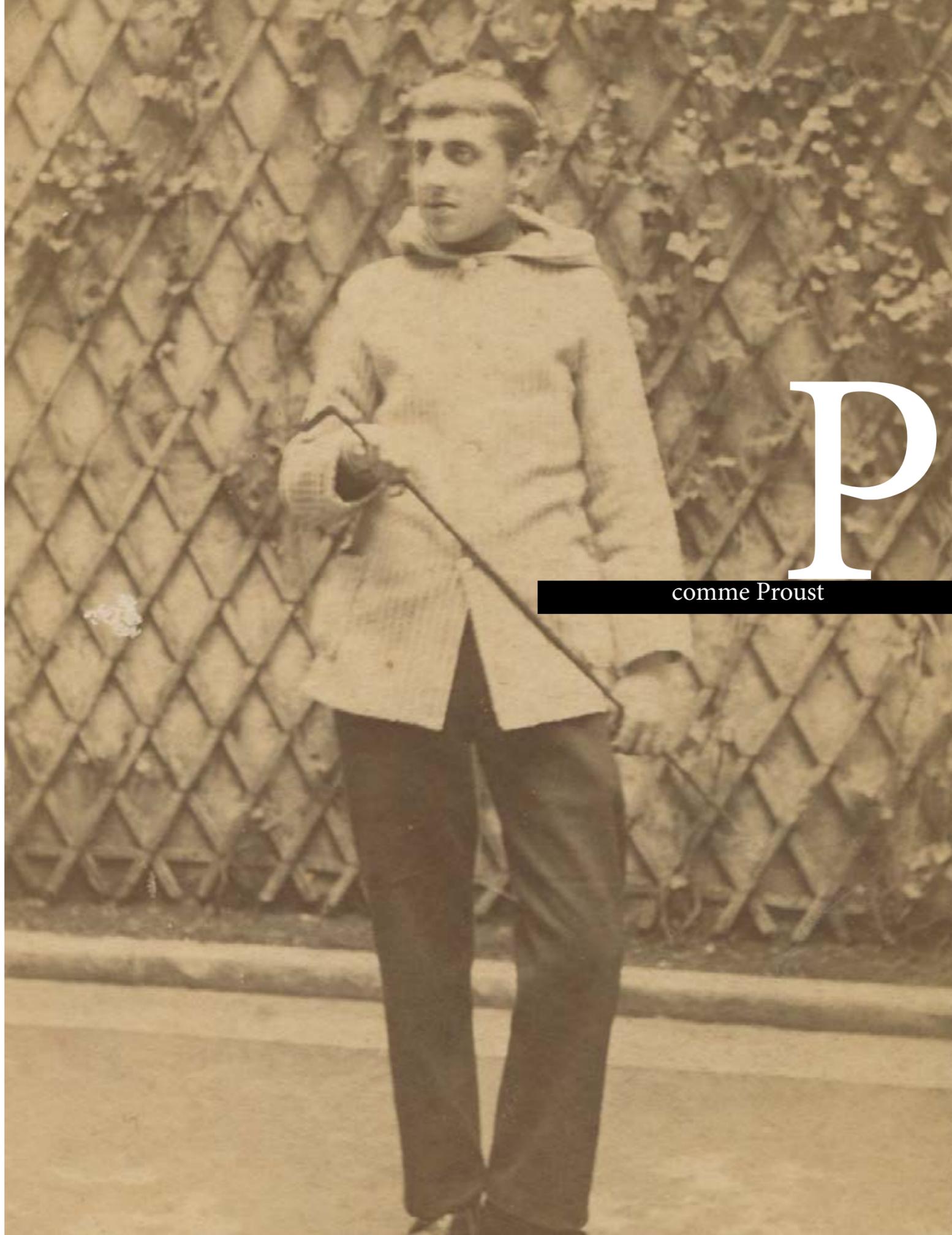
Très rare portrait de Nostradamus.

Comme tous les portraits de Nostradamus, celui dérive du médaillon gravé par Pierre Woeiriot en 1562.

Attribué au graveur Léonard Gaultier (ca. 1561-1635), il appartient à une grande estampe sur laquelle figure une série de 144 portraits de même format, accolés les uns aux autres, numérotés et légendés. Elle est intitulée : « *Pourtraictz de plusieurs hommes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500 jusques à present* » (Paris, Jean le Clerc, ca. 1600).

Vers 1600. Gravure en taille-douce originale. 4,4 x 2,6 cm. Coupée au ras de l'image.

650 €



P

comme Proust

1929. Tirage argentique
d'époque. 15 x 10 cm.
Mentions manuscrites et
cachets au dos.



3 000 €

Marcel Pagnol par Henri Manuel

Touchante image.

Cette photographie fut prise en avril 1929, peu après que *Marius*, joué pour la première fois le mois précédent eut apporté la célébrité à son auteur.

Cette photographie possède un côté très touchant. Marcel Pagnol y a un air de petit garçon, avec de grands yeux un peu tristes.



Marcel Pagnol par Michel Brodsky

En robe d'intérieur, levant les yeux au ciel et souriant, Marcel Pagnol hume d'un air quasi extatique le fumet d'un plat que lui présente un cuisinier asiatique.

Amusant cliché.

Années quarante. Tirage
argentique d'époque.
13,3 x 13,3 cm. Tampon du
photographe au dos.

600 €



1947. Tirage argentique
d'époque. 18 x 12,8 cm.
Cachets Agip et *Le
Parisien libéré* et dépêche
de presse au dos.

550 €

Marcel Pagnol (Agip / Robert Cohen)

Marcel Pagnol fut reçu à l'Académie le 27 mars 1947. On le voit ici à une fenêtre de la Coupole aux côtés de son parrain Jérôme Tharaud. Première dans l'histoire de l'institution, cette réception fut filmée et l'on voit ici le romancier (et cinéaste) indiquer l'endroit où devront se placer les caméras.



Marcel Pagnol (Agip / Robert Cohen)

Cette photographie fut prise lors des répétitions de *Judas*, une tragédie en cinq actes écrite par Marcel Pagnol, qui fut représentée au Théâtre de Paris à partir du 6 octobre 1955.

Il y a quelque chose d'amusant à voir le dramaturge en complet croisé l'air un peu perdu au milieu des acteurs joviaux costumés en soldats romains avec leurs armures et casques en carton-pâte.

1955. Tirage argentique
d'époque.
22 x 21 cm. Tampons de
l'agence Les Reporters
Associés et du *Parisien
libéré* au dos.

500 €

Vers 1927. Tirage argentique d'époque.
27 x 20 cm. Dédicacée en bas à droite :
« A l'Université de Washington, avec les vœux et l'amitié lointaine (et respectueuse) de Jean Paulhan ».

1 500 €

Jean Paulhan par Gaston et Lucien Manuel

Jean Paulhan se présente de trois quarts, le visage tourné vers la droite. Comme souvent dans les tirages des frères Manuel, le buste est flouté, de sorte que toute l'attention est reportée sur le visage, comme émergeant d'un halo très doux.

Ce halo est percé par ce regard de chouette où se lit toute l'intelligence et la curiosité du personnage.



1949. Tirage argentique
d'époque. 29,5 x 23,4 cm.
Dédicace autographe signée
à l'encre noire au dos.
Tampon Kodak Bromesko.
Traces d'usure sur le bord
supérieur.

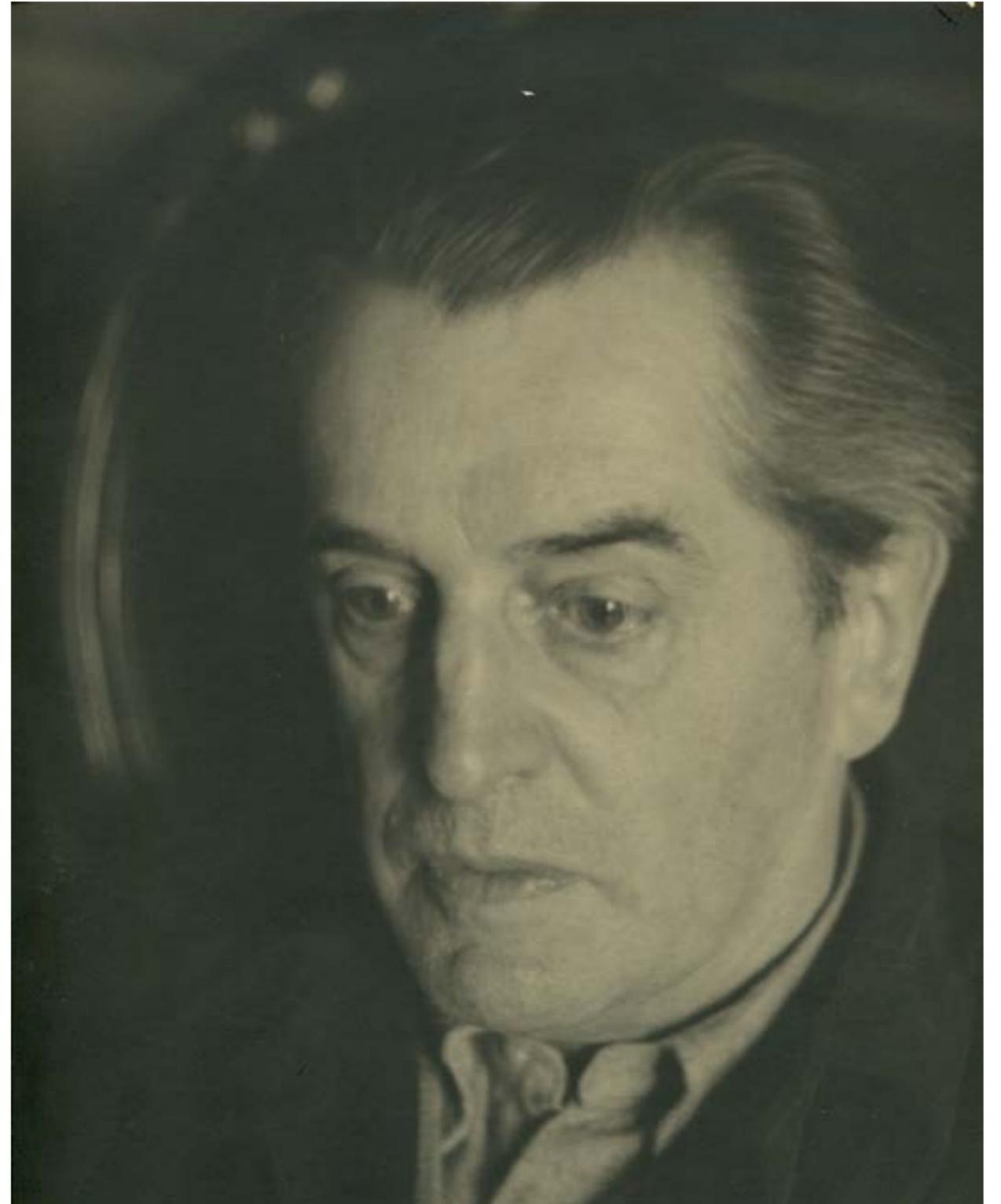
2 000 €

pour Paule Billon,
le plus volontiers qui soit -
Jean Paulhan.
30. IX. 1949

Jean Paulhan par Paul Facchetti

Beau portrait réalisé à la fin des années quarante. Jean Paulhan est dans la force de l'âge, saisi en pleine réflexion, loin de toute pose, avec ce regard qu'on retrouve sur plusieurs photos.

La photographie est dédiée à Paule Billon, libraire boulevard Saint-Germain à l'enseigne de Notre Temps, avec laquelle Jean Paulhan eut une liaison à cette époque.



1989. Tirage argentique
d'époque. 18 x 13 cm.
Tampons Camera Press au
dos.

600 €



Octavio Paz par Neil Libbert

Beau portrait du poète et essayiste mexicain en plan serré, au regard intense, dégageant une force et sagesse presque palpables.



L'Académie des Peacoks

L'Académie des Peacoks (paons en anglais) que l'on a pu qualifier d'« Académie la plus fermée de France et de Belgique » se composait de trois membres féminins, les poétesses belges Blanche Rousseau (1875-1949), Marie Closset (1873-1952), qui publia sous le pseudonyme de Jean Dominique, et Marie Gaspar, dites aussi « les trois dames d'Uccle ». Francis de Miomandre, qui en devint plus tard le président, définit ainsi leurs activités : « *Ces trois personnages passaient quelques heures à ne point prendre la vie au sérieux, tout en lisant des romans russes ou des pièces de Ponsard, en prenant le thé, bref, en faisant en général n'importe quoi d'absurde, de généreux et de spontané. On appelait cela "une Peacockerie". Alain-Fournier était fier de s'en déclarer "membre correspondant" ».*

La photographie la plus ancienne fut prise en novembre 1903. On y voit, de gauche à droite, Blanche Rousseau, Marie Closset et Marie Gaspar. Les mêmes se retrouvent sur la photo ci-contre en haut, Marie Gaspar se tenant debout derrière Marie Closset, et au-dessous, sans Blanche Rousseau.

1903 et années quarante.
3 tirages argentiques
d'époque. 8 x 11, 8 x 8,5
et 5,5 x 8 cm.
On joint 2 coupures de
presse sur les Peacoks et
une enveloppe adressée à
Marie Closset et Marie
Gaspar.

2 000 €

1978. Tirage argentique
d'époque.
21 x 14,5 cm. Tampon du
photographe au dos.

1 000 €

Georges Pérec par Ulf Andersen

Ce portrait a été réalisé en 1978, lorsque Georges Pérec obtint le Prix Médicis pour *La Vie mode d'emploi*. L'écrivain est ici saisi tel qu'en lui-même, avec son regard pétillant, ses cheveux ébouriffés et cette barbe singulière à nulle autre pareille.



Vers 1928. Tirage argentique d'époque. 23,2 x 17,5 cm. Tampon au dos : « Man Ray 31 bis rue Campagne-Première Paris ». Annotations manuscrites d'André Breton au dos : « A André Breton » et « *contraster* », ainsi que des indications de cadrage. Épreuve utilisée pour illustrer *Nadja*.

25 000 €

Benjamin Péret par Man Ray

Cette très belle photographie a été choisie par André Breton pour figurer dans *Nadja* (pl. 6, p. 32). Il écrit : « *mais qui me donnait-on charge ainsi, plus que chimériquement, d'accueillir, de conseiller ? Quelques jours plus tard, Benjamin Péret était là.* » Benjamin Péret entra dans la vie d'André Breton, et contrairement à la plupart de ses compagnons surréalistes, n'en sortira plus.

De toutes les photographies des membres du groupe prises par Man Ray, celle qui montre Benjamin Péret est l'une des rares sur laquelle le modèle sourit. On lit sur son visage une bonne humeur et une espièglerie qui complètent de façon unique son refus absolu de toute compromission (il n'ira pas « à la soupe » comme certains) et sa colère jamais apaisée.

Cette épreuve fut conservée par André Breton toute sa vie, comme un témoignage de cette exceptionnelle amitié.

Provenance : vente André Breton n° 5385.



Charles Perrault
Les Hommes illustres qui
ont paru ensemble pendant
ce Siècle: Avec leurs Por-
traits au naturel.
Paris : Antoine Dezallier,
1696-1700.

2 tomes en un volume
in-folio (421 x 278 mm).
Un frontispice allégorique
gravé par Edelinck d'après
Bonet, portrait de l'au-
teur gravé par Edelinck
d'après Tortebat.
Tome I : 4 ff. n. ch.
(titre, préface et extrait
du privilège), 100 pp.
ch., 1 f. n. ch. (table)
52 portraits gravés hors
texte. Tome II : 2 ff. b.
ch. (titre et avertisse-
ment), 102 pp. (y compris
la table), 1 f. n. ch. et
50 portraits gravés hors
texte.

Reliure du XVIII^e siècle.
Plein maroquin rouge,
plats encadrés de 3 filets
dorés, dos à 6 nerfs dé-
coré d'un filet doré,
chiffre couronné et armes
d'Alexandre I^{er} frappés
sur des pièces de maroquin
vert en tête et en pied,
caissons dorés aux petits
fers, double filet doré
sur les coupes, roulette
intérieure dorée, toutes
tranches dorées.

Edition originale de
premier tirage.

25 000 €



Les Hommes illustres, portraits dans le livre de Charles Perrault

L'exemplaire est bien complet des vies et des portraits de Pascal
et d'Arnaud, dont la censure avait demandé la suppression. Ils
devaient figurer aux pages 15-16 et 65-66 du tome I. L'éditeur les



remplacèrent respectivement par ceux de Thomassin et de Du Cange. Les
deux portraits censurés ont été rétablis, avec leur pagination originelle
à la fin du premier volume.

Brunet (Manuel du libraire, IV, 509), explique ainsi : « On doit donc
regarder comme de premier tirage les exemplaires où les vies d'Arnaud
et de Pascal ne sont pas, mais où l'on a mis seulement leur portraits à
la fin des volumes. Un exemplaire plus précieux encore serait celui qui,



étant de premier tirage, contiendrait, outre les vies et les portraits de Thomassin et de Du Cange, ceux d'Arnauld et Pascal ; de manière à ce que les pages 15 et 16, 65 et 66 du tome I, ainsi que les planches 8 et 33 se trouvassent doubles. »

Le présent exemplaire répond exactement à cette exigence.

Magnifique exemplaire en plein maroquin rouge aux armes du tsar Alexandre I^{er}.



Les Hommes illustres constituent la plus belle galerie de personnages qui ont, dans leur art respectif, marqué le XVII^e siècle français. « Comme le siècle où nous vivons, riche des biens de tous les siècles précédents qu'il a recueillis par droit de succession, & riche encore de son propre fonds, a vu toutes les Sciences & tous les Arts s'élever en quelque sorte à leur dernière perfection; il n'est pas étonnant qu'il ait été si fécond en grands Hommes », peut-on lire dans la préface.



La politique, avec Richelieu ou Colbert, l'Église avec le cardinal de Bérulle, la philosophie, avec Descartes ou Gassendi, l'architecture avec Mansart, l'art avec Poussin, la littérature avec Corneille ou La Fontaine, tous les domaines de l'esprit s'y trouvent représentés.

C'est l'auteur des *Contes* qui édifie ce monument. Si ses notices apportent des renseignements de première main sur les personnages en question, et nous renseignent sur les sentiments de Charles Perrault à leur égard, c'est surtout pour les magnifiques portraits gravés par Lubin, Edelinck, Duflos, van Schuppen et Nanteuil que le volume est recherché. Ceux-ci, qui captent à chaque fois l'expression particulière



des êtres, sont d'une telle force qu'il nous est aujourd'hui impossible de nous représenter autrement leurs modèles.

Provenance : tsar Alexandre I^{er} (chiffre « A. P. » couronné et armoiries). Ex-libris couvent. coll. Regii Carmelii. Paris (cachet au verso du titre de la seconde partie répété deux fois sur la dernière page).

Très rare exemplaire de premier tirage, bien complet des portraits censurés et de leur notice, dans un magnifique maroquin.

1927. Tirage argentique.
17 x 12,5 cm. Inscription manuscrite au dos : « Francis Picabia sur la terrasse du « Château de mai » à Mougins en 1927. Sa tête des mauvais jours. Christian ».

3 000 €



Francis Picabia (photographie anonyme)

F Francis Picabia fit construire le Château de mai, près de Mougins et en dessina lui-même les jardins. Il l'habita de 1925 à 1935.

La mention manuscrite faisant état de sa « tête des mauvais jours », effectivement renfrognée sous son chapeau, est peut-être due à « Monsieur Christian », comme l'appelait Picabia, libraire, artiste, et éditeur, notamment de *La Pomme de Pin* à laquelle participa l'artiste.

Provenance : Germaine Everling.



Francis Picabia avec ses chiens (anonyme)

T très belle image du peintre-écrivain assis dans un fauteuil serrant ses deux chiens dans ses bras. Le visage encore juvénile, il fixe l'objectif d'un regard clair et profond, une esquisse de sourire aux lèvres.

Provenance : Germaine Everling.

Francis Picabia (photographie anonyme)

Pierre de Massot (1900-1969) fut un poète surréaliste, premier historien du dadaïsme et auteur d'études historiques excentriques. L'existence de Dada lui fut révélée par un article de *Comœdia* et dès 1919, après quelques échanges épistolaires avec Picabia, il quitta sa famille pour venir s'installer chez lui et sa femme Germaine Everling. Toute sa vie il conserva une indéfectible amitié pour Picabia et devint le gérant de *391* en remplacement de Ribemont-Dessaignes.



Années 1910. Tirage argentique d'époque. 10 x 7 cm.

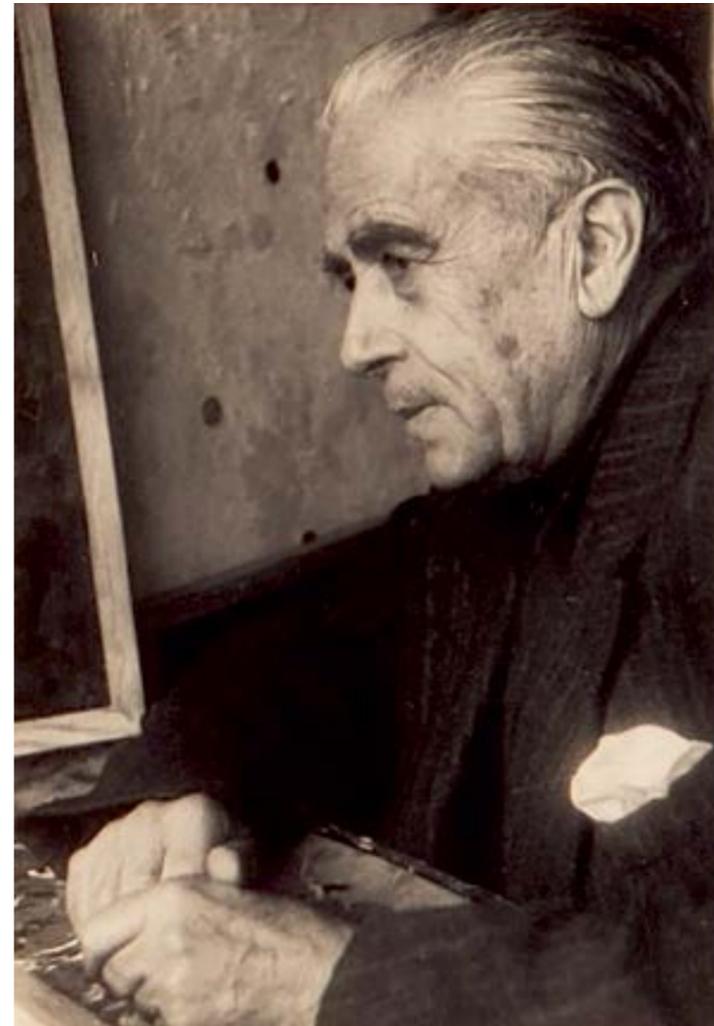
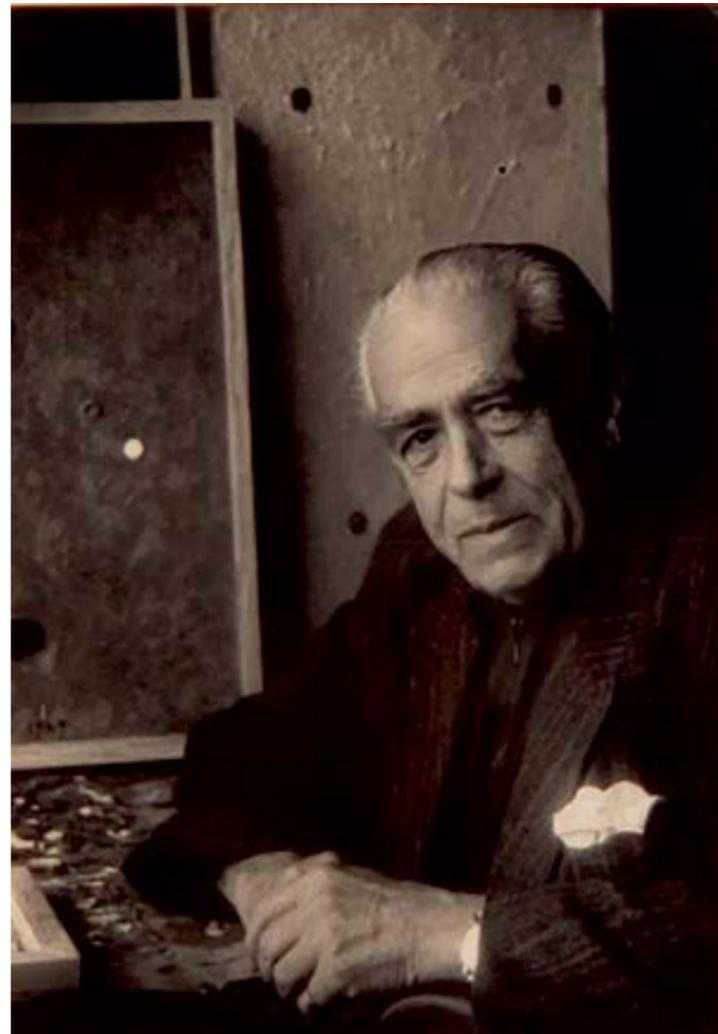
5 000 €

Années 1910. Tirage argentique d'époque. 10,5 x 7,7 cm. Inscription autographe en bas à gauche : « Cadiz ». Signature autographe et date au dos. Mention de collection Pierre de Massot.

5 000 €

Années cinquante.
2 photographies.
16,2 x 11,3 m chacune.
Tirages argentiques
d'époque.
Réunies sous le même
cadre.

8 000 €



Francis Picabia (deux photographies anonymes)

Ces belles photographies montrent Francis Picabia à la fin de sa vie. La première le présente assis, tournant la tête vers l'objectif. Très élégant, portant une pochette blanche, ses cheveux soigneusement peignés en arrière, il montre une grande sérénité, un léger sourire s'esquissant sur ses lèvres. Ses traits ont quelque chose de majestueux et dans son regard passe toute l'expérience accumulée d'une vie.

La seconde le montre de profil, en plan plus rapproché. Son expression est plus inquiète, on distingue des taches de vieillesse sur sa joue. Il semble absorbé dans ses pensées, moins présent à l'objectif.

Il émane de ces deux photographies une grande noblesse et Francis Picabia y apparaît dans la vérité de son être, maintenant que les provocations dadaïstes et la vie mondaine sont derrière lui.

1927. Tirage argentique.
17 x 12,5 cm.

3 500 €



Francis Picabia (photographie anonyme)

Prise également au château de Mai, cette photographie relègue Picabia au second plan pour montrer Germaine Everling, en manteau à col de fourrure, coiffée d'un chapeau-cloche, assise dans un grand fauteuil d'osier.

Provenance : Germaine Everling.



1922. Deux tirages argentiques d'époque collés sur une feuille d'album légendée « Barcelone Mai 1922 » en haut à droite. La photographie de Germaine (6,3 x 3,9 cm) comme celle de Lorenzo (10 x 8 cm) sont toutes deux datées d'avril 1922.

2 500 €

Germaine Everling et son fils Lorenzo

Rares documents familiaux.

Germaine Everling, compagne et complice de Francis Picabia de 1919 à 1933, est l'auteur d'un précieux livre de souvenirs, *L'Anneau de Saturne*, dans lequel elle raconte sa vie aux côtés du peintre avec une totale sincérité mais sans amertume.

Leur fils Lorenzo, né en 1919, a souvent été peint par son père.

Provenance : Germaine Everling.

1927. Tirage argentique.
17 X 12,5 cm. Inscription
manuscrite au verso :
« *Lorenzo Picabia, fils
de Germaine Everling au
Château de Mai à Mougins
en 1927.* »

2 900 €



Lorenzo Everling-Picabia

Egalement prise au Château de Mai, cette photographie montre l'enfant du couple trônant sur un fauteuil au bas des marches menant à la terrasse. Au second plan, à gauche, en noir, Germaine Everling. A ses côtés se tient très probablement Olga Mohler, jeune suisse engagée comme gouvernante de Lorenzo, qui, après un ménage à trois mouvementé, devint la seconde épouse de Picabia.



Francis Ponge par Karl-Heinz Bast

F Francis Ponge au naturel.

Plutôt austère sur la plupart des photographies, Francis Ponge est ici saisi en mouvement, plein de vie. Assis à une table, il regarde son interlocuteur avec un grand sourire, les yeux plissés par la malice en levant les bras au ciel.

Karl-Heinz Bast a fait ressortir ici toute l'humanité du personnage.

Fin des années soixante-dix. Tirage couleur.
23,5 x 30 cm. Signé et
justifié en bas à droite :
« 2/4 Bast ». Copyright
du photographe et mention
manuscrite au dos.

1 000 €

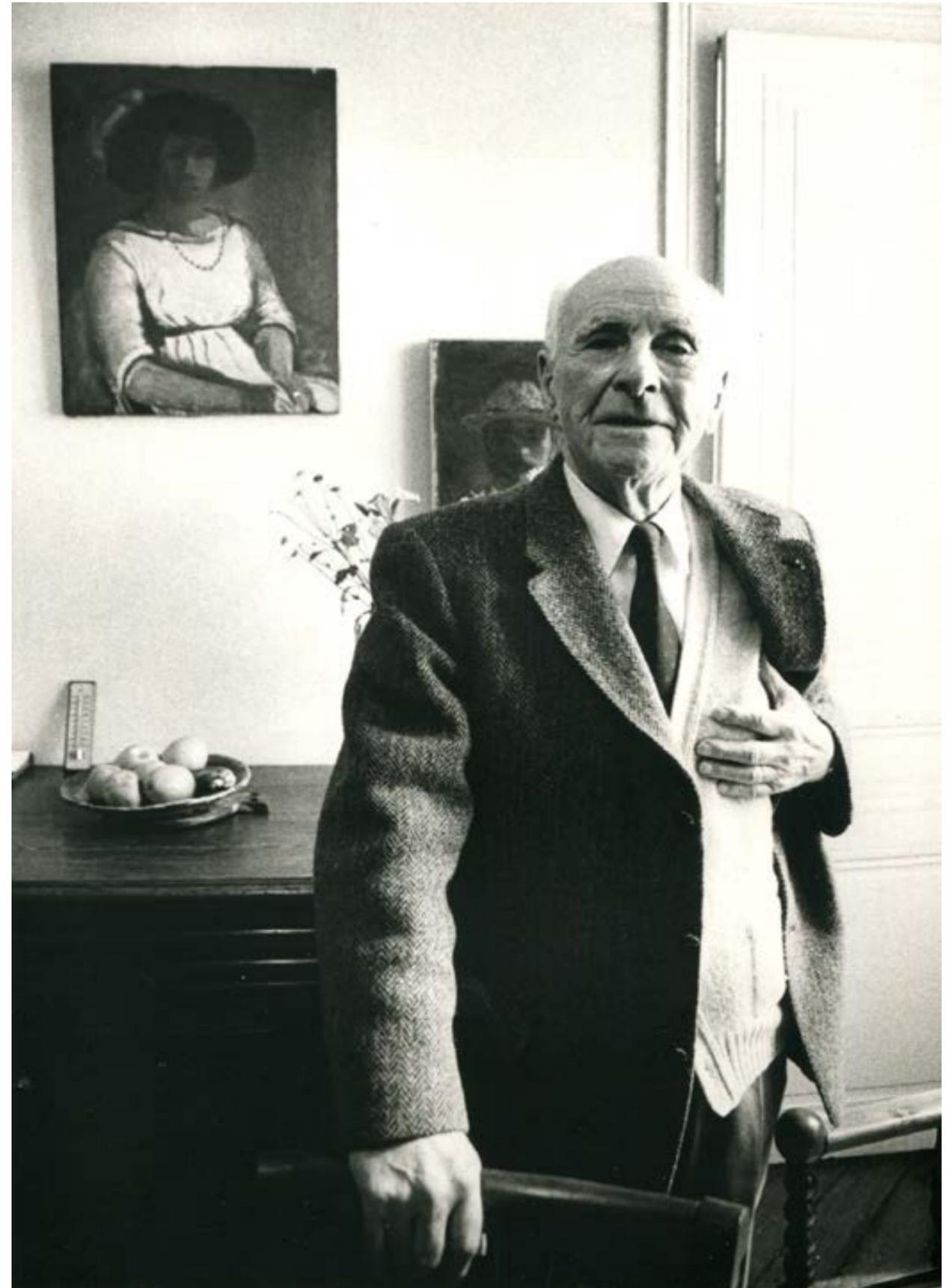
1983. Tirage argentique
d'époque.
29 x 21,5 cm. Signé
et justifié « épreuve
d'artiste » par le photo-
graphe au verso.

800 €

Francis Ponge par Bruno de Monès

Cette photographie a été publiée dans le *Magazine littéraire* en 1983. Elle montre le poète dans son appartement, appuyé sur le dossier d'une chaise.

Les yeux levés, la main sur le cœur, on dirait qu'il s'apprête à prêter serment. Il y a dans son attitude quelque chose de digne et de fragile à la fois, qui rend la photo particulièrement émouvante.

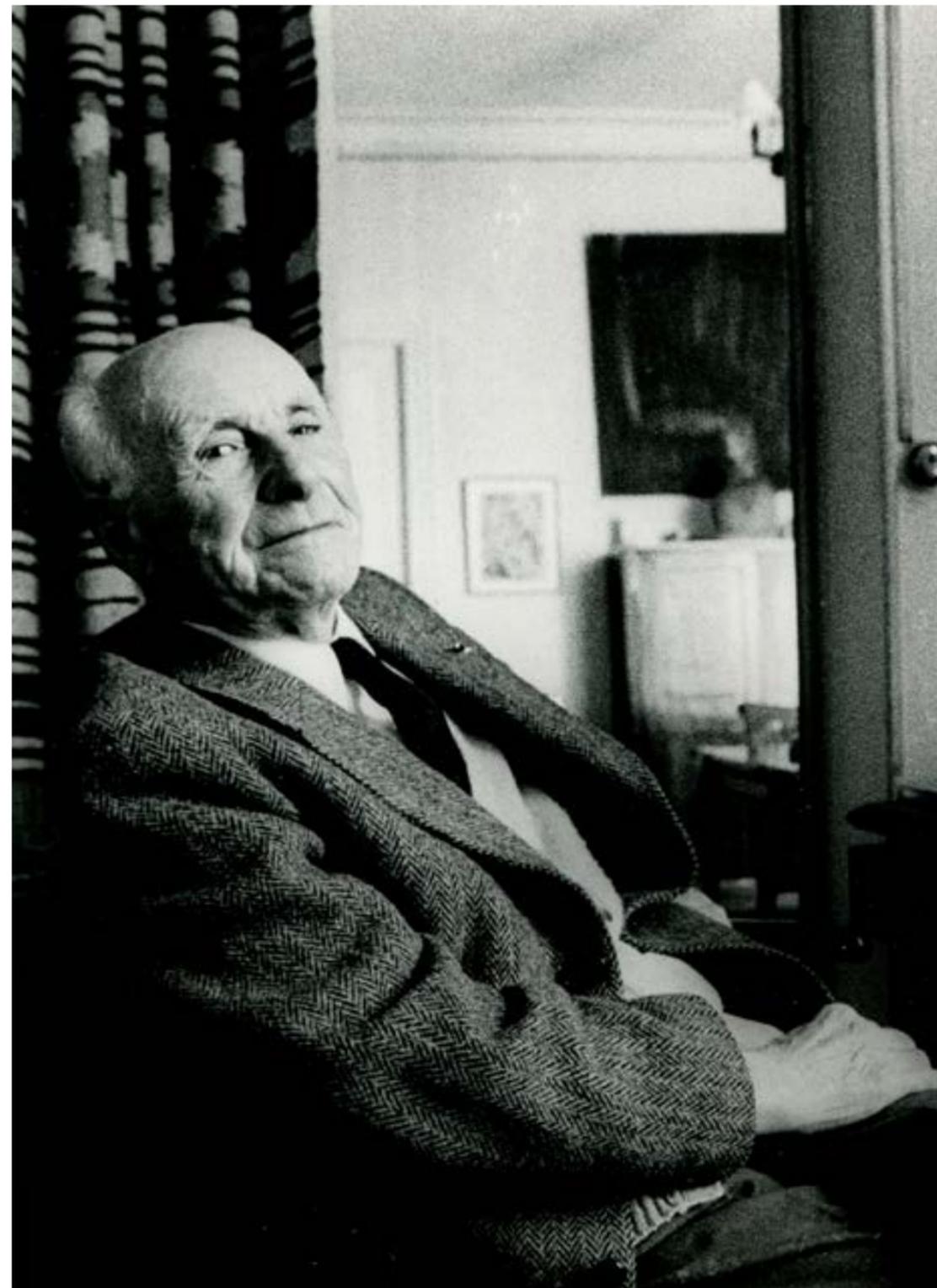


1983. Tirage argentique
d'époque.
22,8 x 16,7 cm. Signé et
légendé par le photographe
au verso.

800 €

Francis Ponge par Bruno de Monès

Cette photographie, prise lors de la même séance que la précédente, offre une image sensiblement différente de l'écrivain. Assis, il tourne la tête vers le photographe avec un regard en coin. Son œil droit brille d'une lueur un peu ironique, un peu inquisitrice.



Vers 1930. Tirage argentique d'époque.
20 x 15 cm. Tampon du studio au verso.

2 000 €

Luigi Pirandello par G. L. Manuel Frères

Superbe portrait, classique mais non figé, du dramaturge sicilien. Assis, le buste de trois quarts, il tourne la tête vers l'objectif, qu'il fixe d'un regard serein, doux, plein d'humanité. Le fond flouté ajoute à la beauté de l'image.



1937. Affiche
lithographique.
77 x 55 cm.

2 000 €

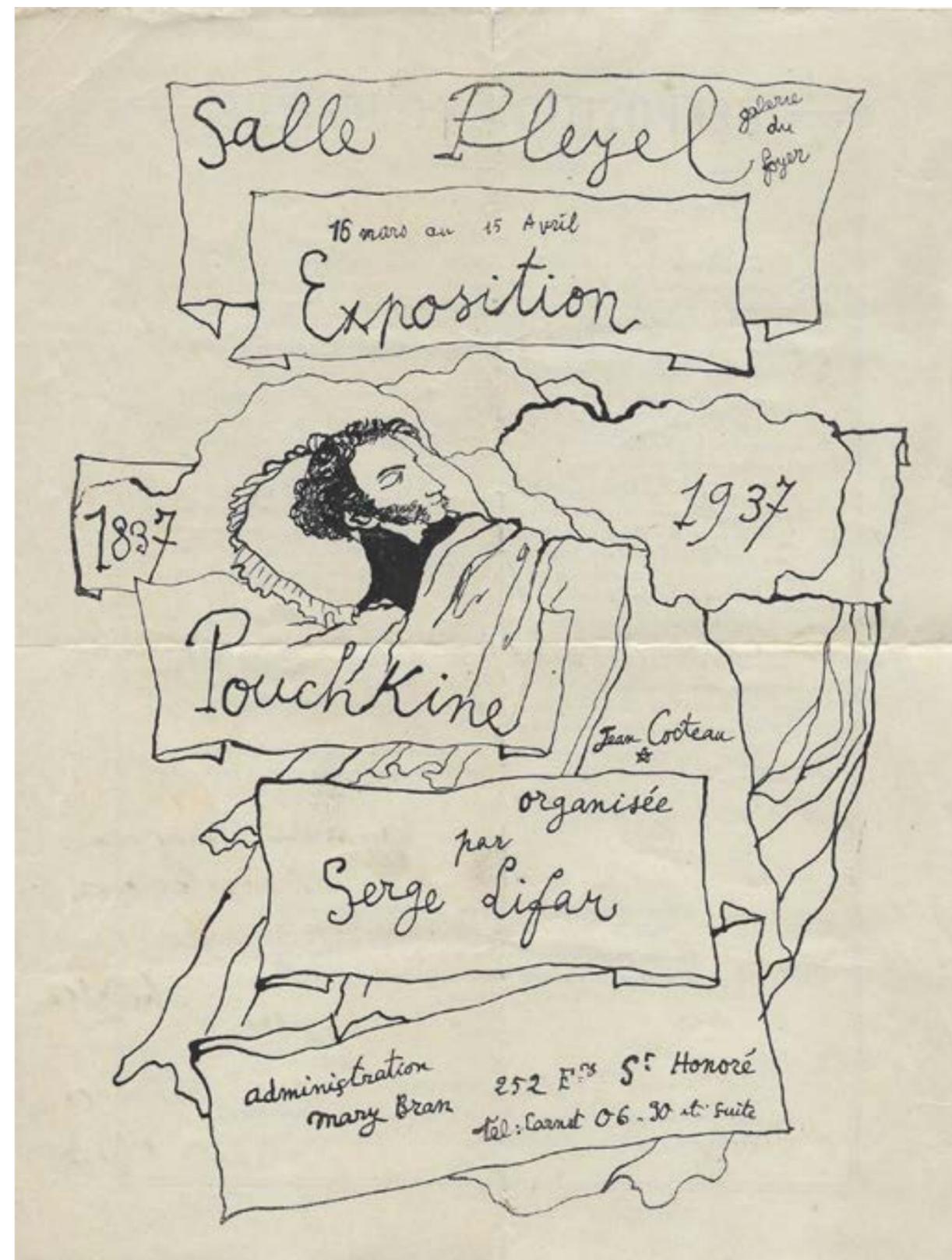
Alexandre Pouchkine par Jean Cocteau

Ce dessin représentant Pouchkine sur son lit de mort a servi d'affiche à l'exposition organisée par son ami Serge Lifar, à l'occasion du centenaire anniversaire de la naissance de l'écrivain, salle Pleyel, 16 mars au 15 avril 1937.

On pouvait y voir des manuscrits et des objets ayant appartenu au poète, dont la paire de pistolets qui servit au duel fatal.

« La Russie a son Dieu, son Apollon : Pouchkine qui, plus inspiré que tout autre a su enflammer le cœur du peuple. Je vénère Pouchkine, animateur de ma vie. Sa sagacité m'enrichit, apporte lumière et bonheur dans mes créations, immatérilise mon effort. Les générations passionnées de Pouchkine deviennent de plus en plus nombreuses et notre joie est grande de voir que notre foi a gagné l'Univers. Grâce à Pouchkine, les Russes ont leur Parnasse », écrivait Lifar.

Jean Cocteau y donna une conférence où il lut son poème « Hommage à Pouchkine ».



Auguste Poulet-Malassis par Carolus-Duran

Superbe portrait de l'éditeur des *Fleurs du Mal*, fort jeune encore, ayant appartenu à Charles Baudelaire.

Poulet-Malassis est représenté de trois quarts en buste, dans un manteau sombre. Les traits sont ceux d'un jeune homme de vingt-cinq ans : l'éditeur arbore une barbe en collier (qui laissera place plus tard au célèbre « bouc » immortalisé par Nadar vers 1862) et de fines moustaches. Les cheveux sont assez longs, peignés en arrière, dégageant un front large. L'expression générale est assez retenue, esquissant un sourire discret, pas encore le regard narquois aux yeux plissés du portrait de Nadar.

Bien que Gérard Oberlé suggère que ce portrait daterait des années 1858-1860, montrant un homme âgé d'environ trente-cinq ans, nous pensons qu'il pourrait être un peu antérieur, du début des années 1850.

Une lettre de Poulet-Malassis adressée à Charles Asselineau, datée du 13 août 1867 parle de ce portrait : « Vous trouverez [à Honfleur chez Mme Aupick] un portrait de moi par Duran, au crayon, qui est assez bon, et je souhaiterais qu'il passât de Baudelaire chez vous. » On ignore si, comme le souhaitait l'éditeur, Asselineau garda ce portrait par Carolus-Duran. Celui-ci ne figurait pas dans le catalogue de sa vente après sa mort.

Figure emblématique de la peinture française de la fin du XIX^e siècle, Carolus-Duran (1837-1917), fut longtemps surtout connu comme le grand peintre officiel de la mondanité. Né à Lille, il vint très tôt à Paris, en 1853, pour s'inscrire à l'Académie suisse et suivre les cours de Souchon et Cabanel. C'est le critique et sculpteur Zacharie Astruc qui lui fit rencontrer à Paris certains des artistes et auteurs gravitant autour de l'éditeur Auguste Poulet-Malassis (1825-1878) : Manet, Courbet, les artistes « réalistes ». Il prit rapidement son pseudonyme de Carolus-Duran et débuta au Salon de 1859.

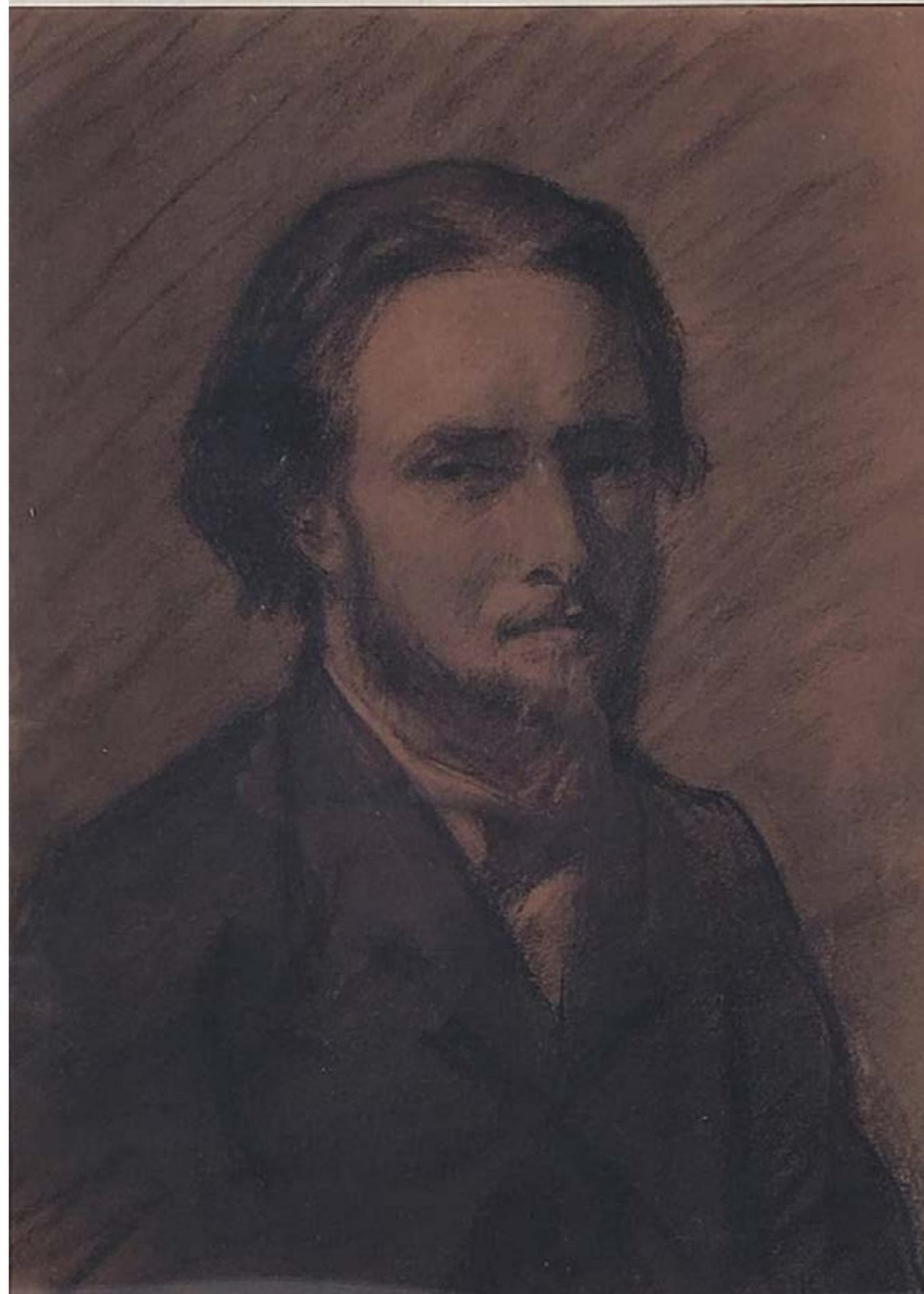
A partir de 1869, sa renommée comme portraitiste devint très grande, et il fonda avec Meissonnier et Puvis de Chavannes la Société Nationale des Beaux-Arts. Largement oublié pendant le vingtième siècle, ou catalogué parmi les artistes « pompiers », Carolus-Duran fut redécouvert récemment (en 2003) grâce à plusieurs expositions, et son œuvre fut reconsidérée à la lumière notamment de ses rapports avec Manet et Courbet, dont il apparaît comme un disciple singulier. Comme l'écrit Catherine Duffault, dans son introduction au catalogue *Portraits d'enfants de Carolus-Duran* (Musée des Beaux-Arts de Saintes, 25 octobre-28 décembre 2003) : « ... si l'on y regarde de près, pas une expression n'est artificielle ou plate (...) : les visages témoignent tous d'une parfaite connivence, d'une compréhension, souvent faite de tendresse, qui passe entre le peintre et son sujet et donne à ces portraits la profondeur du vrai, de la vie. » Le présent portrait de Poulet-Malassis témoigne parfaitement de cette profondeur.

Ses dessins originaux, surtout ses portraits, sont très recherchés.

Sans date (daté par G. Oberlé entre 1858-1860). 285 x 210 mm. Fusain sur papier Ingres brun. Passe-partout à bordure dorée, titré dans un cartouche : « A. Poulet-Malassis / Par Carolus Duran ». Encadrement ancien (Juliette Galand / 21 rue Montaigne / Paris).

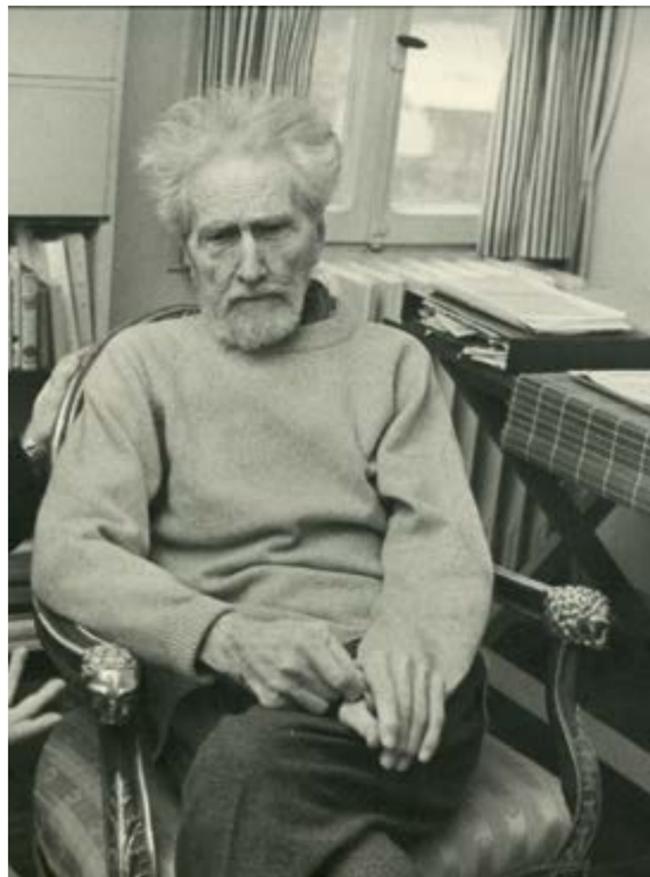
Provenances : Charles Baudelaire. Charles Asselineau (?). Gérard Oberlé (n°1003, Auguste Poulet-Malassis, un imprimeur sur le Parnasse).

30 000 €



1970. 2 tirages
argentiques d'époque.
25,8 x 20,5 cm
et 24 x 30 cm. Signés par
l'artiste en bas à gauche.
Indications manuscrites de
Castor Seibel et tampon du
photographe au verso.

2 200 €



Ezra Pound par Karl-Heinz Bast

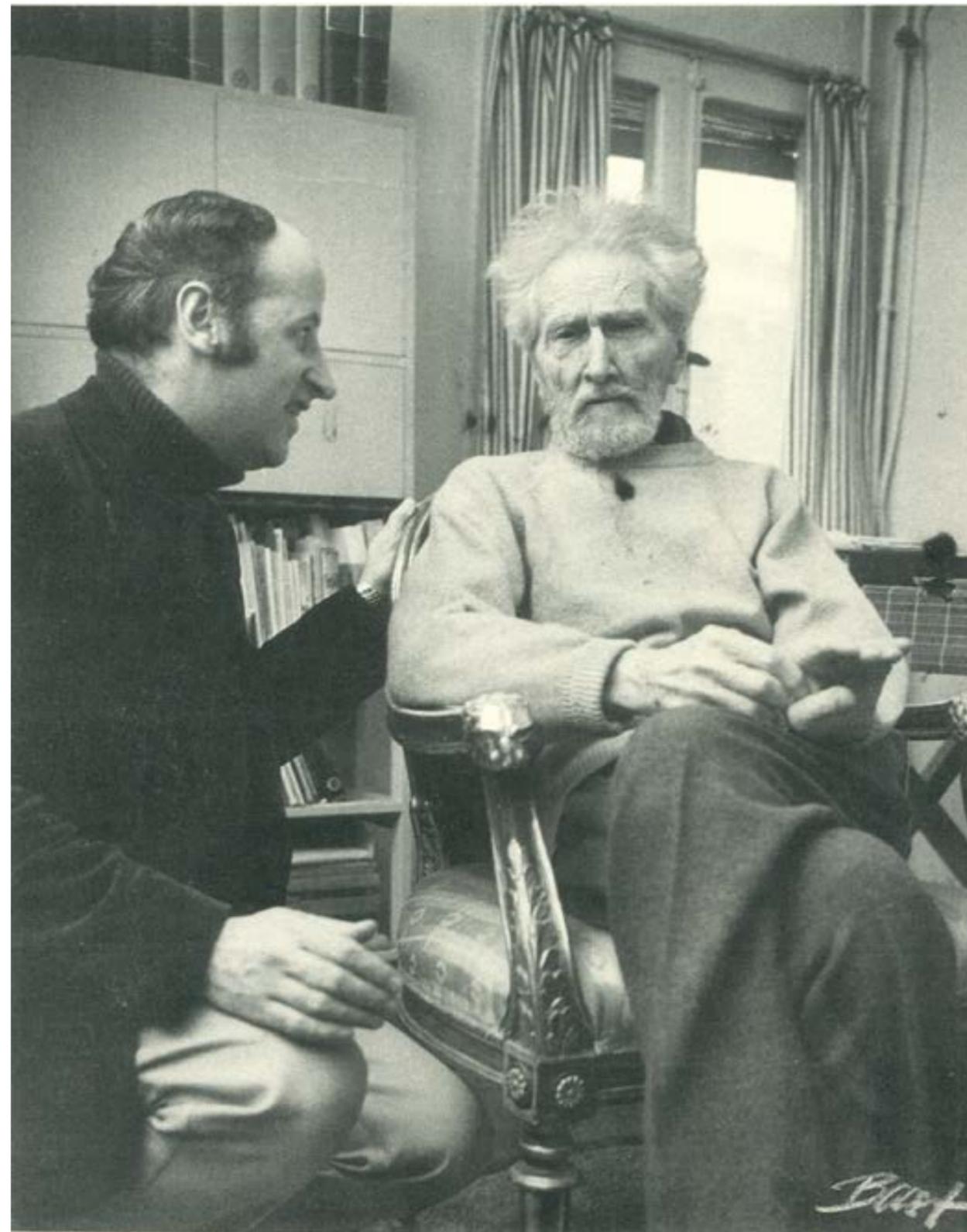
Karl-Heinz Bast est né à Bonn en 1937. Photographe indépendant depuis 1960, il a travaillé pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, le *Süddeutsche Zeitung*, *Stern*, *Paris-Match*, *Life* ou encore *Die Zeit*.

Ces deux photographies furent prises à Venise, chez Ezra Pound, en 1970, deux ans avant la mort du poète, alors âgé de 85 ans. Ezra Pound s'y était installé en 1961 dans une ruelle étroite, au 252 Calle Querini.

Le poète est en compagnie de Castor Seibel (né en 1934 à Bonn). Ecrivain, poète, critique, collectionneur et expert, il est considéré comme l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre de Braque, Fautrier et Barceló.

Ces photographies montrent le poète marqué par le temps, mais le visage toujours noble et fier avec sa crinière, sa barbe blanche et son profil d'aigle. Ce qu'il y a de touchant dans cette image, c'est aussi de voir son intérieur somme toute modeste : des meubles modernes et sans cachet, quelques livres.

Ce qui rend la photo de droite particulièrement émouvante, c'est le regard plein de tendresse admirative que jette Castor Seibel sur le poète en posant sa main sur le bras de son fauteuil en un geste protecteur.



Dessin original au fusain
et à l'encre,
30 x 25 cm, sur papier
blanc, signé en bord in-
férieur droit au crayon :
« à Jacques Prévert / A.
Trauner ». Encadrement
postérieur.
Excellent état.

7 500 €

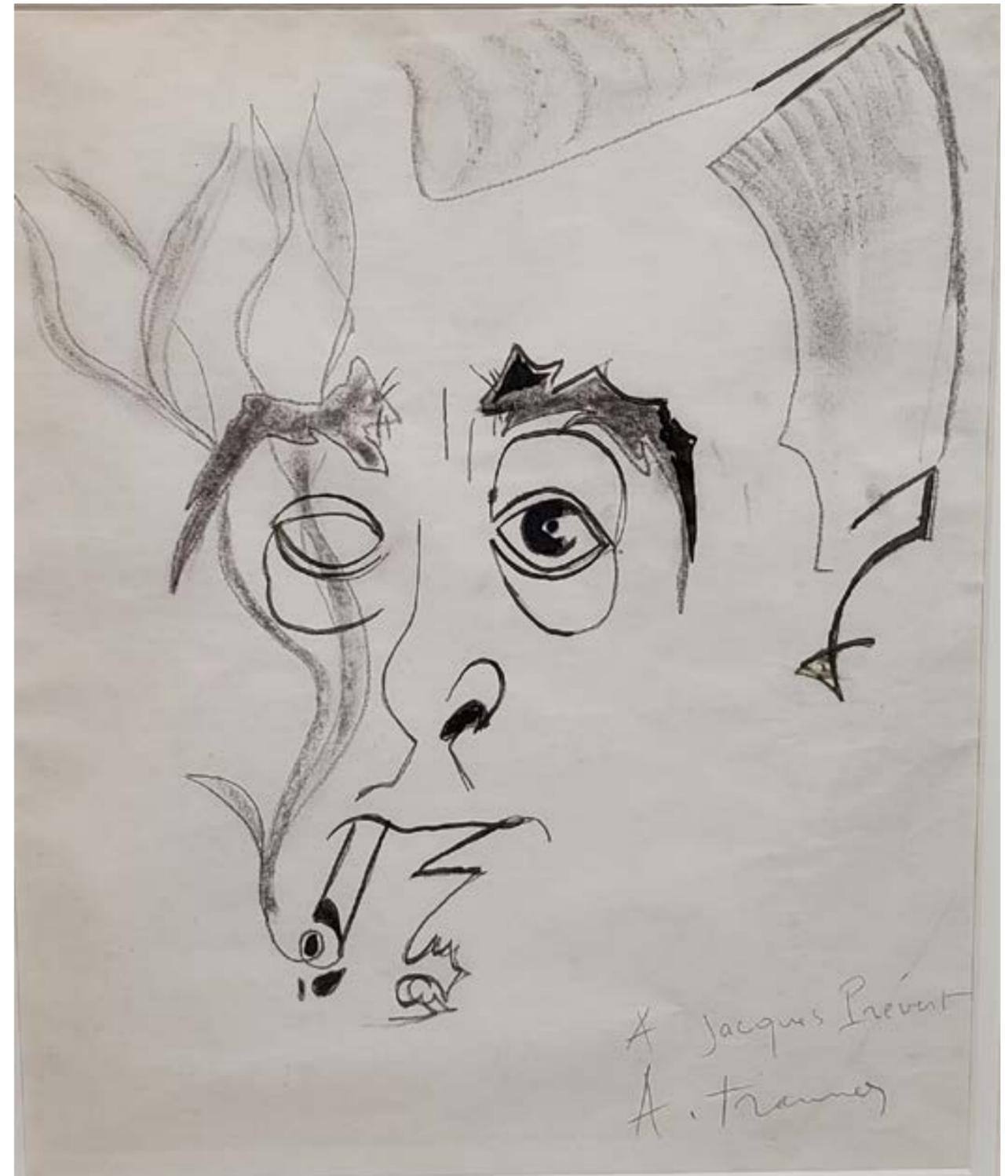
Jacques Prévert par Alexandre Trauner

Superbe rencontre de deux monstres sacrés du septième art.

Très expressif portrait de l'auteur de *Paroles* et du dialoguiste des *Enfants du Paradis*, du *Quai des brumes* et de tant d'autres films, dont Alexandre Trauner fut le décorateur.

Le visage du poète est dessiné au trait, son immortelle « clope » aux lèvres, dont la fumée dansante s'élève jusqu'au front, traversant un œil vide ; l'œil droit, très grand ouvert quant à lui, porte un regard d'une acuité intense, rappelant l'obturateur ouvert d'une caméra ; le plus singulier est constitué par les épais sourcils formant deux profils en silhouettes d'une souris et d'un chat, allongés et se faisant face de part et d'autre du visage. La bouche arbore un sourire prolongé par une sorte de signature qui formerait le nom « Zyg » [pour « zygomatique » ?].

Etonnant portrait, très fidèle, dans lequel de grand décorateur de cinéma français d'origine hongroise (Budapest, 1906 – Omonville-la-Petite, 1993 – Prévert avait acquis en 1971 une maison à Omonville-la-Petite, où il finit ses jours en 1977), a magnifiquement sur rendre toute la sensibilité pathétique et clownesque de Prévert, dans un dessin d'une étonnante ressemblance.



1939. Tirage argentique d'époque. 38,7 x 24,7 cm, monté sur carton fort. Envoi autographe signé sur le plateau de la cheminée :

« Pour Claudy ce portrait d'un animal
 J'ai été heureux avec toi... je le serai peut-être encore. Jacques ».

Dessin d'un petit animal après sa signature et un soleil à l'encre et au crayon rouge dans le coin supérieur gauche. Signé à deux reprises par la photographe : sur l'épreuve, dans le coin inférieur droit sur le carton de montage.

12 000 €

Jacques Prévert par Rogi André

« Je trouvais qu'il ressemblait à Humphrey Bogart », a dit Claudy Carter de Jacques Prévert. Fixant l'objectif d'un regard mi ténébreux mi enjôleur, impassible, le bras appuyé sur la cheminée, une cigarette à la main, l'autre dans la poche du pantalon de son costume, Jacques Prévert a effectivement quelque chose de l'acteur américain sur cette photo.

La belle et mélancolique dédicace est-elle un adieu ? Si tel est le cas, il aura voulu, par le choix de ce portrait, lui laisser de lui l'image la plus « classe ».

Photographe puis peintre d'origine hongroise, Rogi André (1900-1970), de son vrai nom Rosza Klein s'installa à Paris dans les années 1920. Elle fut l'épouse d'André Kertész.

Provenance : Claudy Carter.



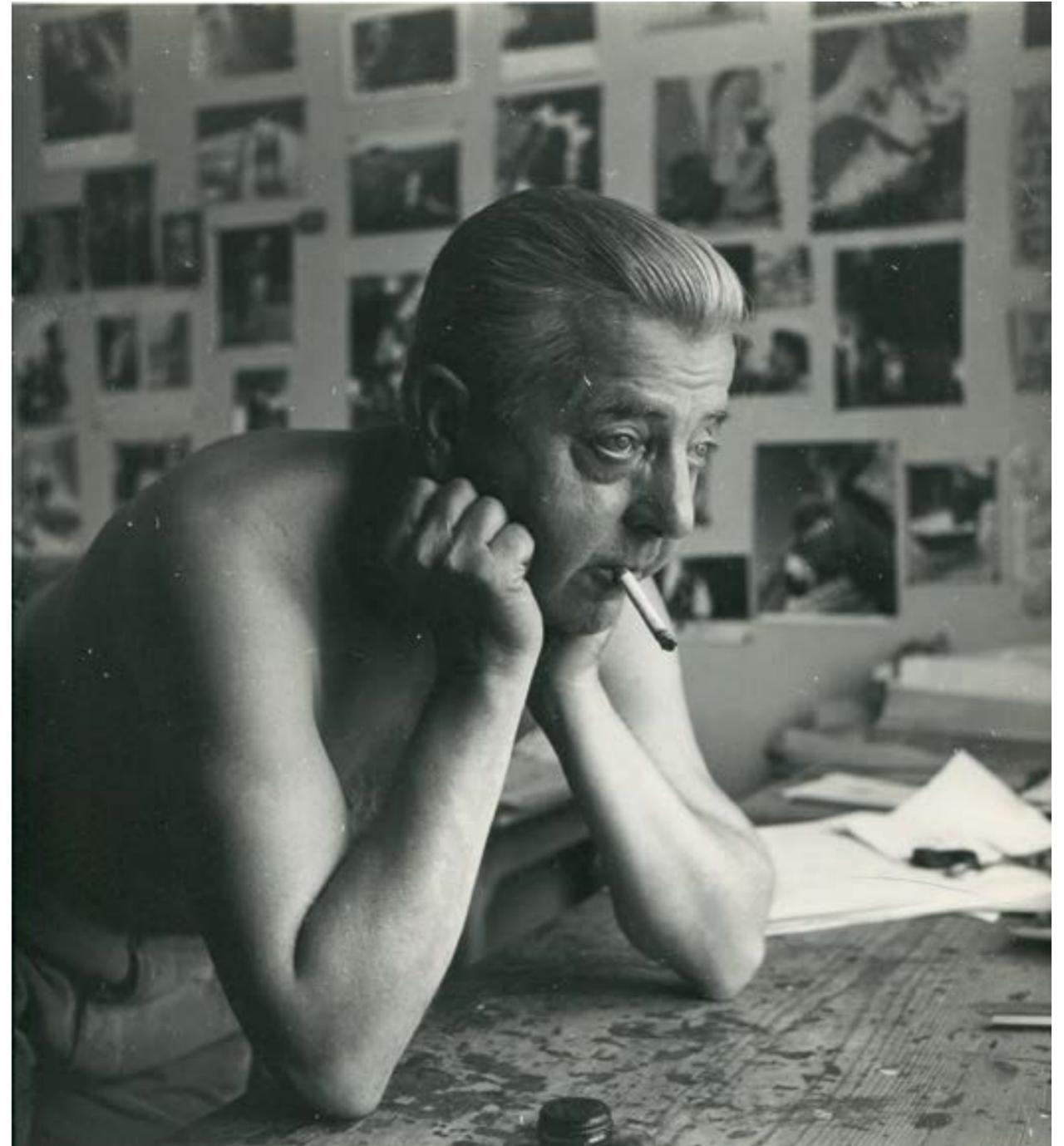
1951. Tirage argentique
d'époque.
24 x 23,5 cm. Cachet de
Paris-Match et nom du
photographe inscrit
au dos.

1 400 €

Jacques Prévert par Walter Carone

La photographie fut prise à l'été 1951 et publiée dans *Paris-Match*. Elle est due à Walter Carone (1920-1982), qui fit l'essentiel de sa carrière dans ce journal avant de fonder le magazine *Photo* en 1968 avec Roger Théron.

Elle montre l'écrivain durant ses vacances à Saint-Paul de Vence, au naturel, accoudé à sa table de travail maculée de taches d'encre, la tête dans les mains, la cigarette aux lèvres. Les yeux dans le vague, il affiche son éternel air flegmatique, un peu triste, comme si un masque était posé sur son visage.



Années quarante.
Tirage argentique
d'époque. 32 x 24,5 cm.
Tampon du photographe
au dos,

3 500 €

Jacques Prévert par Emile Savitry

Emile Savitry (1903-1967), Dupond de son vrai nom, également peintre, assistant de Murnau, fut une figure de Montparnasse. Il était lié à la plupart des artistes de l'époque et en particulier à Jacques Prévert, qui lui rendra hommage dans un poème de 1963. « *Savitry est peintre, écrivait Jacques Prévert, cela se voit, cela se sent, cela s'entend.* »

Ce beau portrait le montre mains dans les poches, appuyé à une fenêtre, les toits de Paris derrière lui. Ses cheveux coiffés en arrière, son blouson de jean au col relevé, sa décontraction lui donnent de faux airs de rocker.

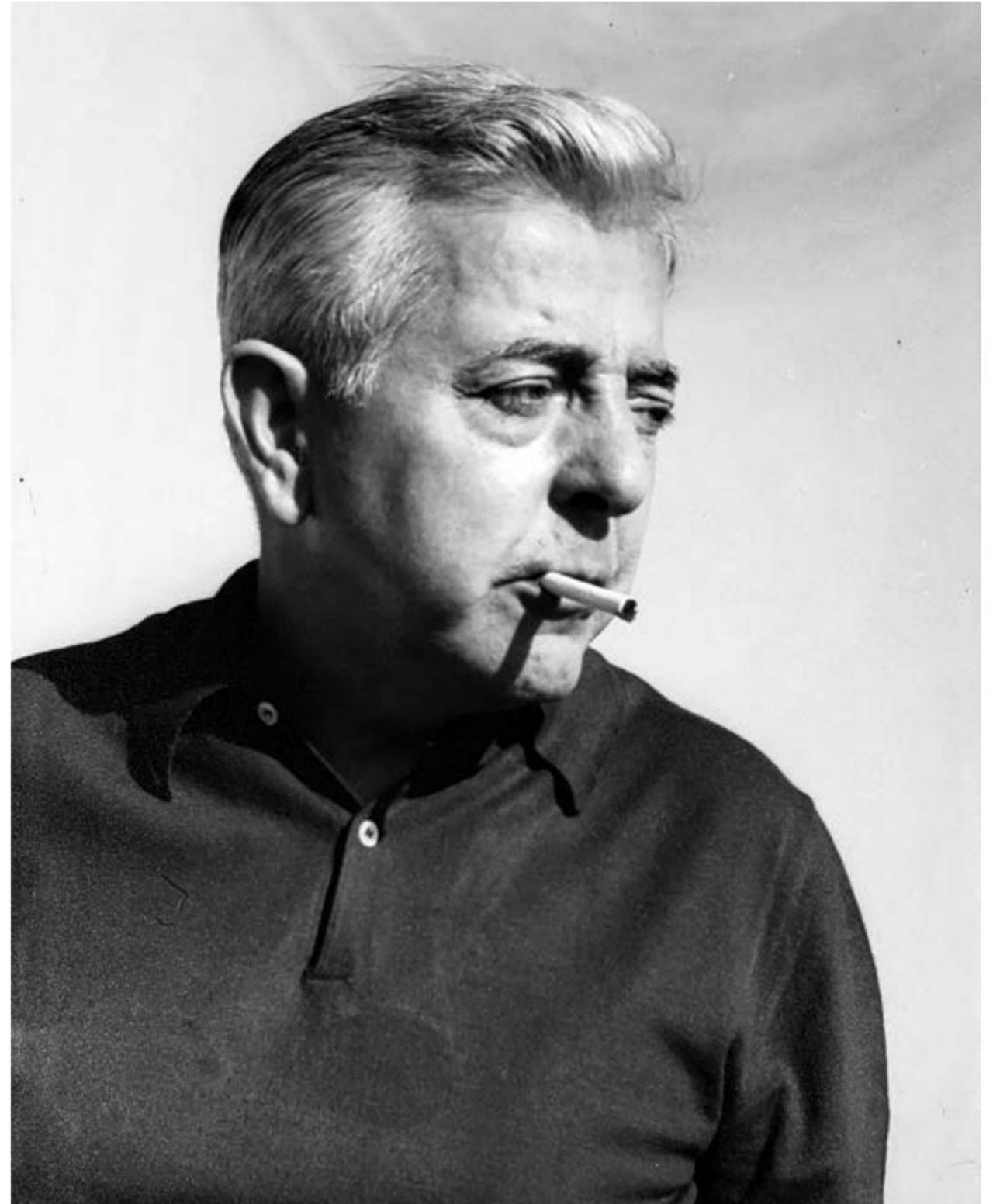


Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
29,5 x 23,5 cm. Cachet de
la photographie
au dos.

2 000 €

Jacques Prévert par Georgette Chadourne

Très beau portrait. L'absence de tout décor, le fond neutre magnifient le portrait, qui en devient archétypal.



Vers 1960. Tirage argentique d'époque.
30 x 22,2 cm. Cachet du photographe au dos.

1 500 €

Jacques Prévert par J. Bellini

La photographie, numérotée 11 au verso, fait partie d'un reportage consacré par le photographe à Jacques Prévert. Sur l'une d'entre elles, on le voit regarder un chat assis dans une vitrine. Ici il a l'air de s'interroger devant un petit écriteau manuscrit annonçant : « *Attention la chatte griffe* ».

Encore un beau portrait humaniste du poète.



1955. Tirage argentique postérieur. 18 x 12,7 cm. Cachet de la Cinémathèque française au dos.

1 600 €



Jacques Prévert par Robert Doisneau

L'univers poétique de Jacques Prévert et l'univers photographique de Robert Doisneau sont si proches que l'un semble presque le reflet de l'autre. (Il existe toutefois dans l'œuvre de Prévert une violence absente de celle du photographe.)

Cette photographie si justement célèbre fut prise en 1955 à la terrasse d'un café boulevard de l'Hôpital. Devant son ballon de rouge, la cigarette à la bouche et son chien à ses pieds, Prévert affiche un air passablement accablé. Sur une épreuve qu'il dédicença au photographe il inscrivit ce commentaire : « *effondré par la vacherie du monde, dixit Robert Doisneau* ».

N'était la figure de Prévert, cette photographie compterait encore au nombre des plus belles images parisiennes de Doisneau.



Jacques Prévert (photographie anonyme)

Cette photographie montre un Jacques Prévert cravaté, en costume croisé, rasé de près, un peu moins à son aise qu'habituellement. Elle fut peut-être prise lors d'une première cinématographique.

Fin des années quarante. Tirage argentique d'époque, marques de cadrage à la gouache blanche sur l'image. Tampon de l'agence Keystone et de l'hebdomadaire *Télérama* au dos. 18 x 13 cm

450 €



1951. Tirage argentique postérieur. 20,5 x 20 cm. Tampon Roger-Viollet au dos.

500 €

Jacques Prévert par Boris Lipnitski

La photographie (non créditée) fut prise à Cannes en avril 1951 chez Pablo Picasso, à la fin d'un déjeuner. Prévert fixe le photographe avec un petit air de défi dans le regard. Nous n'avons pu identifier la personne qui se tient assise à côté de lui.



Vers 1970. Tirage argentique d'époque. 15 x 23 cm. Tampon du photographe au dos.

1 200 €

Jacques Prévert par José They

Sur cette photographie prise à la fin de sa vie, Jacques Prévert, en polo de sport, vu de trois quarts, se tient bien droit, la tête relevée, les sourcils haussés. Son éternelle cigarette vissée aux lèvres, avec sa lippe et son regard de chien battu, il demeure immuable.

1943. Tirage argentique
d'époque.
Format carte postale.
7,7 x 12,3 cm.

1 500 €



Jacques Prévert (photographie anonyme)

En imperméable blanc, le chapeau sur la tête, les paupières toujours un peu lourdes, Jacques Prévert pose à la balustrade d'un paquebot de carton-pâte. A ses côtés, la jeune Claudy Carter (Emanuelli pour l'état-civil). Prévert l'avait rencontrée en 1938 alors qu'elle était âgée de seize ans et tous deux vécurent une passion amoureuse pendant six ans. Lorsqu'elle le quitta pour un footballeur, le poète écrivit *Les Feuilles mortes*.

Si l'on en croit une légende manuscrite portée sur une autre photographie montrant Prévert et Claudy dans le même décor (mais vêtus différemment), ce cliché aurait été pris à la foire de Nice en 1943. C'est dans cette ville que fut tournée à cette date une partie des *Enfants du Paradis*. A gauche de Prévert, figure Henri François Rey (1919-1957), futur romancier, qui écrira les dialogues de *Terrain vague*, film de Marcel Carné sorti en 1960. Le dernier à droite est Joseph Kosma, qui composa la musique des *Enfants du paradis*. Nous n'avons pas identifié le personnage sur la gauche.

Provenance : Claudy Carter.



Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 13 x 8,8 cm.

2 500 €

Jacques Prévert et Claudy Carter (anonyme)

L'image du bonheur.

Assis par terre dans un jardin, en robe de chambre ouverte, Jacques Prévert regarde le photographe d'un air content, tandis que Claudy Carter le couve d'un regard amoureux, sourire aux lèvres.

Provenance : Claudy Carter.



Jacques Prévert et Claudy Carter (anonyme)

Cette photographie de petit format possède un charme inversement proportionnel à sa taille. Prise rue Mouffetard, dans le cinquième arrondissement de Paris, elle montre les deux amoureux devant un café à l'enseigne « Bois et Charbons ». En costume et cravate mais coiffé d'une casquette prolétarienne, cigarette à la main, la silhouette de Jacques Prévert est immédiatement reconnaissable. Le mot d'amour écrit au verso rend cette photo d'autant plus touchante.
Provenance : Claudy Carter.

Janvier 1939. Tirage argentique d'époque. 5,8 x 5 cm. Inscription de Claudy Carter au dos signée d'une fleur : « Jacques chéri, je voudrais rester avec toi toujours toujours. Je t'aime tant. »

1 500 €

Les mêmes, dans une rue du sud de la France

Provenance : Claudy Carter.



1947. Tirage argentique d'époque. 8,3 x 6,3 cm. Inscription de Claudy Carter au dos : « septembre 47 ».

1 500 €



Jacques Prévert (photographie anonyme)

Très rare photographie de jeunesse. Saisi dans un jardin, mains dans les poches, torse nu sous son blouson, le poète a déjà cet air impassible qu'on lui voit sur la plupart des photographies.
Provenance : Claudy Carter.

Années vingt. Tirage argentique d'époque. 8 x 5,5 cm.

1 500 €



Années trente. Tirage argentique d'époque. 5 x 4 cm.

500 €

Jacques Prévert (photographie anonyme)

Cette photographie d'identité sur laquelle Prévert apparaît inhabituellement « civilisé » est ainsi légendée au verso par Claudy Carter : « Jacques je t'aime, je t'aime. En souvenir d'un ami qui m'est plus cher que tout au monde. »
Provenance : Claudy Carter.



Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 5,5 x 5,5 cm.

1 200 €

Jacques Prévert (photographie anonyme)

On fait difficilement plus naturel et décontracté : Jacques Prévert, en short, cigarette aux lèvres, promène son chien dans une rue de Saint-Paul de Vence.
Provenance : Claudy Carter.



Jacques Prévert et Claudy Carter

1943. Tirage argentique d'époque. 7,5 x 12,2 cm. Pli horizontal au centre.

Toujours prise à la foire de Nice, le cliché montre cette fois le couple seul, Claudy tout sourire, et Jacques, toujours impassible sous ses paupières lourdes.

Provenance : Claudy Carter.

1 500 €



Jacques Prévert et Claudy Carter

Début des années quarante. 2 tirages argentiques d'époque. 7 x 8,2 cm.

Ces deux clichés furent pris à quelques secondes de distance par un photographe ambulant sur la Promenade des Anglais à Nice. Ils ont tout le charme des instantanés de vacances.

Provenance : Claudy Carter.

2 400 €



Jacques Prévert, Claudy Carter et des amis

La photographie fut prise à Saint-Paul de Vence en 1941. Les scènes de repas entre amis en terrasse au restaurant constituent une partie importante de l'iconographie de Jacques Prévert.

Provenance : Claudy Carter.

Années quarante. Tirage argentique d'époque. 8 x 11 cm. Annotation manuscrite : « St-Paul 1941 » au dos.

1 200 €



Jacques Prévert et Claudy Carter

Toujours à la terrasse d'un restaurant du sud de la France, Claudy se protège derrière ses lunettes de soleil tandis que Jacques plisse les yeux, ébloui par le soleil.

Provenance : Claudy Carter.

Années quarante. Tirage argentique d'époque. 5,5 x 8 cm.

1 100 €



1943. Tirage argentique
d'époque. 7,5 x 12,2 cm.
Annotation manuscrite au
crayon au dos.

1 800 €

Jacques Prévert, Claudy Carter et Henri-François Rey

Prévert semble avoir été assidu de la foire de Nice, durant le tournage des *Enfants du paradis*. On le voit ici sur le même paquebot de carton-pâte, en compagnie de Claudy Carter et Henri-François Rey.

La photographie a peut-être été prise par le futur journaliste de *Paris-Match* Roger Théron, qui rencontra Prévert à Nice en octobre 1943 grâce à Henry-François Rey et écrit à Prévert en lui envoyant une photo prise à cette même foire : « *J'ai envie de vous dire la joie que j'éprouve de vous avoir connu, de vous avoir parlé et de vous avoir vu comme vous êtes dans la vie et non plus seulement à travers vos films. Cela a été pour moi d'un grand encouragement de vous voir vivre tous trois avec MM. Traüner et Rey autour du cinéma, pour le cinéma et aussi tellement dans la vie de tous les jours.* »

Provenance : Claudy Carter.



1943. Tirage argentique
d'époque.
9,3 x 6,8 cm.

1 500 €

Jacques Prévert et Claudy Carter

Il faut croire que le couple formé par Jacques Prévert et Claudy Carter attirait les photographes ambulants de Nice, et que les deux amoureux étaient heureux de fixer le souvenir de ces moments passés ensemble.

Provenance : Claudy Carter.

Paris, Collection Le Point du Jour, NRF-Gallimard. (1951).

In-8 carré, broché. 365 pp. ch. : 1 f. bl., faux-titre, titre avec la justification au verso, 1 p. n. ch. portant « Programme », titres des pièces pp. 8 à 10, 1 f. n. ch. portant au recto « La Transcendance » et le texte au verso, le texte commence p. 13 et se termine p. 360, 1 f. n. ch. avec au recto la reproduction en fac-similé d'un poème manuscrit de Prévert, pp.363 à 363 : « Références », 1 p. n. ch. portant l'achèvement d'imprimer et 1 f. bl.

Mention de 48e édition, mais même achevé d'imprimer que l'originale.

Exemplaire enrichi d'un envoi-collage sur la couverture : « Pour Florence Gould, Jacques Prévert » et d'une gouache originale contrecollée par Prévert sur le verso du premier feuillet et le faux-titre, titrée par Prévert : « Rêve Pierre But 11 ans ».

16 000 €

Jacques Prévert Spectacle

Précieux exemplaire avec un envoi-collage original sur la couverture et une gouache enfantine collée par Prévert.

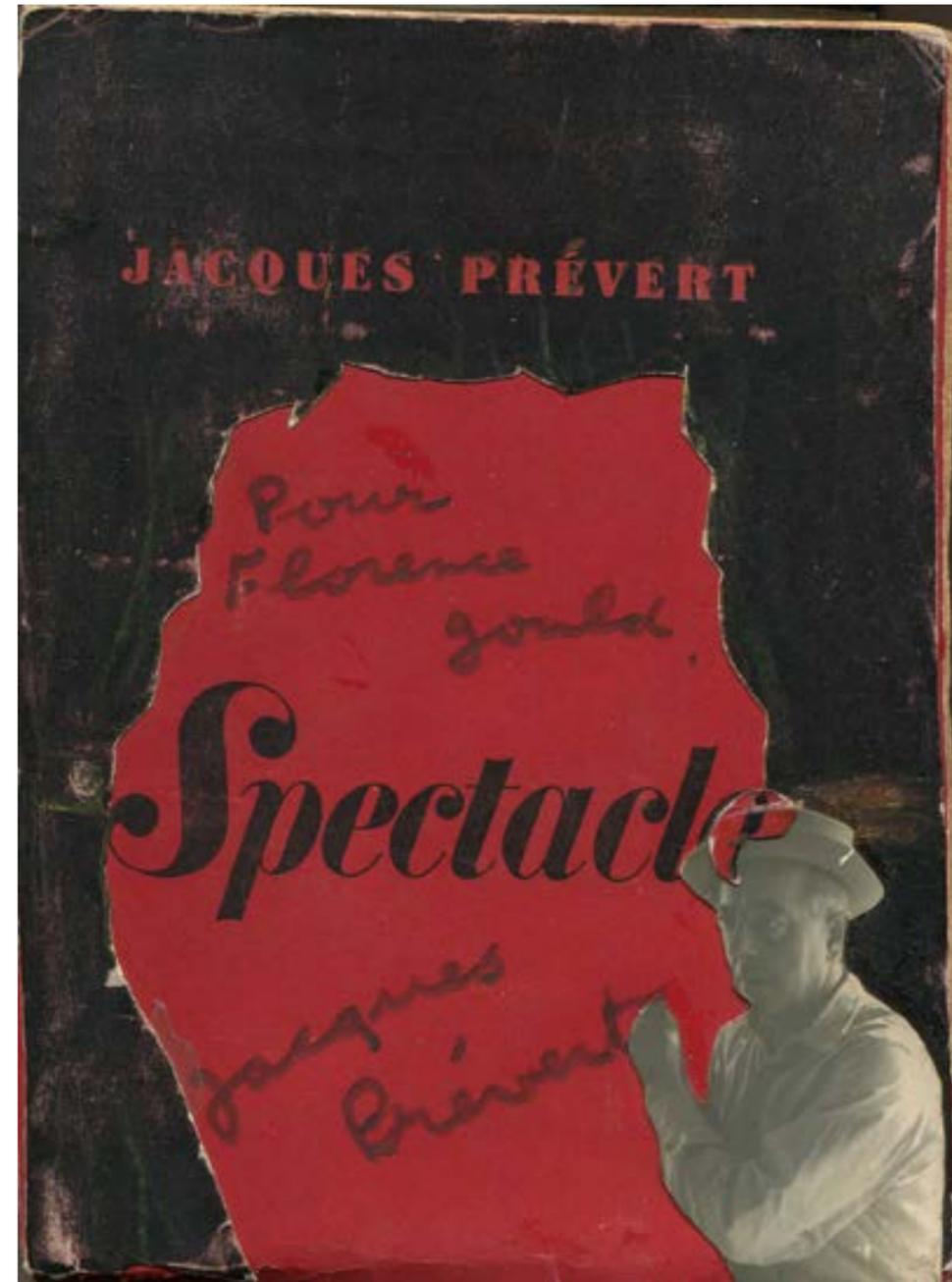
Spectacle est le quatrième recueil publié par Jacques Prévert. Il rassemble principalement des textes écrits pour le groupe Octobre entre 1932 et 1936, dont la célèbre *Bataille de Fontenoy*, mais aussi des chansons comme *Les Enfants qui s'aiment*.

Richissime américaine ayant épousé le milliardaire Frank Jay Gould, Florence Gould (1895-1983) recevait dans sa demeure de l'avenue de Malakoff de nombreuses personnalités des lettres et des arts, dont Jean Paulhan, Jean Dubuffet, François Mauriac et bien d'autres. Elle donnait le jeudi de célèbres déjeuners à l'hôtel Meurice, auxquels assistaient tout ce que Paris comptait de personnalités et où Paul Léautaud voisinait avec des académiciens.

Jacques Prévert a probablement été convié à l'un de ces déjeuners, mais son lien avec Florence Gould est aussi d'une autre nature. Avant que les éditions du Point du jour ne soient rachetées par Gallimard, celle-ci avait donné un million de francs à René Bertelé, son fondateur et ami de Prévert lorsqu'il se trouvait en difficulté financière.

Sur cet exemplaire, Jacques Prévert a encadré la couverture de papier noir avec une grande déchirure au centre laissant voir le titre sur fond rouge et collé dans le coin inférieur droit une photographie de lui en buste, vêtu d'une chemise blanche et coiffé d'un chapeau, placé dans une position telle qu'il semble signer l'envoi.

Il a également collé une jolie gouache exécutée par un enfant de 11 ans, représentant un enfant suspendu en l'air la tête en bas entre des arbres et sous l'œil d'un gros oiseau. Cette peinture naïve est tout à fait emblématique de l'univers du poète.



Edition revue et
augmentée.
(Paris), Éditions du Point
du Jour, Collection « Le
Calligraphe ». 1947.

In-8 carré, 183 x 135 mm.
294pp., 1f. n. ch.

Cartonnage d'éditeur.
Bradel pleine toile noire,
étiquettes de titre
imprimée en rouge sur le
premier plat et en orange
sur le dos ; doublures et
gardes de papier rouge.

Excellent état de
conservation (quelques
légères salissures à
l'intérieur ; minime
accroc à une coupe).

Deuxième édition, en
partie originale. La
première édition est de
1945.

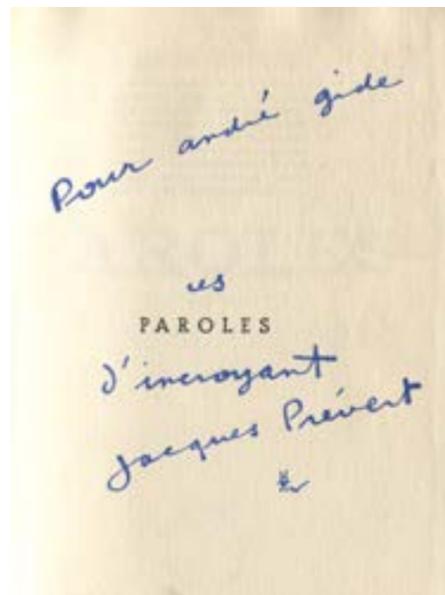
Exemplaire n°64/500 des
530 Alfa Alma du Marais,
seul grand papier.

Précieux exemplaire
d'André Gide, portant cet
envoi autographe signé à
l'encre bleue sur le faux-
titre :

« Pour André Gide
ces
paroles
d'incroyant
Jacques Prévert. »

L'envoi est accompagné du
dessin d'un tout petit
chat.

18 000 €



Jacques Prévert Paroles

L'exemplaire est enrichi d'un dessin original en couleurs de Maurice Henry : « Le raton laveur », réalisé de façon enfantine et contrecollé sur le premier contreplat et la première garde du livre.

Au-dessus du dessin, Prévert a inscrit à l'encre bleue : « Maurice 12 ans ». 177 x 224 mm, crayons de couleurs et gouache sur papier.

Le dessin montre des gens en train de creuser un trou devant un paysage de petites maisons et une clôture enserrant un jardin ; on distingue quelques constructions de maçonnerie curieuse au second plan. Au premier plan, l'inscription « le raton laveur » montre un gros rat ayant attrapé dans sa gueule une souris.

Bien que ce dessin ait toutes les allures d'un dessin d'enfant, il s'agirait d'un dessin original du peintre et illustrateur surréaliste Maurice Henry (1907-1984), ainsi que nous l'apprend une lettre émue de remerciements d'André Gide à Prévert citée par le biographe de Prévert, Yves Courrière (*Jacques Prévert, en vérité*, Gallimard, 2000, « Folio », p. 828) : « Cher Jacques Prévert / Ah ! voici qui me touche. Je suis confus et ravi... Vous devez bien penser que je n'avais pas attendu cet envoi pour écouter vos Paroles ; même si je me les étais offertes aussitôt proférées... mais combien m'est plus précieux cet exemplaire avec votre dédicace et le beau tableau de Maurice [Henry – ajout du biographe] que vous y avez joint. Remerciez-le de ma part. (...) »

Très belle association.

Provenance : Catherine Gide, fille de l'écrivain.



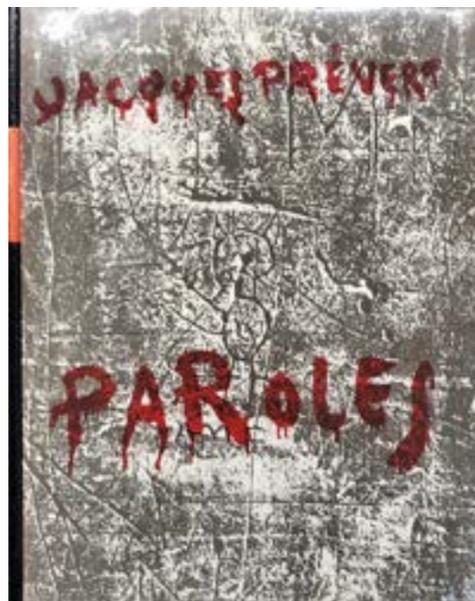
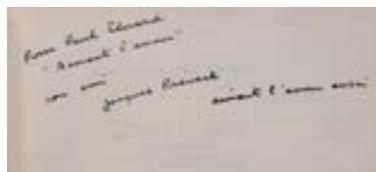
(Paris), Editions du Point du Jour, Collection « Le Calligraphe ». 1945 (Achévé d'imprimer le 20 décembre 1945). Petit in-4, 225 pp. (dern. n. ch.), 1 p. bl., 1f. n. ch.

Reliure signée de Mercher. Plats reprenant la couverture originale du livre illustrée d'une photo de Brassai, dos de maroquin noir, pièce de titre de veau rouge. Etui reprenant l'étui original du livre.

Edition originale. Un des 324 exemplaires sur vélin de Rives, seul grand papier après 10 Madagascar (exemplaire nominatif hors-commerce marqué M, imprimé pour Paul Eluard. Exemplaire enrichi d'un envoi autographe signé à l'encre bleue sur le faux-titre : « Pour Paul Eluard / « Aimant l'amour » / son ami / Jacques Prévert / aimant l'amour aussi ».

Egalement enrichi d'un collage original intitulé « Les Amoureux » (215 x 160 mm).

45 000 €



Jacques Prévert Paroles

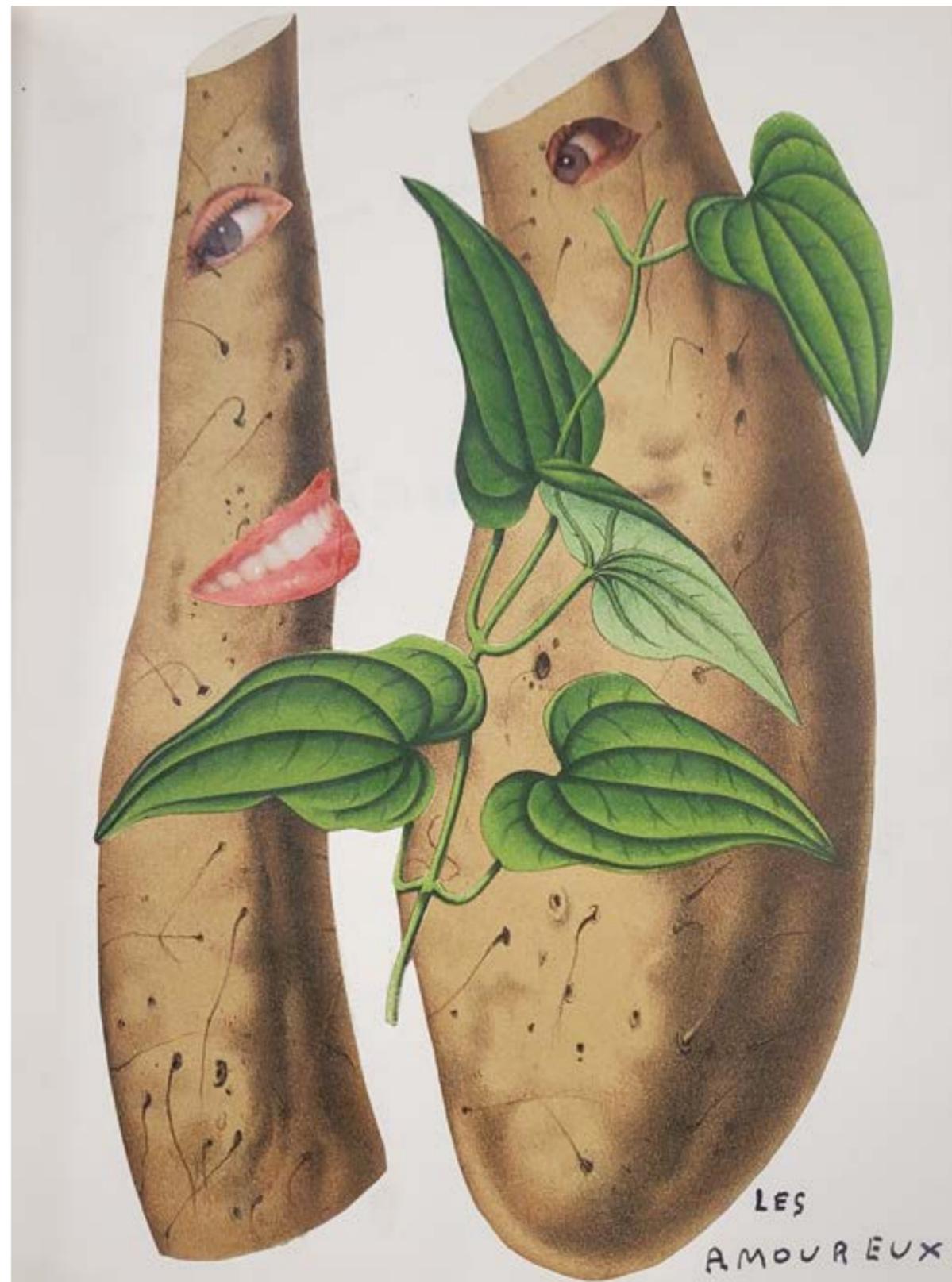
Paul Eluard et Jacques Prévert se rencontrèrent aux débuts des années vingt, aux premiers temps du surréalisme. Dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* (1938), dirigé par André Breton et Paul Eluard, Prévert est qualifié de « *Celui qui rouge les cœurs* ». Pendant la guerre, Prévert donnera dix poèmes à l'*Eternelle Revue* de Paul Eluard, fondée dans la clandestinité, dont « La Complainte de Vincent », reprise dans *Paroles*, qui lui est dédiée.

Eluard, quant à lui, écrira le poème « Dans mon beau quartier » pour Marcel Carné et Jacques Prévert, « *qui inaugurent l'image réelle* ».

L'envoi fait référence au poème « La Dame de carreau », publié dans *Les Dessous d'une vie* en 1926, et qui s'achève sur ces mots : « *Les cartes ont dit que je la rencontrerai dans la vie, mais sans la reconnaître. Aimant l'amour.* »

Le collage monté en tête de cet exemplaire prolonge parfaitement l'envoi puisqu'il est intitulé *Les Amoureux*. Relativement inusuel dans l'œuvre graphique de Prévert, d'une fraîcheur et d'un humour remarquables, il représente, sur un fond blanc, deux tubercules de pommes de terre en train de se faire de l'œil. A celui de gauche a été ajoutée une bouche féminine souriante, tandis que celui de droite se dissimule derrière une branche de feuillage.

Provenance : Renaud Gillet (ex-libris).





Jacques Prévert, collage original

Années soixante.
22 x 15 cm, sous
encadrement. Collage
original monté sur
une feuille de papier
vermillon, signé et
dédié à cheval sur
le collage et le papier
par Prévert : « A Betty.
Jacques ».

7 000 €

Le fond du collage est constitué par un paysage sud-américain montrant une falaise à pic avec des cactus et des buissons.

Au centre, deux figures découpées sans doute dans une reproduction d'un sujet religieux du XVIII^e siècle, que Prévert a arrangées de telle sorte que les pieds du personnage de gauche sont levés à la verticale en lieu et place du bras droit de la femme.

Caché dans le cactus, un personnage à l'air effaré semble tétanisé par la scène.

L'œuvre est dédiée à la portraitiste Betty Bouthoul, épouse de Gaston Bouthoul qui avait été l'avocat de Jacques Prévert. L'écrivain lui consacra un poème dans *La Pluie et le beau temps*.



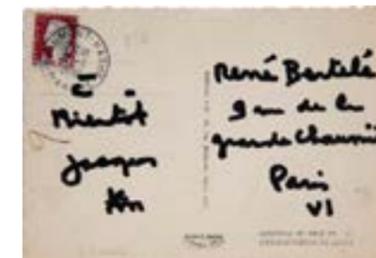
Jacques Prévert, collage original

Sur un fond de paysage composite, le collage oppose un personnage courroucé tout droit sorti de l'époque carolingienne à deux paisibles indigènes souriants, d'aspect polynésien.

La carte est adressée à son ami René Bertelé l'éditeur de *Paroles* et fondateur des éditions le Point du Jour.

Collage original sur carte postale signée au verso à René Bertelé, Beaumont-Hague [6 novembre 1961].

8 000 €



1966.
15 x 20 cm. Sur une carte postale adressé à Camille Grandva avec adresse autographe, portant au verso un dessin de fleurs à l'encre de Chine et aquarelle signé. Marques de plis, petits trous, traces de scotch au verso.

4 500 €

Jacques Prévert, collage original

Sur une vue de Saint-Paul de Vence, Jacques Prévert a collé l'image d'un enfant assis tenant dans chaque main un bouquet de fleurs plus grand que lui.

Les jambes de l'enfant forment un V auquel répond, inverse, celui des bouquets.



1963. Affiche lithographiée dédiée au feutre avec le dessin d'un cœur et d'un petit chat en bas à droite. 42 x 32 cm. Sous encadrement.

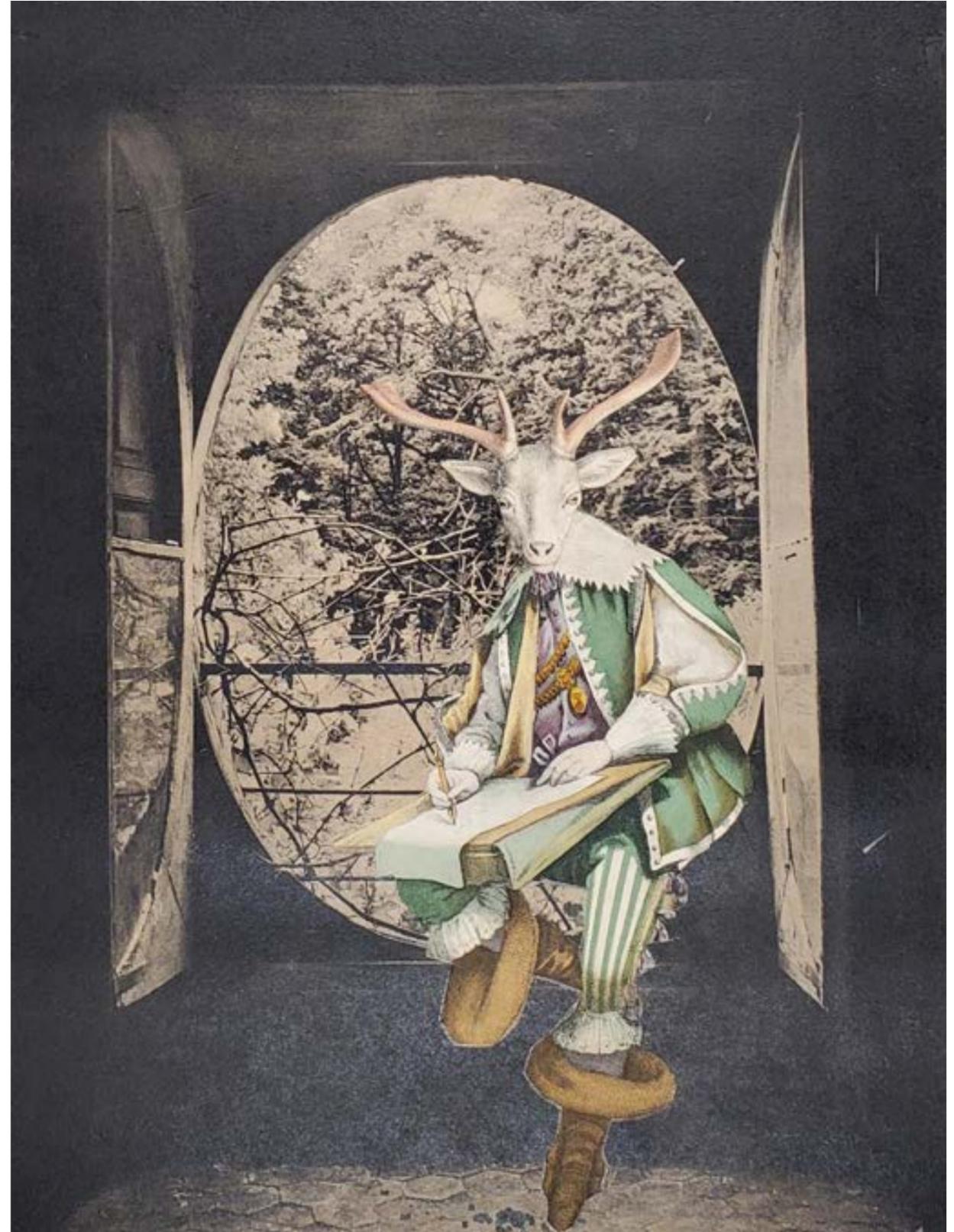
2 500 €

à Betty
Jacques
le
Antibes Septembre 1963

Jacques Prévert, Le Désert de Retz

Cette affiche reproduit un collage de Jacques Prévert intitulé *Le Désert de Retz* sur un fond constitué par une photographie d'Izis. Il fut reproduit sur la couverture de l'édition originale du recueil *Fatras* (1966).

L'œuvre est dédiée à la portraitiste Betty Bouthoul, épouse de Gaston Bouthoul qui avait été l'avocat de Jacques Prévert. L'écrivain lui consacra un poème dans *La Pluie et le beau temps*.



Avril 1880 ? (d'après une mention manuscrite au dos). Tirage albuminé d'époque. 9,1 x 5,7 cm. Contrecollée sur carton fort portant l'adresse du photographe au verso : Paris, Chambay, Grand Hôtel, 12 Boul^d des Capucines.

11 000 €

Marcel Proust et son frère Robert enfants

Marcel est assez méconnaissable sur cette photographie prise quelques années plus tard. Il apparaît comme un garçon solide, décidé et porte, comme son frère, des cheveux ondulés avec une raie sur le côté. Les deux frères sont vêtus à l'identique et Robert s'accroche à son bras comme pour rechercher sa protection.

Provenance : Jacques Guérin (1992, VII, n° 50).



Tirage argentique d'époque. Format carte de visite (9,1 x 5,4 cm), contrecollée sur carton fort à l'adresse du Studio Hermann & Cie. Trace d'encadrement, bords du carton émoussés.

12 500 €

Marcel Proust et son frère Robert enfants

Les deux frères sont vêtus de la même manière, avec un grand nœud papillon. Robert est assis sur un piédestal et Marcel, debout à ses côtés, pose ses mains sur la jambe de son cadet.

Proust a environ onze ans. Déjà une différence sensible se fait jour entre eux. Marcel, aux traits plus délicats, apparaît sensible et sage. Robert, plus massif, fait aussi plus frondeur.

Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 47. -- Jaquemart-André, n° 52.

Références : Rey, repr. p. 20. -- Cattai, n° 14. -- Picon, repr. p. 19, n° 10.

Vers 1883. Tirage albuminé d'époque. 9,2 x 6 cm. Contrecollée sur un carton portant l'indication « Charles Beyer Faub^{re} de Cracovie à Varsovie ».

12 000 €



Marcel Proust et son frère Robert enfants

Une photographie peu connue et assez inusuelle. Malgré l'indication figurant au dos du carton, elle aurait vraisemblablement été prise chez Hermann.

Elle montre les deux frères « en situation ». Marcel, à droite, les cheveux ras, est en train d'asperger Robert avec l'eau d'une fontaine, un sourire taquin aux lèvres.

Provenance : Jacques Guérin (1992, VII, n° 51).



1887. Tirage albuminé d'époque. Format carte de visite (9,3 x 6 cm), contrecollé sur carton fort au nom du photographe. Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso. Annotations au verso.

12 500 €

Marcel Proust par Paul Nadar.

Cette photographie fut prise le 24 mars 1887, à l'époque où Marcel Proust, âgé de seize ans, était élève au lycée Condorcet. On reconnaît « *ses immenses yeux orientaux, son grand col blanc, et sa cravate flottante* » qui le font ressembler à « *une sorte d'archange troublé et troublant* », selon les mots de Daniel Halévy (cité dans Nadar, p. 35).

Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 56.

[Trouville, vers 1891-1892]. Tirage albuminé d'époque (9,1 x 7,5 cm, en médaillon), contrecollé sur carton. Légèrement passée.

15 000 €



Marcel Proust (photographie anonyme)

Cette photographie aurait été prise chez Mme Straus, dans sa propriété du Clos des Mûriers, à Trouville. Les cheveux en brosse, une fleur à la boutonnière, Proust a ici environ 21 ans. M. Naturel, qui situe cette photographie à la « Cour brûlée », autre propriété louée par les Straus en 1892, pense que le portrait du jeune Swann dans *Un amour de Swann* emprunte ses traits à cette photographie : « *chaque soir, après qu'un léger crêpage ajouté à la brosse de ses cheveux roux avait tempéré de quelque douceur la vivacité de ses yeux verts, il choisissait une fleur pour sa boutonnière* ».

Timbre humide de la collection [Suzy] Mante Proust au verso.

Exposition : B.N.F., n° 137.

Références : Cattai, n° 40. -- Album Pléiade, repr. p. 130. Picon, repr. p. 42. Naturel, p. 88.



Marcel Proust et son frère Robert par Paul Boyer

Proust a ici vingt ans. On retrouve sur la photo la même fine moustache, le teint de cire et l'élégante cravate qu'a fixés Jacques-Emile Blanche sur son portrait peint à la même époque.

Il est intéressant de confronter l'image des deux frères : le visage plus massif, la moustache plus fournie, Robert Proust contraste avec la langueur de son aîné.

Le portraitiste Paul Boyer reprit le studio parisien d'Otto Van Bosch en 1888. Installé boulevard des Capucines et à Trouville, il fut actif jusqu'en 1909.

Provenance : Suzy Mante Proust.

Reproduction in Album Pléiade, p. 125.



1891 et vers 1890. Deux photographies originales. Tirages albuminés d'époque. Format carte de visite (8,9 x 5,8 cm et 8,8 x 5,8 cm), contrecollées sur cartons au nom du photographe. Le bas du carton du portrait de Marcel a été coupé de 3 mm, sans atteinte à la photographie.

15 000 €

1889-1890. Tirage albuminé
d'époque, 16,7 x 11,3 cm.

Monté sur carton,
31 x 24 cm à bords
arrondis. Dédicace
autographe signée à
l'encre sur le montage :

« A Gaston, Marcel
Proust ».

55 000 €

Marcel Proust pendant son service militaire

Cette photographie montre Marcel Proust âgé de dix-huit ans, lors de son volontariat à Orléans, entre 1889 et 1890. Il existe plusieurs clichés de Proust devant cette même treille, en manteau ou redingote militaire, coiffé ou non d'un képi.

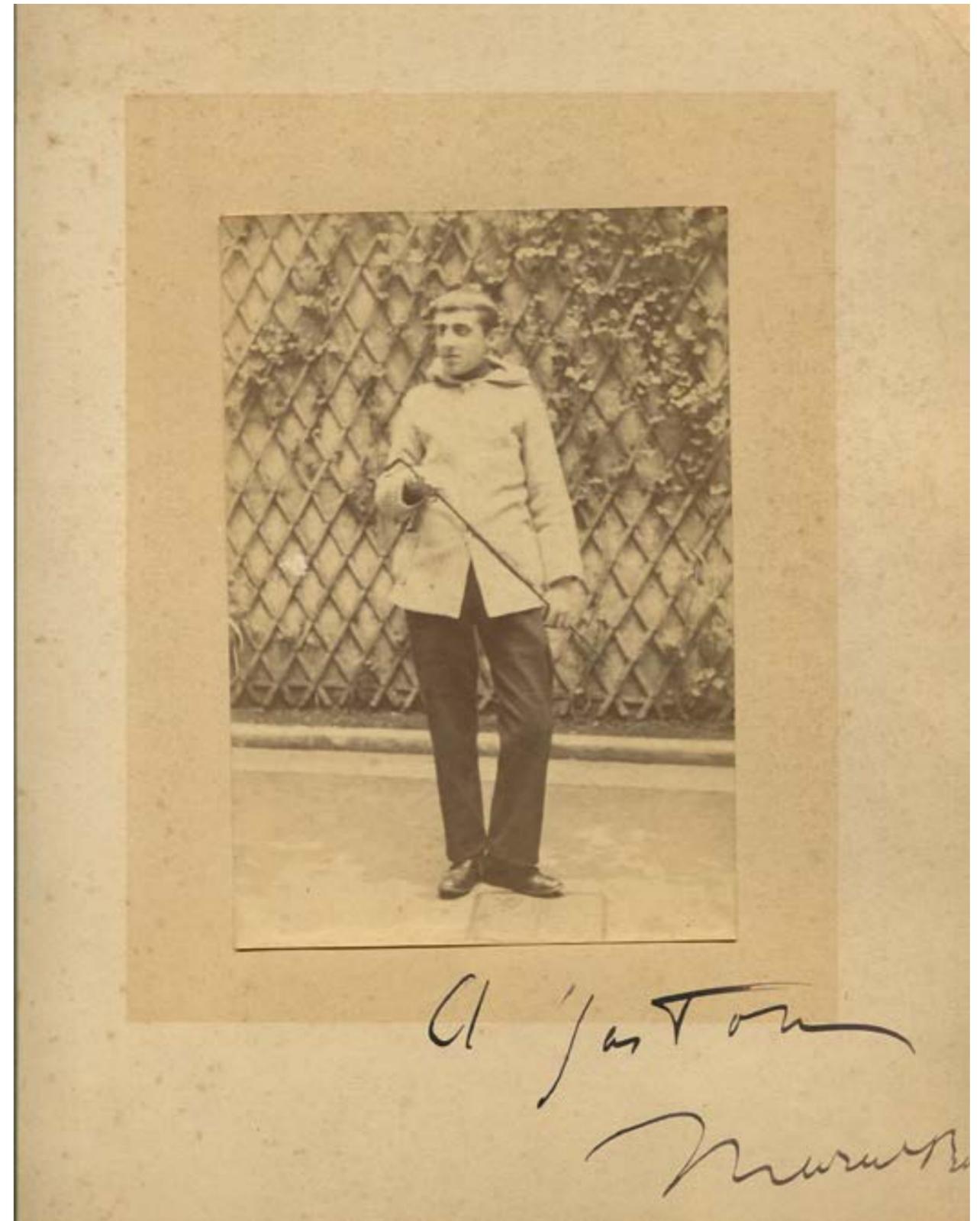
Il est ici photographié en pied, tête nue, souriant légèrement, le visage tourné vers la gauche, tenant une fine canne de jonc dans les mains, vêtu d'un paletot blanc à capuche.

La photographie est dédicacée à son grand ami de l'époque, qui deviendra un auteur dramatique à succès, Gaston Arman de Caillavet. Proust avait fait la connaissance de Gaston dans le salon de sa mère, Mme Arman, qui sera elle-même un des modèles de Mme Verdurin.

Alors qu'il accomplit son service militaire d'un an comme « volontaire » au 76^e régiment d'Infanterie d'Orléans, Marcel Proust se lie d'une amitié profonde, qui ressemble beaucoup à de l'amour platonique avec Gaston Arman de Caillavet (1869-1915 – la particule, ajoutée plus tard, est d'emprunt). Gaston de Caillavet est, sans aucun doute, l'un des amis qui aura le plus compté dans l'existence de Proust, lequel se retrouvera plus tard dans l'un des personnages essentiels de la *Recherche*, Saint-Loup, et son épouse, Jeanne Pouquet, dans celui de Gilberte Swann, formant avec Proust lui-même un étrange « ménage à trois ». Cette passion pour Gaston Arman ne se dénouera véritablement qu'avec la mort de celui-ci, après une longue maladie en 1915, qui affligera totalement Proust. Apprenant sa mort, Proust écrivit ces mots à sa veuve : « Non je ne peux pas croire que je ne reverrai jamais Gaston, pensez que je l'ai connu et adoré même avant qu'il vous connût ! que le seul nuage qu'il y ait jamais eu entre nous est venu de ce que nous étions tous les deux follement amoureux de vous (...) quelle absurdité que ce soit moi le malade, l'inutile, le bon à rien qui reste (...) ».

Inutile d'insister sur la rareté des photographies dédicacées par Marcel Proust.

Provenance : succession André Maurois.



Sans date. Négatif sur
plaque de verre,
30 x 24 cm. Manque dans le
coin supérieur droit.

5 500 €

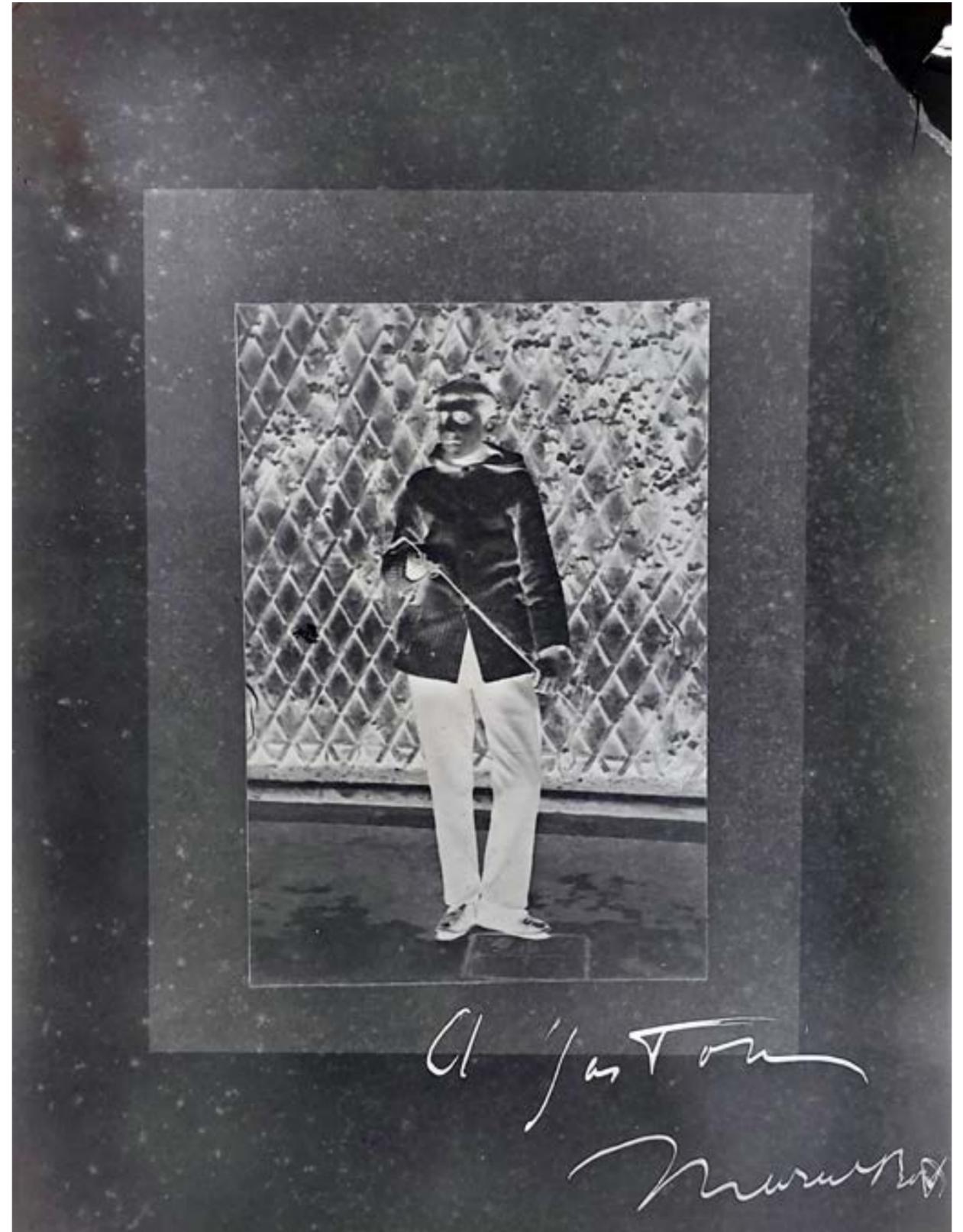
Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

Cette plaque, comme les suivantes, provient de succession de Madame André Maurois, c'est-à-dire Simone de Caillavet (1894-1948), la fille de Gaston Arman de Caillavet, à qui est dédiée l'épreuve. Celle-ci inspirera des traits à mademoiselle de Saint-Loup dans la *Recherche*.

Il s'agit d'une plaque sèche à la gélatine, par opposition aux plaques au collodion humide, qui présentent un aspect brun jaunâtre et furent peu à peu remplacées à partir des années 1880 par ces plaques sèches qui offrent des tons noirs, gris et clairs très précis comme on le voit sur celle-ci. Ces plaques elles-mêmes commencèrent à être abandonnées au profit des négatifs papier vers la fin du siècle (sauf pour les photographies à usage scientifique en raison de leur précision).

On peut donc penser que ces plaques représentant les photos avec leur dédicace ont été réalisées très tôt (en tout cas du vivant de Marcel Proust) à la demande de la famille Caillavet afin de préserver et de pouvoir reproduire ces précieux documents.

Provenance : succession André Maurois.



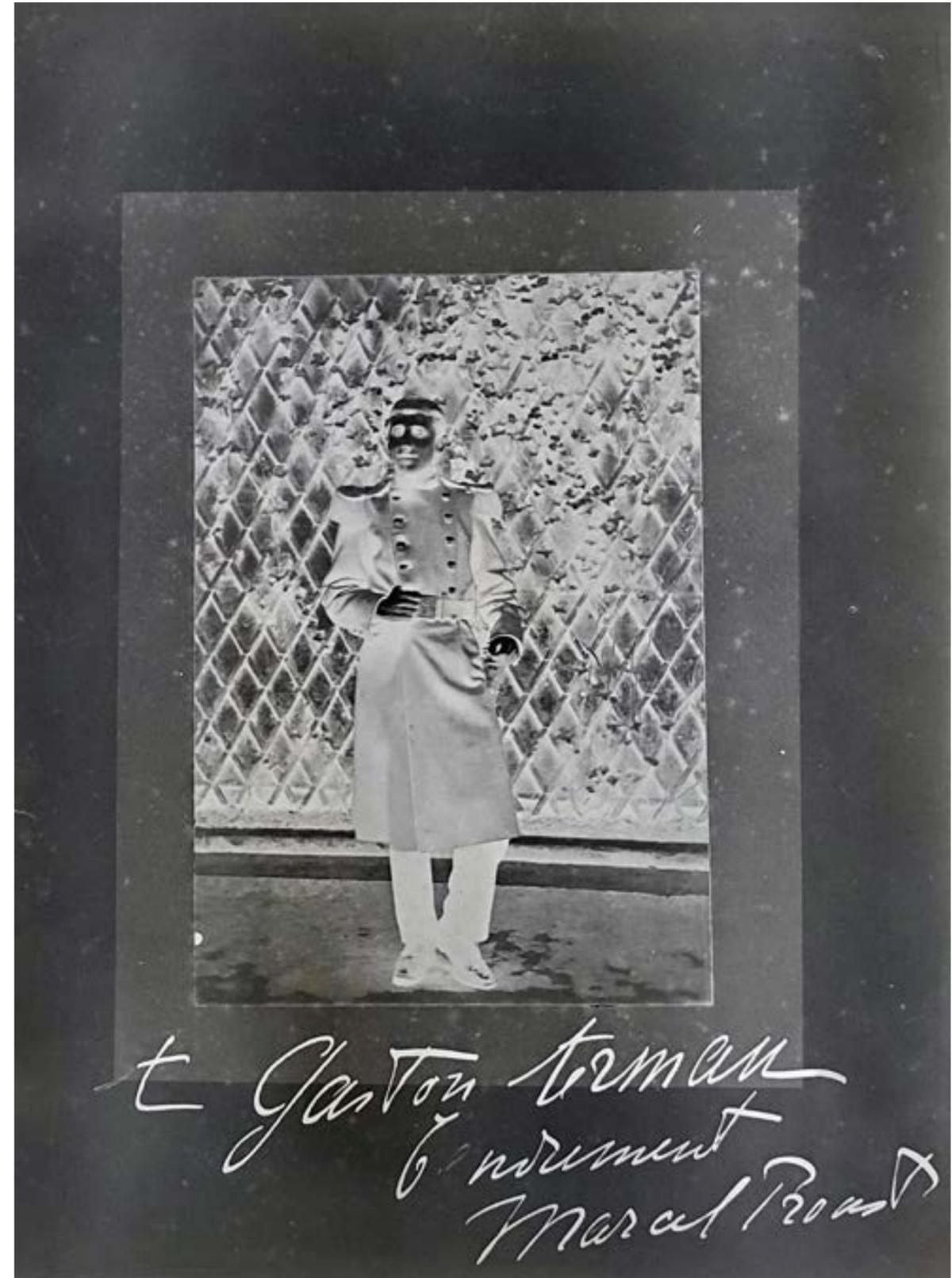
Sans date. Négatif sur
plaque de verre,
30 x 24 cm.

5 500 €

Marcel Proust pendant son service militaire (négatif sur verre)

L'intérêt de ces plaques de verre, outre leur caractère d'objet unique, est d'offrir des images troublantes, détachées de tout contexte réaliste. Ainsi la trille prend-elle ici des allures de décor de science-fiction tandis que Marcel Proust lui-même, avec ses deux orbites et sa bouche blanches dans un visage entièrement noir apparaît comme grimé façon *blackface*.

Provenance : succession André Maurois.



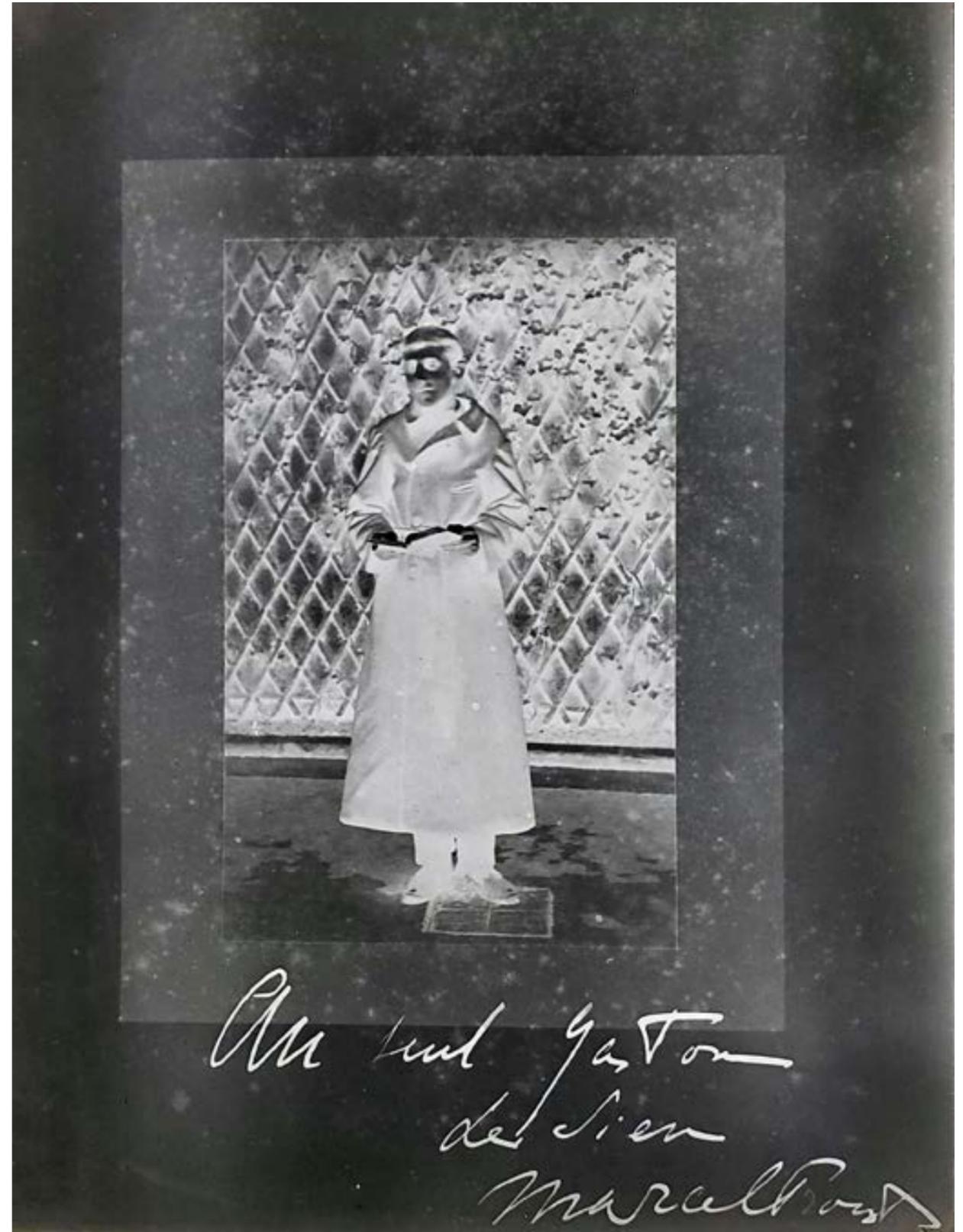
Sans date. Négatif sur
plaque de verre,
30 x 24 cm.

5 500 €

Marcel Proust pendant son service militaire
(négatif sur verre)

Sur celle-ci, le procédé transforme Marcel Proust en une statue de pierre ou un bloc de marbre, impression accentuée par la pose qui fait penser à quelque effigie d'église.

Provenance : succession André Maurois.



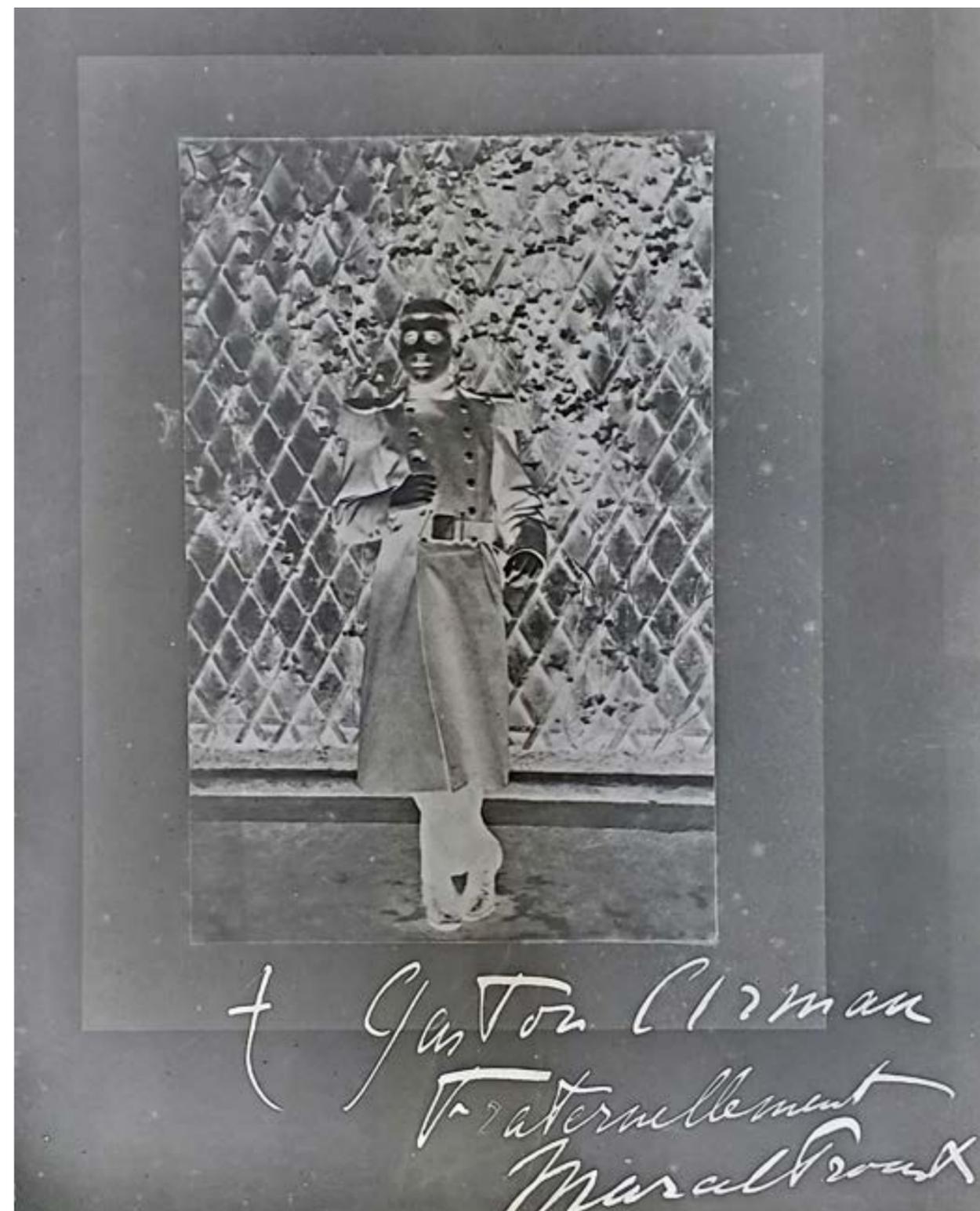
Sans date. Négatif sur
plaque de verre,
30 x 24 cm.

5 500 €

Marcel Proust pendant son service militaire
(négatif sur verre)

La photographie de Marcel Proust sur son lit de mort par Man Ray reste à juste titre célèbre. Avec cette plaque on tient une « solarisation » proustienne comme il aurait pu en réaliser.

Provenance : succession André Maurois.



Marcel Proust, sur une banquette. [Vraisemblablement le 27 juillet 1896]. Tirage argentique d'époque (10,8 x 7,6 cm). Argenture, pliure au coin supérieur droit, petit manque au coin inférieur droit.

30 000 €



Marcel Proust par Otto

L'un des portraits les plus connus de Marcel Proust : une icône proustienne.

Ce portrait fait partie d'une série d'au moins quatre poses différentes, où l'on voit Proust assis sur une banquette de style Louis XVI (le bras posé sur l'accoudoir, le menton appuyé sur sa main, de dos, etc.). Il s'agit vraisemblablement des clichés que Proust fit réaliser le 27 juillet 1896 par Otto afin de pouvoir fournir un portrait à Maurras pour illustrer un article que ce dernier voulait consacrer aux *Plaisirs et les Jours* (reproduit par Abraham, pl. XXV ; voir Kolb, II, n° 50 et 51).

La multiplicité de ces poses parfois incongrues incite à penser qu'elles sont celles que Proust évoque encore vers le 15 août 1896 à Lucien Daudet : « *Voulez-vous que je vous fasse envoyer une photographie de chez Otto. Non, vous viendrez plutôt choisir, il y a un tas de poses ridicules* » (Kolb, XXI, p. 576).

Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

Références : Rey, repr. p. 75 (variante repr.). -- Picon, repr. p. 74. -- Cattai, n° 48. -- Univers de Proust, repr. p. 63. -- Naturel, repr. p. 119.



Marcel Proust (photographie anonyme)

Protégé du soleil par son canotier, la tête penchée, Proust porte un paletot trop grand pour lui et se tient debout aux côtés d'un inconnu sur un quai de gare. Sa tenue est inhabituellement relâchée. Derrière lui à sa droite on dirait que les deux personnages (un père et son fils) on profité de l'occasion pour se faire prendre en photo.

En 1965, l'exposition de la Bibliothèque nationale présentait cette photographie en estimant qu'elle avait été prise « *sans doute vers 1893 sur un boulevard en bordure de mer* » ; M. Naturel pense pouvoir la situer à Cabourg, vers 1896. Cependant, c'est sur un quai de gare que Marcel Proust est ici saisi par l'objectif du photographe anonyme, non sur un boulevard (on distingue les rails à droite et d'autres voyageurs qui comme lui attendent l'arrivée du train, à gauche) ; à l'époque, il n'y avait pas de gare à Cabourg, les voyageurs descendaient à Dives, et de patientes recherches ont montré qu'il s'agit bien de la station en question.

Seul tirage connu. Provenance : Suzy Mante Proust.

Exposition : B.N.F., n° 104. Références : Naturel, repr. p. 69. -- Picon, repr. p. 72.

Tirage albuminé d'époque (10,7 x 8 cm), contrecollé sur carton fort (20 x 17 cm).

15 000 €

[Décembre 1891 ?]. Tirage argentique d'époque. Format cabinet (18,8 x 15,8 cm), contrecollé sur carton fort.

Traces de pliures, tache dans la partie supérieure droite (ancienne, elle est reproduite dans Rey, Bloch-Dano, etc., et effacée par Naturel).

Exposition : B.N.F., n° 208 (repr. pl. VII).
Références : Rey, repr. p. 39. -- Album Pléiade, repr. p. 115. -- Naturel, repr. p. 66. -- Picon, repr. p. 58. -- Cattau, n° 58. -- Bloch-Dano, repr. dans le cahier central, n.p. -- Marcel Proust et les Peintres, repr. p. 59.

22 000 €

Marcel Proust avec sa mère et son frère

Beau portrait de famille. Dans le coin supérieur droit, gommée, l'annotation « *xbre / 91* » pourrait dater cette photographie, dont la datation diffère selon les critiques, qui n'avaient pu voir cette inscription : si certains la datent effectivement de 1891 (Rey, Painter), E. Bloch-Dano pense que sa date se situe « *vers 1895* », tandis que M. Naturel précise qu'elle fut faite le 7 janvier 1892 à l'occasion du mariage du philosophe Henri Bergson avec leur cousine Louise Neuberger (dont Proust fut garçon d'honneur) et que le catalogue de la B.N.F. donne comme date « *vers 1896* ».

Marcel Proust, les yeux écarquillés, une ébauche de sourire aux lèvres, a cet air un peu lunaire qu'on lui voit sur plusieurs photographies. Son frère, beaucoup plus nonchalant, a un côté séducteur. Au centre, la figure maternelle, toute de noir vêtue, au visage à la fois sévère et doux.

Provenance : Suzy Mante Proust.



Vers 1896. Tirage albuminé d'époque. 13,8 x 10 cm, contrecollée sur un carton au nom du photographe au verso (Otto, 3 place de la Madeleine Paris).

Découpée en ovale par Jacques Guérin.



Marcel Proust par Otto

15 000 €

Cette photographie compte parmi les portraits les plus emblématiques de Marcel Proust. Otto Wegener (1849-1922) comptait parmi les photographes les plus renommés de Paris, et le romancier se rendit à son atelier de la place de la Madeleine à plusieurs reprises. Au cours de cette même séance, celui-ci prit plusieurs clichés de Marcel Proust assis sur cette même chaise, sous des angles différents (voir plus bas). Tourné vers l'objectif, soigneusement coiffé avec une petite mèche qui fait comme un accroche-cœur. La main droite dans sa poche, les jambes croisées, le bras gauche replié sur sa poitrine, il a la bouche légèrement ouverte, comme sur le point de parler. Très à son aise, élégant, il fait parfait homme du monde.

Provenance : Jacques Guérin.



Jeanne Proust (anonyme)

Beau portrait de la mère du romancier appuyée sur une colonne. La tête reposant sur son poing, de trois quarts, dans une lourde robe, elle prend un air rêveur.

« - Qu'as-tu fait de moi ! qu'as tu fait de moi ! » Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons... » (« Sentiments filiaux d'un parricide », 1907).

Cattai, n° 6.

Provenance : Suzy Mante Proust

[Vers 1870]. Photographie originale. Tirage albuminé d'époque. Format carte de visite (9,1 x 5,4 cm), contrecollé sur carton fort. Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

8 000 €

Mai 1921. Tirage argentique d'époque (37,8 x 9,3 cm environ), contrecollé sur carton fort. Partie d'une photographie plus large, découpée irrégulièrement sur le bord droit.

39 000 €

Marcel Proust sur la terrasse du Jeu de paume (photographie anonyme)

Très précieux tirage original, en grand format de l'une des dernières photographies de Marcel Proust.

Cette photographie fait partie des dernières que l'on ait de Marcel Proust. On ne connaît de lui aucune autre photographie prise entre 1913 et cette date. Elle fut prise, sur la terrasse du jeu de Paume, où l'écrivain s'était rendu en mai 1921 visiter l'exposition consacrée aux peintres hollandais, dans laquelle il voulait revoir la *Vue de Delft* de Vermeer. Il était accompagné de Jean-Louis Vaudoyer, qui est peut-être l'auteur du cliché, à moins qu'il n'ait figuré à ses côtés sur la partie découpée.

« *Voulez-vous y conduire le mort que je suis et qui s'appuiera sur votre bras* », écrivit-il à son ami. Et Céleste rapporte : « *Il avait eu des vertiges pendant la visite de l'exposition. Je ne crois pas qu'il soit allé jusqu'à s'évanouir comme on l'a dit.* »

On sait que le romancier s'inspira de cet épisode pour la mort de Bergotte dans la *Recherche* : « *Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. [...] Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard [...] au précieux pan de mur jaune. [...] Cependant, il s'abattit sur un canapé circulaire [...]. Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort.* »

Volonté de donner le change ? Ce qui frappe sur cette photo, c'est au contraire l'air martial que prend Marcel Proust. Il se redresse, bien droit, le menton levé, comme à la parade. Cette attitude raide lui donne un peu l'air d'un mannequin.

Cette épreuve est l'unique tirage original connu de cette photographie souvent reproduite d'après un contretypage retouché.

Provenance : collection Mante-Proust.



Mai 1921. Tirage argentique d'époque. Médaillon (environ 12,5 x 10,5 cm), bord irréguliers (découpe pour encadrement). Timbre humide de la collection [Suzy] Mante-Proust au verso.

Exposition : B.N.F., n° 509.

Références : Naturel, repr. p. 159. -- Rey, repr. p. 93. -- Album Pléiade, repr. p. 269. -- Picon, repr. p. 204.

22 000 €



Marcel Proust (photographie anonyme)

Cette photographie fut prise le même jour que la précédente, dans le jardin des Tuileries, par une belle journée de soleil. Assis sur un banc, Marcel Proust fait face au soleil, une partie de son visage dans l'ombre. Sous sa moustache noire il esquisse un sourire qui laisse entrevoir ses dents.

Là encore, nulle trace de fragilité. Marcel Proust a l'air au contraire très en forme, satisfait, jouissant du soleil. On perçoit néanmoins quelque chose d'un peu raide dans son maintien, qui trahit une fois de plus la gêne qu'il éprouvait à se laisser photographier.

Provenance : Suzy Mante Proust.



Marcel Proust dans le jardin des Tuileries.

Tirage argentique détourné de la photographie précédente sur papier Canson fort (28,5 x 18,7 cm). Timbre humide de la collection Suzy Mante-Proust au verso.

Tirage argentique postérieur à l'estompe.
Feuille : 28,5 x 18,5 cm.

5 000 €



Tirage à la gamme
bichromatée. 11,5 x 10 cm.
Format du carton : 28 x
17 cm.

5 000 €

Marcel Proust dans le jardin des Tuileries

Tirage en bistre (tirage à la gamme bichromatée) annoté à la mine de plomb « Reprod. P. Lima ».

Timbre humide de la collection Suzy Mante-Proust au verso.



Marcel Proust par Otto, tirage de Man Ray

Retirage réalisé par Man Ray d'une célèbre photographie de Marcel Proust, prise par le photographe Otto, vers 1896, représentant le jeune écrivain assis sur une chaise, jambes légèrement croisées.

Proust est vêtu d'un costume trois pièces et porte une lavallière à motifs, fixée par un camée.

Une mèche s'échappe de sa coiffure légèrement gominée et séparée par une raie centrale. La main droite est glissée dans la poche de son pantalon, tandis que l'autre, index posé contre sa joue, soutient le menton. Faisant face à l'objectif, Proust arbore ici une expression qu'on lui connaît bien, entre gravité et perspicacité, et un regard à la fois sérieux et mélancolique.

Man Ray, arrivé à Paris en 1921 et installé rue Campagne-Première dès le mois de juillet 1922, ne connaissait pas Proust, mais c'est sur les instances de Jean Cocteau qu'il se rendit au domicile de l'écrivain, au lendemain de son décès et qu'il prit la célèbre photographie mortuaire de Proust. C'est probablement à cette occasion qu'il put reproduire certains documents comme cette photographie, dont l'original est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale.

Années vingt. Tirage
argentique d'époque,
11,4 x 9,3 cm, avec cachet
du photographe au dos.

Epreuve en excellente
condition.
Le fond clair devant le-
quel pose l'écrivain est
très légèrement marqué de
fines striures et deux mi-
nuscles taches

12 000 €

Vers 1895. Tirage argentique légèrement postérieur. 17,7 x 11,5 cm. Diverses indications au dos.

6 000 €



Marcel Proust par Otto

Cette photographie fut prise lors de la même séance que celle où l'on voit Marcel Proust en compagnie de Robert de Flers et Lucien Daudet. Le romancier est assis de trois quarts, le dos tourné à l'appareil, jambes croisées, la main gauche posée sur le col de sa veste. Il fait très dandy, un peu évanescent malgré sa moustache, ses cheveux et son œil noirs.

Le photographe Otto exerçait place de la Madeleine et Proust s'y rendit à plusieurs reprises. On connaît un autre cliché pris lors de cette même séance de pose : Proust y apparaît dans la même tenue vestimentaire, mais il se tient légèrement plus alangui, et le cadre plus large permet de voir un siège d'inspiration ottomane sur lequel il est assis.



1892. Tirage argentique postérieur. 14,8 x 11,7 cm. Annotation autographe de Simone André-Maurois au dos: *Marcel Proust et ses amis au tennis du boulevard Bineau, à Neuilly-sur-Seine, en 1892.*

3 500 €

Marcel Proust au tennis

Moins célèbre que la photographie où l'écrivain, agenouillé, tient une raquette à la façon d'une guitare, celle-ci, prise au même endroit le même jour, montre un Marcel Proust, tout différent. Il ne fait plus le malin mais arbore au contraire un air un peu ahuri, au second plan, comme étranger au groupe.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Carte pneumatique datée
8 h. [18 novembre 1922].
1 p. in-16.

15 000 €

Chère Madame (86
j'assume le douloureux devoir
de vous apprendre la mort de
notre cher Marcel !
Le pauvre petit a expiré
ce soir à 5 h 1/2 - Il était
très malade depuis un mois
et a refusé jusqu'à ce
matin - trop tard, hélas ! -
de se laisser soigner.
Robert vous écrira dès qu'il
pourra se ressaisir un peu.
Mais j'ai tenu à le faire
tout de suite - votre respectueux
et très triste
Reynaldo Hahn
Hôtel Regina - Reginaldo Hahn

Lettre de Reynaldo Hahn à Mme Catusse annonçant la mort de Marcel Proust

« Chère Madame, j'assume le douloureux devoir de vous apprendre la mort de notre cher Marcel !.. Le pauvre petit a expiré ce soir à 5 h. 1/2. Il était très malade depuis un mois et a refusé jusqu'à ce matin - trop tard, hélas ! - de se laisser soigner. Robert vous écrira dès qu'il pourra se ressaisir un peu, mais j'ai tenu à le faire tout de suite.

Votre respectueux et très triste
Reynaldo Hahn
Hôtel Regina »

Marie-Marguerite Bertin (1858-1928), épouse d'Anatole Catusse, qui fut préfet des Alpes-Maritimes, fut la plus chère amie de la mère de Marcel Proust et joua un rôle très important dans la vie de



l'écrivain, demeurant pour lui jusqu'à la fin une de ses confidentes les plus intimes, recourant à ses conseils pour un achat ou pour tout autre décision à prendre dans la vie pratique. À l'âge de quinze ans, accompagnant sa mère en cure à Salies-de-Béarn, Proust composa l'un de ses tout premiers portraits littéraires sur Madame Catusse, dont le séduisait « *la voix délicieusement pure et merveilleusement dramatique* ». On a pu parler à son sujet de mère de substitution pour l'écrivain.

Trois personnes étaient présentes à la mort de Marcel Proust : Céleste, son frère Robert, qui lui ferma les yeux et Reynaldo Hahn, qui passa la nuit à le veiller. C'est lui qui se chargea d'annoncer la nouvelle de la mort de son ami.

Cette lettre nous apprend l'heure exacte de la mort de l'écrivain :

5 heures et demie. Mais elle est riche d'autres informations. D'abord cette expression « le pauvre petit » qui le ramène à sa condition d'enfant fragile.

Ensuite la dévastation qui envahit son frère : « Robert vous écrira dès qu'il pourra se ressaisir un peu ». Enfin ce refus de se soigner jusqu'à la dernière extrémité.

Bouleversant document

Photographie de Marcel Proust sur son lit de mort [19 novembre 1922]
 Tirage argentique très légèrement postérieur au format du négatif.
 8,7 x 12 cm. Montée sur carton 29 x 22,5 cm avec tampon « Photograph by Man Ray » au dos.

28 000 €

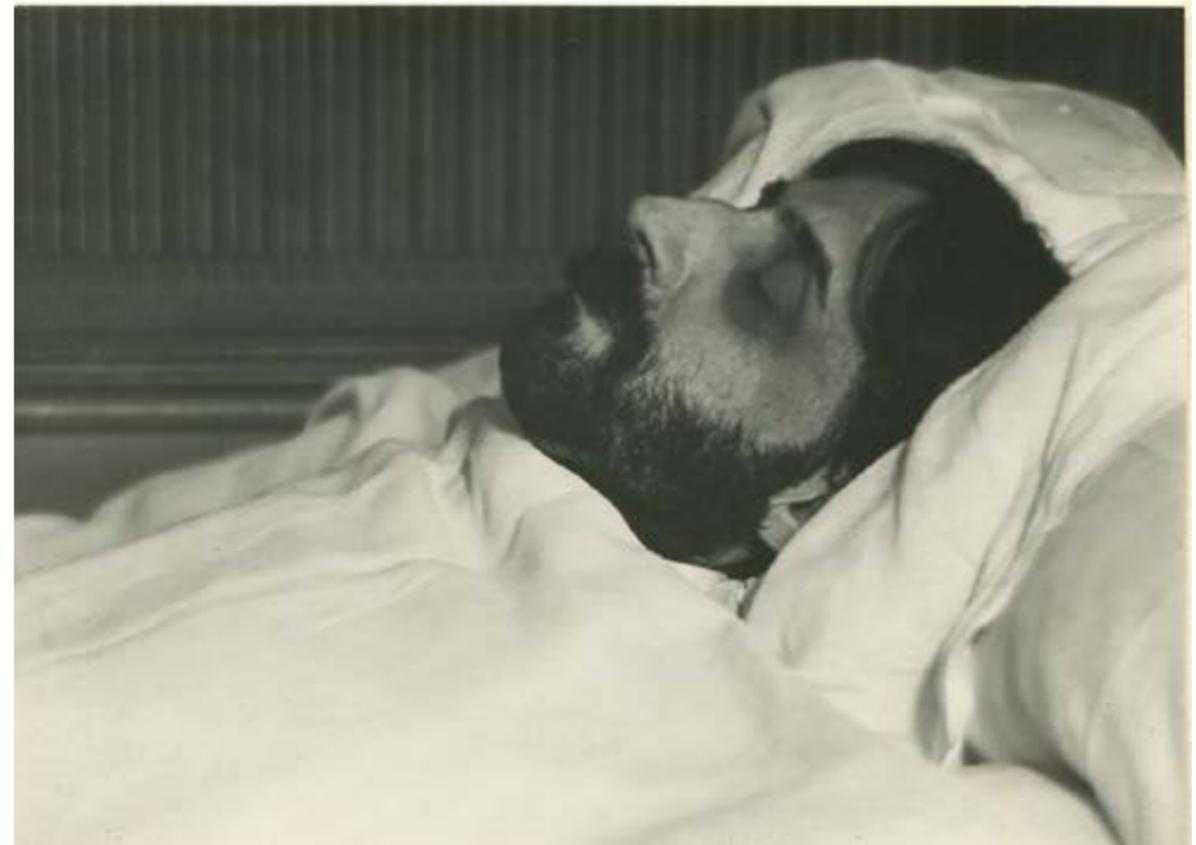
Marcel Proust par Man Ray

Très précieux et émouvante photo.

Proust présente son profil gauche, sa tête seule émergeant du drap et reposant sur un oreiller. Il a les traits creusés par la mort, et une barbe assez longue. Bien qu'il fût âgé de 52 ans au moment de sa mort, sa barbe et ses cheveux sont de jais. Ses traits expriment une dignité un peu sévère ; on peut y lire l'apaisement de l'écrivain, qui a dit à Céleste au printemps : « *Cette nuit, j'ai mis le mot "fin". [...] Maintenant, je peux mourir* ». On distingue en arrière-plan le papier peint à rayures de la chambre de l'écrivain, rue Hamelin.

Dans son petit texte intitulé « Note concernant trois photos de Marcel Proust », Robert Valançay, poète proche des surréalistes, rapporte les propos de Man Ray retraçant les circonstances dans lesquelles cette photo fut prise : « *C'était un dimanche matin. Je venais de me lever lorsque Cocteau est arrivé à mon atelier et m'a dit : "Il faut aller tout de suite photographier Marcel Proust sur son lit de mort, car il va être enterré demain." [...] En route Cocteau m'a précisé : "Cette photo ne devra avoir aucune fin publicitaire. Elle n'est pas destinée à la presse. Il faudra n'en tirer que trois épreuves : une pour la famille, une pour moi et une pour vous si vous voulez."* »

Man Ray précise à Robert Valançay : « *J'ai fait, selon mon habitude, deux poses, et conformément à ce dont nous étions convenus avec Cocteau, je n'ai tiré que trois épreuves de la meilleure* ». Cette photographie est l'une des seules images de Proust sur son lit de mort, avec deux dessins de Dunoyer de Segonzac et Paul-César Helleu.





Photographie de Marcel Proust sur son lit de mort [19 novembre 1922]
Tirage argentique des années cinquante (du vivant de Man Ray) d'après le négatif, 19,8 x 25,5 cm. Tampon « *Reproduction interdite / Man Ray Paris* » au dos.

15 000 €

Marcel Proust par Man Ray

Sur cette épreuve, le cadre est resserré sur le seul visage de Proust, rendu ainsi d'autant plus impressionnant.
Provenance : Lucien Treillard.



Marcel Proust sur son lit de mort (attribué par certains à Man Ray)

Cette photographie montre la dépouille de Marcel Proust de face. Les fleurs posées sur le drap sont bien visibles, comme les barreaux à la tête du lit.

Son attribution à Man Ray a été discutée. Il s'agirait d'un autre photographe, anonyme, venu lui aussi dans la chambre mortuaire de la rue Hamelin. On ne possède aucune information sur ce photographe. Dans ses souvenirs, Céleste Albaret ne mentionne que Man Ray, tout comme Jean-Yves Tadié. Le Musée d'Orsay, qui possède une autre épreuve de ce cliché, l'attribue à Man Ray. Mireille Naturel, co-auteur avec Patricia Mante-Proust de *Marcel Proust, L'Arche et la Colombe* (2012), l'attribue elle aussi au photographe américain.

Provenance : Collection Mante-Proust.

Cattai, repr. n° 74 (présenté comme anonyme). Naturel, p. 92.

Novembre 1922. Tirage argentique d'époque. 16,6 x 21,7 cm. Contrecollé sur une feuille de papier Canson et entouré d'un liseré de vélin. Cachet : « *Collection personnelle de Mme Mante Proust. Tous droits de reproduction interdits* ».

28 000 €

324

Novembre 1922. Tirage argentique d'époque. 16,8 x 21,5 cm. Contre-collé sur une feuille de papier Canson et entouré d'un liseré de vélin.

28 000 €

Marcel Proust sur son lit de mort (attribué par certains à Man Ray)

Cette photographie, presque identique à la précédente, s'en distingue par quelques points : un cadrage un peu plus large et la présence de fleurs ou branchages sur le côté du lit.

Elle possède la même force que la précédente et illustre parfaitement l'impression de François Mauriac : « *Je suis allé le voir sur son lit de mort rue Hamelin ... un homme qui donnait vraiment l'impression d'un dépouillement total ... on peut dire que c'était ce qui restait de quelqu'un qui avait laissé son œuvre le dévorer jour après jour.* »

Dans *L'Ange de la nuit*, Giovanni Macchia a, de façon très belle, souligné l'importance de cette photographie, la seule qui restitue la vérité de l'écrivain : « *Ce visage maigre et barbu d'ascète, d'une extraordinaire pureté, ce n'était plus le compagnon de chaîne de l'artiste. Il témoignait de ce que son hôte avait fait mourir au cours de tant d'années de lutttes et de souffrances. Dans le sacrifice illimité à un monde éloigné de celui de ses amis d'un temps, l'œuvre entrait dans le donné, non plus irréductible, d'un corps différent. L'image de l'homme et celle de son œuvre coïncidaient parfaitement.* » Cette épreuve très précieuse a été conservée dans la famille de Proust jusqu'en 2016.



1963
Gravure sur rhodoïde
Épreuve signée
Dimensions de la planche :
22 x 22,5 cm
Dimension de la gravure :
6 x 6 cm. Joint une page
de papier fort titré à
l'encre par André Masson
« *Portrait de Proust,*
gravure sur rhodoïd, PAB
1963 ».

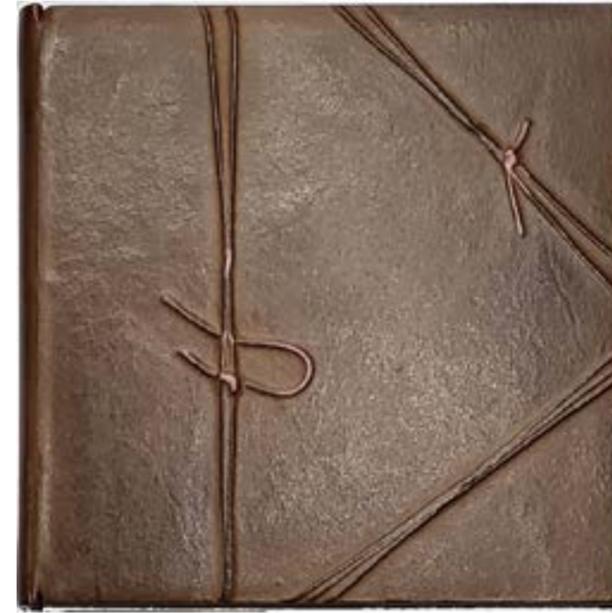
5 000 €

Marcel Proust par André Masson

Cette gravure sur rhodoïde a servi de frontispice à un « minuscule » de PAB, *Scrupule de délicatesse*, publié en 1963 à 19 exemplaires et constitué d'une lettre de Marcel Proust à Georges de Lauris.

Cette épreuve signée et à très grandes marges est de la plus grande rareté. On n'en connaît qu'une seule autre signée et six autres simplement monogrammées.

Grand lecteur de Marcel Proust, André Masson a livré ici un merveilleux portrait, lui aussi tout en délicatesse, qui réussit le tour de force de n'être absolument pas réaliste et pourtant profondément ressemblant.



Marcel Proust Scrupule de délicatesse

Alès, P.A.B., 1963. 91 x 90 mm, veau brun plaqué sur un fil dessinant une demi-reliure à coins, à nœuds apparents rehaussés de rose et de noir, couverture et dos, lettre brune au dos de la chemise assortie, étui (J. de Gonet, 1977).

Edition originale de cette lettre de Marcel Proust adressée à Georges de Lauris le 2 novembre 1910. En hors texte, une pointe sèche sur celluloïd d'André Masson, signée au crayon de ses initiales, portrait de Proust.

1/13 exemplaires justifiés sur vélin d'Arches.

Le plus petit des six livres que Masson réalisa pour P.A.B.

Le scrupule de délicatesse dont Jean de Gonet a fait preuve sur cette reliure tient dans la très fine touche de rose qui vient colorier les nœuds des fils apparents.

Très délicate et subtile reliure de Jean de Gonet.



10 000 €

1901. Tirage argentique d'époque. 19,8 x 13 cm. Contrecollé sur le carton de photographe et dédié « A toi toute. Louisa. 12 janvier 1901 ».

12 000 €

Louisa de Mornand par Emile Reutlinger

La dédicace s'adresse avec certitude à son amant Louis d'Albuféra. Louisa de Mornand (1884-1963) avait fait sa connaissance en 1900. Sa particule était purement factice (elle s'appelait Louise Montaud), tandis que le marquis, puis duc d'Albuféra descendait du maréchal Suchet, fait duc par Napoléon. Femme libre, elle vivait alors avec un Américain, qui repartit bientôt dans son pays avec le fils qu'il venait d'avoir d'elle. Lui occupait une place en vue dans les plus hauts cercles de la société parisienne.

Marcel Proust, qui les rencontra en 1902, fut un ami très proche des deux. Une relation « triangulaire » s'instaura même entre eux : « *Je compris que votre bonheur était le sien / Et j'ai fait consister le mien à voir le vôtre* », écrivit-il à Louis d'Albuféra. L'écrivain poussa le jeu assez loin allant jusqu'à écrire à Louisa ces vers : « *A qui ne peut avoir Louisa de Mornand / Il ne peut plus rester que le péché d'Onan.* »

Les commentateurs de Proust ont interprété ces déclarations ambiguës (« *j'aimerais mieux mourir que de lever les yeux sur la femme adoré d'un ami* » lui écrivit-il), comme un désir plus ou moins conscient de susciter la jalousie chez l'amant, afin de le rendre lui-même amoureux de lui. En effet, pour Proust l'amour naît de la jalousie et non l'inverse. Après la mort de Proust, Louisa laissa entendre qu'elle et lui auraient eu une relation charnelle, ce que rien ne vient étayer.

Le couple allait directement inspirer Marcel Proust pour décrire les amours de Saint-Loup et Rachel dans la *Recherche du temps perdu*. La pose, le sourire coquet, le manteau, le manchon, le chapeau, tout renvoie ici au monde décrit par Marcel Proust.



Vers 1885. Tirage
argentique d'époque.
12 x 16 cm. Monté sur le
carton du photographe.

6 500 €

Bertrand de Fénelon par Eugène Pirou

Décrit par Paul Morand comme « *le ravissant homme blond aux yeux bleus, coqueluche des dames de 1900 qui a servi de modèle pour Saint Loup* », Bertrand de Fénelon inspira à Marcel Proust une « *affection vive* » qui suivit celle qu'il avait éprouvée pour Antoine de Bisbesco. C'est lui qui, selon l'anecdote célèbre, marcha sur les tables et les banquettes du restaurant Larue pour apporter son manteau à Marcel Proust. Proust l'évoque en ces termes : « *cette Sirène classique aux yeux bleus de mer qui vient en droite ligne de Télémaque* ». (Bertrand de Fénelon était en effet un descendant de l'auteur des *Aventures de Télémaque*.)

Il avait eu une liaison avec Louisa de Mornand, mais, ajoute Paul Morand, « *il devait bel et bien verser dans l'hétérodoxie, ou, plus exactement, le bimétallisme* ». La nature exacte des relations qu'il eut avec Proust est mal connue, car, après sa mort sur le front en 1914, sa famille détruisit certaines des lettres que lui avait adressées l'écrivain.

Toujours est-il que sa mort le laissa dévasté. En mai 1915, il écrivait à Clément de Maugny : « *Bertrand de Fénelon qui, quand tu as cessé de me voir, était devenu mon Clément et s'est montré pour moi un ami incomparable, Bertrand de Fénelon qui n'avait pas à être mobilisé et rendait plus de services où il était, a voulu partir et a été tué. Il y avait dix ans que je ne l'avais pas vu mais je le pleurerai toujours.* »



1895. Tirage albuminé d'époque. 14,3 x 10 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Dédicace autographe à l'encre : « A mon meilleur ami, Marcel ... Son frère de cœur et d'esprit C. de Brancovan. Le 24 février 95. »



Constantin de Brancovan par Otto

7 500 €

Constantin de Brancovan (1875-1967) occupe une place importante dans la galaxie proustienne. Fils de la princesse de Brancovan, née Rachel Mursus, frère d'Anna de Noailles et d'Hélène de Caraman-Chimay, il dirigeait la revue *La Renaissance latine*, où Proust publia des extraits de *La Bible d'Amiens*.

Son amitié avec Proust, entamé dans les années 1896-1897, d'abord mondaine et intellectuelle, devint véritablement intime lorsque Proust découvrit que le Prince était, comme lui, partisan du capitaine Dreyfus.

On le voit ici âgé de vingt ans, le côté princier du personnage étant atténué par un reste d'adolescence.

Années 1890. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 10,5 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Dédicace autographe signée à l'encre : « En très ancienne et très affectueuse amitié. Hélène de Caraman-Chimay ».



Hélène de Caraman-Chimay par Reutlinger

4 500 €

Sœur du précédent, Hélène Bibesco Bassaraba de Brancovan (1860-1952) épousa Alexandre de Riquet, prince de Caraman-Chimay. Elle fut également la belle-sœur de la comtesse Greffulhe, qui inspira le personnage de la duchesse de Guermantes de *la Recherche*. Marcel Proust lui dédia la préface de *Sésame et les lys* intitulée *Sur la lecture* : « A Madame la Princesse Alexandre de Caraman-Chimay, dont les Notes sur Florence auraient fait les délices de Ruskin, je dédie respectueusement, comme un hommage de ma profonde admiration pour elle, ces pages que j'ai recueillies parce qu'elles lui ont plu. / M.P. »

Sans date. Pastel gras sur carton (86 x 50 cm). Encadrement moderne, bordure de velours noir, baguette dorée. Signé de Ghislaine de Caraman Chimay en bas à droite.

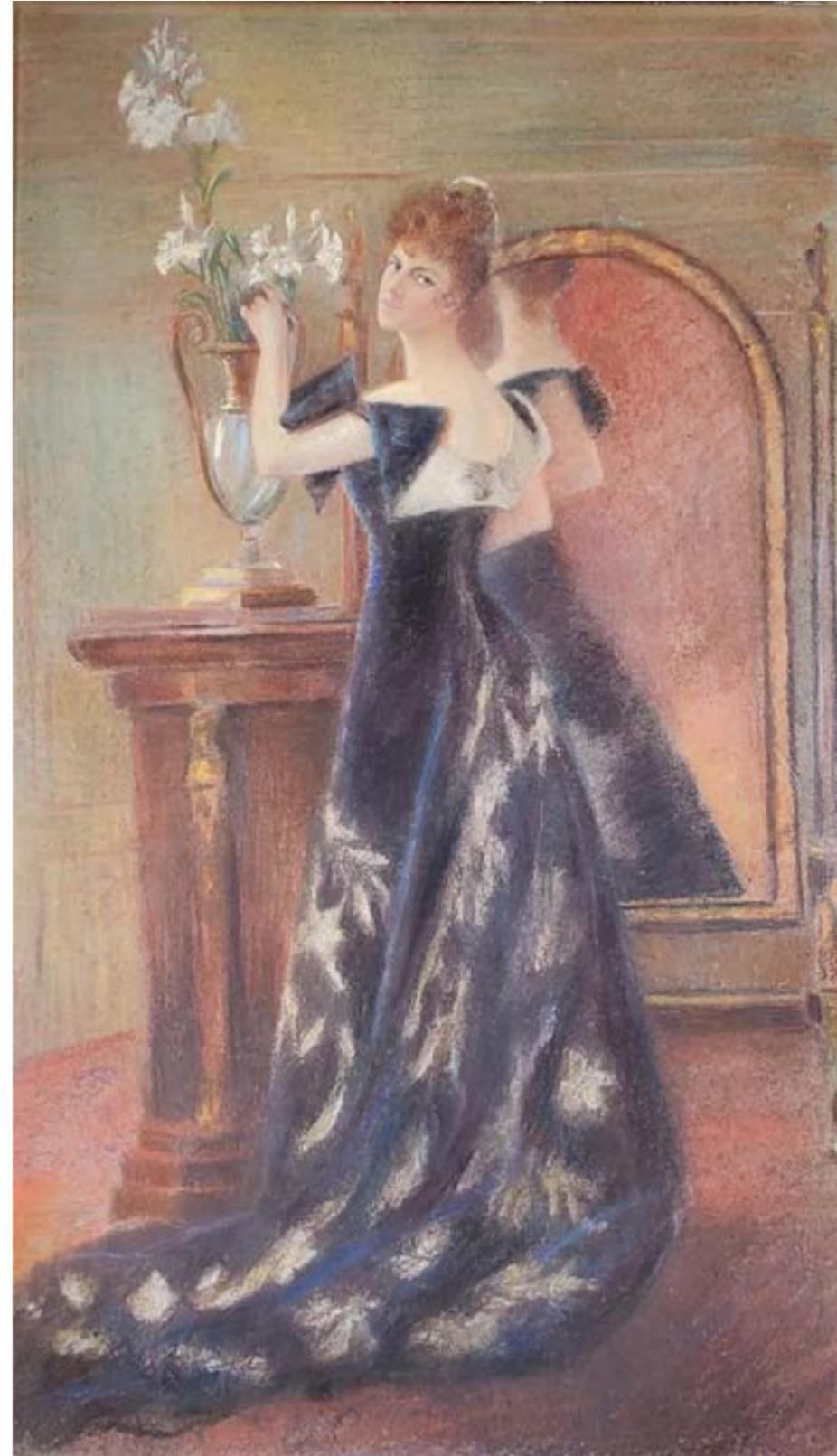
15 000 €

Hélène de Caraman-Chimay par Ghislaine de Caraman-Chimay

Beau portrait en pied de celle qui inspira à Proust la duchesse de Guermantes. La comtesse est vue de dos, dans une robe per-venche à longue traîne, décolletée sur le dos, avec, aux épaules des sortes d'ailettes de papillon. Devant un grand miroir qui la reflète partiellement, elle est en train d'arranger d'une main délicate, un bouquet d'orchidées, posé sur un guéridon. Son visage d'une expression gracieuse, est tourné vers nous comme par un effet de surprise.

Cette œuvre est à rapprocher d'une photographie de Paul Nadar prise en 1896, dont certains détails, comme le motif de la robe, ont été modifiés.

Ghislaine de Caraman-Chimay (1865-1955) était la sœur cadette d'Hélène et fut dame d'honneur de la reine des Belges Elisabeth. S'adonnant à la peinture, elle fréquentait à Bruxelles l'atelier d'Ernest Blanc-Garin.



Tirage albuminé d'époque,
14,5 x 10,5 cm collé sur
un carton 16,4 x 10,9 cm.

Légende manuscrite au
dos : « Princesse de
Chimay / avril 1897 ».
Carton imprimé au nom du
photographe.

1 400 €

Clara Ward, princesse de Caraman-Chimay par Paul Nadar

Clara Ward eut une vie assez romanesque, qui croisa celle de Marcel Proust. Il n'est qu'à regarder cette photographie pour sentir que quelque chose en elle échappe au « monde » : un air un peu mutin, un parfum de liberté qui la fait comme légèrement déplacée dans la somptueuse robe qui l'habille et qui, sur elle, ressemble davantage à un costume qu'à un vêtement.

Elle était née aux Etats-Unis en 1873 dans une riche famille. En 1890, le prince Joseph de Caraman-Chimay, en voyage dans le pays, lui proposa le mariage. C'était le frère aîné d'Hélène, comtesse de Greffulhe.

Clara se trouva donc intégrée dans cette famille avec laquelle Marcel Proust entretenait des liens étroits. L'écrivain, d'après le témoignage de la princesse Bibesco, l'aimait beaucoup et il s'inspira d'elle pour le personnage de la cousine du baron de Charlus. Dans le roman, le baron déclare : « *Naturellement, je ne veux rien savoir de cette demeure qui s'est déshonorée, ni de ma cousine Clara de Chimay qui a quitté son mari.* »

La belle s'enfuit en effet en décembre 1896 avec un musicien tzigane rencontré dans un restaurant. On la retrouve plus tard sur la scène des Folies Bergère ou du Moulin Rouge.





1902. Tirage albuminé d'époque. 17 x 11,6 cm. Annotations manuscrites au dos.

4 500 €

Anna de Noailles (photographie anonyme)

Voici les trois membres de la fratrie Brancovan réunis. Cette photographie très « grand monde » fut prise en 1902 dans la villa Bassaraba de la princesse mère de Brancovan, à Evian. La comtesse Mathieu de Noailles (troisième en partant de la gauche) y figure en compagnie de la princesse Hélène de Caraman Chimay, sa sœur, de l'écrivain Abel Hermant et du prince Constantin Bassaraba de Brancovan Bibesco, son frère.

Une photographie très proustienne. Elle fut d'ailleurs prise à la même occasion qu'une autre sur laquelle Marcel Proust et d'autres personnalités apparaissent.



Armand de Guiche par Numa Blanc

Armand, duc de Guiche puis de Gramont (1879-1962) fut un autre ami de Proust dans les cercles mondains. Le romancier en a laissé un portrait dans son pastiche de Saint-Simon, vantant ses yeux « admirables avec un regard qui, bien que personne n'aimât autant que lui à se divertir, semblait percer au travers de sa prunelle, dès que son esprit était tendu à quelque objet sérieux ».

Il avait épousé Elaine de Greffulhe, mariage auquel assista Marcel Proust, qui lui écrit peu après : « J'ai dit à madame Greffulhe que vous aviez envisagé votre mariage (des aspects seulement) comme une possibilité d'avoir sa photographie. Elle a ri si joliment que j'aurais voulu le lui redire dix fois de suite. Je voudrais bien que mon amitié avec vous me vaille ce privilège. »

1899. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 10 cm. Contrecollé sur le carton du photographe. Signature et date autographes à l'encre : « Guiche 99 ».

6 500 €

Années 1890. Tirage albuminé d'époque.
19,7 x 13 cm. Contre-collé sur le carton du photographe.
Mention autographe au crayon bleu au dos :
« *Salammbô* ».

2 800 €

Lucienne Bréval par Benque

De son vrai nom Berthe-Agnès-Lisette Schilling, Lucienne Bréval (1869-1935) fut une cantatrice appréciée de Proust. En 1893, il admira sa création de Brünnhilde dans *La Walkyrie*.

Proust noua des liens personnels avec elle car elle était la compagne de son ami Antoine Bibesco, elle le renseignait sur ses collègues ou les spectacles. En 1911, à la mort du père de Lucienne, il lui écrivit :
« *L'isolement, l'absence n'ont pas affaibli mes sentiments pour vous et je penserai plus à vous maintenant puisque vous êtes triste...* »

Avec Sarah Bernhardt, elle est un des modèles de la Berma .



Années 1890. Tirage albuminé d'époque. 15 x 10,3 cm. Contre-collé sur le carton du photographe. Mention autographe au crayon au dos : « *Salammbô* ».

2 400 €



Lucienne Bréval par Benque

La cantatrice est revêtue du costume de scène qu'elle portait dans *Salammbô*, l'opéra d'Ernest Reyer, dont elle interpréta le rôle-titre en 1892 puis en 1899.



Années 1890. Tirage au citrate d'époque. Ovale, 10,5 x 14 cm. Signature du photographe gaufrée sur le carton.

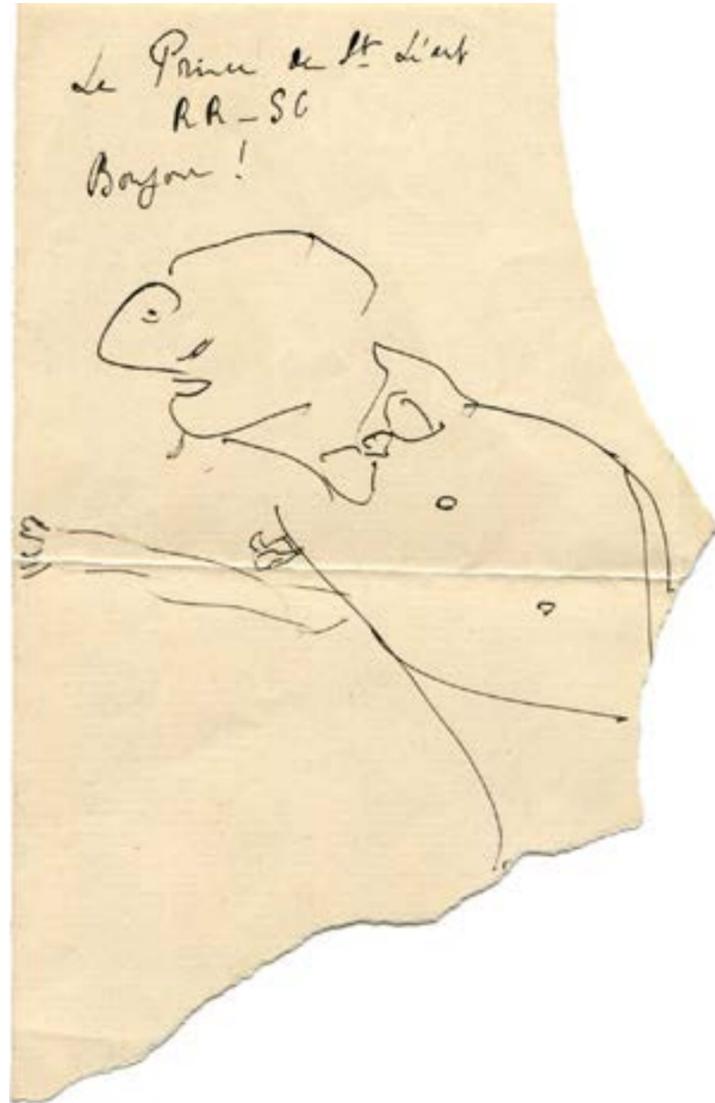
2 000 €

Lucienne Bréval par Serge Gevella

Très belle photographie un peu pictorialiste de la cantatrice à son piano.

A la plume et encre noire sur un feuillet déchiré de papier vergé filigrané « Au Printemps » (env. 160 x 100 mm.).

6 500 €



Dessin original de Marcel Proust

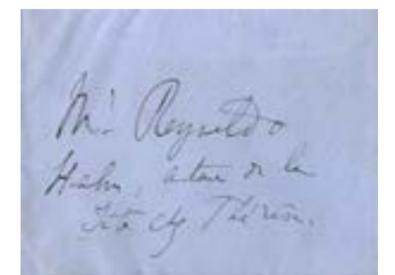
Portrait à main levée, proche de la caricature, accompagné de quelques mots tracés au dessus :

« *Le Prince de St Léart RR – SC Bonjour !* »

Marcel Proust a dessiné un personnage en buste et de profil, portant plastron et nœud papillon et dont le corps et le bras droit sont comme lancés en avant. Les traits du visage sont représentés de manière concise : bouche entrouverte, nez en forme de groin et très fine barbichette.

Plume et encre noire sur un fragment de papier vergé (env. 80 x 80 mm.).

Joint : enveloppe à l'adresse autographe de Reynaldo Hahn.



6 000 €

Dessin original de Marcel Proust

Essquisse de deux visages, dont l'un est légendé par quelques mots à l'encre noire :

« *Je sais que je le bienconnais, mais je ne peux me rappeler le nom [...] dois le bienconnaître* »

Deux visages, proches de la caricature, vus de face : les cheveux du premier sont relativement épais et séparés par une raie au milieu, au-dessus d'un long cou, un visage au nez épais et rectangulaire aux pommettes marquées par de fines hachures. La déchirure du papier atteint le second visage dont on ne voit que le bas : long nez et long cou également, mais des cheveux cette fois plaqués sur l'oreille.

Ce fragment est contenu dans une enveloppe de papier bleu : « *M. Reynaldo Hahn, auteur de la Fête chez Thérèse* ».

C'est en février 1910 que le ballet, *La Fête chez Thérèse*, fut créé à l'Opéra de Paris sur une musique de Reynaldo Hahn et un argument de Catulle Mendès d'après l'un des célèbres poèmes des *Contemplations* de Hugo.

Marcel Proust assista à une répétition générale du spectacle, donnée le 13 février au bénéfice des victimes des crues de la Seine. Peut-être a-t-il voulu croquer ici une des personnalités présentes à cette soirée de gala.

« Madame Clotilde de France sur petite Chevvre avec Mgr le Cte d'Artois petits enfants de Louis XV par Marcelch Drouais ». Non daté [vers 1905]

1 page obl. in-8 (126 x 182 mm.), à la plume, sur papier deuil.

24 000 €

Dessin original de Marcel Proust

Essquisse à la plume, d'après un tableau du peintre François-Hubert Drouais (1727-1775) réalisé vers 1763, aujourd'hui propriété du musée du Louvre.

Le peintre a représenté, enfants, le futur Charles X et sa sœur Clotilde, future reine de Sardaigne ; la petite fille est assise sur le dos d'une chèvre et tient une corbeille de fruits.

Proust a été relativement fidèle dans sa reproduction de la toile, mais a resserré le cadrage et ajouté à côté de son croquis : « M.D. PINX[IT] ANNO CCLVI - Collection de M. Renaud ».

Proust traite ici avec humour une toile de ce disciple de François Boucher, qu'il attribue avec malice à une sorte de double, « Marcelch Drouais », transformant ici son prénom comme il le fit dans certaines de ses lettres adressées à son ami Reynaldo Hahn.

C'est au musée du Louvre que Marcel Proust découvrit l'art et les toiles de maîtres, affinant par la suite ses connaissances artistiques lors de ses voyages en Italie ou en Hollande. Il se constitua un musée intime de quelques peintres choisis, de Rembrandt à Chardin, de Mantegna à Van Dyck, parmi lesquels on ne trouvera pas François-Hubert Drouais. Peintre néo-classique, Drouais se fit surtout connaître par ses nombreux portraits des personnalités aristocratiques de son temps, comme celui de Madame de Pompadour qui en fit son peintre favori.





Tirage argentique des années trente. 8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *La maison de la Tante Léonie.*

400 €

Lieux proustiens : la maison de la tante Léonie

La maison de la tante Léonie fut dans la réalité le domicile de Jules et Elisabeth Amiot, oncle et tante paternelle du futur écrivain. C'est là que le narrateur mange la si fameuse Madeleine.

Proust en donne une description à la fois précise et poétique : « *Son appartement particulier donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Lieux proustiens : la porte où sonnait Swann

« *Le monde se bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vint chez nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improviste. Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant « sans sonner », mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 13,3 x 9 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *La petite porte verte à laquelle venait sonner Swann.*

550 €



Tirage argentique des années trente. 8 x 13,3 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le château de Tassonville.*

550 €

Lieux proustiens : le château de Tansonville

Le château de Tassonville, à Combray, servit de modèle pour la demeure de Swann.

« ... cette demeure de Tansonville un peu trop campagne qui n'avait l'air que d'un lieu de sieste entre deux promenades ou pendant l'averse, une de ces demeures où chaque salon a l'air d'un cabinet de verdure, et où sur la tenture des chambres, les roses du jardin dans l'une, les oiseaux des arbres dans l'autre, vous ont rejoints et vous tiennent compagnie ... »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Entrée du parc de Tassonville.*

550 €

Lieux proustiens : le parc de Tassonville

Le parc de Tassonville fut dessiné par l'oncle de Marcel Proust. Proust l'évoque dès 1905 dans *Sur la lecture* : *« Je laissais les autres finir de goûter dans le bas du parc, au bord des cygnes, et je montais en courant dans le labyrinthe jusqu'à telle charmille où je m'asseyais, introuvable, adossé aux noisetiers taillés, apercevant le plant d'asperges, les bordures de fraisiers, le bassin où, certains jours, les chevaux faisaient monter l'eau en tournant, la porte blanche qui était la « fin du parc » en haut, et au-delà, les champs de bleuets et de coquelicots. Dans cette charmille, le silence était profond, le risque d'être découvert presque nul, la sécurité rendue plus douce par les cris éloignés qui, d'en bas, m'appelaient en vain, quelquefois même se rapprochaient, montaient les premiers talus, cherchant partout, puis s'en retournaient, n'ayant pas trouvé ; alors plus aucun bruit ; seul de temps en temps le son d'or des cloches qui au loin, par delà les plaines, semblait tinter derrière le ciel bleu, aurait pu m'avertir de l'heure qui passait. »*

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 8 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Château de Méréglise.*

550 €

Lieux proustiens : le château de Méréglise

Méréglise, proche d'Illiers, prend dans la *Recherche* la forme adoucie de Méséglise.

« *Il y avait autour de Combray deux «côtés» pour les promenades (...) : le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 8 x 13 cm. Inscription manuscrite au dos : *Allée du parc de Méréglise.*

550 €

Lieux proustiens : le parc de Méréglise

« *Comme mon père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue de la plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de paysage de rivière, je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux créations de notre esprit. Mais surtout je mettais entre eux, bien plus que leurs distances kilométriques, la distance qu'il y avait entre les deux parties de mon cerveau où je pensais à eux, une de ces distances dans l'esprit qui ne font pas qu'éloigner, qui séparent et mettent dans un autre plan. Et cette démarcation était rendue plus absolue encore parce que cette habitude que nous avons de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enferme pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaisables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux d'après-midi différents.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 13 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le pont Saint-Hilaire à Illiers (Combray).*

550 €



Lieux proustiens : le pont saint-Hilaire à Illiers

« *Le plus grand charme du côté de Guerchantes, c'est qu'on y avait presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne. On la traversait une première fois, dix minutes après avoir quitté la maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. (...) Le Pont-Vieux débouchait dans un sentier de halage qui à cet endroit se tapissait l'été du feuillage bleu d'un noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Lieux proustiens : le clocher de Combray

« (...) *ces aspects du clocher de Combray dans les rues qui sont derrière l'église. Qu'on le vît à cinq heures, quand on allait chercher les lettres à la poste, à quelques maisons de soi, à gauche, surélevant brusquement d'une cime isolée la ligne de faite des toits ; que si, au contraire, on voulait entrer demander des nouvelles de Mme Sazerat, on suivît des yeux cette ligne redevenue basse après la descente de son autre versant en sachant qu'il faudrait tourner à la deuxième rue après le clocher ; soit qu'encore, poussant plus loin, si on allait à la gare, on le vît obliquement, montrant de profil des arêtes et des surfaces nouvelles comme un solide surpris à un moment inconnu de sa révolution ; ou que, des bords de la Vivonne, l'abside musculeusement ramassée et remontée par la perspective semblât jaillir de l'effort que le clocher faisait pour lancer sa flèche au cœur du ciel : c'était toujours à lui qu'il fallait revenir, toujours lui qui dominait tout, sommant les maisons d'un pinnacé inattendu, levé devant moi comme le doigt de Dieu dont le corps eût été caché dans la foule des humains sans que je le confondisse pour cela avec elle.* »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique des années trente. 8 x 5,3 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois : *Illiers (Combray). Le clocher et la grosse tour.*

550 €

Tirage argentique des années trente. 13 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Le buisson d'aubépines décrit dans « Du côté de chez Swann ».*



550 €

Lieux proustiens : les aubépines

« Je le trouvai [le chemin] tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distrait son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un soufflé défait. »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 13,8 x 8,4 cm. Inscription manuscrite au dos : *Eglise d'Illiers. Chapelle de la Vierge.*

550 €

Lieux proustiens : l'église de Combray

« Et certes, plus tard, quand je me rappelais toutes les glorieuses absides que j'ai vues, il ne me serait jamais venu à la pensée de rapprocher d'elles l'abside de Combray. Seulement, un jour, au détour d'une petite rue provinciale, j'aperçus, en face du croisement de trois ruelles, une muraille fruste et surélevée, avec des verrières percées en haut et offrant le même aspect asymétrique que l'abside de Combray. Alors je ne me suis pas demandé comme à Chartres ou à Reims avec quelle puissance y était exprimé le sentiment religieux, mais je me suis involontairement écrié : « L'Église ! » »

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 8,3 x 13 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Vue générale d'Illiers (Combray).*

550 €

Lieux proustiens : vue générale de Combray

Cette vue générale d'une petite ville sans grâce particulière, banale, fait *a contrario* ressortir le génie transfigurateur de Marcel Proust, qui a fait d'elle l'un des lieux les plus célèbres de la littérature mondiale.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Tirage argentique des années trente. 13,5 x 8 cm. Inscription autographe de Simone André-Maurois au dos : *Maison natale du professeur Adrien Proust à Illiers.*

550 €

Lieux proustiens : la maison natale d'Adrien Proust

La rue d'Illiers dans laquelle naquit le père de l'écrivain est aujourd'hui baptisée rue du Docteur Proust et la maison porte une plaque à son effigie.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Tirage argentique sur
carte postale. 13,3 x
8,3 cm.

550 €



Lieux proustiens : le pré catelan d'Illiers

Le pré catelan, à Illiers, deviendra dans la *Recherche* le parc de Swann. Proust, qui venait y jouer et y rêver enfant, a décrit dès *Jean Santeuil* cet « immense jardin qui, s'étendant d'abord en terre-plein devant le cours du Loir, s'élevait peu à peu, ici par de lentes montées, là par des escaliers de pierre conduisant à une grotte artificielle, jusqu'au niveau des plaines élevées qui commencent la Beauce et sur lesquelles il s'ouvrait par une porte à claire-voie ».

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



1948. Tirage argentique
des années trente.
5 x 8,2 cm. Inscription
autographe de Simone An-
dré-Maurois au dos : *Suzy
Mante-Proust, André et
Simone Maurois à Illiers
(Combray), en 1948.*

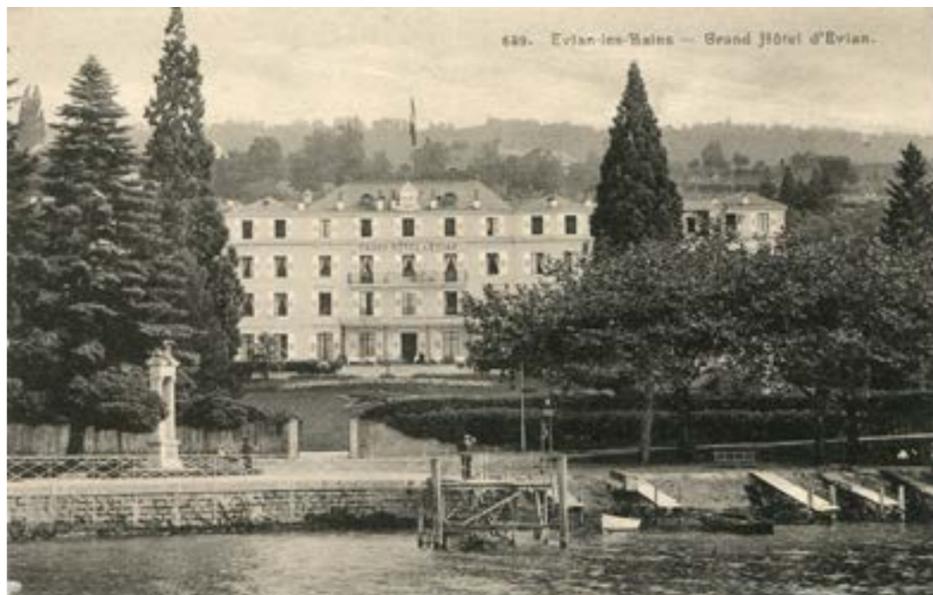
400 €

Lieux proustiens : Suzy Mante-Proust, André et Simone Maurois à Illiers

Suzy (Adrienne de son prénom de baptême) Mante-Proust (1903-1986) était la fille unique de Robert, le frère cadet de Marcel Proust. L'une de ses filles épousa Claude Mauriac. André Maurois écrivit un bel essai *A la recherche de Marcel Proust*, publié en 1949 et toujours édité de nos jours.

Ce sont donc trois éminents gardiens de la mémoire proustienne que l'on trouve ici réunis sur les lieux mêmes de l'œuvre.

Cette photographie provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Carte postale.
9 x 13,5 cm.

200 €

Lieux proustiens : le Grand Hôtel d'Evian

Détruit en 1983, le Grand Hôtel d'Evian accueillit Marcel Proust à plusieurs reprises, notamment en 1903, où la famille Proust passa ses dernières vacances ensemble.. Son ami Clément de Maugny habitait tout près et, dans la préface de *Au royaume du bistouri*, Proust se remémore ses séjours dans la région : « *Que de soirs nous avons passés ensemble en Savoie, à regarder le Mont Blanc, devenir, tandis que le soleil se couchait, un fugitif Mont-Rose qu'allait ensevelir la nuit. Puis il fallait regagner le lac de Genève, et monter, avant Thonon, dans un bon petit Chemin de fer assez semblable à celui que j'ai dépeint dans un de mes volumes non encore parus, et que vous recevrez l'un après l'autre si Dieu me prête vie... Or le château de M., la vieille demeure des ancêtres de votre mari, était fort au dessous de Thonon mais enchâssé dans l'émeraude de ce pays admirable.* »

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Lieux proustiens : Cabourg

Si, à la différence d'Illiers, devenu Illiers-Combray, Cabourg n'a pas été rebaptisé Cabourg-Balbec, il n'en demeure pas moins que la ville tient, dans la Recherche, une place au moins aussi importante. La Promenade la mer, que l'on voit sur l'une de ces cartes, s'appelle toutefois aujourd'hui Promenade Marcel Proust.

Ces cartes postales, rigoureusement de l'époque où Proust fréquentait

Série de 6 cartes postales, dont 2 en couleurs.
9 x 14 cm.
Entre 1905 et 1914.
Timbrées et écrites au verso.

2 000 €



l'endroit, montrent certains lieux qu'il a longuement évoqués : la Terrasse et la plage, la plage et le casino, la terrasse du Grand-Hôtel et l'escalier descendant aux cabines, la Promenade de la mer, la Digue, le Grand-Hôtel vu de la rue du Parc.

Il l'a célébrée de toutes les façons : « déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice

d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles ! »
« Depuis que je suis ici, je peux me lever et sortir tous les jours, ce qui ne m'était pas arrivé depuis six ans », écrivait-il en 1907. Qui sait si, parmi les silhouettes de ces promeneurs que l'on voit déambuler sur ces vues ne s'est pas glissée celle de l'écrivain : trouvez Marcel !

Héliogravure d'après une photographie de Paul Nadar. 14,3 x 10,3 cm. Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Le Professeur Adrien Proust.*



600 €

Le docteur Adrien Proust

« Je bénis maintenant ces heures de maladie passées à la maison qui m'ont fait tant profiter de l'affection et de la compagnie de papa ces dernières années. Elles me semblent maintenant les années les plus heureuses, celles où j'ai été le plus près de lui », écrira Marcel Proust à Robert de Montesquiou à la mort de son père.

Le docteur Adrien Proust (1834-1903) est récemment revenu dans l'actualité comme précurseur de la théorie du confinement : « Une séquestration rigoureuse, l'interruption des communications par terre ou par mer ont réussi à préserver certains lieux ou certains pays », écrivait-il en 1884.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Héliogravure d'après une photo de Pierre Petit. 9 x 5,4 cm. Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Madame Adrien Proust, née Jeanne Weil.*

600 €

Jeanne Proust

La photographie fut prise vers 1890. Dans un passage de Contre Sainte-Beuve, Marcel Proust évoquant les traits de sa mère parle des : « *belles lignes de son visage juif, tout empreint de douceur chrétienne et de courage janséniste* ».

Cette photo est l'une des rares sur laquelle on la voit sourire et où sa bonté apparaît avec évidence.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Héliogravure d'après une photo du studio Hermann & Cie.
9 x 5,5 cm.
Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Marcel Proust et son frère Robert.*

500 €



Marcel Proust et son frère Robert

Plusieurs prises de vue furent faites durant cette séance de 1882 environ, Marcel se trouvant tantôt à gauche, comme ici, tantôt à droite. Le studio Hermann & Cie se trouvait 20, rue de la Chaussée d'Antin

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



Héliogravure d'après une photographie d'Otto.
9 x 6,7 cm.
Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Marcel Proust vers 1905.*

800 €

Marcel Proust en 1896

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.

Héliogravure d'après une photo de Paul Boyer.
9 x 5,8 cm.
Annotation au dos de la main de Simone André-Maurois : *Marcel Proust en 1892.*

450 €



Marcel Proust en 1892

Paul Boyer prit la succession d'Otto van Bosch en 1888. Agé de 21 ans, Marcel Proust est ici entre l'adolescence et l'âge adulte. Sa récente moustache semble rapportée sur son visage encore enfantin, côté renforcé par l'ondulation des cheveux, qui disparaîtra bientôt. Toujours ces grands yeux et cet air un peu bêta qui dissimule une sensibilité et une acuité comme il est peu d'exemples.

Cette image provient de la collection de Simone André-Maurois, née Simone de Caillavet, fille de Gaston, le grand ami de Proust.



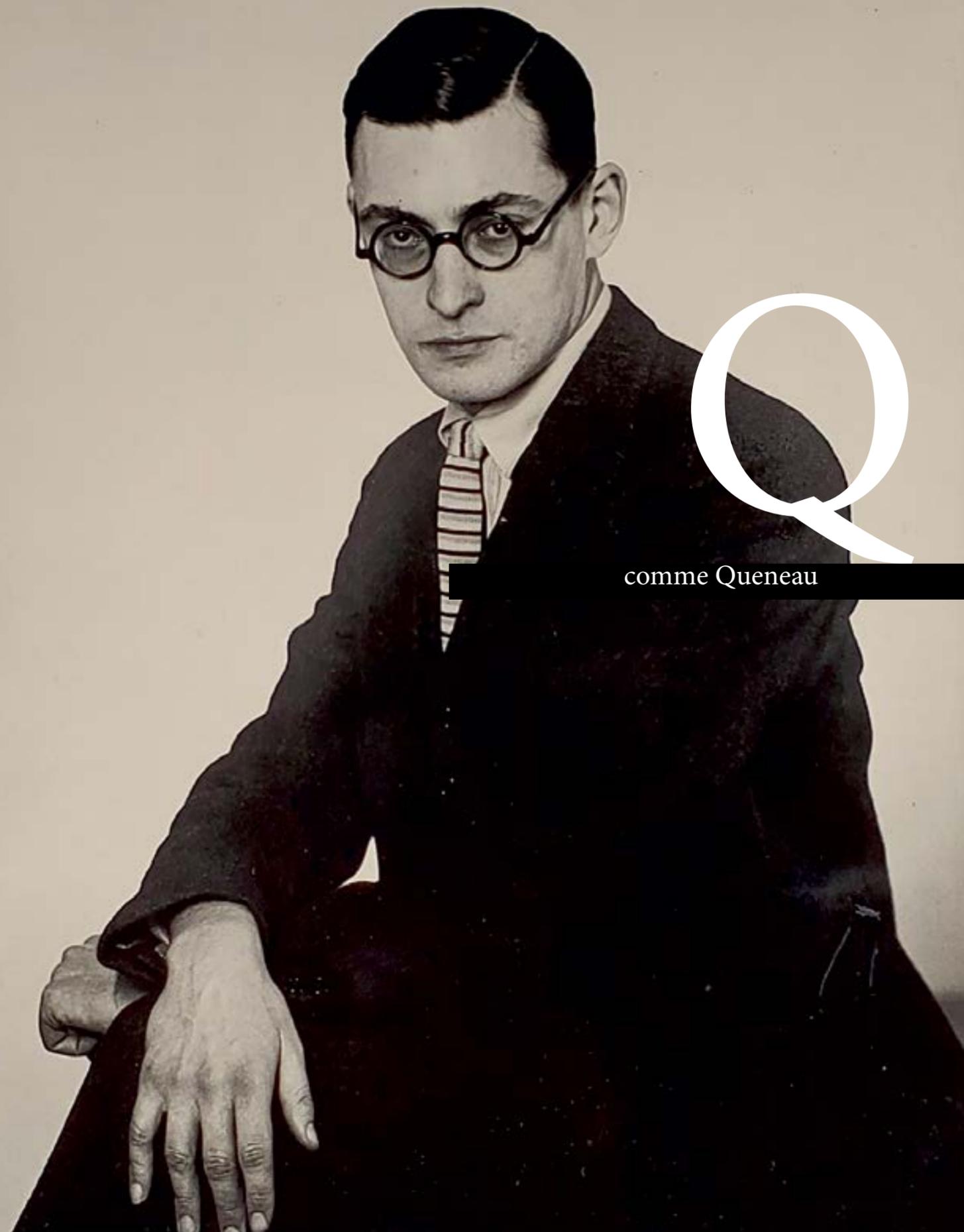
Années soixante. Tirage argentique d'époque.
21,8 x 17,4 cm. Annotation manuscrite au dos : « *Le Pin Perdu, Huismes. M. et Mme Max Ernst, M. André de Mandiargues* ».
Marques de plis.

850 €

André Pieyre de Mandiargues en compagnie de Max Ernst

Cette photographie fut prise devant la maison de Max Ernst et Dorothea Tanning à Huismes, près de Chinon, baptisée Le Pin perdu.

Sur la gauche, assis en short et torse nu, Max Ernst, souriant, enlace Dorothea Tanning. Sur la droite, à côté d'un homme non identifié, André Pieyre de Mandiargues, les manches de sa chemise retroussées, sourit lui aussi dans une atmosphère de détente estivale.



comme Queneau

1925. Tirage argentique postérieur réalisé par Pierre Gassmann d'après le négatif original. 27 x 20,5 cm. Tampon « Man Ray Paris » au dos. Sous cadre.

6 500 €



Raymond Queneau par Man Ray

Ce portrait (cadré sur le visage) a servi à l'illustration du numéro de la revue *Variétés* consacré au « Surréalisme en 1929 ». Derrière ses lunettes rondes, avec ses cheveux gominés et soigneusement peignés, Raymond Queneau offre un visage tellement sérieux qu'il en devient inquiétant. Il fixe l'objectif un peu par en-dessous, la bouche pincée, avec quelque chose qui rappelle le comique américain Harold Lloyd.



1951. Tirage argentique d'époque. 24 x 18,4 cm. Tampon de l'agence au dos.

2 800 €

Raymond Queneau et Anne-Marie Cazalis (agence Keystone)

Une image emblématique de Saint-Germain-des-Prés

Cette photographie fut prise le 13 mars 1951, au lendemain de l'élection de Raymond Queneau à l'Académie Goncourt. L'écrivain, un verre à la main, est en compagnie d'Anne-Marie Cazalis, blonde égérie de Saint-Germain-des-Prés, qui pose sa tête sur son épaule et tient elle aussi un verre. Queneau a le regard plutôt brumeux derrière les verres épais de ses lunettes et porte à son bras ce qui semble être le sac à main de sa compagne.

Le cliché fut pris à coup sûr dans un bar de Saint-Germain-des-Prés et restitue à merveille l'atmosphère de l'époque. Il a servi à illustrer l'article de *France-Soir* annonçant son élection.

Provenance : Archives Raymond Queneau.

Années 40. Tirage
argentique d'époque.
27,7 x 23,8 cm.

Mention autographe du pho-
tographe au dos : « Photo
R. Parry. 27 bis sue
Santos-Dumont. Lecourbe
87.70 » et signature de
Raymond Queneau au crayon.

2 500 €

Raymond Queneau par Roger Parry

Cette photo est généralement tirée avec le visage seul et fut utilisée à de nombreuses reprises par les éditions Gallimard. Une indication de cadrage au verso indique d'ailleurs ce cadre.

L'écrivain est saisi assis à son bureau des éditions Gallimard, un manuscrit dans les mains. De trois quarts, il fixe l'objectif d'un air assez peu avenant, la bouche pincée. Strictement vêtu d'un costume croisé, il ne laisse rien paraître de la fantaisie qui anime nombre de ses œuvres et révèle par là tout un pan méconnu de sa personnalité.



1951. Tirage argentique
d'époque.
18,2 x 13 cm.
Cachet de l'agence Robert
Cohen, tampon Elle,
légende manuscrite et
dépêche de presse au dos.



2 000 €

Raymond Queneau (agence Cohen)

Cette photographie fut prise le 14 mars 1951 au cabaret « L'Amiral », à l'occasion de la remise du prix Claire Belon, décerné à Roger Rabinaux pour *L'Honneur de Pédonzingue*.

Raymond Queneau y est enlacé par la Môme Moineau, casquette d'amiral sur la tête. Lucienne Dhotelle pour l'état-civil, cette ancienne chanteuse avait épousé un milliardaire portoricain et était devenue une figure de la jet-set.

La cérémonie fut manifestement bien arrosée.



1951. Tirage argentique
d'époque. 21 x 15 cm.
Tampon de l'agence et
dépêche de presse au dos.

900 €

Raymond Queneau (agence Keystone)

Cette photographie fut prise le 12 mars 1951, lorsque Raymond Queneau fut élu à l'Académie Goncourt, à la succession de Léo Larguier.

Beau portrait qui restitue bien l'intelligence malicieuse de l'écrivain.

1951. Tirage argentique
d'époque.
18 x 13 cm.
Cachet de l'agence Robert

Cohen, tampon Elle,
légende manuscrite et
dépêche de presse au dos.



900 €

Raymond Queneau (agence Cohen)

Prise le même jour que la précédente, cette épreuve offre un visage sensiblement différent de Raymond Queneau, plus sérieux, presque inquiet.



1951. Tirage argentique
d'époque. 16,7 x 12 cm.
Tampon de l'agence et
dépêche de presse au dos.

900 €

Raymond Queneau (agence Keystone)

Toujours prise le même jour, celle-ci le montre devant une partie de sa bibliothèque, chez lui, à Neuilly.



1951. Tirage argentique
postérieur.
12,7 x 17,7 cm.
Tampon Interpress et
légende dactylographiée
au dos.

400 €

Raymond Queneau en 1951

Joli portrait d'un Raymond Queneau rigolard aux joues rebondies datant de l'année où il fut élu à l'académie Goncourt.



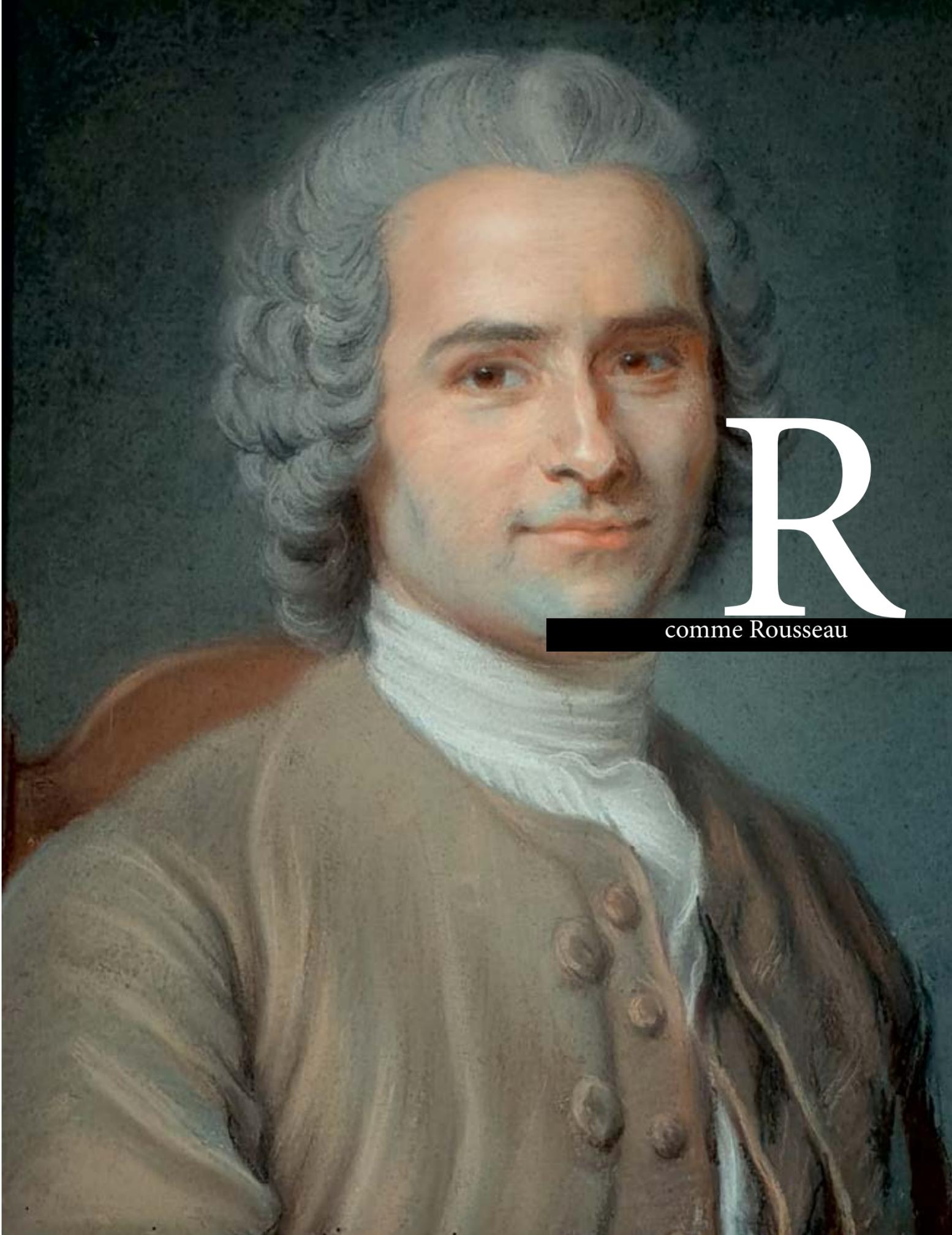
Raymond Queneau et Pierre Dumayet

Raymond Queneau est sur le plateau de l'émission « Lectures pour tous », animée par Pierre Dumayet (que l'on voit de dos), le 4 février 1959, pour la présentation de *Zazie dans le métro*.

Comme on peut le voir sur la vidéo de l'émission, Queneau, à cet instant précis, est en train de réfléchir à une question concernant la morale et la culture de ses personnages.

1959. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18,2 cm.
Cachet « Radio-Cinéma » au
dos, ainsi qu'une légende
dactylographiée.

2 000 €



R

comme Rousseau

Huile sur toile, 51 x 40,5 cm portant en tête en grandes lettres post-gothiques ocre-jaune le nom de l'écrivain : « François Rabelais ». Portrait rentoilé et re-vernissé au XIX^e siècle, tendu sur un châssis de l'époque. Quelques repeints sur les parties rosées du visage. Réseau de craquelures très fines bien visibles dans les parties claires.

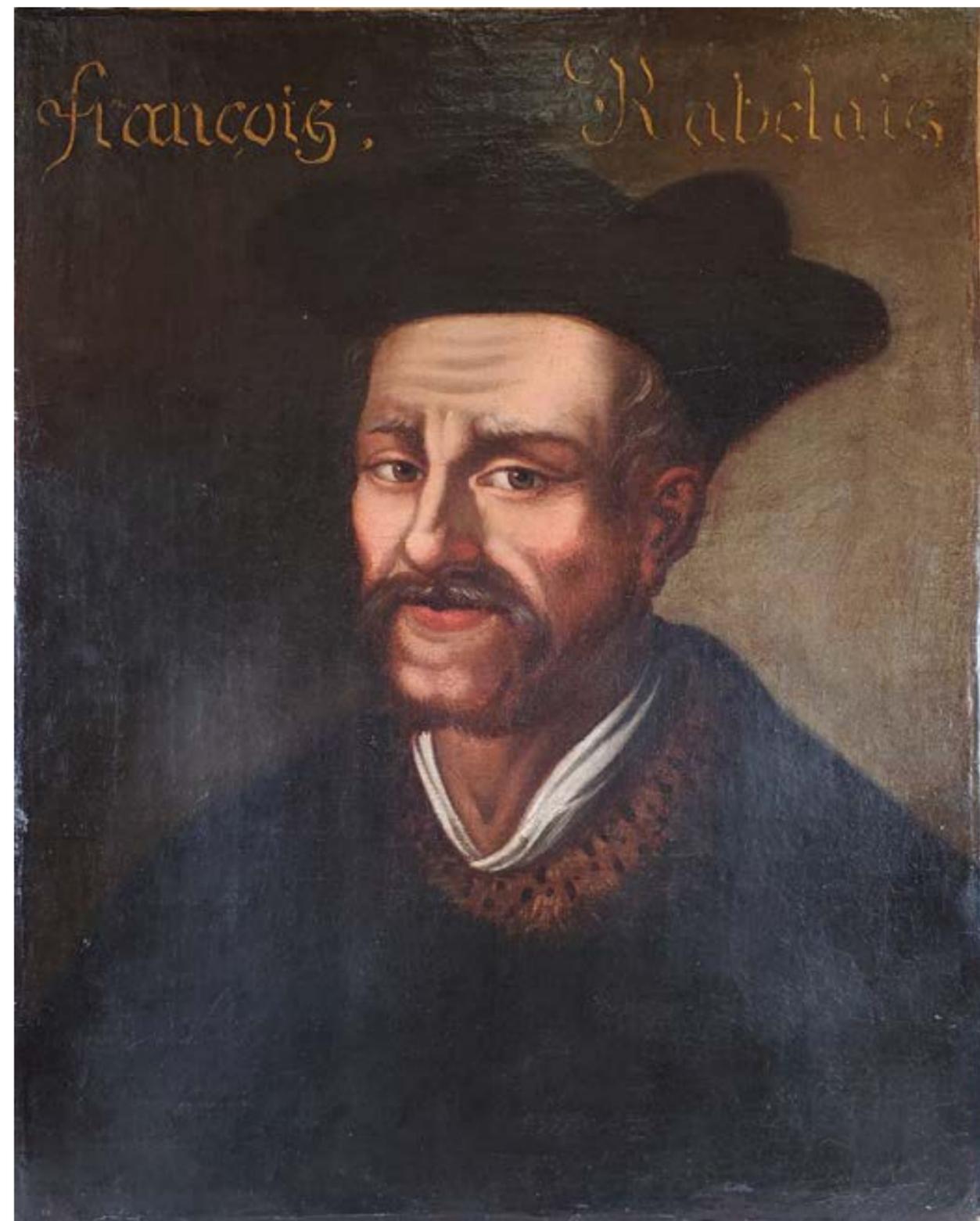
55 000 €

Portrait de François Rabelais. Ecole française du XVII^e siècle.

Rare portrait à l'huile ancien de Rabelais, peint d'après le fameux portrait gravé de Michel Lasne de 1626.

Selon toute vraisemblance, ce portrait a sans doute été peint au XVII^e siècle. Rabelais est représenté en buste de face, légèrement tourné vers la gauche, couvert du bonnet carré de médecin à quatre pointes et vêtu d'un habit foncé à col de fourrure laissant apercevoir un pli de lingerie blanc ; son visage et son expression sont très proches du portrait connu comme « l'image de Rabelais », appartenant au musée de Versailles, sous le numéro 4026. Ce dernier portrait, également sur toile, remonte, comme les autres portraits connus au XVII^e siècle. Cette toile suit fidèlement le portrait gravé sur cuivre par Michel Lasne pour l'édition des Œuvres de Rabelais de 1626.

Si l'on en croit H. Clouzot, dans son article sur les portraits de Rabelais de la *Gazette des Beaux-Arts* de 1908 (pp. 122-136), mis à part le profil gravé en médaillon de l'édition Jean Martin à Lyon de 1569 (repris dans l'édition Estiart deux ans plus tard), aucune peinture, aucune médaille ne nous sont parvenues du XVI^e siècle : « *c'est à peine si nous soupçonnons l'existence avant 1578 d'un tableau conservé à Nancy chez le médecin du duc de Lorraine, Antoine le Poix. Encore les chances sont-elles grandes pour que cette toile, dont toute trace est aujourd'hui perdue, ait représenté notre auteur avec la déformation de Ronsard et de la Pléiade, c'est-à-dire sous les traits d'un ivrogne et d'un riboteur.* » Le XVII^e siècle, au contraire, voit s'inaugurer l'iconographie de Rabelais par le portrait gravé en 1601 dans la grande planche des « Pourtraicts de plusieurs hommes illustres qui ont figuré en France depuis l'an 1500 jusqu'à présent », appelée plus communément la Chronologie collée. Si l'on ignore quelle peinture a pu guider le graveur, ce portrait allait donner les traits essentiels de toute l'iconographie rabelaisienne au XVII^e, avec le col de fourrure et « *l'inévitable pli de linge* ». Mais, toujours selon Clouzot, si les portraits gravés de Rabelais commencent à se répandre, ils « *sont cependant moins nombreux que les portraits peints à la même époque* ». Montpellier, Chinon et Meudon possédaient des images de celui qui y vécut. A la fin du XVII^e siècle Jean Bernier détailla les principaux portraits connus de Rabelais : celui du duc d'Orléans à Saint-Cloud, celui du secrétaire du roi Petit, celui de Guy Patin, ceux de Montpellier et de Chinon. Il semble qu'au moins un portrait de Rabelais ait existé de son vivant, aujourd'hui perdu, mais dont subsisteraient quelques copies tardives.



1935. Encre de Chine sur papier/ 7,5 x 6 cm sur un feuillet 32 x 24,5 cm.

1 500 €



François Rabelais par Dubout

Ce dessin a servi pour la couverture de l'édition de *Gargantua* illustrée par Dubout, publiée en 1935 par Gibert Jeune dans la collection « Librairie d'amateurs ».

L'écrivain y a un curieux air de mandarin chinois avec son chapeau pointu et ses traits asiatiques.



Raymond Radiguet (photographie anonyme)

Cette photographie fut prise au Magic City, premier parc d'attractions français, qui ouvrit quai d'Orsay en 1900 et ferma ses portes en 1934.

Raymond Radiguet est au centre, entre Valentine et Jean Hugo qui passent leur bras sous les siens, tous trois posant devant un décor de carton-pâte représentant un navire.

Le jeune romancier à la mise impeccable arbore un sourire un peu contraint.

Rare. Une variante de cette photographie représentant Radiguet, Valentine et Jean Hugo, avec Darius Milhaud et Jean Cocteau est reproduite dans le livre *Valentine Hugo, étude documentaire par Anne de Margerie* (Éditions J. Damase, 1983).

1921. Tirage argentique d'époque. Format carte postale (9 x 14 cm). Très bon état (un fil ou un pli sur le négatif a traversé de haut en bas le cliché formant une fine rayure blanche en bord droit).

2 000 €

1927. Tirage argentinique d'époque. 27 x 20 cm. Dédicace en haut à gauche : « A l'Université de Washington » ; citation en bas à droite : « En amour l'homme croit et la femme craint. Rachilde. 1927 ». (Deux petits enfoncements au niveau du front.)

1 200 €

Rachilde par Gaston et Lucien Manuel

E mouvant portrait mélancolique.

L'épouse d'Alfred Valette, directeur du *Mercur de France*, auteur à ses débuts de romans sulfureux (*Les Hors-nature*, *Monsieur Vénus*) apparaît ici dans son âge mûr. Tout signe distinctif d'appartenance au monde des lettres a disparu. Reste l'émouvant visage d'une femme qui a vécu, avec quelque chose de vaguement provincial. Ses paupières sont fardées, ses cheveux tirés en arrière et coiffés en chignon lui donnent un air respectable. La songerie un peu mélancolique de son regard et le pli de la bouche dégagent une expression de tristesse.

La citation qu'elle a inscrite est pareillement désabusée. Dans le rapport amoureux, l'un est crédule et l'autre dans une perpétuelle angoisse.



Vers 1680. Huile sur
toile.
119 x 149 cm.

30 000 €

Jean Racine (École française XVII^e siècle)

Ce portrait est assez proche de celui peint par Jean-Baptiste Santerre en 1698 resté dans la famille du dramaturge et dont le musée de Versailles possède une copie.

Racine, de trois quarts, visage tourné vers la gauche, est en train d'écrire, un encrier posé devant lui. Sa main gauche s'ouvre dans un geste gracieux. L'expression est souriante, l'œil marron est vif. Le nez est légèrement aquilin, les joues rebondies. On devine un double menton naissant mais le visage n'est pas empâté. Racine est âgé d'une quarantaine d'années. Il est vêtu d'une robe de chambre bleu nuit, passée sur un gilet et une chemise à col de dentelle.

Il ne s'agit pas d'un portrait d'apparat mais d'une représentation vivante, dans laquelle l'écrivain apparaît au naturel.

Jamais reproduit à notre connaissance, ce portrait constitue une pièce maîtresse de l'iconographie racinienne.



(Vers 1886 ?) Épreuve d'époque sur papier albuminé (11,2 x 8,9 cm), montée sur carte à champs dorés (16,4 x 10,5 cm). Excellent état de conservation, minimes griffures de surface. Au verso, au crayon, une main non identifiée a inscrit « *Henri de Régnier* ». Précieuse épreuve provenant de la collection personnelle de Stéphane Mallarmé.

4 500 €



Henri de Régnier (photographie anonyme)

Rare portrait en médaillon à l'estompe d'Henri de Régnier.

Ce portrait est le plus ancien connu d'Henri de Régnier, fervent disciple de Mallarmé et auditeur indéfectible des Mardis de la rue de Rome, portrait qu'il fit sans doute parvenir au maître à l'occasion de la parution de sa première plaquette poétique, *Lendemain*, en 1887. Très différent des autres portraits que l'on connaît de lui, en académicien au vaste front dégarni, portant monocle et moustaches tombantes, Henri de Régnier arbore ici une barbe épaisse, un profil énergique et césarien, le front ceint d'une couronne de laurier.

Comme le dépeint Jean-Luc Steinmetz (*Stéphane Mallarmé, l'absolu au jour le jour*, Fayard, 1998, p. 287) : « Régnier, aimé du "Maître" pour ses qualités de styliste, s'est fait, au fur et à mesure des années, le discret interlocuteur du Socrate de la rue de Rome, celui qui, lorsque Mallarmé parle, puis semble s'interrompre pour laisser place à la rêverie, relance d'une question légère et comme entrelacée aux phrases précédentes soudain suspendues, le monologue étincelant du "Faune" ».

Dès 1886, Mallarmé et Régnier échangèrent une correspondance fournie, et le second rédigea par la suite plusieurs notices sur le premier. Provenance : Stéphane Mallarmé - succession du docteur Edmond Bonriot.

Référence : Reproduite dans le catalogue de l'exposition *Mallarmé et les siens*, Musée de Sens, 1998, n° 257, p. 113 et reproduction p. 114.



Henri de Régnier par Otto.

Très beau portrait en buste, représentant Henri de Régnier de face, mains croisées, coude droit appuyé à un meuble, et portant monocle.

Avec un envoi autographe signé, à l'encre noire, à celui dont Pierre Louÿs et lui-même furent de grands admirateurs. Le maître reconnu, à la lecture du recueil *Aréthuse*, avoir subi un charme égal « *aux très beaux moments, ou souverains, de la Musique pure* ». (Lettre à H. de Régnier, 24 février 1895).

Cette pose étudiée, fixée par un photographe de renom, révèle toute l'élégance d'un Henri de Régnier, aussi attentif à un nœud de lavallière qu'à la beauté d'un vers.

Référence : Reproduite dans *Mallarmé et les « siens »*, Musée de Sens 1998 (p. 113) et en médaillon dans *Stéphane Mallarmé* de J.-L. Steinmetz (Fayard 1998).

Sans date [avant 1898]. Tirage d'époque en sépia (17,9 x 12,1 cm), monté sur carte de photographe, monogramme gravé et adresse 7 place de la Madeleine à Paris. Envoi autographe signé : « à Stéphane Mallarmé Henri de Régnier ».

15 000 €

Encre de Chine, crayon graphite et crayon de couleur sur papier. 26,5 x 18 cm. Signé et légendé en bas à droite : « Henri de Régner « poli et dédaigneux » sort de l'Académie. 1909. F. Bac ». Citation en haut à gauche : « Quand je me suis battu avec Robert de Montesquiou, il s'est beaucoup fendu mais en arrière... »



Henri de Régner par Ferdinand Bac

600 €

En habit d'académicien, épée au côté, arborant sa légion d'Honneur, Henri de Régner est croqué avec son habituel monocle et ses longues moustaches tombantes. Ferdinand Bac a accentué le côté hautain du personnage.

La légende fait allusion au duel qui opposa Henri de Régner et Robert de Montesquiou en juin 1897, après que la famille d'Henri de Régner eut propagé la (fausse) rumeur selon laquelle Montesquiou se serait extirpé de l'incendie du bazar de la Charité en frappant des femmes de sa canne.



Henri de Régner (photographie anonyme)

Si l'écrivain au naturel a bien quelque traits de la charge ci-contre, la photographie n'en est pas moins émouvante à sa façon. Saisi à la fin de sa vie, c'est exactement la même figure que dans sa jeunesse (voir la photographie d'Otto), mais le temps a passé et l'on sent que le personnage que l'on voit appartient à une époque révolue.

400 €

Années trente. Tirage argentique légèrement postérieur. 18 x 24 cm. Tampon de l'agence Roger-Viollet au dos.

Vers 1895. Tirage argentinique d'époque probablement unique. 9,4 x 9 cm.

10 000 €

Marie de Régner par Pierre Louÿs

On a beaucoup écrit sur la passion amoureuse de Pierre Louÿs et Marie de Régner, qui offre tous les caractères d'un roman : le mariage arrangé de Marie et Henri de Régner (grand ami de Louÿs) pour éponger les dettes du père, José Maria de Heredia, mariage non consommé ; la naissance de Tigre, fils illégitime de Pierre et Marie, le mariage de Louÿs peu de temps après, avec Louise, la sœur de Marie...

De cette passion témoignent quelques lettres, des poèmes de Louÿs et plusieurs photos érotiques prises par lui, auxquelles appartient celle-ci.

On sait que Pierre Louÿs s'est passionné pour la photographie et qu'il a laissé de ses maîtresses les vues les plus explicites.

La présente image, prise lors d'un rendez-vous des deux amants, offre au contraire une paradoxale alliance d'audace et de pudeur, Marie se cachant et s'exhibant tout à la fois. Les poils de son sexe apparaissent entre ses deux cuisses blanches au centre exact de la photo mais son visage est entièrement dissimulé par le flot brun de sa chevelure.

Non seulement un document très rare pour l'histoire littéraire, mais une composition photographique parfaitement achevée.





Sans date. Tirage
argentique.
17,5 x 12,8 cm.

1 000 €

Marie de Régner par Pierre Louÿs

Cette fois-ci, Marie n'est plus dissimulée par ses cheveux, mais s'offre sans pudeur, ni d'ailleurs impudeur, à l'objectif de son amant, en toute simplicité, le plus naturellement du monde.

Nue sur le lit dont on voit la toile du matelas, elle lui lance un regard profond, plein de douceur.

Il s'agit d'une photographie de la photographie originale, épinglée au mur, peut-être chez Pierre Louÿs lui-même.



Vers 1900. Deux tirages
albuminés d'époque
(9 x 9 cm).

3 000 €

Marie de Régner (deux photographies anonymes)

Sous le pseudonyme de Gérard d'Houville, Marie de Régner est l'auteur de nombreux romans, depuis *L'Inconstante* (1903) jusqu'à *Enfantines et Amoureuses* (1946).

La photographie de droite la montre langoureusement allongée sur l'herbe, les yeux mi-clos, un léger sourire au lèvres, au cours d'une partie de campagne.

Celle de gauche vraisemblablement au pied d'un temple grec, le voile blanc de son chapeau s'envolant vers le ciel.

Photographie originale (1929). Tirage argentique d'époque, 11,2 x 7,3 cm. Cachet d'un photographe parisien au dos et de la société Dupuy et Cie, propriétaire du *Petit Journal*, avec le texte dactylographié d'une dépêche.

450 €



Erich Maria Remarque (photographie anonyme)

Cette photographie fut prise à Paris en 1929, alors qu'Erich Maria Remarque venait de publier *A l'ouest rien de nouveau*, qui allait lui valoir une célébrité internationale.

L'écrivain est âgé de trente ans. Visage carré, regard intense, physique de cinéma, cette image vient rappeler que le romancier fut aussi un grand séducteur, qui compta Greta Garbo, Marlène Dietrich et Paulette Godard au nombre de ses conquêtes.



Vers 1895. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 10 cm. Contrecollé sur le carton du photographe avec le fac-similé de sa signature.

500 €

Edouard Remouchamps par Gustave Marissiaux

Peu connu en France, Edouard Remouchamps (1836-1900) était un poète et dramaturge belge. Sa particularité fut d'écrire en wallon et on lui doit notamment une pièce, *Tâtî l'pèriqui* (Gauthier le coiffeur), qui connut un grand succès en 1885.

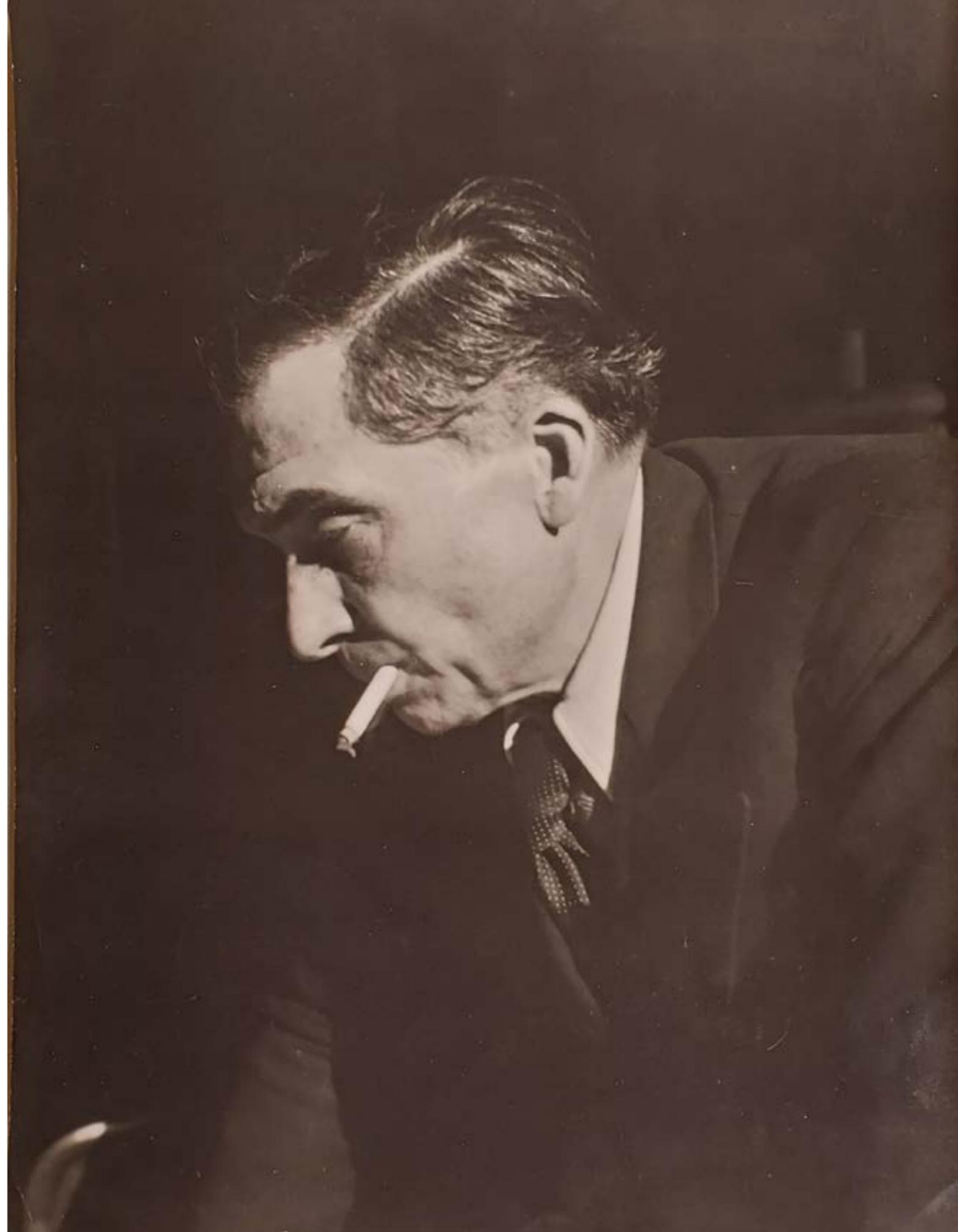
Il est ici portraituré par le photographe belge Gustave Marissiaux (1872-1929), célèbre pour ses photographies pictorialiste influencées par le symbolisme.

Vers 1950.
Tirage argentique
d'époque. 29 x 38,5 cm.

3 000 €

Pierre Reverdy (photographie anonyme)

Grand et superbe portrait du poète, de profil, tête baissée, cigarette aux lèvres. La dimension exceptionnelle de ce portrait sur fond noir allié à la gravité de l'attitude lui donne une force immédiatement saisissante.



Vers 1945. 4 tirages
argentiques d'époque.
13 x 7,8 cm chacune.

1 200 € / pièce

Pierre Reverdy par Mariette Lachaud

Mariette Lachaud était la fille de la cuisinière de la famille Braque et c'est le peintre qui, ayant remarqué la finesse de son œil, lui offrit son premier appareil photo. Un tirage de la même série avec son cachet au dos permet de lui attribuer ces clichés.

Cette série d'images offre certains des plus beaux portraits de Pierre Reverdy. Si la première a été très souvent reproduite (elle illustre notamment la couverture de *Sable mouvant* dans la collection « Poésie Gallimard »), les autres sont beaucoup moins connues et celle sur laquelle il arbore un large sourire est une découverte qui présente un visage surprenant et extrêmement attachant du poète.



Vers 1936. Tirage
argentique d'époque.
23 x 17 cm.
Cachet de la vente Dora
Maar « DM 1998 » au dos.

2 500 €



Pierre Reverdy par Dora Maar

Une forte amitié liait Pierre Reverdy à Dora Maar, dont témoignent plusieurs envois (« *Chère Dora, je voudrais vous voir tout le temps je vous admire je vous embrasse* ») ainsi que des poèmes à elle dédiés. Saisi ici en plan serré, de trois quarts, en costume cravate, Pierre Reverdy exprime une forte intensité retenue, avec quelque chose d'inquiet dans le regard.

Les épreuves de cette photographie sont très rares, la plaque ayant été cassée par la suite dans le coin inférieur droit (voir la photographie conservée au centre Georges Pompidou).

Provenance : vente Dora Maar, 29 octobre 1998, n° 391.

Vers 1936. Tirage
argentique d'époque.
23 x 17 cm.
Cachet de la vente Dora
Maar « DM 1998 » au dos.

2 500 €



Pierre Reverdy par Dora Maar

Sur ce cliché, Pierre Reverdy offre davantage de son profil, l'air grave, le regard tourné vers la droite mais sans fixer un point particulier, plutôt rêveur, absorbé par une songerie intérieure.

Provenance : vente Dora Maar, 29 octobre 1998, n° 391.

Vers 1935. Tirage
argentique d'époque.
30 x 23,2 cm.
Cachet du photographe au
dos.

8 000 €

Pierre Reverdy par Brassai

Portrait fameux du poète sous son chapeau plat, l'imperméable jeté sur les épaules, en costume croisé noir. Pas une trace de laisser-aller, une certaine rigueur au contraire, ou, pour mieux dire, une *tenue*, qui n'est pas sans analogie avec son œuvre.

Très belle image dans un format exceptionnel.





Vers 1890. Tirage albuminé
d'époque. 12,5 x 17,5 cm.

500 €

Ernest Renan par Dornac

Bien qu'appartenant à la série des « Contemporains chez eux », cette photographie a été prise dans le bureau de Renan au Collège de France.

Emouvante image de l'écrivain à la fin de sa vie, alourdi, l'air un peu congestionné assis derrière sa table de travail.



Ernest Renan par Ferdinand Bac

Ce dessin pourrait bien avoir été réalisé d'après la photographie précédente. Ferdinand Bac a animé la physionomie de son modèle d'une expression complexe à la fois pateline et triste, un peu amère, illustrant la phrase qu'il cite en légende.

1950. Crayon sur papier.
Signé, daté et légendé à
l'encre rouge. 33 x 24 cm.
Légende : « Au cours de ma
visite effrontée à Renan
au Collège de France (où
j'avais abordé les sujets
les plus opposés à l'aus-
térité de ces lieux) le
maître se mit soudain à
soupirer. Et ces murs en-
tendirent ces paroles sur-
prenantes : - Ah ! La Vie
parisienne ! Je ne l'ai
pas connue ! Je n'ai même
pas connu la vie... J'ai
vécu dans les livres... »
1885 »

400 €

1922. Tirage albuminé d'époque. 10,8 x 8 cm. Inscription autographe signée à l'encre au verso : « Pont-de-l'Arc près Aix-en-Provence. Photo prise dans le parc de la marquise de Grimaldi. Juillet 1922. Pour le terrible Gassier. Amicalement, Jehan Rictus août 1922, Marseille ».

350 €



Jehan Rictus (photographie anonyme)

Cette rare photographie offre une image inattendue de l'auteur des *Soliloques du pauvre*, très loin du poète miséreux sous les traits duquel on se le représente habituellement. Rictus apparaît ici en « sportman », vêtu d'un pantalon blanc, en veste et cravate, coiffé d'un canotier, la barbe bien taillée.



Rainer Maria Rilke par Henri Martinie

1925. Tirage argentique d'époque. 20,7 x 15,1 cm. Tampon du photographe et inscription manuscrite au verso.

9 000 €

Magnifique portrait de Rilke le regard perdu dans son rêve.

Cette photographie fut prise lors du dernier séjour parisien de Rilke, entre janvier et juillet 1925, l'année précédant sa mort. Elle est due à Henri Martinie, qui, de 1925 à 1940, allait se faire une spécialité des portraits d'écrivains et voir défiler dans son atelier de la rue de Penthievre toutes les personnalités de l'avant-garde littéraire française et européenne.

Le poète y est représenté de trois quarts, les cheveux tirés en arrière, le front haut dégagé. Sa moustache pend au coin de ses lèvres. Mais ce qui frappe surtout, c'est l'étrange expression de son regard, à la fois absent et présent. Ses yeux clairs à fleur de peau semblent flotter dans un rêve.

Un portrait d'une extraordinaire intensité résumant les facettes de la personnalité complexe de Rilke.



Vers 1925. 3 tirages
argentiques d'époque.
7,8 x 6,5, 5,7 x 4,8 et
5,7 x 4 cm.

2 500 €

Vers 1925. 3 tirages
argentiques d'époque. 5,5
x 4 cm, 8 x 4,3 et 7,5 x
6 cm. Petit manque argen-
tique dans la troisième
photo.

2 500 €

Rainer Maria Rilke (photographies anonymes)

Cette série de photos fut prise à Paris en 1925, lors du dernier séjour de Rainer Maria Rilke dans la capitale. Le poète et critique Raymond Schwab, qui l'y rencontra, a parlé à son sujet de son « *attitude de tristesse accentué encore par la moustache tombante* » derrière la « *façade socialement policée* ».

Ces trois beaux clichés illustrent bien cette impression de solitude fondamentale au milieu du monde.

Rainer Maria Rilke (photographies anonymes)

Ces photographies furent prises lors du même séjour que les précédentes et dégagent le même sentiment. On remarquera l'ombre portée du poète qui ajoute quelque chose d'un peu fantomatique aux images.

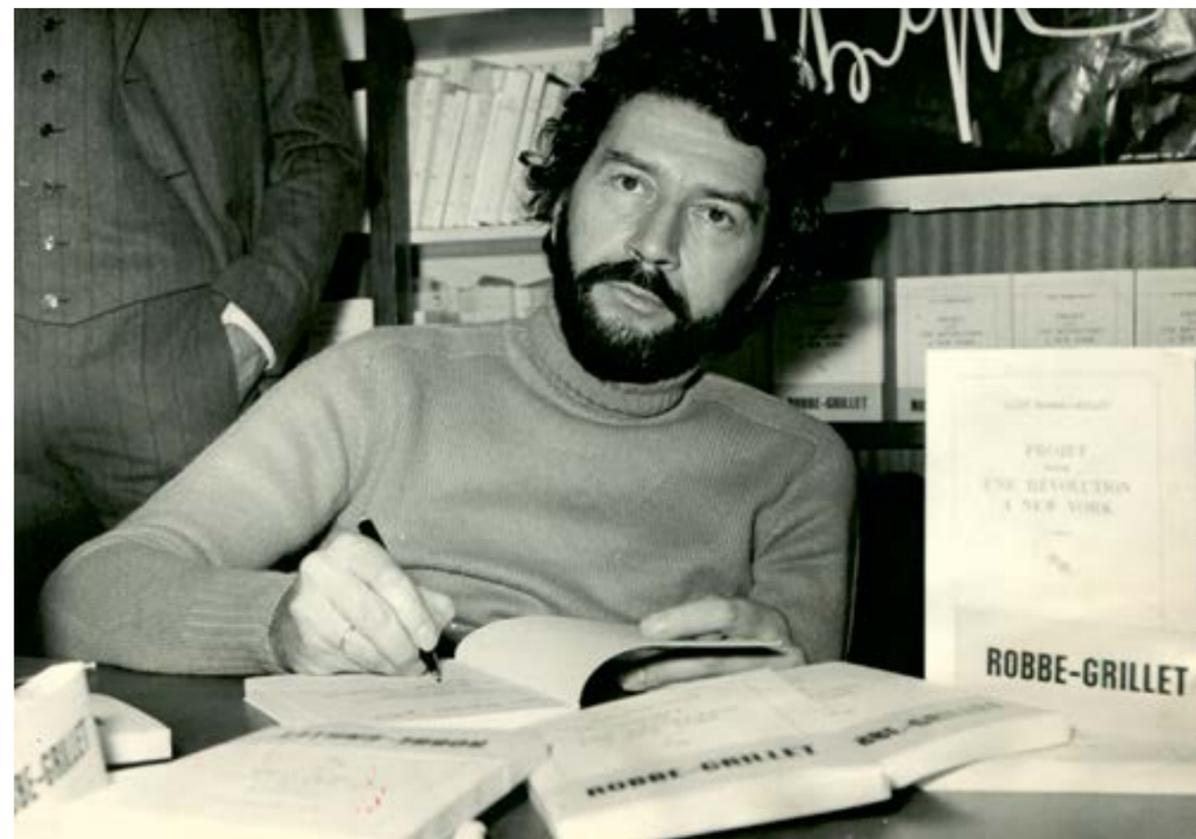
1956. Tirage argentique
d'époque. 13 x 9 cm.
Cachet Alpha-Imago au dos.

450 €



Alain Robbe-Grillet en 1956

Cette photographie montre le nouveau-romancier à l'âge de 35 ans, entre la publication du *Voyeur* et celle de *La Jalousie*, joufflu, souriant, légèrement ironique.



1970. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18 cm.
Tampon Universal Photos
et dépêche de presse au
verso.

400 €

Alain Robbe-Grillet en 1970

Le même quelques années plus tard, lors d'une séance de dédicace de son dernier opus, *Projet pour une révolution à New York*. Barbu, portant un col roulé bien dans le style de l'époque, il fait preuve d'une gravité nouvelle, elle aussi dans le style de l'époque.

Années quatre-vingt.
Tirage argentique
d'époque. 14,5 x 22 cm.
Cachet du photographe au
dos.

450 €



Alain Robbe-Grillet par Frank Bichon

Nous avançons dans le temps. Les cheveux sont plus longs et, comme la barbe, deviennent poivre et sel. L'écrivain est dans son salon, assis sur un large canapé de velours. Il ne pose pas mais est saisi dans le feu de la conversation, le visage mobile, l'air passionné.

Vers 1927. Tirage argentique d'époque.
27 x 20 cm. Signée, dédiée et légendée.

1 600 €

Louis de Robert par Gaston et Lucien Manuel

Louis de Robert (1871-1937), s'était lié d'amitié avec Marcel Proust au temps de l'affaire Dreyfus. En sa compagnie, il se rendait chaque jour assister aux audiences du procès. Les deux hommes se rapprochèrent plus intimement lorsque Louis de Robert fit paraître en 1911 son *Roman d'un malade* (qui obtiendra le prix Fémina), livre dans lequel il décrivait sa condition, très proche de celle de Proust lui-même.

La citation qu'il a inscrite sur cette photographie est tirée de son roman d'inspiration autobiographique, *Ni avec toi ni sans toi*, publié en 1927 aux éditions Flammarion.



1918. Tirage argentique
d'époque. 12,7 x 20 cm.
Tampon du photographe et
indications manuscrites
au verso. Signature
du photographe dans
le négatif. Traces de
manipulation.

1 500 €



Edmond Rostand par Henri Manuel

La beauté de cette image tient paradoxalement dans son caractère figé. Tout est parfaitement étudié : la pose, les éléments du décor, la lumière. Edmond Rostand lui-même fait songer à un mannequin de cire, la moustache impeccablement taillée.

Vers 1900. Tirage albuminé
d'époque. 12,8 x 17,7 cm.
Contrecollé sur le
carton du photographe
avec la mention « *Nos
contemporains chez eux* ».

1 200 €

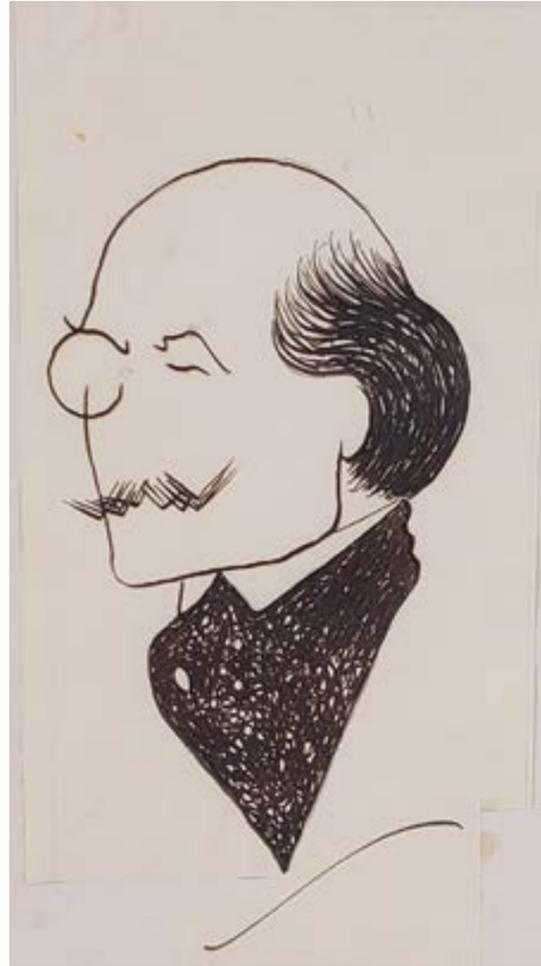
Edmond Rostand par Dornac

Appartenant à la célèbre série « *Nos contemporains chez eux* », cette photographie montre Edmond Rostand dans son salon. Impeccablement mis, il semble toujours aussi figé, presque comme une pièce du décor.

On notera le luxe du cadre, le délicat service à café en argent, l'impressionnant dessus de cheminée.



1949. Encre de Chine sur papier. 18,7 x 10,8 cm. Monogrammé « S » sur un morceau de papier rapporté.



4 800 €

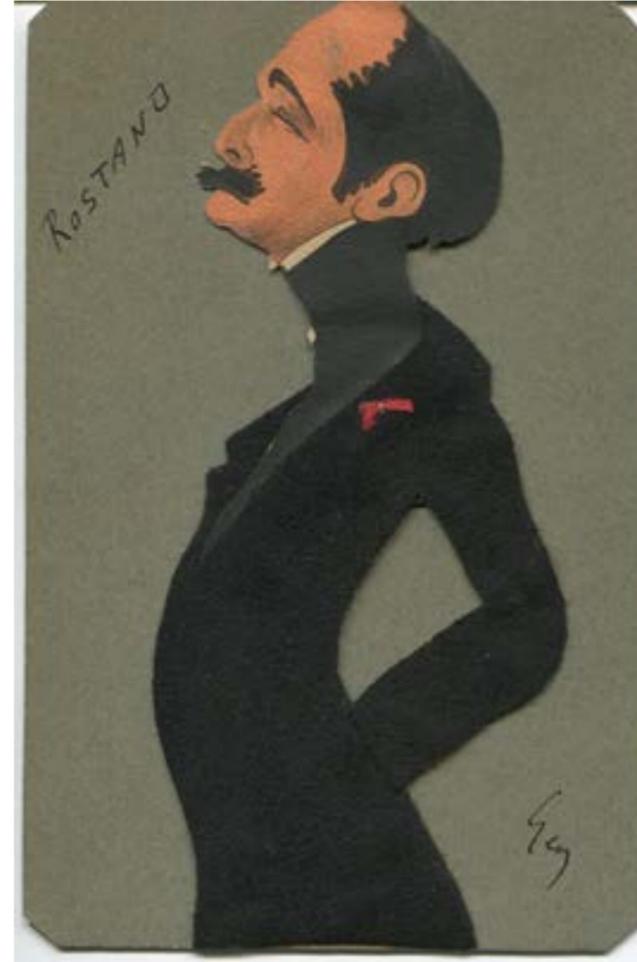
Edmond Rostand par Sacha Guitry

En quelques traits, grâce à un petit nombre d'éléments caractéristiques (le monocle, la moustache) Sacha Guitry a croqué le profil du dramaturge, immédiatement reconnaissable malgré cette économie de moyens. Edmond Rostand est représenté en buste, de trois quarts. La ligne courbe de son front se prolonge par la forme carré du bas de son visage. Le nez est absent mais il est suggéré par la moustache, composée de traits en forme de V.

Sacha Guitry avait la plus haute admiration pour Edmond Rostand, « l'auteur le plus célèbre, le plus glorieux, le plus éblouissant de notre époque ». Il le filma en 1915 pour *Ceux de chez nous*, hommage rendu aux plus grandes personnalités de l'époque.

Ce dessin a été publié dans le journal *L'Époque* du 3 février 1949.

Provenance : collection André Bernard.



Sans date. Feutrine, papier, ruban et gouache. 13,8 x 8,9 cm. Légendé en haut à gauche et signé en bas à droite.

1 200 €

Edmond Rostand par Sem

Très amusante représentation d'Edmond Rostand sous forme de collage.

Sur une carte postale, Sem a découpé et collé un morceau de feutrine noire de la forme d'une jaquette, sur laquelle il a épinglé un ruban rouge. Un morceau de papier gris constitue son gilet. Il a ensuite dessiné le visage triomphant de l'auteur de *L'Aiglon*, exagérément cambré, le bras posé sur les reins.

Sem, de son vrai nom Georges Goursat (1863-1934) a laissé plusieurs caricatures d'Edmond Rostand.

Vers 1900. Tirage argentique d'époque. Format carte postale (11 x 7,5 cm).

500 €

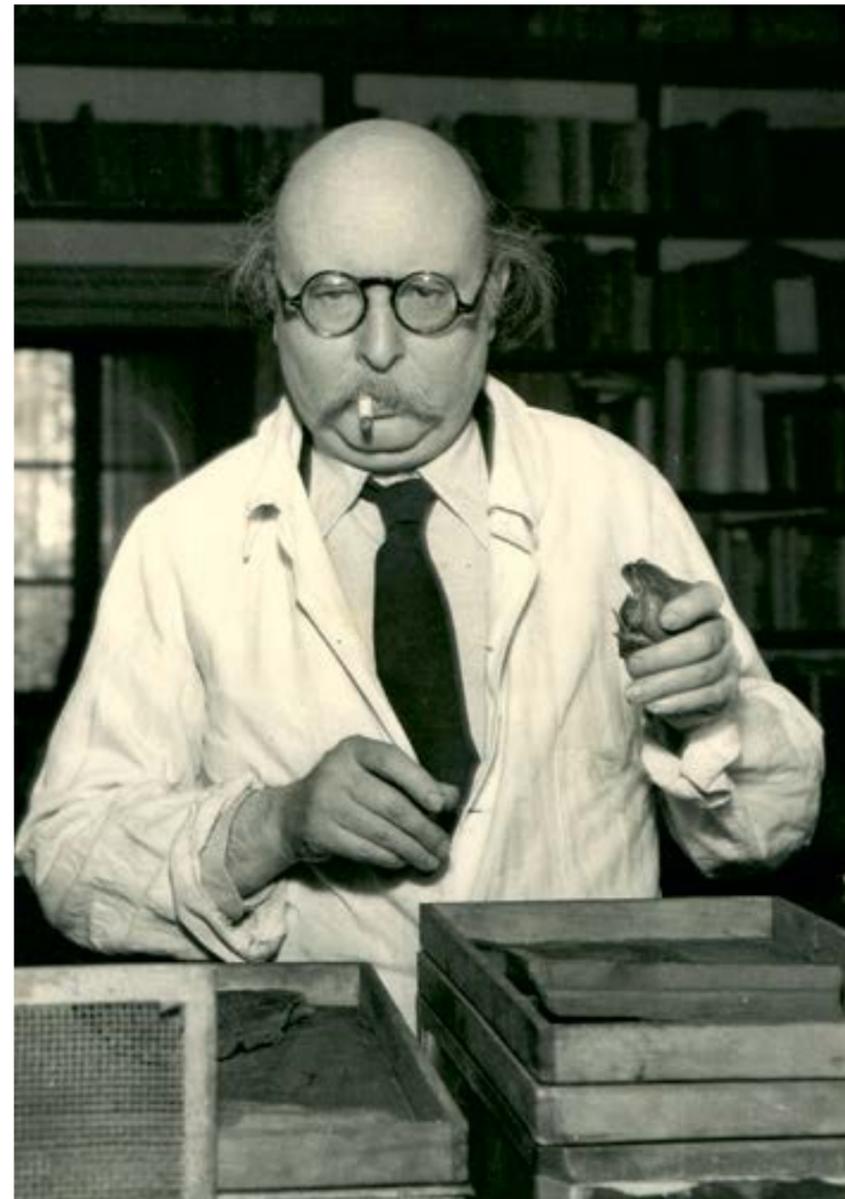


Edmond Rostand par Paul Boyer

Paul Boyer (1861-1952) fut actif jusque vers 1908 et avait son studio boulevard des Capucines. Il photographia de nombreuses personnalités du monde théâtral.

Ce portrait très populaire (il fut commercialisé dans la série Félix Potin) montre le dramaturge peu de temps après la création de *L'Aiglon* en 1900. Le buste est légèrement tourné vers la droite tandis que le visage regarde vers la gauche.

Malgré sa fière moustache en croc, Edmond Rostand a quelque chose de très doux dans l'expression, avec un côté rêveur, presque timide, un peu enfantin, qui singularise ce portrait « officiel ».



Jean Rostand (Agip / Robert Cohen)

C'est peu dire que le fils du précédent n'a pas exactement, sur cette photo, la même allure que son père. Cigarette au bec, une grenouille dans la main gauche, quelques touffes de cheveux jaillissant de son crâne dégarni, il fixe l'objectif d'un œil torve, façon tonton-flingueur.

Ce grand biologiste est l'auteur d'une œuvre scientifique pointue mais aussi de portée plus générale, qui lui vaudra d'être élu à l'Académie française en 1959.

Sa personnalité pittoresque et frondeuse éclate sur cette photo.

Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 18 x 12,3 cm. Cachets de l'agence, *Parisien libéré* et dépêche au dos.

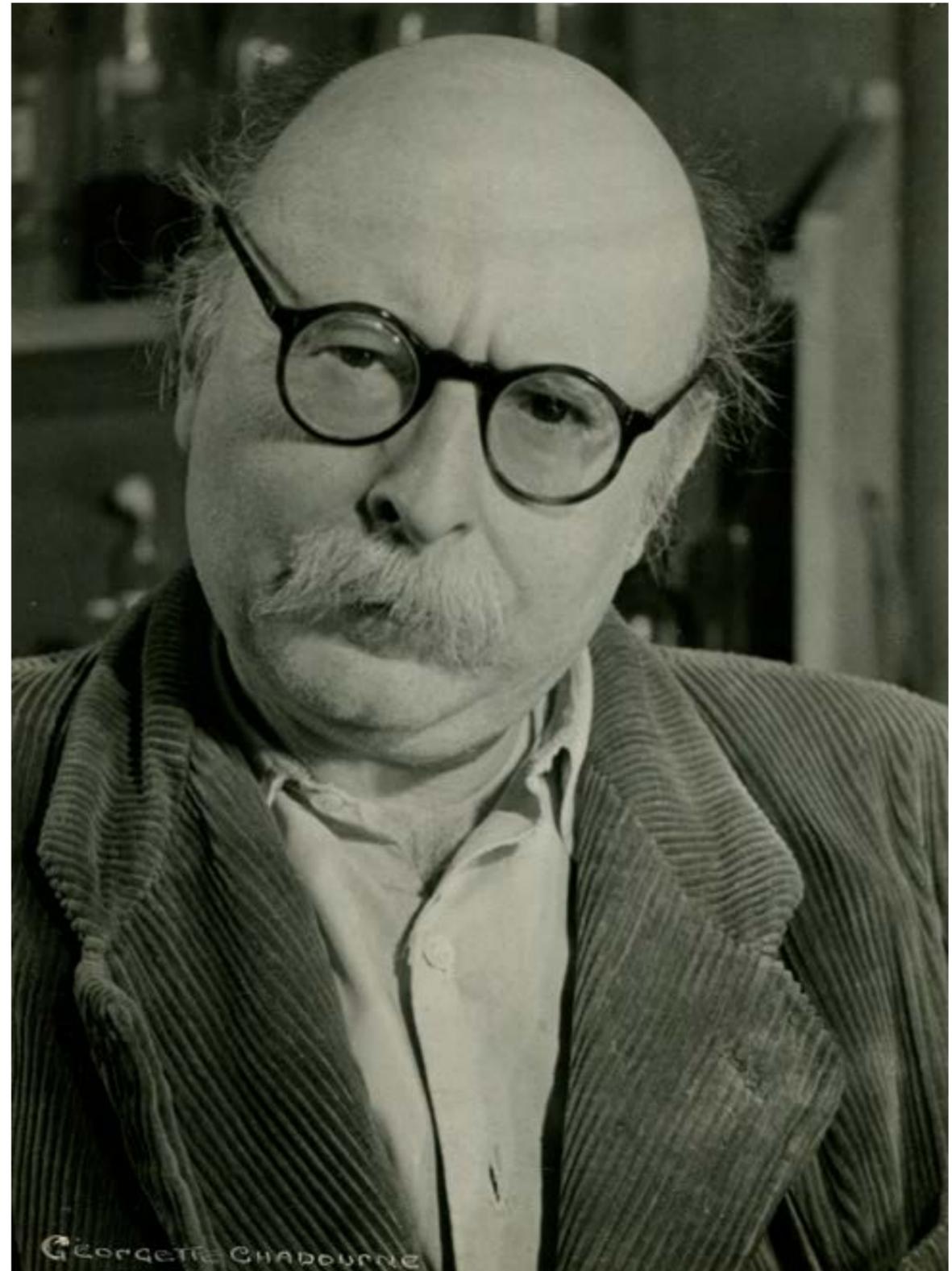
1 000 €

Années cinquante.
24 x 17,5 cm..
Signée en bas à gauche par
la photographe.

1 500 €

Jean Rostand par Georgette Chadourne

Edmond Rostand a troqué sa blouse pour une veste de velours côtelé, abandonné la cravate, mais garde toujours cet air si peu académique.



Début des années
cinquante. Tirage argen-
tique d'époque.
40 x 29,7 cm.
Légende et tampon de la
photographe au verso.

1 500 €

Maurice Rostand par Georgette Chadourne

Difficile d'imaginer contraste plus radical entre deux frères. Maurice Rostand (1891-1968), le frère de Jean, eut une production littéraire abondante : pièces de théâtre, romans, poésies.

Autant Jean apparaît comme terrien, un peu rustique, autant Maurice allie préciosité et raffinement (il fut une figure en vue de la scène homosexuelle parisienne).

Il pose ici aux côtés de sa mère, la comédienne et poétesse Edmonde Gérard (1866-1953).



Vers 1860. Tirage argentique d'époque. Format carte de visite, contrecollé sur le carton du photographe.

400 €



Joseph Roumanille par Jean Garnier

Jean Garnier (1817-1897), s'installa comme photographe à Avignon en 1857, après avoir exercé à Marseille.

Le poète félibre pose ici assis, buste de trois quarts, visage de face devant un paysage peint, un livre à la main, l'air souriant derrière sa barbe fournie. La simplicité du décor et de la pose donnent à cette image un côté bon-enfant attachant.



Vers 1890. Tirage albuminé d'époque. 7,5 x 5,5 cm dans un médaillon orné d'une guirlande florale. Contrecollé sur le carton du photographe imprimé en rouge recto-verso.

400 €

Louis Roumieux par Jean-Baptiste Gourdon

Louis Roumieux (1829-1894) fut un autre des membres du Félibrige, dont il avait été nommé majoral en 1876. Sa veine était plutôt comique et on lui doit notamment *Li Bourgadieiro*, un recueil de chansons, saynètes et satires rédigé en dialecte nîmois (1852) ou encore *Griseto* (1853). Il avait fondé en 1850 la *Revue méridionale* et lancé en 1876 un hebdomadaire littéraire provençal, *Dominique*.

Jean-Baptiste Gourdon (1845-1902), qui eut des studios à Nîmes et à Beaucaire, se présentait lui-même comme le « *Photographe du Félibrige* ».

Pastel sur papier marouflé sur toile montée sur châssis, 45 x 37,5 cm (marouflage ancien).
Sous verre, encadrement ancien, baguette à bordure intérieure moulurée et dorée (XIX^e).
Excellent état (infimes trous de vers sur le bord inférieur avec légère trace d'humidité).

40 000 €

Jean-Jacques Rousseau d'après Quentin Latour

Très célèbre pastel représentant l'auteur de *l'Emile*, tête nue avec les cheveux poudrés (un autre célèbre pastel de La Tour le montre coiffé d'un bonnet fourré arménien), en vêtements gris et cravate blanche. Rousseau est jeune encore, il a le nez long, les yeux bruns et la bouche fine arborant un sourire spirituel. Le portrait est d'une saisissante vivacité.

Selon une note de l'époque, écrite le mois même de la mort de Jean-Jacques Rousseau (20 juillet 1778), contrecollée au dos du pastel, ce portrait aurait été exécuté par une élève de Quentin de La Tour, Mademoiselle Gendron : « *Portrait de Jean-Jacques Rousseau qui m'a été donné en 1762 par M. Guillaume Terral, mon ami, demeurant à Paris, natif de Clairac et actuellement âgé (en 1778) d'environ 80 ans. Ce portrait a été fait (par une fille). n[atuelle]. de mon ami qui se nomme Gendron sur l'original fait par La Tour, célèbre peintre de pastel, dont la d.elle Gendron était l'élève. (...)* »

Le portrait de la demoiselle Gendron est de très bonne facture, avec un modelé soigné, une légèreté d'ensemble. L'expression est un peu figée par rapport à l'original de La Tour ; on ne sent pas tout à fait l'étincelle de feu et d'inquiétude qui palpète au fond des yeux de l'écrivain.

La longue note figurant au dos du pastel est signée des initiales d'un certain Pierre Daugirard ; elle mérite d'être transcrite car elle fut écrite peu de temps après l'annonce de la mort de Rousseau et témoigne de manière remarquable de la perception de l'écrivain en son temps :

« (...) *Les affiches de Paris pour les Provinces (n°28 de 1778) annoncent ainsi la mort de J.-J. Rousseau : « M. Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, qui, depuis la fin du mois de mai dernier, s'étoit retiré dans une petite maison située près du château de M. le marquis de Girardin, seigneur d'Ermenonville, terre éloignée de Paris d'environ dix lieues, et remarquable par la beauté de ses jardins, y est mort subitement le deux de ce mois (Juillet) à neuf heures du matin, en revenant de la promenade. Son corps a été embaumé, et renfermé dans un cercueil de plomb. Deux jours après il a été inhumé, par les ordres de M. le marquis de Girardin, dans l'enceinte de son parc et dans l'isle dite des Peupliers au milieu de la pièce d'eau appelée le Peni dessous une tombe décorée et élevée d'environ six pieds. (...) Cet homme valétudinaire né avec un esprit inquiet et ennemi de toute contradiction avait nécessairement un fond d'humeur qui a plus nui encore à son repos et à son bonheur que tous les traits de la haine et de l'encre décochés contre lui. Son nom, ses paradoxes, son stile nerveux, énergique, sublime, vivront peut-être aussi longtemps que le jeu de grandes vérités qu'il a présentées sous le plus beau jour. / 20 Juillet / 1778 / P.D. »* Le texte de cette note fut retranscrit à une époque plus récente sur le second carton extérieur de l'encadrement.

La Tour, qui fut l'ami de Rousseau, comme de nombreux encyclopédistes, tel Diderot, a exécuté ce pastel dans les années 1750, après avoir été nommé peintre du roi. Il est considéré parmi ses plus beaux pastels. Reproduit in N. Jeffares, *Dictionary of Pastellists before 1800*, n° J.46.279433.



Pastel sur papier marouflé sur toile montée sur châssis, 45 x 36,5 cm (marouflage ancien).

Sous verre, encadrement ancien. Au dos est collé un certificat d'expertise établi par Me Pierre A. Brely, expert près les Douanes Françaises : « Ce Pastel de Rousseau par Latour est une œuvre ancienne de l'époque de belle qualité. Il provient de la famille de Vivant-Denon dont les descendants habitent encore Châlon/Saône (S.-et-L.) .»

28 000 €

Jean-Jacques Rousseau d'après Quentin Latour

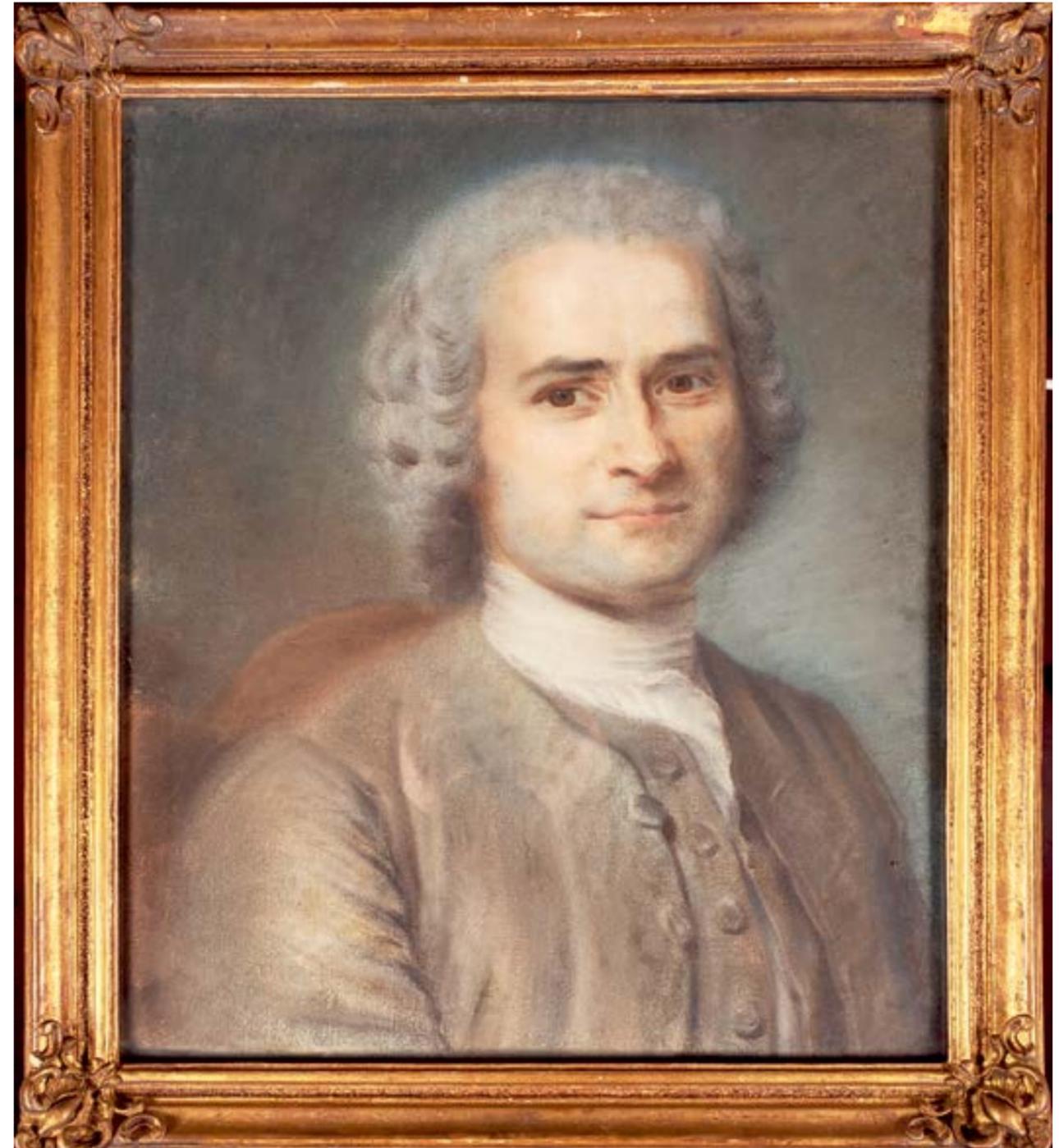
Par rapport à l'œuvre précédente, la manière est plus vaporeuse. La perruque, le dossier de la chaise, la cravate et l'habit de l'écrivain sont moins précisément représentés.

A propos de ce portrait, Jean-Jacques Rousseau écrivit au peintre en 1764 : « *Il ne me quittera point, Monsieur, cet admirable portrait qui me rend en quelque façon l'original respectable : il sera sous mes yeux chaque jour de ma vie : il parlera sans cesse à mon cœur [...]* »

Latour lui-même a peint quatre fois ce portrait. Le premier fut exposé au Salon de peinture et de sculpture de 1753. L'écrivain n'ayant pas les moyens de l'acheter, le peintre proposa de le lui offrir, ce qu'il refusa. Mais en 1759, il lui en fit la demande, pour l'offrir à Mme d'Épinay. Lorsque le peintre apporta l'œuvre à Montmorency, Rousseau s'était fâché avec sa protectrice et conserva le tableau, qu'il offrit au maréchal de Luxembourg et qui se trouve aujourd'hui au musée Jean-Jacques Rousseau de Môtiers. Le peintre en fit alors une réplique, qu'il conserva et qui est aujourd'hui au musée Lécuyer de Saint-Quentin. En 1764, Latour offrit à son ami un second portrait, que celui-ci laissa à sa logeuse en 1765 lorsqu'il dut fuir Môtiers. Celui-ci est actuellement au musée Jean-Jacques Rousseau de Montmorency. Enfin, en 1763, François Coindet, banquier genevois ami du philosophe en commanda un autre à Latour. Il se trouve aujourd'hui au musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Cette copie, comme la précédente et la suivante a été exécutée d'après le pastel de Saint-Quentin, celui qui fut conservé dans le fonds d'atelier de l'artiste jusqu'en 1810.

Reproduit in N. Jeffares, *Dictionary of Pastellists before 1800*, n° J.46.279434.



Pastel sur papier marouflé sur toile montée sur châssis, (47 x 38 cm). Sous verre, encadrement ancien, baguette dorée. Sur le bord inférieur a été inscrit en lettres noires « J.J. Rousseau peint par Latour ».

Au dos est collé un certificat d'expertise établi par Me Pierre A. Brely, expert près les Douanes Françaises : « *Ce Pastel de Rousseau par Latour est une œuvre ancienne de l'époque de belle qualité. Il provient de la famille de Vivant-Denon dont les descendants habitent encore Châlon/Saône (S.-et-L.)* »

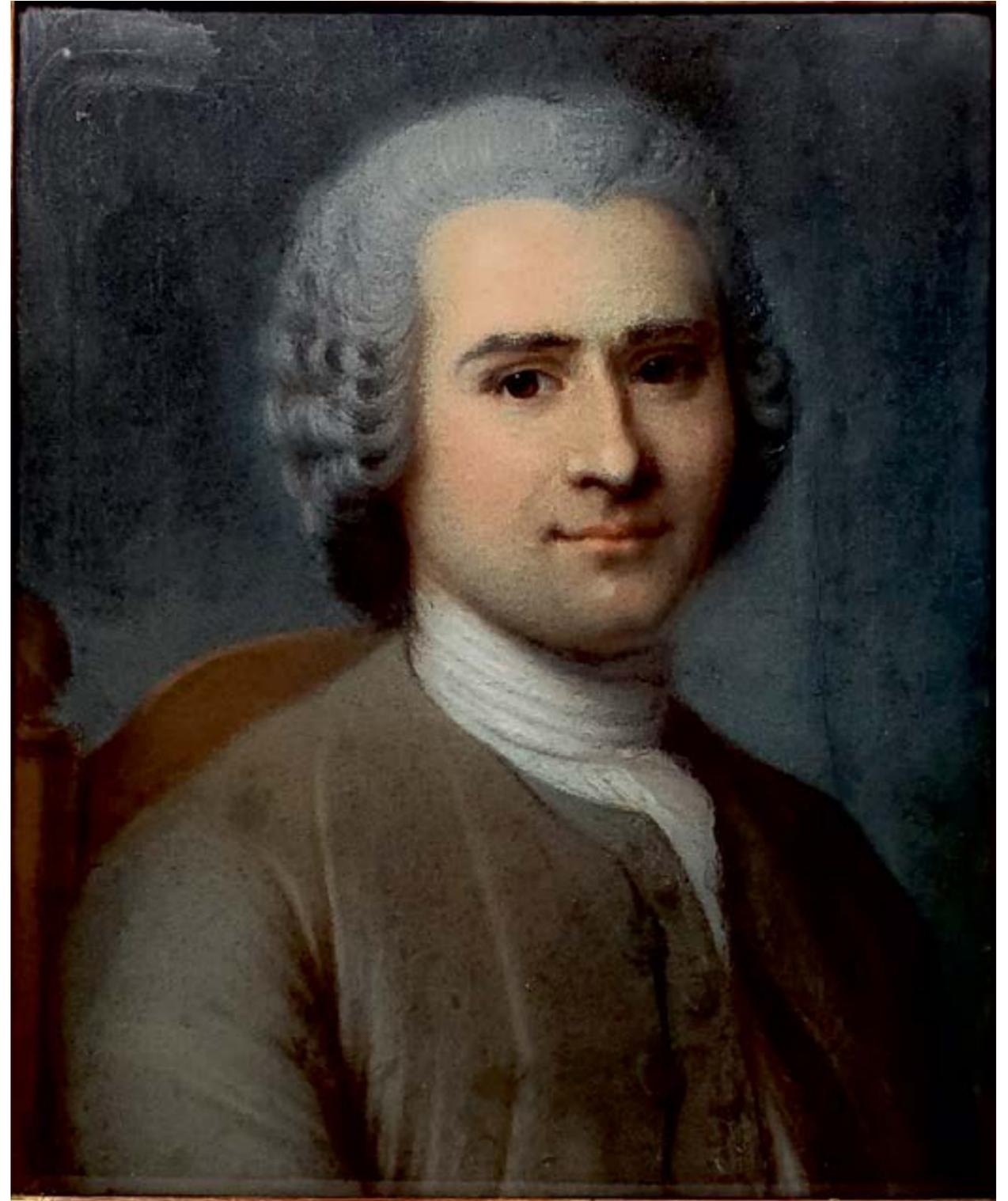
25 000 €

Jean-Jacques Rousseau d'après Quentin Latour

Autre pastel représentant Rousseau, semblable au précédent, le montrant tête nue avec les cheveux poudrés, en vêtements gris et cravate blanche. Sa figure est légèrement plus ronde et joufflue, avec une expression moins spirituelle, plus posée que sur le précédent, la lueur du regard est plus vague et les traits moins incisifs.

Diderot pensait avec regret que le soleil effacerait ces pastels dont la consistance semblait éphémère. Evidemment il n'en n'est rien, et l'éclat de ses œuvres nous restitue aujourd'hui encore les figures inoubliables de ce XVIII^e siècle bouillonnant, élégant et moqueur.

Reproduit in N. Jeffares, *Dictionary of Pastellists before 1800*, n° J.46.279435.



Bronze. Hauteur : 42,5 cm,
largeur : 25 cm, socle
compris. Dimensions du
socle : 16 x 17 cm.

35 000 €

Jean-Jacques Rousseau (Roudon frères)

Jean-Jacques est représenté en pied dans sa « tenue arménienne », avec sa toque de fourrure et son long manteau aux col et manches de même. Il tourne un visage grave et concentré vers la gauche et tient une plume à la main. Ses traits sont émaciés et tout, dans sa silhouette et dans les plis du manteau, exprime la finesse et la fluidité.

Sur la base du piédestal à côté de lui on peut lire ces inscriptions : « à l'égalité », « à la nature », « à la philosophie », « à la fraternité ». Sur le piédestal, un rouleau de papier porte le titre *Contract social*. Disséminés, d'autres titres : *Emile*, *Dictionnaire de musique*, *Lettre de la montagne*.

C'est non seulement l'image du philosophe qui est ici offerte, mais une allégorie de son œuvre et de la portée universelle de celle-ci.



1914. Tirage argentique d'époque. 6,5 x 9 cm. Dédicace autographe : « à Guillaume Apollinaire, à Louise de Coligny, souvenir tout affectueux. Rouveyre. Déc. 1914. »

10 000 €



André Rouveyre (photographie anonyme)

André Rouveyre (1879-1962) fut un proche ami de Guillaume Apollinaire (et futur biographe de ce dernier), aussi bien que de Paul Léautaud ou Henri Matisse. Connu pour ses féroces dessins (*Le Gynécée*, *Portraits des contemporains*), il est également l'auteur d'essais littéraires et d'un beau roman, *Silence*, publié en 1937 et salué par Roger Caillois.

Cette photographie le montre fraîchement mobilisé, à l'époque où la passion de Guillaume Apollinaire pour Lou était à son plus haut, symbolisée sur cette dédicace par les deux colombes s'embrassant. Le 24 décembre, Apollinaire lui répondit : « Vos colombes m'ont fait plaisir. J'ai fait un poème en forme de colombe ». Il s'agit du célèbre calligramme « La Colombe poignardée et le jet d'eau ».

Rouveyre préfacera l'édition des lettres d'Apollinaire à Lou en 1947, écrivant : « Je connus Lou vers 1910 ou 12. Elle était toute jeune alors, spirituelle, dégagée, frivole, impétueuse, puérile, sensible, insaisissable, énervée, un peu éperdue en quelque sorte (...) ».

Cette épreuve provient des archives de Louise de Coligny.



1993. Tirage argentique d'époque. 24 x 17,7 cm. Dépêche de presse de l'AFP en anglais au verso.

1 600 €

Salman Rushdie (AFP)

Cette photographie fut prise lors d'une visite de l'écrivain à Paris en mars 1993, alors que celui-ci, depuis quatre ans, était traqué pour son livre *Les Versets sataniques*. Jack Lang, alors ministre de la Culture, avait organisé une conférence de soutien à la Grande Arche de la Défense, où il fut accueilli par les personnalités politiques et intellectuelles, après s'être vu refuser à trois reprises l'accès au territoire français.

Une certaine lassitude mêlée de détermination se lit manifestement sur son visage.



S

comme Sagan

Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
23,5 x 17,5 cm.
Contrecollé sur carton.
Signature du photographe
en bas à droite du montage
et cachet au dos.

1 200 €

Robert Sabatier par Jean-Marie Marcel

Le très grand succès public des *Allumettes suédoises* et de leur suite a eu tôt fait de classer Robert Sabatier parmi les auteurs que l'on nomme avec un rien de condescendance « populaires ». C'est oublier qu'il est également l'auteur de plusieurs beaux recueils de poèmes dont le premier, *Les Fêtes solaires*, reçut le prix Artaud en 1952 et d'une très remarquable *Histoire de la poésie française* en neuf volumes.

Sur cette photographie datant de ses débuts, il apparaît un peu gêné aux entournares, presque intimidé, ce qui rend le portrait très touchant.



1932. Tirage argentique d'époque. 19,7 x 16,9 cm. Dédicace autographe signée en haut à droite de l'image : « A New York comme partout, je pense à toi avec beaucoup de tendresse. Maurice N. York 1932 ». Annotation manuscrite au dos.



Maurice Sachs (photographie anonyme)

10 000 €

Précieuse photographie de Maurice Sachs dédiée à Jean Cocteau.

Maurice Sachs se rendit aux Etats-Unis en octobre 1931, où il travailla à la radio et donna une série de conférences, notamment sur Jean Cocteau. Il l'avait rencontré en 1923 et était devenu son secrétaire. Il raconte dans *Le Sabbat*, l'immense admiration qu'il lui vouait, mais les choses finirent mal, Sachs ne pouvant s'empêcher de voler les livres et manuscrits du poète pour les revendre.

Sur cette photographie apparemment jamais reproduite, il pose l'air sérieux, de trois quarts, les bras croisés sur la poitrine, portant une veste à carreaux et un foulard assorti. Son visage est déjà un peu empâté mais garde quelque chose de sa jeunesse. On remarquera que, à l'instar de Jean Cocteau, il a relevé le bas de la manche de sa veste.



1937. Lithographie originale, justifiée 8/50 et signée « M R »

3 500 €

Le marquis de Sade par Man Ray

Ce portrait imaginaire du marquis de Sade a été reproduit dans *Les Main libres* (1937). Il préfigure le tableau de 1938. L'écrivain, empâté, est sculpté dans les pierres de la Bastille, que l'on aperçoit au second plan. Man Ray a pour ainsi dire extériorisé sa condition d'emmuré vivant dans une image saisissante qui reste l'une des plus frappantes du marquis.

1970. Lithographie en couleurs, sur papier vélin, signée au crayon et annotée EA, épreuve en dehors de l'édition à 99 exemplaires signée et numérotée et en dehors de l'édition à 10 exemplaires sur papier japon signée et numérotée en chiffres romains, imprimée par Mourlot, Paris et éditée par Toselli, Paris. Feuille 76 x 55,6 cm.

7 500 €

Le marquis de Sade par Man Ray

Sur cette lithographie, différente de la précédente, le marquis relève la tête et semble défier la Bastille. La gangue de pierre de laquelle émerge l'écrivain est plus haute et se lézarde, comme si une créature semi monstrueuse était en train de sortir d'un œuf.

L'introduction de la couleur apporte un éclairage différent. L'œil au fond jaune, injecté de sang, rappelle les désordres de la vie de l'écrivain. Ses lèvres fardées d'un rouge vif ont un côté sanglant mais également féminin.

Un dessin original de 1938, très proche de cette lithographie présente, derrière le marquis, la Bastille en flammes.

Dans un entretien avec Pierre Bourgeade, Man Ray revient sur cette représentation :

P. B. — Ce qui est beau, c'est l'idée que vous avez eue de dessiner ce visage comme un mur.

M. R. — Voyez les couleurs. Je me suis inspiré de descriptions physiques très précises. Il avait les yeux bleus.

P. B. — Il était empâté.

M. R. — Il était empâté. Oui, il était très lourd quand il a été interné. Et après, quand Bonaparte l'a fait mettre dans la maison de fous de Charenton, alors là il était encore plus gros.

P. B. — Et ces gros yeux !

M. R. — Il fallait qu'il voie ! Vous comprenez, Sade avait déjà proposé les Etats-Unis d'Europe pour éviter une guerre dans le futur. Il avait un don d'anticipation formidable, un véritable don de prophétie.



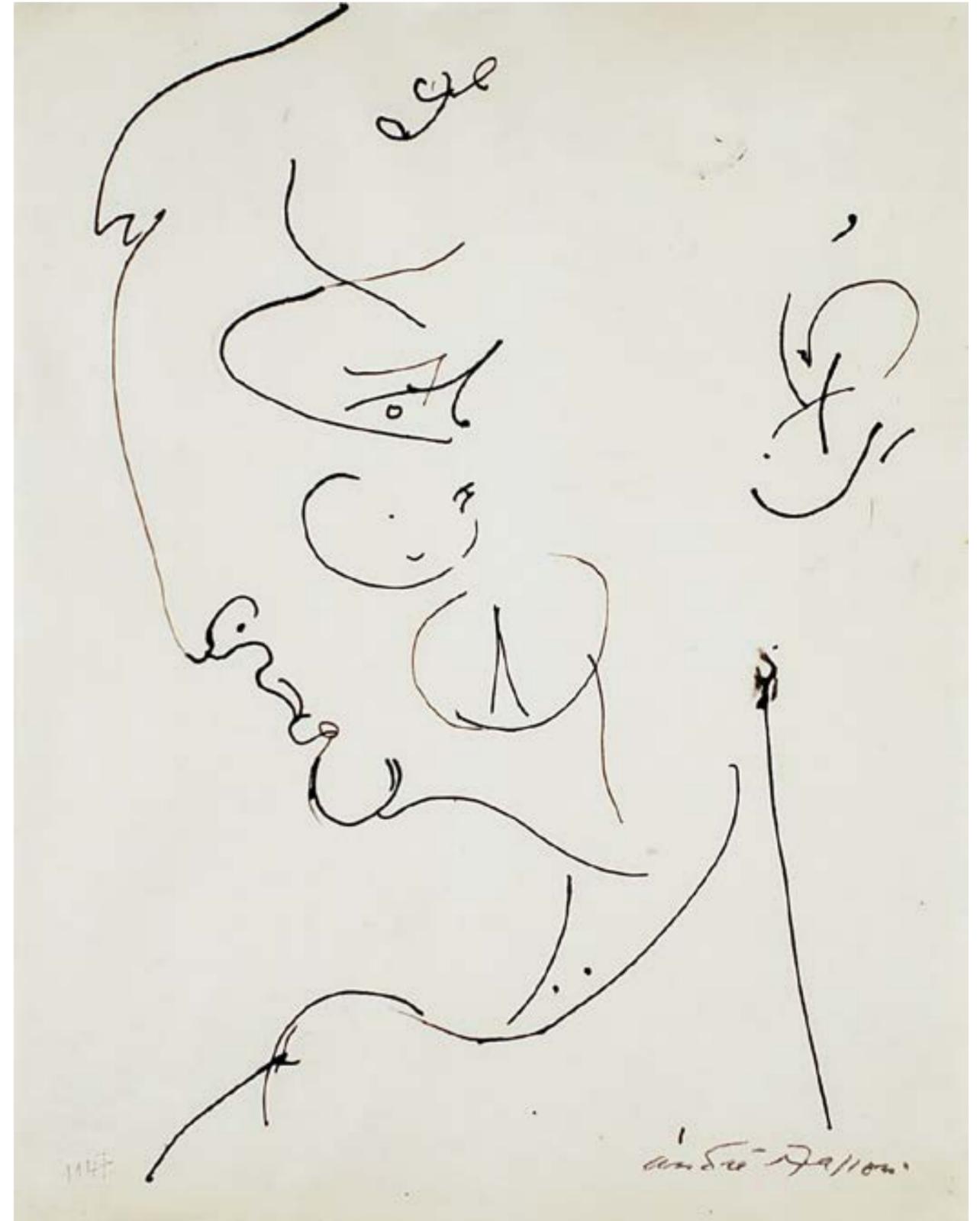
Vers 1940. Encre de Chine
sur papier. 27 x 21 cm.
Signé au crayon
en bas à droite.
Encadrement moderne.

10 000 €

Le marquis de Sade par André Masson

L'admiration portée par André Masson au marquis de Sade fut constante et profonde. Dès 1928, il dessina des illustrations pour une édition de *Justine* qui ne parut qu'en 1950, puis en 1961 une autre série pour *La Philosophie dans le boudoir*.

Le présent portrait, plein de nervosité constitue une représentation fiévreuse du marquis, qui ne recherche pas la ressemblance mais plutôt à capturer l'énergie de l'écrivain, rendue par des traits rapides qui donnent un extraordinaire mouvement au dessin. La cruauté se lit dans le profil du nez, la sensualité dans la bouche et dans l'œil passe une lueur de folie.



1937.
Dessin original à l'encre
de Chine
Signé à l'encre en bas à
droite. 30 x 26,6 cm.

35 000 €

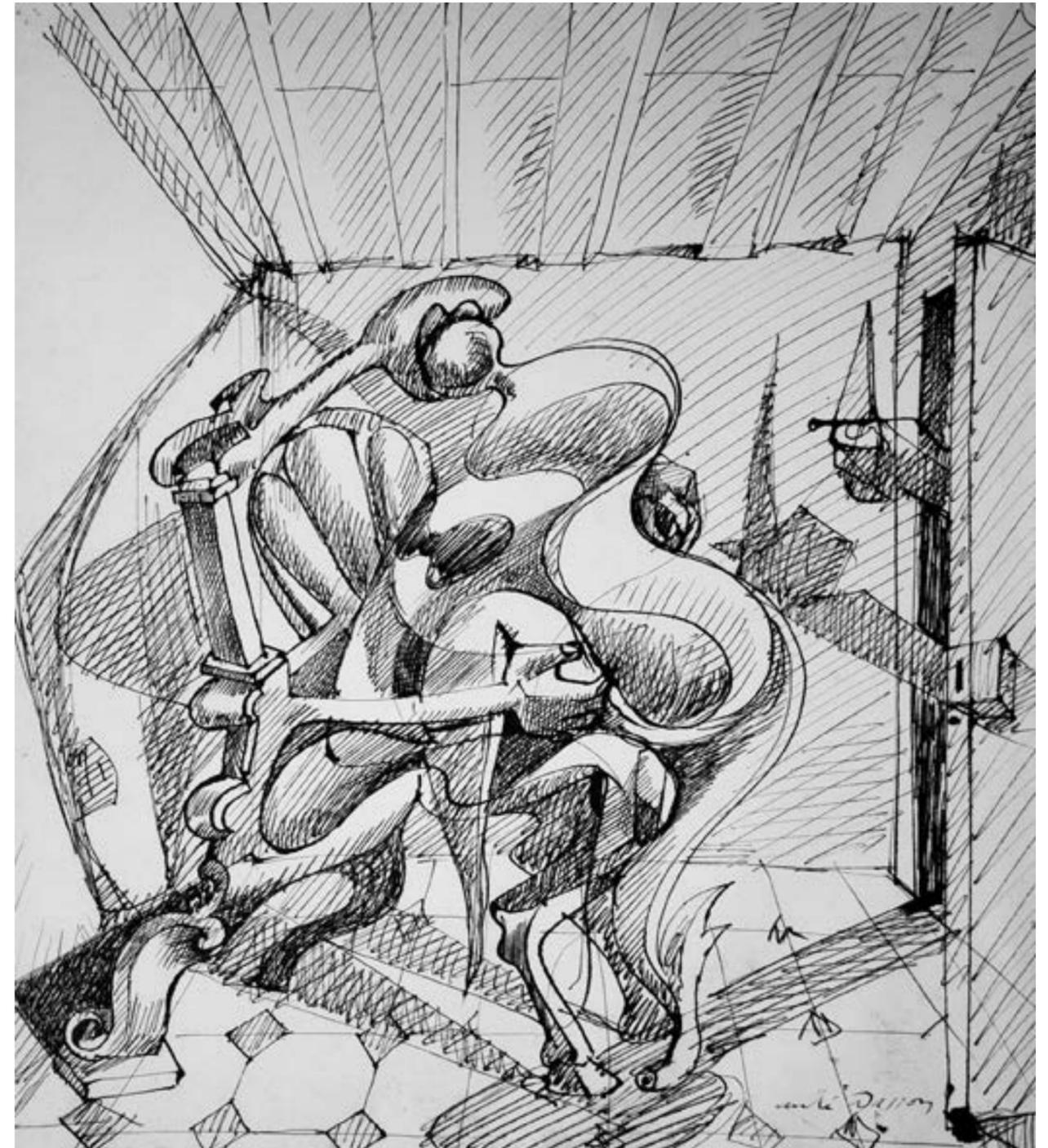
Fauteuil sadique par André Masson

Une petite pièce rendue angoissante par la présence du plafond bas. Sur la droite, une porte entrouverte munie d'une lourde serrure dont s'échappent des formes agressives et que l'on devine donner sur quelque cabinet horrifique.

Occupant tout l'espace, un fauteuil anthropomorphe animé se contorsionne. Ses pieds sculptés évoquent des jambes de cheval, mais c'est bien une créature humanoïde qui est en train d'en dévorer une autre. Le bras du fauteuil se prolonge par une main qui enlace une forme sinieuse aux courbes féminines. Du dossier jaillit un long cou au bout duquel une tête vorace à la mâchoire ouverte s'empare de la petite tête ronde de sa « partenaire ».

Toute la violence sexuelle sadienne se trouve ici stylisée, concentrée, dans une représentation que Sade eût appréciée.

Sans conteste un des plus beaux dessins d'André Masson.



Dessin au crayon monogrammé et annoté au recto par André Masson
30 x 23 cm.

25 000 €

Fauteuil tropical par André Masson

Le thème du fauteuil anthropomorphe a inspiré André Masson à plusieurs reprises, dans ses toiles comme dans ses dessins. Celui-ci, dit « tropical », est d'un érotisme différent sur le précédent, moins violent, plus alangui. Dans un cabinet toujours confiné, éclairé par un soleil-lucarne, trône une créature la tête renversée, le cou pendant en arrière, morte ou extasiée. Ses bras et ses membres inférieurs forment la structure du fauteuil. Au milieu de son torse évidé, deux seins qui sont aussi deux yeux, dessinent un visage qui fixe le spectateur.

Le coussin du fauteuil évoque une paire de fesses et l'ensemble produit une impression étrange : un corps chosifié, accablé de chaleur, enfermé dans une petite pièce, en voie de métamorphose.



16 dessins originaux, dont
3 signés (le dernier signé
« André Masson » avec le
mot « fin » ; deux autres
signés de ses initiales),
et 3 datés :

1927, 1937 et 1947.

Plume et encre de Chine
sur papier vélin ou papier
cartonné fort. Certains
dessins comportent au
verso des fragments
d'autres compositions ou
un dessin entier.

Tous les dessins
sont en parfait état
de conservation (sauf
un angle un peu abîmé
et quelques minimes
salissures).

35 000 €

André Masson

16 dessins originaux, dont quatre érotiques.

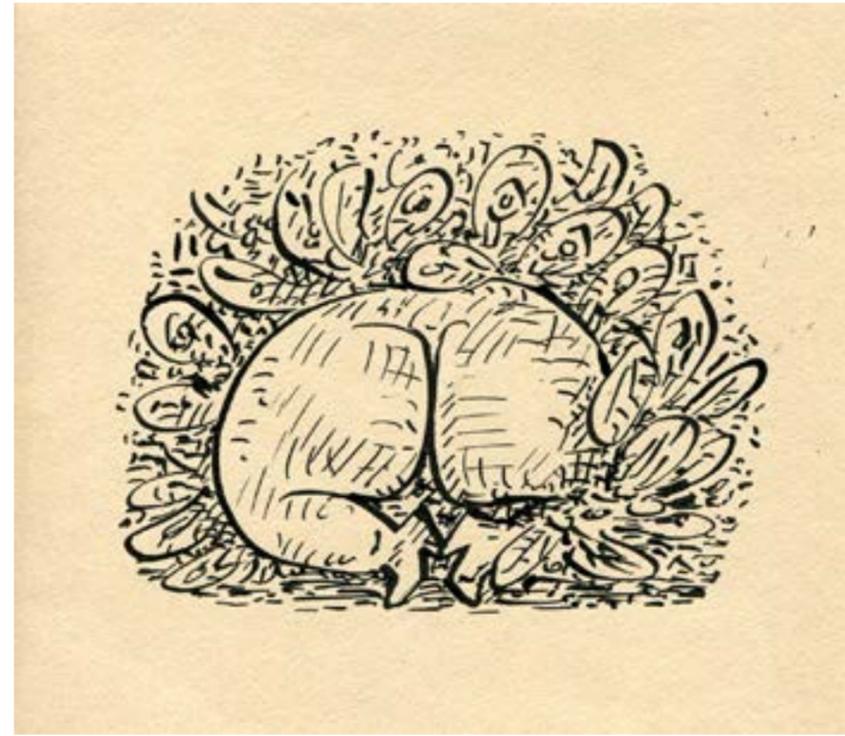
Détail :

1. Recto : Portrait d'homme de trois-quarts entouré de visages féminins : 145 x 130.

2. Verso : Homme debout et femme nue allongée, signé et daté : « A.M. 1947 ».

3. Visage solaire d'homme, de face, au-dessus d'un paysage montagneux : 100 x 113 mm. Au verso : fragment d'un dessin coupé montrant un corps d'homme de profil devant une fleur (?).

4. Tête en forme de poisson : 75 x 75 mm. Au verso : fragment d'un dessin.



5. Fleur (marguerite) et petits idéogrammes, daté « 1927 » :

86 x 72 mm. Au verso : mots à l'encre, coupés : « poissons lun[es] dans la pénom[bre] ».

6. Poisson à tête humaine, de face : 98 x 68 mm. verso vierge.

7. Tête d'oiseau et seins entourés de graphisme : 96 x 116 mm. Verso vierge, un coin déchiré.

8. Grenouille anthropomorphe de face tenant un parchemin où est inscrit le mot « LOI » à la chinoise ; au second plan se reconnaît la Tour Eiffel : 85 x 82 mm. verso vierge.

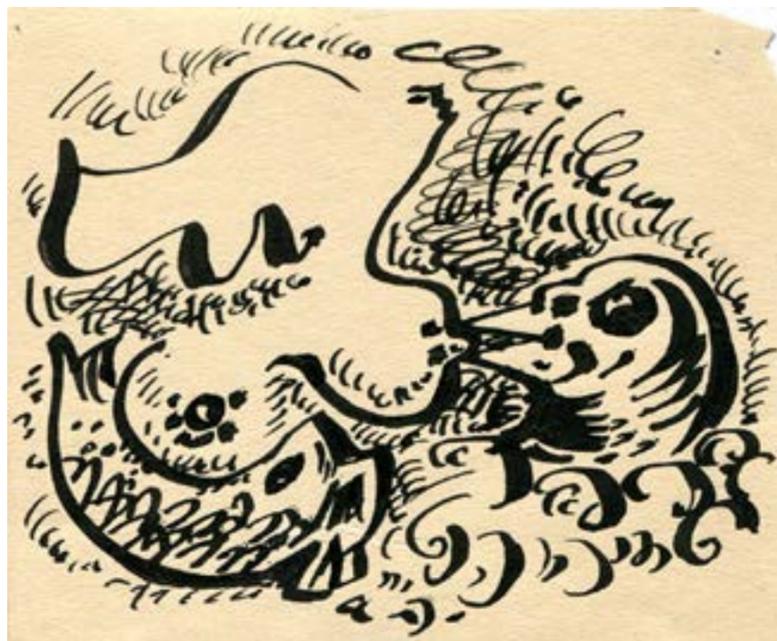
9. Femme-vulve en forme de fruit (noix ?) : 67 x 65 mm. Au verso, fragment de dessin.

10. Œuf brisé contenant un autre œuf entier, devant un paysage construit : 75 x 110 mm. Verso vierge.

11. Personnage en mouvement, sexe érigé, environné de graphisme : 126 x 90 mm. verso vierge.

12. Fessier environné de têtes ovales ou pétales : 115 x 130 mm. Verso vierge.





13. Homme-oiseau debout dans une coque sur l'eau ; au second plan : sablier et soleil, graphisme : 137 x 144 mm. Verso vierge.

14. Composition d'instruments de musique anthropomorphes, dont une harpe (?) couchée à tête de faune jouant du pipeau, et un violon tenu par un bras portant un sablier : 195 x 154 mm. Au verso : fragment d'une composition au pinceau.

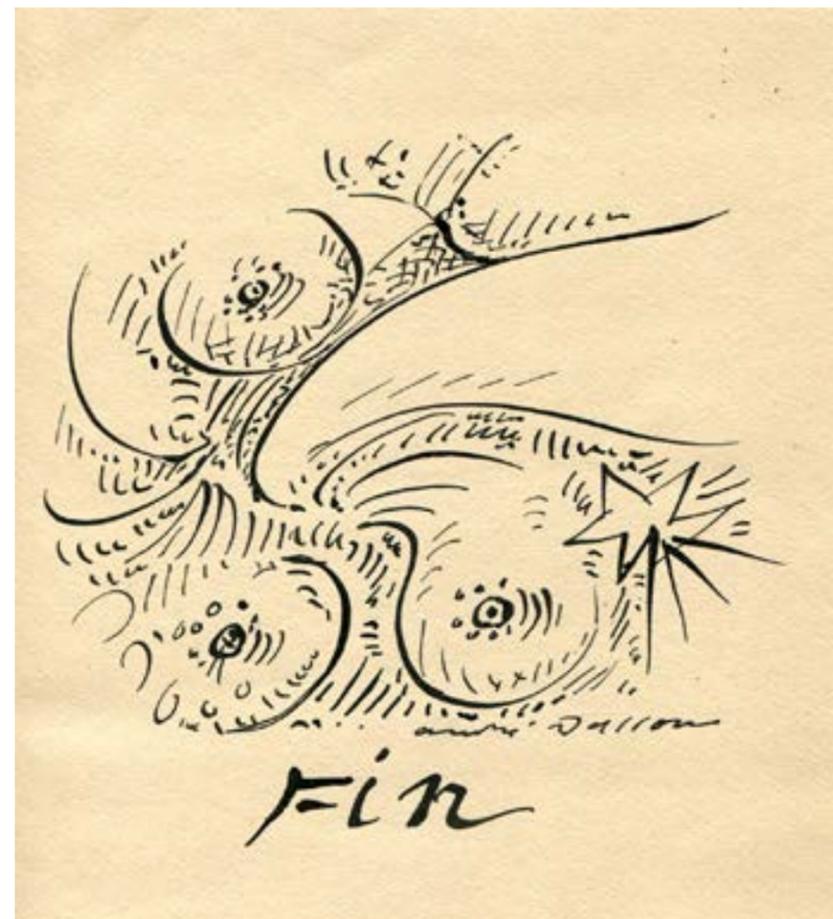
15. Main géante ouverte tenant dans sa paume trois nus féminins, paysage escarpé, signé et daté : « A.M. 37 ». Au verso, fragment de dessin.

16. Tourbillon formant trois seins et une étoile, avec le mot « FIN » calligraphié, signé « André Masson ».

Chaque dessin est monté sur onglet sur un feuillet de papier légèrement bleuté et l'ensemble relié en un volume in-4 (230 x 215 mm).

Reliure souple et triplée signée de Loutrel (2004). Plein maroquin mauve doublé de box noir, nom de l'artiste et titre en lettres dorées au centre du premier plat, gardes identiques à la doublure. Chemise à rabat de maroquin mauve, papier au tampon rappelant certaines compositions abstraites de Masson, dos lisse titre doré ; étui bordé. Très élégante reliure.

Superbe et important ensemble de dessins originaux à l'encre noire d'André Masson (1896-1987) s'échelonnant entre 1927 et 1947 et formant, semble-t-il, une « histoire » en image, conclue sur le mot « Fin » avec la signature de l'artiste.



S.l., Pour quelques amateurs (Paris : Simon Kra), 1921.

Petit in-4. Titre imprimé en rouge et noir. Illustré en couleurs par Géo A. Drains, dit Couperyn, d'une vignette sur la couverture, reprise sur le titre, d'un bandeau en couleurs et de 8 illustrations en couleurs hors texte.

Demi-chagrin bleu nuit à coins, dos à 5 nerfs orné de motifs à l'or, pièce de titre de maroquin rouge, titre doré, tête dorée, couverture conservée. Edition originale sous ce titre. Tirage à 200 ex. [sur simili japon] (n° 121).

2 800 €



Marquis de Sade

Le Bordel de Venise avec des aquarelles scandaleuses de Couperyn

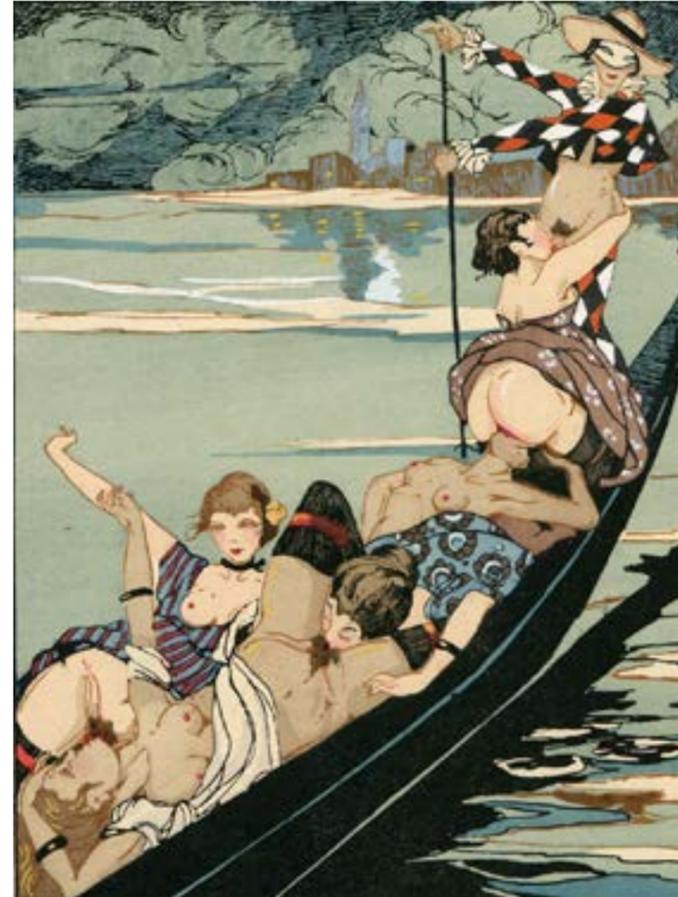
Cette édition publiée sous la direction et d'après la maquette d'André Malraux pour le compte de Simon Kra.

Cet ouvrage est un fragment de *l'Histoire de Juliette*. Arrivée à Venise à la tête d'une grande fortune, Juliette et ses amies « afin de ne pas paraître suspectes avec une fortune aussi considérable » prennent le parti de faire croire que leur luxe est le résultat du commerce de leurs charmes et elles ouvrent un bordel sophistiqué avec trappes, coulisses, boudoirs et cachots, de quoi se livrer à la débauche la plus effrénée.

Sade connaissait bien Venise et ses nombreux recoins propices aux secrets.

Belles illustrations « scandaleuses » de l'artiste belge Géo A. Drains. Il illustra à la même époque pour le même éditeur *Les Complaintes* de Jules Laforgue et les *Gestes suivis des paralipomènes d'Ubu* d'Alfred Jarry.

Pia Enfer; 1360 Dutel I, 1111.



1945. Tirage argentique
d'époque. 25,5 x 20,5 cm.
Cachet du photographe au
dos.

1 500 €

Georges Sadoul par Robert Doisneau

Georges Sadoul (1904-1967) adhère au groupe surréaliste en 1930 et signe le *Second Manifeste*. Membre du parti communiste, il accompagne Louis Aragon au Congrès des écrivains révolutionnaires de Kharkov. Les deux hommes, sous la pression de l'Union internationale des écrivains révolutionnaires, désavouèrent les positions surréalistes, ce qui sera à l'origine de leur séparation du groupe. Il reste célèbre pour une vaste *Histoire générale du cinéma*, publiée en six volumes à partir de 1946, pionnière en la matière.

Résistant, il participera en mars 1945 à un numéro spécial de la revue *Le Point* sur les imprimeries clandestines, illustré de photos de Robert Doisneau.

C'est à cette époque que fut prise cette belle photographie, qui le montre souriant, massif, terrien, non sans ressemblance avec Maurice Thorez.





Vers 1955. Tirage argentique d'époque. 15,8 x 21,3 cm. Cachet du photographe et indications manuscrites au verso.

2 800 €

Françoise Sagan par Michel Brodsky

Bonjour tristesse.

La légende au dos, « *Bonjour tristesse* », laisse supposer que la photographie fut prise peu après la sortie du premier roman de Françoise Sagan en 1954.

Alors que l'écrivain est généralement souriante sur les photos, l'artiste a cadré uniquement les yeux en gros plan, dans lesquels on peut, effectivement, voir se refléter une certaine tristesse.



Françoise Sagan par André Lefebvre

Un certain sourire.

Publiée dans *Paris-Match*, cette photographie montre l'écrivain entre des arbres. Elle regarde le photographe par en-dessous d'un regard mutin avec au lèvres le merveilleux sourire qui fut le sien.

Début des années soixante. Tirage argentique d'époque. 26 x 16 cm. Tampon de *Paris-Match* et du photographe au dos, indications manuscrites de cadrage.

2 800 €

Vers 1956. Tirage argentique d'époque. 19 x 18,2 cm. Cachet de *L'Express* et indications manuscrites au verso.

1 500 €



Françoise Sagan sur la Tour Eiffel

Françoise Sagan pose ici sur la Tour Eiffel en compagnie d'Anabelle Buffet, l'une des égéries de Saint-Germain-des-Prés et de Michel Magne, compositeur de la musique des chansons dont l'écrivain écrit les paroles pour Juliette Gréco.

Les yeux levés au ciel, son petit sourire aux lèvres, l'air détaché, un bras passé autour du cou de son ami, Sagan offre ici l'image même de la décontraction et de l'insouciance heureuse.



Françoise Sagan en compagnie de Michel Magne et Juliette Gréco

Cette photographie fut prise en juin 1956 à la Microthèque, « *le club privé le plus fermé de Paris* », lors d'une soirée destinée à fêter la sortie du premier disque de la marque Fontana, sur lequel Juliette Gréco interprétait des chansons écrites par Françoise Sagan et mises en musique par Michel Magne.

Une complicité manifeste unit les trois amis et Françoise Sagan, avec sa frange courte, a un air enfantin des plus attendrissants.

La photo fut notamment publiée dans *Combat*, le 15 juin 1956.

1956. Tirage argentique d'époque. 18 x 23,7 cm.

1 700 €

Juin 1956. Tirage
argentique d'époque.
18,5 x 17,8 cm.

1 200 €



Françoise Sagan en compagnie de Michel Magne et Juliette Gréco

Prise au cours de la même soirée que la précédente, la photo montre Françoise Sagan, toujours flanquée de ses complices, en train de répondre à une interview de Claude Dufresne pour l'émission « Du coq à l'âne ».

A en juger par sa mimique, les yeux en coins et réprimant un sourire, et par l'hilarité de Juliette Gréco, la question du journaliste appelle quelque réponse ironique.

Dans le coin inférieur droit, on aperçoit un morceau de la pochette du disque.



Françoise Sagan en compagnie de Michel Magne et Juliette Gréco

1956. Tirage argentique
d'époque. 16 x 24 cm.
Annotation manuscrite au
crayon au dos.

1 400 €

La photographie fut prise durant les répétitions des chansons du disque. Devant les trois amis, c'est Henri Patterson qui est au piano.

Françoise Sagan écrit les paroles de *Sans vous aimer*, *Le Jour*, *La Valse* et *Vous mon cœur*.



1956. Tirage argentique d'époque.
30 x 20 cm.
Tampons de *Paris-Match* et du photographe au dos.

1 800 €

Françoise Sagan et Michel Magne par Garofalo

Cette touchante photographie fut prise dans un bar-dancing. Sagan, aux bras de son compositeur, dans une petite robe noire, en chaussures à talons, les yeux clos, a toujours son petit sourire au lèvres. La salle presque déserte, le scintillement des lumières, le regard rêveur du danseur, l'aspect un peu flouté de l'image créent une atmosphère particulière, un peu surannée, qui a quelque chose d'émouvant.



Françoise Sagan et Annabel Buffet

Cette photographie fut prise durant l'enregistrement du disque *Annabel chante Françoise Sagan*, sorti en 1957, qui comprenait quatre chansons : *La Valse*, *Les Jours perdus*, *Le Jour et Pour toi et moi*. C'est Michel Magne qui assurait la direction des chœurs et de l'orchestre..

Sagan est assise aux pieds de Michel Magne, levant les yeux vers lui, tandis qu'Annabel chante, debout derrière le micro.

1956-1957. Tirage argentique d'époque.
16 x 24 cm. Annotation manuscrite au crayon au dos.

1 000 €



1956-1957. Tirage
argentique d'époque.
10,5 x 13 cm.

1 400 €

Françoise Sagan (photographe anonyme)

Dans le studio d'enregistrement, Françoise Sagan est vue à travers ce qui semble être les cordes d'une harpe.



1956-1957. Tirage argen-
tique d'époque.
10,5 x 16,7 cm.

1 000 €

Françoise Sagan (photographe anonyme)

Toujours au cours d'une séance d'enregistrement de son disque, Françoise Sagan est saisie ici isolée. Les musiciens sont partis et elle reste assise, pensive, les yeux baissés sur un saxophone posé sur ses genoux.

Cette attitude rappelle plusieurs photographies de jazzmen américains photographiés en studio, mais, petite silhouette fragile vêtue d'un élégant tailleur, Françoise Sagan semble un peu déplacée dans cet univers.



1956-1957. Tirage
argentique d'époque.
11 x 17 cm.

1 000 €

Françoise Sagan et Juliette Gréco

Probablement prise dans l'une des cabines du studio d'enregistrement, cette image montre les deux amies dans un moment de pause. Juliette s'endort assise devant le disque tandis que Françoise, qui a défait les boutons de la veste de son tailleur, l'air fatigué, s'appuie à un meuble.

Bel instantané, sur lequel les modèles, loin de poser, sont saisis à leur insu.



Françoise Sagan en compagnie de Michel Magne et Juliette Gréco

Entouré de sa parolière et de son interprète, Michel Magne, au piano, lève les yeux au ciel, tandis que Sagan pose un doigt sur une touche et que Gréco se penche également sur le clavier.

1956-1957. Tirage argen-
tique d'époque.
10,5 x 16,7 cm.

1 200 €



1957. Tirage argentique
d'époque.
15,7 x 23,8 cm.
Annotation manuscrite
« *Paris-Presse. Accident
Sagan* » au dos.

900 €

La voiture accidentée de Françoise Sagan

C'est le 13 avril 1957 que, sur la route nationale 448, près de Milly-la-forêt, dans l'Essonne, Françoise Sagan fut victime de l'accident qui faillit lui coûter la vie. A bord se trouvaient son frère Jacques, Bernard Frank, Véronique Champion et Woldemar Lestienne, que l'on voit sur la photographie suivante.

Sur cette photo saisissante, le cabriolet Aston Martin est sur le toit, dans un champ désolé, terrible image de la violence du choc.



Françoise Sagan (Agence AGIP)

Françoise Sagan et ses amis Véronique Champion et Woldemar Lestienne sont assis sur les marches du Tribunal correctionnel de Corbeil, le 14 octobre 1958. Elle attendait de comparaître pour le fameux accident de voiture survenu en leur compagnie en avril 1957.

Le moins que l'on puisse dire est qu'aucun des membres du trio n'a l'air particulièrement angoissé.

1958. Tirage argentique
d'époque.
18,2 x 13 cm. Tampon de
l'agence et dépêche de
presse au dos.
Manque au coin supérieur
droit, épreuve très légè-
rement jaunie.

700 €

Début des années soixante.
Tirage argentique
d'époque.
40 x 40 cm. Signée en bas
à droite et justifiée par
le photographe 10/20.
Encadrée.

3 500 €

Françoise Sagan par André Sas

André Sas, né en 1928, débuta sa carrière en 1954. Il photographia les personnalités de son époque (les Beatles, Johnny Halliday, Brigitte Bardot) pour des magazines tels que *L'Express*, *Le Point*, *Le Nouvel Observateur*.

Cette photographie montre la romancière chez elle, assise dans son canapé. Au centre de l'image, au premier plan, le verre de whisky et la cigarette qui sont un peu les éléments obligés de son iconographie.

Mais ceux-ci ne sont qu'anecdotiques face au beau visage aux grands yeux rêveurs. Sa mise en plis n'est pas impeccable et Françoise Sagan, dont le sourire est à peine esquissé, offre ici une image d'elle-même attendrissante, loin de toute mise en scène.



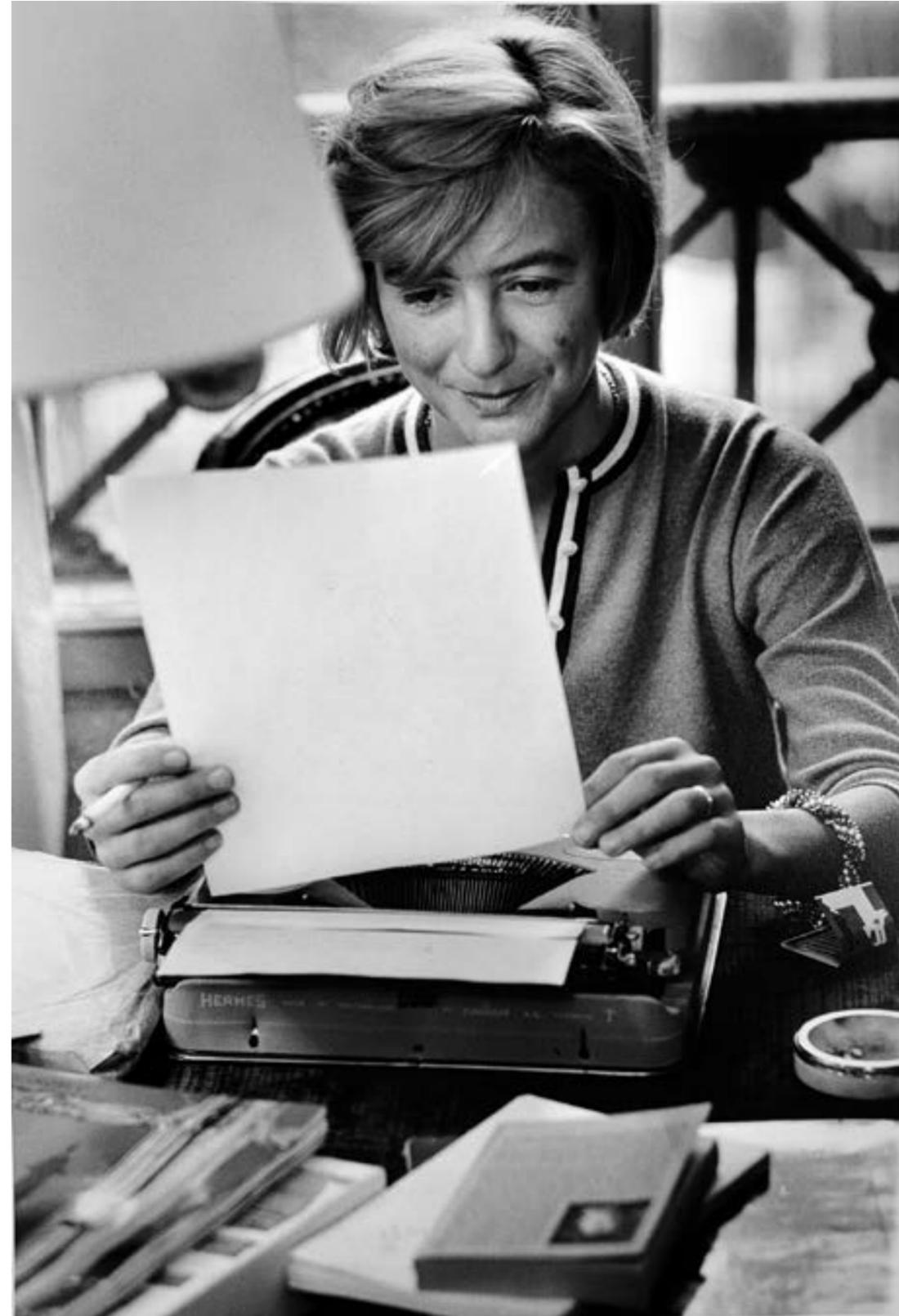
Début des années soixante.
Tirage argentique
d'époque.
40 x 27 cm. Signée par le
photographe à l'encre en
bas à droite sous l'image.

2 600 €

Françoise Sagan par Luc Fournol

Luc Fournol (1931-2007) a photographié les célébrités de son époque pour le magazine *Art*. Jean-François Revel écrivit à son sujet : « *Il se prend à chaque seconde des millions de photographies à travers le monde. [...] D'où vient que certaines très rares photographies se détachent du temps et de tout intérêt subjectif? [...] C'est là le mystère du plus mystérieux de tous les arts, comme les portraits de Luc Fournol nous en imposent, avec une forme particulière, l'admirable évidence.* »

Ce très beau portrait montre Françoise Sagan en train de sourire en relisant une feuille qu'elle vient d'extraire de sa machine à écrire fétiche, une Hermès Baby.





Années soixante. Tirage argentique d'époque. 18,2 x 23,8 cm. Cachet de l'agence au dos. (Marques de plis aux coins gauches.)

1 300 €

Françoise Sagan (Agence Lynx)

Françoise Sagan est photographiée aux côtés de son amie intime Juliette Gréco, toutes deux vêtues de fourrure, probablement lors d'une première ou d'une soirée de gala. La romancière est saisie telle qu'en elle-même, les cheveux artistement décoiffés et, surtout, son air mutin, la malice pétillant dans ses yeux, un sourire espiègle aux lèvres.



1956. Tirage argentique sur papier cartoline. 15 x 10 cm Tampon du photographe au dos.

900 €

Françoise Sagan par Jeanloup Sieff

Chemisier Vichy, maillot de bain à pois, Françoise Sagan est photographiée sur la plage de Saint-Tropez, se tenant le front accablée par les rayons du soleil.

C'est l'image d'une époque et d'un certain mode de vie qui passe à travers ce portrait.

Début des années soixante.
Tirage argentique
d'époque. 13 x 8,4 cm.
Cachet *Télé-Magazine* au
dos.

700 €



Françoise Sagan

La photographie semble avoir été prise sur un plateau de télévision. Dans sa petite robe noire très sage, Françoise Sagan ressemble à une écolière. Toute trace de timidité est pourtant absente de son regard, où se lit au contraire une forte détermination.



Années soixante. Tirage
argentique d'époque
18 x 13 cm Tampon de
l'agence au dos.

900 €

Françoise Sagan (Agence Agip)

Un peu boudeuse, un peu rêveuse, Françoise Sagan, la main délicatement posée sur la nuque, a les yeux dans le vague.
Un beau portrait, un rien mélancolique.

Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
20,5 x 18 cm. Cachet de
l'agence Bernard et de la
librairie Le Coupe Papier
au dos.

1 000 €

Françoise Sagan (Agence Bernard)

La photographie fut prise au cours de la même séance que la précédente. En tailleur, pull-over, une chaîne de métal autour du cou, installée dans un fauteuil, Françoise Sagan sourit au photographe, d'un sourire que l'on devine un peu forcé.





1958. Tirage argentique
d'époque. 13 x 18,4 cm.
Cachet de l'agence au dos.

800 €

Françoise Sagan (Agence Agip)

Françoise Sagan est ici photographiée aux côtés de la danseuse Noëlle Adam, interprète du ballet *Le Rendez-vous manqué*, créé à Monte-Carlo le 3 janvier 1958, et à Paris le 20 janvier suivant au Théâtre des Champs-Élysées. L'écrivain avait écrit l'argument de ce « roman à danser », la musique était de Michel Magne, la mise en scène de Roger Vadim et les décors de Bernard Buffet.

Belle image des deux femmes croisant leurs regards, l'écrivain dans une tenue assez garçonne, en veste noire, et la danseuse dans son tutu blanc.



Françoise Sagan entre Bernard et Annabelle Buffet (Agence Agip)

Bernard Buffet, comme son épouse Annabelle, entretint des liens très étroits avec Françoise Sagan. Le premier illustrant notamment son ouvrage *Toxiques*, la seconde interprétant les chansons qu'elle avait écrites.

La complicité qui unit le trio est sensible sur cette photographie.

Fin des années cinquante.
Tirage argentique d'époque
13 x 16 cm Tampon de
l'agence au dos.

750 €



Années soixante. Tirage argentique d'époque. 18,3 x 18 cm. Cachet du photographe au dos. Très léger manque dans l'image, traces de manipulation.

1 400 €

Françoise Sagan par Raoul Saguet

Un carré de soie noué autour du cou, Françoise Sagan regarde l'objectif d'un air indéfinissable, un peu endormi, un peu goguenard, faussement blasé, un peu marlou.



Années soixante Tirage argentique d'époque. 18 x 13 cm. Tampon de l'agence au dos.

1 400 €

Françoise Sagan (agence AGIP)

Une fois n'est pas coutume, le sourire de Françoise Sagan, d'ordinaire si irrésistiblement charmeur, semble ici forcé. La mise en plis, les rangs de perles, le col de fourrure lui donnent un côté prématurément vieilli tout à fait surprenant.



1958-1960. Tirage argentique d'époque. 18,2 x 13 cm. Cachet de l'agence au dos.

500 €

Françoise Sagan et son premier mari (AGIP)

Françoise Sagan épousa l'éditeur Guy Schoeller, de vingt ans son aîné, en 1958. Sur cette photo, elle ne semble pas particulièrement épanouie, le regard dans le vague. Le couple divorcera deux ans plus tard.



1962. Tirage argentique d'époque. 18 x 13 cm. Tampon au dos.

500 €

Françoise Sagan et son second mari (AGIP)

En 1962, elle épouse en seconde nocces le mannequin américain Robert Westhoff (1930-1990), dont elle aura un fils, Denis. La photo semble avoir été prise le jour même du mariage.



1958. Tirage argentique d'époque. 13 x 17,3 cm. Cachet de l'agence et de *Télé-Magazine* au dos.

500 €

Françoise Sagan et Guy Schoeller (AGIP)

Cette photographie fut prise le jour du mariage de Françoise Sagan et Guy Schoeller. Indifférente au journaliste qui tente de l'interviewer, la romancière n'a d'yeux que pour son mari, qu'elle regarde avec un sourire radieux, éclatante de bonheur. Lui fait plutôt figure de dandy, conservant un air impassible.



Vers 1977. Tirage argentique d'époque. 18 x 12 cm. Tampon de l'agence et dépêche de presse au dos.

700 €

Françoise Sagan (agence AGIP)

Joli portrait entre deux âges. Prise aux alentours de 1977, la photographie montre Françoise Sagan souriante, mais d'un sourire moins espiègle que dans sa jeunesse. Dans ses yeux se lisent une certaine lassitude qui rend l'image particulièrement touchante.



1959. Tirage argentique postérieur. 13 x 17,3 cm.

300 €

Françoise Sagan et Orson Welles

J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi séduisant », écrit Françoise Sagan à propos d'Orson Welles. Elle l'avait rencontré pour la première et unique fois au festival de Cannes en 1959, où l'on projetait le film *Le Génie du mal* de Richard Fleischer, où jouait Welles, et pour lequel il obtint le prix d'interprétation masculine.

C'est à cette occasion que fut prise la photo, où figure également une Juliette Gréco hilare et, sur la gauche, le grand producteur hollywoodien Darryl F. Zanuck, qui avait alors une liaison avec la chanteuse française.



Françoise Sagan (studio Lipnitski)

Peut-être prise lors de vacances tropéziennes (le chemisier, le décor), cette photographie montre Françoise Sagan sans son sourire mutin mais avec un air un peu songeur, visage tourné vers la droite, qui la rend particulièrement attachante.

On remarquera deux pieds féminins chaussés de sandales qui dépassent en bas du bord gauche.

1958. Tirage argentique d'époque. 18,5 x 15,5 cm. Tampon du studio au dos.

500 €



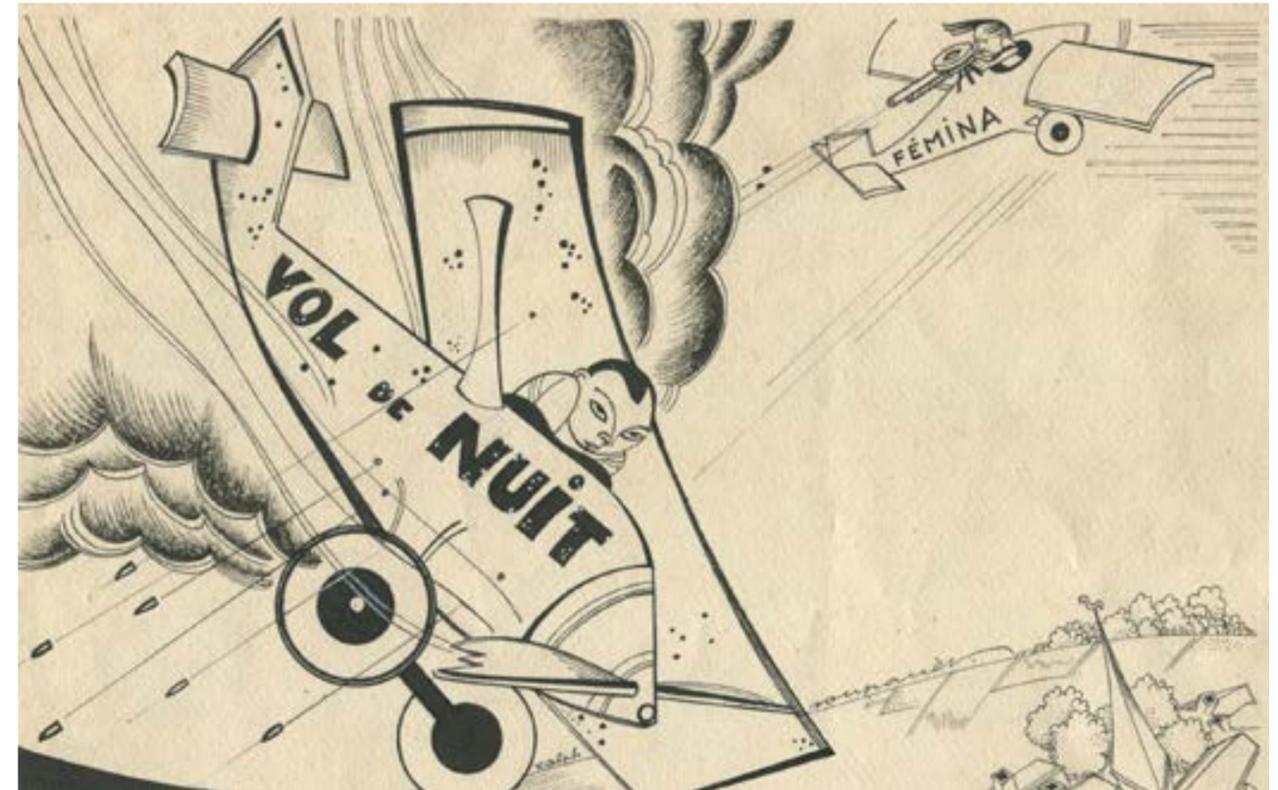
1987. Tirage argentique d'époque. 16,3 x 24 cm. Tampon de l'agence Gamma et longue dépêche dactylographiée de l'AFP au verso.

1 200 €

Françoise Sagan par Manuelle Toussaint

Cette photographie fut prise le 28 septembre 1987 à l'imprimerie Firmin-Didot, dans l'Eure, qui venait d'imprimer le dernier livre de l'écrivain : *Sarah Bernhardt, le rire incassable*, publié chez Robert Laffont.

Tenant son ouvrage ouvert dans les mains, elle tourne les yeux vers le photographe, sourire aux lèvres. Mais le sourire est un peu crispé, ses traits se sont creusés et, sous la frange blonde, point une certaine lassitude.



Antoine de Saint-Exupéry par Ralph Soupault

La légende inscrite sous le dessin restitue les circonstances dans lesquelles parut ce dessin : « *La grande guerre des Goncourt (carnet d'un correspondant aux armées). VII : un drame de la guerre aérienne. Ayant reçu environ cinq mille balles de l'avion Fémina, l'avion « Vol de Nuit » piloté par M. de Saint-Exupéry, l'as des Goncourt, est abattu glorieusement* »... *Communiqué officiel du 3 décembre 1931.* »

Vol de nuit était fortement pressenti pour le prix Goncourt de cette année-là, qui échet finalement à Jean Fayard pour *Mal d'amour*. Saint-Exupéry obtint le prix Fémina.

1931. Dessin original. 15 x 24,3 cm. Signé et légendé.

2 500 €

Plâtre à patine noire.
 Hauteur : 30 cm ;
 largeur : 19 cm ;
 profondeur : 9 cm.
 Atelier
 Le Bélier / Vallauris
 (inscription à l'arrière).

5 000 €



Masque d'Antoine de Saint-Exupéry

Probablement réalisé après la mort de l'écrivain, ce masque le montre coiffé de son calot d'aviateur. Le sculpteur a accentué le côté asiatique de ses traits, si bien que l'on pourrait presque parler d'un « masque-charge ».



Fin des années trente.
 Tirage argentique
 d'époque. 12,7 x 8,4 cm.
 Encadrée.

6 500 €

Consuelo de Saint-Exupéry par Man Ray

Antoine de Saint-Exupéry rencontra Consuelo Suncin-Sandoval à la fin de l'année 1930 en Argentine. Ils se marièrent le 23 avril 1931 et restèrent unis jusqu'à la mort de l'écrivain, malgré de nombreuses périodes de tension.

Née au Salvador en 1901, c'était une personnalité remarquable, à la fois écrivain et artiste, qui forma avec Antoine de Saint-Exupéry l'un des couples les plus romanesques de l'époque.

Magnifique portrait par Man Ray, qui possède la beauté sophistiquée de ses portraits de mode, avec quelque chose de plus tenant à la personnalité du modèle.



1937. Tirage argentique d'époque. 9 x 14 cm. Titre et inscription au dos : « prêt pour Eluard ». Sous cadre.

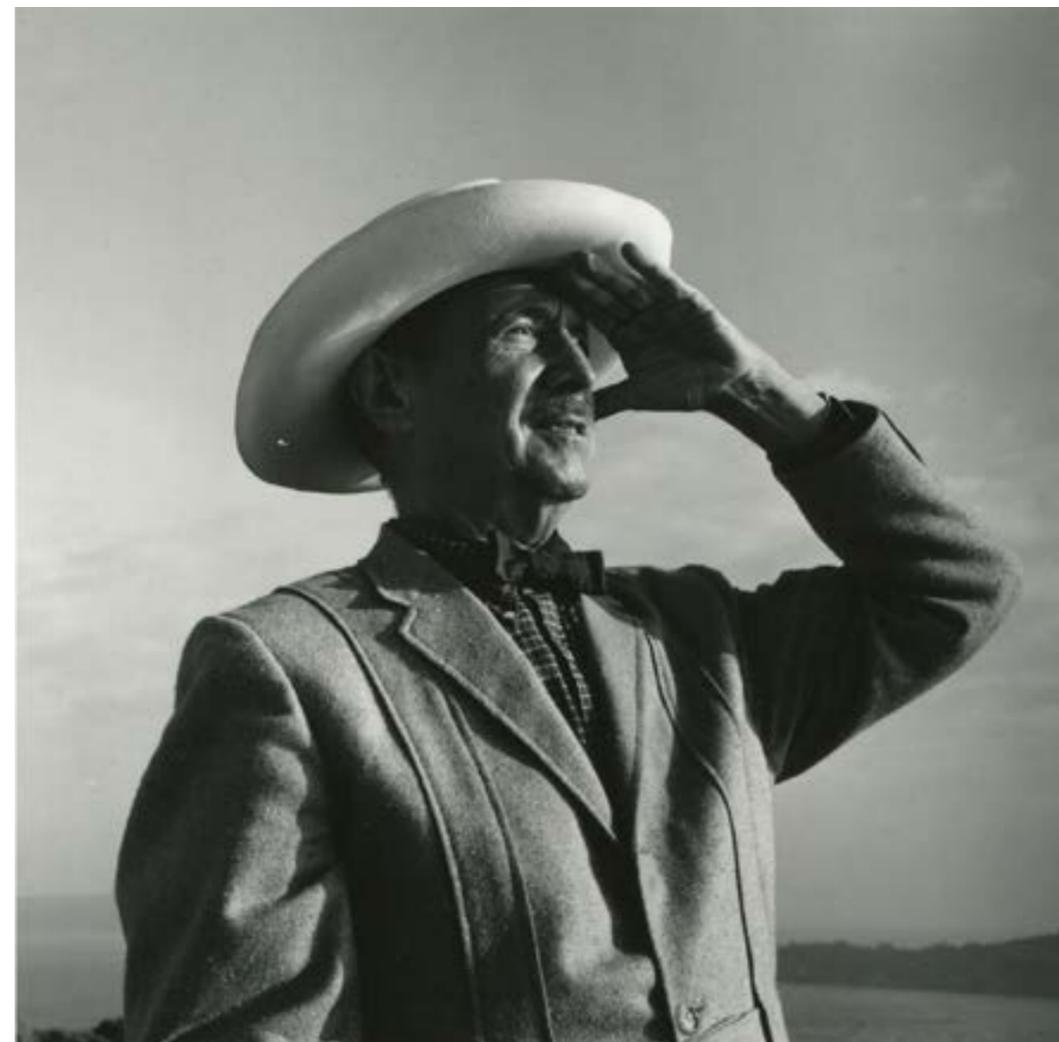
20 000 €

Consuelo de Saint-Exupéry et Georgette Hugnet par Man Ray

Cette photographie a pour titre *Le Rêve*. Elle montre Consuelo de Saint-Exupéry et Georgette Hugnet, l'épouse de Georges Hugnet dans les années trente.

Magnifique composition. Le visage de Consuelo, d'un ovale parfait, a quelque chose d'un masque. Georgette, plus immédiatement sensuelle, la bouche entrouverte, semble en extase, tandis que de Consuelo se dégage une sérénité plus froide.

La photographie évoque *Noire et blanche* par le visage de Consuelo et par l'opposition de la couleur des tenues des deux femmes.



Saint-John Perse par Lucien Clergue

Cette photographie fut prise aux Vigneaux, la propriété que Saint-John Perse avait acquise dans la presqu'île de Giens en 1957 et dans laquelle il vécut jusqu'à sa mort en 1975.

Sous son chapeau blanc de planteur, le poète fixe le soleil en protégeant son visage de sa main. « *Et le soleil n'est point nommé, mais sa puissance est parmi nous* » (*Anabase*).

Reproduit dans : *Saint-John Perse, Poète devant la mer*, Editions J&D, 1996, pp. 76-77.

1967. Tirage argentique d'époque, signé en bas à droite par le photographe. 15,7 x 15,7 cm. Signature au dos avec mention du copyright et légende manuscrite : « *St J. Perse Les Vigneaux 1967* ».

1 300 €

Vers 1958. Tirage
argentique d'époque.
12,8 x 9 cm.

900 €



Saint-John Perse (photographie anonyme)

Cette photographie fut probablement prise en Amérique vers 1958, dans l'une des îles du Maine.

Coiffé de son béret, jumelles autour du cou, Saint-John Perse semble avoir été saisi au cours d'une promenade ornithologique. Malgré sa tenue toute simple, il garde comme toujours un air un peu aristocratique.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
11,5 x 11,5 cm.

1 000 €

Saint-John Perse (photographie anonyme)

De trois quarts, adossé à un mur de pierre, Saint John Perse pose à côté d'un crâne de vache blanchi, dans la tradition des vanités.

1967. Tirage argentique de
1988. 36 x 26 cm. Signée
sous l'image en bas à
droite et au dos. Au dos,
inscription autographe :
« © 1988 by Lucien
Clergue. Printed 1988 by
V. C. and Lucien Clergue.
St John Perse, Presqu'île
de Giens 11.X.1967 ref. 46
/ 11 ».

2 200 €

Saint-John Perse par Lucien Clergue

Superbe image tirée en grand format et magnifiquement contrastée. Saint-John Perse est vu de profil, tournant légèrement le dos, coiffé d'un panama blanc, vêtu d'une veste claire au milieu de hauts roseaux.

Cette photographie est hautement symbolique de l'univers du poète. Elle évoque ses origines guadeloupéennes de même que le côté à la fois hiératique et luxuriant de son œuvre.

Reproduit dans : *Saint-John Perse, Poète devant la mer*, Editions J&D, 1996, p. 35.



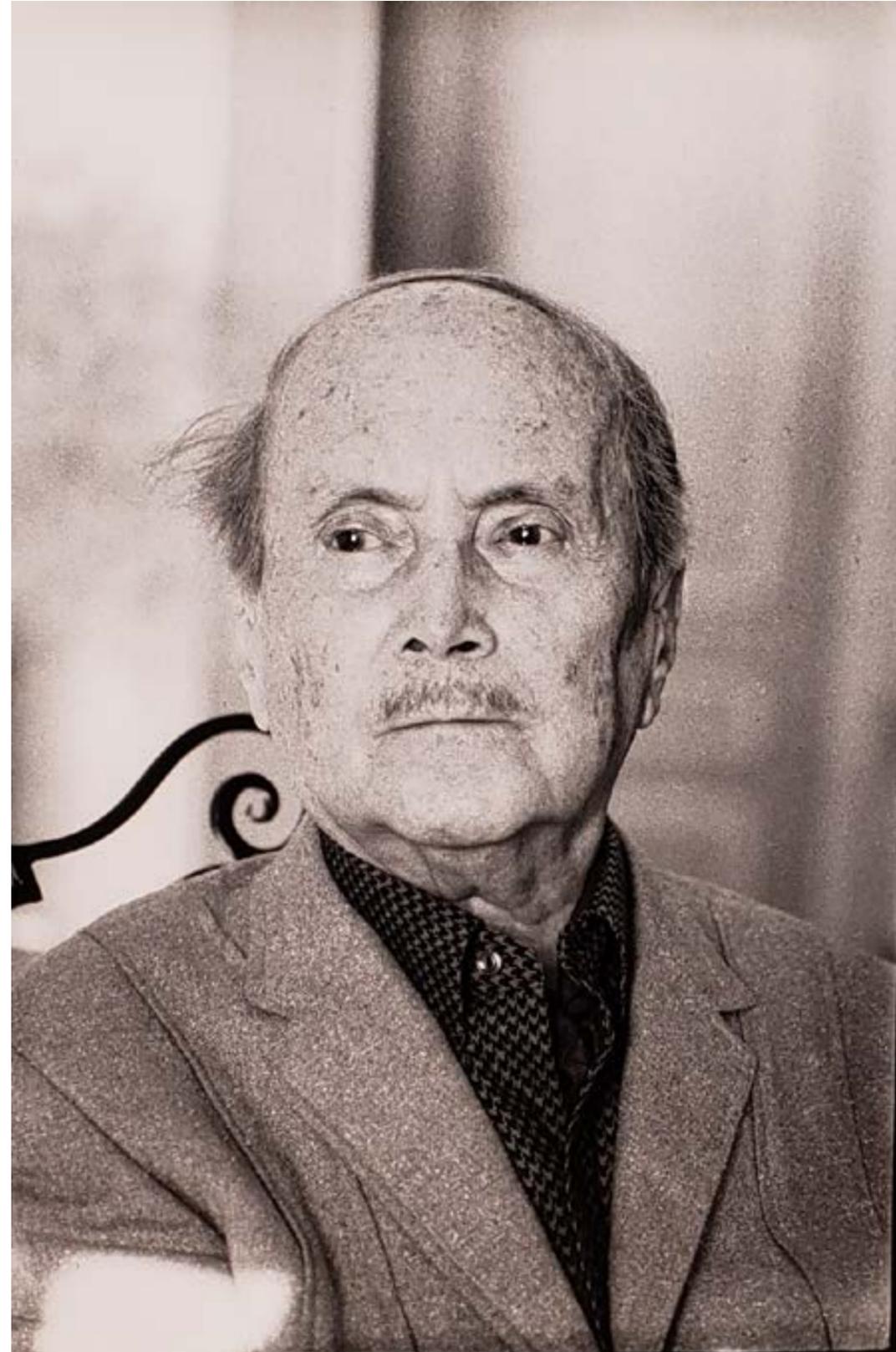
1974. Tirage argentique de 1981. 38 x 26 cm. Signé et annoté par le photographe au verso : « © 1988 by Lucien Clergue. Printed 1981 by Lucien Clergue. St J. Perse, Les Vigneaux 20.02.74. ref. 54 / 15 » .

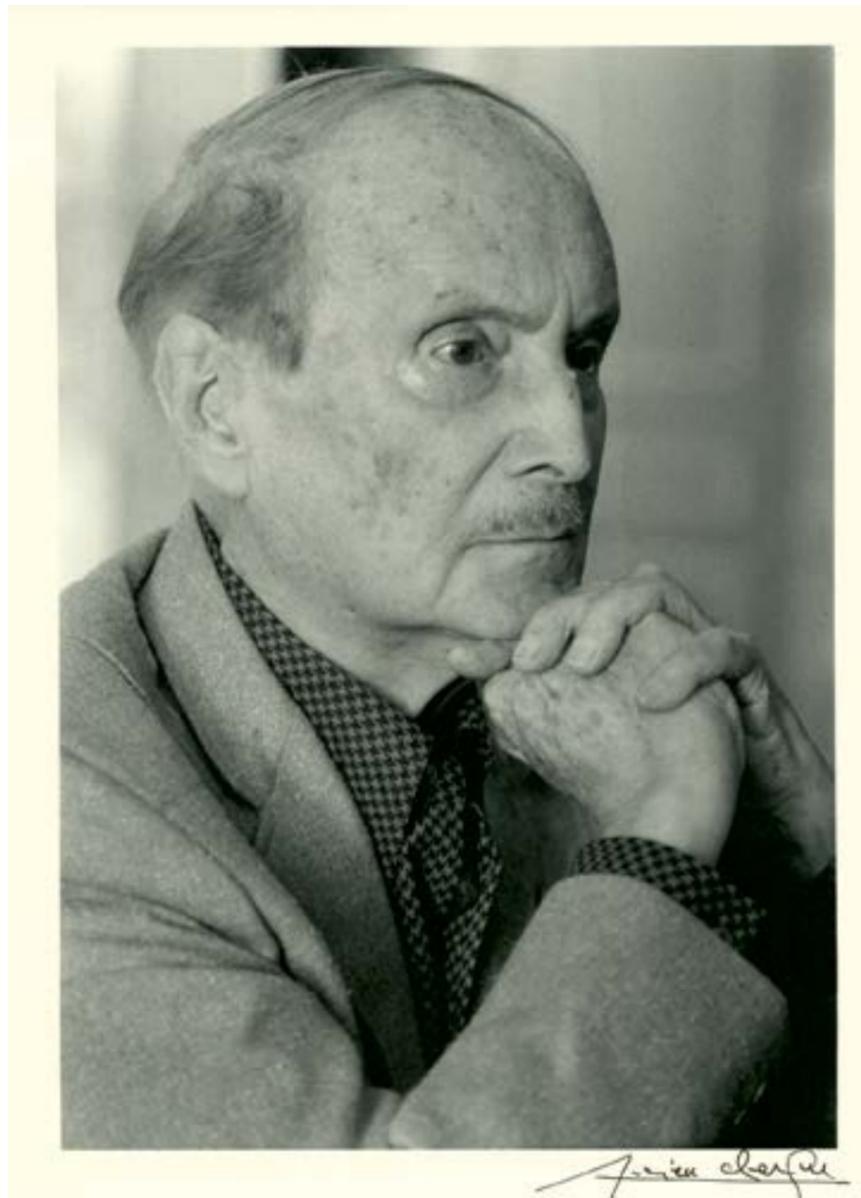
2 400 €

Saint-John Perse par Lucien Clergue

D'après la note de Lucien Clergue inscrite au dos du tirage, cette photographie fut prise aux Vigneaux le 20 février 1974. Le poète y conserve l'air altier qu'on lui voit sur la plupart des photographies, mais il est ici adouci. Est-ce dû au plan rapproché qui laisse apparaître les taches de son visage ; à cette mèche de cheveux voletant sur sa tempe droite ? Le port de tête et le regard, restent, à un an de sa mort, d'une noblesse et d'une « tenue » remarquables.

Reproduit dans : *Saint-John Perse, Poète devant la mer*, Editions J&D, 1996, p. 69.





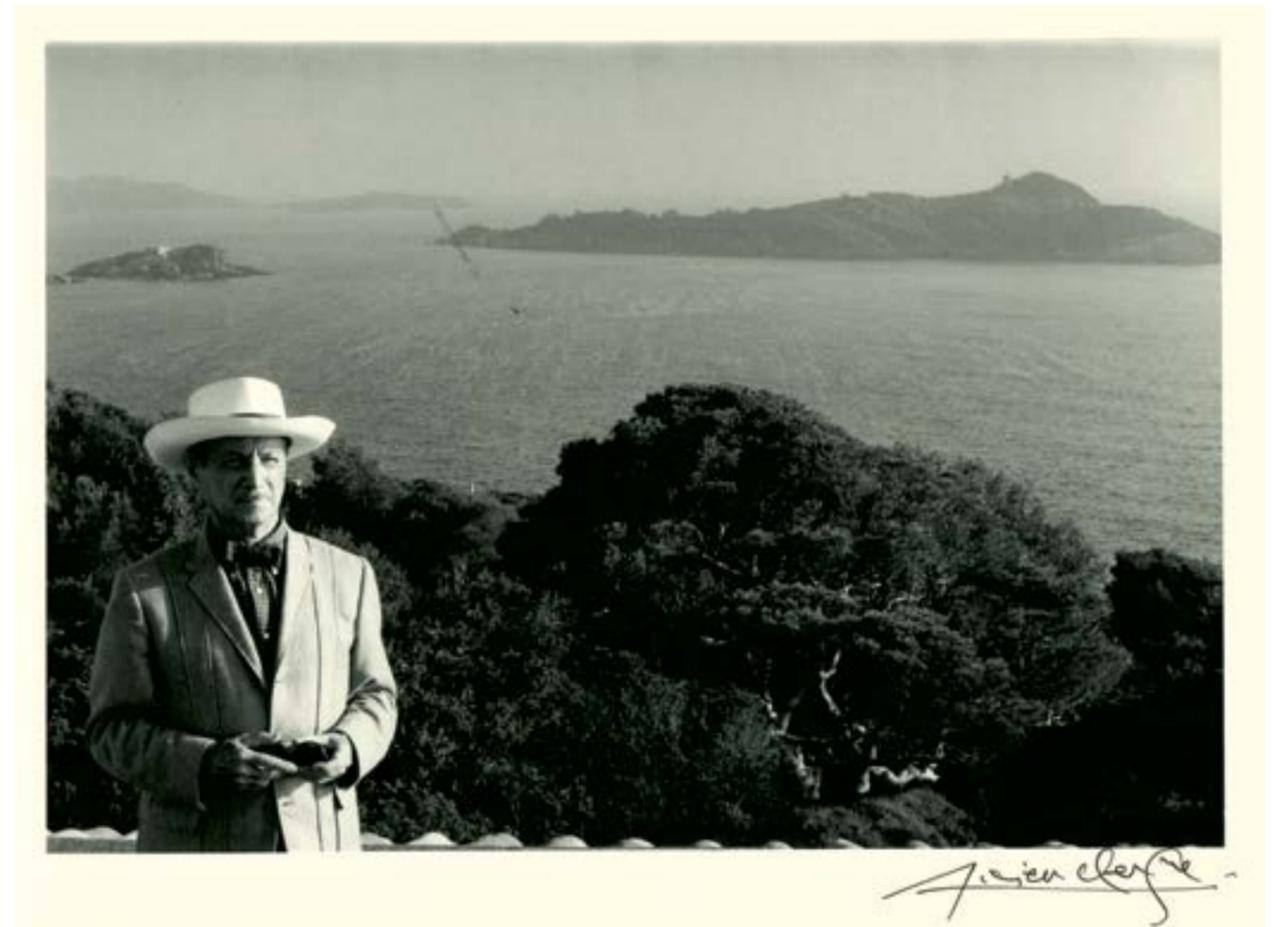
1974. Tirage argentique de 1981. 21 x 14,5 cm. Signé en bas à droite par le photographe et annoté au dos : « © 1974 by Lucien Clergue. St J. Perse, Giens, 1974 »

1 200 €

Saint-John Perse par Lucien Clergue

Prise le même jour que la précédente, cette photographie montre le poète de trois quarts, absorbé dans une méditation que l'on devine grave.

Reproduit dans : *Saint-John Perse, Poète devant la mer*, Editions J&D, 1996, p. 23.



1967. Tirage argentique d'époque. 36 x 26 cm. Signée sous l'image en bas à droite et au dos. Au dos, inscription autographe : « St John Perse, Les Vigneaux, 1967 », tampon de copyright et signature autographe.

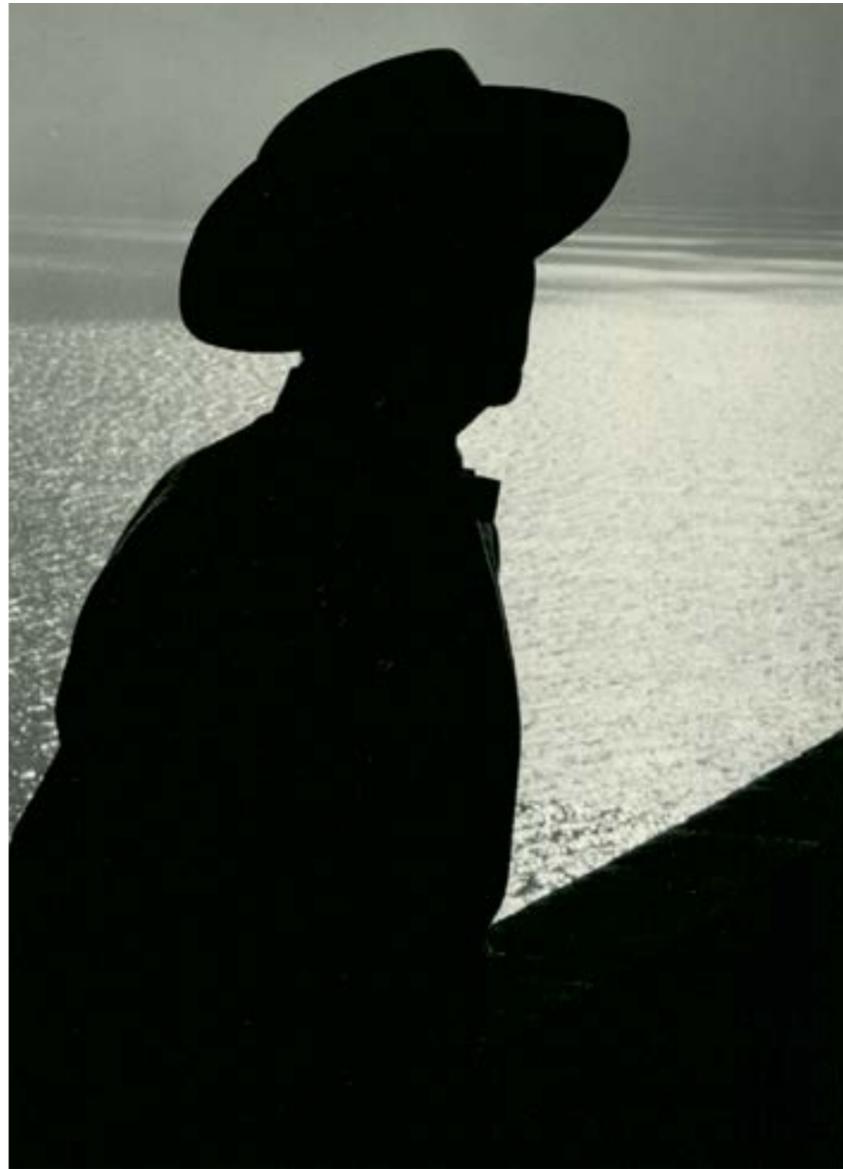
Saint-John Perse par Lucien Clergue

Une large place est laissée au cadre méditerranéen. Relégué dans le coin gauche, Saint-John Perse, les yeux plissés, se tient devant la mer, image de la vastitude de son œuvre.

2 000 €

1967. Tirage argentique d'époque, signé en bas à droite par le photographe. 20,5 x 14,5 cm. Signature au dos avec mention du copyright et légende manuscrite.

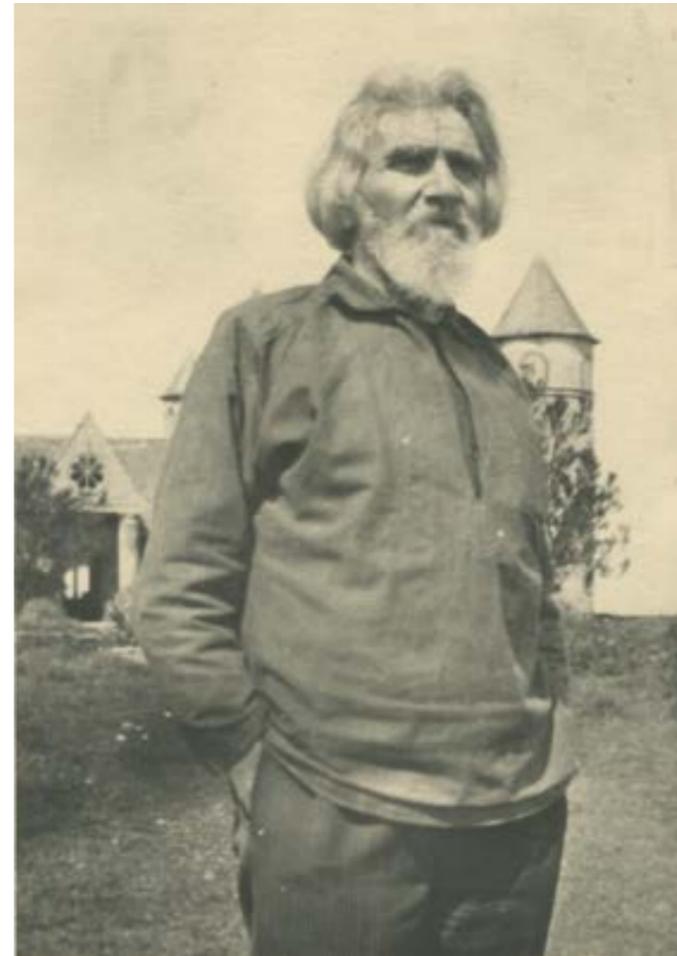
1 500 €



Saint-John Perse par Lucien Clergue

Prise à contre-jour, cette étonnante photo restitue magnifiquement l'image du poète sans montrer le moindre de ses traits, sa silhouette apparaissant en ombre chinoise, définie seulement par son chapeau à large bord, son profil d'aigle et la mer étale derrière lui dans le soleil couchant.

Reproduit dans : *Saint-John Perse, Poète devant la mer*, Editions J&D, 1996, couverture et p. 17.



Saint-Pol Roux (photographie anonyme)

Beau portrait en pied du « Solitaire à barbe blanche », posant, mains dans les poches, devant son manoir de Camaret, qu'il habitait depuis le début du siècle et dans lequel il avait reçu les plus grands écrivains de cette époque.

Ce portrait est l'un des derniers que l'on connaisse du poète, pris peu de temps avant les terribles jours de juin 1940 lorsque les Allemands entrèrent dans Camaret : un soldat allemand allait pénétrer dans le manoir de Cœcilian, tuer la gouvernante et violer la fille de Saint-Pol-Roux. Quelques mois plus tard, d'autres soldats pillèrent et brûlèrent une grande partie des papiers du poète. Extrêmement éprouvé par ces événements, Saint-Pol-Roux s'éteignit à l'hôpital de Brest le 18 octobre 1940. Quatre ans plus tard, Cœcilian était détruit par l'aviation britannique.

Le poète d'origine cubaine, Armand Godoy (1880-1964) était l'un des amis parisiens, poètes et libraires, qui aidèrent financièrement Saint-Pol-Roux pendant ses dernières années, alors qu'il vivait retiré en Bretagne.

Photographie originale, avec un envoi de sa fille Divine à Armand Godoy au verso : « A Armand Godoy en souvenir de mon Père bien-aimé. Divine Saint-Pol-Roux »
12,5 x 17,5 cm.

750 €

Huile sur toile
71,5 x 58 cm Restaurations
anciennes. Dans un
cadre en chêne sculpté
à marguerites et doré,
travail français d'époque
Louis XVI (manques).

200 000 €

Saint-Just par David

Il va de soi que Saint-Just a toute sa place dans cette galerie de portraits d'écrivains. En raison de son poème, *Organt* (1789) et de *L'Esprit de la Révolution et de la Constitution de France* (1790) d'abord, mais peut-être surtout par ses discours et rapports écrits à chaud, d'un style lapidaire, qui possèdent un tranchant rarement égalé. D'après C. Dreyfus, qui dressa l'inventaire de la collection Saint-Albin-Jubinal-George Duruy, dans laquelle cette toile a figuré (*Les Arts*, 1905), le tableau daterait de 1794 : « *David a dû le peindre peu de temps avant que Saint-Just ne montât sur l'échafaud. Il ne semble pas avoir loin de vingt-six ans, son âge lorsqu'il mourut.* »

S'il est certain aujourd'hui que le modèle qui figure sur ce tableau est bien Saint-Just, la question n'est pas tranchée de savoir s'il est entièrement de la main de David ou si l'un des élèves de son atelier, Jean-Louis de Neuville, y a participé. L'attribution de ce tableau donnée à une époque à Adèle Romany était purement fantaisiste.

Quant au portrait lui-même, il nous semble illustrer le propos de Charles Vellay, en introduction à la première édition des Œuvres complètes de Saint-Just (Fasquelle, 1908) : « *Il semble que la Révolution ait condensé dans les lignes de ce visage tout ce que la vertu républicaine, tout ce que l'héroïsme jacobin avaient de plus sublime et de plus profond. L'enthousiasme tranquille et sûr, la noblesse du caractère, la sagesse et la prudence de l'esprit, et cette conscience de soi-même que donne une inflexible volonté, toute cette combinaison harmonieuse d'éléments divers s'était accomplie dans le cœur et dans le cerveau de ce jeune homme de vingt-cinq ans. Le même charme surnaturel dont sa jeunesse et sa beauté enveloppaient la Convention saisit et subjugué encore ceux qui entrent dans le rayonnement de cette grande figure.* »

Extraordinaire tableau, d'une extrême qualité et beauté et de la patte de Jacques-Louis David, sans conteste.

Provenance : Collection Jubinal de Saint-Albin ; vente anonyme, Paris, Palais Galliera, 12 juin 1970 ; puis collection Paul-Louis Weiller.

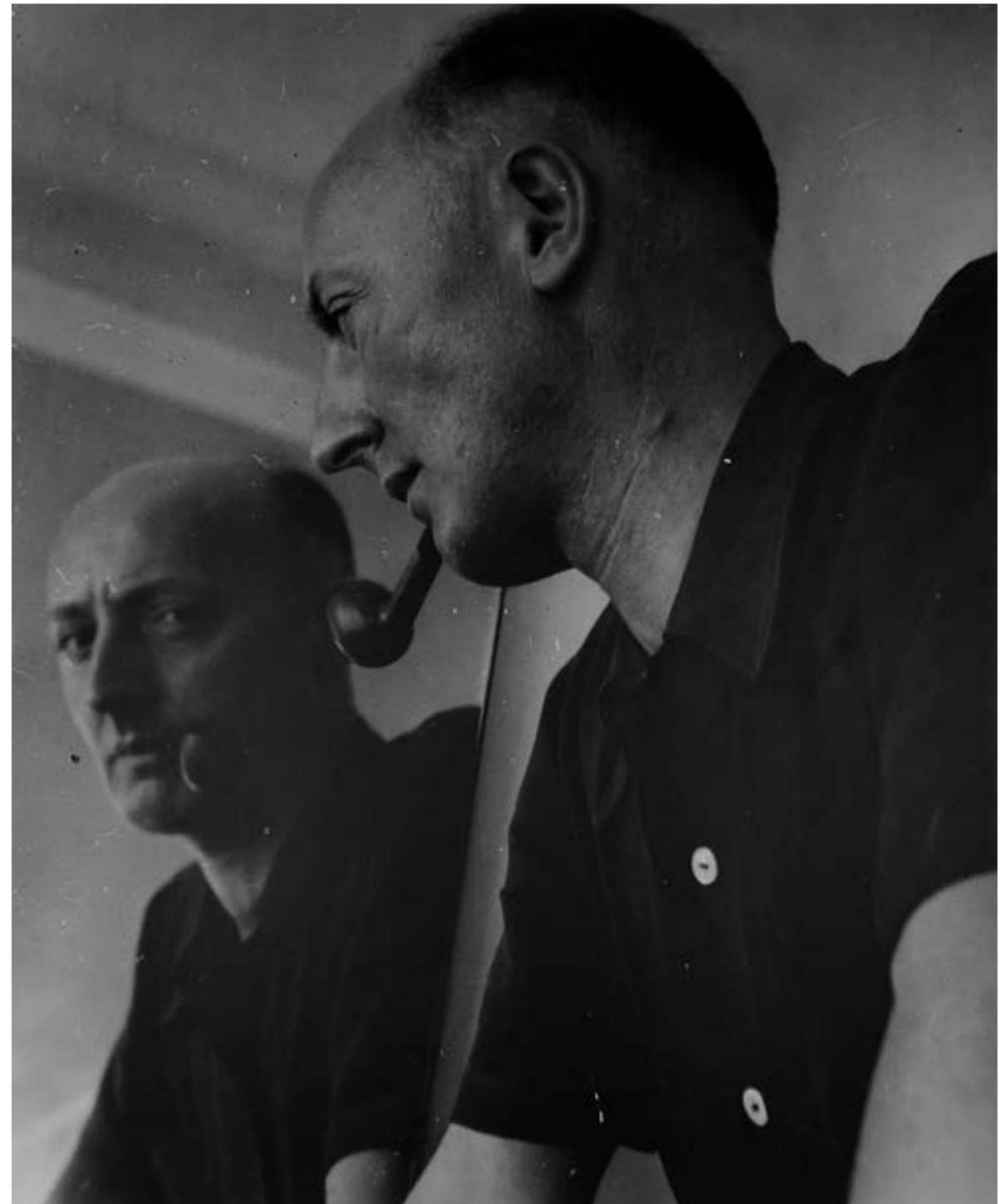


Vers 1945. Tirage
argentique d'époque.
35,5 x 28,5 cm.

1 200 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

Beau portrait avec un jeu de miroir montrant le visage de l'écrivain sous deux angles différents. Armand Salacrou, la pipe à la bouche, regarde son reflet tandis que celui-ci fixe le spectateur.





Vers 1945. Tirage
argentique d'époque.
39,5 x 29,5 cm.
Petite tache sur la
droite.

800 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

Un portrait épuré, de grandes dimensions, aux yeux levés tournés vers la gauche dans une expression empreinte de spiritualité.



Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
29 x 26,5 cm.

750 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

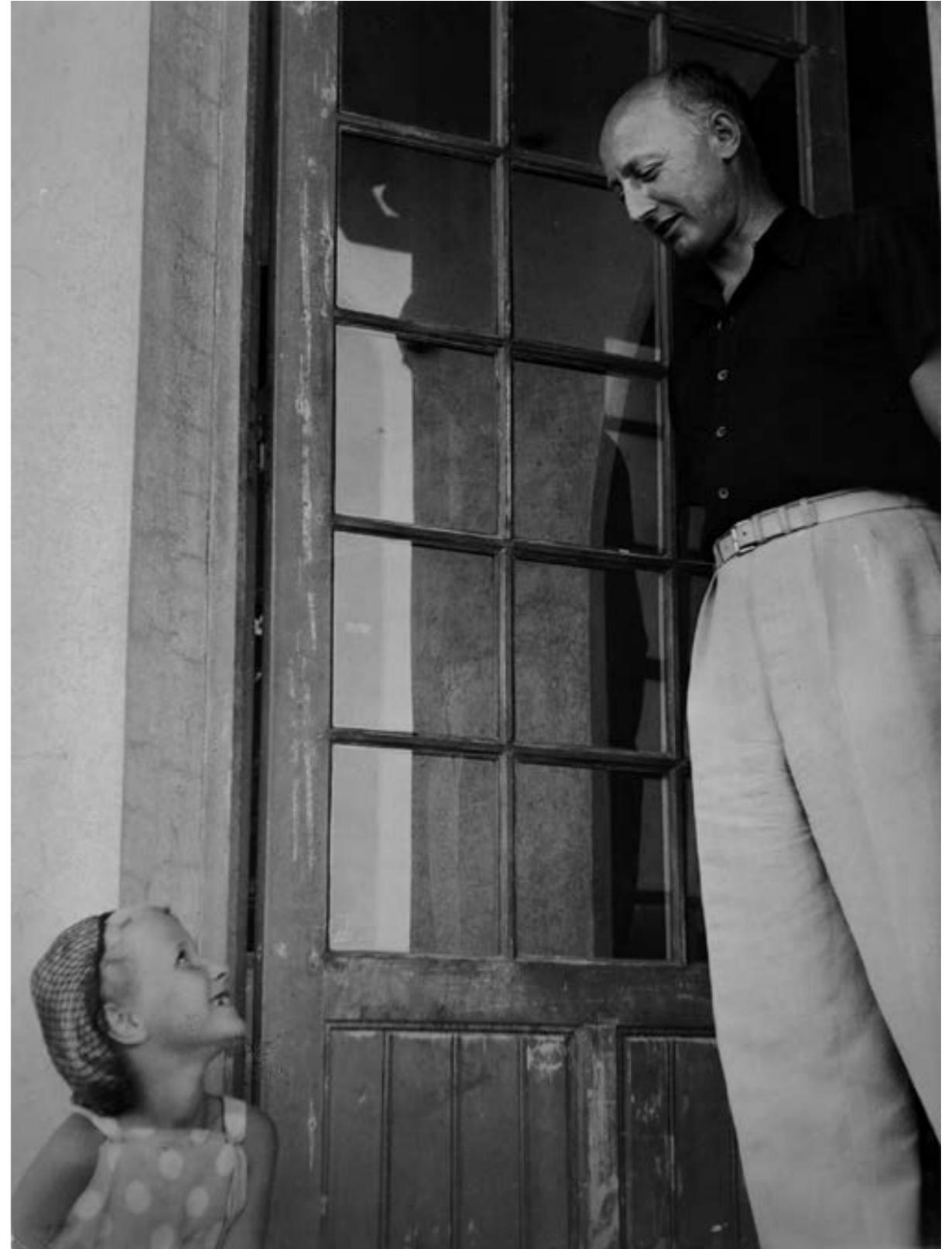
Les yeux plissés, légèrement à contre-jour, une petite moue aux lèvres, l'écrivain offre ici un visage de séducteur.

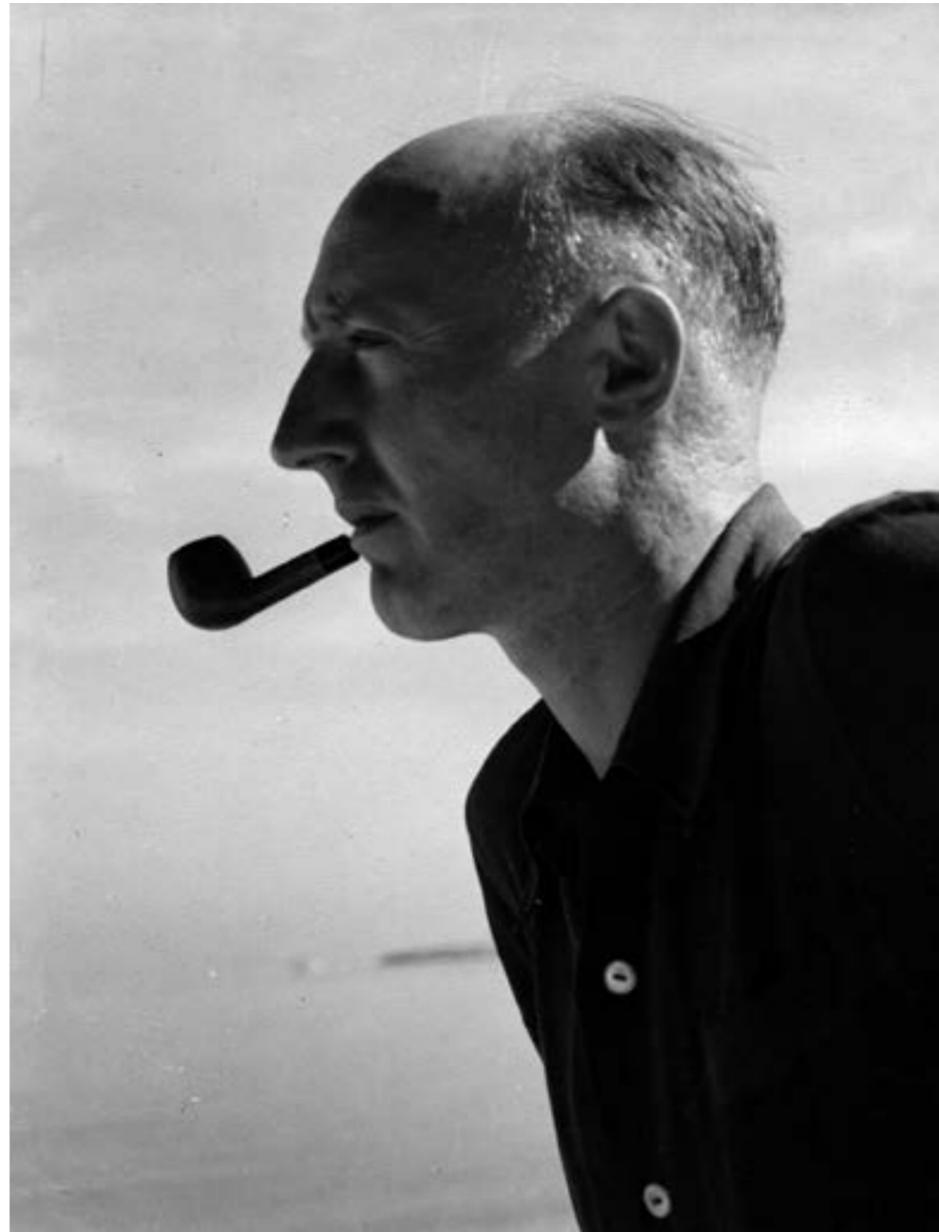
Vers 1945. Tirage argen-
tique d'époque.
39,5 x 29,5 cm.

1 200 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

Belle image et belle diagonale de regards. Le dramaturge baisse les yeux vers une petite fille avec un sourire attendri aux lèvres, tandis que celle-ci lève les siens vers lui, souriant également de toute sa bouche édentée.





Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 23,5 x 17,5 cm. Signée par la photographe en bas à gauche.

700 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

Avec la mer derrière lui, la pipe vissée au coin de la bouche, le regard fixant le lointain, Armand Salacrou fait assez loup de mer sur ce beau portrait.



Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 22,5 x 16,5 cm. Signée par la photographe en bas à gauche.

750 €

Armand Salacrou par Georgette Chadourne

Est-ce parce qu'ils sont tous deux normands ? Armand Salacrou, avec son crâne dégarni, son sourire et ses yeux rieurs, offre sur cette photo une ressemblance assez étonnante avec Bourvil.



Années vingt. Tirage argentique d'époque. 27 x 19,5 cm. Dédicace autographe signée : « Offert à l'Université de Washington. Trois pommes de Cézanne / La guitare de Pablo / Font dans le jour qui se fane / Un profond tableau / Je suis hanté par les images ! ... (Peindre). André Salmon ».

1 600 €

André Salmon par Manuel Frères

La citation est extraite de son recueil *Peindre*, publié aux éditions de la Sirène en 1921. Le poète, compagnon de bohème de Pablo Picasso et Apollinaire à Montmartre, a délaissé pour l'occasion les oripeaux « artistes » de sa jeunesse.



André Salmon par Jean-Marie Marcel

Photographe de mode, Jean-Marie Marcel (1917-2012) réalisa également des portraits d'écrivains (Colette) et la photographie officielle du général de Gaulle président de la V^e République.

Cette belle photographie, qu'il est intéressant de comparer à la précédente pour mesurer le passage du temps, montre l'écrivain la tête appuyée dans la main, l'air tourmenté.

Vers 1935. Tirage argentique d'époque. 23 x 17,5 cm. Signée par le photographe sous l'image à gauche. Tampon au dos.

1 500 €

1840. Aquarelle sur carton, 30,8 x 25 cm. Signature à l'envers dans la partie inférieure gauche : « J. Kriehuber / 1840 ». Excellent état de conservation.

15 000 €

George Sand par Josef Kriehuber

Très beau et rare portrait original de George Sand, réalisé sur le vif, à l'époque de sa fouguese passion pour Chopin.

L'écrivain est représentée de trois quarts, coupée au niveau des mollets, dans une ravissante robe bleu pâle à manches bouffantes et à large décolleté révélant une grande partie de la gorge. Elle a une main accoudée sur un muret et l'autre pendante tenant un chapeau à ruban et roses peintes. Son visage est d'une expression délicate, les joues roses, les cheveux coiffés en mèches torsadées à la mode de l'époque encadrant finement l'ovale de son visage.

Séjournant alternativement à Nohant et à Paris, George Sand est alors âgée de 36 ans. Déjà célèbre comme romancière, elle vit depuis juin 1838 une liaison passionnée avec Chopin et travaille à des romans fortement marqués par la doctrine de Pierre Leroux, dont l'un des plus fameux est justement publié en cette année 1840 : *Le Compagnon du tour de France*.

Le peintre et lithographe allemand Josef Kriehuber (1800-1876), fut le portraitiste des grands musiciens romantiques, notamment Liszt, dont il fut l'ami, mais aussi Chopin, Strauss ou encore Schumann, desquels il a laissé des portraits remarquables et souvent reproduits.

Cette aquarelle est signée à l'envers, sans doute en vue d'être gravée ou lithographiée.

Les portraits originaux et sur le vif de l'auteur de *Consuelo* sont des plus rares, surtout datant des premières années de sa carrière littéraire.



1840. Mine de plomb sur papier. 27,5 x 22 cm.
Légué au bas : « *Un jeune berrichon (Georges Sand). Nohant 1840* ».
Signé au verso au crayon :
« *Eug. Legenise del. et annoté : « Costume porté à la campagne. Historique* ».

6 500 €

George Sand par Eugène Legenise

On sait peu de choses sur Eugène Legenise, qui mourut à Paris en 1855. Il réalisa plusieurs portraits d'artistes et écrivains romantiques, dont celui de Victor Hugo, qui lui porta secours après la révolution de juillet 1830.

Le dessin joue avec bonheur sur l'ambiguïté sexuelle de l'écrivain. Dans son habit d'homme, coiffée d'un chapeau rond, elle offre un visage d'un pur ovale encadré de bandeaux, tout de grâce féminine, la bouche joliment ourlée, avec un petit regard en coin où se lit une certaine malice enfantine.

Une des plus attachantes représentations de George Sand.



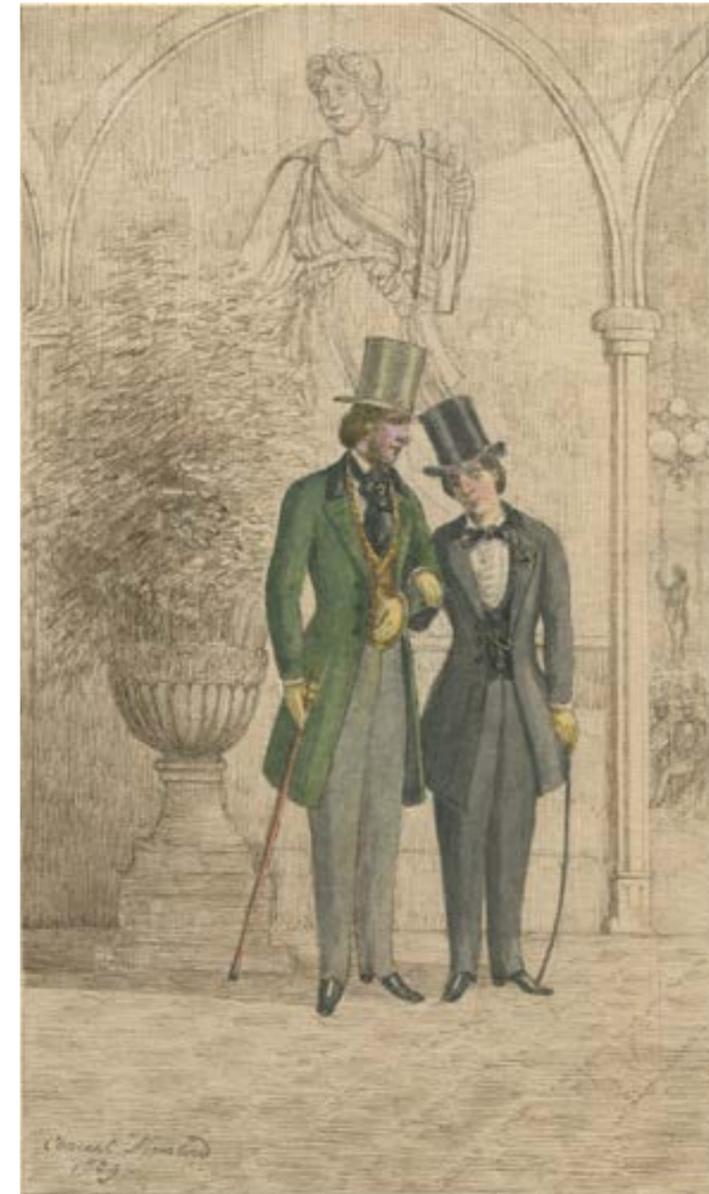
« Mme George Sand et Jules Sandeau (?) Concert Musard. 1839 ». Dessin à la plume rehaussé d'aquarelle (10 x 18 cm).

13 000 €

George Sand par Charles Cassal

George Sand et son compagnon sont portraiturés de face, en pied, devant l'entrée de la salle de concert, dont on devine à l'arrière-plan toute l'animation. Elle est en costume masculin, avec canne et haut de forme et penche légèrement la tête vers son compagnon, lequel porte une barbe blonde. Ce dessin présente quelques variantes avec la reproduction de l'Album George Sand de la Pléiade (qui parle de Chopin et non de Jules Sandeau), notamment dans les motifs du décor.

Note de l'artiste : « Quoique fort modeste dans ses mouvements, elle fut reconnue, et son cavalier, un beau grand blond, passait pour M. Jules Sandeau. D'autres parmi l'audience en doutaient pour la raison que les deux amants étaient supposés refroidis depuis plusieurs mois. Ennuysés de l'attention qu'ils attiraient, ils se retirèrent de bonne heure, mais le regard de George Sand, doux et puissant à la fois, est vivement présent dans ma mémoire. »



Vers 1865. 30,5 x 24 cm. Tirage de l'époque sur papier albuminé d'après plaque de verre au collodion. Epreuve montée sur carton portant dans la marge du bas, au centre, le cachet gaufré : « Nadar / 35 boulevard des Capucines ».

L'épreuve est légèrement niellée sans porter préjudice à la qualité du portrait, très bien contrasté. Petites marques de colle en bordures. Sous encadrement moderne, marie-louise et baguette claire à bande marquetée.

30 000 €

George Sand par Nadar

Magnifique portrait à toutes marges de Nadar montrant le grand écrivain à l'âge de soixante ans.

Nadar réalisa plusieurs portraits de l'auteur de *François le Champi*, tous entre 1860 et 1870. Celui-ci, des plus saisissants, constitue une variante du portrait le plus répandu de l'écrivain, posant de face dans une robe à rayures droites, le bras droit replié et accoudé.

Dans le présent portrait, l'écrivain porte une robe à carreaux et le buste est légèrement orienté de biais, ramenant le bras et la main droite plus en avant. Les cheveux crantés à effets de vagues descendant symétriquement du front ainsi que l'expression du visage sont pratiquement identiques à l'autre cliché.

Ce portrait fut réalisé au cours de la deuxième grande période de création du photographe, dans son atelier du boulevard des Capucines, entre 1860 et 1870. Les œuvres de ces années ne sont jamais datées.

Nadar était un grand admirateur de George Sand, et on se souvient qu'il avait fait s'arrêter le défilé de son fameux « Panthéon » de 1854, devant le buste de l'écrivain, seul personnage à n'être pas caricaturé. Nadar baptisa du reste un de ses ballons dirigeables du nom de l'écrivain.

Très rare surtout dans ce format et dans cette condition.

Références : *Nadar, Photographies*, Arthur Hubschmid, 1979, reproduction page 394 (variante).



Vers 1865. 8,5 x 5,3 cm.
Retirage par Paul Nadar
Epreuve montée sur
carton avec l'initiale
du photographe en bas à
droite. Reproduction de la
signature de l'artiste et
adresse au verso.

1 200 €



George Sand par Nadar

Ne lui demandez pas ce qu'elle pense : la pensée suppose la réflexion, et elle ne réfléchit pas. Sa seule fonction au monde est d'exprimer avec une magnificence incomparable le sentiment de la nature et les images de la passion... », écrivait Nadar à propos de celle qu'il photographia à plusieurs reprises.

Cette image est à juste titre l'un des plus célèbres portraits de la romancière. Vêtue d'une ample blouse à rayures, elle a sur son « *vieux museau* » un air de bonté un peu lasse. Sa coiffure est divisée par une raie médiane qui sépare en lourds bandeaux ses cheveux ondulés. La tonalité claire et douce de l'image vient accentuer la sérénité du portrait.

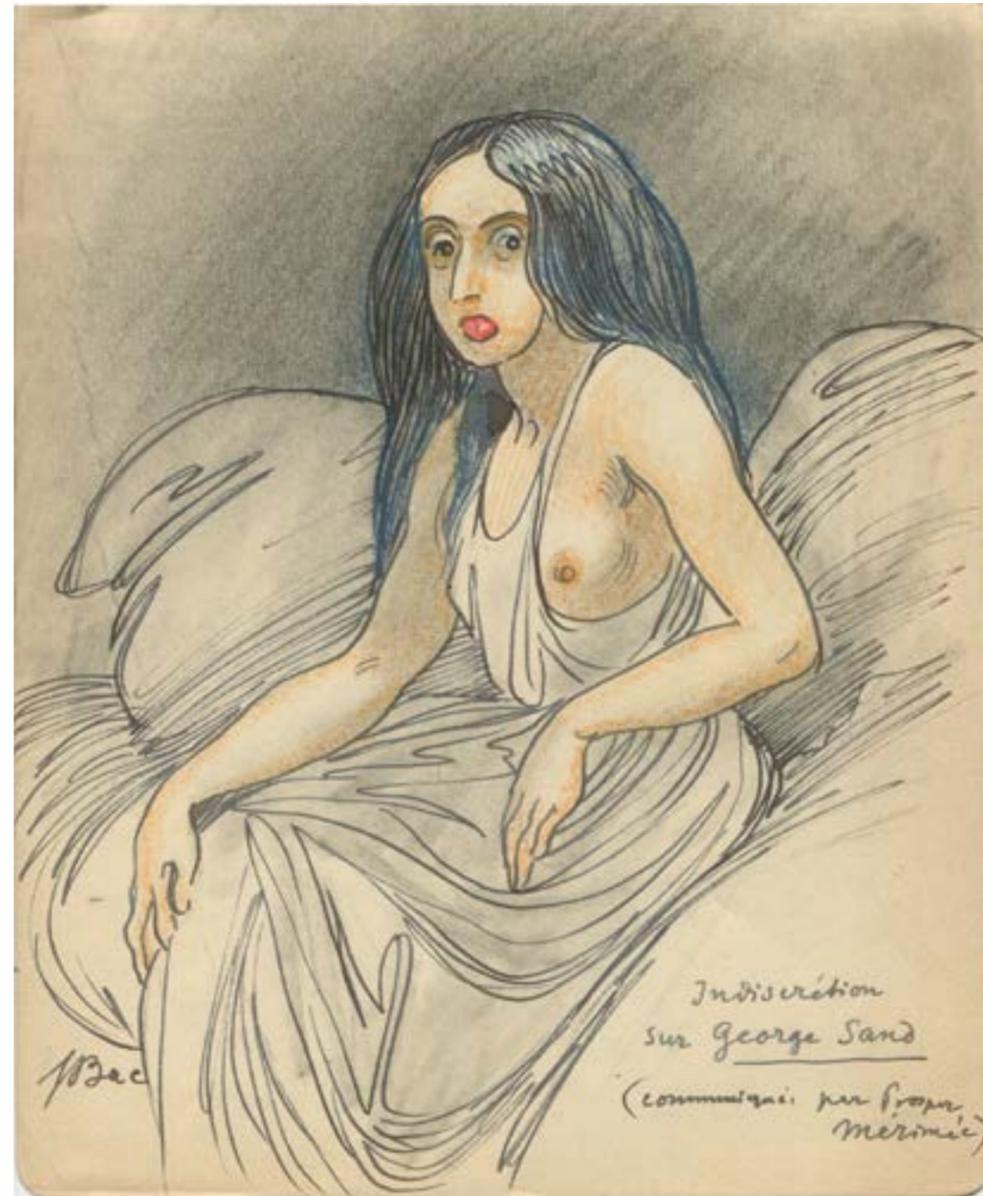


Vers 1865
Tirage albuminé d'époque.
12,6 x 9 cm.

2 500 €

George Sand par Nadar

Prise le même jour, cette photographie montre l'écrivain de trois quarts, tournée vers la gauche. Son expression est sensiblement différente, l'air de bonté moins marqué, le regard moins indulgent.



Encre de Chine et pastel sur papier. 26 x 21 cm. Signé en bas à gauche et légendé en bas à droite : « Indiscrétion sur George Sand (communiquée par Prosper Mérimée) ».

1 800 €

George Sand par Ferdinand Bac

Prosper Mérimée et George Sand eurent une brève liaison au printemps 1833, qui s'acheva tristement, Sand se plaignant de n'avoir trouvé chez Mérimée que « froide et méprisante raillerie », lui-même divulguant publiquement quelques détails intimes.

Sous la plume de Ferdinand Bac, la romancière apparaît au saut du lit, un sein découvert, la chevelure défaite, l'œil battu, qui rappellent que la future « bonne dame de Nohant » fut dans sa jeunesse une créature particulièrement sensuelle.



George Sand par Ferdinand Bac

George Sand est montrée ici dans son âge mûr, sérieuse etlippue. Ce dessin offre un intéressant pendant au précédent, présentant ainsi le double aspect du personnage.

Sans date. Crayon sur papier. 33 x 23,2 cm. Signature et légende à l'encre rouge : « F. Bac, son contemporain. Peu après la mort de Madame Sand le jeune abbé Mugnier alla sur les traces de cette grande passionnée. A Nohant le curé lui dit : « Ah ! vous vous intéressez à cette personne ? Mon ministère m'interdit de dire ce que j'en pense... Et puis elle était devenue taciturne... Cependant dans le pays vous trouverez bien de quoi vous instruire... ».

850 €

1874. Aquarelle rehaussée
de gouache sur carton.
11,8 x 15,4 cm.
Encadrement de bois doré.
Au verso, authentification
de la main de la petite-
fille de George Sand :
« *Aquarelle de George Sand
peinte en 1874. Aurore
Sand* ».
Légères rousseurs dans le
ciel.

8 000 €

Aquarelle originale de George Sand

Dans les années 1860, George Sand inventa la technique de la dendrite (ramifications biologiques), consistant à appliquer de l'aquarelle sur une feuille, qu'elle écrase d'une autre feuille, obtenant ainsi des formes qu'elle retouche ensuite : « *Cet écrasement produit des nervures parfois curieuses. Mon imagination aidant, j'y vois des bois, des forêts ou des lacs, et j'accroche les formes vagues produites par le hasard* ».

Le résultat offre ici un paysage montagnard de fantaisie avec, à droite, une cascade, à gauche une caverne devant laquelle se tiennent de petits personnages. Le motif obtenu est ici complété par un pont et les parois des montagnes dans le fond.





Aquarelle originale
rehaussée de gouache.
11,8 x 15,4 cm,
contrecollée sur un
feuillet de papier fort
annoté à l'encre rouge
« G. Sand, Nohant ».

8 500 €

Aquarelle originale de George Sand

Jolie vue de la maison de Nohant, par beau temps. La maison se perd dans les arbres, ses volets verts sont fermés. Sur la gauche, deux petites silhouettes enfantines se penchent sur le bassin dont le vent pousse le jet d'eau vers la droite.

Une image idyllique, pleine de paix et de calme.



Aquarelle originale
rehaussée de gouache et
collage original.
11,4 x 18,5 cm,
contrecollée sur un
feuillet de papier fort
annoté à l'encre rouge
« G. Sand, Nohant ».

8 000 €

Aquarelle originale de George Sand

Paysage de marais dans les environs de Nohant, avec des petits ibis au premier plan. On peut rêver qu'il s'agit là d'une vue de la fameuse Mare au diable.

Il s'agit en tout cas d'une magnifique réalisation, avec une perspective savamment réalisée. On ne le remarque pas immédiatement, mais les arbres à droite et à gauche de la composition sont en fait réalisés par collage de nervures végétales.



Vers 1825.
Dessin original à la mine
de plomb, signé « Aur.
Dudt. » [Aurore Dudevant].
Vers 1825.
12,3 x 17,2 mm, encadré
sous verre, marie-louise,
(cadre moderne).

4 000 €

Dessin original de George Sand

Jolie ferme à la tourelle dans un paysage de montagne, avec deux petits personnages au premier plan. Une grande finesse dans les ombrages étage les plans de ce paysage et contribue à rendre cette ferme à la fois accueillante et imposante.

Ce dessin a été exposé dans le cadre des Dessins d'écrivains français du XIX^e siècle, Maison de Balzac, n° 169.

Bernadac, George Sand, n° 61.



Dendrite originale avec
rehauts d'aquarelle.
6 x 9 cm, encadrée sous
verre, bordure dorée
et marie-louise (cadre
moderne).

6 000 €

Dendrite originale de George Sand

Beau paysage de lac et montagnes, résultant de la réussite parfaite du procédé de « dendrite », faisant appel à plusieurs collages et décollages.

Quelques légères retouches à l'aquarelle, à peine perceptibles.

Bernadac, George Sand, n° 233.



8 x 13 cm, encadré sous verre, marie-louise liserée d'or, (cadre moderne).

6 000 €

Aquarelle originale de George Sand

George Sand, petite-fille d'un « oiselier » du quai de la Mégisserie, a représenté à plusieurs reprises des oiseaux, et notamment des échassiers, comme ces trois ibis.

Elle les considérait « *comme autant de parrains et marraines, mystérieux patrons avec lesquels j'ai toujours eu des affinités particulières* ». « *J'espère qu'on ne me contestera pas trop mon savoir-faire et mon savoir-vivre avec les bipèdes emplumés qui jouaient peut-être un rôle fatal dans mes existences antérieures* », ajoutait-elle.

Ces trois volatiles de profil, deux roses se faisant face, observés par un bleu plus grand, le bec ouvert, ont un grand charme, tout de fraîcheur et de simplicité.

Bernadac, George Sand, n° 201.



Aquarelle originale
9 x 4,5 cm, sur un
morceau de papier découpé
en ovale. Cadre de bois
recouvert de cuir.

3 000 €

Aquarelle originale de George Sand

Bernadac n° 115.

Herbier composé de 104 planches volantes (158 x 244 mm) sur vélin conservées dans une boîte tiroir de carton vert (198 x 295 mm) à poignée de cuivre, avec couvercle articulé s'ouvrant au premier tiers. 2 coins supérieurs renforcés de scotch. Etiquette frontale portant la mention manuscrite « herbier de George Sand ». Petite étiquette où est inscrit AMD collée au coin inférieur droit. Cette boîte provient du cartonnier de Maurice Sand, le fils de l'écrivain, à Nohant.

L'ensemble des planches, sauf trois, a été soigneusement légendé, par plusieurs mains (celles des différents donateurs ?). Toutes (sauf trois également qui présentent soit des manques, soit sont pâlies) sont dans un état de fraîcheur exceptionnel.

15 000 €



L'herbier d'algues de George Sand

Un des trois herbiers de George Sand, le seul consacré aux algues. Exceptionnel document d'intérêt scientifique, esthétique et affectif.

On n'a plus trace du premier herbier constitué par George Sand en 1836, le second est conservé au Musée de La Châtre. Celui-ci est donc le seul restant en mains privées. Il est accompagné d'un certificat autographe signé de Christiane Sand, descendante de l'écrivain et auteur du *Jardin romantique de George Sand* (Albin Michel, 1995).

Les herbiers occupent une grande place dans la vie et l'œuvre de George Sand. Elle est souvent revenue sur cette passion : « *J'ouvre l'herbier au hasard, quand je suis rendu gloomy par un temps noir et froid. L'herbier est rempli de soleil.* » Cette activité était pour elle bien plus qu'un simple passe-temps : « *Avant tout je dois vous dire que faire un herbier est une chose si grave, que j'ai écrit sur la première page du mien : Fagot. Je n'oserais donner un titre plus sérieux à une chose si*

capricieuse et si incomplète. Je parlerai donc de l'herbier au point de vue général, et je vous accorde que c'est un cimetière. Dès lors, ce n'est pas un coin aride pour la pensée. Le sentiment l'habite, car ce qui parle le plus éloquemment de la vie, c'est la mort » (*Nouvelles Lettres d'un voyageur*). En outre, l'herbier est pour elle un moyen de conserver le souvenir des disparus : « *C'est le passage d'une vie humaine à travers la nature, c'est le voyage enchanté d'une âme aimante dans le monde aimé de la création.* » Et elle ajoute : « *Le mien est rempli de plantes cueillies par des mains amies que la mort a depuis longtemps glacées.* » Grâce à lui, « *nous rendons la vie à ceux qui nous ont quittés* ». Ses herbiers étaient donc chargés pour George Sand d'une forte charge émotive, ils constituaient le lien entre le passé et le présent. C'est ce lien même que perpétue ce document extraordinairement émouvant, conservé dans sa condition originelle.

Enfant, George Sand fut initiée à la botanique par son précepteur Deschartres, mais c'est surtout pour l'instruction de son fils Maurice, né



en 1823, qu'elle se mit à herboriser et à composer en 1836 un premier herbier. Celui-ci sera suivi d'un second une vingtaine d'années plus tard, constitué avec passion par la mère et le fils.

En 1861, le retour en France de Louis Maillard, un ingénieur des Ponts et Chaussées cousin de son compagnon Manceau, après 25 ans passés à la Réunion, est sans doute à l'origine de son désir de posséder un herbier d'algues. Dans une description de Venise, l'écrivain évoque « *les prairies aquatiques couvertes de cressons, d'algues, de joncs, de glaïeuls et de mille sortes de mousses marines d'où s'exhale un parfum tout particulier, cher à ceux qui aiment la mer* ».

En 1860, elle avait suggéré à Maillard de « *rapporter un herbier des plantes principales. Peut-être serez-vous tenté plus tard quand vous serez de retour de faire un ouvrage complet sur cette belle colonie, où*



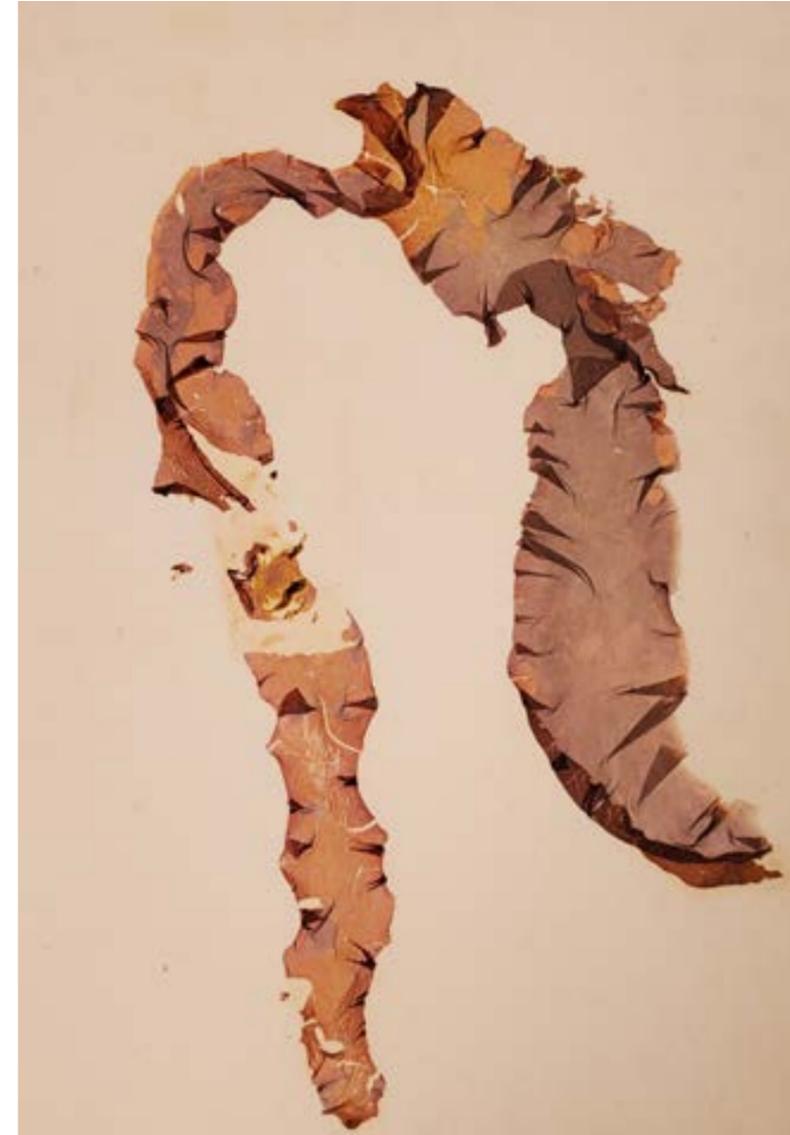
vous allez laisser tant d'utiles travaux et de bons souvenirs. (Correspondance, XV, p. 751). Ce livre, dédié à George Sand, paraîtra en 1862 sous le titre *Notes sur l'île de la Réunion*. On y trouve aux pp. 535-559 une longue annexe, « *Botanique, cryptogamie, algues* », écrite par un des grands spécialistes du temps, le docteur Camille Montagne, aidé d'un jeune collaborateur, Alexis Millardet (le futur inventeur de la bouillie bordelaise), et décrivant les algues rapportées par Maillard.

George Sand sollicitera les trois hommes. Le 8 août, Camille Montagne lui envoie un herbier. Ce premier envoi est complété par Millardet « *dont les algues sont de vraies merveilles. Me voilà à la tête d'une collection superbe et des plus précieuses* » (Correspondance, XVII, p. 297). Maillard pour sa part lui offrira quelques algues rapportées de Bourbon.



L'intérêt scientifique

L'herbier alimenté de cette façon constitue un ensemble à la fois homogène et varié d'algues marines (algues vertes, brunes et rouges) récoltées pour beaucoup sur les rivages de la Bretagne, d'autres en Méditerranée. Quatre d'entre elles - *Codium Tomentasum*, *Dictyota Dichotoma*, *Padina Pavonia*, *Fucus Serratus* — citées dans l'ouvrage de Maillard sur la Réunion, ont certainement été données par lui à George Sand, de même qu'un certain nombre d'autres spécimens bien attestés dans l'océan Indien. Certaines variétés des algues ici conservées (*Gelidium Carneum*) sont notées comme très rares.



L'intérêt esthétique

Cet herbier présente un éventail incroyablement varié de formes et de couleurs, certaines algues évoquant irrésistiblement par leur grâce des compositions abstraites contemporaines.

Par ailleurs, ces formes ont probablement inspiré George Sand pour ses œuvres picturales.

Si la technique des dendrites qu'elle a utilisée trouve son origine dans sa passion pour la minéralogie qu'elle contracta en même temps que celle pour l'herborisation, leur traitement pictural pourrait bien avoir été inspiré également par cette collection d'algues marines. Certaines



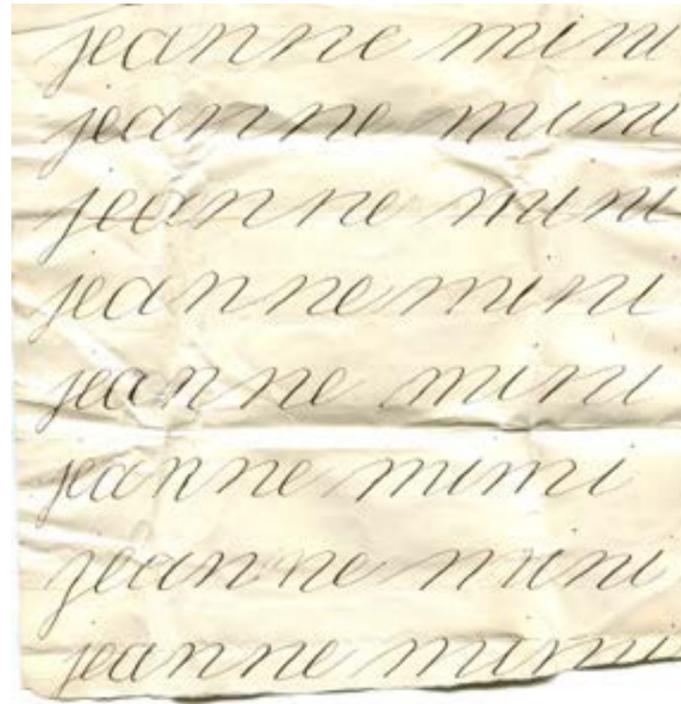
dendrites reproduites par Christian Bernadac, George Sand dessins et aquarelles, autorisent cette hypothèse - n° 222 - Pétrification ; n° 223 - Paysage minéral à la Falaise, évoquent par exemple la *Padima atomaria* ou la *Laminaria saccharina*. - n° 237- Bois-Taillis - n° 284 et 285 - Lolo Titite et Fadet dans un paysage montagneux de fantaisie ; n° 289 - Pay-

sage de fantaisie. Dans ces trois dernières le traitement des arbres et taillis fait penser à la *Conforvae rupestris*, la *Polvsiphoniae thuyia* ou la *Ptilota plumosa sericea*, par exemple. La parenté visuelle est frappante.

Provenance : famille de George Sand.

Vers 1853. Daguerriotype
ovale. 9 x 7 cm. Placé
dans un coffret du
bijoutier V. Chauveau
portant les initiales S.
C. à l'or.
Joint : 1 page in-4
d'écriture de Nini traçant
son prénom *Jeanne* et
son surnom *Nini* à l'encre
noire sur 8 lignes.

25 000 €



[George Sand]
Portrait de Nini, sa petite-fille

Jeanne Gabrielle Clésinger, surnommée Nini, est née le 10 mai 1849. C'était la fille de Solange, fille de George Sand, et du sculpteur Auguste Clésinger. Adorée de sa grand-mère, elle passa autant de temps à Nohant qu'avec sa mère. Elle mourut le 13 janvier 1855, en pension, d'une scarlatine mal soignée, alors qu'elle n'avait pas encore six ans, laissant l'écrivain dans le désespoir. « *De longtemps la grand'mère ne peut se ressaisir. Elle pleurait tout le long du jour, inerte ; la nuit, elle avait des visions* », écrit Samuel Rocheblave (« George Sand et sa fille », *Revue des Deux Mondes*, 1905).

Le daguerriotype montre une enfant sérieuse, la petite bouche pincée, assise sur les genoux de sa mère ou de sa grand-mère, fixant le photographe d'un air grave.

La page d'écriture sur laquelle Nini s'est appliquée à tracer son prénom et son surnom est un document particulièrement poignant.

Provenance : Solange Clésinger.



Dessin original signé.
 Sans date (janvier 1869).
 Plume, encre de Chine et
 lavis sur papier vergé
 fort, rehauts de crayons
 de couleurs,
 30,7 x 22,4 cm.
 Légende à l'encre noire
 sur le bord inférieur :
 « (Répétition de
 Séraphine) Victorien
 Sardou » ; une autre
 représentation du
 même porte cette
 légende : « Victorien /
 (Sulpicien) ». Signature :
 « And. Gill ». Cette
 caricature fut sans doute
 publiée dans *L'Eclipse* le
 17 janvier 1869.
 Quelques petites rousseurs
 et légères salissures ;
 traces d'ancien collage au
 verso, minuscule déchirure
 en bord supérieur.

4 000 €

Victorien Sardou par André Gill

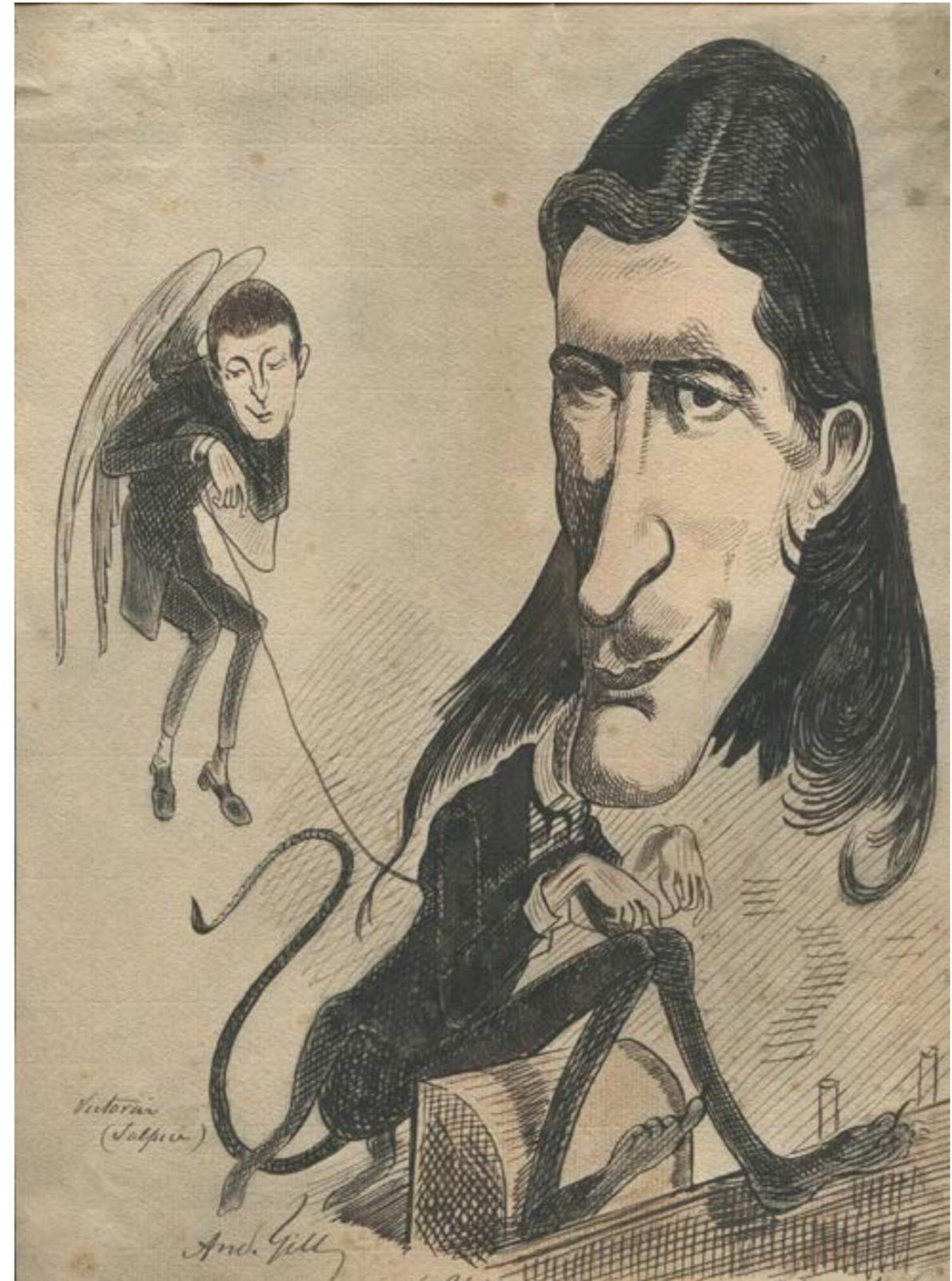
Saisissante caricature de l'auteur de *La Tosca* et de *Madame Sans-gêne*, par celui qui est considéré comme le maître du portrait-charge à la fin du second empire : André Gill.

L'artiste a représenté « deux » Victorien Sardou : au premier plan, un Sardou « luciférien », aux cheveux longs, les pieds fourchus, avec une queue, arborant un regard de biais diabolique ; il est assis sur le trou du souffleur, tourné vers la salle et retient par un filin, au second plan, un Sardou « angélique », flottant dans l'air avec ses deux ailes, les cheveux ras, les yeux plissés et le corps recroquevillé dans une attitude humble et hypocrite de dévot.

Ce dessin illustre parfaitement cette comédie en cinq actes, *Séraphine*, créée le 29 décembre 1868 au Théâtre du Gymnase à Paris, mettant en scène une moderne *Tartufe*, dévote militante et intolérante qui cherche à imposer aux autres une discipline mortifiante, pour racheter une conduite débridée passée. Cette pièce, qui faillit être l'objet d'une censure cléricale (son premier titre était *La Dévote*), connut un très grand succès et fut saluée à sa création comme « l'œuvre la plus forte et la mieux tissée que M. Sardou ait encore produite ».

Fameux auteur dramatique, Victorien Sardou (1831-1908) est l'auteur de près d'une cinquantaine de pièces qui connurent pour la plupart un énorme succès, son nom est aujourd'hui indissociable des pièces aux mises en scène fastueuses de la Belle-Époque, qui furent jouées au Vaudeville, au Gymnase, à la Porte Saint-Martin, au Palais-Royal, à la Gaieté, ou à la Comédie-Française. Ses principales œuvres sont : *Nos intimes*, *La Famille Benoiton*, *Nos bons villageois*, *Patrie*, *La Haine*, *Rabagas*, *La Tosca*, etc.

Les dessins originaux d'André Gill sont rares.





1965. Tirage argentique.
24 x 37 cm. Signée sous
l'image à droite. Légendée
et signée au dos :
« *Albertine Sarrazin,
Montpellier. Lucien
Clergue* »

1 800 €

Albertine Sarrazin par Lucien Clergue

Cette belle image montre la romancière âgée de 28 ans, deux ans avant sa mort prématurée. Déportée sur la droite de la photo, elle offre un visage doux, grave et serein, aux yeux de biche maquillés. Vêtue de blanc sur fond blanc, les taches de rousseur de son visage semblent avoir essaimé sur le crépi du mur. Un visage d'ange qui ne laisse percevoir aucune trace des excès de sa vie chaotique.



Années cinquante.
Tirage argentique
d'époque.
39 x 29 cm. Sous cadre.

3 500 €

Nathalie Sarraute (studio Harcourt)

Cette rare image montre Nathalie Sarraute au début de sa carrière littéraire. Ce qui rend le portrait presque troublant, c'est le décalage entre le modèle et le style du studio Harcourt. A l'éclairage cinématographique s'oppose la mise simple – presque paysanne – de l'écrivain, en épais gilet de laine, un foulard autour du cou. Le studio semble avoir fait le maximum pour « glamouriser » son sujet : brushing, maquillage, rouge à lèvres. Mais celle-ci semble néanmoins mal à l'aise, comme gênée par ce décorum.

1905-1906. Contretype
postérieur. 17,5 x
12,2 cm. Tampons Noir &
Blanc et Richter Paris,
indications de cadrage et
légende manuscrite au dos.

500 €



Jean-Paul Sartre bébé

Le petit « Poulou », comme on l'appelait dans son enfance, en layette, trône sur un coussin, tout potelé. Plus tard dans ses Carnets, Sartre dénoncera « *l'infâme petit enfant roi que je fus* ».



Jean-Paul Sartre à Montparnasse

Le même, soixante ans plus tard, marchant dans une rue de Montparnasse, un livre sous le bras, absorbé dans ses pensées.

1964. Tirage argentique
d'époque.
18,5 x 13 cm. Tampon Agip
/ Robert Cohen et dépêche
de presse au dos. Petits
manques argentiques.

600 €



Jean-Paul Sartre et Raymond Aron par Arnaud de Wildenberg

1979. Tirage argentique
d'époque. 16,4 x 24,4 cm.
Tampon de l'agence Gamma
et dépêche de presse
au dos.

550 €

Les retrouvailles de Sartre et Aron.

Cette photographie fut prise lors d'une conférence de presse donnée par l'équipe du comité « Un bateau pour le Vietnam » le 20 juin 1979. Les membres de ce comité, dont faisaient partie, entre autres, Simone Signoret, Yves Montand, Bernard Kouchner, Jean-Paul Sartre, André Glucksmann et Raymond Aron entendaient alerter l'opinion publique sur le sort des réfugiés vietnamiens rejetés à la mer par les autorités des différents pays du sud-ouest asiatique. « *Ce sont des hommes en danger mortel qu'il faut secourir, parce que ce sont des hommes* », déclara Jean-Paul Sartre. A leurs côtés figurent Pierre Miquel et André Glucksmann.

Cette action marqua les retrouvailles des deux anciens camarades Sartre et Aron, qui ne s'étaient plus adressé la parole depuis 1947 et le début de la guerre froide.



Jean-Paul Sartre et Francis Carco par Robert Cohen

Etonnante association.

Cette photographie réunissant deux écrivains que peu de choses rapprochent a priori fut prise lors de la répétition générale des *Mains sales*, le 2 avril 1948 au théâtre Antoine. Francis Carco arbore son éternel foulard et Jean-Paul Sartre son non moins éternel imperméable. Les deux hommes se regardent dans les yeux d'un air un peu malicieux, qui rend cette image très attachante.

Robert Cohen, photographe de presse arrivé à Paris en 1929 est le fondateur de l'agence AGIP et le père du photographe Manuel Cohen.

1948. Tirage argentique
d'époque. 16 x 13 cm.
Cachet du photographe et
dépêche de presse au dos.
Marque de pliure dans le
coin supérieur droit.

800 €

1947. Tirage argentique
d'époque. 22,2 x 18,4 cm.
Tampon du photographe et
de l'agence Rapho au dos.
Marques de manipulation,
petite déchirure au bord
droit.

2 500 €

Jean-Paul Sartre par Robert Doisneau

Cette photographie fut prise en 1947 lors de l'une des émissions de *La Tribune des Temps modernes*, dont Sartre avait eu l'idée afin d'étendre l'influence de sa revue et qui connut six diffusions.

On voit ici l'écrivain derrière un haut micro, une cigarette à la main, ses papiers étalés devant lui





1964. Tirage argentique d'époque. 18 x 13 cm. Tampon Agip / Robert Cohen et dépêche de presse au dos.

650 €

Jean-Paul Sartre après son refus du prix Nobel

Gâce à la dépêche de presse au verso de la photographie, nous sommes exactement renseignés sur les circonstances dans lesquelles elle fut prise. Le 23 octobre 1964, vers 13 heures, Jean-Paul Sartre sortait de chez Simone de Beauvoir. La veille, il avait refusé le prix Nobel de littérature : « *L'écrivain doit refuser de se laisser transformer en institution* », expliqua-t-il.



Jean-Paul Sartre à la Mutualité

Au mois de décembre suivant, Jean-Paul Sartre faisait sa première apparition publique depuis son refus. En compagnie de Simone de Beauvoir, Jean-Pierre Faye et d'autres, il participait à un débat organisé à la Mutualité par *Clarté*, le journal de l'Union des étudiants communistes français, autour de la question : « *Que peut la littérature ?* »

1964. Tirage argentique d'époque. 18 x 13 cm. Tampon Agip / Robert Cohen et dépêche de presse au dos.

550 €

1965. Tirage argentique d'époque. Dedicacé, signée, légendé et daté en bas à droite : « Für Bernd, herliche. Antanas Suktus. J. P. Sartre in Nida 1965 July ». Marque de pli horizontale de 16 cm sur la gauche.

8 000 €

Jean-Paul Sartre par Antanas Suktus.

Cette photographie devenue iconique fut prise en juillet 1965, au cours d'un voyage que Jean-Paul Sartre, accompagné de Simone de Beauvoir, fit en Lituanie. Antanas Suktus, jeune photographe alors âgé de 26 ans, fut chargé de couvrir cette visite officielle d'un personnage considérable.

Il abandonnera le photo-reportage pour se consacrer à la photographie indépendante en 1969 et est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands photographes de l'ex-URSS, souvent comparé à Robert Frank.

Si cette photo a connu un tel retentissement, c'est que d'une certaine façon, elle illustre la philosophie de Sartre. Celui-ci est saisi marchant précédé par son ombre sur une dune de sable qui semble infinie. Il avance d'un pas décidé, incliné vers l'avant, mais on ne sait vers quel but, et si même il y a un but. L'impression de solitude sur ce fond blanc et gris est intense : c'est véritablement l'être au milieu du néant.

Cette image a fait la couverture du journal *Libération* à la mort de Jean-Paul Sartre. La silhouette fixée par Suktus a également inspiré Roseline Garnet pour la statue de l'écrivain dans la cour de la Bibliothèque nationale.



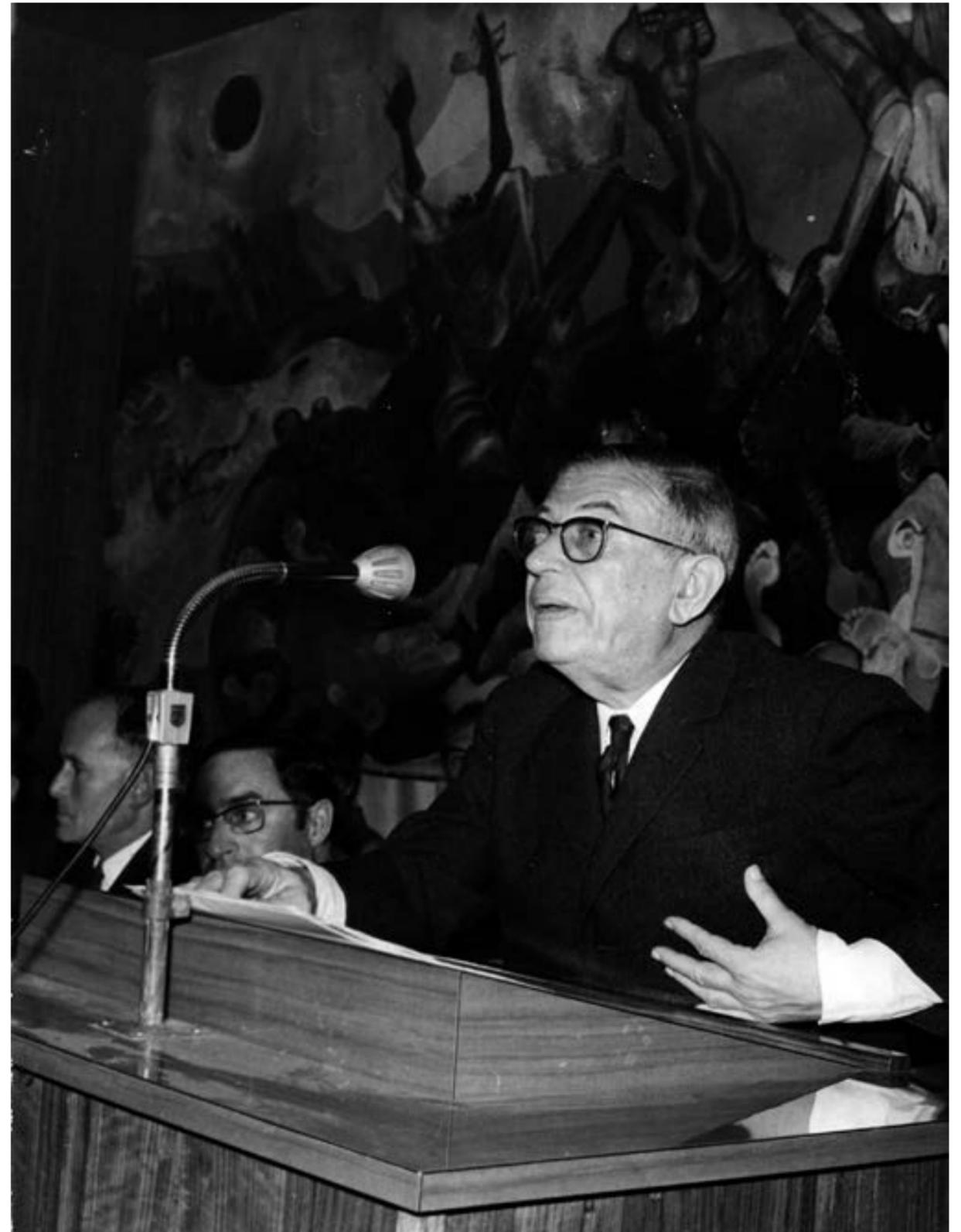
1968. Tirage argentique
d'époque. 24 x 18 cm.
Tampon A. F. P. au dos.

1 200 €

Jean-Paul Sartre à la Sorbonne en mai 68

Devant un amphithéâtre bourré à craquer, Jean-Paul Sartre intervint à la Sorbonne le 20 mai 1968. Il salua l'action de Daniel Cohn-Bendit et dénonça la C. G. T. : « *Il lui a fallu accompagner le mouvement pour le coiffer. Elle a voulu éviter surtout cette démocratie sauvage que vous avez créée, et qui dérange toujours les institutions.* »

La passion du philosophe, une main sur le cœur se lit toute entière dans cette photographie.



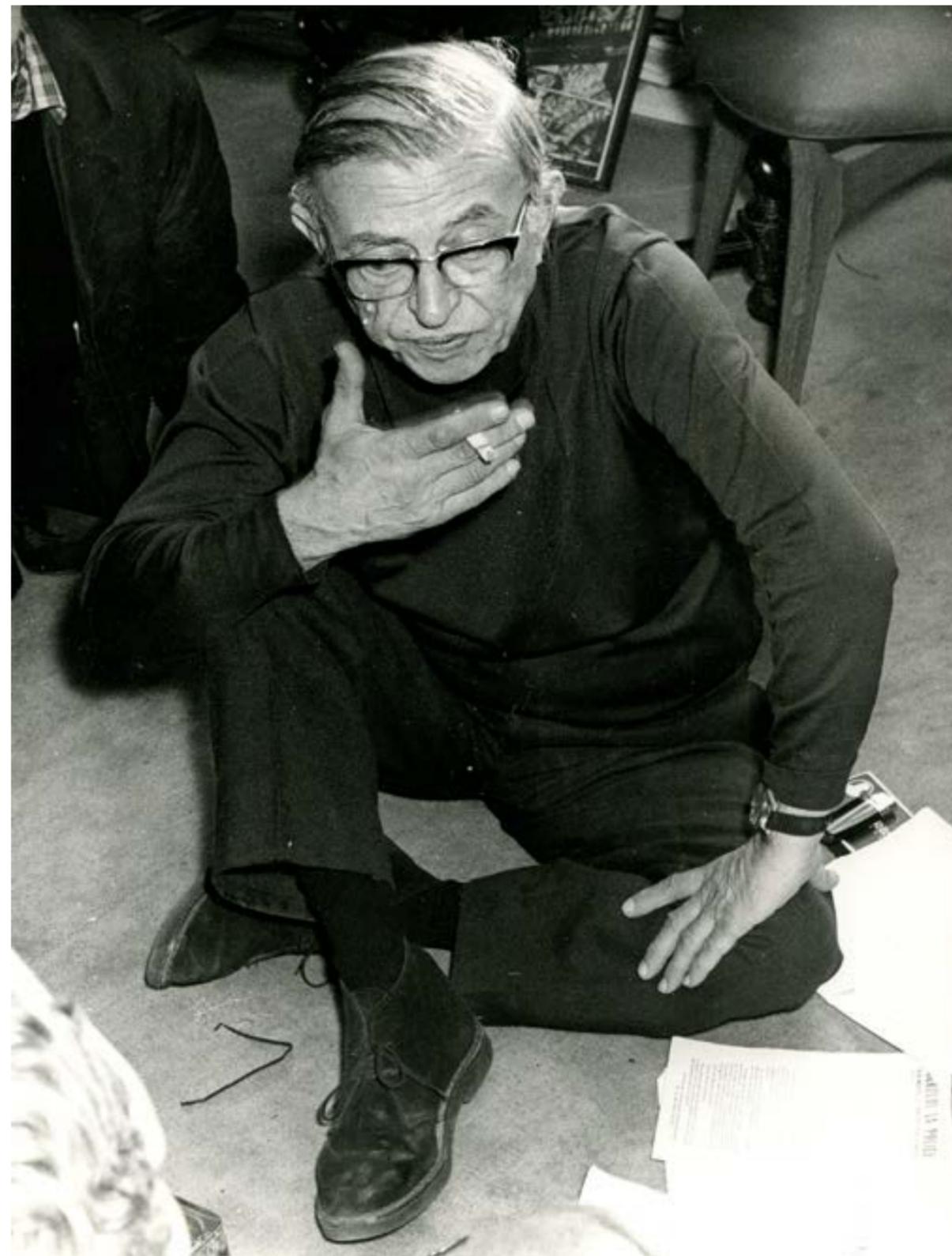
Années soixante-dix.
Tirage argentique
d'époque. 24 x 18 cm.
Tampon A. F. P. au dos.

950 €

Jean-Paul Sartre (photographie anonyme)

Belle photographie de Jean-Paul Sartre assis à même le sol, en col roulé noir. A côté de lui, son paquet de cigarettes et son briquet, ainsi que des tracts politiques.

C'est toute une atmosphère de discussions et de réunions dans le sillage de mai 68 que traduit cette image.





1967. Tirage argentique
d'époque. 12,7 x 18 cm.
Tampon Agip / Robert Cohen
et dépêche de presse
au dos.

450 €

Jean-Paul Sartre au cinéma « Le Racine »

Cette photographie fut prise en 1967 lors d'un débat suivant la projection au cinéma Le Racine du film tiré du *Mur* par Serge Roulet.



1970. Tirage argentique
d'époque.
12,5 x 18 cm. Tampon Agip
/ Robert Cohen et dépêche
de presse au dos.

550 €

Jean-Paul Sartre en 1970

Apparemment inlassable, Jean-Paul Sartre est saisi ici lors d'une autre de ses interventions. La bouche cachée par la main, les yeux divergeants il paraît perplexe.

Cette photographie fut publiée dans la presse en mai 1970, alors que le philosophe, directeur du journal *La Cause du peuple*, risquait d'être arrêté après que le n° 23 du journal eut été interdit pour « *provocation directe au vol, au pillage, à la violence ainsi que pour apologie du vol et du pillage* ».

1970. Tirage argentique d'époque. 21,5 x 18 cm. Coupure de l'agence de presse au verso.

900 €



Jean-Paul Sartre le poing levé

Sartre chantant *l'Internationale*.

Cette photographie fut prise au cours du meeting de la « Gauche Républicaine » qui s'était tenu le 25 mai 1970 à la Mutualité. Celui-ci réunissait pour la première fois depuis 1968 les différentes associations d'extrême-gauche dans un contexte particulièrement tendu, avec le procès de Jean-Pierre Le Dantec et de Michel Le Bris, la dissolution de la Gauche Prolétarienne et l'arrestation d'Alain Geismar.

Le poing levé, la bouche ouverte, on suppose que le philosophe est entrain de chanter *l'Internationale*.

Milieu des années soixante-dix. Tirage argentique d'époque sur papier brillant. 30,3 x 10,9 cm. Cachets de l'agence et indications manuscrites au dos.

1 400 €



Jean-Paul Sartre (agence Sipa Press)

Cette photographie semble avoir été prise au cours d'une réunion post-mai 68. Le philosophe, vêtu d'un manteau de mouton au col de fourrure s'avance à petits pas parmi la foule. La prise de vue lui fait des jambes exagérément courtes et, avec son regard myope derrière ses épaisses lunettes, son cou vieilli, il fait irrésistiblement songer à une tortue.

Cette touchante image traduit la simplicité et l'humanité du philosophe militant.



1977. Tirage argentique d'époque. 30 x 20 cm. Coupe pure d'agence de presse au verso.

1 600 €

Jean-Paul Sartre par Christian Voujard

Cette photographie fut prise le 21 juin 1977. En marge de la visite de Leonid Brejnev à Paris, Sartre et d'autres intellectuels comme Eugène Ionesco avaient organisé au théâtre Récamier une réunion en l'honneur des dissidents soviétiques résidant en Europe.

Avec son regard louchant et sa lippe, Sartre, sans répondre aux canons de la beauté classique, est ici formidablement attachant.



Jean-Paul Sartre et Pierre Brasseur

Cette photographie fut prise en 1951 durant les répétitions de la pièce de Sartre, *Le Diable et le bon dieu*, représentée au théâtre Antoine dans une mise en scène de Louis Jouvet et dans laquelle Pierre Brasseur interprétait le rôle principal, aux côtés de Jean Vilar et Maria Casarès.

Les deux hommes se retrouvèrent deux ans plus tard pour l'adaptation de la pièce d'Alexandre Dumas *Kean* par Sartre, où Brasseur tenait le rôle-titre. Leurs relations s'envenimèrent à cette occasion. On connaît en effet une lettre laconique de Sartre au comédien datée de février 1954, dans laquelle il lui écrit : « *Mon pauvre Brasseur, Vous m'avez envoyé une lettre de fou qui ne mérite pas de réponse. Je vous souhaite une prompte guérison physique et morale.* »

Déjà sur cette photographie, on sent que les deux hommes appartiennent à des mondes un peu différents. Sartre, en costume croisé et cravate fait face à un Pierre Brasseur plus nonchalant, en blouson de cuir, l'œil un peu vague.

1951. Tirage argentique d'époque. 24 x 18 cm. Annoté au dos.

800 €

1960. Tirage argentique d'époque. 18 x 12 cm. Tampon Agip / Robert Cohen et dépêche de presse au dos. Légère décoloration dans le haut de l'image.

800 €



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir à Barcelone

Cette photographie fut prise en novembre 1960 dans une rue de Barcelone, où le philosophe et sa compagne firent escale au retour de leur voyage en Amérique du sud.

Deux pas en retrait, Simone de Beauvoir, pimpante est habillée d'une tenue peu classique.



Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir au Brésil

Sur une plage brésilienne au cours du voyage évoqué à la photographie précédente, Jean-Paul Sartre ne se départit pas de son costume, ni Simone de Beauvoir de son sac à main. Ces photos permettent de mesurer la popularité du couple dans le monde entier.

1960. Tirage argentique d'époque. 12,7 x 17,7 cm. Tirage un peu jauni. Tampon A.F.P. et dépêche de presse au dos.

600 €



Jean-Paul Sartre par Marc Fontanel

1979. Tirage argentique d'époque. 16,5 x 24 cm. Dépêche de presse et tampon de l'agence Gamma au verso.

900 €

Cette photographie fut prise le 3 juillet 1979. Une dépêche de presse au dos en précise les circonstances : « *Manifestation des Arméniens de Paris contre les récentes exécutions de trois Arméniens soviétiques, accusés d'avoir commis un attentat dans le métro de Moscou. Jean-Paul Sartre et le nouveau philosophe A. Glucksmann étaient parmi les manifestants.* » Non mentionné dans la dépêche, on y voit également Alain Geismar. Et la femme en partie cachée à la gauche d'André Glucksmann est Arlette Elkaim, que Sartre adopta en 1964.

A un an de sa mort, donc, Sartre, marqué par l'âge (on le devine presque aveugle tendant une main mal assurée vers la portière de la voiture), continue de manifester son soutien aux opprimés du monde entier.

Image extrêmement émouvante et touchante.



Jean-Paul Sartre (agence APIS)

Cette photographie offre, si l'on peut dire, un heureux pendant à la précédente. Après l'aspect public, l'aspect privé. Sartre est ici saisi tirant sur sa cigarette, un verre de porto à la main, devant une bouteille ouverte. On le sent parfaitement satisfait de ce que l'on n'hésiterait pas aujourd'hui à condamner. Une autre époque !

Début des années soixante-dix. Tirage argentique d'époque sur papier brillant. 26,5 x 20,8 cm. Cachet de l'agence et indications manuscrites au dos.

1 200 €

1970. Tirage argentique
d'époque. 18 x 23,7
cm. Dépêche de presse
et tampon de l'agence
Associated Press au verso.

1 500 €

Jean-Paul Sartre à la Régie Renault

Une photographie symbolique des années post-mai 68 : Jean-Paul Sartre, debout sur un tonneau, haranguant les ouvriers de la Régie Renault à Boulogne-Billancourt. Voici ce que l'on peut lire dans un rapport de police de l'époque : « 20 octobre 1970. Dans une précédente correspondance, il était fait état d'une prise de parole possible de M. Jean-Paul Sartre, le 21 octobre, à 12 heures. Un renseignement complémentaire permet de supposer que le leader gauchiste tentera de pénétrer à l'intérieur des usines de la Régie Renault, par la porte 38, grâce à des complicités intérieures. Il serait accompagné d'une cinquantaine de militants maoïstes et envisagerait de déjeuner à la cantine... »

Il insista sur la nécessité de retrouver la liaison entre le peuple et les intellectuels afin que les deux « ne fassent plus qu'un ».





1970. Tirage argentique d'époque. 18 x 23,7 cm. Dépêche de presse et tampon de l'agence Associated Press au verso.

1 300 €

Jean-Paul Sartre et Joseph Kessel

Ainsi que l'indique la dépêche de presse collée au verso, cette photographie fut prise dans un café au sortir du procès intenté par l'État à Georges Arnaud pour « *n'avoir pas révélé une activité de nature à nuire à la défense nationale* ». Il avait en effet refusé de dire où s'était tenue une conférence de presse de Francis Jeanson en faveur de l'indépendance de l'Algérie. Jean-Paul Sartre et Joseph Kessel lui apportèrent leur soutien.

On remarquera le contraste entre Joseph Kessel, très grand seigneur avec son fume-cigarette et la silhouette plus chétive de Jean-Paul Sartre. En face de lui se tient le journaliste Roger Priouret.



Années cinquante.
3 tirages argentiques d'époque.
6 x 5,5 cm chacun.

1 000 €

Jean-Paul Sartre (photographies anonymes)

Jolie série de clichés découpés dans une planche contact montrant Jean-Paul Sartre allumant puis fumant une cigarette, l'air inspiré. Belles images très contrastées.



1961. Tirage argentique d'époque. 18,2 x 13 cm. Dépêche de presse et tampon de l'agence Agip au verso. Miroir d'argent dans le haut.

450 €

Jean-Paul Sartre (Agip / Robert Cohen)

La photographie montre Jean-Paul Sartre au Palais des Sports de la Porte de Versailles en février 1961 dans une manifestation où les auteurs dédicaçaient et vendaient leurs livres au profit du Comité national des Ecrivains.

Sartre remet son livre à un acheteur en levant ses yeux divergeants vers lui.



1948. Tirage argentique d'époque. 16,5 x 21,5 cm. Cachet de l'agence International News Photos et dépêche de presse au dos.

1 200 €

Jean-Paul Sartre à Berlin

La photographie fut prise lors de l'arrivée de Jean-Paul Sartre à Berlin en février 1948. *Les Mouches* avaient été montées à Dusseldorf peu auparavant. Détournant les yeux du journaliste qui lui tend son micro, il a quelque chose d'assez sombre dans le regard. Derrière lui on aperçoit Simone de Beauvoir.



1960. Tirage argentique
d'époque. 16 x 13 cm. Dé-
pêche de presse et tampon
de l'agence Agip
au verso.

550 €

Jean-Paul Sartre en 1960

Sartre tel qu'en lui-même, ses yeux louchant, une cigarette à la main, saisi en pleine discussion, respirant l'intelligence.



1963. Tirage argentique
d'époque. 18 x 12,8 cm.
Dépêche de presse et tam-
pon de l'agence Agip
au verso.

600 €

Jean-Paul Sartre en 1960

Cette photographie fut publiée dans la presse quelques jours avant la remise du prix Nobel de littérature 1963. Jean-Paul Sartre figurait parmi les favoris, mais le prix fut finalement attribué au poète grec Georges Séféris. On sait qu'il fut décerné à Sartre l'année suivante et que celui-ci le refusa avec éclat.



1961. Tirage argentique
d'époque. 21,3 x 27 cm.
Tampons d'agence et dé-
pêche de presse en italien
au verso.

600 €

Jean-Paul Sartre en Italie en 1961

Cette photographie fut prise à Milan en avril 1961. Jean-Paul Sartre y participa à une conférence à la maison de la Culture de la ville. On le voit ici non en train de parler comme à l'ordinaire, mais d'applaudir l'un des intervenants.



1961. Tirage argentique
d'époque. 18 x 24 cm.
Dépêche de presse et
tampons de l'agence
Press Service Agency et
Reportage Apis au verso.

500 €

Jean-Paul Sartre à Rome

Celle-ci le montre à Rome, au cours du même séjour, à une terrasse de café, pipe à la bouche, en tenue plus décontractée qu'à l'ordinaire. Sur la droite se trouve son traducteur Fiorenzo Fiorentini (1920-2003), acteur et scénariste.



1961. Tirage argentique d'époque. 18 x 24 cm. Dépêche de presse et tampons de l'agence Press Service Agency et Reportage Apis au verso. Légère décharges d'encre.

550 €

Jean-Paul Sartre à Rome en 1961

Cette photographie fut prise à Rome en 1961 au cours d'une rencontre entre Jean-Paul Sartre et les jeunes artistes du groupe d'avant-garde artistique et littéraire « Il Malinteso » (Le Malentendu).

Pris en plan serré, un cigare à la main, il apparaît extrêmement concentré derrière ses lunettes et son regard strabique acquiert une force inaccoutumée.



Vers 1960. Tirage argentique d'époque. 17,7 x 12,8 cm. Tampon de l'agence Keystone au verso.

500 €

Jean-Paul Sartre en Italie

Derrière une pile de livres, cigarette à la main, un léger sourire aux lèvres, Jean-Paul Sartre est saisi lors d'un voyage en Italie.

Sartre fit de nombreux séjours dans ce pays, de 1933 jusqu'à la fin de sa vie, écrivant notamment un très beau « Venise, de ma fenêtre ».

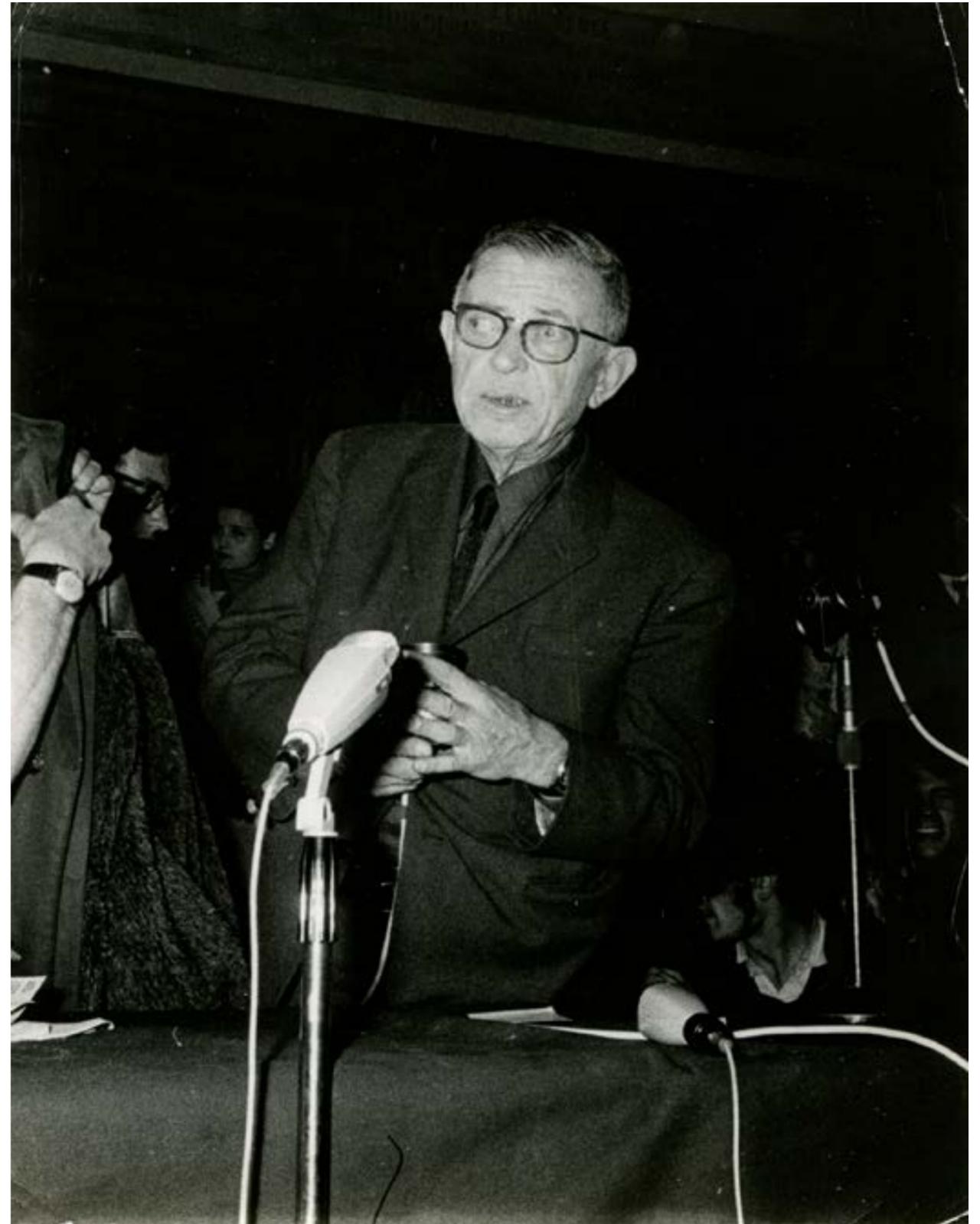
Vers 1968. Tirage argentique d'époque. 24,4 x 20,5 cm. Tampon du photographe au dos. Traces de manipulations, pliures dans les coins.

750 €

Jean-Paul Sartre par Jean-Pierre Rey

Photojournaliste pour *Le Nouvel Observateur* ou *Le Canard enchaîné*, Jean-Pierre Rey (1936-1995) est l'auteur de la très célèbre photo dite *La Marianne de mai 68* sur laquelle on voit Caroline de Bendern sur les épaules de Jean-Jacques Lebel, brandissant le drapeau du Front national de libération du Sud Viêt Nam.

Cette photographie fut prise lors de la même période. Elle montre un Jean-Paul Sartre amaigri, vêtu de sombre, lors d'une réunion, entouré de micros et d'un public que l'on devine nombreux.

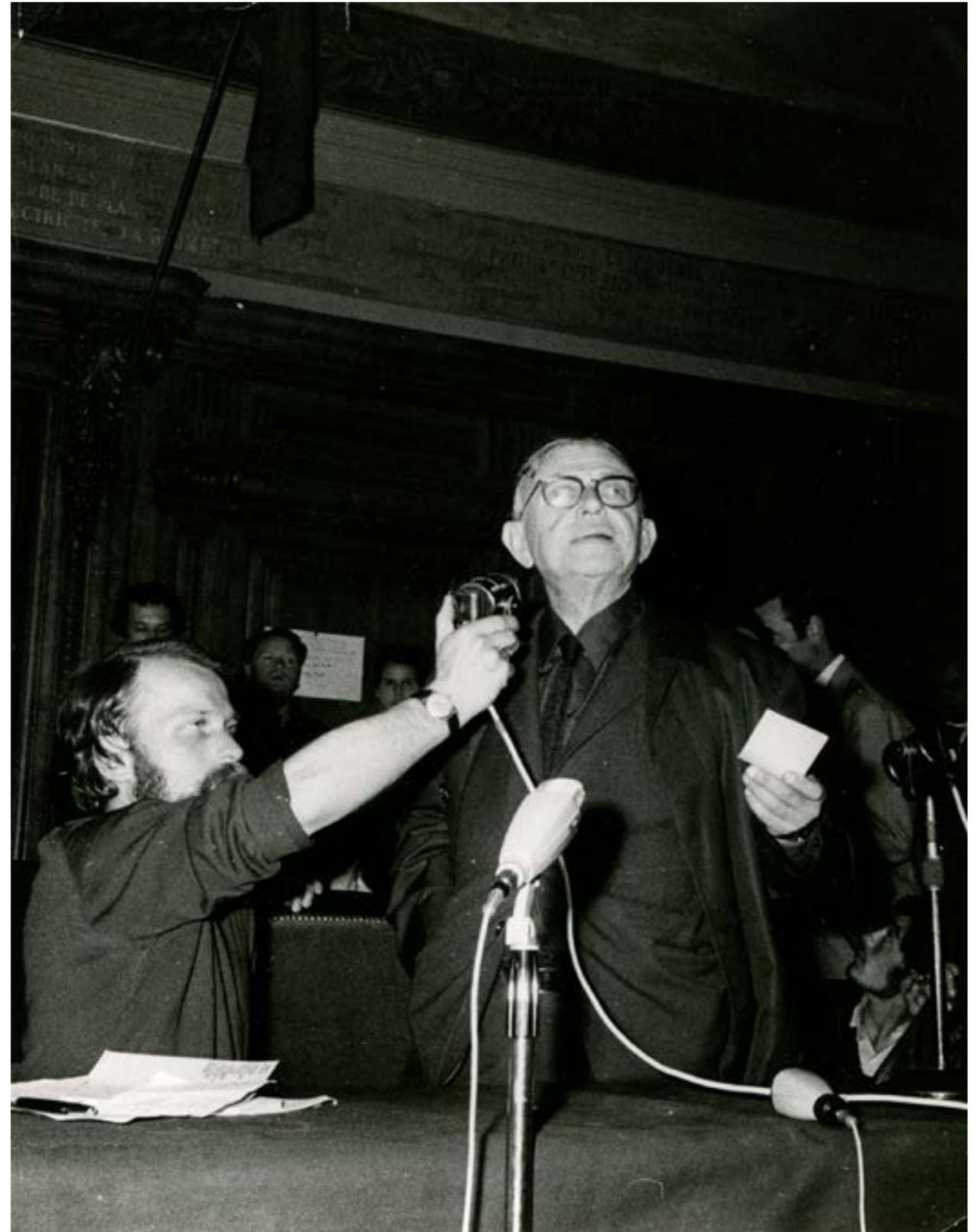


Vers 1968. Tirage argentique d'époque. 25 x 21 cm. Tampon du photographe au dos. Traces de manipulations, pliures dans les coins et petite déchirure dans le bord supérieur.

750 €

Jean-Paul Sartre par Jean-Pierre Rey

Prise au cours de la même séance que la précédente, cette photographie au cadre élargi permet de distinguer un drapeau noir accroché au mur.





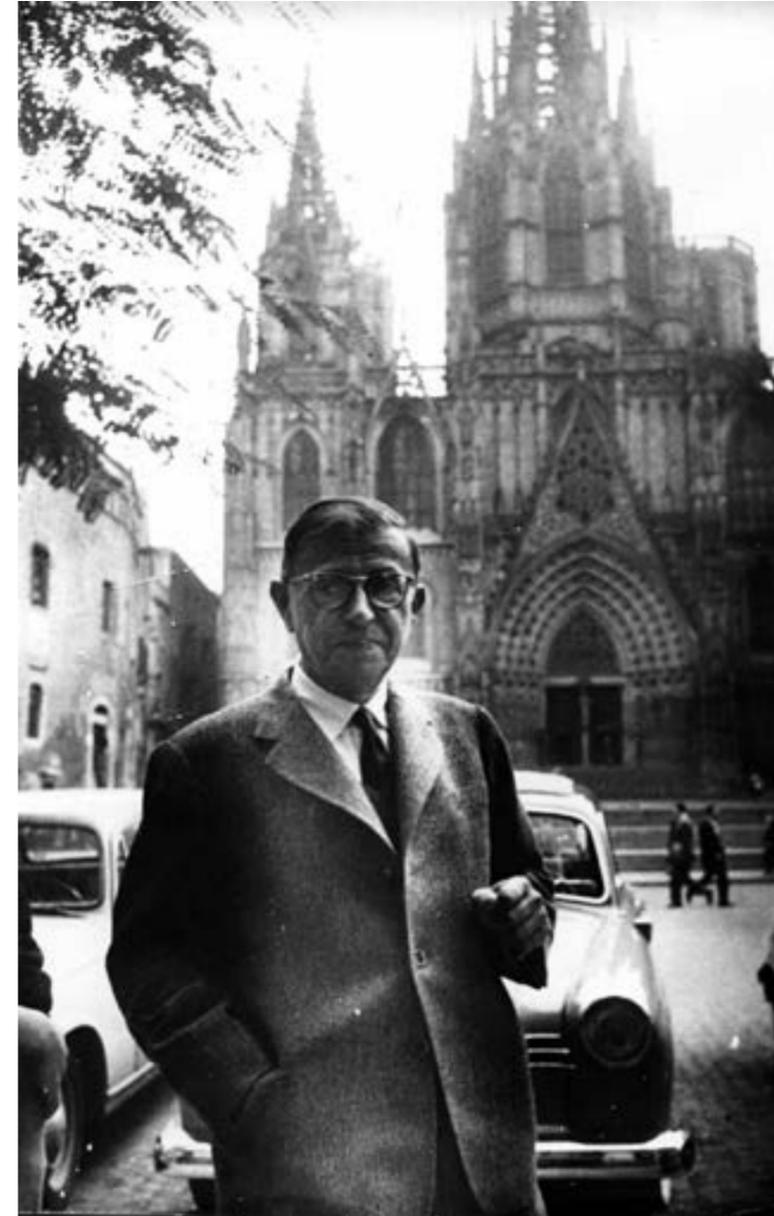
1970. Tirage argentique
d'époque.
12,5 x 18 cm. Tampon Agip
/ Robert Cohen et dépêche
de presse au verso.

450 €

Jean-Paul Sartre au procès de Jean-Pierre Le Dantec et Michel Le Bris

Jean-Pierre le Dantec et Michel Le Bris, directeurs successifs de *La Cause du peuple* furent jugés et condamnés le 27 mai 1970 par la 17^e chambre correctionnelle de Paris à un an et huit mois de prison pour « délits de provocation aux crimes contre la sûreté de l'Etat et apologie du meurtre, du vol, du pillage et de l'incendie ».

Sartre, qui avait pris la succession à la tête du journal est ici saisi au moment où il présente sa convocation au garde.



1960. Tirage argentique
d'époque.
18,5 x 11,7 cm. Tampon
Agip / Robert Cohen au
verso.

400 €

Jean-Paul Sartre à Barcelone

Jean-Paul Sartre saisi devant la cathédrale de la Sainte-Croix et de Sainte Eulalie, dans la capitale catalane.



Vers 1970. Tirage argentinique d'époque.
13 x 18 cm. Tampon Agip /
Robert Cohen au verso.

400 €

Jean-Paul Sartre en public

Cette photographie nous présente la vue qui s'offrait au philosophe, assis sur l'estrade, face au public écoutant ses paroles. Il s'en dégage paradoxalement une certaine impression de solitude.



Jean-Paul Sartre et Michelle Vian

Première épouse de Boris Vian, Michelle Léglise (1920-2017) eut une longue liaison amoureuse avec Jean-Paul Sartre. On voit ici le couple quai des Orfèvres, se rendant au procès d'Alain Geismar, jugé pour reconstitution de mouvement dissous (il sera condamné à 18 mois de prison).

1970. Tirage argentinique d'époque.
24 x 18 cm. Tampon de l'agence Associated Press et dépêche de presse au verso. Une petite tache bleutée due à un point de colle au verso.

500 €



1966. Tirage argentique d'époque.
12,5 x 18 cm. Tampon Agip / Robert Cohen et dépêche de presse au verso.

400 €

Jean-Paul Sartre en 1966

Parmi les causes que défendit Jean-Paul Sartre figure la lutte contre l'Apartheid en Afrique du sud. On le voit ici s'exprimant en novembre 1966 lors d'une conférence de presse organisée par le Comité de liaison contre l'Apartheid.



Vers 1970. Tirage argentique d'époque.
18 x 12,5 cm. Tampon de l'agence Agip au verso.

450 €

Jean-Paul Sartre (Agip)

Saisissante image de Sartre aveuglé par le flash d'un photographe alors qu'il se rendait ou sortait vraisemblablement d'un procès. Derrière lui des policiers impassibles complètent cette étrange scène.



1967. Tirage argentique
d'époque.
12,5 x 18 cm. Tampon
A.F.P. et dépêche de
presse au verso.

400 €

Jean-Paul Sartre en 1967

Jean-Paul Sartre avait présidé les débats du Tribunal Russel qui siégea du 2 au 10 mai à Stockholm pour juger des crimes commis durant la guerre du Viêt Nam.

On le voit ici à la Mutualité au cours d'une conférence de presse dans laquelle il présenta les conclusions du tribunal.



1967. Tirage argentique
d'époque.
13 x 18 cm. Dépêche de
l'agence Agip au verso.

400 €

Jean-Paul Sartre au Tribunal Russel

La photo montre l'une des séances du Tribunal Russel, toujours à propos de la guerre du Viêt Nam. On y voit Jean-Paul Sartre entouré de deux autres membres, l'historien yougoslave Vladimir Dedijer et le journaliste pacifiste américain Dave Dellinger.



Vers 1968. Tirage argentique d'époque.
17 x 12,5 cm. Tampon Agip au verso.

350 €

Jean-Paul Sartre en 1968

Sartre est saisi ci dans l'un des moments d'agitation de la période. Vêtu de sa canadienne et du blouson à col tricoté qu'on lui voit souvent, il semble être en train de scander quelque slogan, avec, derrière lui, la jeunesse révoltée.



Fin des années soixante.
Tirage argentique d'époque.
18 x 13 cm. Tampon de l'agence A.D.N.P. au verso.

400 €

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir

Le couple est saisi au milieu d'une foule pressée, très digne, indifférent au micro qui se tend devant lui.



Fin des années soixante.
Tirage argentique
d'époque.
12,5 x 18,2 cm. Tampon
Agip au verso.

350 €

Jean-Paul Sartre à la tribune

Face au micro, saisi par un photographe, Jean-Paul Sartre s'exprime avec passion tandis qu'un de ses voisins prend des notes.

Années cinquante. Deux
tirages argentiques
d'époque extraits d'une
planche contact.
6 x 5,5 cm chaque.

500 €

Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir

Jolies photos du couple à une terrasse, probablement en vacances, tous deux forts élégants, dans un moment de complicité et d'amour partagé.



1964. Tirage argentique
d'époque.
12,2 x 13 cm. Tampon Agip
et dépêche de presse au
verso.

350 €

Jean-Paul Sartre à la Mutualité

Photographie prise en décembre 1964 à la Mutualité. Jean-Paul Sartre saisi dans un moment de réflexion, en train de fumer sa cigarette, une légère expression d'ennui passe sur son visage.



1948. Tirage argentique
d'époque extrait d'une
planche contact.
6 x 5,5 cm.

300 €

Jean-Paul Sartre et Paula Dehelly

Paula Dehelly (1917-2008) que l'on voit assise dans son manteau de fourrure, créa le rôle principal féminin des *Mains sales* en 1948, au théâtre Antoine.

1859. Tirage albuminé
d'époque. 7,7 x 5 cm. Sous
cadre doré.
Inscriptions manuscrites
et timbre au dos du cadre.

18 000 €

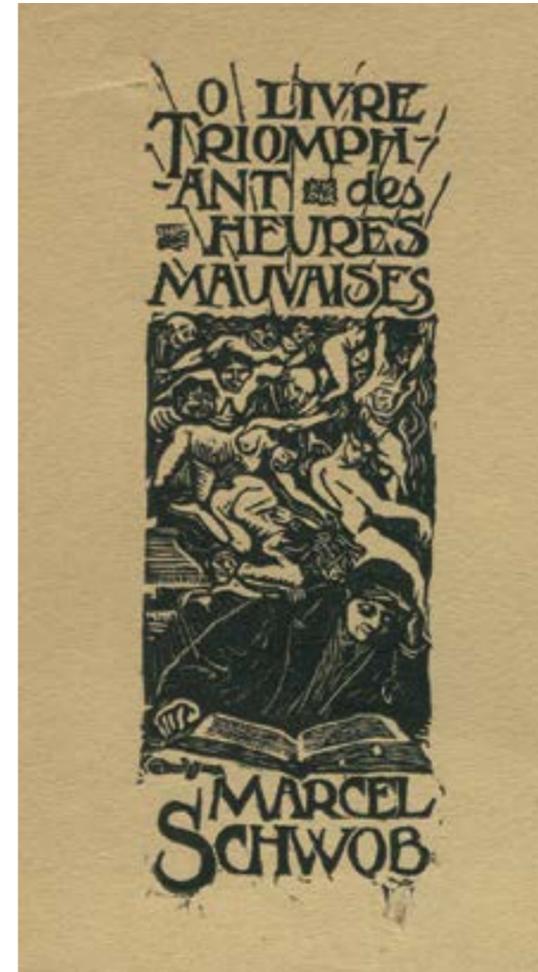


Arthur Schopenhauer par Johannes Schäfer

Cette photographie, prise l'année précédant la mort du philosophe est l'une des rares et des plus célèbres que l'on ait de lui. Elle servit de modèle à de nombreuses gravures et lithographies et même à un timbre-poste.

Il faut dire que Schopenhauer, son lorgnon à la main, apparaît ici comme l'incarnation même de sa philosophie. Le regard peu amène fixe l'objectif d'un air à la fois scrutateur et désabusé. Le pli de la bouche exprime amertume et sarcasme tout en même temps. Les cheveux, divisés en deux touffes blanches de chaque côté du crâne renforcent l'aspect intellectuel du personnage.

Extrêmement rare.



1899. Bois gravé.
13 x 4,5 cm.
Dimension du feuillet :
23,5 x 12,5 cm.

200 €

Marcel Schwob par Jules Grandjouan

Jules Grandjouan (1875-1968), originaire de Nantes comme la famille de Marcel Schwob, fut un dessinateur de presse engagé à gauche, collaborateur régulier de *L'Assiette au beurre*. On lui doit un très bel album, *Nantes la grise*, publié en 1899.

Il dessina pour Marcel Schwob deux ex-libris, dont il ne semble pas que ce dernier se soit beaucoup servi.

Celui-ci porte l'inscription « *O livre triomphant des heures mauvaises* » et montre l'écrivain, reconnaissable à son nez busqué et ses paupières lourdes, penché sur un in-folio, tandis que derrière lui s'agite un peuple de femmes nues, démons et autres créatures grotesques.

La présente épreuve est un très rare tirage d'essai imprimé sur papier fort gris-beige.

1967. Tirage argentique
d'époque. 24 x 18 cm. Cou-
pure d'agence de presse
et tampon Associated Press
au verso.

600 €

Léopold Sédar Senghor (photographie de presse)

La photographie fut prise pendant les vacances de juillet 1967, que Léopold Sédar Senghor passait dans sa propriété près de Caen. On le voit ici marcher en tenant la main à son fils Philippe, qu'il eut en 1968 de sa seconde épouse.

Le père regarde le fils avec un sourire attendri dans une image de bonheur paisible.

L'enfant mourra prématurément dans un accident de voiture en 1981 et le poète écrira à sa mémoire l'« Elégie pour Philippe-Maguilen Senghor ».



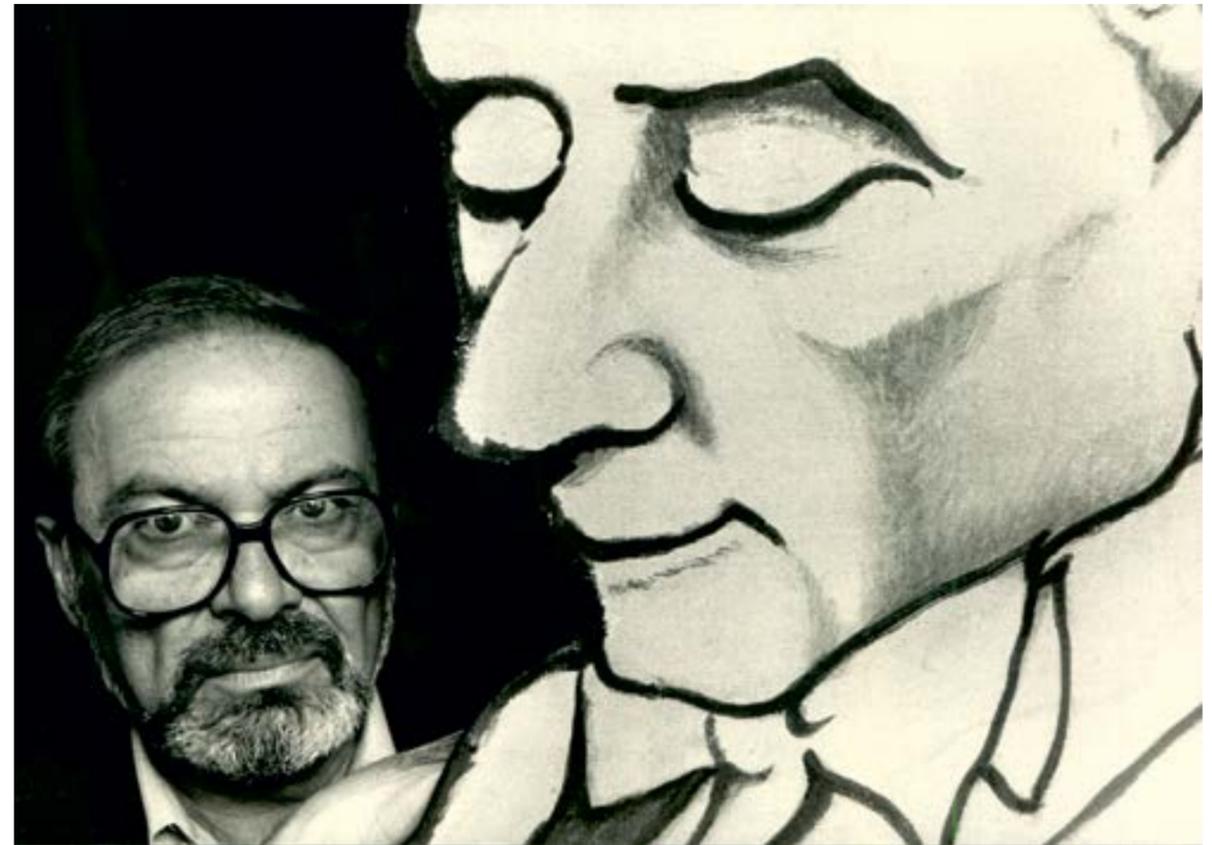
1988. Tirage argentique
d'époque. 12,5 x 17,7 cm.
Dépêche de presse et
tampon Camera Press au
verso.

550 €

Maurice Sendak par John Reardon

Si le nom de Maurice Sendak (1928-2012) ne parle peut-être pas immédiatement au lecteur français, son album pour les enfants *Max et les maximonstres*, indémodable classique est connu de tous.

Il pose ici derrière l'une de ses créatures, comme s'effaçant derrière elle pour lui laisser toute la place.





1957. Tirage argentique d'époque. 20,5 x 15,3 cm. Tampons d'agences au dos. Marques de manipulation et plis.

450 €

Georges Simenon en 1957

La photographie a sans doute été prise en Suisse, au château d'Echaudens, où Georges Simenon s'était installé en 1957, et où il demeurera jusqu'en 1963.

Saisi de profil dans son bureau en train d'allumer sa pipe, en polo, le romancier a un air rêveur. Une belle image, sans apprêt, pleine de simplicité et d'humanité.



Georges Simenon par François Gonet

Celle-ci fut prise au domicile suivant de Georges Simenon, toujours en Suisse, à Epalinges, où il s'était fait construire une gigantesque maison.

On retrouve le pot plein de crayons sur le bureau mais surtout, au premier plan, un impressionnant alignement de pipes, dont on voit encore quatre rangées accrochées à un râtelier sur le mur du fond.

Tout respire le luxe et le romancier, renversé sur sa chaise, s'appuyant contre le mur, a ici une expression sensiblement différente que sur la photographie précédente : le regard est moins rêveur, plus scrutateur, peut-être plus désabusé aussi.

1970. Tirage argentique d'époque. 20,5 x 25,5 cm. Tampon du photographe au dos.

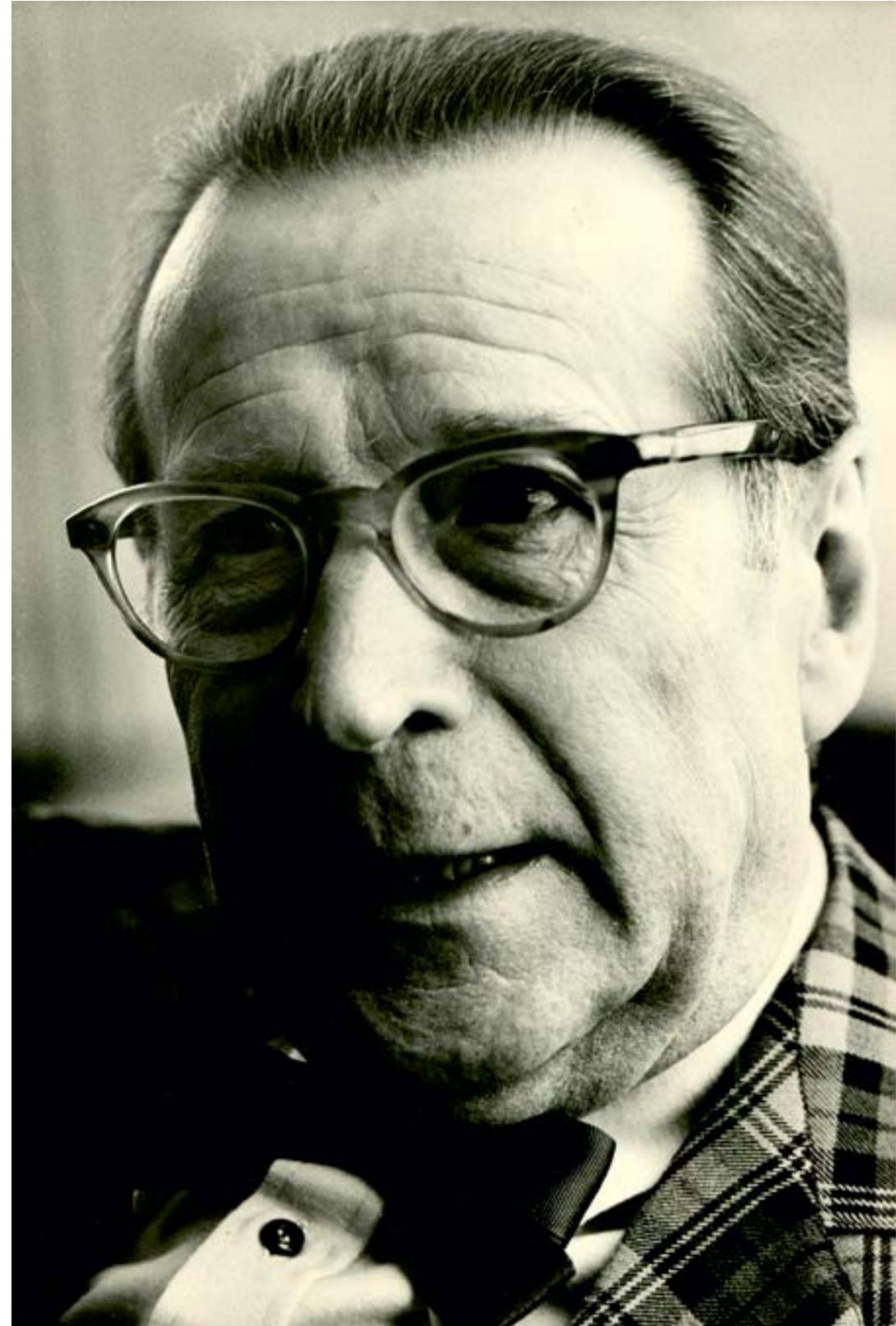
550 €

Années soixante-dix.
Tirage argentique
d'époque. 30 x 20 cm.
Tampon du photographe
au dos.

1 500 €

Georges Simenon par Pierre Vauthey

Ce gros plan serré sur le visage du romancier, loin de lever un coin de voile sur sa personnalité, ne fait en vérité que renforcer son mystère. Qui est cet homme au visage indéchiffrable vêtu d'une veste écossaise, avec son double menton et son sourire crispé ? Ce pourrait-être l'une de ses créatures, un notaire de province, un médecin, n'était l'intensité particulière du regard, qui semble capable de sonder les âmes.





1975. 3 tirages en couleurs d'époque. 9 x 14, 17,8 x 24 et 9 x 13,8 cm (2 tirages de la seconde photo). Indications manuscrites au dos.

1 350 €

Georges Simenon (photographies anonymes)

Ces photographies furent prises en septembre 1975 au dernier domicile de Georges Simenon, 12, avenue des Figuiers à Lausanne, un modeste pavillon de banlieue cerné de tours modernes, que l'on aperçoit sur la première photographie. L'intérieur, tel qu'on peut le voir sur la seconde, semble au diapason : mur nu auquel est accroché un calendrier des Postes, table sans cachet.

Pipe à la bouche ou entre les mains, Simenon apparaît tel qu'il voulait qu'on le considère : un homme comme les autres, une sorte d'artisan dans son métier, sans aucun des attributs de l'homme de lettres.

On ne peut qu'être frappé par l'abîme qui sépare ce décor anonyme de l'immense prestige du romancier, « *l'homme aux dix mille femmes* », dont les œuvres se sont vendues à plus de 600 millions d'exemplaires dans le monde entier.



Vers 1980. Tirage argentique d'époque.
21,5 x 14,5 cm annoté au dos.

1 800 €

Georges Simenon (photographie anonyme)

Belle image savamment composée et cadrée. Le profil du romancier coupé dans le coin supérieur gauche se détache sur un fond neutre, comme suspendu dans le vide. Le tuyau de sa pipe se prolonge obliquement vers le coin inférieur droit avec le culot remontant en oblique.

Autant que d'un portrait il s'agit d'une image symbolique, tant la pipe est indissociablement liée à l'écrivain et finit par le représenter à elle seule.





1967. Tirage argentique d'époque. 16,7 x 13 cm. Dépêche de presse, tampon du *Parisien* et annotation manuscrite au dos.

500 €

Claude Simon et Claire Etcherelli

Cette photographie fut prise en novembre 1967 lors de la remise du prix Médicis à Claude Simon pour son livre *Histoire*. Il tient ici la main de Claire Etcherelli, qui avait reçu quant à elle le prix Fémina pour son premier roman, *Elise ou la vraie vie*.

Le futur prix Nobel de littérature frappe par ses yeux écarquillés fixant l'objectif, sa mise stricte, son cigare, quelque chose d'un peu militaire dans l'allure.



Vers 1870. Tirage albuminé d'époque. 9 x 5 cm.

500 €

Jules Simon par Pierre Petit

Le philosophe Jules Simon (1814-1896), auteur entre autres d'une *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, est surtout célèbre pour son opposition à Napoléon III, qui se manifesta dans des ouvrages comme *Le Devoir* (1854), *La Religion naturelle* (1856) ou *La Liberté de conscience* (1857). Il combattit au côté de Victor Hugo pour l'abolition de la peine de mort.

Beau portrait en pied, les mains dans les poches, un pied en avant, l'air assez crâne.

Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
25,2 x 19 cm. Tampon
du photographe au dos.
Marques de manipulation.

1 500 €

René de Solier par Brassäi

Peu connu du grand public, René de Solier (1914-1974) s'est beaucoup consacré à la critique d'art. Il publia notamment un *Court traité des graffitis* qui fait le lien avec le photographe.

Dans la préface qu'il a donnée à une édition anglaise de ce texte, Jean Dubuffet fait de lui cette description qui correspond bien au présent portrait : *« Son comportement froid, lent, peu mobile, silencieux, grave (il donne même l'impression d'être triste il ne rit guère, il sourit plutôt, et encore même cela guère) son comportement disais-je évoque celui d'un professeur et pauvre eh bien, en fait il est professeur, il est pauvre et à cela aidant sa corpulence un peu alourdie on ne peut pas parler proprement de corpulence mais plutôt d'une insuffisance de sveltesse qui chez un homme de trente ans le ferait passer pour un peu plus âgé qu'il ne l'est en effet. Parler avec lui est plein d'enseignement, mais fatigant, à cause qu'il est très savant, toujours bien plus que son interlocuteur (surtout quand c'est moi) et que sa conversation est un enchaînement de références de toutes sortes sur lesquelles il ne s'explique pas. »*



1974. Tirage argentique d'époque. 25,4 x 17,8 cm. Tampon du photographe et légende imprimée au dos avec indication de cadrage.

500 €



Alexandre Soljenitsyne par Charles Habib

Soljenitsyne rayonnant à son arrivée à l'Ouest.

Cette photographie fut prise à Zurich le 16 février 1974, alors que Soljenitsyne venait d'être expulsé d'URSS. Agé de 56 ans il vient d'achever *L'Archipel du Goulag* et découvre l'Occident.



Sans date. Crayon graphite sur papier. Signé en bas à gauche « F. Bac d'après un dessin de Leroy » et légendé « Stendhal, me disait Arsène Houssaye qui l'a bien connu, « était un méconnu. Son égoïsme était une incorrigible timidité. Et quand il disait : En Italie je passe pour un espion français et à Paris pour un espion italien, il dénonçait timidement la suspicion imbécile des faux patriotes. »

700 €

Stendhal par Ferdinand Bac

Joufflu avec un air un peu poupon, le visage flanqué de larges favoris, Stendhal affiche une mimique où se lit un scepticisme teinté d'une légèreté goguenardise.

1929. Tirage argentique
d'époque. 22,5 x 13,5 cm.
Signé et daté par l'ar-
tiste sur le support en
bas à droite.
Cachet du photographe au
dos.

16 000 €

Gertrude Stein par Man Ray

Un portrait mémorable, fixant un modèle hors du commun. Pas plus que Picasso lorsqu'il peignit le fameux portrait de Gertrude Stein, Man Ray n'a cherché à enjoliver son modèle.

L'écrivain, les cheveux courts coiffés de la façon la plus rudimentaire, les traits rudes, le regard sévère, semble avoir volontairement évacué toute sa part de féminité. Paradoxalement, le chemisier fleuri et le gilet brodé, ne font que mettre plus en évidence encore cette dureté du visage.





1934. Tirage argentique d'époque. 20,5 x 15,2 cm. Coupure de presse datée et tampon Associated Press au dos. Pli dans le coin inférieur gauche.

2 000 €

Gertrude Stein et Alice B. Toklas

Cette photographie fut prise à bord du paquebot S.S. *Champlain*, alors que l'écrivain et sa compagne arrivaient à New York en octobre 1934. C'était la première fois depuis trente et un ans que Gertrude Stein retrouvait son pays natal.

D'une certaine façon, l'image participe à la mythologie du couple, avec ces deux visages d'où toute coquetterie est exclue, et qui finissent par se ressembler.



Gertrude Stein en 1935

Le visage de Gertrude Stein s'illumine d'un large sourire et d'une lueur de tendresse et de contentement dans le regard, dévoilant toute sa part de jovialité, habituellement bien dissimulée sur ses portraits.

1935. Tirage argentique d'époque. 20,5 x 15,4 cm.

700 €

[1813]. Huile sur toile
32 x 26,5 cm.

15 000 €

Madame de Staël d'après François Gérard

Cette toile est une copie du portrait de Madame de Staël par le baron François Gérard (1770-1837) aujourd'hui conservé au château de Versailles. On ne sait à quelle date exactement François Gérard exécuta son portrait. Les historiens de l'art datent généralement son achèvement de 1810. Cette copie, datée 1813 sur le cadre fut donc exécutée très peu de temps après. Le cadre est ici plus serré (Germaine de Staël apparaît jusqu'à mi-cuisses sur le tableau original et l'on voit la totalité de ses bras).

L'auteur de *Corinne* est coiffée d'un turban orientalisant (mode venue de Grande-Bretagne) qui deviendra presque son emblème. Le regard décidé mais tendre, les lèvres légèrement entrouvertes, elle porte un camée sur sa poitrine et tient une branche de fleur.

Il s'agit sans doute de la plus célèbre représentation de Madame de Staël, où se lisent à la fois sa féminité et l'énergie de son caractère.

Une autre copie de ce tableau fut faite par Marie Éléonore Godefroid (1778-1849), assistante du baron Gérard (avec une robe blanche).

Celle-ci, qui ne lui cède en rien, dénote une main très sûre et une grande sensibilité, en particulier dans l'expressivité du visage.



1954. Tirage argentique.
25,4 x 19,8 cm. Etiquette
légendée avec le crédit
du photographe et tampons
au dos. Traces de
manipulation.

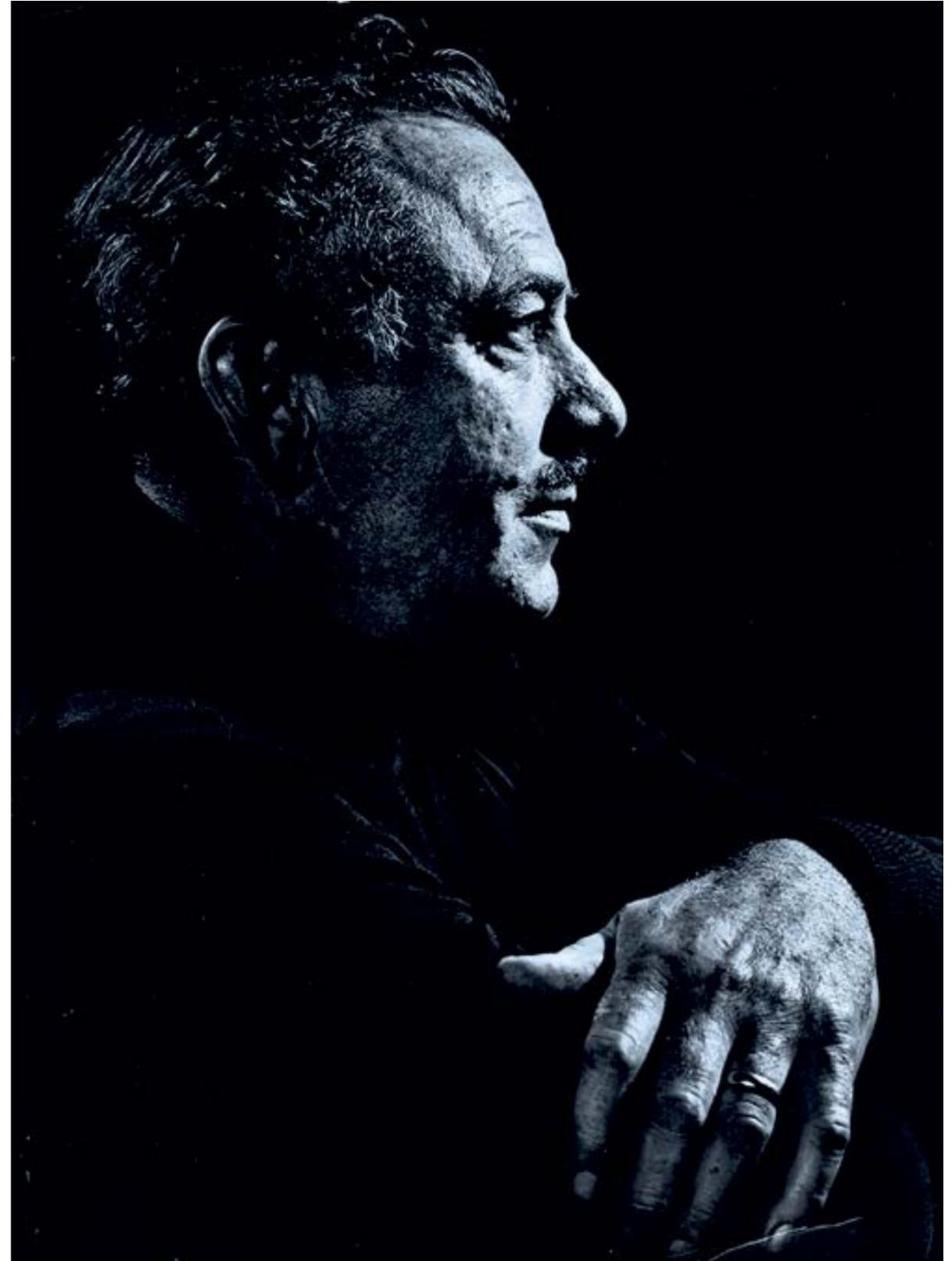
2 500 €

John Steinbeck par Yousuf Karsh

Les portraits photographiques réalisés par Yousuf Karsh ont souvent quelque chose de solennel. Autant que les traits de ses modèles l'artiste cherche à rendre leur aura, la dimension symbolique de leur figure.

Le présent portrait témoigne bien de cette volonté, non d'embellir, mais de magnifier. Vêtu de noir sur fond noir, le romancier, dans une pose grave, offre un profil de statue, les yeux fixés sur l'horizon. Mais sa peau marquée et son regard tendre le rendent profondément humain.

Une belle réussite.



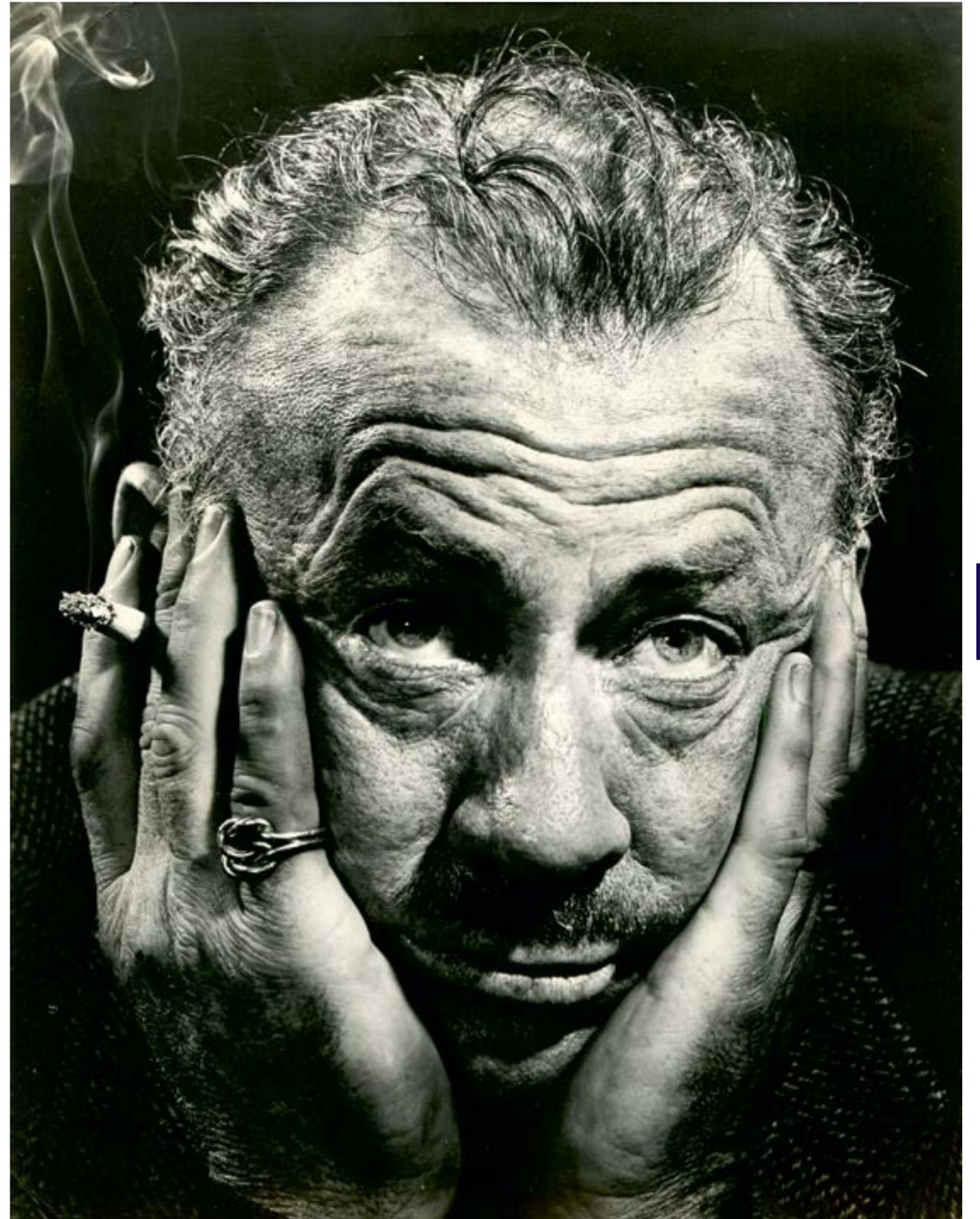
1954. Tirage argentique
d'époque. 25,5 x 20 cm.
Tampons Camera Press,
Imapress, Holmes-Lebel et
crédit du photographe et
tampons au dos. Traces de
manipulation.

4 500 €

John Steinbeck par Yousuf Karsh

Vu cette fois-ci de face et en plan plus serré, John Steinbeck perd peut-être en dignité mais gagne assurément en humanité. Son visage, dont les rides du front sont accentuées par la position des mains sur les joues, ses cheveux folâtres forment une sorte de paysage tellurique, illuminé par le regard clair.

La fumée de la cigarette qui s'élève sur la gauche façon film noir achève de donner toute sa force à ce portrait impressionnant.



1961. Tirage argentique
d'époque. 15 x 13 cm.
Dépêche de presse et
tampon du *Parisien libéré*
au dos.

450 €

Jacques Sternberg et Roland Topor

Les deux compères photographiés ensemble viennent de se voir attribuer respectivement le 8^e Grand Prix de l'Humour noir Xavier Forneret pour le premier et le 5^e Grand Prix de l'Humour noir Grandville pour le second.

Une profonde complicité a uni les deux hommes, Topor illustrant notamment *L'Architecte* et les *Contes glacés* de Sternberg et ce dernier rédigeant la monographie consacrée à Topor chez Seghers.

Ils apparaissent ici fidèles à leur image, Jacques Sternberg avec son air keatonien et Roland Topor avec son visage de lutin goguenard.



Sans date (peut-être vers
les années 1880-1890).
Graphite sur carton fort
(21 x 29 cm).

16 500 €

August Strindberg par Maximilien Luce

Très expressives esquisses, ombrées et fouillées, d'un portrait de trois-quarts (plus une étude inachevée du front, penché les yeux mi-clos, de face), montrant le grand écrivain suédois en train d'écrire. Il a environ quarante ans, la chevelure en broussaille et le regard intense.

Ces esquisses, qui font penser au célèbre portrait « hanté » de Strindberg, réalisé par son compatriote et ami Edvard Munch en 1895, sont remarquables par la fermeté du trait et la densité de l'expression.

Maximilien Luce, fondateur avec Paul Signac de l'école des néo-impressionnistes, est surtout connu et apprécié pour ses études pointillistes et ses paysages. Mais s'il est un des plus grands peintres de paysage français il a aussi réalisé de très remarquables portraits et figures.

Bouleversé dans sa jeunesse par la Commune de Paris, Luce en avait gardé un sentiment de révolte qui l'amena à collaborer à des journaux anarchistes de la fin du siècle, comme *Le Père peinard*, dont il a dessiné la couverture, ou *L'Assiette au beurre*.

Ce peintre d'avant-garde cherchait aussi à représenter la peine et les gestes laborieux des travailleurs. La relation avec Strindberg s'est peut-être établie tout d'abord sur ce point politique et « engagé », le dramaturge suédois étant venu s'établir en France pour approfondir ses convictions naturalistes et socialisantes, en étudiant les travailleurs des campagnes.

Très beau et important dessin. Les dessins représentant August Strindberg sont rares.



1940. Tirage argentique
d'époque. Taille de
l'image : 18 x 14 cm.
Taille de la feuille :
30 x 23,7 cm. Signé,
justifié et daté à l'encre
sur le support en bas à
droite.

2 000 €

André Suarès par Pierre Ligey

Remarquable portrait, absolument saisissant. André Suarès est assis dans un fauteuil, tête baissée, l'air profondément accablé. Sur la plupart des photographies qui le représentent, André Suarès a un air très fier et un regard de feu. Ici il s'est affaissé, soucieux, voire effondré.

Cette attitude est sans aucun doute liée à la situation internationale. André Suarès, en effet, n'avait cessé d'alerter l'opinion sur la montée du nazisme, l'ascension de Hitler au pouvoir et les atrocités qu'allait engendrer cette dictature. Juif, il savait le sort qui lui était réservé et a dû se cacher durant toute la guerre.



Pierre Ligey n.c.
1940

Années vingt. Tirage argentique d'époque. 21,5 x 15 cm. Dedicacée sous l'image : « à Noël Ruet, son ami, Jules Supervielle ». Timbre sec du photographe en bas à droite de l'image et cachet au dos.

2 500 €



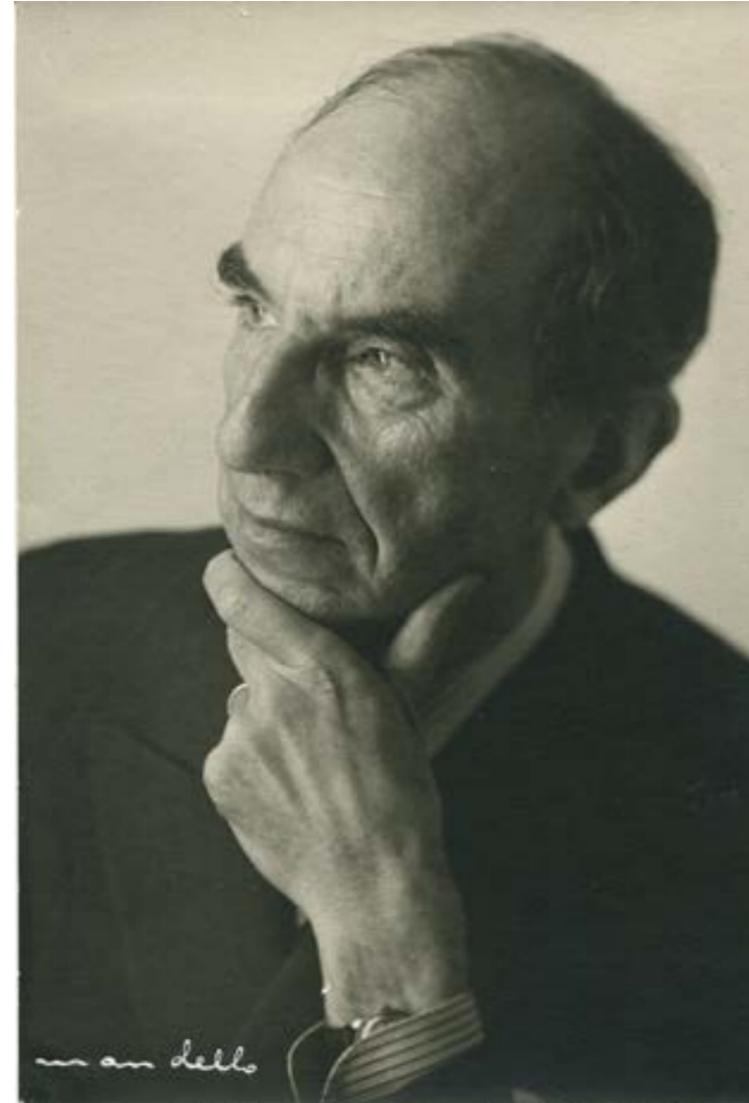
Jules Supervielle par Henri Martinie

Frappant portrait.

Henri Martinie (1885-1965) réalisa entre les années vingt et les années quarante de superbes portraits de tous les écrivains de l'époque, français ou étrangers de passage à Paris.

Ce superbe portrait frappe par l'intensité du regard du poète qui fixe l'objectif avec une sorte de violence. Ses lèvres serrées, son regard presque dur contrastent avec la délicatesse de sa poésie.

Noël Ruet (1898-1965), le dédicataire de l'envoi, était un poète belge. Supervielle et lui publièrent tous deux dans la revue *Points et Contrepoints*.



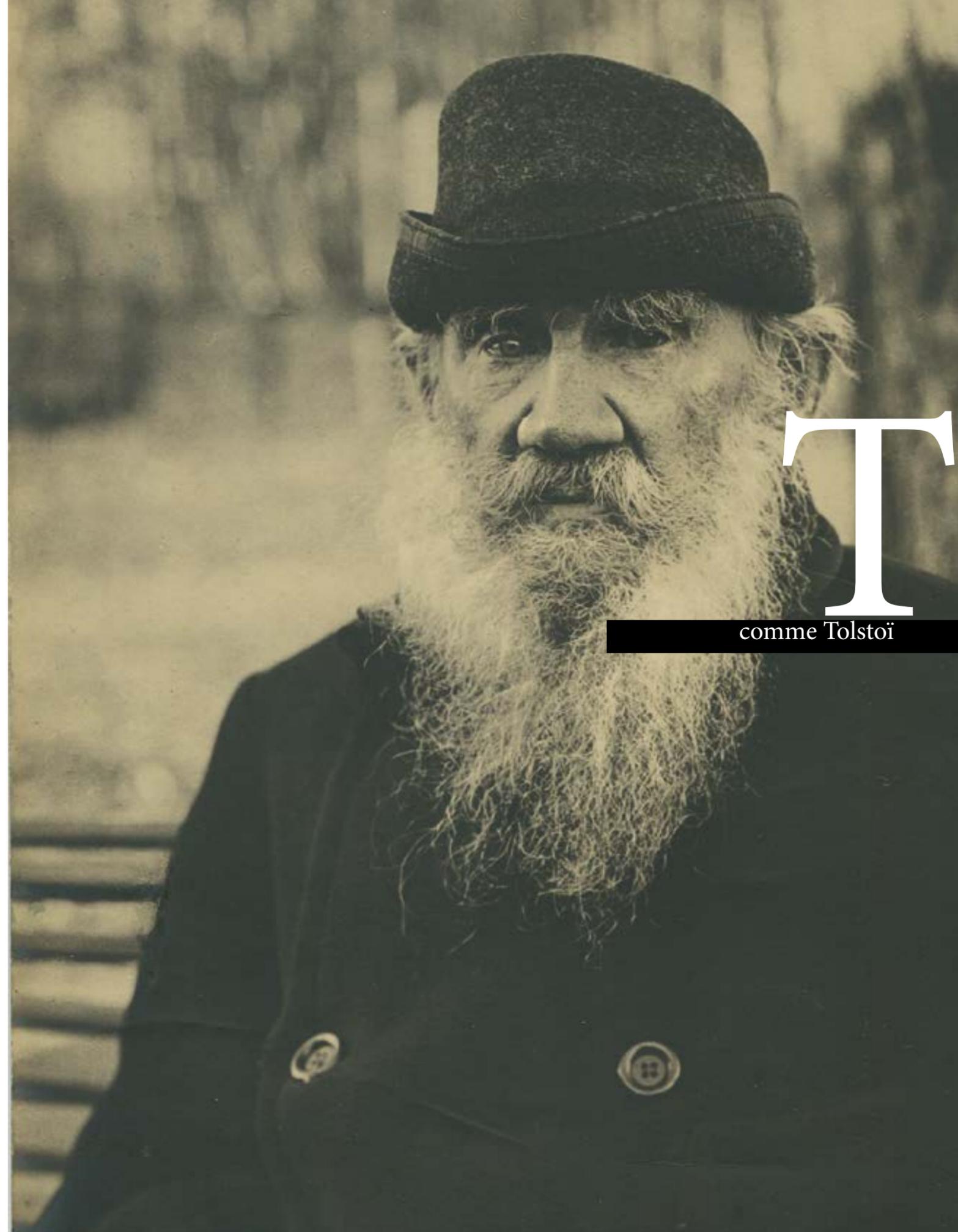
Années cinquante. Tirage argentique d'époque. 18 x 12 cm. Signée dans l'image en bas à gauche.

1 500 €

Jules Supervielle par Jeanne Mandello

Moins connue que Germaine Krull ou Gisèle Freund, Jeanne Mandello, née à Francfort en 1907, fait partie des pionnières de la photographie d'avant-garde du vingtième siècle. Elle travailla à Berlin et à Paris et dut s'exiler en Uruguay en raison de ses origines juives durant la Seconde Guerre mondiale.

Ce beau portrait transcrit toute l'humanité du poète.



T

comme Tolstoï

1930. Tirage argentique
d'époque.
14,7 x 10,5 cm.
Dépêche de presse et
tampon de l'agence Rol
au dos.

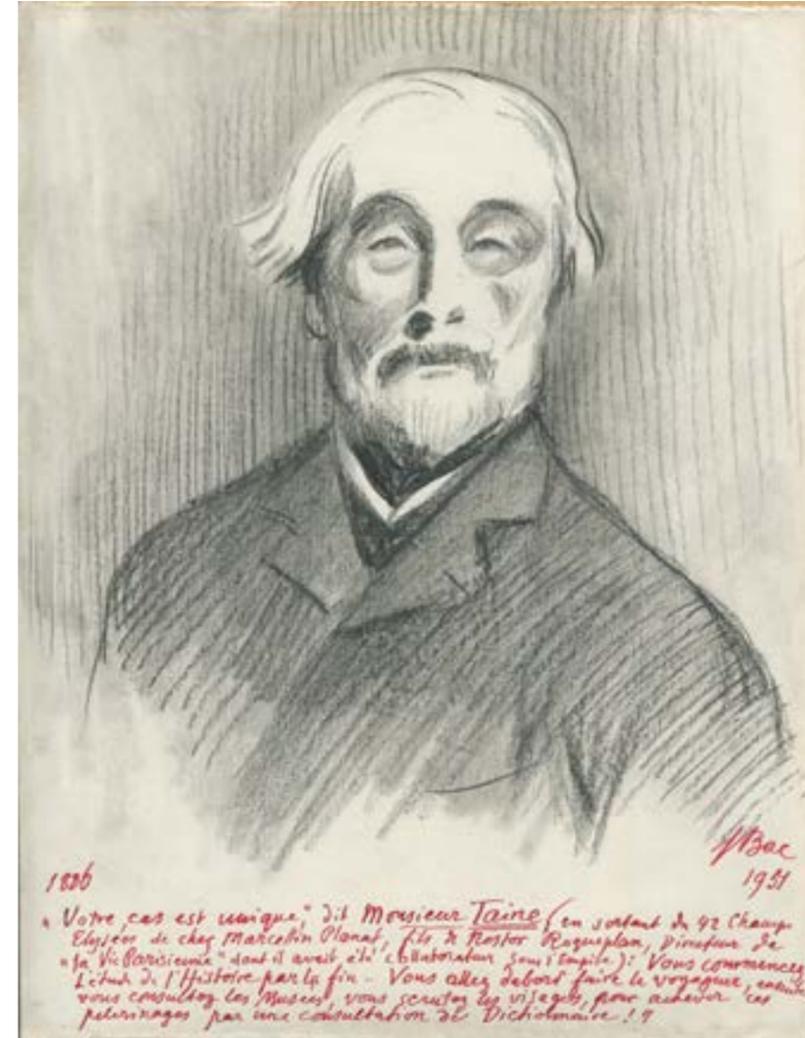


850 €

Rabindranath Tagore par G. Devred

Cette photographie fut prise en mai 1930 lors de l'inauguration à la galerie Pigalle d'une exposition de dessins et aquarelles de l'écrivain indien.

En tenue traditionnelle immaculée qui prolonge ses cheveux et sa barbe, il pose ici assis devant l'une de ses œuvres. A sa gauche, les yeux clos, dans une blouse un peu arlequinnesque, une rose à la ceinture, se tient la comtesse Anna de Noailles.



1951. Fusain sur papier.
27,5 x 21 cm. Signé, daté
et légendé à l'encre
rouge : « 1886. « Votre
cas est unique, dit mon-
sieur Taine (sortant du
42 Champs-Élysées de chez
Marcellin Planat, fils de
Nestor Roqueplan, Direc-
teur de La Vie parisienne
dont il avait été colla-
borateur sous l'Empire) :
Vous commencez l'étude de
l'Histoire par la fin...
Vous allez d'abord faire
le voyageur, ensuite vous
consultez les musées, vous
scrutez les visages, pour
achever ces pèlerinages
par une consultation de
Dictionnaire ! »

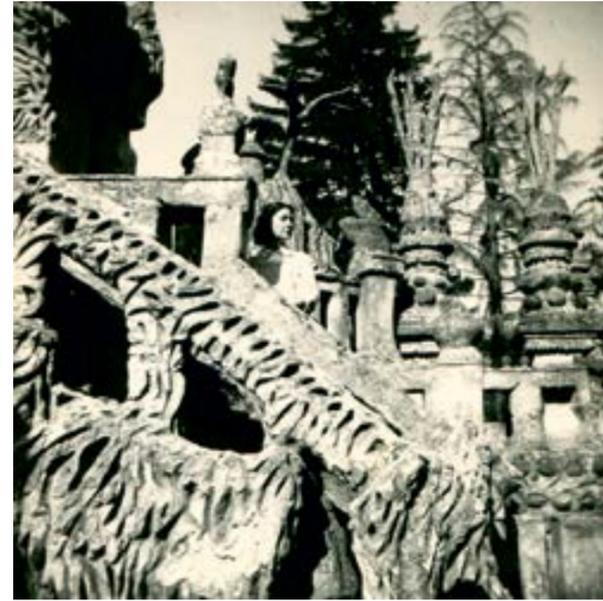
1 000 €

Hippolyte Taine par Ferdinand Bac

Ce dessin a été exécuté d'après un portrait peint par Léon Bonnat (1833-1922). Ferdinand Bac a supprimé les lunettes du philosophe et légèrement émacié ses traits, lui donnant un air quelque peu asiatique avec, peut-être à dessein, un regard de myope.

Fin des années quarante.
Tirage argentique
d'époque.
9 x 9 cm.
Annotation manuscrite
au dos.

2 000 €



Dorothea Tanning par Max Ernst

Epouse de Max Ernst de 1946 à la mort de l'artiste, Dorothea Tanning fut non seulement peintre et sculptrice, mais écrivit tout au long de sa vie, publiant sa première nouvelle en 1943 dans *VVV*, la revue des surréalistes à New York. Ses poèmes ont été rassemblés en deux volumes : *A Table of Content* (2004) et *Coming to That* (2011) Elle a également publié un court roman : *Chasm: A Weekend* (2004, traduit en français sous le titre *Abysses*) et un très beau livre de souvenirs, *Birthday*, traduit en français sous le titre *La Vie partagée*.

Elle est ici photographiée en Arizona, où elle vécut avec Max Ernst de 1946 à 1953, perdue au milieu d'une curieuse architecture qui fait penser au palais du Facteur Cheval.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.



Fin des années quarante. Tirage argentique d'époque. 7,5 x 7,5 cm. Annotation manuscrite au dos.

2 000 €

Dorothea Tanning par Max Ernst

Il semble que Dorothea Tanning n'ait pas beaucoup aimé se voir en photo. Dans la collection de sa gouvernante Juliette Verronneau figurent en effet de nombreux clichés d'elle déchirés.

Cette image rend justice à sa beauté et rappelle son très célèbre auto-portrait de 1942 intitulé *Birthday*.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.

Fin des années quarante.
Tirage argentique
d'époque.
16,5 x 11,5 cm.
Annotation manuscrite au
dos.

400 €



Dorothea Tanning par Max Ernst

Prise le même jour que la précédente cette photographie est l'une de celles que Dorothea Tanning a déchirées. Elle y apparaît pourtant radieuse, avec un sourire rayonnant.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.



Années soixante. Tirage
Kodakolor.
11,8 x 8 cm.
Annotation manuscrite au
dos.

500 €

Dorothea Tanning et la nièce de Max Ernst

Dorothea Tanning est assise à côté de la nièce de Max Ernst, Henricke Pretze, dite Heicke. Avec leur chapeaux fleuris, leurs robes blanches légères, leur sourires, elles respirent la joie de vivre.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.

Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
11,4 x 8,2 cm.
Annotation manuscrite au
dos.
Marque de pli horizontale
au centre.



500 €

Dorothea Tanning

Nous n'avons pu identifier l'ami qui pose son bras sur l'épaule de Dorothea Tanning, mais celle-ci semble absolument radieuse dans sa robe à losanges et sous son chapeau à pois.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.



Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
10 x 7,5 cm.

Annotation manuscrite au
dos.

600 €

Dorothea Tanning et Max Ernst

C'est cette même expression souriante que l'on retrouve sur cette photo, Dorothea Tanning offrant son visage au soleil lors d'un voyage en Allemagne, avec Max Ernst et une personne non identifiée.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.

Années soixante-dix.
Tirage Kodakolor de
l'époque.
5,5 x 5,5 cm.

750 €



Dorothea Tanning et Werner Spies

Werner Spies, né en Allemagne en 1937, rencontra Max Ernst et Dorothea Tanning dans les années soixante. Il devint un proche de l'artiste et est reconnu comme le meilleur expert de son œuvre, dont il établit le catalogue raisonné.

Tous deux, souriants, sont saisis devant un petit avion, vêtus à la mode des années soixante-dix.

Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.



Années quarante-cinquante.
Tirage argentique
d'époque.
6,2 x 9,3 cm.
Annotation manuscrite au
dos.

400 €

Dorothea Tanning en Amérique

Cette photographie fut prise en Amérique. Quittant New York, Dorothea Tanning et Max Ernst s'étaient installés dans l'Arizona en 1946. Dorothea Tanning, en blanc, est assise au centre de la terrasse.

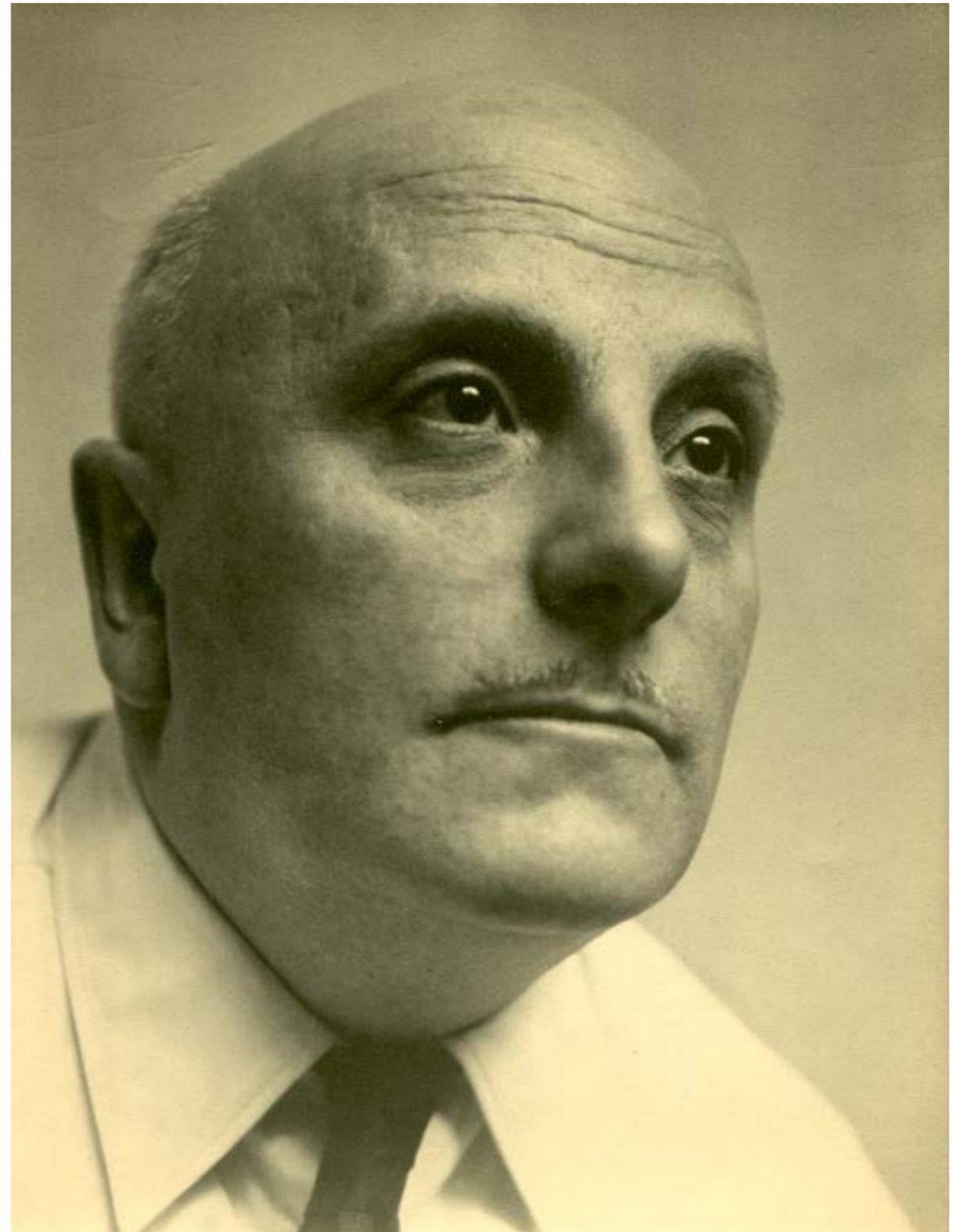
Provenance : Max Ernst, puis Juliette Verronneau, la gouvernante de Dorothea Tanning.

Années cinquante. Tirage
argentique d'époque.
24 x 18 cm.
Cachet du photographe au
dos.

1 800 €

Jean Tardieu par Izis

Merveilleux portrait du poète de *Monsieur Monsieur* par Izis. Rien de torturé ni même de romantique chez lui. Ce pourrait être un ingénieur, un médecin, n'était ce côté complètement lunaire, ailleurs, qui rend au bout du compte ce visage commun très étrange.



1866. Tirage albuminé
d'époque. 36 x 27 cm.
Monté sur carton portant
la mention « *Registered
Photograph* » gaufrée.

32 000 €

Alfred Tennyson par Julia Margaret Cameron

Une image emblématique de l'Angleterre victorienne.

Julia Margaret Cameron et Alfred Tennyson, voisins sur l'île de Wight, étaient très amis. En 1874, elle illustra par la photographie son poème « *Idylls of the King* » et publia en 1893, après la mort du poète, un album, *Alfred, Lord Tennyson and his friends : a series of 25 portraits*, dans lequel est reproduit ce portrait.

Cette très célèbre image du poète est caractéristique de l'art de Julia Margaret Cameron. La figure de Tennyson se nimbe d'un léger halo, la blancheur de son visage ressort vivement au-dessus de sa barbe noire.

Au-delà du portrait lui-même, cette photographie restitue à elle seule une certaine atmosphère de l'Angleterre victorienne.



Mi-XVII^e siècle. Peinture
sur cuivre.
Médailon 45 x 37 cm.
Inscription « I. A.
de Thou » au-dessus du
portrait et « Wisniowiec »
à l'encre au verso.
Cadre de bois doré ancien
portant l'inscription :
« Van Loo (Attribué à) /
J. A de Thou. 287 ».

12 500 €

Jacques Auguste de Thou (attribué à Van Loo)

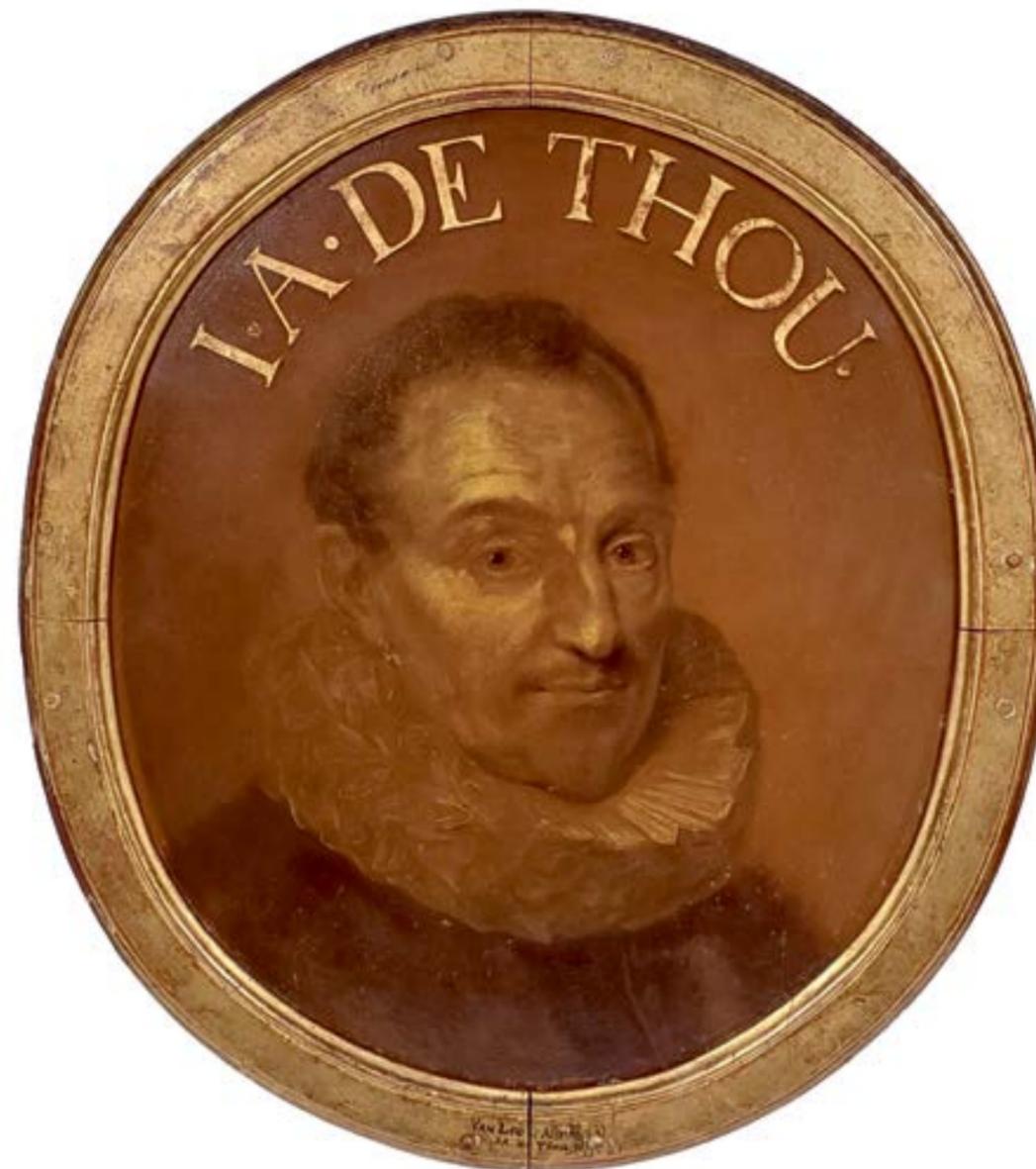
Jacques Auguste de Thou (1553-1617), s'il est connu des bibliophiles pour avoir possédé l'une des plus belles bibliothèques de son temps, fut aussi un écrivain qui publia des poèmes latins, des Mémoires et une chronique importante : *Historiae sui temporis*, traduite en français sous le titre d'*Histoire universelle*.

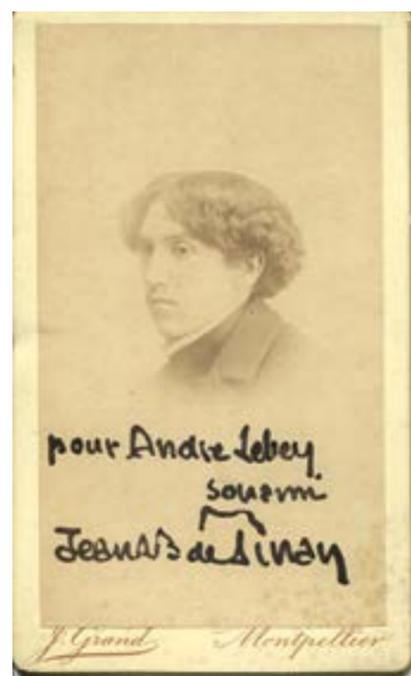
Une inscription sur le cadre mentionne que ce portrait serait du peintre Van Loo. Il s'agirait de Jan (ou Johannes) Van Loo, né vers 1585, fondateur de la dynastie d'artistes.

Il existe un portrait de de Thou souvent reproduit dû à Ferdinand Elle (vers 1580 - Paris, 1637), peintre d'origine flamande actif à Paris de 1601 à 1637.

Mais le nôtre possède beaucoup plus de nuance et de subtilité. Le regard est plus profond, les cheveux plus naturels, les ombres évidemment plus douces. Bref : le modèle apparaît infiniment plus humain. Le portrait a été exécuté de main de maître et l'attribution à Van Loo est parfaitement plausible.

L'inscription portée au dos indique que ce portrait a fait partie des collections de la famille princière polonaise des Wisniowiecki.





Deux épreuves albuminées d'époque montées sur les cartons des photographes
 1. Otto (9,2 x 5,6 cm).
 2. J. Grand (9,4 x 5,3 cm). Dédicace à l'encre : « pour André Lebey, son ami Jean de Tinan. »

3 000 €

Jean de Tinan par Otto et J. Grand

Le portrait par Otto nous montre l'écrivain en pied, élégamment vêtu dans son macfarlane, appuyé sur sa canne, son chapeau à la main, incarnation éphémère et absolue du dandy fin de siècle.

Le second le présente de trois quarts, avec ses cheveux bouclés bien coiffés et une ombre de moustache. Il est dédié à André Lebey (1877-1938), qui fut son grand ami, ainsi que celui de Pierre Louÿs et surtout de Paul Valéry. Lebey se consacra par la suite à la politique et fut élu député SFIO de Seine-et-Oise de 1914 à 1919.



Léon Tolstoï et Maxime Gorki par Sofia Andreevna Tolstoï

1900. Tirage argentique d'époque. 11,5 x 16,5 cm.

5 000 €

Très précieuse photographie réunissant Tolstoï et Gorki.

Cette photographie fut prise le 1^{er} janvier 1900 par Sofia Andreevna Tolstoï, l'épouse de l'écrivain, à Iasnaïa Polonia, le domaine de Léon Tolstoï, à 200 kilomètres au sud de Moscou.

Tolstoï est vêtu en paysan, avec une blouse grossière, une toque sur la tête, la main passée dans sa ceinture. Avec sa longue barbe blanche, ses traits burinés, il est l'image même de la rusticité. Gorki, lui, est plus urbain, coiffé de son chapeau et appuyé sur sa canne.

Maxime Gorki publia en 1919 des *Souvenirs sur Tolstoï*, dans lesquels il livre ses sentiments ambivalents à l'égard du maître. Admiration sans bornes pour son génie et sa créativité : « Voyez quelle merveille d'homme vit parmi nous sur cette terre ! ». Mais aussi une critique sévère de sa doctrine du « non-agir » et de la résignation, aux antipodes de ses idées révolutionnaires. A cet égard, la présente photographie témoigne parfaitement de ce hiatus entre l'écrivain attaché aux traditions et à la Russie éternelle et le révolté qu'était Gorki.

Provenance : cachet André Bourgeois, 8, place de la Sorbonne, au dos.

Vers 1905. Tirage argentique d'époque sur papier mat, 29,8 x 22,4 cm, légendé en russe dans l'image : (Lev Tolstoï), accompagné du numéro « 102 » et des initiales cerclées. Minimes pliures angulaires et faibles accrocs de bordure. Petite remontée des cristaux de sels sur le bord droit et aux angles inférieurs. La photographie paraît avoir été doublée un peu postérieurement.

12 000 €

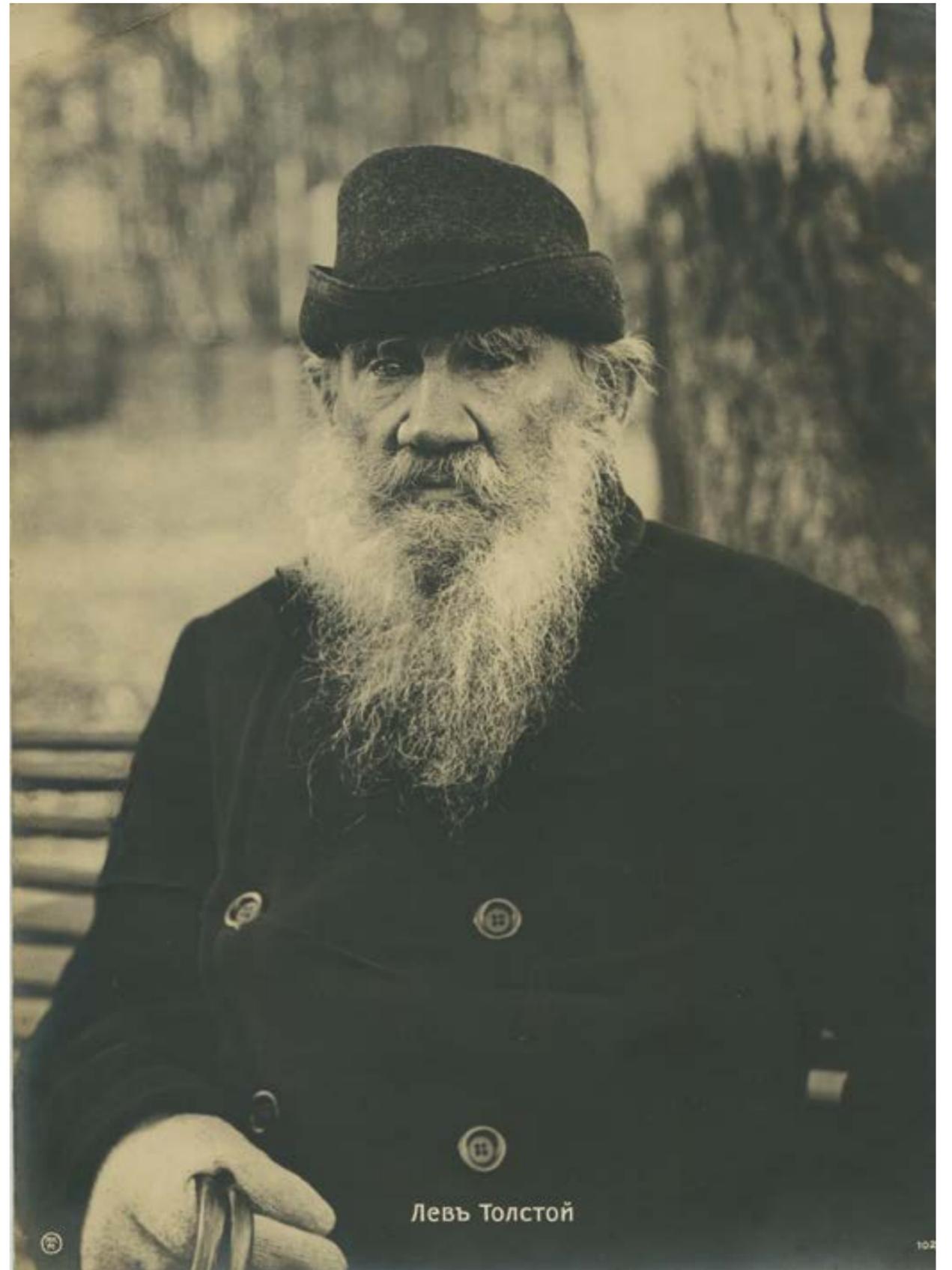
Léon Tolstoï (photographie anonyme)

L'auteur de *Guerre et paix* est pris en buste de face, emmitoufflé dans un manteau sombre boutonné. Il est coiffé d'un petit chapeau de feutre à bords retournés. Son visage âgé et marqué est couvert d'une pilosité envahissante, de laquelle se détachent son large nez massif et épaté ainsi que ses petits yeux étirés en amande et enfoncés dans leurs orbites. Il regarde fixement l'objectif de son fameux « regard d'acier » où s'exprime toutefois une certaine expression de pitié.

Il semble assis sur un banc de jardin (l'arrière-plan flou laisse deviner des troncs d'arbres) et tenir de sa main gantée, coupée par le bord inférieur, les rênes d'un attelage, ou bien un pommeau de canne.

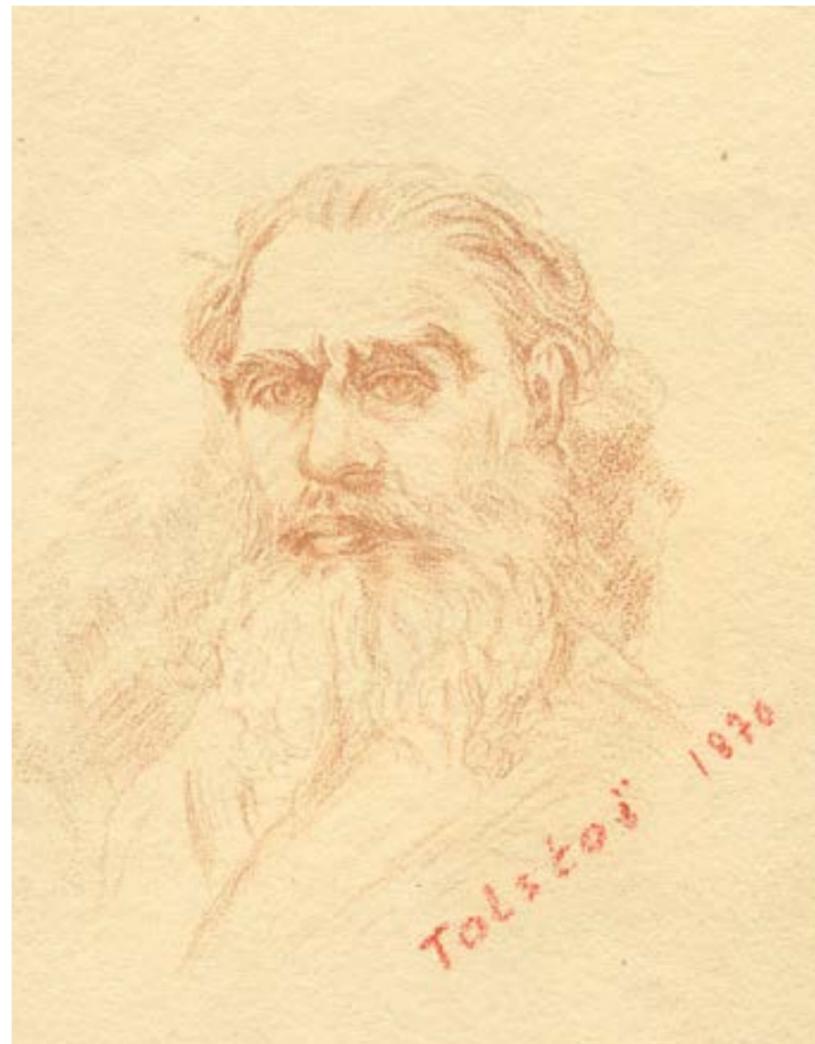
Très rare portrait photographique de Tolstoï (1828-1910), à la fin de sa vie, vers 1905. Mondialement célèbre, il n'aspirait plus qu'à l'anonymat et allait finir ses jours seul dans la petite gare d'Astapovo.

Extraordinaire portrait.



1870. Sanguine sur papier.
19 x 16,5 cm.
Légué et daté en bas à
droite.

2 200 €



Léon Tolstoï (dessin anonyme)

L'écrivain est représenté comme une figure noble, grave, ses longs cheveux flottant et la barbe artistiquement déployée. Une comparaison avec la photographie reproduite en page précédente permet de mesurer le travail d'idéalisation effectué par l'artiste.



Tirage argentique.
14,8 x 11 cm. Sous
passe-partout.
Dédicace sous l'image :
« A Max Ph Delatte,
sympathiquement.
Elsa Triolet ».

1 300 €

Elsa Triolet (photographie anonyme)

Superbe photo, dans un très beau tirage.

Ce magnifique portrait capture toutes les séductions et les ambiguïtés de la romancière : la beauté de ses traits fins, un regard envoûtant, mais un peu à la façon de celui du serpent, un sourire légèrement ironique avec quelque chose de machiavélique.

Elle apparaît ici telle que l'ont décrite de nombreux témoins : extrêmement déterminée.

Max Philippe Delatte (1914-1989) était libraire dans le XVI^e arrondissement de Paris. Mais c'était aussi un grand bibliophile, qui avait noué des liens d'amitié avec de très nombreux écrivains et en particulier les surréalistes.



Années quarante
Tirage argentique
d'époque. 16,5 x 11,5 cm.
Signée en bas à droite.
Léger pli dans le coin
supérieur gauche.

1 500 €

Elsa Triolet par Etienne Sved

D'origine hongroise, Etienne Sved (1914-1996) dut fuir son pays à l'arrivée des troupes allemandes. Il s'installa au Caire puis en France après la libération. On lui doit notamment un ouvrage avec Tristan Tzara : *L'Égypte face à face*.

Sur ce beau portrait Elsa, de trois quarts, avec sa coiffure très russe, a quelque chose d'une tragédienne. Avec ses yeux clairs et reptiliens, sa bouche aux lèvres minces, elle apparaît ici dans toute sa beauté et toute sa froideur.



1968. Tirage argentique
d'époque. 18 x 12,5 cm.
Tampon de l'agence et
dépêche de presse au dos.

480 €

Elsa Triolet (agence Keystone)

Cette photographie fut prise le 8 février 1968 à Bobino, où Elsa Triolet et Louis Aragon assistèrent à la première d'un récital de Serge Reggiani.

Il s'agit d'un recadrage sur le visage de la romancière d'une photographie où on la voit dans la salle en compagnie d'Aragon. Elsa Triolet avait publié dans les *Lettres françaises* un article louangeur sur le chanteur : « *Enfin il n'y a pas de discussion autour de lui tant c'est bien, indiscutablement bien.* »

Pour ce qui est probablement l'une de ses dernières apparitions en public (elle mourra en 1970), Elsa, en manteau de fourrure, collier de perles autour du cou, affiche son sourire rusé, le visage illuminé par ses grands yeux clairs.

1930. Tirage argentique
d'époque. 16,7 x 12 cm.
Tampon d'agence et dépêche
de presse au dos. Marques
de manipulation, petits
manques dans le bas et
trace d'encre sur le bord
gauche.

2 800 €

Léon Trotsky en 1930

Cette photographie fut prise peu de temps après que Léon Trotsky eut été chassé d'U.R.S.S., en 1929. Ses cheveux, sa moustache et sa barbe sont encore bruns, son visage plus rond que dans ses dernières années. Il plisse les yeux derrière ses lorgnons d'un air un peu inquiet.

La dépêche de presse collée au verso est intitulée « *Reviendra-t-il d'exil pour diriger à nouveau les Soviets ?* » Il était en effet sur le point de se rendre à Franzensbad, en Tchéquie, pour rencontrer George Tchicherin, ancien commissaire soviétique aux Affaires étrangères, et AV Lunacharsky, commissaire à l'éducation afin d'envisager son retour en U.R.S.S.



1932. Tirage argentique
d'époque. 16.5 x 12 cm.
Tampon du collectionneur
René Dazy au dos.
Marques de manipulation.

4 500 €

Léon Trotsky par Robert Capa

Cette photographie fut prise en novembre 1932, au cours d'une conférence sur l'histoire de la révolution russe que Léon Trotsky donna devant des étudiants à Copenhague.

Le photographe relate ainsi les circonstances dans lesquelles elle fut réalisée : « *Les journaux rapportaient que Trotsky allait faire un discours à Copenhague. Mes patrons étaient excités – mais, quand ils ont regardé autour d'eux, ils se sont aperçus qu'ils avaient envoyé tous les photographes pour couvrir les événement d'Allemagne. J'étais le seul qui restait. Ils m'ont dit : "Vas-y !"* »

Il n'avait pas encore vingt ans et travaillait et c'était son premier sujet. Les photographies qu'il prit à cette occasion furent publiées dans le magazine allemand *Der Spiegel*.

Celle-ci, qui montre Trotsky le poing serré, la bouche grande ouverte, plein de véhémence, a peut-être été prise à la fin de la conférence, qui culmina avec ces mots : « *Le socialisme signifiera un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté, aussi en ce sens que l'homme d'aujourd'hui plein de contradictions et sans harmonie frayera la voie à une nouvelle race plus heureuse.* »



Années trente. Tirage argentique d'époque. 15 x 11 cm. Inscription à l'encre dans le bord droit de l'épouse de Léon Trotsky : « Natalia, 1941, 11 mai, Coyoacan ».

3 000 €



Léon Trotsky (anonyme)

Cadrée en plan serré sur le visage, la photographie permet de plonger dans le regard de Léon Trotsky, regard particulièrement pénétrant avec, dans l'œil gauche une lueur presque inquiétante. Sous le demi sourire se cache l'inflexibilité du personnage.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Léon Trotsky (photographie de presse)

Acteur politique et théoricien, Léon Trotsky, prend place au rang d'écrivain avec la publication de *Ma vie* (1929) et *Histoire de la révolution russe* (1930).

Cette photographie fut prise sur le quai de la gare du Nord et publiée dans *Le Petit Parisien* du 23 novembre 1932 avec cette légende : « Hier M. Trotsky a traversé Paris ». Le révolutionnaire, arrivé la veille de Turquie, se rendait à Dunkerque où il prit un bateau pour se rendre au Danemark, où il avait été invité à donner une conférence sur la révolution russe ».

Il avance, saluant la foule de son chapeau. Les hommes marchant d'un pas pressé autour de lui donnent à cette image une certaine tension, rendant perceptible l'effervescence qui entourait cette arrivée en Europe.

1932. Tirage argentique d'époque. 14,3 x 10,3 cm. Indications de cadrage et rehauts de gouache au recto et cachet du *Petit Parisien* au verso.

3 000 €



1223

690

1933. Tirage argentique
d'époque.
17 x 22,5 cm. Tampon du
collectionneur René Dazy
et dépêche de presse au
dos

2 800 €

Léon Trotsky en 1933

Cette photographie fut prise à Marseille en 1933. Léon Trotsky débarqua furtivement dans la ville en provenance de Constantinople pour se rendre à Paris puis à Copenhague.

Belle image dans laquelle Trotsky n'occupe certes pas le centre et semble relégué au second plan. Son visage souriant est vu derrière la vitre de la voiture, qui forme un cadre autour de lui et le met en valeur.

Très belle prise de vue.



1224

691

1937. Tirage argentique
d'époque. 14,3 x 19 cm.
Tampon d'agence et dépêche
de presse au dos.

2 500 €

Léon Trotsky (photographie de presse)

La photographie fut prise à Mexico en 1937. Léon Trotsky y est au côté de sa seconde épouse, Natalia Sedova (1882-1962), avec qui il s'était marié en 1903. Vêtue d'un pull rayé et coiffée d'un chapeau à voilette, elle semble vibrer de passion tandis, que lui arbore un sourire tendre.

Célèbre image de ce couple légendaire du XX^e siècle.

Années trente. Tirage argentique d'époque. 16,3 x 11,6 cm. Dédicace à l'encre dans le coin inférieur droit de l'épouse de Léon Trotsky : « A Sophie et Manuel, Natalia, 1941 ». Tampon du photographe au dos.



2 700 €

Léon Trotsky par Berman

Sur cette frappante photographie, Léon Trotsky, de profil, sérieux et concentré, regardant droit devant lui, les cheveux soigneusement peignés en arrière, semble poser pour un cliché anthropométrique.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

Années trente.. Tirage argentique d'époque. 20,5 x 12,7 cm. Signature à l'encre dans le coin inférieur droit de l'épouse de Léon Trotsky : « Natalia, 11 mai 1941 ». Tampon du photographe au dos.



2 900 €

Léon Trotsky (anonyme)

Plus naturel que sur la précédente, Trotsky fait un peu la moue, les yeux baissés.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

1935-1936 ?. Tirage argentique d'époque. 15,7 x 11,3 cm. Signature à l'encre dans le coin inférieur gauche de l'épouse de Léon Trotsky : « Natalia, 1941, 11 mai, Coyoacan ». Tampon du photographe au dos.



3 200 €

Léon Trotsky (anonyme)

Trotsky a toujours eu un côté dandy, particulièrement évident sur cette photo, où il apparaît en costume rayé à pantalon knickerbockers. Son visage évoque un peu celui de Sigmund Freud.

Cette photographie pourrait avoir été prise durant son exil norvégien. Il porte en effet la même tenue que sur la photographie reproduite plus bas qui date de cette époque.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Fin des années trente. Tirage argentique d'époque. 14,4 x 11,7 cm. Signature à l'encre dans le coin inférieur droit de l'épouse de Léon Trotsky : « A mes chers amis Sophie et Manuel, Natalia, 1941 ». Tampon du photographe au dos.

3 400 €

Léon Trotsky par Berman

Trotsky jette ici un regard attendri sur son épouse Natalia, née Sedova, avec qui il s'était marié en 1903. A leurs pieds, une statue précolombienne.

Belle image du couple qui résista à tant de tempêtes.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

1229

696

Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 16 x 11,3 cm.

2 200 €



Léon Trotsky (anonyme)

Cette série de cinq photographies montre Trotsky à son bureau dans son appartement de Mexico, une carte du Mexique derrière lui. Il porte ses lunettes, avec une autre paire posée devant lui. Ces photos le saisissent dans différentes attitudes expressives ; ici éclatant d'un rire franc.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Léon Trotsky (anonyme)

Sur celle-ci il apparaît beaucoup plus professoral, sévère, soulignant son propos du doigt.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 11,7 x 16,5 cm.

2 200 €

1230

697



Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 11,4 x 16,3 cm.

2 200 €

Léon Trotsky (anonyme)

Il se montre cette fois pensif, abîmé dans la réflexion, bras croisés, yeux baissés, donnant l'impression d'une intense concentration.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 11,7 x 16,5 cm.

2 200 €

Léon Trotsky (anonyme)

Saisi en plein discours, au moment même où il fait un geste de la main, qui apparaît floutée par le mouvement.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 11,7 x 16,3 cm.

2 200 €

Léon Trotsky (anonyme)

Sur ce dernier Cliché, Trotsky semble regarder sa montre, mettant ainsi fin à la série.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



1938. Tirage argentique
d'époque. 8,5 x 5,5 cm.
Tampon du photographe daté
du 6 juin 1938 et indica-
tion manuscrite : « *Lac du
Nevailo, 28 mai* » au dos.

1 600 €

Léon Trotsky (anonyme)

Belle photographie montrant Trotsky sur un fond de montagnes, de trois quarts, tourné vers la gauche au cours d'une excursion.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

Fin des années trente.
Tirage argentique
d'époque. 13,2 x 8,4 cm.

2 600 €



Léon Trotsky (anonyme)

En chemise, son pantalon accroché par des bretelles, Léon Trotsky semble parti en excursion. Sa crinière blanche en bataille, son visage expressif donnent un grand charme à la photo.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



1940. Tirage argentique
d'époque. 12,5 x 8 cm.

2 200 €

Léon Trotsky après la tentative d'assassinat

La photographie fut prise en mai 1940. Sur la droite se tient le général José Manuel Nunez, chef de la police de Mexico. Léon Trotsky venait d'échapper à une tentative d'assassinat et l'entrevue avait pour but de prendre des mesures afin de renforcer sa sécurité.

Avec lucidité, Trotsky écrira à la suite de cet événement : « *L'échec accidentel de l'attentat préparé si soigneusement et avec tant d'habileté, est un coup sérieux pour Staline. Le Guépéou doit se réhabiliter devant Staline. Staline doit faire la démonstration de sa puissance. La répétition de l'attentat est inévitable.* »

1940. Tirage argentique
d'époque. 21,8 x 16,5 cm.
Cachet des agences Acme
Newspictures et NEA au
dos. Rayures dans la
partie supérieure droite.
Une marque verticale de
couleur.

3 200 €

Léon Trotsky après la tentative d'assassinat

Cette photographie offre un cadrage plus large de la précédente et permet de voir le chef de la police dans son entier, ainsi que d'autres membres de son équipe.





1935-1936. Tirage argentique d'époque. 11,3 x 7,7 cm. Signature à l'encre dans le coin inférieur gauche de l'épouse de Léon Trotsky : « *Norvège. Natalia, 1941, Coyoacan* ». Tampon du photographe au dos.

3 600 €

Léon Trotsky par Berman

La photographie fut prise en Norvège, où Léon Trotsky vécut en 1935-1936. Elle semble avoir été faite au cours d'une halte lors d'une promenade en forêt. Vêtu de ses knickerbockers, Trotsky tient sa casquette blanche à la main, au côté de son épouse.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



1938. Tirage argentique d'époque. 8,2 x 5,5 cm. Annotation manuscrite au dos : « 15 juin » et tampon du photographe daté du 18 juin.

3 500 €

Léon Trotsky et Frida Khalo

Cette photographie fut prise le 15 juin 1938. On y voit Léon Trotsky en compagnie de Frida Khalo, avec laquelle il eut une intense liaison amoureuse, et son épouse Natalia. Le contraste entre la jeunesse et la beauté de Frida et le visage vieilli et fatigué de Natalia est frappant. Au fond se tient le garde du corps hollandais de Trotsky.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5167.



1940. Tirage argentique
d'époque. 11,2 x 16,3 cm.

2 000 €

Le bureau de Léon Trotsky après son assassinat

Terrible image du bureau en désordre, après l'assassinat, maculé de sang, les papiers jonchant le sol, les objets renversés. Elle est d'autant plus terrifiante lorsque l'on revoit les photographies de Trotsky à ce même bureau reproduites plus haut.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



Le piolet ayant frappé Léon Trotsky

Le général José Luis Nuñez, chef de la police de Mexico, brandit le piolet ayant servi à Ramon Mercader pour assassiner Léon Trotsky.

Ce piolet fut longtemps conservé au musée de la police de Mexico, puis offert à son directeur en guise de cadeau de retraite dans les années soixante. Il resta la propriété de la fille de celui-ci, qui, dit-elle, dormit pendant quarante ans avec l'arme sous son lit, avant de revendre l'objet au musée de l'espionnage de Washington où il se trouve aujourd'hui.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

1940. Tirage argentique
d'époque. 11,2 x 16,3 cm.

2 000 €



1940. Tirage argentique
d'époque. 11,2 x 16,3 cm.

3 000 €

Léon Trotsky sur son lit de mort

Léon Trotsky mourut le 21 août 1940 à l'hôpital de Mexico, le lendemain de l'attentat dont il avait été victime, après que l'on eut tenté sur lui une opération du trépan. Il repose ici, la tête ceinte d'un bandeau, vu de profil, découvert jusqu'aux épaules, dans la tradition des photographies mortuaires.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



1940. Tirage argentique
d'époque. 11,2 x 16,3 cm.

2 900 €

Léon Trotsky dans son cercueil

Deux jeunes hommes du peuple se penchent sur la dépouille de Léon Trotsky exposée dans son cercueil à la morgue.

Emouvante image.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.



1940. 9 tirages
argentiques d'époque.
11,2 x 16,3 cm.

8 500 €

Funérailles de Léon Trotsky

Trois cent mille personnes assistèrent aux funérailles de Léon Trotsky. Sur cette série de neuf clichés, on peut voir la foule faisant la queue devant la morgue ou défilant devant sa dépouille, la sortie du cercueil, celui-porté à bout de bras et différents personnages officiels tenant des discours d'hommage devant la foule.

Provenance : collection André Breton, vente 15-17 avril 2003, n° 5165.

Vers 1925. Tirage argentique d'époque. 21,7 x 14,8 cm. Signé sous l'image par le photographe : « Au 19 rue de Penthièvre à Paris. Henri Martinie ». Signé à l'encre par Tristan Tzara sur le montage.

10 000 €

Tristan Tzara par Henri Martinie

Tristan Tzara est cadré en plan serré sur son visage, en légère plongée. Le dadaïste n'a plus exactement le côté « lutin » des années 1916-1917. Son visage a acquis un poids supplémentaire.

Le pli de la bouche, sur lequel s'esquisse un sourire presque sarcastique, et, surtout, le regard noir, intense, perçant derrière le monocle, achève de donner à sa physionomie quelque chose de méphistophélique, qui vient rappeler la charge destructrice dont fut porteur le mouvement dada.

Superbe portrait « psychologique » dans une très belle épreuve aux tons chauds, comparable aux plus belles réussites de Man Ray photographiant le même sujet.





1956. Tirage argentique
d'époque.
15,5 x 12 cm.
Tampon du photographe
au dos.

2 500 €

Tristan Tzara par Pablo Volta

La photographie fut prise chez Tristan Tzara, rue de Lille, en 1956.

Les années ont assagi l'ancien dadaïste, le monocle a laissé la place à une paire de lunettes. La tête appuyée sur la main, dans son gilet d'intérieur, l'écrivain semble un peu rêveur, un peu las.

Une image touchante.



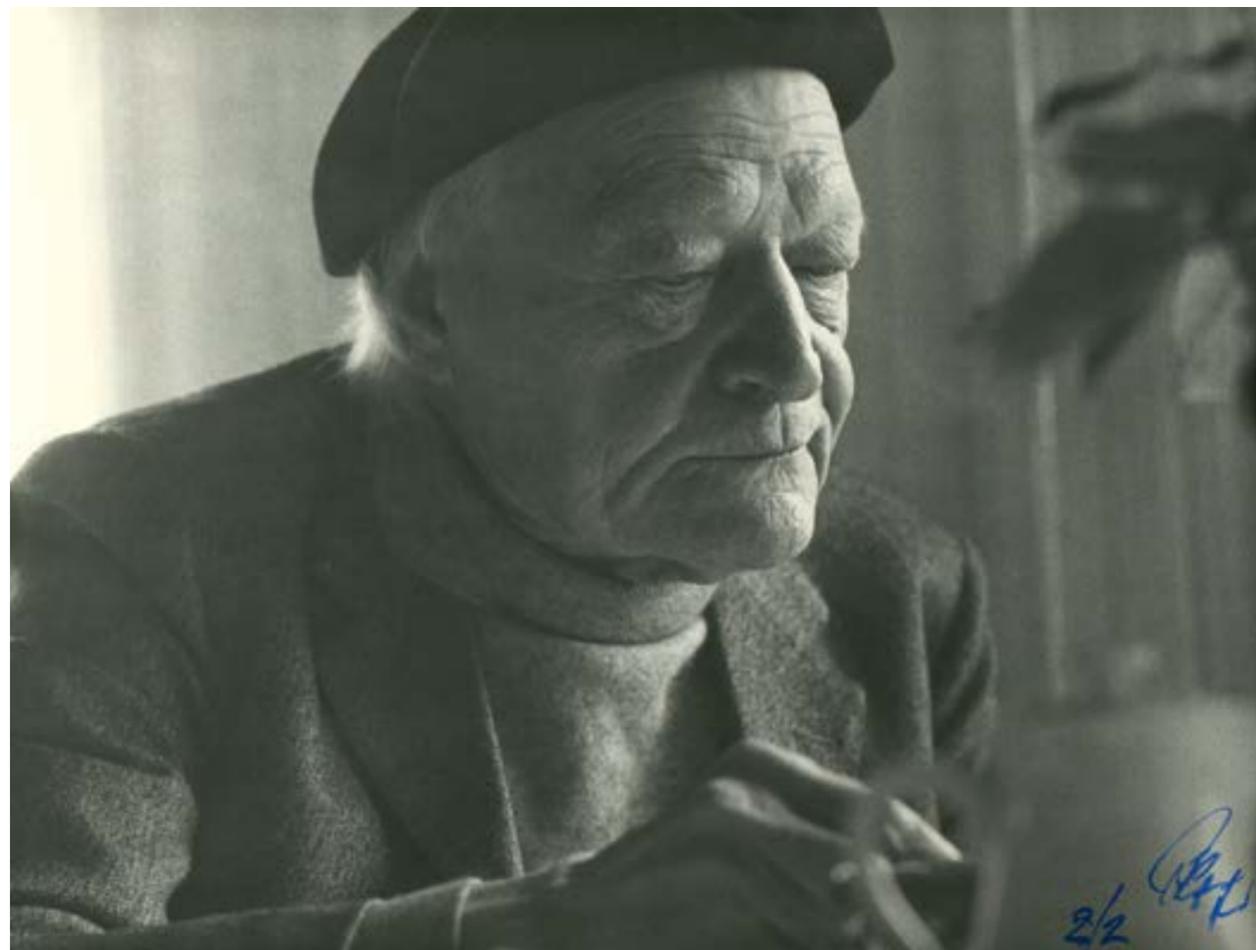
Pierre Unik et Jeanine Kahn

Enfant précoce, le jeune révolté Pierre Unik (1909- 1945), découvrit le *Manifeste du Surréalisme* à l'âge de quinze ans. Il fut bientôt accueilli dans le groupe qui publia son premier texte, en 1926, *Vive la mariée*, sorte de script-poème influencé par le cinéma burlesque, écrit à 17 ans. Pierre Unik devint vite un collaborateur de *La Révolution surréaliste* et adhéra en même temps que Breton, Aragon, Eluard et Péret au parti communiste. Avant de partir pour le service militaire, il écrivit un pamphlet anonyme contre l'armée, *La Prière du soldat*, qui fut publiée dans le dernier numéro de la revue de ses amis. A son retour, il réintégra le groupe, mais rompit bientôt avec les surréalistes au moment de l'« affaire Aragon ». Journaliste à *L'Humanité* puis rédacteur en chef de *Regard*, la revue du cinéma du parti communiste, il devint scénariste de Luis Buñuel et de Jean Renoir, sur *La Vie est à nous*. Fait prisonnier en juin 1940, il s'évada de Silésie au début de 1945, mais ne revint jamais en France. Sa trace se perdit sur le plateau slovaque.

Il était tombé éperdument amoureux de Janine Kahn, belle-sœur d'André Breton et future épouse de Raymond Queneau. Cette photographie prise sur une plage de galets est emblématique de leur relation : Janine regarde l'appareil, tandis que Pierre regarde intensément Janine. Au dos ces mots manuscrits de Pierre : « *Refuserez-vous de me voir ?* »

Vers 1926. Tirage argentique d'époque.
10,5 x 6 cm. Inscription autographe de Pierre Unik au dos : « *Refuserez-vous de me voir ? Sinon envoyez-moi un pneu 25 rue des Petits Hôtels pour me donner rendez-vous. Pierre* ».

900 €



1970. Tirage argentique d'époque. 18 x 24 cm. Signé à l'encre bleue en bas à droite et justifié 2/2. Tampon du photographe et annotation manuscrite au dos.

1 750 €

Giuseppe Ungaretti par Karl-Heinz Bast

Cette photographie fut prise l'année de la mort du poète, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Coiffé de son béret, vêtu d'un col roulé de laine et d'un veston, Giuseppe Ungaretti, le visage carré, les rides profondes, présente un visage plein de noblesse, de sérénité et d'autorité. La vieillesse n'a pas entamé sa force ni éteint la lueur de son regard.

Très beau portrait.

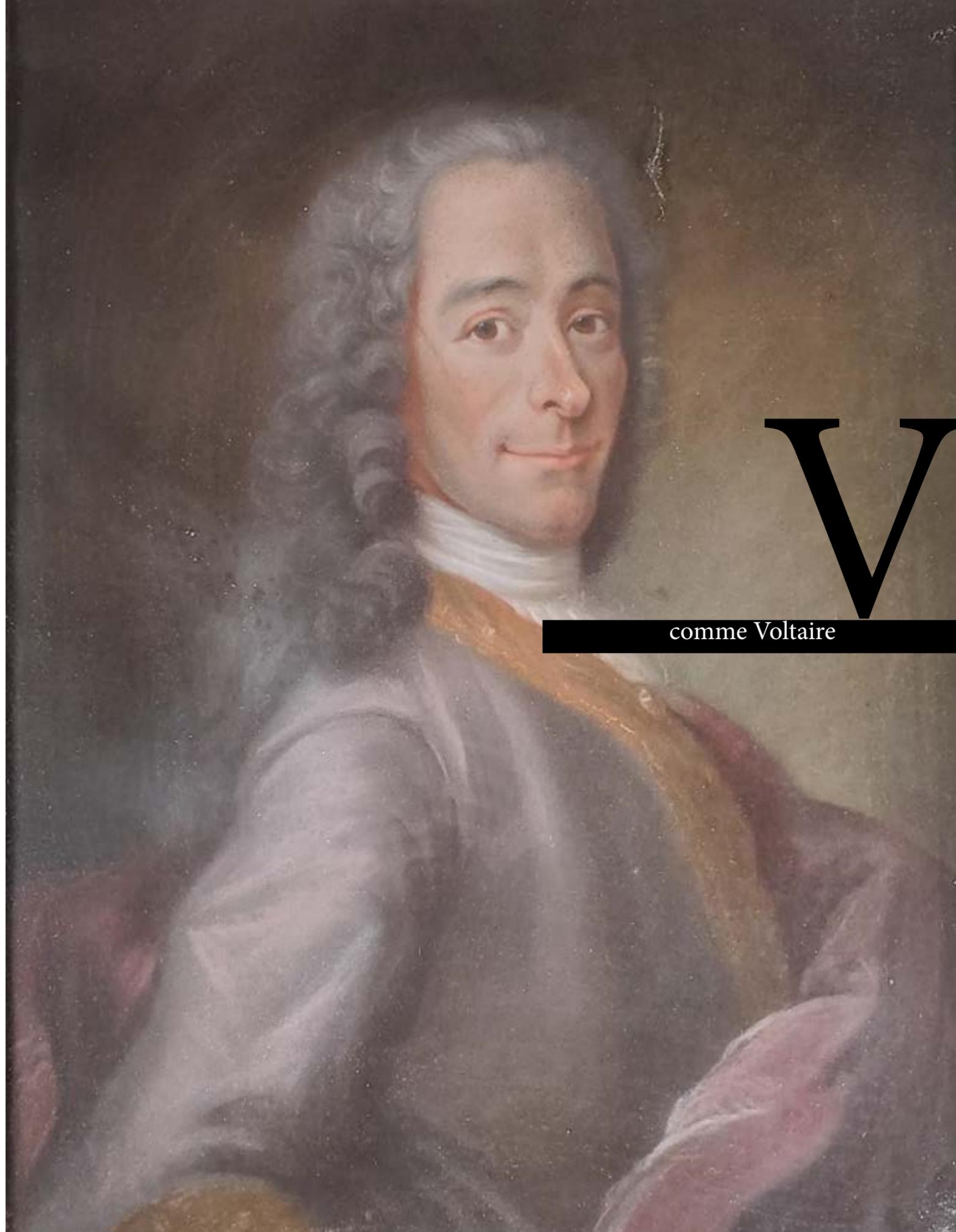


1970. Tirage argentique d'époque. 18 x 24 cm. Signé à l'encre bleue en bas à droite et justifié 2/4. Tampon du photographe et annotation manuscrite au dos.

1 500 €

Giuseppe Ungaretti par Karl-Heinz Bast

Prise à Milan, la photographie montre le poète en compagnie du critique d'art Castor Seibel. Les deux hommes sont pareillement coiffés d'un béret et, chacun à sa façon, arborent une expression malicieuse : Ungaretti avec un air de vieux chat rusé, et Castor Seibel avec un regard attendri.



V

comme Voltaire

Portrait en uniforme.
Sans lieu ni date. Tirage
argentique d'époque
(13,5 x 8,5 cm). Petite
marque de pli dans le coin
inférieur gauche. Sous
cadre de bois doré.



11 000 €

Jacques Vaché (photographie anonyme)

Rare portrait représentant Jacques Vaché en soldat coiffé d'un calot.

Incorporé le 15 décembre 1914, Jacques Vaché intégra un régiment d'infanterie en juin 1915, puis devint agent de liaison entre les armées française et britannique. Blessé en septembre 1915, il fut hospitalisé à Saint-Dizier où il se lia d'amitié avec deux jeunes internes, André Breton et Théodore Fraenkel.

Jacques Vaché se tient debout, de trois quarts. La beauté de cette photographie tient à l'expression et l'attitude du modèle. Ses traits sont juvéniles et son regard étrangement fixe. Il se tient les bras croisés, immobile. On dirait presque un mannequin, posé là, et cette attitude capture idéalement l'étrangeté et le caractère insaisissable du personnage.



1853. Epreuve d'époque sur
papier salé. 8 x 7,5 cm.

12 000 €

Auguste Vacquerie par lui-même

Magnifique épreuve.

Assis la tête dans la main, Auguste Vacquerie prend une pose souvent adoptée par Victor Hugo. Il s'est photographié en extérieur, devant un mur de pierre, un buisson d'herbes à sa gauche. Sur ce cliché, le regard concentré, Vacquerie a l'air moins « lunaire » que sur la plupart des ceux que nous connaissons de lui.

Il faut souligner l'exceptionnelle beauté du tirage sur papier salé. Le grain remarquable de l'image est à la fois précis et doux : la veste de l'écrivain se fond dans la muraille, le tout composant un tableau homogène anticipant la photographie pictorialiste.

Vers 1865. Tirage albuminé d'époque monté sur support cartonné. Timbre sec du photographe sur le support. Image 24,8 x 20 cm, support 46 x 30,5 cm. Signé et dédié « A mon ami Vacquerie Nadar » à l'encre noire (au centre à gauche sur l'image);

20 000 €

Auguste Vacquerie par Nadar

Très précieux portrait dédié par Nadar.

Nadar a lui-même laissé une description physique et morale d'Auguste Vacquerie que cette belle photographie illustre très exactement : « Long, maigre, les traits grands, la barbe rude, il rappelle ces bustes des philosophes de l'Antiquité... Il a comme eux l'air méditatif, volontaire et doux... Son grand visage que creuse un sourire ascétique n'a pas l'air d'entendre : l'œil vif et noir est seul animé... Robuste, laborieux, il a cette idée que le travail rend la vie parfois heureuse et toujours supportable. »

Provenance : Collection Hugo, Victor, Georges et les autres.



1882-1883. Tirage albuminé d'époque. 35 x 27 cm.
Montée sur carton noir du photographe avec son adresse et la reproduction de sa signature à l'or.

6 000 €

Auguste Vacquerie par Raoul Autin

Grand et beau portrait photographique d'Auguste Vacquerie.

L'on peut dater assez précisément cette photographie, Raoul Autin, qui exerça essentiellement au Havre n'ayant eu son atelier parisien que d'octobre 1882 à novembre 1883. On lui doit d'ailleurs un portrait de Victor Hugo, pris à la même époque.

Le long visage barbu encadré de cheveux raides d'Auguste Vacquerie est connu par les autoportraits, par les clichés pris par Charles Hugo, et par les caricatures de ce personnage d'une intégrité morale incontestée que les railleurs surnommaient « *le reflet de l'astre* ».

Alors qu'il apparaît sur la plupart des photographies la mine triste, sinon funèbre, il présente ici un visage presque souriant, empreint d'une grande douceur, l'air rêveur sous son haut front dégarni.

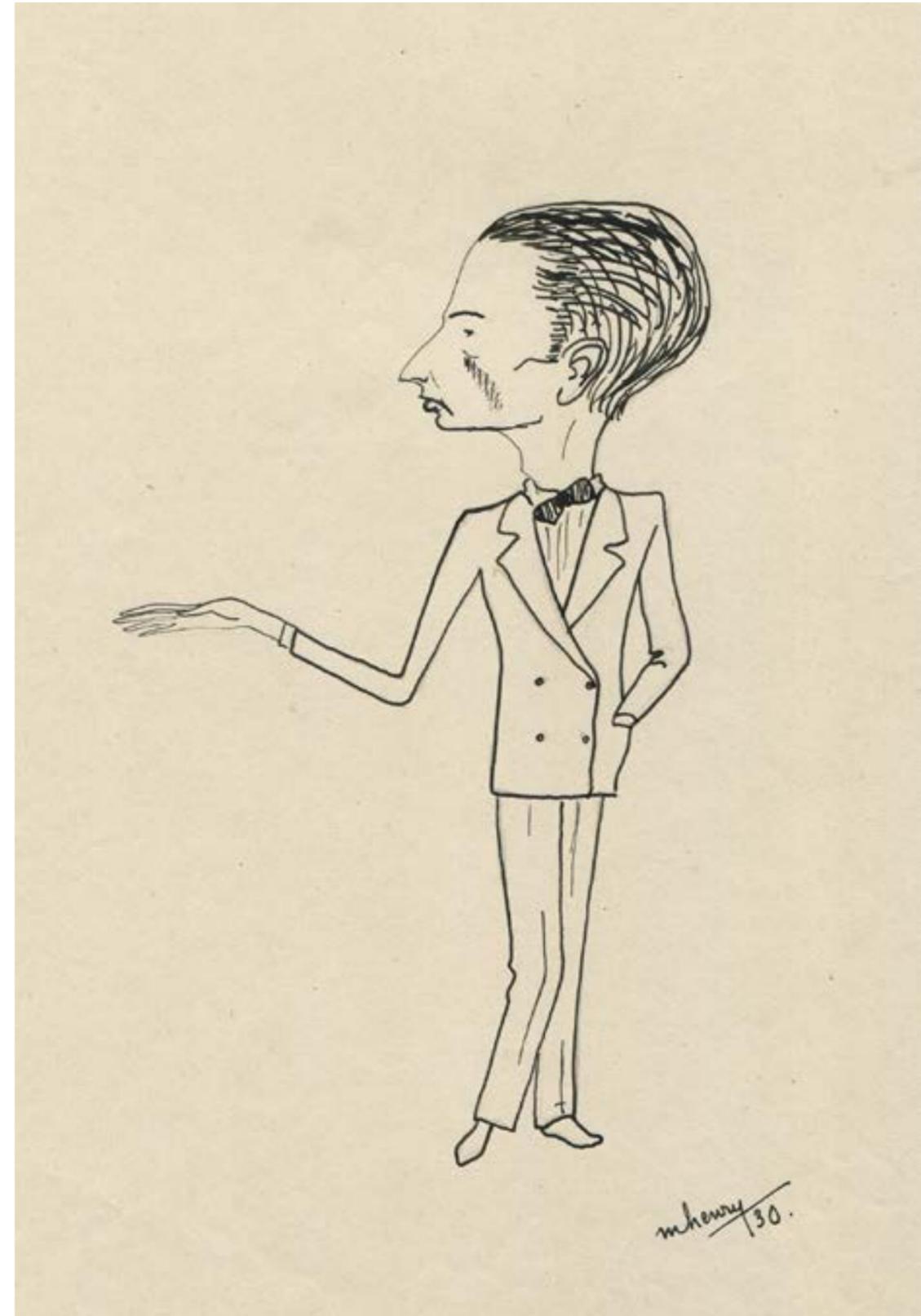


Portrait en pied de Roger Vailland (27 x 21 cm), à l'encre noire sur 1 f. de papier vélin, signé et daté [19]30.

vendu

Roger Vailland par Maurice Henry

Le futur romancier est saisi en jeune dandy hautain et distant. L'artiste a parfaitement rendu la place particulière qu'occupait Vailland dans le groupe du Grand Jeu, moins profondément impliqué que Daumal et Lecomte et qui quittera le mouvement avant la parution du dernier numéro de la revue.

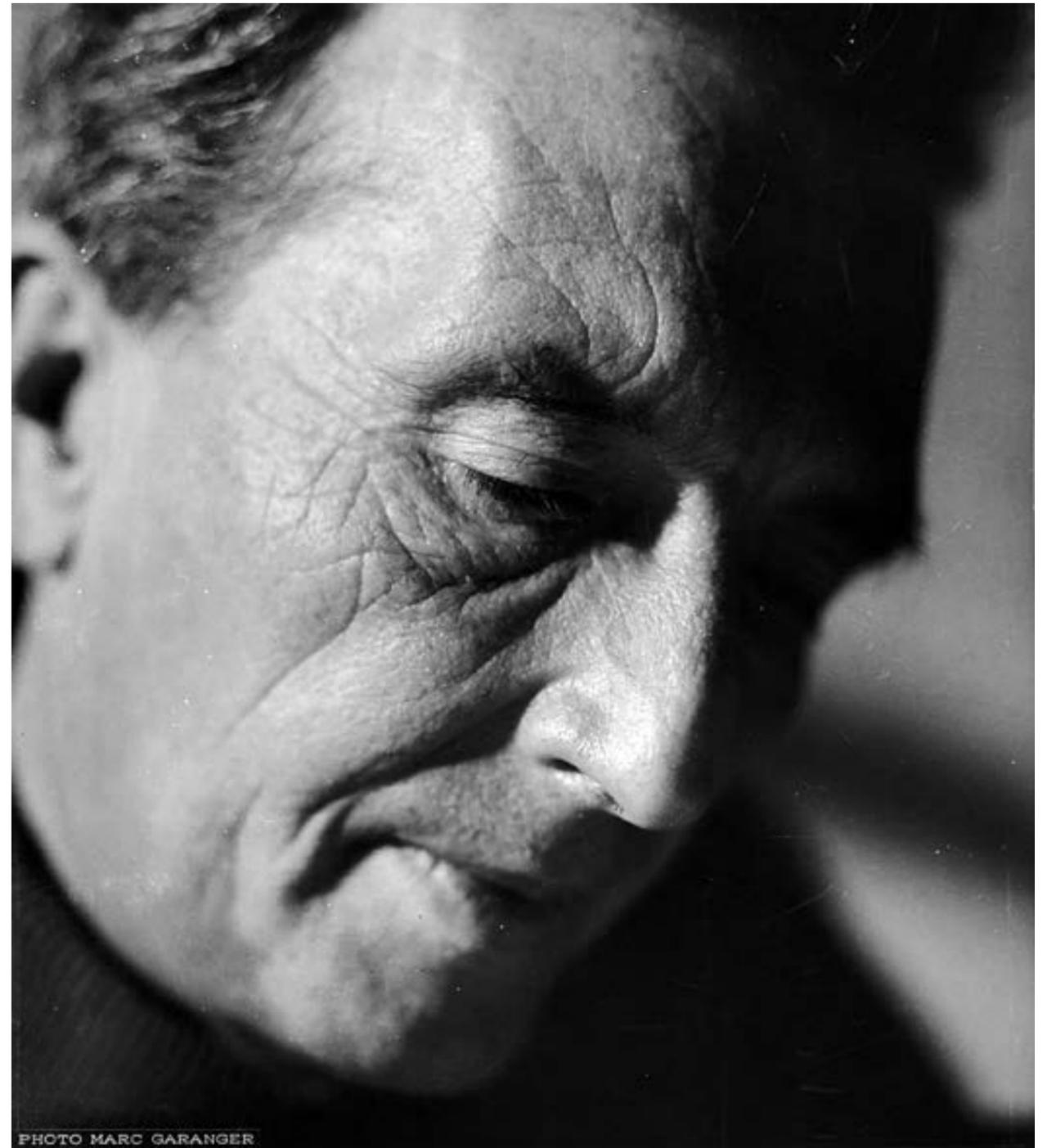


Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
27 x 23,5 cm. Nom du pho-
tographe en bas à gauche.

1 000 €

Roger Vailland par Marc Garanger

Marc Garanger, qui fut un ami de Roger Vailland, a laissé de nombreux portraits de lui. Le présent, qui se concentre sur le beau visage de l'écrivain, auquel les rides ajoutent un charme supplémentaire, frappe par sa gravité empreinte de douceur. Un profil d'aigle à la Beckett, avec davantage de sensualité peut-être dans la lèvre inférieure.



Vers 1860. Tirage argentique d'époque. 14,5 x 9,5 cm. Contrecollé sur le carton du photographe liseré de rouge avec le fac-similé de sa signature et son adresse. Piqûres et rousseurs.

400 €

Le marquis de Varennes par Nadar

Auguste Adrien Edmond de Goddes, marquis de Varennes (1801-1864), descendant d'une longue lignée d'aristocrates lettrés, était peintre et homme de lettres. On lui doit notamment un vaudeville : *Tout est bien qui finit bien* (1852), de *Simple Fables* (1853), un roman, *Pris au piège* (1854).

Nadar l'a dessiné dans son *Panthéon* sous le numéro 198.

Il offre sur ce beau portrait un regard un peu rêveur derrière son monocle, qui traduit une sensibilité bien perceptible.



Vers 1865-1870. Tirage albuminé d'époque. 9,6 x 6,3 cm. Montée sur carton portant l'inscription : « Photographie de la presse artistique / 123, rue Montmartre, Paris » et le nom du modèle.

2 200 €



Jules Vallès (photographie anonyme)

« J'ai la tête taillée comme à coups de serpe, les pommettes qui avancent et les mâchoires aussi, les dents aiguës comme celles d'un chien », écrivait Jules Vallès. Cette superbe photo capture toute la virulence du personnage. Si la pose et la mise de l'écrivain sont des plus classiques, le regard noir qu'il lance au photographe fait songer à un fauve prêt à bondir.

Il existe une photographie en pied prise par Nadar sur laquelle Vallès est vêtu du même manteau, mais le fauteuil sur lequel il est ici assis n'est pas le même que celui utilisé habituellement par le photographe. Magnifique tirage.



Jules Vallès par André Gill

Cette caricature a paru dans *La Lune* du 14 juillet 1867. André Gill, grand ami de Jules Vallès, collaborait au journal de ce dernier : *La Rue*. Pendant la Commune, Gill sera nommé conservateur du musée du Luxembourg.

Cette image célèbre fait référence à un article de Vallès sur Pierre-Roch Vignerot (1789-1872) et son tableau *Le Convoi du pauvre*. L'artiste a représenté l'écrivain en chien suivant le corbillard, une casserole accrochée à la queue.

Dans ses *Notes de voyage, Trois heures en ballon*, Vallès rapporte cette anecdote : « La directrice prend nos papiers et voit nos noms. Tableau ! Elle me dévisage. "Vous êtes.... (elle s'y reprend à deux fois) vous êtes M. ... Jules Vallès !" J'ai envie de dire non ; ma laideur va nuire à ma gloire ! J'hésite, je balbutie. "Oh ! je vous reconnais, monsieur. Je vous ai vu dans *La Lune*, vous étiez derrière un corbillard et vous traînerez une casserole. »

1867. Lithographie originale en couleurs. 14 x 16 cm.

600 €

Non daté (vers 1885 ?)
Plume, pinceau et encre de
Chine rehaussés d'aqua-
relle sur carton brun,
244 x 178 mm.
Dédicace à la plume et
encre de Chine dans la
partie inférieure gauche :
« À Léon Vanier hommage de
Bridet ».
Petit manque angulaire
dans le coin supérieur
gauche, légère cassure sur
la bordure gauche.

vendu

Léon Vanier par Boquillon Bridet

Beau portrait-charge original, très enlevé, demeuré semble-t-il inédit, représentant le célèbre éditeur des « Décadents » et « Symbolistes », Léon Vanier, à ses débuts. Son visage est encore très jeune et non marqué, affublé d'une moustache caractéristique ainsi que d'un minuscule bouc, selon la mode de l'époque ; son expression est intense et témoigne davantage de l'admiration du caricaturiste qu'elle ne relève de la « charge ».

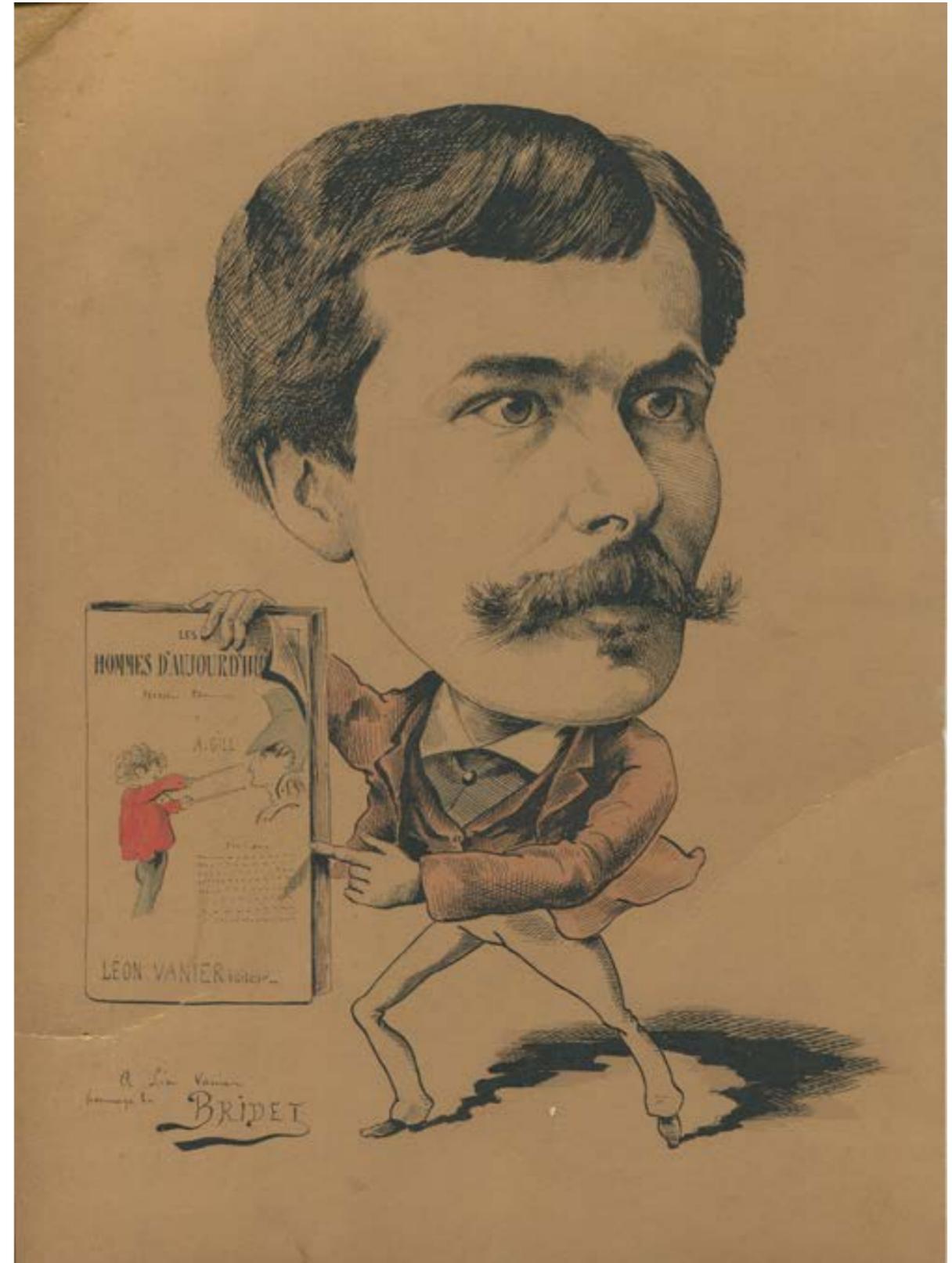
Le jeune éditeur habillé de manière élégante sans affectation brandit une publication qui devait le rendre célèbre : *Les Hommes d'aujourd'hui*. Son nom figure en lettres capitales au bas de la couverture « Léon Vanier éditeur » et l'illustration de couverture représente le caricaturiste André Gill, qui signa les portraits des 142 premiers numéros de cette feuille satirique, avant que Léon Vanier n'en reprenne l'édition à son compte en 1885. Le caricaturiste dont le visage est caché, est montré en train de prendre les mesures d'un buste en plâtre de Marianne.

Issu d'un milieu modeste, Pierre Léon Vanier (1847-1896) débuta très jeune comme commis à la librairie Gosset, vers 1862. Il se lance dans l'édition à partir de 1876 et, à partir de 1878, dans l'aventure poétique avec l'édition d'une revue néo-parnassienne, *Paris-Moderne*, dont le premier numéro paraît en mars 1881. Et « ce fut l'origine du Vanier hyper-littéraire », comme l'écrivit Verlaine dans la notice qu'il lui consacra dans sa propre collection « Les Hommes d'aujourd'hui ». Le tout premier numéro des *Hommes d'aujourd'hui*, publié par l'éditeur Cinqualbre, avait été consacré à Victor Hugo en 1878, et comportait un portrait-charge d'André Gill.

Ce portrait charge contient donc en fait un double hommage, à Léon Vanier, d'abord, mais aussi, plus discret, à André Gill. Il a été réalisé par un des dessinateurs les plus obscurs de cette époque, dont le nom est associé à celui de Gill et Vanier dans la reprise par ce dernier du *Bulletin de vote* du premier, autre feuille satirique, dont Bridet dessina les portraits de couverture des 50 numéros publiés en 1886.

Nous ne savons que fort peu de choses sur Boquillon Bridet, sinon qu'il figura à l'exposition des Arts Incohérents de 1884 avec deux œuvres, dont un mémorable *Porc trait par Van Dyck*.

La notice du catalogue l'y présente en ces termes : « BRIDET (Boquillon), caricaturiste, né à Paris, élève de sa tante, renonce à ses œuvres, mais pas à ses pompes. — 4, rue de Calais. »



Non daté (1886).
Plume, pinceau et encre de
Chine sur carton brun,
30 x 20,6 cm.
Inscription « Gabriel
Cazals » dans la partie
inférieure gauche.
Titre et sous-titre à
l'encre en bord inférieur.
Renforts et restaurations
anciennes dans la par-
tie supérieure. Minimes
fentes.

vendu

Léon Vanier par Coll-Toc

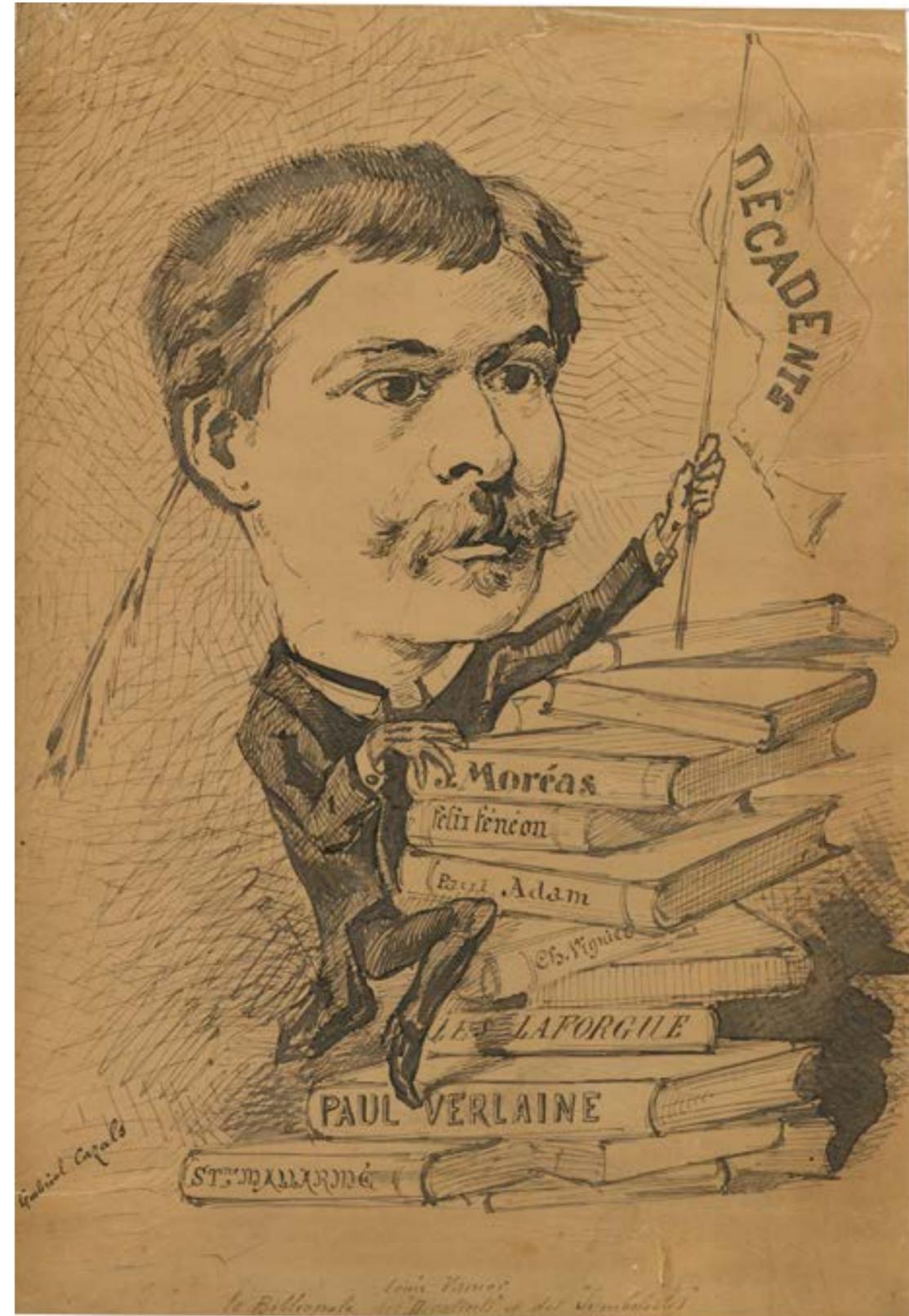
Portrait-charge original signé de Léon Vanier sous-titré : « le Bibliopole des Décadents et des Symbolistes ».

Superbe dessin original, demeuré semble-t-il inédit, représentant en caricature le célèbre éditeur de Verlaine placé chevauchant une « barricade » faite de livres empilés, aux dos desquels se lisent les noms de Moréas, Fénéon, Adam, Vignier, Laforgue, Verlaine et Mallarmé. Il porte une plume fichée sur l'oreille et brandit un étendard sur lequel on peut lire le mot « Décadents » en lettres majuscules.

Ce dessin est en fait une autre version de celui qui parut dans *La Nouvelle Lune* du 8 août 1886. Dans la version publiée, Vanier, dont les traits sont exactement identiques, tient une grande plume à la main. Ses publications, parmi lesquelles on retrouve les œuvres de Verlaine, *L'Après-midi d'un faune* ou *Les Déliquescences d'Adoré Floupette*, s'inscrivent sur un long placard qui se déploie de chaque côté de sa silhouette.

L'inscription Gabriel Cazals que l'on voit en bas à droite n'est pas une signature, mais probablement une marque d'appartenance. Le dessin est en effet signé Coll-Toc dans le journal.

Ce pseudonyme recouvre l'association d'Alexandre Collignon et Georges Tocqueville, duo de caricaturistes qui œuvra pour le *Charivari* ou la *Lanterne*.

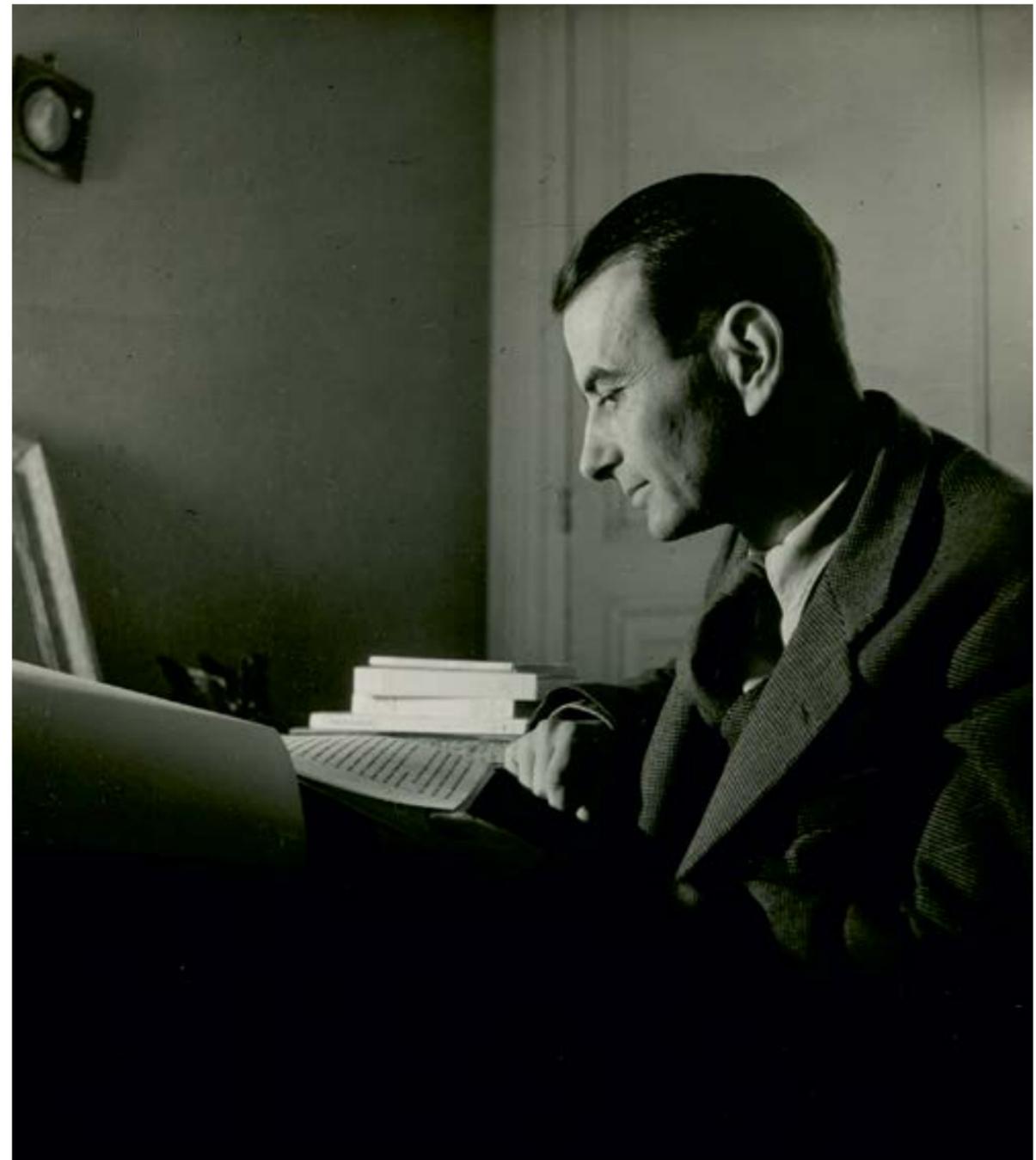


Fin des années quarante. Tirage argentique d'époque. 21 x 18 cm. Cachet rouge du photographe au dos.

2 500 €

Vercors par Robert Doisneau

Superbe portrait de Vercors, penché sur un livre. L'image frappe par son atmosphère de paix. Le visage serein, attentif, l'écrivain est tout entier à sa lecture, l'œil éclairé, une grande douceur dans l'expression, comme extrait du monde extérieur.



Vers 1890. Dessin original. Plume et crayon rehaussé. Légendé et signé en bas à droite. 19 x 12 cm.

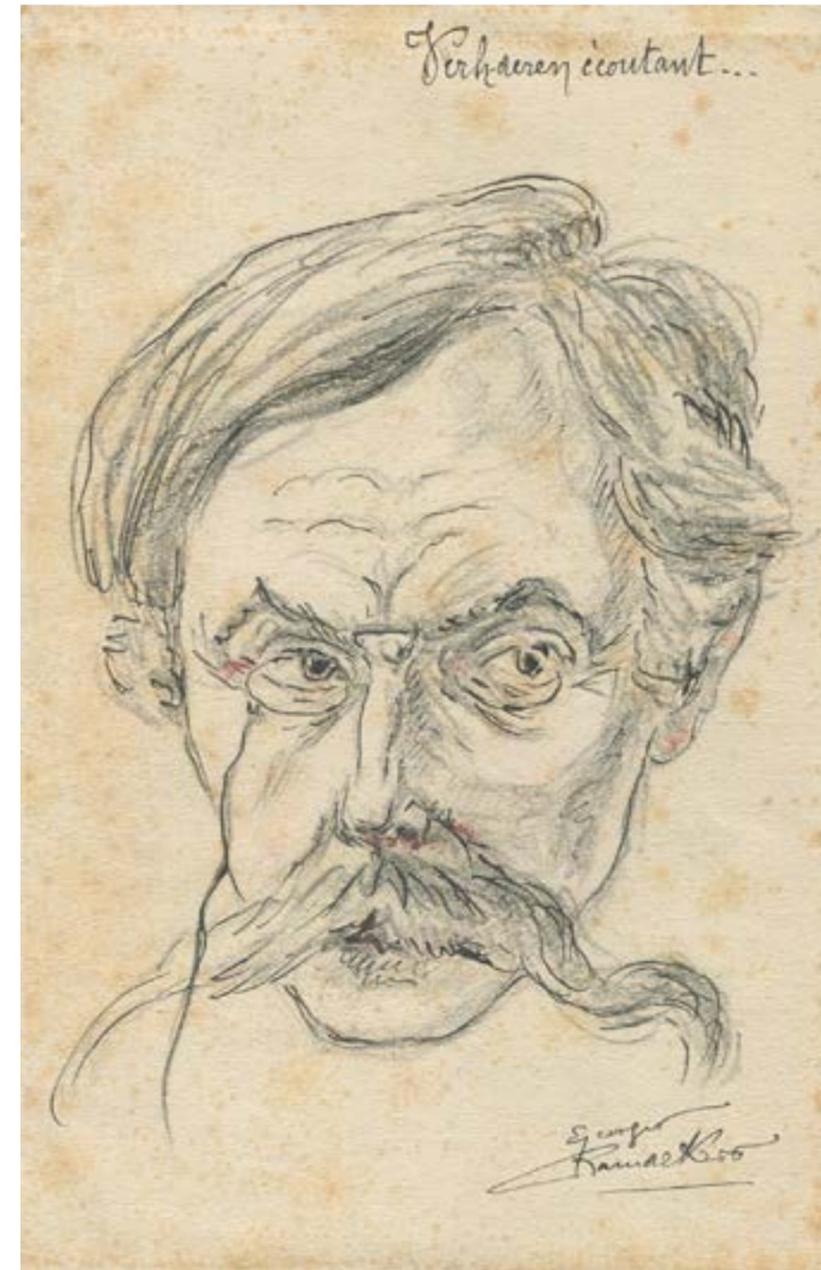
3 200 €

Emile Verhaeren par Georges Ramaekers

Fine représentation du poète.

Georges Ramaekers (1875-1955) était un poète belge post-symboliste d'inspiration religieuse, auteur notamment du *Chant des trois Règnes* (1906) et des *Saisons mystiques* (1909). On lui doit aussi une étude sur Emile Verhaeren.

Ce dessin dénote un indéniable talent. Les traits un peu tourmentés du poète sont rendus avec fidélité, l'expression est attentive, concentrée, illustrant la légende : « *Verhaeren écoutant* ».



1949. Tirage argentique.
23,8 x 17,8 cm.
Inscriptions manuscrites
et tampon du photographe
au verso.

1 800 €



Boris Vian et Juliette Gréco par Georges Dudognon

Georges Dudognon (1922-2001) arpenta les rues et les cafés de Saint-Germain-des-Prés de 1945 à 1955 armé de son Rolleiflex, passant ses nuits dans les clubs de jazz.

La photographie, emblématique de cette époque, fut prise au club Saint-Germain en 1949. L'écrivain, vêtu d'un morceau de tissu blanc, une corde de pendu autour du cou, souffle les yeux fermés dans sa trompette, tandis que la chanteuse aux yeux mutins porte une « trompinette » à ses lèvres.



Alfred de Vigny par Nadar

Alfred de Vigny avait posé une première fois pour Nadar en décembre 1854-janvier 1855 (dans le même fauteuil que Nerval). En marge de ces séances, Nadar avait noté : « *Vigny. De loin jeune homme de 15 ans, de près ma mère Jezabel – petite cour comme Hugo – reçoit le jour – ne parle jamais de Hugo que par allusion – myope – ses habits faits à Londres.* »

Sur ces images, le « *Benvenuto Cellini du romantisme* », comme l'a surnommé Nadar, a perdu la superbe de sa jeunesse. Il apparaît un peu engoncé, un peu raide, comme intimidé. On le voit ici assis, de profil, les traits un petit peu empâtés, le regard éteint, un sourire débonnaire aux lèvres. La figure a cédé place à l'homme.

La plaque originale de cette photographie a disparu. Le cliché fut commercialisé sous forme de portrait-carte en 1861.

Superbe et rare tirage original très contrasté d'époque, comme pour les deux épreuves suivantes.

Reproduction : catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale, 1947, n° 73 et catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale 1963, n° 377.

Provenance : collection Jean-Louis Debauxe.

Vers 1860.
Tirage argentique
d'époque. 20,2 x 16,7 cm.
Encadrement moderne.

5 000 €

Vers 1860.
Tirage argentique
d'époque. 20,8 x 16,8 cm.
Encadrement moderne.

5 000 €

Alfred de Vigny par Nadar

Vigny est pris debout, le visage de face, le corps de trois quarts tourné vers la droite les bras croisés, tenant à la main l'emblème de sa profession : un porte-mine.

La plaque originale de cette photographie a disparu. Un contretype tardif fut réalisé par Paul Nadar à partir d'une épreuve où un manque au bas du gilet de Vigny a été grossièrement retouché.

Reproduction : catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale, 1963, n° 377.

Provenance : collection Jean-Louis Debaue.





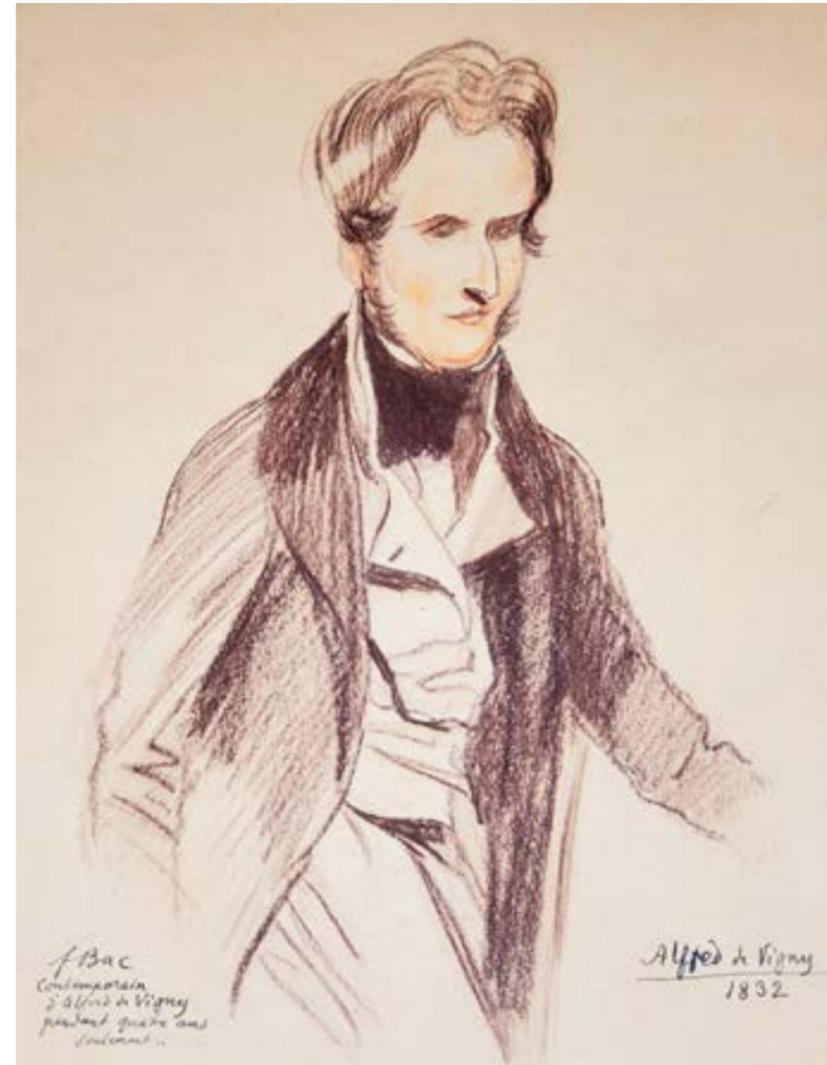
Vers 1860.
Tirage argentique
d'époque. 19,5 x 13,8 cm.
Encadrement moderne.

5 000 €

Alfred de Vigny par Nadar

Sur cette photographie, le sourire est plus accentué, les yeux s'éclairent d'un éclat rieur.

Provenance : collection Jean-Louis Debauve.



Sans date. Crayon
graphite et pastel. Signé
et légendé : « F. Bac,
contemporain d'Alfred de
Vigny pendant quatre ans
seulement...
Alfred de Vigny 1832 ».

850 €

Alfred de Vigny par Ferdinand Bac

L'admiration et le respect portés par Ferdinand Bac à Alfred de Vigny se lisent tant dans la légende que dans le dessin lui-même. Alors qu'il n'épargne guère ses modèles à l'ordinaire, Bac a représenté ici un Vigny presque idéalisé, en jeune homme romantique aux traits fins, marchant l'air perdu dans ses pensées.

Vers 1890. Héliogravure.
22,5 x 15 cm.

450 €

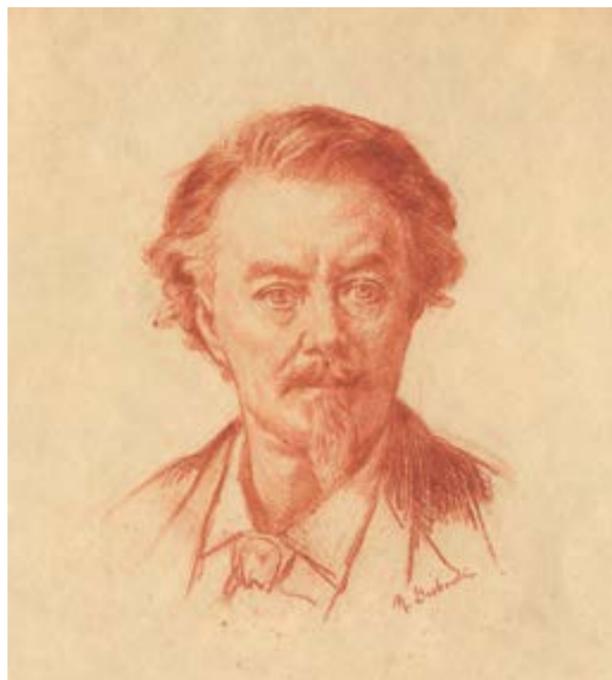
Auguste de Villiers de L'Isle-Adam d'après Jean-Baptiste Guth

Cette héliogravure a été réalisée d'après une aquarelle de Jean-Baptiste Guth (1855-1922). Villiers y est représenté à la fin de sa vie, en pied, en tenue d'intérieur, dans une longue robe de chambre, en train de lire une lettre ou un manuscrit à la lumière d'une haute fenêtre.

La noblesse des traits, l'expression un peu douloureuse, restituent parfaitement l'image qu'il a laissée à la postérité.



1892. Pointe-sèche tirée en bistre sur japon, signée dans la planche. 13 x 9 cm. A toutes marges : 37 x 28 cm.



Auguste de Villiers de L'Isle-Adam par Marcellin Desboutin

Ce portrait a servi de frontispice pour la deuxième édition de la plaquette de Stéphane Mallarmé consacrée à Villiers de L'Isle-Adam publiée chez Lacomblez en 1892.

Dans *La Plume* en 1903, Tristan Leclère a ainsi décrit le travail de Marcellin Desboutin (1823-1902) à la pointe-sèche : « *Desboutin prend sa pointe, grave le cuivre, le raie de traits fins et alertes ; et là, comme lorsqu'il peint, il ne garde rien des procédés habituels ; il n'ébarbe pas ses traits, mais profite de tous ces accidents pour obtenir des lignes plus grosses, des noirs.* »

Cette épreuve à grandes marges a appartenu à Stéphane Mallarmé, qui la conserva jusqu'à la fin de sa vie. L'intensité des liens qui unirent Mallarmé à Villiers de L'Isle-Adam, dont il fut l'ami, l'admirateur et l'exécuteur testamentaire, rend cette estampe particulièrement précieuse.

Provenance : Stéphane Mallarmé et par succession à Mme Paysant.

1 400 €



1936. Encre de Chine sur papier bristol. 29,7 x 25 cm. Légende à l'encre et indications manuscrites au crayon.

François Villon par Dubout

Ce dessin est l'une des illustrations du chapitre LXVI du *Pantagruel* illustré par Dubout publié en deux parties en 1936 et 1937 par Gibert Jeune dans la collection « Librairie d'amateurs ».

Le poète fait en effet plusieurs apparitions dans le livre. Il est ici présenté de façon grotesque, vu de dos, le crâne déplumé, le nez proéminent, le cou démesuré, les jambes squelettiques, appuyé sur un lourd bâton.

1 600 €

Aquarelle. Ovale.
18,5 x 14,5 cm.
Sous cadre de métal doré.

5 000 €



Elise Voïard par elle-même

Très délicat portrait d'une femme écrivain.

Elisabeth, dite Elise, Voïard (1786-1866) est l'auteur d'une œuvre abondante composée de traductions de l'anglais et de l'allemand (Schiller notamment), de romans historiques, d'ouvrages pour la jeunesse.

Sainte-Beuve la décrit comme « *une jeune personne, douée (...) du goût et du talent d'écrire, connue par plusieurs agréables ouvrages* ».

Nicole Cadène, dans *Femmes des Lumières et de l'ombre : un premier féminisme (1774-1830)*, se montre plus enthousiaste, parlant « *d'une traductrice inspirée, fine connaisseuse de la littérature allemande, romancière érudite, intellectuelle engagée dans les débats de son temps* », qui « *fut aussi une penseuse de la condition féminine, capable de subvertir les normes imposées aux femmes* ».

Quoi qu'il en soit de ses qualités littéraires, elle fut une artiste de talent, ainsi qu'en témoigne ce délicat autoportrait, d'une grande finesse de traits et qui dénote une parfaite maîtrise du drapé et de la transparence.



Louise de Vilmorin en compagnie de Max Ernst (photographie anonyme)

Louise de Vilmorin, dans la soixantaine, fait, comme toujours, très grande dame, avec sa boucle d'oreille et son collier de perles. La prise de vue légèrement par en-dessous renforce encore cette impression.

Elle est ici aux côtés de Max Ernst, gardant son profil d'aigle sous sa chevelure blanchie.

Années soixante. Tirage
argentique d'époque.
18 x 17,5 cm. Inscription
manuscrite au dos.

650 €



Années soixante. Tirage argentique d'époque. 17 x 24,5 cm. Tampon du photographe et annotations manuscrites au dos.

700 €

Louise de Vilmorin et Max Ernst par Cheney

Les mêmes lors d'une exposition, leurs deux profils en miroir. Il ne s'agit pas seulement d'une réunion mondaine. Louise de Vilmorin et Max Ernst se connaissent depuis les années trente. Elle écrira dans *Minotaure* à l'instigation de l'artiste et réalisera son portrait.



1959. Tirage argentique d'époque. 23 x 16,5 cm. Tampon du photographe et du *Parisien libéré* au dos. Petit manque argentique au milieu.

500 €

Louise de Vilmorin par Zalewski

L'écrivain est photographiée ici dans l'une des pièces de son château de famille, à Verrières-le-Buisson. Agenouillée sur une banquette, elle pose le bras sur un piano à queue ; derrière elle un immense portrait équestre de Louis XIV. On est assez loin de la mansarde du poète.

Huile sur toile,
49,5 x 59 cm, restaurée
et ré-entoilée au XIX^e
siècle, cadre mouluré
de la même époque (avec
petits manques).

125 000 €

Voltaire d'après Quentin de La Tour (école française du XVIII^e siècle).

Inestimable portrait, émanant vraisemblablement de Voltaire lui-même.

Célèbre portrait de Voltaire à quarante ans, copie sur toile du pastel exécuté par Quentin de La Tour en 1734, qui devint le portrait officiel du vivant de Voltaire et celui que conservera de lui la postérité, le portrait, en tous les cas, que l'auteur de *Candide* adressait à ses amis les plus proches, sous forme de copie sur toile ou au pastel, ou encore gravé sur médaillon.

Le pastel original de La Tour (qui en exécuta vraisemblablement deux de sa main : un pour le modèle, l'autre pour lui-même) a été irrémédiablement perdu. Parmi les quelques copies effectuées sur la commande de Voltaire pour être offerts en cadeau, seule une huile sur toile (hauteur : 51cm, n° d'inventaire 1983 : 7.33), conservée au Musée Antoine-Lécuyer de Saint-Quentin, et un pastel (à propos duquel un doute subsiste sur l'époque d'exécution), conservé dans la maison de Voltaire à Ferney, nous sont aujourd'hui connus. Le portrait à l'huile sur toile conservé au château de Versailles, et qui est systématiquement reproduit aujourd'hui, n'est qu'une copie tardive, commandée vers 1830 par le roi Louis-Philippe.

Sur la copie de Versailles, un détail apparaît qui ne figure pas sur les copies XVIII^e de Ferney et Saint-Quentin : le livre à demi ouvert que tient Voltaire porte la mention « Chant V », alors que sur les copies XVIII^e la page du livre est dépourvue de toute inscription. Cette inscription provient en fait de la gravure réalisée par Cathelin pour le frontispice des Œuvres Complètes de Voltaire, éditée à Genève en 1775 (« Chant V » pour *La Henriade*, premier ouvrage de ces Œuvres).

La présente huile sur toile est donc d'une insigne rareté, pouvant être considérée comme la deuxième huile du XVIII^e connue aujourd'hui dans le monde, avec celle de Saint-Quentin.

Cette copie due à la main talentueuse d'un anonyme, puis restaurée et ré-entoilée au XIX^e, fut exposée dans la « Galerie des Portraits Nationaux » à l'Exposition Universelle de 1878, sous le n° 222 ; ainsi que l'indique l'étiquette de l'époque collée (et, depuis, en partie déchirée) entre le dos du cadre et le dos du tableau.

A. Bernard et G. Wildenstein, dans leur ouvrage *La Tour, la Vie et l'Œuvre de l'artiste* (Paris, 1928, p.171), font état d'une copie peinte du Voltaire qui aurait appartenu au XIX^e siècle à un certain comte de Bizemont ; sans doute un descendant du dessinateur et graveur André-Gaspard de Bizemont (1752-1830), qui fut élève de Gaucher et grava à l'eau-forte un grand nombre de pièces. Celui-ci fut également pendant plusieurs années directeur du musée d'Orléans. Peut-être s'agit-il ici de la copie ayant appartenu à ce Bizemont.



Voltaire par Mathias-Antoine de Wyl

Etonnant et attachant portrait de Voltaire.

L'histoire de ce portrait longtemps disparu est bien documentée. L'Académie française a réclamé un portrait à l'écrivain. Dans une lettre à d'Argental du 5 janvier 1758, Voltaire écrit : « *Pour comble de bénédiction, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel. Il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayon. Vous aurez l'original mon cher et respectable ami, cela est bien juste* ».

Dans une autre lettre à sa nièce, Marie-Elisabeth de Dompierre, il revient sur cette affaire : « *Il y a dans Lausanne un peintre de passage qui peint en pastel aussi bien que vous : quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre et être complaisant* ».

Mais le philosophe sera déçu du résultat. Dans une lettre postérieure à d'Argental, le peintre devient « un gros et gras Suisse Barbouilleur en pastel qu'on m'avait vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne il y a six semaines en bonnet de nuit et en robe de chambre ».

Pourtant, Voltaire conclura de façon philosophique : « *J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait. Croyez-moi. Le peintre n'est pas bon je l'avoue, mais il n'est pas flatteur. Faites en faire mon cher ange une copie pour l'académie. Qu'importe après tout que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non. Les portraits sont une chimère, comme tout le reste.* »

Ce pastelliste de Lausanne se nomme Mathias-Antoine de Wyl et il terminera sa carrière comme « chimiste ». Dans une lettre bien postérieure à Voltaire, Thériot lui écrit qu'il a rencontré « *ce peintre et chimiste qui a fait votre portrait et qui possède une eau dont la vertu et l'usage opèrent des guérisons surprenantes* ». Mais l'Académie de médecine est plus réservée, qui note « *De Wyl, ci-devant peintre puis charlatan* ».

Le portrait fut donc offert par Voltaire à d'Argental. Une note inscrite au dos du tableau retrace ses provenances successives : il fut offert par d'Argental à Mme de Vimeux, sa parente, qui l'échangea avec M. Reynaud-Rigny ; lequel le donna à M. Bodin ; lequel l'offrit à son tour à son ami M. Bonvalet en 1860.

Examinons à présent ce fameux portrait. Voltaire y est montré en robe de chambre, un mouchoir sur la tête (c'était la mode à cette époque et l'on peut songer au fameux portrait de Fontenelle par Rigaud). Le philosophe a un air juvénile et son rictus habituel est ici plus proche du sourire. La malice se lit dans ses yeux pétillants, donnant à l'ensemble un côté « enfant farceur » des plus étonnants. Il s'agit incontestablement de l'une des images où le philosophe apparaît le plus au naturel.

Pastel monogrammé au dos
« d. W » et daté « 1758 »
(inscription en partie
effacée). 47 x 36,3 cm.
Cadre orné.

115 000 €



Voltaire par Jean Huber

Rare portrait inédit de l'ermite de Ferney le montrant à sa table de travail. Portrait tout à fait typique de celui qui fut durant 20 ans son portraitiste officiel, et le seul autorisé à le représenter.

Voltaire est représenté assis à sa table de travail en train de rédiger une lettre, sur laquelle on peut lire la date du 1^{er} novembre. Au-dessous de la feuille dépasse une autre feuille sur laquelle on peut lire le sous-titre de *Candide* : « L'optimiste ». Devant lui, sur sa table quelques volumes sont empilés dont *La Henriade* ; un nécessaire à écrire, un encrier, un plumier, une feuille froissée. Dans le fond un grand rideau et les ouvrages de sa bibliothèque ; une statue représentant un ange sonnante du cor sur un socle antique. Voltaire est coiffé de son célèbre bonnet, porte une robe de chambre fourrée, un gilet et un foulard noué autour du cou. Il a la tête tournée vers la gauche, les yeux songeurs ; aux lèvres, son éternel rictus. L'ensemble est bordé d'un large médaillon ornamental.

Ce portrait fut sans doute réalisé en vue d'une estampe.

Peintre suisse curieux, Jean Huber (1721-1786), venu à la peinture par l'art des silhouettes découpées (qu'il était capable de réaliser, dit-on les mains derrière le dos), il faisait partie du Grand Conseil des Deux Cents de la ville de Genève. En 1754, il fit la connaissance de Voltaire, de qui il s'attacha à illustrer les actes familiaux (d'où son surnom d'Huber-Voltaire). Il a réalisé une impressionnante quantité de portraits du seigneur de Ferney : scènes champêtres ou de la vie domestique (Voltaire plantant des arbres, chevauchant un cheval ou le corrigeant ; Voltaire au lever, déjeunant, jouant aux échecs, etc.) pendant vingt ans jusqu'à la mort de l'écrivain, Huber demeura l'unique portraitiste autorisé à le représenter. A partir de 1770, il peignit une série de toiles pour Catherine II de Russie, *La Voltairiade*, dont il en subsiste 8 au musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg ; il réalisa également des estampes, toujours sur le même thème de Voltaire, dont une célèbre eau-forte intitulée *Différens airs en trente têtes de Mr de Voltaire*. Parmi ces Trente têtes, l'une d'elles est proche par l'expression de celle du présent dessin (cf. reproduction de l'estampe dans l'Album Voltaire de la Pléiade, pp. 206-207). En même temps, ce dessin peut être rapproché de plusieurs autres œuvres de Huber : *Voltaire à sa table de travail* (1775, British Museum) par la pose, l'attitude, le visage et le regard, les vêtements et le livre posé devant lui (qui ressemble assez fortement à celui-ci) ainsi que par la technique du dessin.

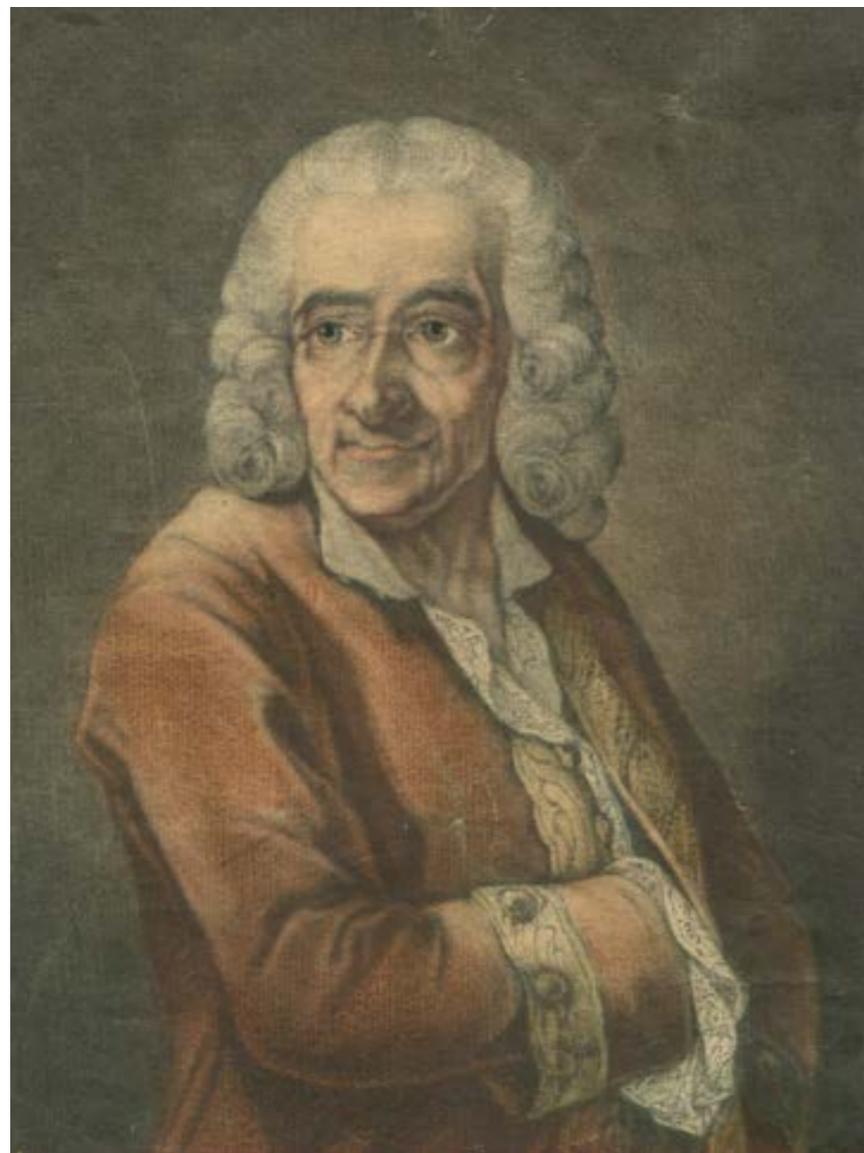
Les portraits originaux de Voltaire, surtout d'après nature, sont très peu courants. Gustave Desnoireterres, dans son *Iconographie voltairienne*, le confirme, surtout à partir de 1749 et surtout à partir de son installation à Ferney.

Magnifique dessin parfaitement abouti rendant bien présent le philosophe.



Vers 1775. Dessin à la plume (29 x 34cm), encre noire et lavis gris sur papier au filigrane « Honig & Zonen ». Tout petit manque dans la marge du cartouche. Encadrement ancien, baguette moulurée et dorée (quelques petits défauts), marie-louise et sous-verre plus récents.

45 000 €



Voltaire par Gautier d'Agoty

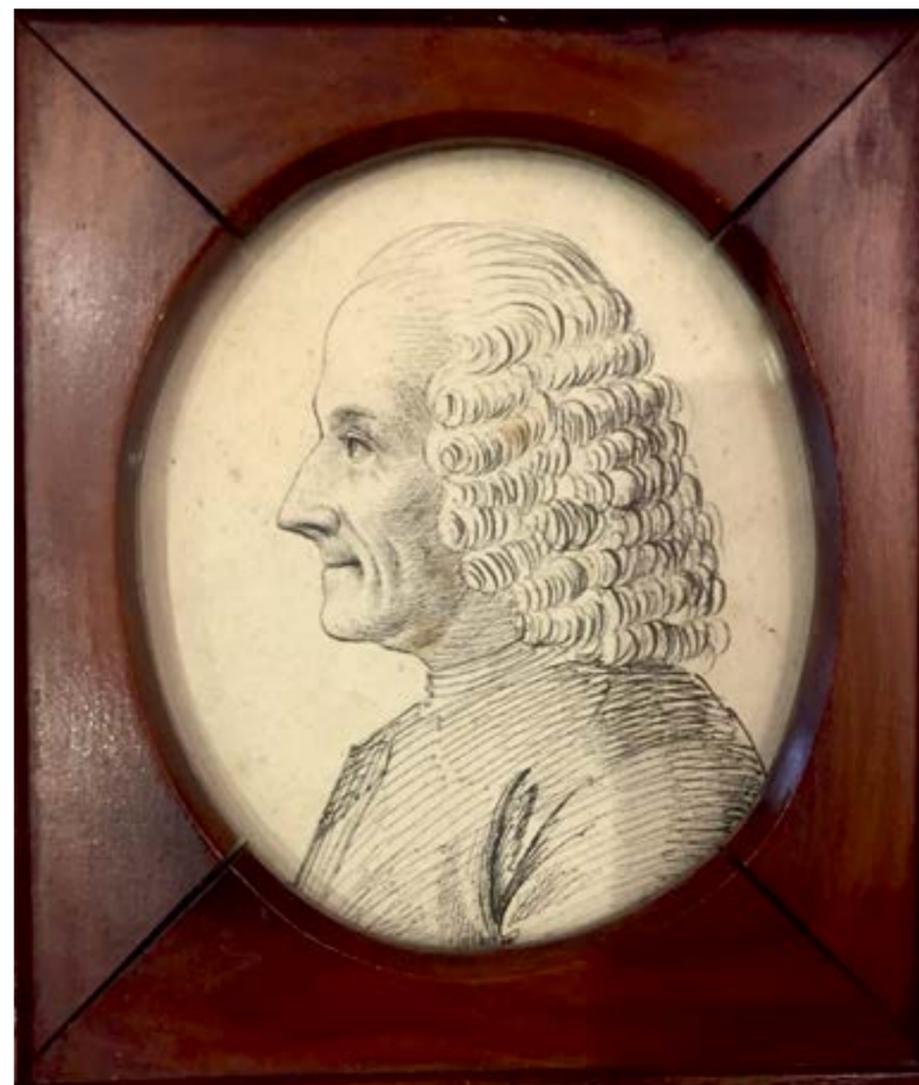
1772. Gravure à la manière
noire tirée en couleurs.
21 x 15,5 cm.

1 500 €

Cette estampe a été réalisée par Jacques-Fabien Gautier-Dagoty, d'après un dessin de son fils Jean-Baptiste-André.

Le procédé utilisé est la manière noire, qui permet d'obtenir des gris en dépolissant la plaque de cuivre, sans avoir recours aux hachures. Pour le tirage en couleurs, quatre plaques (une par couleur) sont réalisées.

Le portrait de Voltaire ainsi obtenu diffère sensiblement des représentations que l'on a du philosophe à la fin de sa vie. Plus viril, plus majestueux aussi, il n'a rien du vieillard ricanant mais offre au contraire un beau regard un peu triste, rêveur, plus compatissant que sardonique.



Voltaire (dessin anonyme)

Un portrait de l'époque exécuté d'une plume fine et sûre. Le philosophe est représenté de profil, entre deux âges. L'expression de sa bouche commence à prendre le pli qui ira en s'accroissant à la fin de sa vie, mais le regard franc et clair (assez semblable à celui que l'on voit sur le portrait par Gautier d'Agoty ci-contre), le front haut lui confèrent une allure noble et sérieuse.

Dix-huitième siècle. Plume
et encre sur papier.
9,5 x 7,5 cm. Sous cadre
de bois Inscription
manuscrite ancienne
« *Voltaire* » au dos.

2 400 €



Voltaire, buste d'après Houdon

Epreuve en plâtre patiné, au revers le cachet en cire rouge de l'atelier Académie de peinture et de sculpture Houdon sculp. Base ronde à piédoche. H : 46,5 cm.

25 000 €

Voltaire, revenu à Paris, avait consenti à poser pour Houdon quelques mois avant sa mort. L'artiste en sculpta par la suite plusieurs représentations, en perruque et tête nue, reproduites en différentes matières. Ce portrait tête nue est indiscutablement le plus saisissant. L'expression des yeux et des lèvres garde sa vivacité et, sous le front immense, passe toute l'acuité de l'esprit du philosophe.

Le modèle en marbre portant l'inscription « *le premier fait par Houdon 1778* » est conservé au musée des Beaux-Arts d'Angers.



Voltaire et Frédéric II par Pierre-Charles Baquoy d'après Nicolas André Monsiau

Cette gravure a été réalisée d'après un tableau peint par Nicolas André Monsiau (1754-1837) en 1824. Elle est l'œuvre de Pierre-Charles Baquoy (1759-1837).

La scène se passe vers 1750. Le philosophe, à sa table de travail, plume à la main, accueille le souverain qui se penche vers lui d'un air attentif. La grâce et la finesse du burin de l'artiste excellent à rendre les moindres détails du décor. Les traits de Voltaire sont idéalisés, à la façon d'une allégorie. Mais, au second plan, un soldat tentant de dompter un cheval rétif, rappelle la violence sourde qui marqua les rapports des deux hommes, corrigeant la légende quelque peu idyllique.

1825. Burin sur cuivre. 55,5 x 41 cm.
A toutes marges : 59 x 44 cm. Lettre : sous la gravure à gauche « peint par Monsiau », à droite « Gravé par P. Baquoy ». En bas « A Paris chez l'Auteur. Rue Sainte-Hyacinthe-St-Michel n° 2. Imprimé par Chardon Père. Déposé à la Direction ». Légende : « *Voltaire retiré à Postdam dans le palais du roi de Prusse est comblé d'honneurs et de bienfaits sans autre assujettissement que celui de passer quelques heures avec le Roi pour corriger ses ouvrages et lui apprendre les secrets de l'art d'écrire.* »

1 500 €

Le salon de Voltaire à Ferney (attribué à Louis Aubert)

Cette vue large et calme montre le salon de Ferney. Voltaire avait acheté le château en 1758 et l'habita de 1761 jusqu'au moment où il partit pour Paris en 1778, quelques semaines avant sa mort. Le salon est situé au rez-de-chaussée, au sud.

Tout dans cette image respire la paix et la sérénité. Une fenêtre et une porte-fenêtre ouvrent de deux côtés sur les jardins. Le papier peint est orné de liserés floraux bleus. Sur la droite, au-dessus d'un miroir et d'une cheminée sur laquelle sont posés des bibelots, trône un portrait féminin. Une cage à oiseaux est suspendue en haut de la porte-fenêtre. A gauche, une bergère et canapé. Au centre, une table sur laquelle est jetée un étoffe.

Le salon, de très belles proportions, a ses murs recouverts dans le bas de jolies boiseries tandis que la partie supérieure est tapissée de papier jaune vif à décor de feuillage en ramures. Le plafond, à double corniche, est décoré d'un caisson ovale entourant des feuillages de stuc. Une cheminée très ornée accueille des bibelots ainsi qu'une pendulette ; elle est surmontée d'une large glace encadrée au-dessus de laquelle figure un grand portrait de femme lui aussi dans un cadre doré. Une large porte à double battant à petits carreaux est ouverte, comme la grande fenêtre, sur le paysage environnant où l'on aperçoit le Salève. Au premier plan, à gauche le célèbre fauteuil et la canne de Voltaire semblent attendre le retour du maître de maison. La scène, très lumineuse, respire la quiétude d'une fin de journée ensoleillée.

A droite, dans un angle, Madame Denis, assise dans un fauteuil, est absorbée à un ouvrage de couture ; près d'elle, les chiens de Voltaire sont couchés. Cette fragile silhouette, un peu perdue dans cette grande pièce, a quelque chose d'émouvant.

Selon les spécialistes il pourrait être attribué à Louis Aubert (1720-ca 1790), qui fut aussi musicien. Son style, écrit Neil Jeffares, le rapproche de l'école hollandaise, avec des effets de lumière du jour dans les scènes d'intérieur.

Le peintre a restitué de manière fidèle l'intérieur d'une demeure de l'époque, fait assez rare. Il a certainement voulu immortaliser le lieu où Voltaire aimait séjourner et plus particulièrement la pièce où il devait aimer recevoir ses amis et qui contenait ses objets familiers.

Bien qu'absent, l'écrivain est indirectement présent par ce climat de sérénité qui fut celui de son vieil âge, lorsqu'il fut devenu, après une vie de tant de combats intellectuels et de tumultes, le patriarche de Ferney.

Au-delà de l'intérêt documentaire de l'image, le tableau exprime toute la « douceur de vivre » au temps des lumières.



Huile sur toile.
58 x 83cm, à vue,
encadrée.
Sans date ni signature.
(Vers 1750).

Anciennes collections
Château de Grandson, puis
comtesse Quaranta di
Zullino, puis Théodore
Bestermann (vente Sothe-
by's 11 juin 1968, n°167),
puis Robert Gérard.
Tableau exposé en 1978
(« Voltaire voyageur de
l'Europe », Musée de l'Île
de France, château de
Sceaux, n°237).
Exposition « Voltaire »,
Bibliothèque Nationale,
1979, n° 451.
Tableau reproduit dans
l'album « Voltaire »,
bibliothèque de la
Pléiade, 1983, n°309.
Jean-Paul Clébert, *Les
Hauts Lieux de la littéra-
ture en Europe*, repr. en
couleurs, p. 19.
Encadrement ancien.

60 000 €

Vers 1871. Tirage d'époque
au charbon (270 x 217 mm).
Cachet à froid "Braun &
Cie" en bas à droite de
l'image.

5 000 €

Richard Wagner par Adolph Braun Richard

Wagner est sans doute le plus écrivain des musiciens. On sait qu'il composa lui-même les livrets de ses grands opéras, mais à côté de ces poèmes, son œuvre en prose compte de très nombreux textes de tous genres : autobiographie (*Ma vie*), souvenirs (*Un musicien allemand à Paris*) ou textes théoriques (*L'Œuvre d'art de l'avenir*).

Né à Besançon en 1812, Adolph Braun s'installa en 1847 près de Mulhouse où il réalisa une célèbre série, *L'Alsace photographiée* (1858-1859) qui lui valut le titre de photographe de l'Empereur. Il se spécialisa par la suite dans la reproduction photographique d'œuvres d'art et mourut en 1877 à Mulhouse.

Cette photographie fait partie d'une série de plusieurs portraits pris autour de 1870, qui comptent parmi les plus célèbres du compositeur et fixent en quelque sorte son image pour la postérité.

Le musicien est vêtu de sa célèbre veste de chambre d'intérieur de velours noir au large col damassé et coiffé de son éternel béret de velours. Ses cheveux flottent sur son cou et ses larges favoris rappellent la période romantique.

Richard Wagner est assis sur une chaise, de profil, son regard d'aigle tourné vers la gauche.

Adolphe Braun a utilisé pour réaliser cette image la technique du tirage au charbon, procédé coûteux mais qui permet des résultats remarquables, donnant aux noirs-bruns un effet pictural et une chaleur sans égale.



Vers 1871. Tirage d'époque
au charbon (270 x 217 mm).
Cachet à froid "Braun &
Cie" en bas à droite de
l'image.

5 000 €

Richard Wagner par Adolph Braun

Cette photographie appartient à la même série que la précédente. Mais elle parvient mieux encore peut-être à capturer l'essence de la personnalité de Richard Wagner.

Le musicien est cette fois saisi de trois quarts, fixant le spectateur d'un regard perçant, la bouche pincée au point que sa lèvre inférieure disparaît entièrement. Il a la main gauche plongée dans le col de sa veste et jette au spectateur un regard de défi. La conscience de son génie, les épreuves qu'il a traversées, sa fierté se lisent dans toute son attitude.

Une image iconique de Richard Wagner d'un tirage et d'un format exceptionnels.



Reproduction photographique d'un portrait de Wagner avec dédicace autographe signée rapportée sur le montage. Genève, 8 février 1866. Dimensions de la photo : 42,8 x 30,5 cm ; dimensions du montage : 59 x 45,5 cm.

7 500 €

Richard Wagner par Friedrich Bruckmann

Cette photographie de très grandes dimensions a été prise par l'éditeur Friedrich Bruckmann, ancien étudiant en art, qui avait fondé une maison d'édition à Munich. Il publia dans les années 1870-1880 une *Galerie deutscher Tondichter*, série de reproductions de portraits de musiciens allemands, dont Mozart, Beethoven, Mendhelson et Wagner.

Il avait chargé le peintre Carl Jäger (1833-1887) d'exécuter à la grisaille des portraits des compositeurs, d'après des photographies ou des tableaux. Friedrich Bruckmann les photographiait ensuite et ce sont ces photographies qui furent reproduites dans le volume imprimé. Le présent document constitue un tirage original albuminé du portrait.

Il montre le compositeur en buste âgé d'une cinquantaine d'années, légèrement de trois quarts, vêtu d'un manteau à col de velours passé sur une veste, une cravate nouée autour d'un haut faux-col blanc. Ses cheveux sont blancs, tout comme son mince collier de barbe.

Avec son haut front marmoréen, son regard intense, sa bouche serrée, le visage du compositeur dégage à la fois énergie et sérénité.

La photographie est collée sur un feuillet cartonné de montage imprimé avec le nom du compositeur.

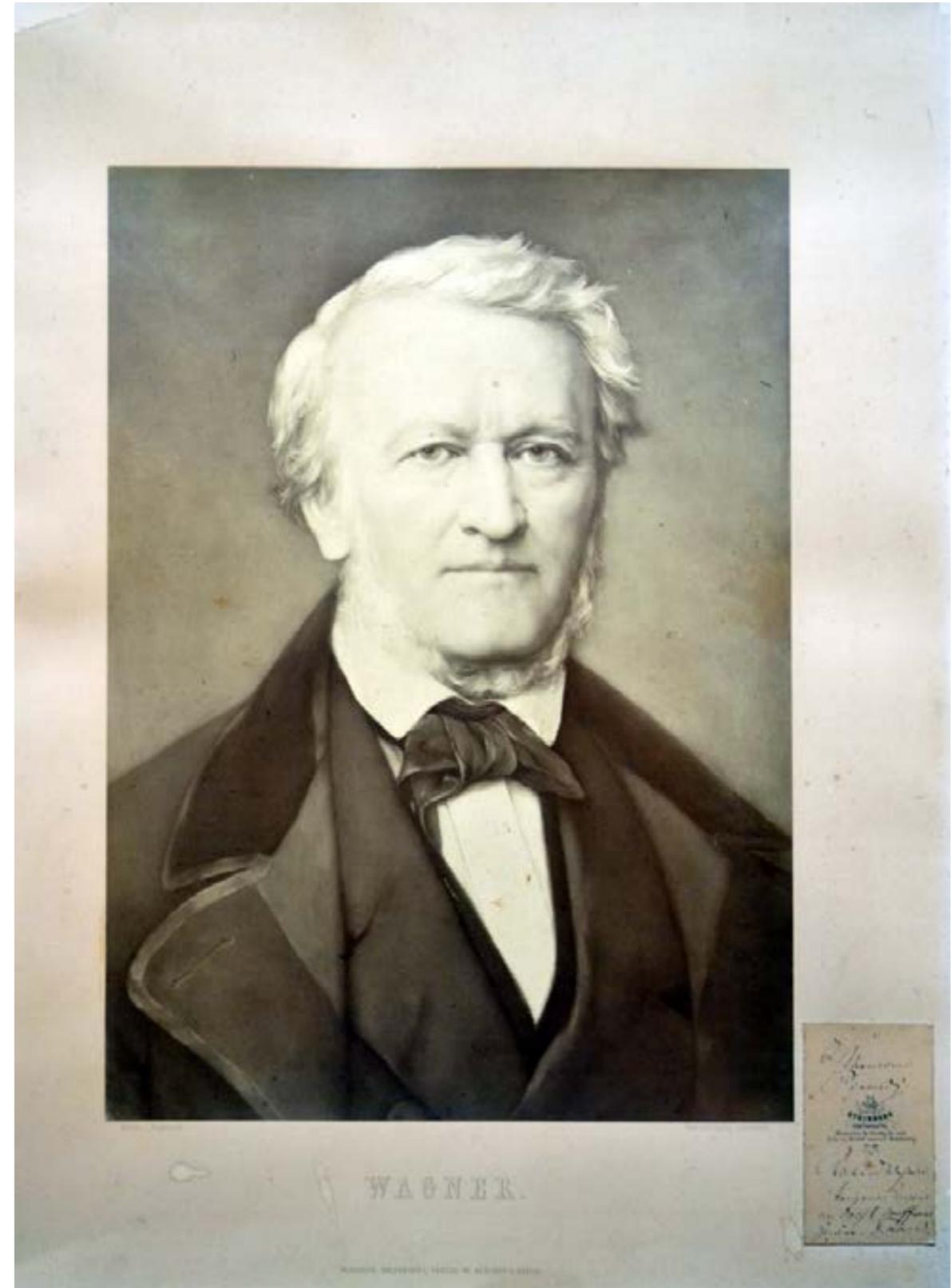
Carl Jäger a peint deux autres portraits de Richard Wagner, l'un d'après une photographie le montrant plus jeune, l'autre vers la fin de sa vie.

Le présent portrait n'a pas été reproduit dans la *Galerie deutscher Tondichter*, et cette photographie originale est apparemment la seule trace qui en subsiste.

En bas à droite du montage a été collée une carte du photographe Steinberg, installé « perspective de Nevsky, au coin de la rue Michel, maison Mestchersky, n°38 » [à Saint-Petersbourg]. Elle porte cette dédicace autographe de Wagner à l'encre noire : « A monsieur Pirondi, Richard Wagner, toujours encore au doigt souffrant. Genève 8 févr. 66 ».

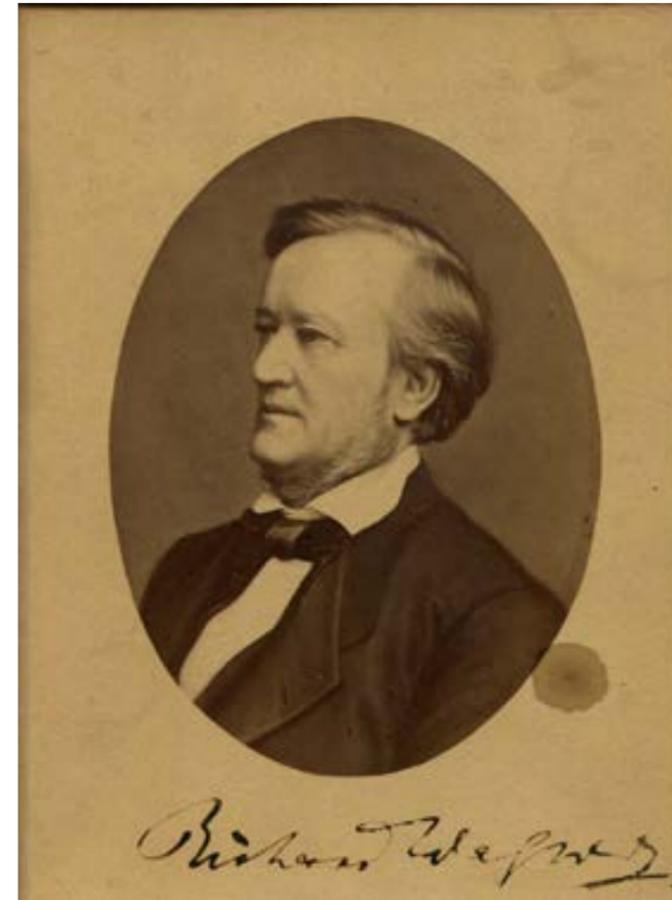
Le chirurgien François Simon Sirius Pirondi (1811-1908), fut membre de l'Académie de médecine ; il était aussi un musicien amateur accompli. Dans ses Mémoires, Armand de Pontmartin raconte qu'il chantait Verdi et Wagner, sur scène avec son ami Ivanov, accompagné de l'orchestre de la ville de Marseille.

En décembre 1865, Richard Wagner avait fui Munich pour la Suisse. Sa liaison avec Cosima von Bülow faisait scandale dans la capitale bavaroise et la population lui reprochait d'entraîner le roi Louis II dans de folles dépenses.



Il quitta Genève le 21 janvier 1866 pour un voyage dans le sud de la France et c'est sans doute là qu'il fit la connaissance du médecin mélomane qui exerçait à Marseille. Lors d'une visite que lui rendit ce dernier à Genève, le compositeur lui offrit sa photographie au format carte de visite, au verso de laquelle il inscrivit cette dédicace pleine de familiarité.

Le docteur s'étant par la suite procuré la présente photographie d'une taille beaucoup plus imposante, colla le montage de la photo carte de visite pour avoir côte à côte l'image et l'autographe du compositeur, avant de faire monter le tout sur carton (on voit au dos l'étiquette de l'encadreur Carlos Braun, de Marseille).



Tirage argentique d'époque contrecollé sur carton et encadré sous verre. Portrait en buste de trois quart de forme médaillon avec marges (134 x 197 mm), avec le cadre (165 x 107 mm). Signée « Richard Wagner » par le compositeur à l'encre noire en dessous du portrait.

5 000 €

Richard Wagner par Friedrich Bruckmann

Friedrich Bruckmann (1814-1898) fut le photographe des artistes européens dans la seconde moitié du XIX^e siècle, qu'ils soient poètes, écrivains ou compositeurs. On lui connaît de nombreuses photographies de compositeurs allemands tels que Haydn ou Schubert ainsi que de poètes comme Goethe ou Schiller. Il photographiera de même des personnalités anglo-saxonnes comme Keats, Tennyson ou Moore.

Il immortalise ici Richard Wagner dans la force de l'âge, dont la stature imposante est appuyée par la signature du compositeur.

Sans date. Crayon graphite sur papier. Légendé et signé à l'encre rouge sur la droite: « Venise est la récompense d'une vie entière d'efforts. Je viens à peine de la gagner. »

Richard Wagner et mon souvenir de l'entresol du Palais Vendramin, Venise 1879. F. Bac »

800 €



Richard Wagner par Ferdinand Bac

Ce dessin est directement inspiré par la photographie d'Adolph Braun reproduite plus haut, l'artiste ayant légèrement accentué la dureté des traits et du regard du compositeur.

C'est à Venise, au palais Vendramin, que mourut Richard Wagner en 1883. Ferdinand Bac l'y avait rencontré en 1879. La réflexion de Wagner inscrite sur la feuille fait référence au propos que lui tint le musicien : « Vous avez vingt ans et vous voulez vivre à Venise ? Sachez que j'ai attendu toute ma vie pour mériter cette récompense ! Quittez cette ville ou vous êtes perdu ! »



Années soixante-dix.
Tirage argentique
d'époque. 7 x 11 cm.
Annotations manuscrites au dos.

600 €

Patrick Waldberg

Patrick Waldberg (1913-1985) fit partie de la société secrète Acéphale de Georges Bataille. Outre ses essais sur l'art, dont un sur Max Ernst, est l'auteur d'un bel ouvrage sur Paris, *Promenoir de Paris* (1960).

On le voit ici face à Max Ernst, de dos et autour d'eux des amis dont Werner Spiess (assis à droite en chemise à fleurs).

Provenance : Dorothea Tanning.

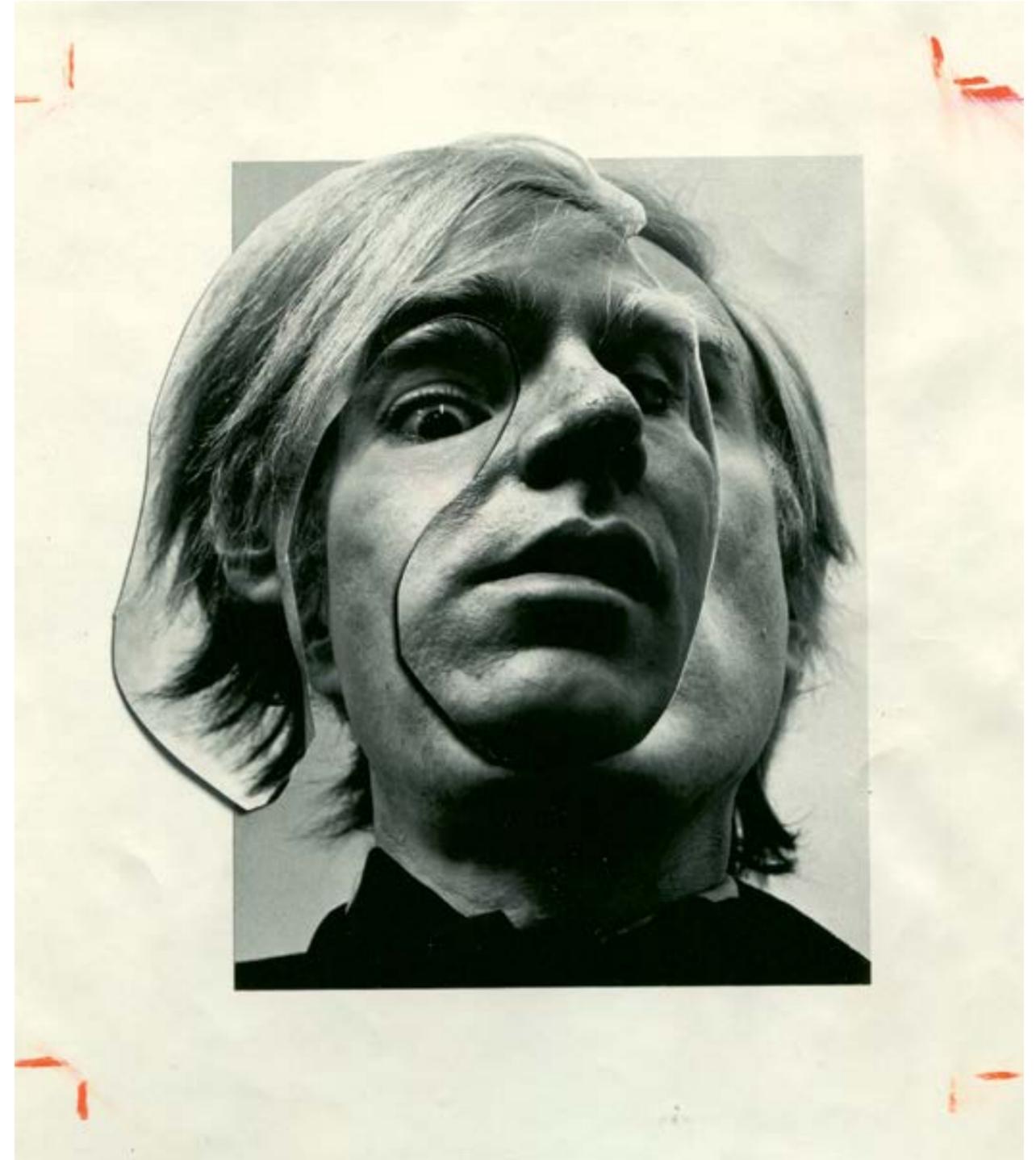
1973. Tirage argentique
d'époque . 24,5 x 19,5 cm.
Indications de cadrage au
recto et tampon du photo-
graphe au verso.

4 500 €

Andy Warhol par Arnold Newman

Andy Warhol a laissé plusieurs écrits dont le plus célèbre est *Ma philosophie de A à B et vice-versa*, ainsi qu'un copieux journal dans lequel défilent toutes les personnalités de la jet-set new-yorkaise.

Pour ce portrait, Arnold Newman (1918-2006), a découpé les traits de son modèle pour les repositionner de travers, une partie de face, l'autre de trois quarts, un peu à la façon d'un portrait par Picasso.

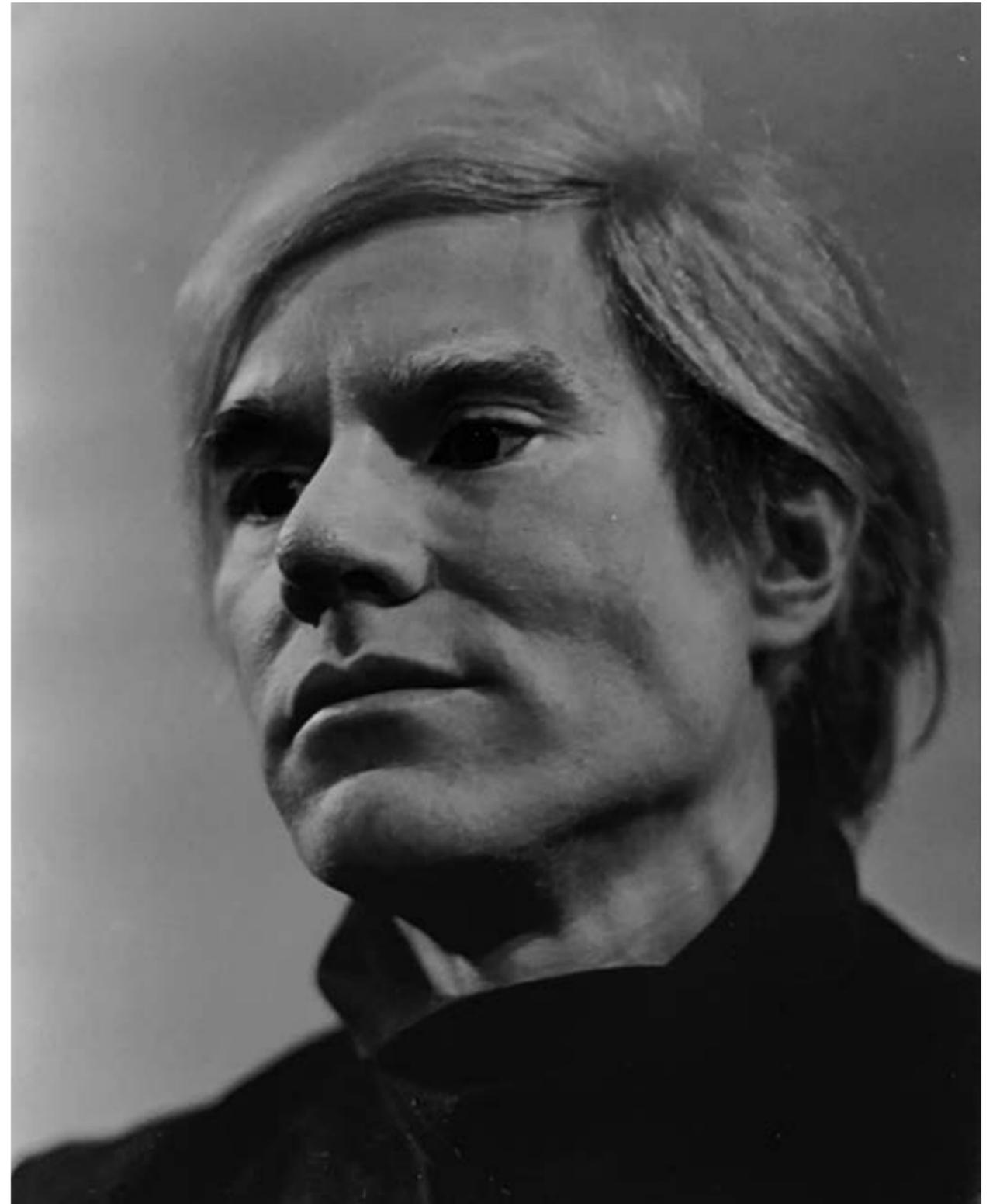


1972. Tirage argentique
d'époque . 30,2 x 24 cm.
Tampon de l'agence Dufoto
au verso.

1 800 €

Andy Warhol par Alberto Durazzi

La photographie fut prise lors d'un voyage d'Andy Warhol à Rome en 1972. Un portrait très « star », en contre-plongée, éclairé de façon cinématographique, qui met en valeur la noblesse du visage.

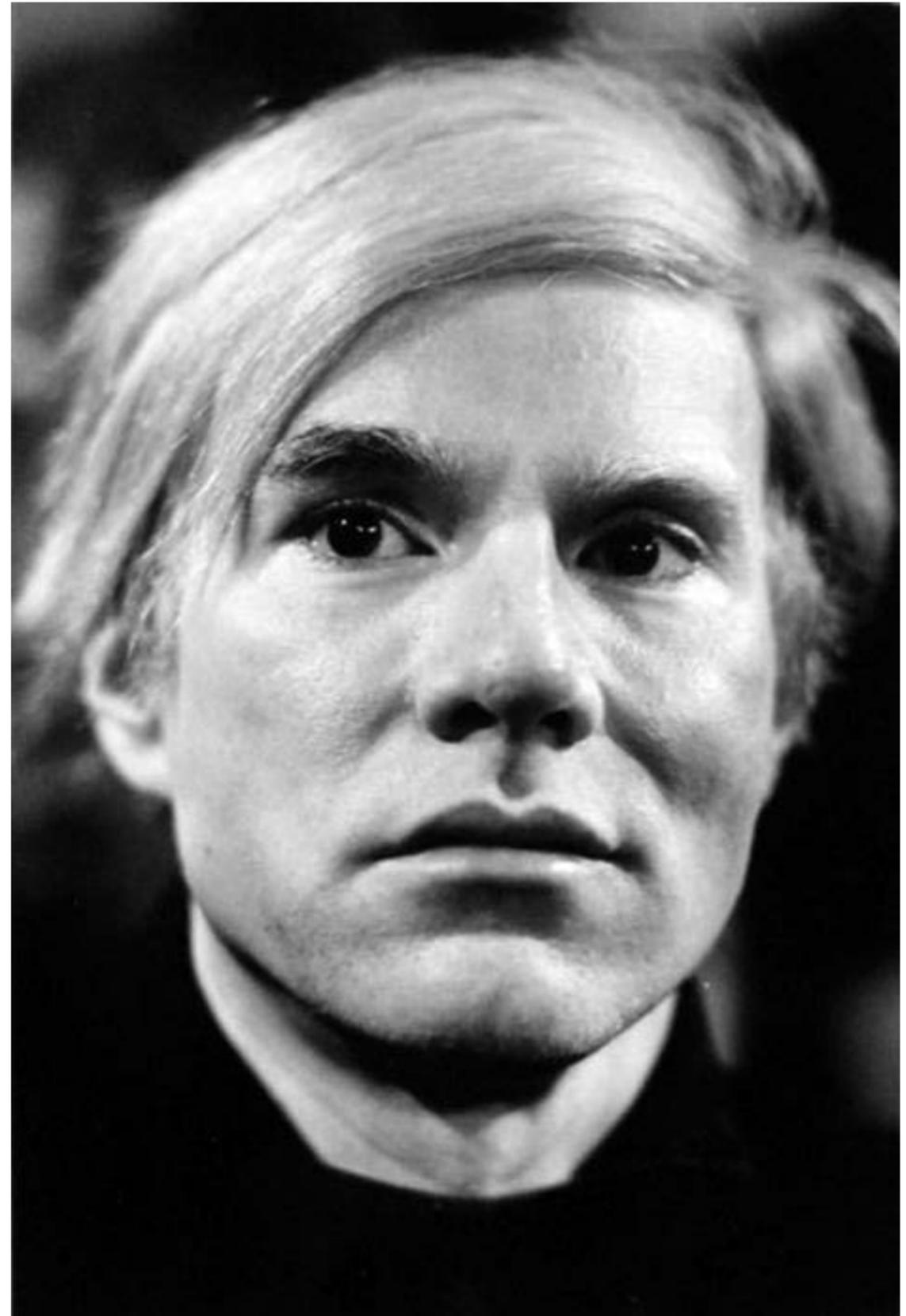


1972. Tirage argentique
d'époque. 30 x 20 cm.
Tampon de l'agence Dufoto
au verso.

1 800 €

Andy Warhol par Alberto Durazzi

Autre image de la même série, de face cette fois. Andy Warhol a une allure juvénile, avec une sorte de gravité mêlée de candeur dans le regard, qui rend le portrait particulièrement touchant.

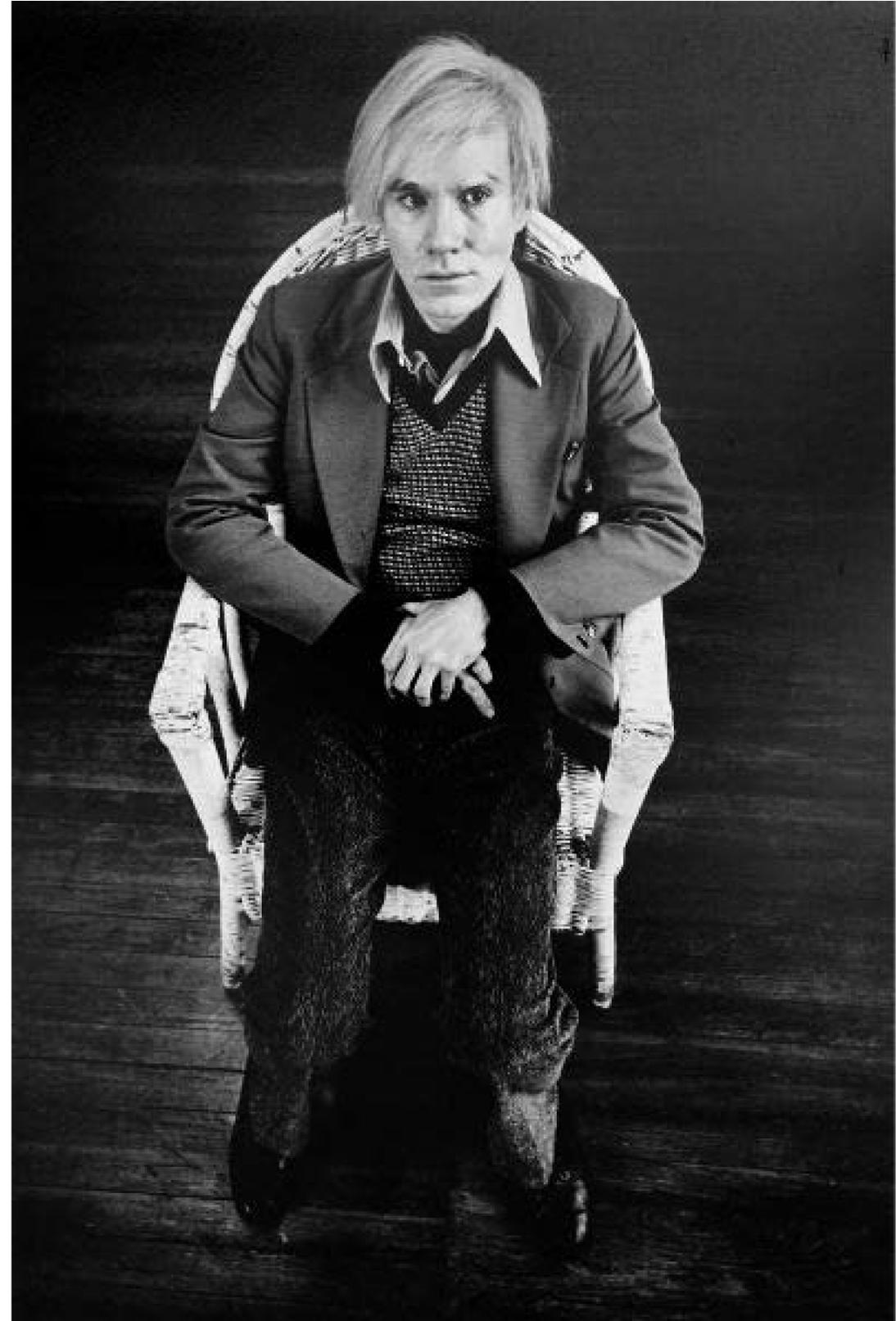


Années soixante-dix.
Tirage argentique
d'époque. 29 x 22 cm.

2 500 €

Andy Warhol (anonyme)

Si on la compare à la photographie précédente, celle-ci offre une image toute différente de l'artiste. Vu en contre-plongée, comme recroquevillé dans son fauteuil d'osier, Andy Warhol croise les mains et regarde le photographe avec un regard à la fois vide, méfiant et apeuré. Une impression de fragilité inquiète émane de lui.



1977. Tirage argentique
d'époque. 21 x 30 cm.
Signée et datée avec
cachet au verso.

1 500 €



Andy Warhol et Jed Johnson par Adriano Mordenti

Embauché à l'origine pour balayer le sol de la Factory, Jed Johnson (1948-1996) partagea la vie d'Andy Warhol pendant douze ans. On voit ici le couple lors d'un voyage à Rome en 1977. Impassible, Johnson se laisse photographier, comme indifférent, par l'artiste tendu derrière son appareil.

1986. Tirage argentique
d'époque. 23 x 20 cm.
Etiquette du
photographe au verso.

1 600 €



Andy Warhol et Keith Haring
par Robin Kaplan

Cette photographie fut prise au club londonien Stringfellows en juillet 1986, lors de la fête donnée pour l'anniversaire de l'actrice Tara Tyson.

Andy Warhol y pose avec Keith Haring, dont il fut le mentor et l'ami. Les deux artistes, dont les regards convergent vers le photographe ont un côté jumeaux derrière leurs lunettes.

1982. Tirage argentique
d'époque. 16,4 x 21,5 cm.
Tampon du photographe
au dos.

1 800 €

Andy Warhol et Joseph Beuys

par Ronald Simoneit

Andy Warhol et Joseph Beuys se rencontrèrent pour la première fois à Düsseldorf en 1979. A cette occasion, Warhol prit des polaroids de Beuys, dont il tira plusieurs sérigraphies.

Cette photo fut prise à Berlin le 3 mars 1982, à l'occasion de l'exposition « Beuys-Rauschenberg-Twombly-Warhol » à la Nationalgalerie.

Warhol, vêtu d'un anorak, d'une chemise à carreaux et d'une cravate fantaisie se montre détendu et souriant, mais c'est surtout Joseph Beuys, tourné vers lui, qui frappe par son expression inhabituellement riieuse, les yeux pétillants, toutes dents sorties dans un sourire assez lapinesque.



1296

794

Années vingt. Tirage argentique d'époque retouché à la gouache de couleur.
20 x 18 cm.

1 800 €

Herbert George Wells (anonyme)

Beau portrait du romancier, à l'air indiscutablement très anglais. L'effacement du fond par la gouache bleue déréalise la photo et lui donne une dimension à la fois onirique et ludique.

Un portrait à l'image de son œuvre.



1296

795



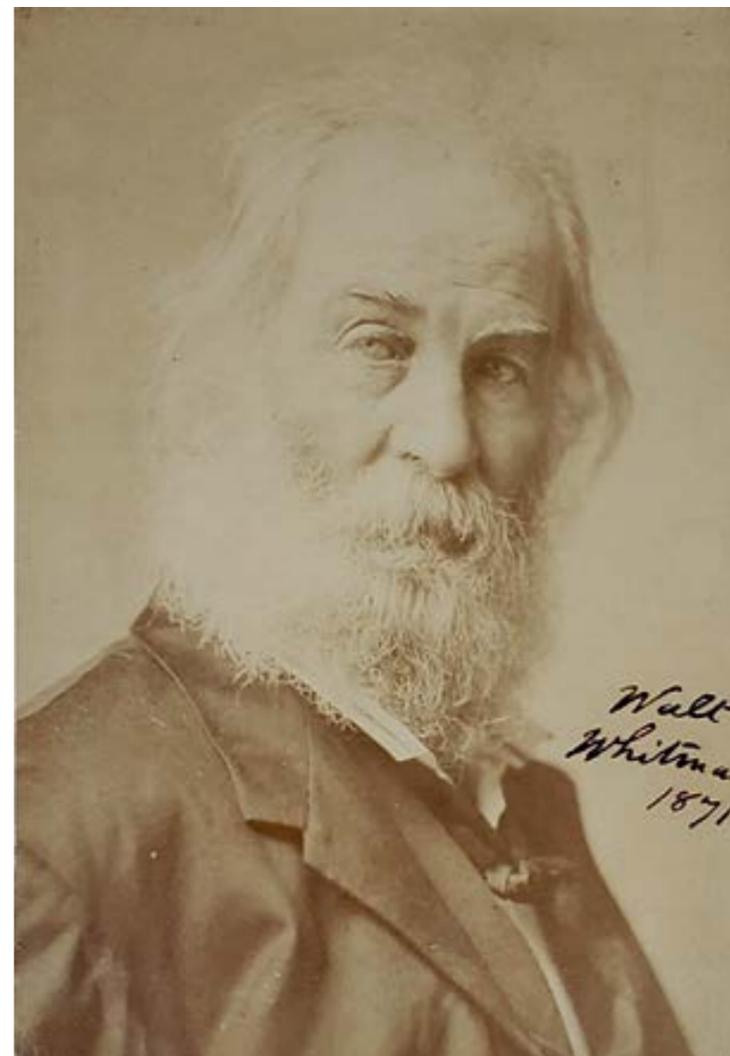
1940. Tirage argentique d'époque. 19 x 15,5 cm. Tampon International News Photos et dépêche de presse au dos.

800 €

Herbert George Wells et Orson Welles

L'occasion était belle de réunir sur un même cliché « les deux Well[es] ». On sait que le second acquit la célébrité par une adaptation radiophonique de *La Guerre des mondes*, qui effraya l'Amérique entière en 1938.

Cette photo fut prise en octobre 1940 à San Antonio, au Texas, où les deux hommes étaient chacun venus faire une lecture.



1871. Tirage albuminé d'époque. 16 x 11,5 cm. Signée à droite et datée : « Walt Whitman, 1871 ». Sous cadre.

14 000 €

Walt Whitman par le studio Gurney and Son

Cette photographie montre le poète en buste, tourné de trois quarts vers la droite, tandis que son visage regarde l'objectif de face. Les cheveux longs, la barbe broussailleuse, la face burinée donnent à la figure un côté sauvage, rétif à la civilisation.

Cette photographie a probablement été prise par le photographe V. W. Horton, du studio Gurney and Son, situé à New York sur la 5^e avenue. Son ami le poète Horace Traubel raconte que Walt Whitman lui donna une des photographies de cette série avec ce commentaire : « *Il semble que l'on ait aimé cette image. Je ne sais pas, mais je l'aime moi-même. William [O'Connor] me trouvait l'air affaibli, mais je ne pense pas. Je ne peux pas toujours être un lion rugissant.* »

Elle est surtout connue au format carte de visite et les tirages de cette dimension, de plus signés, sont des plus rares.

1299

798

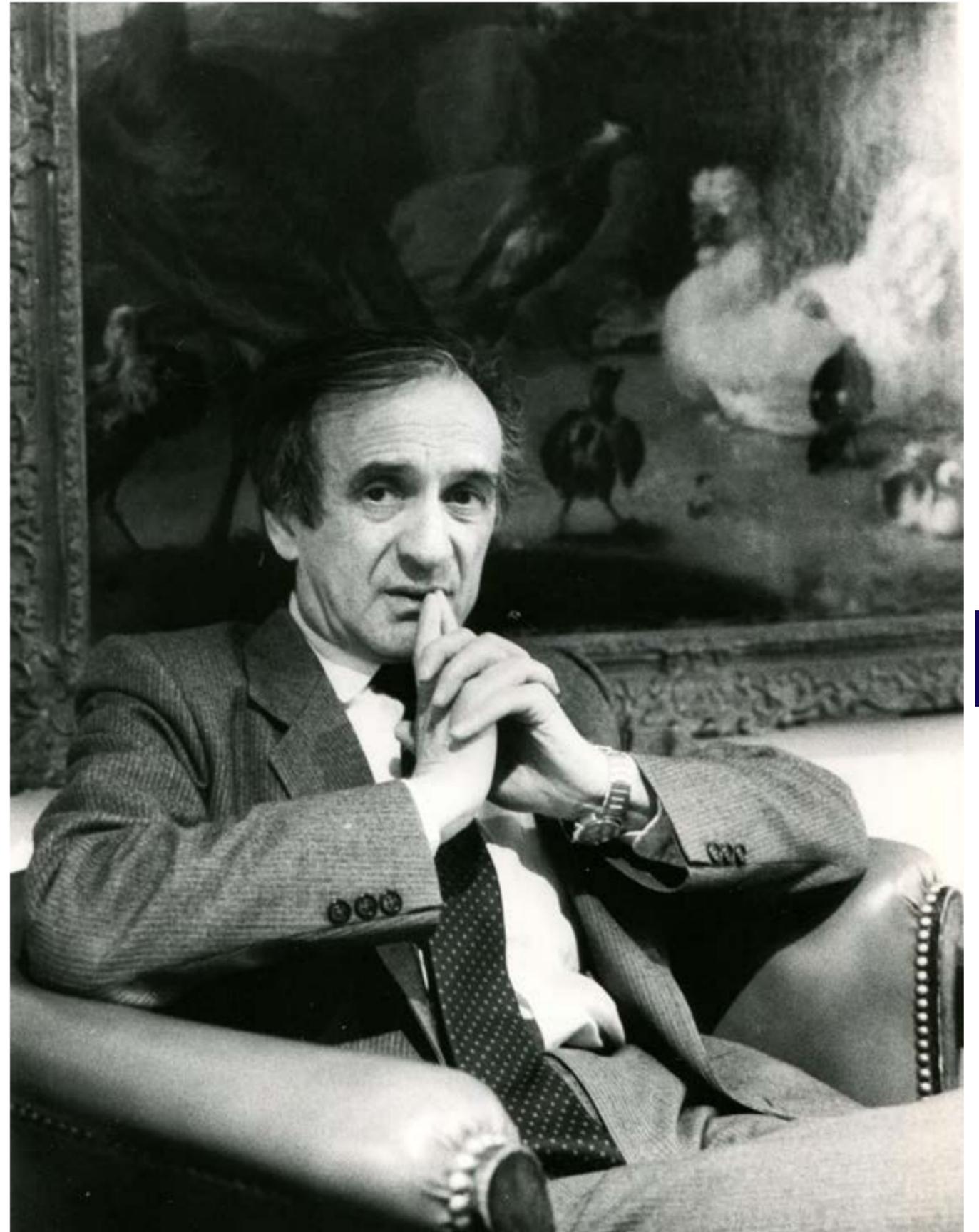
1987. Tirage argentique
d'époque. 26 x 20 cm.
Légendé, daté et signé par
le photographe au dos.

1 200 €

Elie Wiesel par Bruno de Monès

Cette photographie fut prise peu de temps après qu'Elie Wiesel eut obtenu le prix Nobel de la paix pour son action à la tête de la Commission présidentielle sur l'Holocauste.

On lit dans son regard cette expression d'inquiétude un peu douloureuse qui traduit si bien la tonalité de son œuvre.



1300

799

1890. Tirage d'époque albuminé. 238 x 188 mm. Monté par collage sur carton. Traces d'un ancien encadrement sur les bords sans affecter l'image. Etiquette adhésive au dos. Photographie dédicacé et datée : « Arthur Frith / From his friend / Oscar Wilde / '90 »

vendu

Oscar Wilde (photographie anonyme)

Magnifique tirage, en grand format, d'un des plus beaux portraits photographique de Wilde, dédicacé à son ami Arthur Frith.

Les portraits photographiques d'Oscar Wilde sont relativement nombreux, mais celui-ci est assurément l'un des plus beaux. L'écrivain y est représenté de trois quarts, en buste, regardant vers la droite, vêtu d'un manteau noir et d'une chemise blanche à col cassé.

Ce qui frappe avant tout dans ce portrait, c'est l'expression de sérieux, de gravité, qui s'en dégage. L'écrivain semble avoir les yeux fixés sur ses pensées, l'air à la fois concentré et absent. En ceci, le portrait se démarque de la plupart des autres, dans lesquels Wilde arbore des costumes et des expressions beaucoup plus dandies. Ici c'est véritablement l'écrivain et non le personnage brillant qu'a saisi le photographe anonyme. La présente épreuve, parfaitement contrastée, constitue un magnifique tirage, aux tons chauds et profonds.

La photographie a été prise en 1889 ou 1890, Wilde étant âgé de 35 ans. L'écrivain l'a offerte à son ami et collaborateur Arthur Frith, qui le secondait lorsque Wilde était rédacteur en chef du magazine féminin *The Woman's World*, de novembre 1887 à octobre 1889. Wilde n'était guère assidu à son poste. A un journaliste qui lui demandait combien de fois il se rendait aux bureaux de la revue, il répondit : « J'avais l'habitude d'y aller pour une heure trois fois par semaine, mais depuis quelque temps j'ai supprimé une des journées. » Aussi est-ce Frith qui assurait le gros du travail, remplaçant Wilde lorsque celui-ci avait négligé de rédiger sa chronique littéraire.

La dédicace est datée de 1890, mais la correspondance de Wilde permet de la situer encore plus précisément. Dans une lettre du 8 août, il écrit : « Mon cher Frith, Vous m'avez dit que vous souhaitiez une photographie de moi. J'en ai une pour vous. Voulez-vous venir la chercher, soit demain (samedi) à 6 heures, soit dimanche à midi. Je crains que vous n'ayez d'autres engagements, mais j'aimerais vous voir avant votre mariage pour vous adresser mes vœux en personne. »

Arthur Frith, qui mourut en 1940, conserva longtemps cette image, avant d'en faire présent à Hesketh Pearson, auteur d'une importante biographie d'Oscar Wilde parue en 1946.



Crayon gras sur papier,
légendé et monogrammé en
bas à gauche
(24 x 14,5 cm).
Sous cadre moderne.

6 000 €



Oscar Wilde (caricature anonyme)

Oscar Wilde a été caricaturé à de nombreuses reprises et ce dès sa jeunesse. Le personnage qu'il s'était créé, ses mises recherchées s'y prêtaient. A un dessinateur qui l'avait « chargé », il envoya un mot de remerciements non sans ajouter que la caricature était : « *l'hommage le plus sincère que la médiocrité puisse rendre au mérite* ».

Ici, l'écrivain est représenté en pied, de profil. Il est vêtu d'une redingote et arbore d'imposantes fleurs à sa boutonnière. Il a toujours sa longue chevelure mais est présenté exagérément bouffi, le ventre proéminent, de double menton démesuré, la paupière avachie, serrant une cigarette entre ses dents gâtées. Les doigts de sa main droite, également boudinés, semblent trembler.

Si cette image de l'écrivain à la fin de son existence est évidemment cruelle, elle est dans le fond beaucoup plus pathétique que méchante. Wilde a conservé les attributs de son ancien dandysme, mais il n'a plus rien de triomphant ou de provocateur. C'est plutôt la détresse, la souffrance et l'injustice subie qu'on lit dans son regard, et que l'artiste de talent a su rendre tout à la fois.



Oscar Wilde par Alfred Ellis

Ce très beau portrait d'Oscar Wilde fut pris en 1892 par le photographe londonien Alfred Ellis (1854-1930). L'écrivain est saisi tel qu'en lui-même au sommet de sa carrière. Impeccablement mis, il pose dans une veste croisée haut, fleur à la boutonnière, pochette blanche, une cigarette dans la main gauche et ses gants dans la droite, qu'il tient appuyée sur la hanche.

1892. Tirage albuminé
d'époque (14,5 x 10,5 cm).
Monté dans : Oscar Wilde,
*Salome. A tragedy in one
act : translated from the
french of Oscar Wilde :*
*pictured by Aubrey
Beardsley.* Londres, Elk-
in Mathews & John Lane ;
Boston, Copeland & Day,
1894. Reliure de l'époque
signée de Gruel. Plein
maroquin olive. Edition
originale anglaise, tirée
à 500 exemplaires.
Exemplaire également
enrichi d'une coupure de
presse annonçant la mort
d'Oscar Wilde et une autre
rendant compte de ses
obsèques, ainsi que d'une
lettre autographe signée
d'Oscar Wilde à Jules Cla-
retie, datée *The Cottage
Goring-on-Thames* [1894].
4 pages in-12 à l'encre
noire.

26 000 €

1948.
Tirage argentique
d'époque. 25 x 19 cm.
Timbre sec du photographe
en bas à droite. Crédit
tapuscrit du photographe,
légende et date manus-
crites au verso.

2 000 €

Tennessee Williams par Carl van Vechten

Carl van Vechten (1880-1964) a laissé d'inoubliables portraits des personnalités littéraires et artistiques de son époque, en particulier des figures afro-américaines de la Harlem Renaissance. Certains de ces portraits d'écrivains, comme ceux de Truman Capote ou Gertrude Stein ont fixé leurs traits dans l'imagination populaire.

Il en va de même pour le présent portrait de Tennessee Williams, pris en novembre 1948. Le dramaturge, âgé de 37 ans, a accédé depuis peu à la célébrité avec *Un tramway nommé désir*.

Un léger effet de flouté, le regard baissé du modèle, ses paupières un peu lourdes, les tentures derrière, tout contribue à nimber l'image d'un halo de mystère et de douceur, loin de tout académisme.





1973. Tirage argentique d'époque. 11 x 12 cm. Tampon AGIP / Robert Cohen et dépêche de presse au dos.

1 200 €

Tennessee Williams (AGIP)

Cette photographie fut prise à Londres en 1973, où se donnait la dernière pièce de Tennessee Williams, *Small Craft Warnings*. On voit le dramaturge descendre d'un taxi en manteau de fourrure. Les cheveux soigneusement peignés, chaussé de larges lunettes rectangulaires, en cravate, il offre toutes les apparences de la respectabilité.

Mais la présence de son bulldog dans ses bras apporte à la photo une touche d'incongruité.



Willy par M. Marais

Amusante caricature de Willy.

Maurice Marais (1852-1898), caricaturiste, collabora à *La Revue comique* et est l'auteur d'albums comme les *Silhouettes fantaisistes* (1888) ou les *Menus fantaisistes* (1889).

L'Ouvreuse était le pseudonyme dont usait Willy pour signer ses chroniques musicales. L'artiste l'a ici représenté de façon plaisante mais sans malveillance. Coiffé de son célèbre haut-de-forme, il arbore une moustache en crocs démesurée, un embonpoint respectable et tient à la main une épée.

Ce dernier accessoire est peut-être là pour évoquer le duel qui avait opposé Willy à Ferdinand Hérold en novembre 1895, ce dernier s'étant estimé offensé par l'une de ses chroniques.

Dessin original à la mine de plomb. 16,3 x 11,8 cm. Signé, dédié et daté : « à Willy avec remerciements. M. Marais. 96 » Légende : « - Faut bien que j'défende l'Ouvreuse !! » restauration dans le coin inférieur droit.

1 700 €

Vers 1900. Tirage argentinique d'époque. 14 x 9 cm. Au verso d'une carte postale autographe de Willy :
 « Mon cher ami, Polaire me rappelle que tu lui as demandé une affiche de Claudine. Or, il n'y en a pas. Au moins je n'en ai pas. N'est-ce pas plutôt le Petit Jeune Homme (Capiello) que tu désires ? Bien à toi, Willy. »

1 400 €



Willy et Colette par Gerschel

Gerschel réalisa toute une série de cartes postales représentant Colette et Willy dans diverses mises en scène, parfois accompagnés du chien Toby. Sur celle-ci, Willy, en noir, menace son épouse, en blanc, de sa canne. La romancière se protège de son bras mais n'a pas l'air plus effrayée que cela.



Willy par Marcellin Desboutin

La dédicace de Léon Maillard (1860-1929), important critique d'art de *La Plume* et figure de la vie parisienne qualifie Willy de « Roi de l'Esprit ». Mais si Willy appartient bien à la catégorie des « auteurs gais », l'artiste, dans cette belle eau-forte, a capturé la part de mélancolie qui l'habitait. La tête penchée sur le côté, il a dans le regard quelque chose d'un peu triste et rêveur qui rend l'image très émouvante.

Vers 1900. Eau-forte tirée sur vergé fort. Monogrammée dans la planche en bas à droite. 15,5 x 11 cm. A grandes marges : 26,5 x 20,5 cm. Dedicacée « Au Roi de l'Esprit, à Willy. Hommage respectueux. Son ami Léon Maillard ».
 Déchirure dans le bord gauche et mouillures n'affectant pas l'image.

1 200 €

1939. Tirage argentique vers 1990. 29,5 x 22,8 cm. Signé dans la marge inférieure à droite avec le timbre sec de la photographie. Tampon « *Copyright by Gisèle Freund* », titre et date au verso.

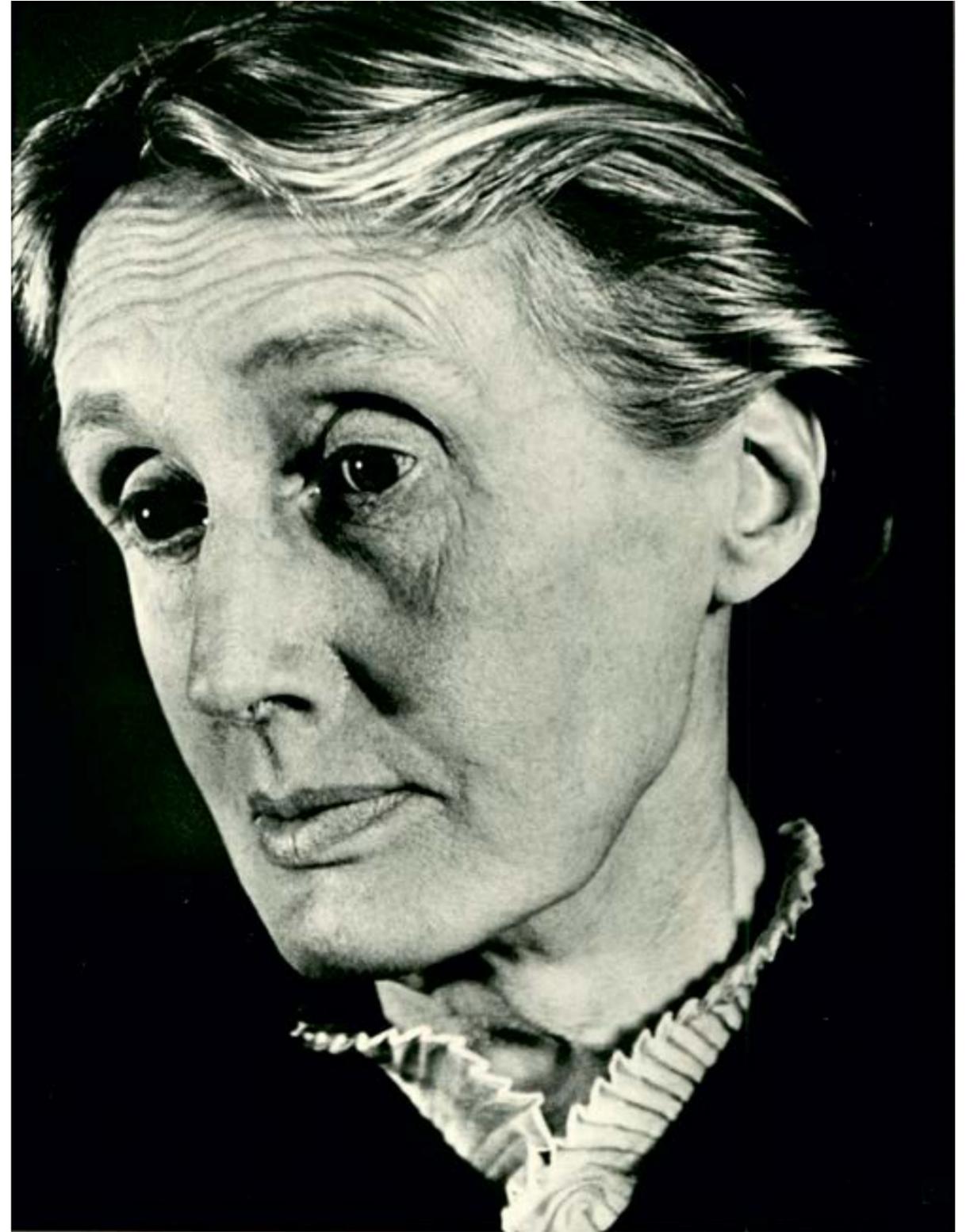
3 500 €

Virginia Woolf par Gisèle Freund

Ce portrait réalisé à Londres en 1939 compte parmi les plus célèbres de Gisèle Freund. Par une sorte de miracle, la photographe a su réunir en une même image une foule de sentiments et d'émotions très divers sinon contradictoires : une grande douceur alliée à une détermination non moins grande ; une insondable mélancolie doublée de sérénité ; un air désabusé mais absolument pas éploré.

Le beau visage si anglais de l'écrivain, s'il commence à trahir les atteintes de l'âge (le front se ride, les cheveux blanchissent), paraît cependant comme suspendu dans le temps.

Une image d'une inépuisable profondeur.



Gisèle Freund



1981. Tirage argentique d'époque. 14 x 21,5 cm. Tampon de l'agence France Presse et légende dactylographiée au verso.

450 €

Marguerite Yourcenar reçue à l'Académie française (AFP)

Marguerite Yourcenar, élue à l'Académie française le 6 mars 1980 au fauteuil de Roger Caillois, y fut reçue le 22 janvier 1981 par Jean d'Ormesson, jour où fut prise cette photographie. C'était, faut-il le rappeler, la première femme à recevoir cette distinction.

La photographie est, à cet égard, assez symbolique. L'écrivain y est en effet en partie dissimulé par Valéry Giscard d'Estaing, alors président de la République et futur académicien lui-même, et le Secrétaire perpétuel Maurice Druon. Derrière eux, une assemblée essentiellement masculine témoigne des progrès que la parité avait encore à effectuer.



1981. Tirage argentique d'époque. 18 x 21 cm. Légende dactylographiée au verso.

500 €

Marguerite Yourcenar

Cette photographie fut prise lors de l'enregistrement de l'émission « Des livres pour nous », réalisée par Michèle Jouaud-Castro et diffusée le 6 mars 1981. Elle était consacrée au conte de Marguerite Yourcenar, *Comment Wang-Fô fut sauvé*, publié à l'origine dans les *Nouvelles asiatiques* et qui fit par la suite l'objet d'éditions séparées illustrées pour la jeunesse.

On voit la réalisatrice et deux petites filles, Eloïse et Sylvie, à qui Marguerite Yourcenar parle de ses premières lectures. Elle regarde ici Sylvie d'un air attendri et curieux, attentive à la parole de l'enfant.

